Université Lumière Lyon 2
Institut de psychologie
Ecole doctorale ECLIPS

Territoires de la psychologie et identité du psychologue. Des questions épistémologiques aux problèmes de la pratique à l'école

Thèse présentée par
Richard Besses
le 2 avril 2004
Sous la direction du Professeur Jacques Hochmann

Jury : Elsa Schmid-Kitsikis, Marc Jeannerod, Bernard Chouvier, Nicolas Georgieff, René Roussillon.

Table des matières

. . 1

Remerciements . . 3

Prologue Psychologie, territoires et frontières . 5

Livre premier. Texte et contextes. Qu'est-ce que la Psychologie ? La question de Canguilhem et son sens. . . 11

Introduction. Une mauvaise querelle . . 11

Chapitre 1 La question de Canguilhem. Les contextes. . . 12

Le contexte idéologique de l'aprés guerre . . 12

Une interprètation après-coup. . 18

Les Cahiers pour l'Analyse. . . 20

Alliances . 21

Chapitre 2 Althusser et la psychologie La coupure entre idéologie et Science . 22

Introduction. . . 22

Fragments d'un itinéraire. . 23

Althusser théoricien. Ses textes sur la psychologie et la psychanalyse. . . 25

Psychanalyse et Théorie . 36

Un autre Althusser. Du côté des analysands. . 37

Chapitre 3 Lacan Psychologie et psychanalyse. Le Sujet contre le Moi . 41

Introduction . 41

Lacan neuro-psychiatre. Les idées de Jacques-Marie Lacan au moment de sa thèse. . . 45

Jacques Lacan, psychanalyste à la S.P.P., 1932- 1953. . . 66

La rupture. Contre la psychologie du moi. . . 82

De 1956 à la rupture avec la S.F.P. . . 95

Conclusion. . 100

Chapitre 4 Lacan (suite) La peste américaine ; réalités de l'Ego-Psychology . 104

L'Ego-psychology version lacanienne. . 104

Freud la psychanalyse américaine et la question de la Laienanalyse. . 105

La psychologie du Moi et le problème de l'adaptation. . 109

Chapitre 5 Michel Foucault et la psychologie . . 126

Deux articles de l'enseignant de psychologie. . . 128

Les livres sur la folie. . . 133

«Les Mots et les choses" . . 136

Conclusion . . 144

Chapitre 6 Canguilhem et la Psychologie . 147

La question du psychologisme. . 154

Canguilhem « interprété ». . 159

Conclusion du premier livre. . 164

Livre deuxième Qu'est-ce que la Psychologie ? Essais de réponses . . 167

Première Partie Penser la théorie . 167

Introduction à la première partie sur la théorie . 167

Chapitre 7 Sauver un territoire. Hier et aujourd'hui. . 168

Chapitre 8 Pour une psychologie générale . . 207

Chapitre 9 Vie psychique et médiations Les lieux de passage . 224

Conclusion de la 1ère partie . 248

Deuxième Partie Que fait le psychologue? Penser la pratique . . 252

Introduction à la deuxième partie sur la pratique. . 252

Chapitre 10 La rencontre psychologique : Le temps de la parole . 259

Chapitre 11 Le temps de l'Evaluation . . 289

Chapitre 12 Le temps du projet . 341

Conclusion de la deuxième partie . 379

Conclusions générales . 389

Les systèmes contre la psychologie. . 389

Justification de la psychologie. . 394

Défense de la psychologie d'un point de vue éthique. . 395

« Réenchanter » la psychologie . 396

Penser-tisser-rêver . 396

L'entre-deux et la relation inter-psychique. Ou quand la relation inter-psychique [930] vient dynamiser le fonctionnement intra-psychique. . 398

Psychologie du Moi et psychologie scolaire . 398

L'étayage du Moi en psychologie scolaire . . 399

Actualité de la question. . 400

Epilogue Où l'auteur rêve d'espaces psychiques, de frontières, de réseaux, et de rencontres . . 402

Une psychologie baroque . 403

L'Europe des Lumières . 412

Bibliographie . . 419

[930] Précisons que ce dialogue «inter psychique" n'est pas une relation «platonique"; elle passe par le corps, mais un corps signifiant, non un corps «machinique".

A Arlette et à Jean

« Nous n'avons aucune communication à l'être parce que toute humaine nature est toujours un lilieu entre le naître et le mourir ». Michel de Montaigne. Essais.
« Tout se réduit souvent pour le voyageur, à échanger dans la terre étrangère des illusions contre des souvenirs ». F.-René de Chateaubriand. Atala.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Remerciements

Tous mes remerciements vont au professeur J. Hochmann pour sa patience et ses encouragements, ainsi qu'aux enseignants, aux enfants et aux parents, que mon travail m'a permis de rencontrer.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Prologue Psychologie, territoires et frontières

Pour ouvrir ce travail qui porte sur la possibilité même d'une psychologie, nous avons pensé éclairant de l'introduire sous l'angle d'une question de territoire.

On a souvent voulu juger la psychologie, elle-même s'y est pliée avec tant de docilité et même de complaisance, à l'aune des sciences dites « dures ». On a été jusqu'à vouloir la formaliser sur le modèle des sciences logico-mathématiques, et axiomatiser même les territoires obscurs de l'inconscient. Nous voudrions ici nous demander s'il ne serait pas plus enrichissant de la penser dans d'autres perspectives, en nous inspirant d'autres sciences, en essayant de la regarder avec les yeux du géographe par exemple, c'est-à-dire en l'examinant sous l'angle de son territoire.

Les psychologues ont, semble-t-il, des problèmes d'identité. Quel est leur pays ? De ce point de vue, la défense des géographes écrite par Michel Serres dans son livre ***« Atlas*** » (1994), peut servir la cause des psychologues, en leur fournissant quelque métaphore qui les aide à se penser eux-mêmes, tout au moins à s'accepter tels qu'ils sont. Ce livre, comme presque tous ceux de cet esprit original, bien dans la ligne des purs philosophes français [1], rend sensible le changement de paradigme qui va orienter

[1] Il n'est pas si paradoxal de faire de ce leibnizien d'inspiration un pur philosophe français. M. Serres dirige le Corpus des Oeuvres de philosophie en langue française et ses écrits sont bien dans la ligne d'inspiration de ces philosophes originaux, insolites mais stimulants pour la pensée, qu'il édite. Leibnitz écrivait en français.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

différemment les pensées du monde qui vient. Il réhabilite les cheminements complexes, bifurcatifs et labyrinthiques des sciences humaines, et cette identité métissée dont Georges Canguilhem faisait reproche à la psychologie.

Comparant la géographie aux sciences déductives, M. Serres nous dit ceci, à la page 17 de son livre » Atlas » : ***« Voici maintenant la question fondamentale de tout atlas : de quoi doit-on lever une carte ? Réponse évidente : des êtres, des corps, des choses... que l'on ne peut penser autrement. Pourquoi ne dessinons-nous jamais, en effet, les orbites des planètes par exemple? Parce qu'une loi universelle prédit leurs positions ; qu'aurions-nous à faire d'un routier, dans ce cas de mouvements et de situations prévisibles ? Il suffit de les déduire de leur loi. Aucune règle, au contraire, ne prescrit la découpe de ces rives, le relief des paysages, le plan du village de notre naissance, le profil du nez, ni l'empreinte du pouce.... Voilà des singularités, des identités, des individus éloignés infiniment de toute loi, il s'agit d'existence, disaient les philosophes, et non de raison*** ». Aucune loi non plus ne peut déduire les cheminements complexes des pensées de l'homme .

Les simulations que l'on nomme portraits, reproductions ou représentations, passèrent longtemps, pour des retards à des principes introuvables ou absents. Ecoutons encore Michel Serres : ***« Pour de bonnes raisons, les sciences dures, et parfois même les humaines, pour de mauvaises, accablèrent de mépris les géographes, les anatomistes, les urbanistes... en riant de la distance entre la vraie géométrie, démonstrative, et celles qui se pratiquait sur le terrain... vague. La loi rigoureuse enfin, est la meilleure des mémoires, sans stock donc légère, alors qu'il faut lever, puis conserver, des traces, pour garder le souvenir, très lourd, des singularités*** ». On a souvent voulu entraîner la psychologie dans le champ des sciences dures, et on l'a répudiée comme théorie et comme pratique, de ne pouvoir s'y tenir. Ce fut le sens de l'attaque, menée sous la bannière de Canguilhem, que nous interrogerons dans notre premier livre. Michel Serres en réhabilitant les démarches complexes et enchevêtrées, les tissages et les pliages baroques, ainsi que les passeurs de territoire comme Hermès, nous ouvre un nouvel imaginal pour penser l'âme. Il nous libère ainsi de nos complexes passés, de notre ancienne honte de ne pouvoir accéder à la pureté géométrique des célestes sphères et d'être contraints d'œuvrer dans la fange du monde sublunaire.

L'espace change aujourd'hui. Le nouveau monde qui remplace l'ancien est non plus cet espace passé découpé par des frontières tranchées, mais un espace tracé et créé par des parcours. Il n'y a pas non plus, comme on l'a tant affirmé, de limes fortifié, de démarcation armée, entre science et non-science, entre sciences dures et sciences molles, ni au sein même des sciences humaines entre des sciences pures, sauvées parce que mathématisables, comme on l'a auguré de la linguistique par exemple, ou de la psychanalyse quand elle en plagiait le modèle, et cette science dite impure, mêlée d'imaginaire et infectée d'idéologie, la psychologie telle qu'en contraste on la présentait. C'est d'avec ce fantasme originaire d'une naissance de la Science dans une Coupure radicale, par une rupture abyssale d'avec ce qui la précédait, cette légende qui fut longtemps notre idéologie, que rompt la pensée d'aujourd'hui. Des interfaces complexes semblables au passage du Nord-Ouest décrit par Michel Serres remplacent les frontières tranchées du monde d'hier. Citons-le encore : ***« Le passage du Nord-Ouest fait***

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

communiquer l'Océan Atlantique et le Pacifique, par les parages froids du Grand Nord canadien. Il s'ouvre, se ferme, se tord, à travers l'immense archipel Arctique, le long d'un dédale follement compliqué de golfes et de chenaux. Le voyage est difficile. Les chemins sont rares et parfois barrés. Les sciences exactes ne sont pas liées aux sciences humaines par un simple intervalle, une interface, ou un espace lisse. Le passage du Nord-Ouest correspond en image, à leurs relations compliquées. » La psychologie n'a sans doute pas de frontières sûres. Science composite, mêlant art, science, technique, sagesse, elle peut faire une richesse de ce syncrétisme de mauvaise réputation.

L'objet dont s'occupe la psychologie est la pensée. Même quand elle ne veut s'arrêter qu'au comportement ***« objectif*** », ***« extérieur*** », (mais qu'est-ce qui n'est qu'extérieur dans un mouvement humain), elle n'est elle-même, elle n'est psychologie et non physiologie ou sociologie, que lorsqu'elle intègre dans l'explication de ce mouvement les données sur l'intention du sujet, la signification à donner à son acte, c'est à dire lorsqu'elle lui prête une pensée. C'est déjà le postulat, sans doute inné, qui instaure la psychologie naturelle. Qu'est-ce que penser ? On interprète couramment la pensée aujourd'hui - le ***« penser*** » disait Bion -, pour rappeler qu'elle est acte, et parfois œuvre, comme un acte de contention. Et sans doute notre monde a-t-il de bonnes raisons pour rappeler la nécessité des limites. Mais à la lumière de ce que nous venons de dire des frontières et des coupures, on comprendra que, pour nous, la métaphore de la pensée comme contenant, aussi utile puisse-t-elle être pour se représenter le soin de certains troubles, présente le risque de nous éloigner de ce qu'il y a d'essentiel dans un ***« penser*** » vivant. Penser, en vérité, c'est tisser. Le monde qu'hier avait imaginé Leibnitz, comme un vaste réseau de signes, un entrelacs de perspectives, ce monde qui aujourd'hui se met en place entre les hommes au travers d'Internet par exemple, est l'image d'un monde déjà présent en nous. C'est sans doute pourquoi il nous fascine tant. Comme notre double.

La pensée est un tissu. ***« Entre la dureté rigoureuse du cristal, géométriquement ordonné, et la fluidité des molécules molles existantes, existe un matériau intermédiaire que la tradition laissait au gynécée, donc peu estimé des philosophes, sauf de Lucrèce peut-être : voile, toile, tissu, chiffon, étoffe, peau de chèvre ou d'agneau dit parchemin, papier souple ou fragile, toutes variétés planes ou gauches dans l'espace, enveloppes du corps ou supports de l'écriture, pouvant fluctuer comme un rideau, ni liquide ni solide certes, mais participant des deux états. Pliable, déchiffrable, extensible, topologique.*** » [2]

La pensée est comme une étoffe, matériau souple qui par son chiffonnage permet brusquement de rapprocher des points éloignés. Pliée puis repliée encore, elle peut remplir tout l'espace. La pensée est interface, traduction, métaphore,. Elle ne part jamais de rien, mais elle crée, elle se crée, en lançant des ponts entre territoires. Quand elle est inspirée, tout lui parle, une idée en amène un autre, et de proche en proche elle tisse ainsi de Nouveaux Mondes.

Si les interfaces doivent être promues comme espaces de traduction et de création, alors le Moi à qui il revient d'assurer la fonction essentielle de passeur, le Moi qui, comme

[2] « Atlas » (1994), p.45.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

nous allons le voir, fut tant attaqué par des dogmatiques psychanalytiques ou sociologiques, le Moi avec lequel pourtant travaille le psychologue, ce Moi devrait bien être réhabilité. Michel Serres nous en parle d'ailleurs, et nous donne à penser ***« Le moi, poreux, mêlé, accumule présence et absence, connecte ensemble et coud le proche et le lointain, le réel et le virtuel, sépare et fait avoisiner le hors et le là*** » [3] . Ce moi là, faible souvent, écrasé parfois, mais jamais absent, trouvant parfois à s'étayer sur des moi auxiliaires et aidants, ceux des parents, des amis, et parfois d'un psychologue, se « branchant » ainsi sur d'autres réseaux d'images et de signes, ou dans d'autres scripts narratifs, c'est à lui qu'incombe, quelque dure et parfois impossible qu'elle soit, la tâche, de trouver des passages.

Le psychologue aussi est un passeur, un voyageur. Que la psychologie n'ait pas de frontière tranchée, absolue, avec les sciences voisines, ni avec la psychanalyse, ni avec la philosophie, que même elle ne soit pas coupée des savoirs les plus naïfs et les plus naturels, bref que son territoire ne puisse être délimité nettement, ce qui fut l'argument principal de sa condamnation, ou du moins l'alibi de son rejet à partir de l'article de Canguilhem, devrait être regardé autrement aujourd'hui, plutôt comme une ressource. Les espaces que nous voyons naître aujourd'hui ne sont plus des espaces contenants aux frontières défensives ou guerrières, les espaces d'aujourd'hui sont des espaces de traduction, de communication, ils sont réseaux, ils sont interfaces.

Ceci ne peut être sans conséquence sur l'identité même du psychologue. Si les coupures sont contournées, tourmentées, interfaces aux formes de labyrinthes, si les territoires sont étroitement imbriqués, alors le métissage dont on incriminait le psychologue devient sa force. Mêlant dans sa clinique propre les savoirs parfois innés de la « psychologie populaire », les connaissances et les techniques nés du laboratoire et de l'expérimentation, à celles nées de la pratique thérapeutique, ce « bâtard » se fait passeur. Pas plus qu'il n'est possible dans notre nouveau monde d'ostraciser la psychologie, la forclore, sous le chef de n'être qu'un terrain « vague », non plus ne peut-on disqualifier le psychologue au prétexte que son identité est floue, douteuse, nomade ou cosmopolite, qu'il est un peu chercheur, un peu médecin, un peu mage, un peu sage, alors que les nouvelles identités qui naissent sont des identités métisses. Encore pour s'ouvrir sur toutes les pensées autres, ne doit-il pas se couper de sa propre culture, oubliant où il s'origine.

Au finir d'une longue pratique de psychologie scolaire, des espoirs et des découragements qui l'ont éclairée ou assombrie, et qu'on illustrera dans notre dernière partie par le récit de quelques rencontres marquantes et/ou déstabilisantes, on voudrait proposer ici la mémoire de cette histoire, en forme de réponses aux questions adressées à la psychologie, ce qu'elle est et ce qu'elle fait. C'est d'un lieu particulier, celui dévolu à un psychologue praticien de l'enfance travaillant en milieu scolaire, et à partir de ses expériences, que les questions touchant à l'épistémologie et la déontologie, aux pratiques

[3] On trouve ces lignes à la page 84 de « Atlas », dans un commentaire du « Horla » de Maupassant et où il compare l'âme aux vapeurs s 'élevant du fleuve « opaque et transparente, translucide en somme, une nappe de brouillard s'ouvre et se ferme à la fois. Intime et proche, inquiète, à l'écart du repos, l'âme ignore, elle aussi, l'exclusion réciproque du dedans et du dehors, du hors et du là ».

en vertu de la loi du droit d'auteur.

et aux fins, ont trouvé à se poser. Nous allons tout à l'heure tenter de répondre aux questions posées par George Canguilhem : qu'est-ce que la psychologie ? que fait le psychologue ? Tout d'abord en nous portant à la place où il les a posées, le lieu de l'analyse philosophique et épistémologique, pour interroger la psychologie comme théorie conceptuelle et comme science naturelle. Nous nous demanderons si la psychologie peut réussir à délimiter un territoire spécifique. Doit-elle le faire d'ailleurs ? C'est la question des frontières avec les autres disciplines, celle aussi du psychologisme et des différents réductionnismes, et la question de l'unité nécessaire d'un territoire ainsi englobé. Ensuite nous poserons la question des actes psychologiques du lieu de notre pratique. À partir de rencontres concrètes nous esquisserons les bases d'une pragmatique psychologique englobant la dimension éthique. Ce qu'est le psychologue c'est ce qu'il fait. C'est bien à travers sa pratique terrestre, et non dans le ciel des idées, que la psychologie peut trouver sa justification.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Livre premier. Texte et contextes. Qu'est-ce que la Psychologie ? La question de Canguilhem et son sens.

« Facit indignatio verbum » (L'indignation fait le verbe), Juvenal, Satires I, 79

Introduction. Une mauvaise querelle

"On ne comprend absolument rien à la civilisation moderne si l'on n'admet pas d'abord qu'elle est une conspiration universelle contre toute espèce de vie intérieure" Bernanos. « Les historiens de demain pourraient définir cette période présente de l'Occident par la destruction massive qu'elle a opéré de l'intimité, des mécanismes délicats par lesquels nous nous efforçons de devenir nous-mêmes, attentifs à surprendre l'écho de ce qui nous appartient en propre » G. Steiner.

Si la civilisation contemporaine a conspiré contre l'intériorité c'est en deux mouvements apparemment opposés, mais peut-être seulement en apparence. Dans un premier mouvement la culture contemporaine a refusé l'existence même d'une vie intérieure personnelle, elle exaltait les systèmes, ne reconnaissait d'existence réelle qu'aux

en vertu de la loi du droit d'auteur.

structures. Le psychologue n'avait pas sa place dans un tel univers, sauf à se fondre dans une autre identité, celle du sociologue par exemple, ou d'adopter les habits de toute autre science pourvu qu'il n'ouvre de place à aucun mouvement personnel, singulier. Premier interdit. Et voilà que par un étrange retour, dans un deuxième temps paradoxal, notre civilisation post-moderne, cesse de mépriser ou d'ostraciser le « misérable petit tas de secrets », pour en faire l'objet merveilleux d'un étalage permanent et irrépressible, d'un épanchement imposé et bientôt réglementé. D'abord niée comme illusoire, l'intimité doit à présent s'étaler. On disait le sac humain vide, la pensée une illusion ; maintenant il faut vider son sac, mettre ses tripes à l'air. Pour la psychologie, le résultat est assez semblable dans ses conséquences. Dans une moitié de ce siècle on a refusé une place à la psychologie comme n'ayant pas d'objet propre. Aujourd'hui nous passons du refus théorique, à l'abus pratique. Chacun doit se livrer, se vider, il faut parler. Mais dans l'un ou l'autre cas, c'est bien la pensée que l'on refuse.

Chapitre 1 La question de Canguilhem. Les contextes.

« Pour la psychologie, la question de son essence, ou plus modestement de son concept, met en question aussi l'existence même du psychologue, dans la mesure où faute de pouvoir répondre exactement sur ce qu'il est, il lui est bien difficile de répondre sur ce qu'il fait". Voilà la question fabuleuse au destin légendaire que Georges Canguilhem a posé dans un article qui eut un grand retentissement: «***Qu'est-ce que la Psychologie?"***

C'est ce texte qui servira de point de départ à notre réflexion. Il fut publié à deux reprises dans un contexte et avec un écho différents. Une première fois en 1958 dans la «*Revue de Métaphysique et de Morale*", une revue confidentielle destinée quasi exclusivement aux philosophes universitaires, puis une deuxième fois en mars 1966, dans les «*Cahiers pour l'Analyse*", la revue des élèves de la Rue d'Ulm se piquant d'épistémologie et de psychanalyse, au tirage encore plus réduit, mais qui devait prendre, dans ces années de révolution culturelle et de bouleversement des moeurs, une place quasi légendaire. Lacan professait en ces lieux.

Nous voudrions examiner les conditions dans lesquelles a été reçu et compris cet article. Nous pensons déjà trouver dans l'analyse de ces contextes, de ces «situations", une première réponse à la critique de Canguilhem. Elle nous permettra déjà d'en évaluer la pertinence. En restituant le contexte, nous espérons faire comprendre pourquoi nous ne pouvons plus penser semblablement aujourdhui. Nous revisiterons ces situations en flash-back, en remontant le temps. Ce sera l'objet de ce premier livre.

Le contexte idéologique de l'aprés guerre

« Que ferait-on s'il ne restait le bourgeois à tuer, et le petit bourgeois à ridiculiser ?.... Aujourd'hui, n'importe qui peut être accusé d'être un bourgeois ou un petit bourgeois si ses idées ne sont pas exactement celles que vous voudriez, ou s'il

en vertu de la loi du droit d'auteur.

vous déplaît : petit-bourgeois, asocial, réactionnaire, mentalité bourgeoise, voilà les nouvelles injures, les nouvelles mises au pilori. Et les accusateurs sont, le plus souvent, justement les petits-bourgeois affolés " Ionesco "Notes et contre-notes" p. 216

On ne peut comprendre le sens dans lequel ont été reçues et admises les critiques adressées à la psychologie à partir du brulôt de Canguilhem, ou tout au moins sous sa caution, sans rappeler le contexte politico-culturel dans lequel ces critiques se sont développées, et donc sans esquisser à grands traits un tableau des passions idéologiques qui ont enflammé l'immédiate après-guerre. C'est seulement ainsi qu'on pourra comprendre qu'en 1980 encore E. Roudinesco, dans son intervention au colloque G. Canguilhem, puisse, au nom de celui-ci, ostraciser la psychologie comme "fasciste"(Roudinesco 1990 p. 143), au contraire d'une psychanalyse - lacanienne on le verra - "antifasciste". Le chef d'accusation suprême, l'ostracisation absolue.

L'univers intellectuel de l'après-guerre fut traversé par trois passions dominantes et enchevêtrées: l'anti-fascisme – quarante ans après on en soupçonne encore la psychologie -, la critique du "bourgeois" – la psychologie, comme humaniste et individualiste sera accusée d'être une science bourgeoise -, et, polarisation de ces deux critiques dans un modèle exemplaire qui les représenterait, l'anti-américanisme – les péchés de la psychologie seront symbolisés par la psychologie "américaine", et une psychanalyse déviante qui là-bas s'en était faite l'alliée. Nous reviendrons plus en détail à travers l'étude de leurs textes sur chacun des tribuns qui portèrent ces combats, Lacan, Althusser, Foucault, et sur l'usage singulier qu'ils firent de ces armes. Mais d'abord plantons le décor.

La passion idéologique dominante de l'après-guerre fut l'anti-fascisme. La peur de son retour obséda les pensées et paralysa le débat sur l'homme. Avoir un tel ennemi était bien utile, cela évitait les retours sur soi. Ainsi face à des deuils difficiles, des hommes vont chercher une défense et un refuge dans la position paranoïaque qui fait de l'autre l'objet mauvais à détruire. La pensée paranoïaque, ne peut s'ouvrir sur une pensée psychologique de l'autre. Elle est l'antithèse de tout ce qu'implique la compréhension psychologique : accepter que l'autre ait une intériorité propre –non réduite à une projection-, en admettre la complexité, et par corollaire, tenir pour acceptable un examen casuistique de ses intentions.

«***Le mot d'"engagement" avait été brandi à la Libération comme un programme et comme une excuse. C'était le mot rétrospectif de tous ceux qui avaient appartenu à la génération de la résistance sans s'y jeter à corps perdu". J. Julliard*** [4] . Pour Albert Camus : "les bourreaux partis, les français sont restés avec leur haine en partie inemployée. Ils se regardent encore avec un reste de colère". Discours à la Mutualité du 15 Mars 1945 [5] . En ce temps-là une fureur cherchait à s'employer. Peu de « psychologues » alors pour interroger sa nature ou son origine. Nul n'ose demander pourquoi les plus furieux se recrutent parmi ceux qui se sont peu engagés pendant

[4] In «Les idées en France 1945-1988. Une chronologie". Le Débat, Folio, 1989, p. 191-192.

[5] In "Actuelles: Ecrits politiques" Paris Gallimard 1977, p. 116.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

l'Occupation. Les porte-drapeaux les plus en vue de l'anti-fascisme après la guerre n'avaient souvent guère hésité à se faire publier chez les éditeurs de collaborateurs affichés [6] . Sartre prenait le poste d'un juif révoqué et S. de Beauvoir faisait un passage à la radio nationale, bref sans doute, mais quand même [7] . Le sentiment plus ou moins avoué de n'avoir pas été à la hauteur animant leur passion morale, ils projetaient peut-être dans les nouvelles circonstances leur combat raté, tranchant sommairement pour la cause entre bons et mauvais, entre camarades et ennemis. Et ces ennemis que l'on cherchait, on en est venu à les trouver dans les nouveaux "occupants"du sol français, entendez les Américains, au mépris de toute reconnaissance, ou même de la simple justice.

Quand on a besoin d'ennemis à qui faire la guerre, lorsque sous l'influence de Sartre ("l'enfer c'est les autres") ou d'un hégélianisme mal assimilé qui réduit les rapports humains à la lutte du maître et de l'esclave, l'autre devient cet ennemi dont on a besoin, alors tout ce que des psychologues ont essayé de développer dans l'ordre de l'empathie et de la compréhension de l'autre et de soi-même est mal venu. La position psychologique qui accorde à l'autre un espace intérieur et une intention propre, n'a plus de place là. Ce que l'autre pense, ressent, ses compromissions, ses conflits internes et ses refoulements, la façon dont il se construit chaotiquement, dont il chemine, anecdotiquement, ses hésitations et ses aller-retour, ne valent rien; la seule chose qui compte est de quel côté il se trouve, de qui il peut être l'allié "objectif". Il n'y a évidemment rien de moins "objectif" que cette objectivité-là. L'autre n'est plus que le "salaud" ou le "traître" dont le Chef ou le Parti a décidé de se débarrasser [8] . Alors, Vychinski, le procureur de Moscou, pouvait disqualifier d'un mot : "psychologie", les arguments qu'il ne voulait pas entendre (vous avez tort au regard du parti, de l'histoire, et "tout le reste est psychologie" (dixit). Et nombre d'intellectuels médiatiques occidentaux d'alors pouvaient cautionner cela. Dans de telles époques l'individu, son intériorité, sa psychologie, ne sont que fatras dépassés. L'autre est déshumanisé. Il n'y a plus d'adversité à affronter, que des adversaires à supprimer. Plus de pluralité, de complexité. Deux camps.

Dans la France de l'immédiate aprés-guerre, la volonté de destruction de la psychologie fut sans conséquence physique pour les psychologues, puisqu'ils n'existaient pas, mais une violente radicalité s'imposait dans le discours qui allait avoir de lointaines conséquences, jusqu'aux années 60 et au-delà - jusqu'en 1980 chez E. Roudinesco-. Peut-on accorder une place à la psychologie quand dominent des discours de terreur. Si

[6] Et même d'authentiques résistants comme Aragon, ou Eluard et Elsa Triolet. Aragon fut aprés la guerre le directeur des "Lettres Françaises", journal d'une qualité littéraire incontestable, mais donnant avec facilité dans la denonciation du fascisme.

[7] On a rappelé récemment («Sartre et la question juive", Commentaire, n° 89, printemps 2000, p.141-147) que Sartre avait pris le poste à Condorcet de Henri Dreyfus-Le Foyer, mis à la retraite d'office du fait de la législation anti-sémite de Vichy. Le fait était connu mais négligé des medias. L'attitude de Sartre qui jamais ne manifesta rien à son prédecésseur, avait déjà été condamnée par Jankélévitch, sans que cela soit relevé dans les medias. On peut trouver le péché vénielet s'interroger sur ce que soi-même on aurait fait. Mais de là à se faire le procureur du fascisme aprés coup...

[8] Il arrive aujourdhui qu' on accorde trop de place aux psychologues experts dans les tribunaux. Mais alors, en ces temps de procés, aucune place n'était faite à la psychologie puisqu'il ne s'agissait que d'éliminer l'autre

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

elle est "fasciste", comme on le répètera, alors elle doit se taire.

L'extrémisme de langage n'était pas nouveau en France. C'est un héritage ancien, un goût rédhibitoire des intellectuels français. Dans le double héritage de la violence révolutionnaire – voir F. Furet: ***« Penser la Révolution française*** » - et de celle de l'Action française. Il n'a eu qu'à s'enrichir après la guerre du nouveau florilège léniniste ("les "salauds", les "rats visqueux"), Un discours radical se développa, un jeu rhétorique, mais qui faisait sauter les barrières mentales contenant la violence fondamentale. La posture à la Nizan [9] du dandy procureur fascine et façonne encore nos élites. On a vu plus tard Georges Bataille, dont le magistère intellectuel fut important, justifier de façon nietzschéenne [10] l'usage de la violence contre l'impérialisme de la raison : la violence est révolutionnaire. Barthes poursuivra sur la même ligne. Dans sa leçon inaugurale au Collège de France, cet homme courtois et fin lettré, dénoncera la langue comme "fasciste"

[9] Paul Nizan, pamphlétaire dont le modèle fait régulièrement retour, attaqua violemment avant la guerre («il ne faut plus craindre de haïr. Il ne faut plus rougir d'être fanatique") les philosophes Bergson et Brunschvicg, ces «*chiens de garde*" qui avaient des comptes à rendre au prolétariat - personnifié par Lénine-. Une attaque des «bourgeois"qui fit date. Dans ce pamphlet de 1932 chaque paragraphe, presque chaque ligne transpire d'un fanatisme de combat. Pour illustrer le lien fait entre bourgeois et psychologie, cette affirmation de la page 4: «seuls les bourgeois ont besoin de subtilité dans leurs analyses et de profondeur dans l'esprit parce qu'ils ont seuls quelque chose à cacher". Notez qu'à la même époque un certain parti des travailleurs allemands national socialiste dénonçait lui aussi les «petits-bourgeois", obstacles à un monde nouveau. De fait ce sont bien les nazis qui pourchassèrent physiquement les «chiens de garde"Bergson et Brunschvicg. Mais l'exaltation par Nizan de la haine de ces grands intellectuels «bourgeois", n'aurait-elle pas mérité après la guerre un examen critique ? Quelques mots de Léon Brunschvicg, bien oublié aujourd'hui. Professeur de philosophie profondément aimé, puis violemment jalousé du fait de son prestige, de sa longue présence à l'Ecole Normale Supérieure et au Jury de l'agrégation, philosophe de la «conscience" et non philosophe du concept ou du langage (ou des systèmes si séduisants aux âmes serves qui firent florès après guerre), cet homme d'étude qui pensait que le premier devoir de l'homme est d'être intelligent, eut la triste fin du juste persécuté par les violents. Obligé de fuir Paris en 1940, sa demeure pillée et dévastée, il vint mourir à Aix-les Bains, laissant à ses proches le souvenir d'un sage. En 1942, il écrivait à Vladimir Jankélévitch : «J'abandonne d'autant plus volontiers mes oreilles et mon cœur à la nuit que j'ai conscience d'être pour mon propre compte le bourgeois aux yeux de qui la nuit ne s'entretient que dans le souvenir et dans l'espérance de la lumière. Il est dans la nature que le jour ait peur de la nuit et le romantisme se réjouit à bon droit qu'il ait triomphé de cette peur. Mais le danger commence lorsque le même qui n'a plus peur de la nuit se met comme Wagner à proclamer sa peur du jour." Voilà des mots que S. Freud aurait pu reprendre. L'homme n'est pas que nuit, bouche d'ombre possédée. (Source : l'article d'A. Canivez dans l' «*Histoire de la philosophie*" de la Pleïade, t. III, 1974, p. 467-473)

[10] L'angélisme consensuel sur Nietszche en France a de quoi étonner – moins que celui sur Sadecependant-. On admet en France que sa pensée est tout à fait étrangère, voire rebelle à l'utilisation qu'en ont faite les nazis. Ils n'auraient pas compris Nietszche, et madame Fôrster aurait trafiqué les textes. Sans doute est-ce en partie vrai. Cependant l'ami Overbeck pensait : «Nietzsche a été un adversaire convaincu de l'antisémitisme (...) Il n'empêche que lorsqu'il est sincère, les jugements qu'il porte sur les Juifs surpassent tout antisémitisme par leur sévérité. Le fondement de son anti-christianisme est essentiellement antisémite"(«*Souvenirs sur Nietzsche*", Paris Allia, 1999). Et comment ceux qui pourchassent partout le fascisme, peuvent-ils passer sans sourciller sur une phrase comme celle-ci: « Toute élévation du type humain a toujours été et sera toujours l'œuvre d'une société aristocratique, d'une société qui croit à de multiples échelons de hiérarchie et de valeurs entre les hommes et qui sous une forme ou sous une autre, requiert l'esclavage" (*Par delà le bien et le mal*, Aubier 1963, p. 349). Sur le rôle de Nietzscheet quelques autres dans la justification culturelle d'une pensée fasciste, voir par exemple J.P. Stern: «*Hitler, the Führer and the people*", 1975, tr. fr. Flammarion, 1995. Selon Léo Strauss Nietzsche fut pour les nazis ce que fut Rousseau pour les révolutionnaires de 1789.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

(la langue a des règles, elle nous contraint, donc elle est fasciste). On verra aussi Foucault célébrer les massacres de Septembre, et Sartre, dans "Actuel", juger que les révolutionnaires n'avaient pas assez coupé de têtes. On pourrait multiplier les exemples. Le thème de la Terreur est d'ailleurs une figure obligée de la pensée française. Les intellectuels français ont toujours été fascinés par les pouvoirs les plus sanglants, sans doute parce qu'ils voyaient là l'expression sans masque du pouvoir absolu, du rapport sans fard du maître et de l'esclave. (Tout aussi significative est la révérence obligée à Sade, de Barthes à Sollers... ; et certes Sade ne fait pas dans la psychologie). [11]

Mais il s'agit, dans un prurit adolescent, de provoquer le bourgeois, comme on affronte le père. Dans l'imaginaire romantique, ce qu'on critiquait dans le bourgeois, c'était le conformiste. Du point de vue marxiste ce fut le possédant. Aprés la guerre le bourgeois est en outre fasciste (Preuve a contrario : c'est le prolétariat communiste qui a combattu le fascisme). Dans les pensées manichéennes, il est facile de ressouder l'unité menacée de morcellement par la désignation d'un ennemi commun. (tous ensemble contre... c'est la forme générale du slogan rassembleur). N'avoir tous qu'un seul ennemi : comme le conseillait un "expert" allemand de la manipulation des foules : "chez les faibles et les indécis, se savoir des ennemis différents éveille bien trop aisément un doute quant au bien-fondé de leur propre cause", dixit A.H . Ainsi le bourgeois peut réunir contre lui le romantique révolutionnaire et l'anti-révolutionnaire défenseur des classiques de l'Action française, et aussi bien l'anti-individualiste que l'élitiste. On a le goût de la «révolution" aussi bien à droite qu'à gauche, (voir la «révolution nationale" voulue par Pétain). Ce consensus dans le choix de l'ennemi devrait nous questionner. Et pourtant, que de l'extrême droite à l'extrême gauche on se rassemble ainsi contre l'individualisme «bourgeois", voilà qui n'a suscité alors aucun soupçon [12] . Ce qui est évident aujourd'hui où l'on peut penser fascisme et communisme sous le même concept de totalitarisme, était «invisible" dans les années d'après-guerre. On pouvait alors penser l'individu comme l'ennemi des masses, le bourgeois individualiste comme fasciste potentiel. Il y a peu de temps encore des intellectuels «engagés" ont porté la même accusation contre les survivants du goulag

La haine de l'individu anime toutes les pensées pour lesquelles l'horizon indépassable de l'homme c'est son appartenance au groupe, et qui, exécrant une liberté non surveillée font la chasse aux espaces privés (comme celle si bien anticipée par G.

[11] Dans la deuxième partie du chapitre 1 du «*Système totalitaire"*, le t. III de «*Les origines du totalitarisme",* Hanna Arendt s'interroge sur l'alliance surprenante dans les régimes totalitaires de la populace et de l'élite, et l'incontestable attrait que ces mouvements ont exercé sur tant d'intellectuels éminents. Elle note que, bien avant qu'un intellectuel nazi n'ait proclamé: « Quand j'entends le mot culture, je tire mon revolver », des poètes, des écrivains, des philosophes, rejetaient l'humanisme et exaltaient la barbarie. On voudrait la citer un peu longuement (page 60 et 61 de l'édition de poche- 1984) : « Aussi parut-il révolutionnaire d'admettre la cruauté, le mépris des valeurs humaines, et l'absence générale de moralité (...) l'élite intellectuelle des années 20 était persuadée qu'on pouvait jouer à la perfection le jeu ancien d'épater le bourgeois (...) l'avant-garde ignorait qu'elle enfonçait non des murs, mais des portes ouvertes et qu'un succès unanime démentirait sa prétention à être une minorité révolutionnaire, en prouvant au contraire qu'elle était sur le point d'exprimer l'esprit de l'époque, un nouvel esprit de masse. » Nil novi sub sole.

[12] Voir sur ce point Zeev Sternhell : «*La droite révolutionnaire (1885-1914). Les origines françaises du fascisme*" Paris Le Seuil, 1978

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Orwell). On y retrouve les traditionalistes contre-révolutionnaires [13] , porteurs d'une vision organiciste de la société : Bonald, Comte, Maurras (Nous reviendrons plus loin sur l'influence que le vicomte rouergat eut sur la formation de la pensée de Lacan, notamment par sa vision de la langue comme loi, et de la famille comme modèle social). On y trouve aussi une bonne partie de la pensée sociologique, de Saint-Simon à Comte encore, et Bourdieu, les pensées totalitaires extrêmes, qu'elles s'affichent nationalistes ou universalistes, mais même des chrétiens progressistes, de Lamennais à Mounier, pour qui l'existence de la personne n'a de sens que dans son intégration à la communauté. Ceci, ainsi que le rejet du règne de l'argent, amènera les moins "droitiers" de la mouvance de la revue « Esprit », à s'aligner sur les positions communistes au moment du coup de Prague : les victimes méritaient leur sort, ils appartenaient à un monde dépassé, une "Europe morte". Une vingtaine d'années plus tard, lors de l'autre coup de Prague, il se trouvera encore un philosophe français, A. Badiou, pour dénoncer quasi identiquement les réformateurs comme des idéologues petits-bourgeois dépassés [14] Quel rire furieux a dû secouer Bonald dans sa tombe de voir les derniers révolutionnaires s'aligner sur sa critique de l'humanisme, de la liberté et du suffrage universel secret.

La critique du bourgeois au nom de la révolte des masses opprimées, est renforcée d'une autre, issue de la tradition romantique : celle du jeune créateur contre l'ordre établi [15] . Révolte individualiste celle-là. L'artiste n'est pas reconnu du bourgeois qui a le pouvoir et l'argent. Mais enfin, avoir un même ennemi peut réunir, on l'a vu avec les surréalistes. Ceci ne va pas sans quelques dérives. Au nom des leçons du passé sur la difficulté qu'ont eu d'authentiques créateurs à s'imposer, on finirait bien par poser que tout anticonformiste est esthétiquement supérieur. Pourtant s'il est vrai que d'authentiques novateurs ont été méconnus de leur temps, parce que non conformes au goût régnant, il conviendrait tout de même de se demander aujourd'hui - mais déjà après la guerre si la critique des bourgeois n'est pas devenue le nouveau conformisme. Car l'anticonformisme étant un snobisme des plus répandus, il se vend bien. Devant leurs succès éditoriaux et médiatiques, nos anticonformistes, philosophes du soupçon, n'ont guère envie de chercher si la critique de la pensée bourgeoise n'est pas la dernière ruse de la pensée bourgeoise.

[13] Ce n'est pas vrai de toutes les pensées contre-révolutionnaires. Un anglais pragmatique comme Burke, sensible à la complexité du social, respectueux des bricolages sociaux, oppose à la Science (l'orgueilleux dogmatisme de Hegel a ses premisses chez les inspirateurs de la pensée révolutionnaire) la Prudence, et à la croyance que la totalité peut être transparente à la pensée logique, une pensée floue, non réflexive reposant sur des savoirs inconscients trans-générationnels. (Nous reviendron plus loin en introduction à la pratique, sur la prudence; elle nous paraît bien la vertu première à attendre du psychologue).

[14] "*Contribution au problème de la construction d'un parti marxiste-léniniste d'un type nouveau*". Paris Maspero 1969.

[15] L'intellectuel en révolte contre l'ordre établi, c'est le thème surexploité de «la bohème"dont le succés auprés des bourgeois s'est transmis jusqu'à nous – ne vient-on pas de redécouvrir les «bobos"-. Il n'a fasciné qu'eux, tant l'affichage de la rupture avec le système n'est jouissive que pour le narcissisme de ceux qui sont dedans. Au XIXème c'est le «Tout Paris" des lettres et du journalisme qui se pressait impasse du Doyenné dans le haut lieu de la Bohème parisienne, et les tirages faramineux de romans sur la bohème, n'étaient pas épuisés par les prolétaires (cf. Seigel: «*Paris Bohème 1830-1930*"). Aujourdhui, les bobos «triomphent dans la mode" (l'"Officiel de la mode", mai 2001, page 20, «Automne-Hiver 2001-2002. Bohème de luxe").

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Une autre des pensées de l'époque où trouve à se couler la recherche d'un ennemi, est l'anti-américanisme. Nous l'avons dit plus haut, les Américains représentent ce capitalisme dont on fait le père du fascisme (fascisme = capitalisme = Amérique, comme dans le Reich hitlérien bolchevisme = juif = finance internationale). On veut oublier le pacte germano-soviétique, et ce qu'avait de populiste le programme du parti national socialiste. On dit que les Américains ont mis au pouvoir en Allemagne Adenauer, un Allemand, donc un fasciste. Qu'ils "occupent " la France, et les intellectuels appellent à une nouvelle "résistance" contre le Plan Marshall, opération de "colonisation" par l'impérialisme américain. Qu'ils s'affirment comme anticommunistes, est l'aveu même de leur fascisme, puisque il est entendu que les seuls vrai antifascistes ont été les soviétiques.

Tous ces vecteurs obligés, ces courants dominants qui orientent la perspective culturelle et politique de l'époque, vont supporter, étayer pour de longues annéés, les critiques adressées ensuite à la psychologie. Une pensée unique, sous les couleurs de la gauche intellectuelle, derrière des maîtres penseurs formés au moule de la pensée droitière, va dénoncer la psychologie comme une idéologie : "bourgeoise", "américaine", et, last but not least, "fasciste". Ce qu'est le psychologue, ce qu'il fait, s'affronter à des situations problématiques, aider une personne à accroître son autonomie, se salir les mains parfois, se compromettre (ie rechercher un compromis) ne peut être entendu d'une pensée clivante.

Une interprètation après-coup.

"*Situation d'un texte : Qu'est-ce que la psychologie*" ce fut le titre même d'une intervention d' Élisabeth Roudinesco au Colloque G. Canguilhem qui se tenait fin 1990 au Collège international de Philosophie. Nous nous y arrêterons parce que cette intervention révèle, par ses excès même, la raison du retentissement de la réédition de cet article, mais aussi le malentendu qui en fut l'origine. Le sens qu'on lui prêta tint beaucoup plus au contexte entourant cette réédition qu'au contenu même de l'article, finalement assez modeste. Le fait même qu'il ait pu être réduit si facilement à son outrancière allégorie finale, (La Psychologie mise en demeure de choisir entre le Panthéon et la Préfecture de Police), en dit assez sur sa densité «conceptuelle". L'intervention d'E. Roudinesco nous servira de révélateur

Comme nous le vérifierons, la situation qui présidait à l'écriture par Canguilhem de «*Qu'est-ce que la Psychologie?*", n'était pas celle qui provoqua sa réutilisation en 1966 dans les «Cahiers pour l'Analyse", pas celle non plus du colloque de 1990 où Elisabeth Roudinesco devait livrer son interprétation. L' «intention", le «sens" du texte, s'en trouvèrent totalement modifiés. [16]

La conférence d'E. Roudinesco «*Situation d'un texte : Qu'est-ce que la Psychologie*" commence par un résumé assez objectif de l'argumentation de Canguilhem. Nous pouvons le reprendre. La psychologie comme science spécifique n'existe pas. Elle n'est

[16] On verra que le «sens", l'"intention"étaient tenus pour rien d'autre que des mirages par les intellectuels dominants des sixties. Il y a donc une logique à interpréter un texte en fonction de l'interêt stratégique.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

qu'un mauvais mélange de philosophie sans rigueur, d'éthique sans exigence, et de médecine sans contrôle. Dans chacune de ses postures elle peut être avantageusement remplacée par une science existante. Comme science naturelle, elle est dépassée par la physiologie et la médecine. Quand elle se veut science de la subjectivité elle doit s'effacer devant la sagesse spiritualiste d'un côté, la psychiatrie et la psychanalyse de l'autre. Lui reste la place de science du comportement, mais qui l'oriente vers le contrôle social, vers la Préfecture de police.

Pour E. Roudinesco ce texte est une exécution : "il s'agit bien d'un meurtre de la première à la dernière ligne". La psychologie selon elle y est "mise à la torture". D'ailleurs le seul fait de poser la question "Qu'est-ce que la Psychologie," ne revient-il pas à la traiter comme une imposture? G. Canguilhem s'en est pourtant défendu à plusieurs reprises. Ces dénégations ne trompent pas son interprète, au contraire. Selon elle, le vrai sens du texte aurait été de servir le combat mené par Althusser et Lacan contre la psychologie, idéologie humaniste bourgeoise [17] . Si elle fait de ce texte une "mise à mort" de la psychologie, bien que G. Canguilhem s'en soit "toujours défendu vigoureusement", reconnait-elle, c'est qu'elle ne doute pas que Canguilhem s'attaque ici à l'édifice construit depuis 1949 par son ami Daniel Lagache et qui tentait, dit-elle, ***« contre le retour à Freud préconisé par Lacan, de ressusciter l'ancienne psychologie clinique inventée par Pierre Janet***". G. Canguilhem voulait la mort de la psychologie, car, même s'il ne le dit pas, un ancien résistant comme lui, ne pouvait pas ne pas voir que la psychologie est "fasciste"(sic).

Une telle interprétation de la pensée de Georges Canguilhem est caricaturale. Nous verrons à la fin de ce premier livre, par une analyse sérieuse de son article et du sens qu'il faut lui donner si l'on tient compte du contexte de sa première publication, ce qu'il pensait vraiment de la psychologie. Nous le confronterons à l'interprétation qui en est donnée en 1990. Ce retour sur une interprétation sera l'objet du dernier chapitre de ce premier livre. Disons déjà que G. Canguilhem ne voulait pas la mort de la psychologie comme il l'a dit lui-même ; pas plus qu'il n'avait l'intention d'attaquer ni Lagache, ni Janet, - qu'il donnera même en modèle dans une intervention écrite adressée à ce même colloque où E. Roudinesco livre son interprétation. Ce qu'il visait dans sa critique c'était une psychologie pensée comme une science naturelle. L'intérêt de l'interprétation d'E. Roudinesco est de révéler, par son excès même, quel sens fut donné au texte lors de sa réédition de 1966, et de montrer aussi la puissance de cette interprétation qui a pu durer jusqu'en 1990.

Lors de sa première publication le texte de Canguilhem "***Qu'est-ce que la psychologie ?***" était presque passé inaperçu. Le contexte en était tout différent. Prononcé devant le Collège de Philosophie fin 56, publié deux ans plus tard dans la Revue de Métaphysique et de morale (1958, n° 1, p. 12-25), c'était le texte d'un philosophe pour des philosophes, visant à défendre la philosophie contre les prétentions réductionnistes d'une certaine psychologie empirique d'alors. Querelle interne à la corporation puisque les professeurs qui occupaient les chaires nouvellement crées de psychologie étaient tous du sérail, anciens normaliens et agrégés de philosophie [18] .

Quand son texte est repris en 1966, et qu'il "explose" médiatiquement, c'est dans un

[17] On rapellera ici que le texte est de 1958, que les «*Ecrits*" de Lacan datent de 1966, le «*Pour Marx*" d'Althusser est de 1965.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

contexte de terrorisme de la pensée où l'on dénie l'expression de l'autre en la réduisant à un effet de structure. Les "non-dupes" qui parlent au nom de la Science (réduisant l'homme aux structures ou aux discours qui le traversent) dénoncent une police psychologique bourgeoise (capitaliste, impérialiste, i.e fasciste), mais assurent dans le même mouvement leur règne intellectuel, i.e. éditorial. (C'est dans la lignée de ces interprêtes que s'affirme encore E. Roudinesco en 1990). Ils s'emparent du texte, utilisent la notoriété de son auteur, mais en le déviant de son sens.

On l'utilise pour un autre combat, celui de Lacan et de ses disciples [19] , pour se constituer un territoire. Pour gagner ce combat il leur faut des alliés. Ils trouveront Althusser et Foucault [20] . Nous verrons qu'eux aussi ont combattu la psychologie. Il leur faut tracer des frontières. Ils brandissent en manière d'armes des notions comme celles de rupture et de coupure, projetant dans le domaine de la Théorie – de la Science- un bien prosaïque et utilitaire combat politique, celui d'une lutte entre factions. Ainsi Lacan s'affirmera par son combat contre une psychologie du Moi "coupée" du noble champ de la science freudienne.

Les Cahiers pour l'Analyse.

Pour comprendre ce gauchissement dans l'interprétation du texte de Canguilhem, dont l'effet, nous venons de voir, persistait encore en 1990, il nous faut remonter plus avant. Quinze ans plus tôt. C'est lors de sa réédition, en mars 1966, dans le n°2 des Cahiers pour l'Analyse, que ce texte prit une signification dépassant l'intention de son auteur. Une nouvelle génération le découvrit. Sa réception en fut gauchie durablement.

Les *Cahiers pour l'analyse* furent publiés à partir de mars 1966 par le Cercle d'épistémologie de l'Ecole Normale Supérieure [21] . Cette revue, décrite dans ***« Les idées en France 1945-1988*** » comme ***« un carrefour de signatures prestigieuses*** » (on y trouve en effet celles de Canguilhem, Levi-Strauss, Althusser, Derrida, Dumézil, Lacan, Foucault, mais il s'agit souvent, comme pour Canguilhem, de rééditions d'articles déjà parus ailleurs), s'était placée explicitement sous le parrainage de Canguilhem, dont une citation figurait en exergue de tous les numéros : ***"Travailler un concept, c'est en faire varier l'extension et la compréhension, le généraliser par l'incorporation des traits***

[18] Rappelons les noms de quelques-uns de ces professeurs de psychologie fondateurs de chaires, tous agrégés de philosophie; pour les célèbres, ceux du passé: Théodule Ribot, Georges Dumas, Pierre Janet; les contemporains: Merleau-Ponty, Lagache, Wallon, Piéron, Gréco, Oléron, Stoetzel; pour les oubliés qui ont pourtant tenu des positions stratégiques dans l'Université à leur époque: André Ombredane, Maurice Pradines, Charles Blondel, Albert Burloud. Par la suite, c'est à la psychanalyse, et non plus à la psychologie que l'E.N.S. fournira ses plus gros contingents.

[19] Dans un article de la revue «*Action poétique*" E. Roudinesco se présentera comme althusséro-lacanienne.

[20] Nous n'avons retenu que les plus exemplaires.

[21] Ils furent d'abord édités dans une présentation sommaire par une Société d'Etudes et de Recherches, transformée en Société du Graphe, puis imprimés et diffusés à partir du numéro 9 par les éditions du Seuil.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

d'exception, l'exporter hors de sa région d'origine, le prendre comme un modèle ou inversement lui chercher un modèle, bref lui conférer progressivement, par des transformations réglées, la fonction d'une forme". Une remarque cependant : derrière Canguilhem, c'est à Cavaillès, résistant exécuté par les Allemands et auteur du mythique ***« Sur la logique et la théorie de la science***"(rédigé en prison, publication posthume en 1947) que renvoyait une telle proclamation [22] . Tous connaissaient par cœur la déclaration-programme de ce dernier : ***« Ce n'est pas une philosophie de la conscience mais une philosophie du concept qui peut donner une doctrine de la science***". [23]

L'avertissement du numéro inaugural sur ***"La Vérité***", signé Jacques-Alain Miller et daté du ler Janvier 1966, annonce l'intention de ***"contribuer à la constitution d'une théorie du discours***". Il faut entendre : une ***"théorie du discours de la science***". Le singulier est souligné car, nous dit-on ***"sa naissance justifie le singulier***". Le discours est défini comme ***"procès de langage que contraint la vérité***". Par le style, et certains concepts utilisés, comme celui de suture, la référence est lacanienne. D'ailleurs le premier texte du premier numéro, ***« La science et la vérité*** », est de Jacques Lacan. Il s'agit du texte de la première conférence de son séminaire de l'Ecole pratique des Hautes-Etudes [24] . Un, le seul, qui soit nommément cité, en remerciement et signe d'alliance, c'est Louis Althusser : "Qu'au premier chef cette recherche importe au matérialisme dialectique, qui en douterait, à considérer la portée que lui a reconnue Louis Althusser, et l'état où il est à ce jour".

Alliances

Les Cahiers pour l'Analyse sont pour nous le symbole d'une époque et d'une alliance. Ils expriment ce qui pouvait rassembler Althusser, Lacan, Foucault. Les trois auteurs que nous avons retenus aimaient les systèmes et partagaient un même anti-humanisme. Fait remarquable leur haine de l'homme, qui avait des raisons psychologiques particulières à chacun d'eux, avait aussi un même fondement culturel. Tous trois sont d'anciens catholiques de la branche doloriste et puritaine. Leur théorisation obsessionnelle des "coupures", la conviction viscérale d'une fracture entre la transcendance – là où était Dieu, les Structures, l'Inconscient- et l'homme, l'écrasement de celui-ci, et le refus de toute médiation, compromis, monde intermédiaire, vient de là. [25] Il est étonnant que ces trois pensées, «réactionnaires"dans leur sens et leur origine, aient pu alors apparaître comme

[22] Elle aurait mieux convenu comme devise. On n'ose penser que le choix de la citation de Canguilhem vienne de ce qu'il était alors inspecteur général de philosophie.

[23] Cavaillès condamnait psychologisme et historicisme comme le rapporte Bachelard. Mais la condamnation du psychologisme dans ses prétentions à expliquer la science (en fait les mathématiques) ne vaut pas condamnation de la psychologie. Nous y reviendrons. Sur la pensée profondément humaniste de Jean Cavaillès, aux antipodes de l'anti-humanisme militant des partisans de la logique du concept, il faut lire sa soeur G. Ferrières

[24] Ce séminaire qui va se déplacer, après la seconde scission, dans la plus belle salle, la salle Dussane, de l'Ecole Normale Supérieure.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

les symboles d'une révolution intellectuelle.

Il est temps maintenant d'en venir à un examen plus détaillé de ces trois pensées qui dominèrent le champ intellectuel des années soixante, et qui firent alliance dans la critique de la psychologie. Toutes trois se référèrent à l'article de Georges Canguilhem ***« Qu'est-ce que la Psychologie*** *?*", comme à un texte fondateur. Ils accusèrent la psychologie de n'être qu'une idéologie «bourgeoise", trompeuse, au service de l'adaptation, c'est-à-dire du conditionnement des individus à la libre entreprise. Tous combattirent le sens, l'intériorité, le moi, les pensées «humanistes". Tous portèrent leur accusation au nom de la Science, à savoir des déterminismes cachés qui imposent leur destin aux sujets. Ils aimèrent les systèmes qui réduisent l'autre à une mécanique. Ils idolâtrèrent les coupures, qui permettent de surplomber le discours de l'autre pour disqualifier. Parfois ils imitèrent le style de la science, déroulant des inférences ou posant des théorèmes. Mais ce qui sans doute les transportait le plus, c'était de copier le style de la chaire, l'éloquence de la chaire des grands prédicateurs.

Chapitre 2 Althusser et la psychologie La coupure entre idéologie et Science

« Le chemin le plus sensé pour devenir fou est de passer par un système"
Shaftesbury « Soliloquy or advice to an author"

Introduction.

L. Althusser fut le caïman écouté de l'Ecole Normale Supérieure. Pour connaître le jugement qu'il portait précisément sur la psychologie, il nous faut nous appuyer sur sa conférence ***"Psychanalyse et psychologie***" [26] , qu'il prononça au moment où il faisait entrer Lacan à l'E.N.S.. On retrouve ces vues dans d'autres textes, mais elles sont exprimées ici à la manière claire, pédagogique, de ce remarquable professeur. En bon technicien du concept, Althusser construit son argumentation sur l'opposition psychanalyse/psychologie, dans laquelle il retrouve la différence entre Science et idéologie élaborée dans sa réflexion sur le marxisme [27] . Althusser, élève de Bachelard,

[25] Cette conception tragique de l'impuissance humaine dérive sans doute de l'inflexion janséniste du catholicisme français à partir du XVIIè. Voir P. Chaunu, M. Foisil, F. de Noirfontaine («*Le basculement religieux de Paris au XVIIème siècle*" Paris, Grasset, 1998). Prigogine et Stengers (1979), qui s'opposent à la conception d'une science transcendante, lui voient aussi une origine janséniste (Ils s'appuient sur J. Roger: «*Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIIIème siècle*"). Ce qui réunit J. Lacan, M. Foucault, L. Althusser sur le front de l'anti-humanisme, vient sans doute de leur éducation janséniste : l'homme ne peut rien, la grace peut tout. Chez Lacan cependant, chez Foucault aussi, ce rigorisme de pensée, s'accomode d'une folie baroque ou libertine, qui manque à Althusser. (Sur l'anti-humanisme janséniste comme source du purisme révolutionnaire, consulter Maire C. *« De la cause de Dieu à la cause de la Nation. Le jansénisme au XVIIIème siècle"*, Paris, Gallimard, 1998.

[26] Publiée en 1996 dans *Psychanalyse et sciences de l'homme"*. Paris. LGF/IMEC.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

est le théoricien de la "coupure". [28] Voilà sommairement présentée l'orientation affichée, publique, de l'Althusser professeur. C'est l'Althusser des Cahiers pour l'Analyse.

Par la suite il ne s'est plus exprimé sur la psychologie. Mais nous savons que sa conception de la psychanalyse, même s'il a hésité à l'afficher publiquement, avait beaucoup changé. Il y eut un autre Althusser qui revint à Freud en abandonnant cette artificielle coupure tracée entre psychologie et psychanalyse durant sa vie théoricienne. Ce retournement, vécu d'abord dans sa chair, par le refus de sa schize personnelle -entre le théoricien public et l'utilisateur privé de la psychanalyse-, changea son discours sur la psychanalyse, annulant par voie de conséquence les raisons de sa condamnation de la psychologie. Cet autre Althusser, nous le découvrirons dans des textes non publiés ou publiés sans son accord, comme "La découverte du Dr Freud", article proposé pour le colloque de Tbilissi, puis retiré de la publication sous la pression d'amis bien intentionnés. Il se révèle aussi dans sa "Lettre ouverte aux analysants et analystes se réclamant de Jacques Lacan", écrite lors de la dissolution de l'école freudienne, en 1980, l'année tragique. Mais sans doute pour comprendre la pensée d'Althusser, faut-il dire quelques mots de son itinéraire.

Fragments d'un itinéraire.

"Philosophe et fou, vécu bien plus qu'il n'a vécu par l'impossibilité de cette maîtrise de soi dont croit s'autoriser le penseur, être et non sujet, il aura été le "Saint-Genêt comédien et martyr" de ses pairs et amis J. Lacan et M. Foucault" [29] . Né en Algérie, catholique, militant de la J.E.C. à Marseille, monarchiste, et plus actif qu'il ne l'avoue, dans la khagne du Lycée du Parc à Lyon, [30] moquant déjà l' « humanisme » d'un J. Lacroix, exécrant les bourgeois, la populace et les juifs, c'est dans cette khagne, sa matrice, qu'il acquiert, bien avant son entrée au P.C., cette rigueur doctrinale et cette méfiance maurrassienne du Moi, qui feront le socle de sa pensée théorique. Mais à quel prix, celui de l'impossibilité d'être lui-même sujet, (et même dépossédé de son acte meurtrier). Une anecdote symbolique: ayant raté sa première dissertation, il recopie pour le devoir suivant, le corrigé distribué l'année précédente par son professeur Jean Guitton. Celui-ci n'y voit que du feu et Althusser hérite d'une note exceptionnelle et de compliments hyperboliques. Du coup le voilà sacré tête pensante de la classe, mais en même temps pécheur, prisonnier de son mensonge, pris dans les rets du leurre. Et si Althusser fut tant sensible à la problématique de la coupure, ce n'était peut-être pas seulement par souci épistémologique, mais parce que le problème de l'identité, entre le risque de la stérilité et celui du vampirisme, était une question vitale pour lui. Comment être soi, se couper de l'autre, mais alors comment engendrer soi-même. Etre sujet est-ce

[27] "Pour Marx" et "Lire le Capital" (1 965), "Lénine et la philosophie (1969).

[28] Un concept disait Frege, autre inspirateur des normaliens des «*Cahiers pour l'analyse* "doit avoir une frontière tranchée".

[29] Yann Moulier Boutang "*Louis Althusser, une biographie*", 1992, p22.

[30] "Nous étions tous monarchistes en ce temps-là "avouera-t-il dans "*Les Faits",* 1994, p.298.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

laisser parler l'autre par ma bouche, de quelle partie de moi est-ce que je me coupe alors? Prisonnier d'un mensonge, mais aussi prisonnier en Allemagne, puis élève, répétiteur, maître-assistant, à l'ENS, y logeant même, prisonnier volontaire de l'école, avant de l'être des hôpitaux.

Louis Althusser publiera des ouvrages retentissants sur Marx et sur Lénine qui le placeront au centre de débats parfois violents sur le communisme en France et à l'étranger. Sa cible principale à l'époque du "Pour Marx", lorsqu'il élabore les textes sur la psychologie et la psychanalyse, c'est l'humanisme. Marx selon lui n'a pu accéder à un nouveau savoir qu'en se coupant de l'humanisme de sa jeunesse, en rompant avec Feuerbach . C'est cet antihumanisme "théorique" qu'Althusser veut réhabiliter, dans une conjoncture favorable puisque ces années voient la convergence de ses thèses sur l'illusion idéologique avec celles de deux autres anti-humanistes, Lacan dénonçant le Moi et l'imaginaire, et Foucault prophétisant la fin de l'homme.

Pour un philosophe continental qui se tient éloigné comme de la peste de tout pragmatisme anglo-saxon, une science, ie une théorie conceptuelle, ne pourrait être fondée si elle gardait quelque contact avec l'impureté de ses origines. D'où le rejet par Althusser des perspectives historiques et génétiques dans les sciences de l'homme et la psychanalyse en particulier. Althusser se pose en initiateur d'une réforme de la philosophie française contre Bergson, le philosophe de l'évolution et de la durée, et pour le retour à Auguste Comte. Mais le problème des rapports difficiles entre l'origine et le fondement, qu'il pense trancher en théorisant la "coupure épistémologique" empruntée à Bachelard (qui fut son directeur de diplôme) est celui qui se pose à toute théorie dés qu'elle prétend s'installer dans la vérité. Comment s'opère le saut ? Spinoza qui a tant fasciné les maîtres-penseurs de cette époque, Althusser en tête, malgré son fatalisme, ne vit pas dans le monde conceptuel. Quand il court dans les rues pour dénoncer la tyrannie, il échappe au monde transcendant, déterminé et minéral, qu'il a logiquement déroulé dans l'Ethique. Trop humain ? Humain tout simplement. L'"Ethique" explique tout, sauf la possibilité pour un homme vivant dans le temps de l'écrire, reconnaissait A. Kojève.

Il y a un risque réel à s'installer dans le savoir absolu. C'est ainsi que A. Kojève interprétait les cinq années de mélancolie traversées par Hegel entre 25 et 30 ans. Plus tard, Mallarmé, lecteur fasciné de Hegel, traversera la même épreuve [31] . La croyance en la toute puissance des idées, pensait Freud, contient en germe le risque psychotique. L'affirmation de la toute puissance du système, et de l'absolue déréliction du sujet, enferme son auteur dans un paradoxe intenable : être le Système, être Dieu, ou disparaître, mourir à la pensée vivante? ... ou pire.

L'année scolaire 63/64, Althusser consacre son séminaire à Lacan et la psychanalyse. Celui de l'année précédente portait sur le structuralisme, et le suivant portera sur "le Capital". En décembre 1963, il prépare lui-même l'installation de Lacan rue d'Ulm. L'arrivée de Lacan dans ce pôle prestigieux de formation des élites, vaut consécration comme maître à penser. La première séance aura lieu le 15 janvier 1964.

[31] " Je viens de passer une année effrayante : ma Pensée s'est pensée et est arrivée à une Conception pure. Tout ce que par contrecoup mon être a souffert, pendant cette longue agonie, est inénarrable, mais heureusement je suis parfaitement mort" (Lettre à Cazalis du 14-05-1867).

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Althusser n'y assistera pas mais lira les textes des conférences (les Ecrits ne seront publiés qu'en 1966). Malgré ses difficultés à les comprendre, qu'il avouera à Franca dans sa lettre du 25/10/64 (" Pas tout compris loin de là, mais enfin quelque chose de temps en temps"), Althusser pressent chez cet Autre une communauté de pensée, dans l'anti-humanisme, et la critique de la pensée "bourgeoise", et surtout il voit dans la volonté de rupture de Lacan avec l'établissement (en fait une rupture subie entraînant la nécessité bien prosaïque de créer une école pour s'ouvrir un nouveau territoire), une illustration supplémentaire de ces formes de coupures par lesquelles une science en création se coupe des idéologies précédentes, et donc une confirmation de ses travaux en cours sur la Théorie marxiste.

Althusser théoricien. Ses textes sur la psychologie et la psychanalyse.

La pensée affichée, conceptualisée, d'Althusser sur la psychologie, s'élabore ainsi progressivement de fin 63 à fin 64. Elle s'exprime publiquement dans trois productions : les deux conférences prononcées au cours de son propre séminaire et portant l'une sur la place de la psychanalyse dans les sciences humaines, l'autre sur psychologie et psychanalyse, et le fameux article qui en fut l'aboutissement, ***"Freud et Lacan***", publié dans la revue marxiste ***"La Nouvelle Critique***" en décembre 64- janvier 65, qui sera pour beaucoup le premier texte clair sur la pensée de Lacan [32] . Là, dans ces trois textes nous trouverons la pensée publique, professionnelle, d'Althusser sur la psychologie. Est-elle «pensée" ?

La conférence sur la place de la psychanalyse dans les sciences humaines.

Sa première conférence porte sur ***« la place de la psychanalyse dans les sciences humaines*** »(1996). Elle est prononcée par Althusser au début de son séminaire, juste après trois séances d'introduction confiées à M. Tort pour une présentation des concepts freudiens et lacaniens.

Dans son introduction Althusser annonce qu'il va s'appuyer sur son expérience personnelle de la psychanalyse (***"je vais faire intervenir mon expérience personnelle***", ***"je vais donc vous rapporter mon histoire***"). Mais, par "expérience personnelle", il n'entend rien d'autre qu'une "expérience théorique personnelle", et par «mon histoire" rien de plus qu'une «phénoménologie" abstraite, le déroulement logique d'une pensée. Non pas une histoire, une psychologie, son "vécu"singulier de la psychanalyse. [33] De cela qui advient chez son analyste, des drames et des mouvements de sa psyché, il ne dira rien dans son discours, même pas sous la forme de la dérision. Son moi, et son méprisable petit tas de ce secret, il le « forclot » de son séminaire.

[32] Des résumés du séminaire de Lacan avaient déjà paru dans le Bulletin de Psychologie, mais leur diffusion fut plus restreinte, et leur effet moins retentissant.

[33] Louis Althusser, après une première expérience avec L. Stevenin, fut analysé par R. Diatkine (qui fut aussi l'analyste d'Hélène Legotien-Rytmann) Voir *« L'avenir dure longtemps"*, 1994, notamment p.172-175 et 398.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

De cette première conférence, assez peu construite, car Althusser tâtonne encore, nous retiendrons quatre points intéressant notre sujet. On note en premier lieu qu'Althusser aborde la psychanalyse par la dénonciation des résistances à la psychanalyse. Topos classique comme introduction et stratégiquement efficace pour dissuader la critique. Selon Althusser, la résistance à la psychanalyse a pris une forme nouvelle. Aujourd'hui, nous dit-il, ce ne sont pas les individus qui résistent. La résistance à la psychanalyse n'est pas le résultat d'une défense personnelle, interne au sujet, mais l'effet d'une ***"résistance idéologique***"(p 23-24). C'est à elle qu'il faut aujourd'hui s'attaquer. Or suprême ruse, elle s'exprime chez les psychanalystes eux-mêmes. Elle se rencontre même chez Freud. On trouve des idéologues, masqués en psychanalystes, déguisent Freud ou ne veulent entendre que le Freud pré-scientifique, encore aveugle à sa propre pensée. Le "vrai" Freud est un Freud caché qui ne se révèle aujourd'hui qu'en parlant par la bouche d'un autre psychanalyste. C'est donc seulement par un interprète, prophète ou pythie, que peut s'exprimer le grand autre, je veux dire le discours inconscient de Freud, par bonheur structuré comme une théorie.

Autre point intéressant de la conférence, la façon dont il se situe par rapport à Politzer, la référence obligée, quand on est normalien, communiste, et qu'on parle de psychologie. Georges Politzer était l'auteur d'un des plus remarquables pamphlets de l'avant-guerre, ***"Critique des fondements de la psychologie***" [34] , où il s'attaquait aux psychologies « abstraites, la psychologie spiritualiste de Blondel, comme la psychologie « scientifique », et ébauchait le programme d'une d'une psychologie "concrète". Le concret, ce sont les actes de l'homme, non le « comportement » selon les behavioristes, mais l'acte porteur de sens et éclairé par le récit. Pour Politzer, ***« la psychologie, si elle a une raison d'exister, ne peut exister qu'en tant que science « empirique" ; elle s'occupe de l'individu particulier***". [35] La psychologie concrête prolonge et approfondit la psychologie naturelle [36] . Un temps Politzer avait espéré que la psychanalyse soit cette psychologie concrête. Par son intérêt pour l'individu concret, singulier, pour le sens de ses actes, la psychanalyse aurait pu réaliser ce programme si Freud n'était retombé dans le mécanicisme, traitant les actes des hommes comme des choses, et recourant à des

[34] Sous-titré "*La psychanalyse et la psychologie*", Rieder, 1928.

[35] Politzer utilise le mot de drame. Le drame, c'est «le geste éclairé par le récit". L'accent mis par Politzer sur l'action humaine et sur le récit en fait quelqu'un de trés proche de nous, un précurseur des psychologues «narrativistes (voir dans la dernière partie notre chapitre sur la parole).

[36] Dans un texte sur «Les fondements de la psychologie" publié dans la «*Revue de psychologie concrète*", n° 1, 1929, revendiquant une fois de plus une place - à coté des sciences de la nature qui n'étudient que le cadre matériel, et des sciences morales, le cadre dramatique général – pour la psychologie, discipline spécifique étudiant le drame humain dans son actualité et particularité, Politzer met en continuité cette psychologie concrète avec la psychologie naturelle. « Il semble d'ailleurs que cette discipline ne soit pas à inventer, du moins pas entièrement, puisque nous en trouvons une première réalisation dans une longue tradition qui nous est bien familière. Des observations que nous pouvons recueillir dans notre expérience dramatique, des régularités que nous pouvons y constater, chacun de nous se constitue en effet une certaine «sagesse", plus ou moins profonde, plus ou moins vraie. C'est ce qu'on appelle la connaissance pratique de l'homme, la praktische Menschenkenntnis". (Nous reviendronsdans la deuxième partie sur la psychologie «naturelle" comme origine de la psychologie clinique).

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

concepts abstraits comme le "ça", le "moi".

Paradoxalement à nos yeux, mais en cohérence avec sa propre conception de la science, Althusser va accuser la psychologie concrête de Politzer de n'être qu'un «idéalisme". Figure sophistique classique aux philosophes : argumenter que le concret c'est l'abstrait – le vrai concret pour Althusser, c'est le concept-, et l'abstrait c'est le concret. Et pourquoi pas s'appuyer sur le premier chapitre de la Phénoménologie de l'Esprit de Hegel. Althusser voit dans Politzer le Feuerbach de notre temps. Il ne retient donc rien de sa critique de la psychanalyse. La psychanalyse est la psychologie enfin née à la science. ***"Ma synthèse personnelle" dit-il, c'est que la psychologie "existe déjà, mais la psychologie ne le sait pas. La psychologie a été fondée et personne ne s'en est aperçu. Elle a été fondée par Freud". « Fondée" en se coupant de ses origines impures et dans la définition de son essence : « la psychologie ne peut se développer qu'à la condition de prendre conscience de l'essence de l'objet qu'elle doit développer; or l'essence de l'objet qu'elle doit développer, l'essence du psychique, c'est l'inconscient" (***p 40).

Venons-en au troisième point marquant de cette conférence. Si la seule psychologie qui puisse être reconnue comme science particulière est la psychanalyse, il reste à préciser de quelle psychanalyse il s'agit, quelle révélation elle nous fait de la pensée réelle de Freud, et en quoi elle s'oppose à l'autre psychanalyse, celle qui continue à « résister » à Freud, et qu'incarne parfaitement une psychanalyse américaine, l'Ego psychology ou psychologie du Moi, qui veut garder ses liens avec la psychologie, et qui, en fixant comme objectif à la cure l'adaptation et le renforcement du Moi, trahit bien son projet de servir et de renforcer le « contrôle social ».

Pour suivre Althusser dans sa condamnation, il faut souscrire à plusieurs postulats discutables mais assez communément partagés chez les intellectuels de cette époque. Que tout contrôle social est mauvais. Que la psychanalyse est rebelle à l'ordre existant (sur ce point , les exemples de Freud ou de Lacan ne sont guère probants [37]). Que la société américaine assure un fort contrôle social. Qu'un moi plus fort est un moi plus asservi. Que l'Ego psychology est typiquement américaine. Tous points méritant examen

[37] Nous parlerons du conservatisme de Lacan dans le chapitre suivant. Freud lui-même est très conservateur. Depuis longtemps et non du fait des crises dépressives de la quarantaine et de la soixantaine qui ont débouché sur la création de son oeuvre (Anzieu). Il exprime plutôt là la déception des classes moyennes viennoises, notamment des juifs libéraux qui avaient espéré accéder aux plus hauts postes (On avait prophétisé à Freud qu'il serait un jour ministre). Lettre du 29/04/93 à Martha: «La canaille donne libre cours à ses appétits et nous nous privons". Vers la fin de sa vie, dans une lettre à Lou Andréa Salomé : «la bête humaine a quand même besoin d'être domptée. Bref on devient réactionnaire, comme l'était déjà devenu ce vieux rebelle de Schiller en face de la révolution française ». Sur le marxisme cher à Althusser, Freud en 1919, rapportant à Jones une conversation avec un communiste qui lui annoncait que ces quelques années de chaos de la révolution préparait une aire de paix et de bonheur, ajoute qu'il lui répondit : « que je croyais à la première moitié de ce programme ». Quant à la vision de la psychanalyse comme pensée rebelle née dans l'opposition au puritanisme dominant son époque, c'est une légende dont Ellenberger a rendu raison. Il faut relire notamment sa relation de la conférence sur l'hystérie masculine prononcée devant la Société Impériale des Médecins de Vienne le 15 octobre 1886 (Ellenberger, «*A la découverte de l'inconscient*", pages 364-368 de l'édition SIMEP) qu'il termine par ces mots : «à lire les récits légendaires de cette soirée, on pourrait croire que (...) Freud, se présentant comme le missionnaire de Charcot auprès des pontes viennois s'était vu ridiculiser et rejeter ignominieusement. En réalité les faits étaient tout autres".

en vertu de la loi du droit d'auteur.

[38] . Le dernier point, moins polémique et plus factuel, est le plus facile à contrebattre; nous y consacrerons un développement, mais disons déjà que 1' ***« Ego psychology »*** n'est devenue américaine, que par immigration. Althusser tient ses informations de Lacan qu'il croit sur parole ; c'est trop attendu pour ne pas apparaître vrai. Il ne sait donc pas que le livre de Hartmann au titre si symboliquement américain ***"Ego Psychology and the Problem of Adaptation***" n'est que la traduction d'un travail publié à Vienne en 1937, avec l'appui de Freud.

C'est tout aussi sommairement qu'il réduit le livre d'Anna Freud ***"Le Moi et les mécanismes de défense***" [39] à un appel au renforcement du Moi, ce qui lui permet l'amalgame réducteur de cette psychanalyse aux méthodes de gestion humaine du capitalisme américain. Ecoutons Althusser en parler à ses normaliens : " Le moi étant trop faible, on va le renforcer. C'est toute la psychanalyse des systèmes de défense du Moi, dont la grande théoricienne sous le ciel de Dieu, est madame Anna Freud, une des ennemies personnelles de Lacan". Ennemie personnelle au point que celui-ci a refusé de la gratifier du charmant qualificatif de "tripière" dont il a décoré M. Klein. Althusser n'a pas lu M. Klein, ni A. Freud, ni Freud lui-même qui dans de nombreux textes a fixé le renforcement du moi comme un objectif thérapeutique. Il suit Lacan dans ses mauvaises querelles. Dans la foulée il peut aussitôt exécuter sommairement Henri Ey.

Althusser n'a pas lu non plus Lacan, il n'a fait que l'entendre. Il le suit sans réserve dans sa critique de la psychanalyse « américaine ». Mais quand il décrit celui qu'il connaît pour l'avoir entendu, il retrouve l'acuité du critique professionnel. Page 67 et suivantes il fait ce portrait caustique de Lacan à Sainte-Anne : ***"enfermé derrière toute une série d'énigmes***" [40] (...) ***"délibérément baroque"(...) "il faut l'avoir entendu hurler pour savoir qu'il est d'une agressivité absolument extraordinaire, d'une méchanceté splendide***". Plus caustique encore : ***"si vous allez au séminaire de Lacan, vous verrez toute une série de gens qui sont en prière devant un discours inintelligible pour eux***"(...)"il emploie les méthodes du terrorisme intellectuel"(...)***"une manière de faire sentir à ses interlocuteurs qu'ils sont des cons***".

Derrière l'Althusser dogmatique, et ses alliances objectives, se découvre ainsi, fugitivement, un Althusser non-dupe. Pourtant une fois encore, quoiqu'il découvre du Lacan concret, il n'a pu faire autrement sur la question de la psychologie que de reprendre sa copie, la copie d'un autre.

"Psychanalyse et Psychologie".

[38] Althusser s'inscrit dans la déjà ancienne tradition communiste de la critique de la psychanalyse comme idéologie bourgeoise et yankee. En janvier 1949, durant le procés Kravtchenco, le numéro daté du 27 contient une critique virulente de «La psychanalyse, idéologie de basse police et d'espionnage". En Juin de la même année, des psychanalystes communistes comme S. Lebovici, J. Kestemberg et L. Bonnafé, feront leur propre auto-critique. Il est donc important pour un membre du parti, de bien se démarquer d'une psychanalyse «américaine".

[39] Livre lui aussi paru originellement en allemand : "*Das Ich und die AbwehrMechanismen*". Première traduction française en 1949.

[40] D'où quelques lignes plus loin, alors qu'il parle de Freud, ce lapsus significatif: «il faut interpréter Lacan"

en vertu de la loi du droit d'auteur.

La deuxième conférence, dont le titre est prometteur pour notre sujet de réflexion, a lieu vers la fin de l'année scolaire, après plusieurs séances qui ont permis à Althusser d'approfondir sa connaissance de la psychanalyse, grâce aux exposés des normaliens qui suivent depuis janvier le séminaire de Lacan (entre autres un nouveau converti : J.A. Miller, le futur gendre de Lacan ; comme le dira plus tard E. Roudinesco: "l'interprétation millérienne refermait l'œuvre de Lacan sur elle-même et la regardait non plus comme freudienne mais comme déjà lacanienne [41]).

Ainsi, depuis la conférence précédente, Althusser a mis plus de cohésion dans sa représentation de la théorie psychanalytique. Avec la participation de ses élèves qui travaillent sur les deux séminaires, il en façonne la représentation sur son modèle de la science marxiste comme coupure. Il assimile ainsi la psychanalyse à son schéma général de pensée, évacuant les petites différences, et les ambiguïtés baroques qui font le chic des propos de Lacan, mais qui casseraient la beauté classique de sa propre thèse. La force intellectuelle, ce sentiment de certitude, qui naît de tout processus de synthétisation, est renforcée chez Althusser de sa rencontre avec la conviction intime de la propre faiblesse de son Moi. A ce point rencontrant un professeur en psychanalyse, Althusser peut sincèrement se croire sur les mêmes positions que lui. Nourri sans doute à une même source augustinienne, mais, l'interprétant à partir d'une position personnelle bien différente. Chez Lacan, nous semble-t-il, le rejet du moi traduit le mépris d'un fort Ego pour les « mois » leurrés des disciples. Chez Althusser c'est l'inverse, il signifie l'asservissement volontaire de son propre moi à la cause des masses. Un autre vecteur fort de leur rapprochement, tient à leur volonté semblablement affirmée de rupture, celle qui s'exprime allégoriquement chez l'un et l'autre dans leur amour des coupures [42] . Cependant chez le premier il ne s'agit que de se tailler une féodalité, tandis que chez le second elle exprime ce vœu d'aliéner toute propriété personnelle, se fondre, disparaître.

Ainsi quand Althusser regarde Freud, il adopte d'autant plus facilement les lunettes de Lacan qu'il croit avoir la même vue que lui sur les choses, se tenir au même lieu et avoir la même perspective. C'est ainsi que le rapport de coupure qu'il pose entre psychologie et psychanalyse, il ne l'a recoupé qu'avec le commentaire lacanien. Trouvant son double, fasciné par ce reflet, il n'est pas allé plus loin. Plus tard seulement il ira en vérifier l'existence chez Freud lui-même.

La thèse d'Althusser sur le rapport entre la psychologie et la psychanalyse est posée

[41] P. 398 de son livre sur J. Lacan (1993). Avec l'élève-professeur J.A. Miller la théorie lacanienne tend vers à une clarté scolaire. Elle y perdra ses ambiguïtés stimulantes; le prophétisme se transforme en catéchisme. Pour Lacan, sa rencontre avec J.A. Miller, à un moment où il cherche surtout,à augmenter le nombre de ses apôtres, est une divine surprise. Citons E. Roudinesco, page 399 :" Suffoqué par l'extraordinaire capacité qu'avait ce jeune orateur de faire surgir un ordre logique du grand désordre de sa pensée, Laan lui rendit hommage publiquement et annonça qu'il allait répondre à ses questions. Dans une lettre à Althusser, il se contenta de cette phrase laconique : «Pas mal votre petit gars"(22/02/1964)"

[42] Tout se passe comme si pour Althusser, seule la rupture, était créatrice. Rien de bon ne peut naître d'une identification à l'autre, on ne peut que le copier servilement, pris alors dans l'idéologie, l'imaginaire selon Lacan. Pour s'affirmer, en fait disparaitre derrière le discours de la Science, il suffit de rompre avec la pensée régnante, dénoncée comme idéologie. Mais quand le discours de la rupture se généralise il devient le nouveau conformisme, la nouvelle idéologie.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

dans les premières minutes de cette conférence. Il prétend exprimer la pensée propre de Freud qui est cité le premier, mais aussitôt c'est Lacan qui cause. Le premier paragraphe (p.77) met cet essai ***"sous la protection de cette formule de Freud"*** : ***"Est-ce seulement par hasard que l'on n'est parvenu à donner du psychisme une théorie cohérente et achevée qu'après en avoir modifié la définition"*** (« *Abrégé* » 1949, p.2).Rien de moins, mais rien de plus pour Freud, que la nécessité de prendre en compte l'existence de pensées inconscientes. Il n'y affirme nullement, pas plus là qu'ailleurs, une coupure radicale entre deux sciences, ni même entre deux modes de fonctionnement ou entre deux instances, ce qui d'ailleurs rendrait impossible le travail psychanalytique.

Althusser lui, interprète immédiatement cette affirmation de Freud selon le point de vue lacanien : ***"Dire que la doctrine freudienne est une psychologie est une équivoque grossière"*** ("*La Psychanalyse* » , n°6). La volonté freudienne de faire reconnaître et d'intégrer dans la psychologie ce que la psychanalyse a révélé sur le fonctionnement inconscient, se trouve ainsi interprété en une volonté de rupture. Le sujet de la conférence, introduit par la phrase de Freud, devient pour Althusser: ***« pourquoi la modification de la définition du psychisme par Freud aboutit-elle à cette conclusion de séparer radicalement la psychanalyse de la psychologie*** » (p. 76). Il poursuit ainsi, gauchissant plus encore le propos de Freud : ***"On trouve chez Freud, comme on trouve chez Lacan, une double préoccupation : séparer radicalement la psychanalyse de la discipline qui se donne comme la plus proche d'elle (la psychologie), et au contraire tenter de la rapprocher des disciplines qui apparemment sont loin d'elle (la sociologie, l'anthropologie ou l'ethnologie***)"(p 77). Pour aller vite, mais nous ne croyons pas trahir Althusser, la psychanalyse se perdrait comme science, tomberait sous le coup de la condamnation comtienne, si elle ne pouvait mordre dans du solide, si elle ne se trouvait un bon objet social, un solide sujet culturel, d'où les références lacaniennes à ***« l'insertion dans la culture par les défilés du signifiant*** » et aux ***"structures de la parenté"***. Qu'aurait à faire la psychanalyse de l'intimité singulière. Le Sujet pour Althusser comme pour Lacan, c'est le Collectif.

Une psychanalyse qui prétendrait avoir quelque affaire avec la psychologie se perdrait donc ? Mais est-ce bien la voix de Freud que nous entendons ? Que dit-il réellement dans l'Abrégé que vient d'invoquer Althusser ? Là, dans un différend qui l'oppose non aux psychologues, mais aux philosophes, en somme aux confrères d'Althusser, (***"diese Differenz zwischen der Psychoanalyse und der Philosophie" « Abriss*** » p.2O), Freud précise tout simplement que ***"le conscient ne constitue pas à lui tout seul le psychisme"*** (p 18). Freud veut en effet constituer une ***"théorie cohérente du psychisme"***. Mais non dans la radicalité d'une rupture avec la psychologie. Il veut transformer une science existante en rétablissant des continuités. Tout au long du texte, comme en de nombreux autres endroits de son oeuvre, Freud utilise le mot psychologie pour parler de sa nouvelle science du psychisme. Si Freud devait tracer quelque part une coupure, ce dont on peut douter quand on voit sa volonté de réintégrer dans sa psychologie un ensemble de savoirs littéraires ou populaires, ce n'est pas entre psychologie et psychanalyse qu'il la tracerait, mais entre la psychanalyse et la philosophie dogmatique.

Althusser dit que la psychologie ne peut exister comme science que dans le moment

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

où elle a trouvé un objet propre. Cet objet propre étant pour lui exclusivement l'inconscient, il n'y a d'autre psychologie que la psychanalyse. ***« La psychologie de l'inconscient se définit comme la négation d'une psychologie de la conscience*** » [43] Mais la définir par une opposition ne suffit pas, reste à trouver sa place propre. Où est-elle donc? ***"Où se situe la psychanalyse ? Quel est son lieu ? Quelle est sa localisation dans un champ qui n'existe pas encore?"*** (p76). La psychanalyse, son objet, dit Althusser, ont quelque chose à voir avec la culture, entendue non comme processus de culturation - ce que disent psychosociologisme et culturalisme-, mais comme transcendance, le Symbolique. La psychanalyse concerne l'insertion du petit d'homme dans la culture, par ***"les défilés du signifiant***", par ***"la barrière de l'œdipe***". A l'entrée de ce défilé, on n'a qu'un petit animal. Mais pour Althusser, ce n'est pas là affaire de développement [44] , ou d'éducation, on entre dans l'humanité d'un coup, par une conversion subite, hors temps, dans une rupture miraculeuse d'avec l'animalité. ***"La précession de la culture dans son rapport avec la biologie est une précession de la culture par rapport à elle-même***"(p95).

L'année 1964 avait vu la réédition des deux mémoires d' Itard par Lucien Malson. Tout comme cela s'était passé en 1800, l'année de la découverte de Victor dans les bois de Saint-Affrique, ce sera le point de départ d'intenses débats philosophico-politiques sur nature et culture. En 1965 par exemple paraît dans les ***« Temps Modernes***" [45] un article passionné et trés orienté d'Octave Mannoni sur Itard. Selon Althusser, l'erreur d'Itard, qui a conduit à son échec, celle d'avoir cru pouvoir éduquer Victor le sauvage de l'Aveyron, est l'erreur même de la psychologie. L'erreur d'Itard réside dans sa ***"position psychologique***"(sic), qui le conduit à croire qu'on peut apprendre les comportements humains, croire qu'on fera parler Victor en partant de ses besoins, une ***"psychologie condillacienne***" dit un peu rapidement Althusser [46] . Althusser, le théoricien imperméable à l'effet des lentes genèses, ne nous dit pas comment un psychanalyste inspiré par Lacan s'y serait pris avec Victor, comment il l'aurait fait accéder au monde de la culture, dégager du cercle de la nature, par quelle parole miraculeuse. [47]

Althusser conjoint sans ciller des critiques contradictoires, passant de la critique de la psychologie de la conscience dans sa version contemporaine - Merleau-Ponty et Sartre -, à la critique de la psychologie "biologique", qu'il accuse de réduire le sujet à ses besoins

[43] Freud lui n'a jamais mis en doute que le conscient appartienne également au psychique, comme le lui fait dire Althusser. Il refuse simplement que tout le psychique soit conscient. "Les recherches psychanalytiques ont trouvé certains caractères jusque-là insoupçonnés du psychisme inconscient et découvert quelques unes des lois qui le régissent". Mais il juge utile de préciser : "Nous ne voulons dire par là que la qualité de conscience ait perdu de sa valeur à nos yeux. Elle reste la seule lumière qui brille pour nous et nous guide dans les ténèbres de la vie psychique"(«*Abriss*", p. 21). Freud écrit cela après avoir été chassé de Vienne par les nazis. On retrouve dans ces mots la même pensée que celle qu'exprimera quelques années plus tard Léon Brunschvicg, lui aussi pourchassé.

[44] C'est bon pour la psychologie de s'occuper du développement. En 1977 dans une lettre à Diatkine à qui il reproche son indulgence envers la psychologie, il lie l'erreur psychologique au point de vue génétique : « au fond vous n'avez pas renoncé à l'idée de genèse". Lettre du 18/07/1977. Ecrits sur la psychanalyse, p.67.

[45] «Itard et son sauvage", n° 233, p. 647-663.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

et le ***"signe à la chose***" (p 89). Il reprend ainsi contre cette dernière les arguments mêmes de Merleau-Ponty lequel construisait justement sa psychologie phénoménologique sur une critique raisonnée de Condillac. Dénonçant comme l'erreur de fond de l'idéologie psychologique, la réduction du sujet à ses besoins, Althusser, suivant Lacan dans ses querelles, se propose d'achever de nous éclairer sur le rapport entre la psychologie (ie idéologie) et la psychanalyse (ie science), en montrant les effets de la captation de l'oeuvre freudienne par l'idéologie psychologique. A travers deux exemples, deux détournements de la psychanalyse contemporaine, il veut dévoiler l'effet pervers de la tentation psychologique.

"Le premier exemple de cette tentative de digestion de la psychanalyse par la psychologie est celui d'Anna Freud" (p. 97). S'appuyant sur un article d'elle paru peu avant dans la R.F.P., ***"La contribution de la psychanalyse à la psychogénétique***", Althusser résume la position d'A. Freud à une tentative de penser la psychanalyse comme intériorité du biologique (le ça), dans le psychologique (le moi), pour le mettre en rapport avec le sociologique (le Surmoi). Pour ce théoricien de la coupure, un tel mélange est impensable. Puisque A. Freud parle du moi, elle fait de la psychologie et on ne peut faire de la psychologie et de la psychanalyse. L'idée d'une conflictualité propre au moi n'est pas pour lui pensable. Pointant les difficultés d'A. Freud à expliquer les possibilités de rencontre entre les mécanismes du moi avec le ça, à en fournir une théorie claire, ("elle y est obscure"dit-il), il en fait l'argument d'un rejet de la psychanalyse du moi et de la psychologie. Pour lui, une science psychanalytique pure, non bâtarde, refuse de penser ces rencontres. [48]

Althusser en vient ensuite à sa deuxième cible :***"Comme second exemple de la digestion de la psychanalyse par la psychologie, on peut donner l'exemple de***

[46] Thierry Gineste («*Victor de l'Aveyron. Dernier enfant sauvage, premier enfant fou*". Hachette 1993) nous apprend que ni Condillac, ni Locke, ne figuraient dans la bibliothèque d'Itard, mais Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, et surtout Chateaubriand, Fénelon et Montaigne. On doit ajouter que Itard, quand il rédige ses mémoires s'exprime certes dans les vues et avec les termes des débats de son époque certes, mais qu'il est d'abord un praticien. Son inspirateur c'est l'abbé Siccard, éducateur efficace de sourds et muets (Directeur de l'Institut des sourds et muets, il avait rééduqué avec succés le jeune Massieu). Itard lui-même inspirera une autre praticienne remarquable, Maria Montesssori.

[47] Comment sauter hors du cercle ? Une psychanalyste lacanienne a proposé une solution. Dans son livre sur «*L'éducation impossible*", Maud Mannoni évoque à son tour l'échec de Itard avec Victor en le confrontant à son propre travail avec les autistes. Partant du savoir certain que c'est l'aliénation du sujet par sa mère, par l'école, par l'hopital, toutes institutions «bourgeoises" qui créent la maladie mentale, Maud Mannoni a instauré la coupure institutionnalisée comme thérapeutique : «c'est toujours à partir d'une coupure introduite, d'un manque instauré, qu'une parole va pouvoir naître et l'enfant prendre figure humaine"p.86. Sous un double parrainage, politique (Lénine, et Mao) et psychanalytique (Freud et le jeu du Fort-Da), Maud Mannoni guérit ses sujets en les soumettant au jeu de la bobine, ainsi «à l'occasion d'une séparation réussie, l'enfant devient sujet en tant qu'il est l'objet absent" p. 80. C'est ce qu'elle dit. Jugerait-on Maud Mannoni, comme elle le fait d'Itard, à l'aune de sa théorie ?

[48] Que la métapsychologie ne soit rien d'autre que l'essai de penser ces passages (d'où l'importance par exemple de la notion de «repräsentant"), et que cette psychanalyse du moi qu'il décrit assez justement mais dénonce comme une déviation psychologique de la découverte freudienne, soit exactement ce que Freud lui-même dit dans l'Abrégé qu'il vient de citer, Althusser refuse de le voir, ou de le dire.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Lagache" (p 101). Alors qu'Anna Freud représente la vieille psychologie «classique", celle du moi comme «sujet moral"(sic), Lagache, selon Althusser, en donne une interprétation phénoménologique plus moderne. Lorsque Lagache commente le rapport de Rome de Lacan, il met tout son effort à l'interpréter dans le sens d'une volonté de déréifier le sujet. Althusser pointe au contraire que Lacan met tout son effort à objectiver le sujet. [49]

Pour Althusser, qui suit fidèlement Lacan, la réduction de la psychanalyse à la psychologie repose sur une croyance erronée à une intériorité. Or le sens défendu par Lagache, comme le moi renforcé par A. Freud sont des produits idéologiques et trompeurs. L'inconscient n'est pas intérieur au sujet psychologique. La dimension essentielle de l'inconscient est sa transcendance [50] .

« Freud et Lacan »

Les analyses et réflexions précédentes seront synthétisées dans le fameux article ***"Freud et Lacan***" proposé à la revue ***"La Nouvelle Critique"*** à la fin de l'année scolaire (Paru dans le n° de déc.64-janv. 65). Bien que les problèmes du rapport de la psychanalyse à la psychologie, et celui adjacent de la psychanalyse américaine, n'y soient pas développés, mais expédiés en deux lignes, nous nous arrêterons un moment sur cet article parce qu'il est l'écrit le plus abouti d'Althusser sur la psychanalyse.

Article éclatant, d'un style guerrier. Althusser, on le voit à travers les corrections de son manuscrit [51] y durcit progressivement les images, en accentuant les contrastes [52] . Par exemple, à propos de Freud, en transformant une vie prosaïque et banale en un tableau à la Zola. La phrase de la première version, ***"que Freud ait pu jouir jusqu'à la fin de sa vie d'un relatif confort personnel***", devient dans la version définitive: ***"Que Freud ait connu la pauvreté, la calomnie et la persécution***" (version publiée, p. 27). La recherche d'effets de style prend alors le pas sur l'objectivité du contenu. Il cultive le paradoxe et recherche l'oxymore : ***"les raisons d'y croire, c'est-à-dire de n'en pas douter*** ", deviennent ***"les raisons d'y croire, c'est-à dire d'en douter***". Ou encore, à propos du style de Lacan : ***"le ton passionné***" de Lacan devient ***"la passion contenue, la contention passionnée de Lacan***" (p. 33). C'est que, d'une histoire pas ordinaire sans doute, mais avec tout de même ses ordinaires compromissions, la naissance d'une science nouvelle, il veut faire une cosmogonie.

L'article vise le public des intellectuels communistes. Pour réhabiliter la psychanalyse à leurs yeux, Althusser se doit, du moins le pense-t-il, de présenter Freud comme un

[49] Althusser voit juste, mais ne s'interroge pas sur les conséquences que cette différence de position peut avoir pour le sujet analysant. Au delà de la question de l'objectivation et son rapport à la constitution d'une science, il y a, la question bien plus cruciale pour le sujet de ce que veut son analyste. Pour Lagache, un sujet plus libre, plus autonome, déréifié, mais pour Lacan. ?

[50] Dans un horizon de pensée janséniste la «guérison" s'apparente à la grâce.

[51] « *Ecrits sur la psychanalyse »*, 1993. Pages 23 à 48 pour la version publiée, pages 49 à 52 pour les variantes).

[52] De la bataille des structuralistes pour le concept contre le sens, C. Descamps a dit avec esprit qu'il s'agissait d'une lutte « hugolienne plutôt qu'hégélienne ».

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

révolutionnaire. Le Freud qu'on leur présentait jusqu'alors, et qu'ils critiquaient à juste raison, n'était qu'un Freud défiguré, travesti en idéologue bourgeois par de bourgeois analystes révisionnistes. Althusser leur propose donc de faire retour au vrai Freud, le Freud de la maturité, pour découvrir ce qu'il inaugure, et qui, à l'image de ce que produisait le deuxième Marx, est un savoir révolutionnaire, c'est à dire inouï, sans histoire et sans paternité. (Pour Althusser il peut y avoir des enfants sans pères). Pensées trop neuves pour avoir été d'emblée entendues. Aussi faut-il nettoyer la pensée de Freud, par un travail de critique idéologique et d'élucidation épistémologique, pour en être enfin illuminé. Et voici la bonne nouvelle : quelqu'un a entamé ce travail, c'est un psychanalyste et il s'appelle Jacques Lacan.

Qu'a donc réellement dit Freud que nous n'avons pas entendu ? Qu'est-ce que la psychanalyse ? Quel est son objet ? Comment Lacan lui donne-t-il définitivement la dimension d'une science ? Voilà ce que propose de nous révéler Althusser.

« Le premier mot de Lacan est pour dire : dans son principe Freud a fondé une science. Une science nouvelle, qui est la science d'un objet nouveau : l'inconscient" (p.29). Une science, donc pour Althusser, une Théorie : ***"En cent lieux de son œuvre, Freud s'est dit théoricien, a comparé la psychanalyse, sous le rapport de la scientificité, à la science issue de Galilée ; a répété que la pratique (la cure) et la technique analytique (la méthode analytique) n'étaient authentiques que parce que fondées sur une théorie*** [53] ***scientifique. Freud « a dit et redit" qu'une pratique et une technique, même fécondes, ne pouvaient mériter le nom de scientifiques que si une théorie leur en donnait, non par simple déclaration, mais par fondation rigoureuse, le droit***." [54]

Une science nouvelle peut retomber en enfance, c'est ce qui est arrivé à la psychanalyse, elle s'est alors cherché des pères, ***"des lignées imaginaires d'adoption***" (p.31). Althusser passe rapidement sur la psychologie, juste mentionnée dans une liste.. Ce qui lui importe dans cet article c'est la description de l'objet de la psychanalyse ; sans doute a-t-il senti qu'il ne serait pas très judicieux de dénoncer le réductionnisme psychologiste, pour défendre ensuite un réductionnisme linguistique. La psychanalyse a un objet né du passage de l'animalité à l'humanité, de ***« l'extraordinaire aventure qui, de la naissance à la liquidation de l'Œdipe, transforme un petit animal engendré par un homme et une femme, en petit enfant humain***", ***« ce combat pour la vie ou la mort humaine***", ***« la seule guerre sans mémoires ni mémoriaux***", ***« guerre qui, à chaque instant, se livre en chacun de ses rejetons, qui ont, projetés, déjetés, rejetés, chacun pour soi, dans la solitude et contre la mort, à parcourir la longue marche forcée, qui de larves mammifères, fait des enfants humains, des sujets***" p. 34,35,36). L'effet de cette guerre, l'objet de la psychanalyse c'est l'Inconscient.

[53] Les mots en italiques sont soulignés par Althusser.

[54] Althusser reconnaîtra plus tard que Freud ne voulait pas être un théoricien. Tout l'opposé de Lacan. «La prétention de Lacan et son originalité unique est d'être un théoricien". Lettre à Diatkine du 18/07/66 (Althusser 1993, p. 55-110). Althusser ajoute deux pages plus loin : «vous savez bien qu'un fait ne peut pas ébranler une théorie". Mais une théorie qu'un fait ne peut ébranler n'est-elle pas une théorie malade?

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

La théorie de cet objet et de ses lois n'a été possible pour Lacan que grâce à l'appui qu'il a pu prendre sur une nouvelle science : la linguistique. C'est elle qui, grâce à Saussure, permet de traduire les notions encore douteuses des psychologues en terme de "Signifiants", de "Symbolique", de "Métaphore" et de "Métonymie". [55]

Pour la science psychanalytique selon Althusser, le passage à l'humanité s'opère sous ***"la Loi de l'ordre***", qui se confond ***"dans son essence formelle***" avec ***"l'ordre du langage***". ***"Lacan montre l'efficace de l'Ordre, de la Loi, qui guette dès avant sa naissance tout petit d'homme à naître, et s'empare de lui dès son premier cri, pour lui assigner sa place et son rôle, donc sa destination forcée***" (p4l). C'est ainsi, dans la soumission à son destin que le petit d'homme pourrait se dégager d'un ***"Imaginaire***" - maternel, biologique- pour accéder au ***"Symbolique***". La Loi, le Père, l'Ordre, le marxiste Althusser devrait quand même se demander, si, en reconnaissant leur royauté, il ne paralyse pas d'avance toute pratique révolutionnaire ? Mais sans doute ne s'intéresse-t-il qu'à la maîtrise conceptuelle, à la révolution dans la Théorie. Son sujet c'est le Discours. Page 42 : ***"Ce discours, condition absolue de tout discours, ce discours présent de haut, c'est-à-dire absent en son abîme, en tout discours verbal, le discours de cet Ordre, ce discours de l'Autre, du grand Tiers, qui est cet Ordre même : le discours de l'inconscient***". Ce ne sont pas les longues périodes de Bossuet, mais on sent là l'influence de la chaire : de l'émotion, de la force, mais de la science point. Rien qui ressemble au style de Freud.

Si nous devions résumer l'opinion d'Althusser sur la psychologie, au vu de ce qu'il disait ces années-là, nous ne trouverions qu'un décalque du discours tenu à la même époque dans les murs de « son » Ecole Normale Supérieurs, par Jacques Lacan. Et pourtant.

Pourtant déjà, peu à peu, Althusser prend des distances avec Lacan. Déjà dans des notes sur la théorie des discours, qu'échangent durant l'année 1966 le professeur et un petit groupe de ses élèves (Balibar, Badiou, Duroux, Macherey, Tort), on le voit s'interroger sur la scientificité de la psychanalyse et sur la notion de sujet de l'inconscient. Notes reprises dans les « Ecrits », à la page 122: ***« Qu'elle ne dispose pas de théorie générale, mais soit d'une pratique, soit d'une théorie régionale, donne à la psychanalyse ce statut extrêmement particulier : elle n'est pas en état de donner la preuve de sa scientificité***". Page 166 ; ***"La notion de sujet me semble de plus en plus relever du seul discours idéologique. Je ne crois pas qu'on puisse parler du "sujet de la Science" ou du "sujet de l'inconscient" sans un jeu de mots, et sans entraîner de graves équivoques théoriques. Par exemple la façon dont Lacan parle du sujet dans sa conférence***" (Althusser fait référence au 1er article du ler numéro des « *Cahiers pour l'Analyse* »). Il répète plus loin... ***« Il n'y a pas de "sujet de l'inconscient***". Ainsi voit-on dans ces notes toutes les notions prélablement défendues, celles de sujet de la science, de sujet de l'inconscient, de scientificité de la psychanalyse, toutes questionnées et remises en cause.

[55] Remarquons tout de même que cet engagement de Saussure par Althusser sous le drapeau de la lutte contre la psychologie est quelque peu biaisé. Cette "science qui étudie la vie des signes", dont Saussure a eu très tôt le projet, appartenait pour lui à la psychologie, il l'a clairement dit: "elle formerait une partie de la psychologie sociale, et par conséquent de la psychologie".

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Psychanalyse et Théorie

Nous allons bientôt donner la parole à un autre Louis Althusser, son double, celui qui est en rapport non à la théorie psychanalytique, mais à sa pratique d'analysant, mais auparavant nous voudrions prendre le temps d'évaluer le tableau de la psychanalyse que vient de faire Althusser à ses élèves et à ses camarades, à l'aune de ce que disait lui-même Freud de la psychanalyse comme théorie et comme science. Revenons donc un peu en arrière sur le discours d'Althusser. Selon lui, Freud aurait ***« dit, redit, dit encore***" que la psychanalyse est théorie. A notre tour, revenons à Freud pour voir ce qu'il aurait pu dire d'une psychanalyse conçue comme Théorie ? La psychanalyse lors même qu'elle ambitionnerait à être une science, devrait-elle se construire sur le modèle de systèmes conceptuels comme ceux de Spinoza ou de Hegel, qui sont les modèles d'Althusser ?

A plusieurs reprises, parlant de sa psychanalyse, Freud l'oppose point par point à la Théorie, telle que la magnifiera plus tard Althusser. La théorie psychanalytique, dit Freud, ne peut être conceptuelle : ***"elle admet que ses concepts les plus élevés soient mal définis***" (***"Pulsions et destins des pulsions***", 1915). Elle n'est pas un système : dans ***"Psychanalyse et théorie de la libido***" (1923) il l'oppose au système philosophique qu'il caractérise par sa prétention à enfermer la totalité du monde, *das Weltganze*, dans une théorie achevée, fermée, entièrement déduite de concepts fondamentaux. Il est facile de reconnaître là les systèmes spinoziste ou hégélien que Heine, bien connu de Freud avait moqué [56] . Il reprendra même le tableau fait par Heine du philosophe bouchant les trous de l'univers ***« mit seinen Nacht mützen und Schlaffrockfetzen***" dans la 35ème des ***« Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*** » de 1932. Freud est opposé à ces conceptions du monde. Pour lui la psychanalyse, la science psychologique, est ouverte. Ouverte à des correctifs parce qu'ouverte à la multiplicité de l'expérience, limitée dans ses prétentions, problématique ou polémique, et non conceptuelle. [57]

Clos sur lui-même, formel, voire axiomatique, le système empêche tout jeu et condamne à l'impuissance, qu'elle soit politique ou thérapeutique. Aussi pessimiste soit-il devenu, avec la guerre et la maladie, Freud restait un homme des Lumières opposé à tout fatalisme romantique. En 1926, rompant avec Groddeck, il écrivait : ***"Nombreuses sont les voix qui s'élèvent pour mettre avec insistance l'accent sur la faiblesse du Moi vis-à-vis du Ça, du rationnel contre le démoniaque en nous, et de s'évertuer à faire de cette thèse le pilier d'une Weltanschauung psychanalytique. Et pourtant la***

[56] «J'avais vu Hegel assis avec sa triste mine de poule couveuse sur les oeufs funestes et j'avais entendu son gloussement", Heine. «*De l'Allemagne*".

[57] L'épistémologie de Freud n'est au fond pas si éloignée de celle de Karl Popper, future bête noire de nos épistémologues du concept. Popper fait naître la fécondité de la pensée de contradictions dynamiques, aussi bien dans la création scientifique, que dans la vie politique. Sur le principe Freud aurait acquiescé. On connait les critiques, «kraussiennes", adressées par K. Popper à la psychanalyse. Mais il nous plaît de penser que Sir Karl aurait volontiers admis une psychanalyse acceptant la confrontation avec les sciences proches, la collaboration avec les autres praticiens, et n'abusant pas de la disqualification de l'autre, en posant systématiquement que toute critique confirme encore qu'elle a raison. Il ne refusait la psychanalyse que quand il la voyait se transformer en un système irréfutable.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

notion que la psychanalyse a pu acquérir de la façon dont s'effectue le refoulement ne devrait-elle pas l'empêcher d'adopter une position si extrême ? Je suis hostile à la fabrication de visions du monde. Qu'on les laisse aux philosophes qui professent ouvertement que le voyage de la vie est impossible sans un tel Baedecker pour leur donner des informations sur toute choses" (***"Inhibition, symptôme et angoisse***", 1926, p. 12)

La théorie comme système clos est une pensée morte. Une pensée vivante naît de la rencontre de problèmes à résoudre et non du déroulement d'une logique conceptuelle. Nous pourrions aller jusqu'à dire que tout ce qui fait vivre la pensée est vrai et tout ce qui la pétrifie est faux, et donc que les théories vraies sont les théories stimulantes pour la psyché, celles qui provoquent des effets de pensée, un travail mental créateur. Une théorie dogmatique, irréfutable - et une théorie est particulièrement contraignante pour la psyché quant elle unit, comme le marxisme version althusserienne [58] , l'autorité de la science (prétendue) à l'obligation d'une morale - asservit la pensée... et pour finir tue le "sujet". La fusion en une seule logique des exigences de la science et de la morale, enferme le sujet dans une conviction proprement paranoïaque et ferme sa pensée au débat, à la critique et au doute raisonné. Mais aussi à l'expérience concrète : l'ouverture au monde et à l'expérience est l'autre contrepoison aux logiques d'idées. Bion dit cela quelque part : que l'omniscience confond la discrimination du vrai et du faux avec l'opposition morale bon - mauvais. Lui aussi oppose l'omnipotence de la pensée à l'apprentissage [59] . La croyance absolue au système est mortifère, Mallarmé l'a vécu. C'est qu'il est paradoxal de prétendre se tenir au niveau d'un discours tout puissant pour y proférer l'absolue déréliction du sujet individuel, être ainsi à la fois l'infini et le zéro. Ainsi Althusser oscille-t-il entre position dépressive et position paranoïaque avant de mourir pour la pensée.

Un autre Althusser. Du côté des analysands.

A l'occasion du "Symposium International sur l'inconscient" qui devait se tenir en 1979 à Tbilissi en Géorgie, Léon Chertok, l'un des organisateurs demanda un texte à Althusser qui lui expédia ***"La Découverte du Docteur Freud***", un écrit rédigé au printemps 1976. Il en fit parvenir aussi quelques copies à des proches (M. Pécheux, E. Roudinesco, Deligny, Nassif). Les réactions de ces amis furent tellement vives et intimidantes (leitmotiv : qui sers-tu objectivement ?) qu'Althusser écrivit un deuxième texte sur Marx et Freud, tout à fait dans la ligne de ses écrits antérieurs, qu'il envoya à Chertok pour remplacer le premier.

Mais en 1984, Léon Chertok décide de publier le texte original, sans demander

[58] Proprement une idéologie selon H. Arendt, ie la logique d'une idée. Selon elle, dans l'idéologie la pensée suit sa propre logique et n'est plus liée à l'événement, à l'histoire. Hannah Arendt oppose à l'idéologie la narration qui se soumet à l'événement et nous prépare à l'intelligence des évènements à venir.

[59] Bion distingue la possession d'une connaissance comme résultat de la modification de la douleur dans le lien C et la possession d'une connaissance employée pour éviter l'expérience (douloureuse).

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

l'autorisation d'Althusser, d'abord dans la ***"Revue de médecine psychosomatique***" (n° 2, 1983), puis dans ***"Dialogues franco-soviétiques***" chez Privat. Pour le monde intellectuel, c'est la surprise. Roland Jaccard, dans *Le Monde* du 27/04/1984, signale l'article comme "passionnant". Scandale, agitation, lettres au Monde, à l'éditeur...

Ce texte est en effet véritablement empoignant parce qu'il fait entendre une vérité refusée, sinon refoulée, mais censurée par son auteur même. Doublement révélateur, de la pensée personnelle d'Althusser, de la force de la censure qu'il a supportée. Une vérité se révèle, qui nous dit le contraire de ce qu'il avait répété sur la scientificité de la psychanalyse. Althusser nous dit que ***« Freud n'est pas parvenu, malgré tous ses efforts, à élaborer une théorie de l'inconscient. Il faut entendre cette thèse dans son sens le plus fort : Freud n'est pas parvenu, malgré tous ses efforts, à élaborer une théorie scientifique, au sens des sciences que nous connaissons, de l'inconscient"*** (1993, p.197) Althusser se fait même accusateur : le refus de reconnaître cette impossibilité, le refus d'entendre ce que Freud a vraiment dit, avec même quelque mauvaise foi de la part de ***« certains personnages***" (sic), a des conséquences graves pour tous ceux qui pratiquent la psychanalyse : ***"cette ignorance de Freud, travestie en fausse théorie freudienne de l'inconscient, provoque nécessairement des effets en chaîne, non seulement chez les analystes et leurs analysés, mais chez tous ceux qui, avec raison, s'intéressent à Freud et à l'analyse***" (p. 201). Ces " personnages" de mauvaise foi, Althusser ne va pas tarder à les désigner. Après une allusion à l'Ego psychology américaine (***"elle fait retomber la pensée de Freud dans la psychologie c'est-à-dire dans une branche de la morale***"), caution obligée, alibi expédié en moins d'une demi-page, Althusser consacre cinq pleines pages à une critique, tantôt sévère, tantôt ironique, de la théorie de Lacan. ***"Lacan a tenté de faire ce que Freud n'avait pu faire, il a tenté de constituer une théorie scientifique de l'inconscient "*** (p. 202). S'appuyant sur Saussure et Jacobson, Lacan a dit que l'inconscient est structuré comme un langage, or ***"Freud qui s'y connaissait en matière d'inconscient n'avait jamais écrit cela***". Lacan a distingué le réel, le symbolique et l'imaginaire, mais ***"Freud qui s'y connaissait assez en matière d'inconscient, n'avait jamais recouru à une telle théorie***". Le nom du père ? ***« Freud n'avait jamais parlé de nom du père*** » etc.

Ainsi, nous dit Althusser, Lacan n'a pas produit une théorie scientifique de l'inconscient, il a donné "au monde étonné", une philosophie de la psychanalyse. Il vaut la peine de citer intégralement la dizaine de lignes dans lesquelles Althusser situe la position de Lacan et l'ambiguïté dont il tire sa force. Lacan, dit Althusser, a joué sur deux tableaux : "Aux philosophes, il apportait la caution du Maître "qui est supposé savoir", la vraie pensée de Freud. Aux psychanalystes, il apportait la caution du Maître qui est "supposé savoir" ce que penser (philosophiquement) veut dire. Il a dupé tout le monde, et vraisemblablement, malgré son extrême rouerie, il s'est dupé lui-même. Je n'en donnerai qu'une seule preuve. Dans son fameux séminaire sur la lettre volée, après une minutieuse et savoureuse analyse du texte de Poe, Lacan conclut ***"comme quoi une lettre arrive toujours à destination***". ***C'est un mot surchargé de sens et d'écho dans une philosophie du signifiant, de la lettre et de l'inconscient comme signifiant. A cette déclaration qui est soutenue par toute une philosophie non du destinataire mais du destin, et donc de la finalité la plus classique, j'opposerai simplement la thèse***

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

matérialiste : il arrive qu'une lettre n'arrive pas à destination" (p. 203-204).

Althusser tape juste. Lacan est le philosophe du destin, de la fatalité, des lettres qui arrivent toujours. Son œuvre sous une apparence baroque, n'est en fait qu'un formalisme logique, tout à l'opposé de la pensée de Freud. Il suffisait à Lacan de lire chez Freud ce qui y est inscrit "en toutes lettres", lice qui prouve bien que ***« ces lettres ne sont pas arrivées à tous leurs destinataires, et qu'en particulier Lacan, qui prétend s'y connaître en matière de lettre et de destinataire, n'a pas reçu la sienne, perdue en cours de route, bien qu'il l'ait sous les yeux"*** (p.217)

Au point où il en est arrivé, Althusser ne met plus en avant la théorie et les concepts comme critère de scientificité. On est loin du : ***"Freud a dit et redit***" (dans "*Freud et Lacan*") que seule une théorie pouvait constituer la psychanalyse comme science. Althusser a changé sur les critères de ce qui fait science, et progressé dans sa connaissance du Freud réel. Il parle de ce Freud-là : ***"Jamais il ne considère les "hypothèses" théoriques qu'il propose comme définitives***". Et plus loin, ***« Paradoxalement, la preuve la plus profonde de l'esprit véritablement scientifique de Freud, sa critique, son anti-dogmatisme, se révèle dans sa méfiance instinctive à qualifier de scientifiques au sens fort les formulations provisoires auxquelles il atteint***"(p. 206).

De même qu'on ne s'installe pas dans la science, comme dans la théorie, par un coup de force, mais par un cheminement, de même les concepts freudiens sont des objets de statut douteux : la pulsion, ***« ce concept limite entre le somatique et le psychique est impossible à penser scientifiquement***", et le fantasme, ***« n'est pas un concept scientifique puisque c'est une métaphore***". Mais que reste-t-il alors de ces coupures qui devaient déterminer l'entrée dans le champ scientifique ? Et que reste-t-il qui puisse justifier la coupure entre psychanalyse et psychologie, l'une promue comme science, l'autre renvoyée dans l'idéologie ?

"Dieu merci, entre cette formation théorique et la science, il y a du moins un peu de fantasme, l'illusion d'avoir atteint la science, et comme le fantasme est contradictoire, un peu du vrai désir de l'atteindre enfin" (p.219). Ainsi la fantaisie, le pouvoir de rêver, un imaginaire qui ne serait pas engluement mortifère, une idéologie qui ne serait pas simple logique idéique, mais utopie rêveuse, des lieux intermédiaires, métissés, impurs, des tourbes originaires, recouvreraient-ils aux yeux d'Althusser, leur efficacité de puissance créatrice ?

Mais Althusser a retiré son article, il est rentré dans le rang encore une fois.

Une dernière fois pourtant l'homme Althusser s'exprimera avant de s'éteindre pour la pensée. Nous sommes le 16 mars 1980 et l'Ecole Freudienne de Paris se réunit à l'hôtel PLM St. Jacques. C'est Jacques-Alain Miller qui raconte. Son témoignage est rapporté dans les ***« Ecrits sur la psychanalyse***", p. 248. " La salle du PLM, plate, sans estrade, deux rangées de chaises. Lacan à la table qui sert de tribune. Je suis assis dans la rangée de gauche, au premier rang; il y a une place vide à ma gauche. Je sens comme un courant d'air, quelqu'un vient de se précipiter à mes cotés; je me tourne, c'est Althusser. Je ne l'ai pas vu depuis des années. On se parle. Il est dans un état d'agitation que je ne lui ai jamais connu. Je lui propose d'aller avec moi au fond de la salle, écoute

en vertu de la loi du droit d'auteur.

ses propos, tente de l'apaiser. Il se lève, il prend la parole". Que dit Althusser ?

Ce qu'il a dit, il l'a écrit le lendemain dans un texte encore trop plein d'émotion, qu'il espérait voir publier dans ***"Delenda***" le bulletin temporaire de l'école freudienne : ***« Jacques-Alain Miller m'a demandé hier soir si je voulais bien écrire quelques mots pour le bulletin provisoire. Bien sûr. Tout comme, bien que non convoqué, je me suis introduit hier soir vers 18 h 20 dans la grande salle du PLM où Lacan, debout, tête baissée sur un texte qui n'existait peut-être pas sous ses yeux, parlait à mi-voix triste et lasse devant 500 personnes apparemment fascinées, tout comme hier soir. Questionné par une jeune femme qui "filtrait l'entrée" et m'ayant laissé passer sans rien dire, j'ai répondu à la question : êtes-vous convoqué ? par "oui, par le Saint-Esprit, et non pas Dieu le Père mais c'est encore mieux***"(p.253).

Et il décrit Lacan, un Lacan lassé, abattu, déprimé, ***"malheureux et pitoyable arlequin***", lui renvoyant en miroir une image de son propre effondrement : ***"Rien de nouveau à "pointer" dans son laïus monocorde, prononcé bien plus à son propre usage - aurait-il encore besoin de se faire une religion*** ?". Et en face ceux de la tribune ou de la salle, qui ne disent rien, ou font part de leurs états d' âme avec des jeux de mots infantiles ***"faut dissoudre la colle de l'école***".

Et Althusser trouvant cela trop insupportable monte à la tribune et prend la parole. Pour dire les graves enjeux de cette réunion non pensée, non préparée, sans même d'ordre du jour. ***"L'enjeu de la pensée de Lacan (...) l'enjeu des analystes que vous êtes et enfin, l'enjeu des enjeux, la prunelle et l'enfer des enjeux, l'existence de centaines de milliers d'analysants, peut-être de millions d'analysants qui sont en analyse avec des analystes se réclamant de la pensée ou de la personne de Lacan, et çà c'est la responsabilité des responsabilités, ou l'irresponsabilité des irresponsabilités, car à la limite, pas besoin de citer des cas que tout le monde a en tête, c'est question de mort, en l'espèce de survie, de renaissance, de transformation, de suicide". Et le silence, personne ne réagit*** [60] .

Le lendemain il intervient à nouveau : ***"... pour tout résumer qu'est-ce que vous voulez ? Vous voulez dire que vous voulez ce que Lacan veut ? Savez-vous ce qu'il veut? Savez-vous s'il sait ce qu'il veut ? Après tout il a 80 ans, le droit au repos, fraises, veste camaïeu, silence, de ne rien vouloir et vous emmerder et mystifier par-dessus le marché - si vous faire marcher, ça le reposait cet homme? Mais vous, qu'est-ce que vous voulez pour votre compte***?"(p.255). Silence "opaque". Alors Althusser les laisse à leur léthargie: ***"...en vérité vous n'êtes même pas comme des enfants, vous êtes comme de la pâte à papier sur laquelle Lacan écrit ce qu'il veut. C'est vrai, de la pâte à papier, colle ou pas, ça se tait, organiquement. Salut***". Mais Louis est-ce que c'était juste de la pâte à papier sur laquelle quelqu'un d'autre avait écrit ?

La Théorie c'est toujours quelque peu paranoïaque. C'est hostile aux bricolages psychologiques, et à toute psychologie qui s'accepte comme problématique. Ca ne peut

[60] Silencieux devant Lacan les scoliastes, mais pas sans réaction après l'intervention d'Althusser . Dans le journal «*Le Matin*" du 17/03/1980, Catherine Clément rapporte comment il s'est fait «ramasser" par Anne-Lise Stern : «on peut se demander sur quel divan vous êtes pour parler comme vous le faites!". Toujours ce même procés pour disqualifier la parole de l'autre: Qui servez-vous? Mais elle-même ?

en vertu de la loi du droit d'auteur.

supporter tant d'insuffisance. Un temps Theoria croira reconnaître comme science une théorie jumelle née, elle aussi, d'une paranoïa. Un temps plus tard, se voyant renvoyer par l'autre, en miroir, sa folie théorique, sans plus de défense face à la détresse et à la douleur mélancolique, le prophète est aspiré par Thanatos. En novembre 1980, retour d'hospitalisation, Louis Althusser étrangle Hélène. [61]

Chapitre 3 Lacan Psychologie et psychanalyse. Le Sujet contre le Moi

« Il n'existe pas de grand caractère qui ne tende à quelque exagération" Joseph de Maistre [62]

Introduction

Il nous semble que s'il n'y avait qu'un seul point, une seule perspective pour éclairer les positions théorique et politique de Lacan, ce serait l'angle de son combat toujours relancé contre le Moi, et contre les psychologues du Moi. Aussi bien dans son origine profonde qui vient de sa formation première, de son héritage familial et de son éducation, qu'au niveau des affichages politiques, des positionnements de circonstance qui permettent de se faire des alliés et surtout de s'attribuer un pouvoir en se taillant son territoire. Dans le choix de ce champ de bataille, celui de la psychologie du moi, il y a des raisons profondes, authentiques, et puis une décision de pure tactique opportuniste. Il arriva un moment de sa vie où Lacan dut choisir. Au pied du mur il hésitera, semblant suivre plutôt que décider. Il aurait pu choisir une autre option, il le dira à la fin de sa vie, pourtant ce choix apparemment forcé, porté par l'événement, avait aussi des raisons lointaines ; et sans doute est-ce cette rencontre entre le Lacan profond et un Lacan opportuniste et politique qui explique la force et la réussite de son entreprise.

Le choix presque subi, dans le suivisme, et l'inconscience des conséquences, c'est la rupture avec l'Association psychanalytique internationale [63] . De cette rupture Lacan s'emparera après-coup comme d'un drapeau. Il rationalisera son différend avec l'A.P.I.. en en faisant un combat contre l'américanisation de la psychanalyse, son abâtardissement conséquent, et choisira l'Ego psychology, ou psychologie du moi, comme cible symbolique et honnie de cette dérive mortelle. C'est que, rappellons-le, en

61 Sur Althusser, outre la biographie inachevée de Y.Moulier-Boutang, on lira avec intérêt, C. Rosset «*En ce temps-là: notes sur L. Althusser*"(1992), J. Bouveresse «*Le philosophe et le réel*"(1998), chap 3, J.F. Revel «*Le voleur dans la maison vide"*(1997), le chap.3 du livre 6ème.

62 Cité par E.M. Cioran dans son «Essai sur la pensée réactionnaire", Fata Morgana, 1977.

63 C'est Lagache, et non Lacan, qui fut à l'origine de la motion de rupture débouchant sur la création de la société française de psychanalyse en 1953

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

France après la guerre et jusqu'en 68 (et l'actualité nous montre que c'est encore vrai aujourdhui), l'anti-américanisme est un thème médiatiquement porteur. En retard d'un combat, mimant les luttes de la résistance dans un combat à présent imaginaire, que l'on vienne de la droite maurrassienne ou de la gauche stalinienne, on s'oppose au nouvel ***« occupant", « colonisateur" et « fasciste***". Il suffit que l'Ego psychology soit américaine. Qui ira regarder que ses pères sont des plus européens, parfois viennois, et même des proches de Freud.

Au fond de lui-même Lacan est profondément traditionaliste. C'est le fait de beaucoup de psychanalystes. Freud lui-même était conservateur. Cependant même Freud, si conservateur, et souvent si pessimiste, reste un homme des Lumières. Lacan, lui, a été élevé dans une pensée d'Ancien Régime, une pensée réactionnaire. Il est au fond un pré-kantien, comme s'il n'avait pas hérité, comme Freud, du combat entre Lumières et romantisme. Et s'il est partagé, c'est plutôt parce qu'il est traversé encore par le conflit entre augustinisme et contre-réforme. Rappelons que ce grand lecteur de Léon Bloy (imprécateur fustigeant les Lumières), fut proche de l'Action Française. Intellectuellement, mais peut-être pas seulement. Elisabeth Roudinesco rapporte qu'il aurait rencontré Maurras à plusieurs reprises et participé à des réunions de l'Action Française. On a en tout cas la preuve que J. Lacan avait demandé en 1924 à l'épouse de Léon Daudet de l'introduire auprès de Charles Maurras (cf. la lettre de "Pampille" -Marthe Daudet- publiée dans les annexes de ***"Cher maître, lettres à Charles Maurras***" (1995), édition établie par Pierre-Jean Deschodt chez Christian de Bartillat,).

Jeune collégien à Stanislas, Jacques Lacan y subit deux influences. D'abord celle de son professeur Jean Baruzzi, ***"avec lequel, par la suite, il allait nouer des liens d'amitié***", nous dit E. Roudinesco. Or ce Jean Barruzzi n'avait pas seulement travaillé, comme elle nous l'indique, sur Jean de la Croix. A cette époque Jean Barruzzi était surtout célèbre pour ses travaux sur Leibniz. Son ***"Leibniz et l'organisation religieuse de la terre***" avait été publié en 1907 chez Alcan. Il nous semble qu'il y a du Leibniz chez Lacan. [64] On le peut percevoir dans son logicisme mais aussi, bien que moins évidemment, dans son goût affiché pour le baroque [65] . On pourrait expliquer ainsi, outre son gongorisme stylistique et sa dilection pour la Rome baroque [66] , l'origine cachée de son balancement entre le mathème et l'image, entre un choix affiché pour le code et un goût privé pour l'icône (en un sens iconoclaste par sa critique de l'imaginaire, il est pourtant aussi un iconophile baroque). A côté de cette influence leibnizienne qui aurait pu le disposer à l'œcuménisme [67] , Jacques Lacan dans ces années de formation, est attiré

[64] Nous avons développé cette idée dans un article " L'enveloppe ou le réseau. Architectures psychiques" publié dans le *Journal de nervure* en 1998, n° 3,4, et 5.

[65] Le lien a souvent été fait entre Leibniz et le baroque, notamment, et de manière magistrale par P. Charpentrat s'appuyant sur les travaux de S. Giedon sur les mathématiques baroques, dans "*Baroque*" Fribourg 1964, et plus récemment dans Deleuze "*Le Pli. Leibniz et le Baroque"* Paris 1988.

[66] Voir E. Roudinesco (1993) : « La cinquantaine passée, le maître se prépare au voyage. Il n'aime pas les mêmes antiquités que Freud. La Rome de Lacan ressemble plutôt aux plafonds de la galerie Farnèse, aux archanges d'Andréa Pozzo, ou aux façades de Francesco Borromini."

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

par une pensée beaucoup plus intransigeante. A l'époque de Stanislas il fréquente aussi Cécile Gazier qui l'introduisit sans doute aux travaux que son père consacrait à l'histoire du jansénisme. Il est très probable que c'est dans ces traditions, l'une et l'autre profondément chrétiennes, que l'on peut trouver l'origine profonde de la méfiance de Lacan à l'égard du moi. Viendra en aval de la source profonde, la cause occasionnelle, l'opportunité saisie de faire passer le combat contre l'Ego-psychology, pour un combat contre la civilisation américaine, entre l'ancien et le nouveau monde.

Nous reviendrons plus loin sur ce qu'il y a d'injuste à prendre la psychologie du moi comme paradigmatique de la psychanalyse américaine. Et d'ailleurs, quinze ans après les dénonciations lacaniennes, la psychologie américaine qui vint nous envahir, ne venait certes pas des cercles psychanalytiques de la côte Est. [68] Sans doute il y a une vision du monde américaine qui gauchit ce qu'elle reçoit de l'Europe, la psychanalyse comme le reste, et qui vient d'abord sans doute d'une inspiration religieuse différente. Il est bien vrai aussi que l'Américain, modelé par les mythes de la frontière et de la conquête, peut être porté à interpréter la cure psychanalytique sur le modèle de Rio Bravo plutôt que de Mort à Venise. Mais nous contestons qu'il y ait cela dans l'Ego-psychology et nous espérons le démontrer dans le chapitre suivant.

En tout cas, dans les années 20 à 30, passé à la médecine, Jacques Lacan présente toutes les caractéristiques d'un futur mandarin, plutôt anti-boche qu'anti-américain. Il étudie la clinique des maladies mentales à Sainte-Anne, passe à l'infirmerie spéciale de la Préfecture de Police (celle-là même où, nous a-t-on dit, les psychologues risqueraient de s'égarer...). Il peaufine sa thèse. A cette époque, nous le verrons, il est assez éloigné de la psychanalyse, et plus influencé par la phénoménologie et par la psychologie concrète de Politzer. Comment alors ce jeune médecin, arrogant et flagorneur, chauvin et conservateur, a-t-il pu être propulsé un jour au rang de chef d'école d'une pensée révolutionnaire ?

Ce positionnement ne date pas des controverses au sein de la S.P.P. et entre la S.P.P. et l'I.P.A.. Elisabeth Roudinesco le montre bien, c'est presque par hasard que Lacan s'est trouvé propulsé sur la scène politique de l'extrême gauche intellectuelle. Jusqu'en 1932, Lacan n'avait publié que dans des revues de neuropsychiatrie (***« la Revue neurologique, l'Encéphale, les Annales médico-psychologiques »*** - voir Roudinesco 1993). L'année 1932 il publie sa thèse chez Le François : ***"De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité***". Et voilà que survient la divine surprise de l'année 1933. Je cite E. Roudinesco (1993) :***"quatre personnalités du milieu littéraire contribuèrent en cette année 33, à faire de Lacan le maître à penser d'un futur mouvement psychanalytique français. A travers quatre articles de Paul Nizan dans 1"'Humanité ", de René Crevel dans "Le surréalisme au service de la Révolution ", de Salvador Dali dans le "Minotaure ", et de J. Bernier dans" La Critique Sociale ", Lacan se voit consacré par une avant-garde marquée de***

[67] Leibniz dialogua avec Bossuet.

[68] Mais des groupes de la côte Ouest et curieusement cette pensée californienne s'est étonnamment fondue avec les courants lacaniens et l'antipsychiatrie, dans la pensée 68

en vertu de la loi du droit d'auteur.

surréalisme et de communisme » [69] .

« Lacan accepta le miroir que lui tendait l'avant-garde" [70] . Le « bourgeois » accepta les habits du « gauchiste » littéraire, provoquant les bien-pensants, en donnant un article sur les soeurs Papin :***"Motifs du crime paranoïaque : le crime des soeurs Papin***.(*Le Minotaure*, 3/4, 1933, p. 25-28). Mais quand même pas de critique sociale là-dedans, une folie sacrée : Christine et Léa Papin en Bacchantes. [71]

C'est ce jeune neuropsychiatre plutôt gâté par la vie, qui rencontre un jour de Juin 1932 (l'année de sa thèse de neuro-psychiatrie), au 127 de l'avenue de Versailles, son analyste R Loewenstein, juif berlinois réfugié un temps à Paris [72] avant de partir pour les U.S.A. où avec Heinz Hartmann et Ernst Kris il fondera ce qui s'appellera l'"Ego-psychology". ***"Un abîme séparait les deux hommes***" souligne E. Roudinesco qui l'explique ainsi (p. 106) : ***« Si Lacan concevait la liberté sous l'aspect d'un long déploiement du désir, Loewenstein la regardait de manière opposée. A ses yeux sa conquête n'était rien d'autre que l'acquisition d'un droit, qu'une nécessaire victoire emportée sur l'intolérance***". On sait que pour Loew., Lacan était inanalysable. Il sera pourtant titularisé en décembre 38, par la vertu d'un troc proposé par Pichon. Un échange entre sa titularisation et celle de Heinz Hartmann, réfugié lui aussi à Paris. Voilà comment furent échangés Hartmann et Lacan, admis tous deux dans le cercle analytique français ; Lacan non du fait d'un travail sur soi (Wo Es war, sol Ich werden), mais d'un troc, un " moi" prêté pour un autre. Un marché de dupes a dû penser Lacan, le moi troqué n'était qu'un mirage. [73]

Retournons quelques années en arrière pour suivre l'itinéraire théorique de Jacques Lacan.

[69] «*Lacan*", p. 89.

[70] Elisabeth Roudinesco, même page.

[71] On connait la fortune littéraire de ce fait divers. Il fait maintenant partie de nos mythologies : «*Les Bonnes*" de Genêt en avril 1947 à l'Athénée, «*Les Abysses*" de Papatakis en 1963, et plus récemment les films de C. Chabrol «*La cérémonie*" et de J.P. Denis «*Les blessures assassines*".

[72] Loewenstein s'est installé à Paris à la demande de Laforgue. Cf. la lettre du 7/11/1295 de Laforgue à Freud: «Loewenstein, de Berlin, va pouvoir venir ici, il doit son autorisation d'entrée à l'entremise de la princesse ». Citée par Celia Bertin (1982), d'après André Bourguignon (*Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°15 printemps 1977, p.259-260). Naturalisé en 1930, il sera mobilisé comme médecin militaire

[73] Dans son ouvrage sur Lacan, qui fut son analyste, S. Schneiderman (1986)risque une hypothèse : Lacan se serait senti abandonné, et trahi par Lowenstein. « Il fut un temps où je pensais que la clef de la carrière psychanalytique de Lacan résidait dans ses rapports avec son propre analyste, Rudolf Lowenstein. Peut-être l'analyse de Lacan ne s'était-elle pas terminée convenablement et avait-il le sentiment d'avoir été abandonné lorsque Lowenstein émigra aux États-Unis. Cela expliquerait pourquoi Lacan se préoccupa à ce point de la question de la fin de l'analyse, du passage entre la place de l'analysant et celle de l'analyste. Si l'on ajoute à cela que Lowenstein participa avec Heinz Hartmann au développement de la théorie de la psychologie du moi, on pourrait aussi expliquer pourquoi Lacan a ressenti cette théorie comme une trahison de la psychanalyse » (p. 189).

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Lacan neuro-psychiatre. Les idées de Jacques-Marie Lacan au moment de sa thèse.

Le titre de la thèse de médecine de Jacques Marie Lacan indique très clairement son objet. Il annonce qu'on va y étudier les rapports de la psychose paranoïaque avec la personnalité. Très classiquement cette thèse se découpe en trois parties. Dans la première partie il passe en revue, en 150 pages environ, les positions classiques sur la paranoïa, sur la personnalité, et enfin sur le rapport entre personnalité et paranoïa. Il s'agit d'un examen ***« théorique et dogmatique*** » où les positions classiques sont présentées, critiquées, et où Jacques Lacan présente déjà ses propres définitions. Cette première partie se termine sur un certain nombre de questions.

La deuxième partie, la plus longue, environ 190 pages, est consacrée à l'exposé du cas ***« Aimée*** ». C'est en s'appuyant sur cette étude que Jacques Lacan veut répondre aux questions posées dans la partie précédente. Ces réponses apportées méthodiquement constituent déjà un énoncé de ses propres conclusions sur les rapports de la paranoïa avec la personnalité.

Le troisième partie d'une cinquantaine de pages, dont le titre annonce les conclusions de la thèse, constitue plutôt un résumé serré de l'ensemble, les conclusions ayant déjà été tirées dans la partie précédente.

Voyons de plus près. La première partie sert donc à poser le problème. Jacques Lacan commence par rappeler la différenciation admise dans les états d'aliénation mentale entre deux grands groupes morbides : celui des démences fondé sur un déficit capacitaire, lui-même sans doute lié à une lésion organique, et celui des psychoses où le trouble ne peut être rattaché à aucun déficit mais peut être décrit comme un trouble de la ***« synthèse psychique*** », c'est-à-dire de la ***« personnalité*** » (***« cette synthèse nous l'appelons personnalité*** », p. 14). En sorte que sans une conception claire de la personnalité, la psychose restera pour nous une énigme.

Pour comprendre la personnalité, on doit d'abord et essentiellement prendre en compte la ***« cohérence*** » qui lui est essentielle, et pour cela faire appel à la méthode propre à l'analyse des phénomènes de personnalité qu'est la ***« compréhension*** ». Cohérence, totalité et compréhension sont liées. Il faut cependant prendre garde avec le recours à la méthode compréhensive de ne pas s'affranchir des conditions d'une explication causale scientifique. Jacques Lacan s'empresse d'affirmer que le déterminisme ***« loin de s'y évanouir, y apparaît renforcé*** ». Nous verrons qu'il s'agit ici non plus du déterminisme propre aux phénomènes physiques, mais d'un déterminisme psychologique.

Pourquoi avoir choisi de montrer les rapports entre psychose et personnalité, à partir de la psychose paranoïaque ? Parce qu'elle est exemplaire. Parce que c'est dans cette psychose que l'absence d'une étude correcte de la personnalité du malade a conduit à des ambiguïtés et à des contradictions, alors même que c'est dans cette catégorie de psychose tout particulièrement que le rapport de la psychose avec la personnalité peut être clairement mis en évidence.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Jacques Lacan nous rappelle l'histoire de la notion de paranoïa, née en Allemagne, et désignant d'abord, chez Griesinger par exemple, tous les délires sans distinction [74] .C'est avec Kraepelin, du moins dans l'édition de 1899 de son ***« Manuel de psychiatrie*** », que le terme de paranoïa désignera spécifiquement les délires caractérisés par ***« le développement insidieux (…) d'un système délirant et impossible à ébranler, et qui s'instaure avec une conservation complète de la clarté et de l'ordre dans la pensée, le vouloir et l'action*** » [75] . Proposition bien reçue des psychiatres français qui pouvaient mettre en correspondance la paranoïa de Kraepelin et les délires de persécution décrits par Lasègue beaucoup plus tôt (Sérieux et Capgras, Dupré et Logre en décriront des formes plus spécifiées). Ainsi, termine Jacques Lacan, après le déclin de la théorie de la dégénérescence de Magnan, ***« plus rien ne s'opposait à ce qu'on se réfère aux psychoses paranoïaques comme au type même des délires d'origine psychologique*** »(p. 25).

Si nous pouvons greffer ici un élément du commentaire à venir, nous ferons remarquer que c'est de la cohérence propre au délire paranoïaque, qu'est inférée la pureté psychologique de cette psychose. Nous allons voir que c'est aussi sa cohérence qui va fonder la valeur objective de la personnalité. La notion de cohérence, dégagée compréhensivement, fait donc le lien entre paranoïa et personnalité. Mais s'agit-il bien de la même cohérence ?

Voyons à présent ce que nous dit Jacques Lacan de la notion de personnalité. L'opinion commune des psychiatres, nous dit-il, attribue la genèse de la paranoïa à un trouble de la personnalité. Mais qu'entend-on par là ? La notion est riche, emplie des apports tant de la spéculation, de l'observation scientifique, que de la ***« sagesse des peuples*** », mais elle prête à beaucoup de confusions.

Selon l'expérience « commune », « naïve », la personnalité apparaît comme une « synthèse de notre expérience intérieure », « harmonisant nos tendances », mais aussi « intentionnalité », « elle oriente l'être vers un certain acte futur ». J. Lacan résume ainsi : ***« Synthèse, intentionnalité, responsabilité, tels sont les trois attributs que reconnaît à la personnalité la croyance commune*** »(p.33).

C'est de cette expérience commune que sont dérivées les conceptions des métaphysiciens et des mystiques que Jacques Lacan n'aborde rapidement que pour évoquer les conséquences fâcheuses qu'elles ont eues sur les conceptions à ambition scientifique. Les conceptions scientifiques courent en effet deux risques : le premier de tomber dans la métaphysique en substantialisant la personnalité, l'autre de rejeter totalement, et l'expérience commune, et la personnalité, : ***« telles se révèlent ces théories extrêmes de la psychologie scientifique où le sujet n'est plus rien que le lieu d'une succession de sensations, de désirs, et d'images*** » [76] . L'analyse introspective scientifique, disciplinée et non plus naïve, se révèle bien décevante, car elle

[74] Paranoïa, l'étymologie le dit: du grec para : à coté, et noos, esprit, bon sens, a un sens très général.

[75] Thèse, p.24. Nous croyons pour notre part utile de préciser que Kraepelin oppose ces délires non hallucinatoires aux délires hallucinatoires qu'il qualifie de paranoïdes, et qu'il regroupe avec l'hébéphrénie et la catatonie dans une autre catégorie celle des démences précoces (voir Postel et Quetel, 1994). Le terme de démence a bien ici tous son sens.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

ne nous livre qu'une succession d'états de conscience, voire une « succession de personnalités ». Adieu donc synthèse, intentionnalité, continuité. La personne est ainsi réduite par la ***« critique psychologique*** » à un ***« lien toujours prêt à se rompre*** »(p. 37). À ce point, la notion même de personnalité semble s'évanouir. C'est ici, que Jacques Lacan va nous exposer sa propre position, qui selon lui permet de sauver ***« objectivement***" la personnalité.

Pour sauver la notion de personnalité Jacques Lacan fait appel à un certain nombre de faits « objectifs ». Premier fait objectif : le développement de la personne qui a déjà été étudié depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, répond, affirme-t-il page 38, à une ***« loi évolutive*** ». Ce développement repose sur ***« des structures réactionnelles typiques*** » qui se succèdent selon un ordre fixe commun à la ***« normale des hommes*** » qui forme ***« le fond régulier des évolutions typiques et des crises anatomiques*** » (p.38). Nous avions perdu la personnalité comme ***« synthèse psychologique*** », la voici ressuscitée comme une « loi évolutive ». Mais même la synthèse va être sauvée car elle a une valeur objective : qu'est-ce qui confère une cohérence aux états successifs de la personnalité si ce n'est que leur relation est « compréhensible ». ***« Les relations de compréhension, dont Jaspers fait un critère essentiel de l'analyse psychologique et psychopathologique, ont une valeur objective certaine*** » dit J. Lacan page 38, et un peu plus loin : ***« les données objectives rendent donc à la personnalité une certaine unité celle d'un développement régulier et compréhensible*** » (p.39). [77]

Nous avions perdu l'intentionnalité, et comment l'éviter quand l'on se veut déterministe ? (***« dès qu'il s'agit de connaissances scientifiques le déterminisme est une condition a priori*** »). Ici aussi le recours à la valeur objective, admise, de la compréhension [78] permet de sauver l'intentionnalité. La compréhension valide l'intentionnalité : les phénomènes intentionnels se révèlent être plus immédiatement compréhensibles que les réactions élémentaires de la psychologie scientifique. On le voit ici, et on le reverra, compréhension, intentionnalité, totalité, se soutiennent mutuellement ; avec un sujet divisé, toute la thèse s'effondrerait.

Reste la responsabilité. Ne se dissout-elle pas, elle aussi, dans la solution déterministe ? Lacan commence par interroger l'expérience commune. Qu'entendons-nous communément quand nous disons qu'un individu à une ***« personnalité*** » [79] ? Nous voulons signifier par là tout simplement son indépendance, sa capacité d'autonomie. Cette autonomie nous l'apercevons nous-mêmes dans nos capacités de ***« résistances morales*** ». Nous « résistons » à l'émotion qui nous saisit, à la réalité qui nous presse, aux normes et aux idéaux. Ces résistances, ***« sources de conversions et de crises*** », sont la base de synthèses finalement plus solides. De ces

[76] Il faudra nous souvenir plus tard de lui retourner cette critique.

[77] Retenons aussi que, dans la thèse, la compréhension selon Jaspers est créditée par J. Lacan d'une objectivité scientifique.

[78] Dans une autre époque, un autre Jacques Lacan affirmera qu'il faut surtout se garder de comprendre.

[79] Pour bien entendre aujourd'hui ce que signifie cette expression, il faut en donner le correspondant contemporain. Pour exprimer le même sens on dit plutôt aujourd'hui « c'est une personnalité », ou » c'est un caractère ».

en vertu de la loi du droit d'auteur.

actes qui ***« nous appartiennent et nous suivent » nous sommes légitimement responsables***.[80]

Au bout de son analyse Jacques Lacan peut ainsi prétendre avoir sauvé, en les amenant à un niveau « objectif » ces trois composants qui font la personnalité : la synthèse, l'intentionnalité, et la responsabilité. À y regarder de près on éprouve une sensation de flottement à laquelle n'est pas étrangère le style utilisé (déjà..). Voici intégralement citée (extraite de la page 42) la définition objective des phénomènes de la personnalité à laquelle il aboutit :

« IV- Définition objective des phénomènes de la personnalité. Toute manifestation humaine, pour que nous la rapportions à la personnalité, devra donc impliquer : 1 - Un développement biographique, que nous définissons objectivement par une évolution typique et les relations de compréhension qui s'y lisent. - Il se traduit pour le sujet par les modes affectifs sous lesquels il vit son histoire (Erlebniss) ; 2 - Une conception de soi-même que nous définissons objectivement par des attitudes vitales et le progrès dialectique qu'on y peut déceler. - Elle se traduit pour le sujet par les images plus ou moins « idéales » de lui-même qu'il amène à la conscience ; 3 - Une certaine tension des relations sociales que nous définissons objectivement par l'autonomie pragmatique de la conduite et les liens de participation éthique qui s'y reconnaissent. - Elle se traduit pour le sujet par la valeur représentative dont il se sent affecté vis-à-vis d'autrui ».

Si nous osions une remarque, nous dirions ici que, malgré l'adjonction systématiquement répétée de l'adverbe ***« objectivement*** », nous restons sur notre faim quant aux garanties ***« objectives*** » données à cette définition de la personnalité. Comment et à partir de quels critères seraient définis objectivement ces ***« attitudes vitales*** », cette ***« évolution typique*** », ce ***« progrès dialectique*** ». La conjonction « et » liant autonomie pragmatique et liens de participation ouvre sur des abîmes. Et enfin la traduction affirmée entre biographie et Erlebnisses, attitudes vitales et images plus ou moins (?) idéales, nous laisse perplexe. Qu'est ce que ***« vivre son histoire*** » sous des ***« modes affectifs*** » qui ***« traduisent*** » son ***« développement biographique*** » ?

Reprenons le fil logique de la thèse. Jacques Lacan nous a dit précédemment que le rapport entre personnalité et paranoïa, n'a pu être établi d'une manière claire par ses prédécesseurs, faute d'une définition objective de la personnalité. Pensant avoir satisfait à cette exigence, Jacques Lacan, en vient donc à traiter la question de leurs rapports.

[80] Quant aux autres actes, « inauthentiques », n'en serions nous donc pas responsables ? On notera qu'ici la résistance est connotée positivement, elle sert de révélateur de la personnalité profonde et authentique. En psychanalyse orthodoxe la résistance est aussi révélatrice, mais négativement puisqu'elle empêche l'accès à l'inconscient – en 1933, W. Reich, fera de ces résistances une « cuirasse caractérielle » bloquant l'énergie sexuelle ; chez Reich le caractère est une contrainte héritée du passé, un frein à l'autonomie et à la liberté -. Comme souvent, Lacan est plus marqué par sa culture philosophique que psychanalytique. Bien qu'il n'évoque pas Socrate, sa façon de lier personnalité et résistance fait obligatoirement penser au daimon socratique qui ne se manifeste que pour pousser Socrate à refuser ; c'est quand il suit son daimon que Socrate est au plus prés de soi. La résistance a ici un sens éthique. On retrouvera quelque chose de cette fidélité à soi dans le « il ne faut pas céder sur son désir » de la fin du séminaire sur l'éthique. Mais il y a encore autre chose : dans la conception de la personnalité comme résistance on peut voir aussi l'influence de Meyerson -dont nous parlerons plus loin- qui lie identité et résistance aux changements.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Il passe d'abord en revue –50 pages- les théories « psychogéniques », qui font de la paranoïa le « développement » d'une personnalité. Pour ces auteurs (de Kraftt-Ebbing à Kraepelin) les psychoses paranoïaques constituent le développement du « tout » de la personnalité et non de quelques tendances. L'école française met l'accent sur les facteurs « constitutionnels ». L'école allemande sur les facteurs « réactionnels ».

Il examine ensuite les conceptions non psychogéniques, celles qui n'expliquent pas la psychose paranoïaque par la personnalité du sujet, mais comme l'effet d'un processus organique (50 pages). On trouve dans cette partie une critique de l' ***» automatisme mental*** ».

L'examen de ces théories justifie un certain nombre de questions, celles même que Jacques Lacan énumérait dans l'introduction de sa thèse, à la page 15 : ***« Représente-t-elle (la paranoïa) le développement d'une personnalité, et dans ce cas traduit-elle une anomalie constitutionnelle, ou une déformation réactionnelle, comme on l'a dit. Ou bien la psychose est-elle une maladie autonome qui remanie la personnalité en brisant le cours de son développement ? Tel est le problème que pose l'exposé même des doctrines*** ». Ces questions seront rappelées après l'étude du cas Aimée. [81] Autonomie ou développement, telle est la question. L'alternative posée ici par Jacques Lacan, ne peut être comprise sans être rapportée à la distinction faite par Jaspers entre « développement » et « processus ». Jaspers en effet distinguait deux catégories de troubles mentaux : les troubles du développement accessibles à la compréhension psychologique, et les troubles processuels qui, parce qu'ils interrompent la continuité de la vie psychique empêchent toute compréhension psychologique, mais peuvent par contre être « expliqués » (organiquement). (Nous reviendrons plus longuement sur ce que la psychopathologie compréhensive de Jacques Lacan, doit à Jaspers dans notre commentaire final).

Après avoir procédé à l'étude exhaustive de son cas de paranoïa, l'histoire d'Aimée, histoire cliniquement très riche mais que nous ne pouvons commenter ici, Jacques Lacan peut prétendre apporter une réponse à ces questions, et satisfaire ainsi à l'objectif de sa thèse: établir la nature des rapports entre personnalité et paranoïa. Il tranche en faveur d'une pathogénie rigoureusement « psychogénique ». Dit autrement : la paranoïa d'Aimée apparaît bien comme un trouble du « développement ». Les causes premières de la psychose paranoïaque d'Aimée reposent sur la structure de sa personnalité où prévalent les mécanismes d'auto-punition, structure fixée lors de son développement génétique à un stade particulier, le ***« stade du surmoï***". S'appuyant sur cette ***« analyse psychologique concrète*** » des symptômes d'Aimée, et sur l'étude exhaustive de sa personnalité (***« histoire, progrès de la conscience, réactions au milieu social*** »), Jacques Lacan conclut que la psychose paranoïaque ne peut être expliquée sur la simple base de ***« phénomènes élémentaires*** », ie comme un ***« processus organo-psychique*** », pas plus d'ailleurs que sur la base d'une « constitution » dite paranoïaque (chez Aimée la paranoïa s'est développée sur une personnalité ***«***

[81] Elles sont reprises telles quelles à la page 345 : « La psychose paranoïaque qui paraît bouleverser la personnalité tient-elle a à son *développement* même, et alors à une *anomalie constitutionnelle* ou à des *déformations réactionnelles* ? Ou bien la psychose est-elle une *maladie autonome* qui remanie la personnalité ? Tel est le problème pathogénique que nous posons ».

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

psychasténique » - Janet - comme chez une autre elle peut aussi survenir sur une personnalité ***« sensitive*** » –Kretschmer), ni comme la simple « réaction » à un conflit vital.

L'analyse de ce cas de paranoïa d'auto-punition démontre que ce type de troubles résulte de la conjonction de trois facteurs dans un seul est vraiment spécifique. Nous citons Jacques Lacan page 347 : ***« (Si)…dans ce type de psychose les processus organiques quoique non spécifiques jouent le rôle de cause occasionnelle*** [82] ***(déterminante du déclenchement des symptômes), si des conflits vitaux non plus spécifiques en eux mêmes , y jouent le rôle de cause efficiente (déterminante de la structure et de la permanence des symptômes), un troisième facteur pathogénique doit y être admis comme cause spécifique de la réaction par la psychose*** ». Ce facteur spécifique sur lequel toute l'argumentation de Jacques Lacan met l'accent est envisagé par lui à partir de trois points de vue tous liés entre eux : ***« - comme une anomalie spécifique de la personnalité (...) définissable en faits concrets de l'histoire affective du sujet, de ses progrès intentionnels, de ses comportements sociaux (...) ; - comme une anomalie du développement typique de la personnalité, anomalie compréhensible en ce qu'elle porte nommément sur ses fonctions intentionnelles où seront intégrées les contraintes sanctionnées par le groupe social et qu'on peut désigner du terme de Sur-moi (...) ; - comme une anomalie globale des fonctions de la personnalité, anomalie d'évolution en ce qu'elle traduit une fixation affective précisément au stade infantile où se forme le Sur-moi par l'assimilation à la personnalité des contraintes parentales ou de leur substitut*** ». Ce stade est désigné page 348 ***« stade de narcissisme secondaire***», et page 349 comme ***« stade génétique du Sur-moi*** ».

Il n'est pas dans nos intentions, ni dans nos compétences, de discuter de la validité de la thèse proposée par Jacques Lacan. Nous avouerons bien volontiers d'ailleurs ne point en avoir pénétré toutes les subtilités. Nous avons délibérément évité d'entrer dans l'analyse du cas Aimée, partie la plus intéressante de la thèse pourtant, et cause de son succès. Car si cette thèse nous intéresse, c'est parce que nous espérons y saisir les positions d'alors de Jacques Lacan quant au moi, à la psychologie, à la psychanalyse et que nous voulons y relever ses jugements sur quelques auteurs voués plus tard aux gémonies, quand il lui faudra affirmer son originalité de chef d'école.

En lisant sa thèse on voit d'abord qu'il n'y récuse pas alors la psychologie générale, au nom de la psychanalyse, mais qu'il en attend une possibilité de synthèse. A la page 260 il reproche à Auguste Comte d'avoir exclu la psychologie du champ de la science. Dans une note de la page 40, il se félicite, de l'apport que le récent ouvrage

[82] E. Roudinesco (1993a) voit dans cette théorie des trois causes une prise de distance par rapport à Jaspers et en direction de Freud : » C'est pourquoi il élaborait une théorie des trois causes, qui sans être strictement freudienne (sic), n'en était pas moins fort éloignée de l'optique jaspersienne »(p.74). Eloignée de Jaspers sans doute, mais encore plus de Freud. Car tout de même sentant sa scolastique : le terme de cause occasionnelle vient des cartésiens qui eux-mêmes l'avaient emprunté aux scolastiques. La cause occasionnelle est celle qui produit quelque disposition à quelque effet ; on la trouve chez Saint-Thomas (Chez Leibniz elle contient une liaison intrinsèque, mais pas du tout chez Malebranche). Elle s'oppose à la cause efficiente (Aristote), cause au sens habituel, ou à la cause efficace (chez Malebranche).

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

épistémologique de Meyerson (***« Cheminement de la pensée*** », paru en 1931 chez Alcan) fournira sûrement à la constitution d'une ***« psychologie générale*** », et c'est en forme de compliment suprême que Ch. Blondel, qui a tellement mis en avant la ***« psychogénie*** » des psychoses, est élu ***« éminent psychologue*** » à la page 242 [83] . Et ce n'est pas là de l'ironie. D'ailleurs le genre de la thèse ne prête guère aux stratégies de rupture. Lacan doit s'y faire reconnaître comme psychiatre -la psychanalyse y est renvoyée d'ailleurs à un rôle second - et il ne va pas rompre avec l'établissement. Mais ce n'est pas là non plus pure flagornerie ; il nous paraît sincère le Lacan de cette époque, bien dans la pensée de son temps, dominée par le vitalisme de Bergson et la phénoménologie. On y retrouve la valeur de la pensée naïve, la nécessité du retour aux choses mêmes. La science y est pensée alors dans la continuité du sens commun. L'épistémologue vedette de l'époque, auquel Lacan fait référence, Emile Meyerson, affirmait cette continuité. C'était avant que ne passe le train bachelardien et qu'ensuite Lacan ne s'empare de l'héritage de la ***« coupure*** » et s'en serve pour en même temps diviser le sujet, et s'installer lui-même en position de surplomb. (Certains commentateurs tardifs de la thèse, comme E. Roudinesco ou B. Ogilvie, prétendent y trouver un Lacan déjà en rupture, un Lacan d'avant Lacan, il s'agit pour nous d'une erreur rétrospective, nous y reviendrons).

Mais arrêtons-nous d'abord un moment sur un personnage intéressant, cet Emile Meyerson dont Lacan fait son guide en matière d'épistémologie. Il cite deux ouvrages de lui en référence : ***« Identité et vérité*** » de 1908, et ***« Du cheminement de la pensée*** » de 1931. Pour E. Meyerson, en qui aussi bien Louis de Broglie que Jean Piaget voyaient un des penseurs majeurs de la science, injustement oublié de nos jours, la pensée spontanée et la pensée scientifique reposent sur les mêmes principes, comme la tendance à l'identification. Il n'y a pas de rupture entre l'une et l'autre comme l'affirmera plus tard Bachelard (E. Meyerson est mort en 1933, et ***« Le nouvel esprit scientifique*** » de Bachelard est de 1934). Simplement lorsque l'on veut ressaisir ces principes on ne peut le faire avec objectivité qu'à posteriori, par l'examen précis du raisonnement mené, ce qui n'est possible que sur les produits de la connaissance scientifique. Le plus souvent le sens commun se trompe quand il essaye de ressaisir et d'analyser sa démarche. L'avantage de la science est de laisser des traces objectives de sa démarche, communications, articles soumis à l'assentiment des pairs. On peut donc analyser objectivement la production de la pensée en s'appuyant sur ces produits particuliers que sont les productions scientifiques, qui présentent l'avantage d'être conscientes et d'avoir recueilli un assentiment social. [84]

Lacan s'appuie par exemple sur E. Meyerson et son principe d'identité - quelque chose se conserve sous ce qui change- pour défendre l'idée du recours à des concepts

[83] Ch. Blondel (1914) s'oppose au réductionnisme neurologique. L'étude des maladies mentales est impossible selon lui sans psychologie. La vie mentale de l'aliéné est vouée au « psychologique pur ». Un de ses référents théoriques est évidemment Bergson. Mais lier ainsi le psychologique pur et l'aliénation, peut conduire à disqualifier la psychologie dans l'approche de la conscience normale. Le normal c'est le socialisé –l'autre référent de Blondel est Durkheim-, l'impersonnel qui s'exprime dans le langage. On peut voir là une des sources de l'intérêt du lacanisme pour le symbolique. Il est intéressant de noter que Blondel était pour cela hostile à la psychanalyse, le langage étant pour lui l'espace « vital » de la conscience claire, ie normale (alors qu'il est pour Freud le lieu d'un mélange, remarque personnelle).

en vertu de la loi du droit d'auteur.

énergétiques, comme la libido, bien que lui-même se refuse à endosser la libido freudienne telle quelle. Mais Lacan est surtout meyersonnien à cette époque dans son recours fréquent aux données de la pensée commune ainsi que dans sa défense de la compréhension psychologique, à l'opposé donc de la pensée de la coupure qui deviendra la sienne quand il créera son école. La science à laquelle Lacan aspire dans ses débuts théoriques n'a rien du pur formalisme vers quoi il dérivera.

Mais l'influence de Meyerson s'intègre dans celle d'une mouvance plus générale. Ainsi toute la thèse est marquée d'une empreinte phénoménologique et vitaliste. On y entend en écho les psycho-pathologues en vogue à l'époque : Minkowski, Monakow et Mourgue, leurs idées de contact vital ou de tendance vitale (hormé), et en arrière plan les philosophes du moment, Bergson et les phénoménologues Husserl et Scheler. Freud y résonne beaucoup moins. A chaque récurrence, et elles sont nombreuses, de l'épithète ***« vital*** », tous les lecteurs de son temps entendent directement un renvoi à Bergson ou Husserl et Max Scheler [85] et à leur critique du mécanisme. Le penseur du ***« conflit vital*** », expression abondamment reprise par Jacques Lacan, est Minkowski, qui lui-même s'inspire ouvertement de Bergson et de Husserl. Lacan dit lui-même de ***« Matière et mémoire*** », où Bergson critique la théorie des localisations cérébrales, qu'il s'agit d'un ouvrage capital [86] . La thèse sur la paranoïa n'est donc pas en rupture avec son époque.

Venons-en à l'analyse de ce lacanisme, bien dans l'esprit de son époque, entre bergsonisme et phénoménologie, qui fait confiance à l'intuition directe pour peu qu'elle soit animée de sympathie. Lacan lie de manière serrée plusieurs notions : compréhension, sens, simplicité, et totalité [87] . Ce lien est pour lui essentiel à la

[84] Emile Meyerson, un des rares penseurs français des années 30 à connaître Frege, Wittgenstein et Whitehead, était aussi bien opposé au positivisme qu'au conventionnalisme. S'il voyait dans la science une rationalisation du réel il affirmait en même temps l'impossibilité de la conduire à son terme (à l'opposé de Hegel qui marquera Lacan à partir du séminaire de Kojève qui commencera en 1933). Au contraire il faisait de cette impossibilité la pierre de touche de la réalité. Il y a du réel parce que quelque chose résiste à l'identification. Ou encore, il y a du réel parce que quelque chose résiste à l'explication déterministe. Piaget a dit que nul auteur n'avait su, avec autant de logique et de courage intellectuel, dénoncer l'amputation que fait subir au monde une raison exclusivement identificatrice.

[85] Chez Bergson, Scheler - Nietzsche également - la Vie est le principe ontologique essentiel. Un bémol cependant, à la fin de sa réflexion Scheler opposera l'esprit à la vie, alors que Bergson, -Goldstein aussi autre penseur important-, souligneront toujours la profonde unité de l'esprit et de la vie. Evidemment l'opposition de l'esprit à la vie, comme négativité, ouvre sur une articulation possible avec la négativité hégélienne, dont le succès ne se dément pas, surtout auprès de ceux qui refusent d'en voir l'essence gnostique. Pourquoi l'esprit comme négativité a-t-il tant de succès auprès des plus rationalistes, si ce n'est que leur rationnalime est leur romantisme.

[86] « La connaissance approfondie de cette oeuvre devrait être, oserons nous dire *exigée* de tous ceux auxquels est conféré le droit de parler des psychopathologie » (Thèse, note 20, page 336). On sait ce que dit Bergson du mécanisme et de l'explication scientifique à quoi il oppose l'intuition, simple et directe.

[87] Bien qu'aucun des auteurs de la Gestalt ne figure dans la bibliographie, l'univers de pensée est bien celui-là. On sait les liens entre phénoménologie et psychologie de la Forme.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

compréhension psychiatrique. La psychiatrie qui est la médecine du psychique ***« a pour objet les réactions totales de l'être humain, c'est-à-dire au premier plan les réactions de la personnalité*** »(p.260). Elle doit donc refuser tout atomisme psychologique. Ce préjugé trompeur en faveur de l'élémentaire nous vient tout droit, dit-il, de Galien, à qui il oppose Hippocrate, puis s'est ensuite affirmé dans l'Encyclopédie [88] et a été renforcé encore par la réaction comtiste qui a exclu la psychologie de la science. A celui qui voudrait objecter qu'il faut bien en revenir à de l'élémentaire pour essayer d'expliquer un objet aussi complexe que l'être humain, Lacan répond que ***« la réaction psychologique a la valeur de toute réaction vitale*** [89] ***: elle est simple par sa direction et par sa signification*** »(p.266). C'est pourquoi on peut la comprendre. ***« Comprendre, nous entendons par là donner leur sens humain aux conduites que nous observons chez nos malades, aux phénomènes mentaux qu'ils nous présentent*** »(p.309). Par la compréhension nous accédons au sens de la conduite d'une personne, qu'aucune explication dans un recours à l'analyse élémentaire, ne peut espérer rejoindre. Jacques Lacan assume là l'opposition classique depuis Dilthey entre les sciences de l'esprit qui s'appuient sur la compréhension pour viser des phénomènes globaux, complexes, et les sciences naturelles qui recourent à l'explication par l'élémentaire, paradigme que Lacan a de toute évidence retrouvé dans la ***« Psychopathologie Générale*** » de Jaspers [90] . De l'explication relèvent donc les troubles ***« processuels*** » qui viennent perturber, casser la vie psychique, surgissement de l'élémentaire dans la totalité psychique, tandis que les troubles propres à l'esprit qui affectent la totalité dans son développement relèvent d'une compréhension proprement psychologique, l' ***» Einfülhung*** ». Lacan ne dit pas autre chose dans sa thèse. L'organiciste qui croit montrer le néant de la psychologie en réduisant la psychose à des phénomènes élémentaires, comme les hallucinations ou l'automatisme mental, s'interdit de comprendre la psychose.

Certes, relève Lacan, la compréhension est une méthode d'analyse qui est en elle-même ***« trop tentante pour ne pas présenter de grave dangers d'illusions*** ». Comment sauvegarder l'objectivité scientifique ? ***« Si la méthode fait usage de rapports significatifs que fonde l'assentiment de la communauté humaine, leur application à***

88 Notez à titre de provision cette critique de l'Encyclopédie qu'il convient de rapprocher de sa critique de Rousseau. Sa critique de l'atomisme est à notre avis tout à fait liée à sa critique, plus masquée de l'individualisme de 1789.

89 On ne peut pas ici développer sur le vitalisme, le néoplatonisme, et l'école de Montpellier. Rappelons simplement que chez Bergson, la vie échappe aux explications mécanistes qui toujours fragmentent, alors que la vie est totalité. Elle est aussi élan -voir « L'évolution créatrice »-et c'est la lecture de cet élan qui permet de comprendre la vie. On trouve chez Lacan cette idée que c'est la direction de la réaction vitale qui permet d'en comprendre la signification.

90 Nous l'avons déjà dit, Jaspers est fréquemment évoqué tout au long de la thèse ; sa « Psychopathologie Générale » figure dans la bibliographie, pas Dilthey (Dilthey est aussi le père de la notion de « Weltanschauung » vision du monde et Jaspers écrira une Psychologie des conceptions du monde). L'influence de la « Psychopathologie générale » de Jaspers sur la pensée psychologique de tout le XXème siècle est étonnante quand on pense que ce jeune psychiatre (juste trente ans en 1913) n'avait que peu exercé. Mais son influence va bien au-delà de ce domaine. (Notez comme il nous revient finalement par l'Amérique, par Hanna Arendt. A l'inverse de ceux qui ont prétendu faire retour à Freud par un détour chez Heidegger, nous faudra-t-il, pour retrouver Freud, faire le détour par l'Amérique ?)

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

la détermination d'un fait donné peut être régi par des critères purement objectifs de nature à la garder de toute contamination par les illusions, elle-même repérées de la projection affective ». (p. 309). Dans ce cas, ***« nous ne craindrons pas de nous confier à certains supports de compréhension s'ils nous permettent de saisir un phénomène mental comme la psychose paranoïaque, qui se présente comme un tout positif et organisé, et non comme une succession de phénomènes mentaux élémentaires issus de troubles dissociatifs*** »(p.310). Ces critères objectifs seront remplis si nous appliquons notre compréhension uniquement à ***« des signes très extériorisés, très typiques, très globaux*** », sur le modèle de ceux que l'on retient par exemple quand on étudie le comportement animal. Cependant outre la recherche de l'objectivité, satisfaite selon lui par le fait de s'appuyer sur des rapports significatifs, admis de tous, et sur des comportements typiques, une autre condition doit être satisfaite pour fonder une science comme la veut Jacques Lacan. Elle doit mettre au jour un déterminisme. Il ne peut s'agir évidemment du déterminisme matérialiste qui lie les phénomènes élémentaires. Une science de l'esprit doit recourir à un déterminisme spécifique : ***« un déterminisme existe qui est spécifique de l'ordre défini dans les phénomènes par les relations de compréhension humaine*** »(p.314). Dit dans le langage d'aujourd'hui : Jacques Lacan nous propose un déterminisme par les ***« raisons*** », en place du déterminisme par les causes qui régit les phénomènes physiques. On en revient donc à la compréhension. Qu'est-ce qui me garantit que la raison psychologique que j'invoque pour expliquer un comportement est la bonne ? C'est un postulat, dit Lacan, et il y a toujours des postulats indémontrés au fondement de toute science (p.314). Mais en outre ce postulat est posé par chacun, plus ou moins implicitement, dès lors qu'il fait de la psychologie. En somme Lacan nous dit que la validité de notre compréhension repose sur une psychologie ***« naturelle*** ». Ce qui confirme que nous ne sommes pas dans une pensée de la coupure, mais comme chez les phénoménologues dans un retour aux significations ***« vitales*** » (aux choses mêmes).

Pourtant un commentateur ultérieur, B. Ogilvie (1987) prétend trouver dans la thèse de Lacan le signe d'une ***« rupture consommée avec la phénoménologie*** », précisément dans ce passage cité plus haut où Lacan, après avoir réaffirmé son allégeance à la psychologie compréhensive, précise que cette compréhension doit s'appuyer sur des signes ***« si objectifs que le schéma s'en puisse confondre avec cela même qu'on applique à l'étude du comportement animal*** »(p.311). Que veut dire Lacan par là : sûrement pas son adhésion à une position béhavioriste. Ce serait tomber de Charybde en Scylla. Ogilvie le reconnaît lui-même. Lacan veut avant tout protéger la psychologie, et la psychiatrie de tout réductionnisme, d'où ses recours à la phénoménologie. Comment faut-il lire alors cet appel à la psychologie animale. En réalité Lacan ne souhaite pas nous faire lire le comportement humain en disciple matérialiste de Pavlov, excluant tout appel au sens (ce serait refuser la valeur de la compréhension). Selon nous, son modèle de compréhension du comportement animal est plutôt à chercher du coté de von Uexküll [91] , dans son analyse du sens vital de ces comportements. Si c'est le cas, alors la référence au comportement animal ne signifie pas, comme le prétend Ogilvie, une rupture, dès la thèse avec la phénoménologie. La rupture serait encore à venir. [92]

De même il ne faut pas interpréter trop rapidement sa référence au social, comme le

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

signe d'un engagement politique, disons socialiste (Nizan y verra l'influence ***« certaine*** » du matérialisme dialectique). Lorsque par exemple à la page 337, Lacan après avoir souligné que la totalité à prendre en compte pour la compréhension du comportement humain englobe le contexte social (***« la personnalité n'est pas « parallèle » au processus névraxique, ni même au seul ensemble des processus somatiques de l'individu : elle l'est à la totalité constituée par l'individu et par son milieu propre*** »), il précise dans une note : ***« on voit que dans notre conception, ici conforme à Aristote, le milieu humain, au sens que lui donne Uexküll, serait par excellence le milieu social humain*** » Il ne faut donc pas voir là une prise de position marxiste, ni même sociologiste ou culturaliste, la référence est Uexküll et le social dont il s'agit ici est ramené au vital. Lacan d'ailleurs poursuit : ***« il est inutile de souligner combien cette conception s'oppose aux doctrines, d'ailleurs ruinées, de l'anthropologie individualiste du XVIIIe siècle et particulièrement une conception comme celle du « Contrat social » de Rousseau dont le caractère profondément erroné relève du reste directement de la structure mentale paranoïaque propre à l'auteur*** » (note 21, p. 337). Loin du matérialisme dialectique cher à Nizan, ce qui se manifeste là pour nous de façon plus évidente c'est l'influence de la pensée du vicomte contre-révolutionnaire Louis de Bonald [93] . Le milieu humain qu'évoque Lacan ce n'est pas la Gesellschaft, mais la Gemeinschaft [94] , communauté sur le modèle de la famille, reposant sur les liens du sang et la participation affective. Le ***« social*** » selon Lacan dans sa thèse, c'est le ***« social-vital*** », un milieu organique comme est le milieu familial. Lacan d'ailleurs ne parle jamais de conflit social, mais de conflit ***« vital*** »). On pourrait déjà voir là une des origines de son refus de penser plus tard l'autonomie de l'individu.

C'est pourquoi nous pensons pouvoir maintenir que lorsque dans sa thèse Lacan fait reposer la compréhension sur les bases d'une ***« participation affective*** », on doit voir là d'abord la reprise des positions de la mouvance phénoménologique (Jaspers, Scheler, et en élargissant le cercle, Bergson, Dilthey, Goldstein) [95] . S'il fallait en outre prendre en compte les influences des penseurs du social, ce n'est pas du coté d'un matérialisme, atomistique ou révolutionnaire, qu'il faudrait en chercher l'origine, mais chez les penseurs de l'ordre naturel. [96] Cette influence de Bonald persistera durablement. Il inspirera encore

91 Jacob von Uexküll (1921) peut être considéré comme le père de l'éthologie moderne. Etudiant le comportement animal, il pose que chaque espèce a son milieu vital propre, l'Umwelt, à quoi correspond son Innenwelt, monde intérieur vécu. Chaque individu forme avec son milieu propre une totalité close, en équilibre, ce qui ne veut pas dire que l'environnement réel ne puisse être hostile. Uexküll influencera Goldstein, qui inspirera Merleau-Ponty (Sur ces points voir Merleau-Ponty « *La Structure du comportement* »1942)

92 Ayant plaqué, par un effet d'après-coup, le Lacan ultérieur sur le Lacan de la thèse, Ogilvie (1987) trouve alors un côté surréaliste à son discours. Quoi de plus surréaliste en effet que les collages improbables («comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie").

93 On sait que le vicomte rouerguat critiquait violemment la notion de contrat social, et l'idée que l'autorité puisse émaner d'une volonté commune. Nous reviendrons plus loin à Bonald à propos de l'idée de « résistance ».

94 Nous faisons référence à la différence établie par le sociologue allemand Tönnies (« Gemeinschaft und Gesellschaft », 1887)

en vertu de la loi du droit d'auteur.

sa théorie du langage (On sait que chez Bonald le Verbe préexiste à l'individu et qu'ainsi le sujet est déjà pris dans un Discours [97]).

C'est seulement après la guerre que toutes les références revendiquées dans la thèse, toutes les notabilités intellectuelles de l'avant-guerre, à qui Jacques Lacan faisait révérence, les Bergson, Janet, Blondel, les phénoménologues, seront toutes systématiquement démolies. Les raisons sont multiples qui poussaient Lacan, comme beaucoup d'autres à faire table rase. Nous en relèverons une. Dans son précis d'histoire de la psychiatrie Y. Pélicier rappelle le poids très lourd de ***« la génération de 1850*** » - Bergson né en 1859, comme Janet et comme Husserl, Pavlov en 1849, Freud en 1856-. Bien qu'il ait placé sa pensée sous le signe d'un retour à Freud, on peut penser que Jacques Lacan pour s'imposer comme chef d'école, devait fatalement en venir à rompre avec cette génération, se retrouvant de fait aux côtés des surréalistes, et des penseurs marxistes, alors même que le fond de sa philosophie loin d'être ***« moderne*** » est au contraire très traditionaliste.

En 1932 Jacques Lacan n'a pas encore la conception du moi qui sera la sienne ultérieurement. Il ne le pense pas en terme de coupure - et d'aliénation - mais en terme de synthèse. C'est pourquoi tout lecteur honnête de la thèse sur la paranoïa a du mal à y trouver cette conception du sujet divisé qu'E. Roudinesco prétendra plus tard y déceler (voir plus loin). L'accent mis dans la thèse sur la notion de personnalité, sa définition reposant sur sa cohérence, devraient nous l'interdire. Comme Moi et personnalité sont liés, la seule affirmation de la validité de la notion de personnalité conduit ipso facto à la reconnaissance de la réalité du moi, un moi donc non ***« imaginaire*** ». Pour Lacan ce qui sauve et permet d'appréhender et de comprendre la personnalité ce sont ses caractéristiques de *totalité* et de *cohérence*. La personnalité dans sa thèse a une réalité objective qu'il tient à défendre vigoureusement contre les attaques réductionnistes de la psychologie scientifique et introspective. Rappelons ainsi ce passage de la page 35 où il repousse la critique élevée par la psychologie scientifique. Perdant de vue la ***« réalité expérimentale*** » que recouvre la notion de personnalité, la psychologie scientifique en vient à ***« la rejeter totalement*** », à la vider de toute réalité pour n'en garder qu'une coquille vide, la réduire à un pur lieu virtuel, ***« où le sujet n'est plus rien que le lieu d'une succession de sensations, de désirs et d'images*** ».

On voit que la personnalité, le moi, le sujet, ne sont pas en 1932, dans la thèse de J. Lacan, ce qu'ils deviendront plus tard, des réalités illusoire, arbitraires, ou

95 Lacan parle de « sympathie », Jaspers d'empathie. Scheler parle d'intropathie : chez Scheler l'intropathie passe par la lecture du corps de l'autre, c'est l'autre qui m'apprend ce que je ressens. Le corps de l'autre joue le rôle d'un miroir, mais pas un miroir trompeur comme chez le futur Lacan, on est sur une ligne qui mène à Winnicott.

96 Sur la participation affective, une autre source est sans doute Lévy-Bruhl, cité dans la bibliographie de la thèse.

97 Dans un article paru dans une revue lyonnaise, « Le Cathopsy », Entrevues », n°15, 1988, Jacques Hochmann piste l'héritage traditionnaliste de la psychiatrie française. Ressuscitant des penseurs oubliés comme Buchez ou le philosophe lyonnais Nicolas Bergasse (« Pour parler, il faut absolument avoir été parlé », disait-il, anticipant Lacan et Dolto..), il met en évidence l'héritage de Bonald ou De Maistre chez Morel, mais aussi chez Lacan et Foucault.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

conventionnelles, des purs lieux virtuels [98] . Quant à l'idée d'une rupture essentielle -d'une schize-, dans le moi ou la personnalité, elle ne peut qu'être écartée ici, puisque toute sa démonstration repose sur la mise en correspondance de deux cohérences, deux synthèses : la cohérence de la paranoïa d'un côté, la cohérence de la personnalité de l'autre. [99]

D'ailleurs, sur quoi fait-il reposer la thérapie de la paranoïa ? Non sur une psychanalyse du moi entendu comme dissolution d'une illusion aliénante ; une telle analyse est selon lui inapplicable dans le cas de la paranoïa ; mais plutôt sur une psychothérapie dirigée, normative même, et dont l'objectif affirmé est de renforcer le Moi. C'est qu'en effet la psychose paranoïaque s'origine dans un défaut de construction de la personnalité au moment de la formation du surmoi (au ***« stade génétique du surmoi*** », p.345), c'est ce qui conduit Aimée de façon inconsciente -, mais objectivement compréhensible à l'observateur extérieur-, à chercher à satisfaire un besoin d'autopunition. A la différence des névroses soignées par Freud, dans la psychose paranoïaque, l'inconscient s'exprime quasi directement dans le délire. De ce fait un progrès curatif ne peut être attendu que de l'éveil de résistances du moi à cette invasion (rappelons que l'essence de la personnalité est fondée sur sa capacité à résister). Devant ce type de trouble une psychanalyse classique est, selon Lacan, de peu d'utilité. Il n'y a pas lieu ici d'analyser l'inconscient. La thérapie doit consister plutôt en une psychanalyse du moi. Page 280 : ***« le problème thérapeutique des psychoses me semble rendre plus nécessaire une psychanalyse du moi*** ». Une telle affirmation ne peut ravir que des lacaniens amateurs de lecture rapide. Si Lacan parle bien déjà de psychanalyse du moi, il ne s'agit pas ici de dissoudre le moi grâce à cette analyse, mais bien au contraire de l'étayer en renforçant ses résistances à l'inconscient (***« le progrès curatif y est essentiellement lié à l'éveil de résistances chez le sujet*** », p.280). Demandons-nous si Jacques Lacan ne se place pas ici sur une position qui est celle même qu'il reprochera plus tard à l'Ego psychology. La « psychanalyse » du moi proposée ici par Lacan a pour objectif de le renforcer [100] .

Si nous mettons le mot psychanalyse entre guillemets, c'est, comme on le voit bien ici, que Lacan, dans sa thèse, prend quelque distance avec la psychanalyse classique, la psychanalyse freudienne telle qu'on la connaissait déjà bien à l'époque. Il faut l'oublier ici dit-il. Elle est adaptée aux névrotiques mais non aux paranoïaques pour lesquels elle doit

[98] Il parcourra du chemin, Jacques Lacan depuis cette défense de la personnalité contre tous les réductionnismes, jusqu'à la position purement topologique du sujet qui semble ici par avance condamnée. Au bout du chemin - du Holzweg pour renvoyer à Heidegger (1950)-, le sujet n'aura rien de plus qu'une position de support virtuel, mais souffrant, manipulé et roué, victime passive du sadisme de l'autre (les grands autres, la société, les parents…).

[99] En soi cette mise en correspondance est artificielle et même dangereuse pour sa thèse car elle peut être lue dans un autre sens. On pourrait en tirer la conclusion, qui sera celle de Lacan plus tard, que la personnalité, ou le moi, sont en eux-mêmes des paranoïa, des constructions délirantes. Mais ce n'est pas la position que Lacan adopte ici ; la réalité objective de la personnalité est affirmée de manière répétée tout au long de la thèse.

[100] Et il ne faut pas le forcer beaucoup pour qu'il propose, dans cet objectif de renforcement du moi, le moi du psychiatre comme modèle…

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

être remplacées par une ***« nouvelle psychothérapie dirigée*** » en clinique fermée. La méthode même de l'interprétation, cette méthode symbolique longue et complexe (allusion au long travail d'interprétation proposé dans la ***« Traumdeutung*** »), n'est pas ici adaptée à ces cas, c'est pourquoi il lui préfère la compréhension. On voit qui il choisit alors entre Jaspers et Freud. Le jeune impétrant psychanalyste n'est guère orthodoxe en privilégiant la compréhension immédiate. Mais peut-être le futur psychiatre pense-t-il aussi que cette méthode convient mieux à l'esprit et à la clarté française.

Lacan est, dans sa thèse, du coté du moi, et de la société. En 1932 on est loin de ce que sera le Lacan concubinant avec l'anti-psychiatrie. Il verrait sans doute favorablement la participation des psychiatres à l'organisation sociale Il se montre ici tout à fait partisan d'un traitement et d'une prophylaxie dirigées de ces malades. Il leur déconseille par exemple le mariage et n'hésite pas à leur prodiguer d'autres recommandations que nous dirions d' » orientation ». Voici en exemple quelques-unes de ses préconisations tirées des pages 277 à 279 de sa thèse : ***« la forme d'activité la plus souhaitable pour ces sujets, c'est leur encadrement dans une communauté laborieuse à laquelle les lie un devoir abstrait. Ces malades ne méritent pas le mépris dont les accablent certains auteurs, ils peuvent être au contraire des éléments de haute valeur pour une société qui sait les utiliser. Instituteurs, infirmières, aides de laboratoire, de bibliothèque, employés, contremaîtres, ils révéleront des qualités morales très sûres, en même temps que des capacités intellectuelles en général non médiocres*** ». Il continue un peu plus loin : ***« d'autres que nous ont souligné l'important contingent qu'apporte à la paranoïa ce qu'on appelle, d'un nom injustement péjoratif, les primaires : instituteurs et institutrices, gouvernantes, femmes attachées à des emplois intellectuels subalternes, autodidactes de toute espèce, etc..*** ». Et plus loin encore ***« il nous semble que ce type de sujet doit trouver le plus grand bienfait à une intégration, conforme à ses capacités personnelles, dans une communauté de nature religieuse. Il y trouvera en outre une satisfaction, soumise à des règles, de ses tendances auto-punitives. À défaut de cette solution idéale, toute communauté tendant à satisfaire plus ou moins complètement aux mêmes conditions : armée, communautés politiques et sociales militantes, sociétés de bienfaisance, d'émulation morale, ou sociétés de pensée, bénéficiera des mêmes indications*** ».

Si après avoir relu ses lignes on se reporte aux commentateurs de la thèse, on ne peut qu'être surpris de leur interprétation. Surpris de voir par exemple un B. Ogilvie (1987) affirmer que Lacan y dénonce ***« la finalité moralisante et répressive policière de la psychiatrie*** », alors que Lacan s'y pose comme totalement psychiatre. B. Ogilvie reconnaît d'ailleurs que ***« son rapport (de Lacan) à la psychanalyse est d'abord latéral*** ». Mais selon un procédé courant chez les historiens du lacanisme, il interprète cet écart aussitôt pour affirmer que c'est justement dans cette distance à la psychanalyse qu'il lui est fidèle : (Ogilvie p. 7) ***» son rapport à la psychanalyse est d'abord latéral et même si l'on peut montrer que c'est cet écart qui lui permet de conserver finalement les aspects les plus décisifs de la découverte freudienne, il n'en reste pas moins que tout son travail ultérieur restera marqué par une problématique et un style des questions qui en diffèrent*** » [101] .

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Dans le prolongement de sa position d'alors sur le moi, il faut nous arrêter un moment sur ce qu'il dit du narcissisme. Il juge par exemple que la psychanalyse n'a pas assez approfondi sa découverte sur ce point. A première vue cette affirmation paraît annoncer toute la suite d'une oeuvre dont on pourrait dire qu'elle ne parle que du narcissisme. Cependant dans sa thèse c'est dans une autre direction qu'il va. Ici quand il parle du narcissisme c'est du surmoi qu'il s'agit et non pas du moi. Le narcissisme qui l'intéresse ici c'est le ***« narcissisme secondaire*** », héritier du complexe d'Œdipe, qui conduit à la constitution du surmoi par intériorisation de la fonction d'autopunition. La paranoïa est d'abord une pathologie de la culpabilité. Certes son interrogation sur le narcissisme va au-delà du processus de réintrojection des contraintes sociales. Il se demande par exemple si d'autres fonctions du moi ne pourraient être expliquées de la même façon. ***« Dans quelle mesure toutes les fonctions intentionnelles du moi et les premières définitions objectales elles-mêmes s'engendrent d'une façon analogue, c'est ce que nous ne pouvons espérer savoir que par la voix de recherches à venir*** » (page 326).Une hypothèse est donc simplement soulevée, celle que les fonctions intentionnelles du moi pourraient naître aussi de l'introjection de l'environnement socio-familial, pas seulement comme un précipité culturel – ce que sera plus tard la ***« personnalité de base*** » - mais comme introjection d'une personne. Dans ce cas, toute connaissance ne serait d'abord que ***« connaissance d'une personne*** ». Lacan ne semble pas pour lors trancher dans ce sens, car l'origine de ces fonctions intentionnelles lui pose un problème épistémologique.

Toutes les fonctions du moi peuvent-elles avoir une même origine, s'interroge-t-il ? La question posée, est celle de la naissance du moi et du narcissisme primaire, avec en arrière-plan, celle des fonctions qu'on pourrait dire ***« autonomes*** » du moi, c'est-à-dire d'un accès du moi à la réalité. Il y a selon Lacan deux ***« Moi***" et il reproche à Freud de ne pas les différencier. Il y a le moi concret, ses ***« tendances concrètes »*** nées d'une ***« genèse concrète*** », et le moi ***« sujet de la connaissance*** ». En d'autres termes il reproche à Freud de confondre le sujet psychologique et le sujet épistémologique [102] . Il lui fait grief de faire de la conscience-perception ***« le noyau même du moi*** », et de dire en même temps que le moi naît de la différenciation de la surface du ça au contact de la réalité. Il pose ainsi la question de l'existence du narcissisme primaire. Comment le ça qui ne règle ses pulsions que sur le seul principe de plaisir pourrait-il miraculeusement se convertir au principe de réalité. Le principe de réalité ne peut opérer sur le ça. Il est donc ***« illégitime*** » dit Lacan de faire intervenir le principe de réalité dans la génération du moi, puisque le principe de réalité, donc la fonction gnoséologique, ***« implique le moi***

[101] B. Ogilvie relit la thèse à travers M. Foucault, Canguilhem, et surtout le Lacan à venir. Quant à l'utilisation rhétorique du paradoxe (c'est en n'étant pas fidèle à Freud qu'on lui est le plus fidèle), on reconnaît bien là le procédé du philosophe professionnel (c'est en étant au plus loin qu'on est au plus prés, la vraie morale se moque de la morale…etc.). L'idée qu'on puisse être fidèle à Freud en se distanciant de lui n'est pas fausse en elle-même. Encore n'en faut-il pas user pour refaire l'histoire. N'oublions pas que le drapeau de Lacan c'est le retour à Freud. C'est cette fidélité à Freud qu'il faut donc examiner. Elle n'est ni effective, ni d'ailleurs revendiquée, dans la thèse.

[102] Mais peut-on les différencier comme cela ? Le sujet épistémologique peut-il exister abstraitement, comme « sujet de la science » ? Lui seul existant lorsqu'on aura fait disparaître le sujet psychologique (voir les chapitres sur Althusser et Foucault).

en vertu de la loi du droit d'auteur.

lui-même en tant que sujet de la connaissance ». Il y a bien là une contradiction. Lacan se contente de la relever [103] . Il y a plusieurs façons de la résoudre. Soit réduire le sujet gnoséologique, et dans ce cas l'accès à la réalité, ne reposant que sur un moi issu du ça, est de part en part illusion, fantasme ou hallucination ; nous n'avons aucun accès au réel. Soit il n'y a qu'un sujet abstrait, sujet de la science, et alors adieu au ***« sujet concret*** », à la personne. Qui alors, et comment, peut rejoindre le discours de ce sujet abstrait ? Qui, et comment, peut prétendre se placer dans une position de surplomb pour parler en Son Nom ? Soit l'on pose que cette ambiguïté est fondatrice, principielle. Dans ce dernier cas, un accès à la réalité est possible, la fonction gnoséologique peut s'exercer de manière suffisamment indépendante, et l'on doit admettre que sinon un moi évolué, du moins un pré-moi, ou des fonctions suffisamment autonomes du moi, existent de manière innée, qui autorisent un accès à la réalité. (Mais dans ce cas il est difficile d'affirmer comme l'a fait Freud, ou encore l'Ego-psychology, en cela complètement orthodoxe, que le moi naît d'un narcissisme primaire et autistique). [104]

Puisque nous venons de parler de la conception du moi dans sa thèse, c'est sans doute le lieu de relever les quelques lignes de J. Lacan qui pourraient anticiper les développements à venir. Parce que c'est un de ses premiers jugements sur la place et la fonction de l'imaginaire, d'un imaginaire qui prendra, sous une autre forme, tant de place dans la suite de l'œuvre, nous voulons attirer l'attention sur une remarque de Lacan, à la page 32. Il y est question de l'imagination de soi et de ses rapports avec l'intentionnalité et la synthèse de la personnalité. Voici cette citation : ***« dans la mesure où ces deux éléments (de synthèse et intentionnalité) s'écartent l'un de l'autre, la personnalité se résout en imaginations sur nous-mêmes, en « idéaux » plus ou moins vains : cet écart qui existe toujours dans une certaine mesure a été isolé comme une fonction essentielle à l'homme, et même pour certaine philosophie à toute vie »***, et dans une note il renvoie à Jules de Gaultier et à ***« la fonction métapsychologique*** » qu'il a isolée

[103] Dans la longue note, plus de dix lignes, consacrée à Bergson, -celle où il affirme que la connaissance approfondie de «*Matière et mémoire*" devrait être exigée de tous les psychopathologues-, Jacques Lacan aligne sa position gnoséologique sur la philosophie américaine : « le point de vue auquel nous rattacherions le plus volontiers est celui des réalistes américains, pour lesquels sensation et matière tirent leur commune origine d'une « expérience neutre », à partir de laquelle se différencient la connaissance et l'objet. Selon lui, seul un tel point de vue permet actuellement d'échapper aux illusoires antinomies du subjectivisme gnoséologique. Pour Lacan comme pour la tradition classique, «nihil erit in intellectus quod prius non fuerit in sensu »(p.336). En d'autres termes le principe de réalité est fonctionnel d'emblée. Notons que la reconnaissance de la nécessité d'une expérience neutre aurait pu le conduire à accepter la sphère libre de l'ego psychologie.

[104] C'est sans doute volontairement que Freud a maintenu cette contradiction. « La théorie psychanalytique cherche à rendre compte de la genèse du moi dans deux registres relativement hétérogènes » remarquent Laplanche et Pontalis (1967, p.241). Notez que Mélanie Klein elle-même, dont on sait pourtant l'accent exclusif qu'elle a mis sur le fantasme inconscient, pose le principe de l'existence d'un moi inné ayant accès à la réalité. Elle l'a répété dans plusieurs articles, dont «L'importance de la formation du symbole dans le développement du Moi »(1930). Citons sa fidèle interprète Hanna Segal, p. 7 de l' » Introduction à l'œuvre de Mélanie Klein » (1964) : « La formation du fantasme est une fonction du moi. Le point de vue selon lequel le fantasme est une expression mentale des pulsions par l'intermédiaire du moi, suppose un plus haut degré d'organisation du moi que Freud ne le postule généralement. On pourrait aussi évoquer W. Bion et ses liens C. Sur ce point en tout cas, les positions des kleiniens et des anna-freudiens –y rangeant l'Ego psychology-, ne sont pas si éloignées qu'on s'est plu à le répéter chez nous.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

sous le nom de ***« bovarysme***" (Précisons pour les lecteurs d'aujourd'hui que Jules de Gaultier voyait en effet dans ce qu'il a appelé le ***« bovarysme*** » (1902), ce ***« comportement moral*** » typique d'insatisfaction romanesque, une fonction essentielle, le ***« pouvoir qu'a l'homme de se concevoir autre qu'il n'est*** ». Il en faisait une nécessité permanente de la condition humaine [105]) . Si nous mentionnons cette remarque, c'est juste pour faire remarquer qu'on n'y voit pas Lacan s'attaquer aux erreurs et aux dangers de l'imagination, ou du bovarysme, alors qu'à cette époque, dans les milieux psychiatriques, ils étaient connotés négativement, et parfois liés à la paranoïa (cf. le Dr. Génil-Perrin cité par J. Lacan).

Nous l'avons déjà remarqué en évoquant le commentaire de B. Ogilvie, les exégètes fascinés par l'œuvre de Lacan, ont tendance à interpréter la thèse à partir des travaux ultérieurs. Nous voudrions nous arrêter sur l'utilisation de ce procédé par une historienne considérée du lacanisme, nous voulons parler d'Elizabeth Roudinesco (1993), qui dans une interprétation d'après-coup, réintroduit à toute force dans la thèse une conception du moi qui ne s'y trouve pas. Cette interprétation s'arc-boute sur la citation de Spinoza que Lacan a placée en exergue à sa thèse et qu'il commente ensuite lui-même dans la demi-page terminale de la deuxième partie. La troisième partie étant qualifiée par Lacan lui-même de simple appendice, on peut donc dire que la citation de Spinoza et le commentaire final encadrent la thèse. C'est dire son importance.

Voici d'abord la traduction donnée par Lacan lui-même de cette citation, la proposition LVII de l'Ethique III : ***« une affection quelconque d'un individu donné montre avec l'affection d'un autre d'autant plus de discordance, que l'essence de l'un diffère plus de l'essence de l'autre »*** (p. 342). Le sens de cette proposition paraît assez clair : considérant deux individus différents, Spinoza affirme que leurs affections diffèrent en proportion de leur différence d'essence. On peut le vérifier dans la démonstration de la proposition qui suit, où Spinoza précise que ***« le désir de chaque individu diffère d'un autre autant que la nature ou l'essence de l'un diffère de l'essence de l'autre*** ». C'est le sens sans doute retenu par Lacan, car il va dans le sens de sa thèse sur le rapport de la psychose avec la personnalité : nos affections (nos psychoses) diffèrent selon notre nature (notre personnalité).

L'interprétation d'Elizabeth Roudinesco (1993a, p.81-85) va dans un sens tout à fait opposé en s'appuyant sur un commentaire tendancieux selon nous de l'utilisation du mot ***« discordance*** ». L'utilisation du mot discordance dans la traduction de Lacan n'est pas, nous dit-elle, sans signification. La reliant à Chaslin, à la Spaltung de Bleuler, et pour finir à l'Ichspaltung de Freud [106] elle en tire cette interprétation : ***« les affections dites***

[105] Son ouvrage porte le titre : «Le bovarysme, essai sur le pouvoir d'imaginer ». Par ailleurs nietzschéen, peu avant son essai sur le bovarysme (1902), il avait publié « De Kant à Nietzsche ».

[106] Rappelons que la thèse de Lacan est de 1932 et que l'Ichspaltung, le clivage du moi, n'est vraiment analysé par Freud qu'en 1938, dans l' » Abrégé » et dans son article sur « Le clivage du moi et le processus de défense ». Il a cependant été évoqué en 1927, dans un article sur le fétichisme, mais la bibliographie de la thèse ne comportant aucun ouvrage de Freud postérieur à l'année 1924, on peut douter que Lacan en ait eu connaissance. Voir sur ce point l'article du Vocabulaire de Laplanche et Pontalis (1967, p. 67).

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

pathologiques et les affections dites normales font partie d'une même essence qui définit leur discordance »(p.84). Traduisons à notre tour : il n'y a pas de différence d'essence entre le normal et le pathologique, dans l'un et l'autre cas l'essence est caractérisée par la discordance. Or non seulement la proposition 57 de Spinoza dit explicitement que l'essence d'un l'individu diffère de l'essence d'un autre, mais toute la thèse de Lacan repose sur l'affirmation de la cohérence de la personnalité du paranoïaque. E. Roudinesco lit autre chose sans doute par un désir de justifier la suite, d'affirmer une fidélité originaire -mais anachronique- à l'œuvre de Freud, et d'inscrire de la cohérence dans la démarche théorique de Lacan. Elle veut introduire la discordance en chaque individu, alors que Lacan appuie sa compréhension de la paranoïa sur sa cohérence, afin de pouvoir retrouver chez le premier Lacan, un concept précurseur du ***« manque*** » et de la ***« refente*** ». Anticipant le scepticisme du lecteur, elle ajoute : ***« on voit donc ici encore que Lacan ne maîtrisait pas le vocabulaire conceptuel de la psychanalyse alors même qu'il avait déjà saisi l'essentiel de la découverte freudienne*** » (p.84) [107] . Or Lacan veut si peu de cette discordance en 1932 qu'il la refuse même aux hystériques : dans la note 28 de la page 43, à propos du ***« dédoublement de la personnalité*** », il nous dit que ***« dans les « scissions du moi », telles que nous en montre l'hystérie, apparaît une cohérence personnelle qui, bien qu' inconsciente, n'est pas moins certaine (cf. les travaux de Binet, de Janet, de Freud)».*** Dans la thèse, il s'agit avant tout pour Lacan, pour ***« sauver*** » la personnalité, de défendre partout sa cohérence. Quant à l'affirmation d'E. Roudinesco, selon laquelle, pour le Lacan de l'époque, il n'y a pas de différence d'essence entre le normal et le pathologique, nous nous contenterons de lui opposer ces quelques lignes de la page 257 de la thèse: ***« Pourquoi, comme nous l'avons indiqué plus haut, la structure des représentations morbides ne serait-elle pas dans les psychoses simplement autre que la normale ?*** » demande Lacan, et il se réfère à Ch. Blondel : ***« Blondel dans son livre d'une rare prudence intellectuelle a bien mis en valeur ce fait : que la conscience morbide apparaît comme d'une structure radicalement différente de la conscience normale*** ». Telle semble donc bien être la position de Lacan à l'époque de la thèse.

Avant d'en terminer avec la thèse de J. Lacan sur la paranoïa, nous voudrions revenir sur la place qu'elle accorde à la psychanalyse et aux psychanalystes. Nous avons par exemple relevé, d'un point de vue simplement anecdotique, une poignée de notes sur quelques-uns de ces psychanalystes qui deviendront, un peu plus de dix ans plus tard, les objets choisis de son exécration. Ainsi de Marie Bonaparte, Jacques Lacan dit dans une note (note 18 pages 334) que ***« Dans la littérature française, aucune étude de la psychose passionnelle ne nous semble démontrer plus de pénétration clinique et plus de justesse de l'indication des sanctions sociales que la belle monographie que Mme Marie Bonaparte sur le cas qui passionna l'opinion, de la belle-mère meurtrière, Mme Lefebvre*** ». Sur la question du Surmoi, c'est la lecture de l'article d'Anna Freud, ***« Introduction de la psychanalyse des enfants*** », récemment publié dans la *Revue Française de Psychanalyse* (n° 1, 1932, p. 70-90), qu'il conseille. D'Otto Fenichel, dont il fera plus tard le fossoyeur de la psychanalyse aux États-Unis, Jacques

[107] Nous retrouverons ce type d'interprétation, à propos de Canguilhem : si Canguilhem ne parle pas de Freud, c'est justement le signe qu'il ne parle que de lui…

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Lacan dit, page 258, que sur le point des investissements objectaux :» on trouvera une synthèse heureuse de l'ensemble des travaux psychanalytiques sur ce sujet dans le livre d'O. Fenichel ***« Perversionen, Psychosen, Carakterstorüng*** ». Plus généralement, la lecture de l'ensemble de la thèse montre qu'à l'époque de sa rédaction ni la psychanalyse ***« génétique*** », ni les stades n'étaient condamnés ; Jacques Lacan en inventait même un, le stade du Sur-moi.

Plus fondamentalement on voit que la psychanalyse n'occupe dans cette thèse qu'une place secondaire. Elle ne fournit que des éléments complémentaires à ce qu'apporte la compréhension directe quant à la connaissance et au traitement de la psychose. Et non pas la psychanalyse comme technique d'interprétation symbolique, mais en tant que technique d'analyse des résistances. Seule l'analyse de ces résistances et de ses échecs peut fournir la base de la nouvelle psychothérapie dirigée que Lacan envisage pour la psychose. Et encore faut-il préciser ici ce que Lacan entend alors par analyse des résistances. Aujourd'hui nous l'entendons ordinairement selon un point de vue plus avancé de l'histoire du freudisme, où la résistance se confond avec les défenses du moi. Or il ne s'agit pas de cela pour le Lacan de la thèse. Et il n'est pas question de réduire le moi. Même chez Freud d'ailleurs, la notion de résistance a une première utilisation pré-psychanalytique - quand, revenant de chez Bernheim en doutant que l'hypnose soit la meilleure voie d'accès au souvenir traumatique, contrairement à ce que pensait Charcot, il s'aperçut des difficultés qu'il rencontrait à faire parler ses malades. Il n'était pas alors question de résistance inconsciente, et encore moins de résistance inconsciente du moi -. Et ainsi chez Lacan. Un point qui nous paraît éclairant c'est le fait que Lacan, bien qu'il parle d'autopunition, à aucun moment ne met en avant de conflit interne [108] . Pour qui pense que la notion de conflit interne est consubstantielle à la théorie psychanalytique, cette absence chez Lacan, et tout au long de son œuvre, devrait amener à conclure que la psychanalyse lacanienne est d'une essence tout à fait différente de la psychanalyse freudienne. Sans conflit interne, la résistance a un autre sens, elle n'est pas une résistance à l'inconscient, et pour cause.

Nous voilà presque au bout de l'examen de cette thèse qui aurait été perçue comme ***« révolutionnaire*** ». Comment a-elle pu l'être, s'agissant déjà du genre de la thèse. D'où est venue cette interprétation ?

Cela vient d'abord de ce qu'on ne l'a pas lue «toute", que chacun n'en a retenu qu'une partie. Tout d'abord il y a eu ceux qui y ont lu la place faite à la psychanalyse, et à une psychanalyse « ***à la française*** », prenant ses distances avec la science allemande. Il y a eu l'histoire personnelle, le roman d'une vie, qui en était la partie vive. Il y est question de la folie, d'une femme, et d'un acte criminel, et l'on sait la fascination des surréalistes sur ce sujet, surtout s'il s'agit d'un femme. C'est l'histoire d'Aimée, et non la thèse de Lacan qui séduisit les surréalistes. Et puis c'était une paranoïaque et cela résonnait avec les théories de Salvador Dali sur cette folie [109] . Ensuite cette thèse pouvait être lue sous un angle politique, si l'on donnait en plus une interprétation sociale de ce crime (comme

[108] Rappelons ici que pour le Lacan de la thèse : « la réaction psychologique a la valeur de toute réaction vitale : elle est simple par sa direction et par sa signification »(p.266). Ce qui permet d'ailleurs à la compréhension de s'exercer directement et pleinement au psychotique -sous condition tout de même que l' » observateur » s'aide de « tout son pouvoir de sympathie »(p224).

en vertu de la loi du droit d'auteur.

cela deviendra patent avec le crime des sœurs Papin, interprété encore aujourd'hui selon le schéma de la lutte des classes. Cf. plus haut). Enfin l'autopunition, tuer pour être puni et apaiser la culpabilité qui vous ronge était l'interprétation à la mode. Même si Jacques Lacan ne faisait que poursuivre dans une direction largement ouverte par Hesnard ou Allendy, cette thèse pouvait encore apparaître comme nouvelle. Hesnard, auteur avec Régis, son professeur, du 1er article publié en France sur la psychanalyse [110], ami des surréalistes [111], venait de publier en 1930, en collaboration avec Laforgue, un ouvrage sur ***« Les processus d'auto-punition*** » [112]. Lacan dans une note (n. 27, p. 43) évoque un autre travail ***« remarquable*** » [113] d'Hesnard, mais ne parle pas de cet article-là et omet de le citer dans sa bibliographie.

Enfin et surtout, sans qu'il soit nommément évoqué, la thèse de Lacan renferme des références implicites à G. Politzer auxquelles réagissent communistes « révolutionnaires »et groupes contestataires affilliés. Un des signes de connivence est donné par l'utilisation récurrente de l'épithète «concret" (***« tendances concrètes*** », p. 333, 334, 337, …) qui ne peut apparaître alors que comme une référence au projet de ***« psychologie concrète du drame humain*** » de Politzer. C'est ce qui permet à Crevel ou Nizan, de lire la thèse de Lacan comme « révolutionnaire » et « matérialiste » - au sens évidemment du matérialisme dialectique-. Même si le célèbre ouvrage de Politzer ne figure pas dans sa bibliographie, Lacan ne peut ignorer cette ***« Critique des fondements de la Psychologie***" qui date, rappelons-le, de 1928 et porte comme sous-titre : ***« La psychologie et la psychanalyse*** » (voir le chapitre consacré à Althusser). Pas plus qu'il ne peut ignorer sa ***« Revue de Psychologie concrète*** » dans laquelle Hesnard a

[109] S. Dali (1971) était fasciné par les deux aspects de la psychose paranoïaque : d'une part l'expression brutale du désir dans le délire, d'autre part son coté systématisé. Par sa méthode paranoïaque-critique, en jouant la folie, il pense pouvoir contrôler le délire, laisser surgir des contenus oniriques, tout en gardant un recul suffisant pour élaborer une œuvre picturale construite et hyperréaliste. Notez qu'au fond, derrière les provocations, sa «méthode" ne fait que donner une interprétation caricaturale du «penser-fantasmer" qui préside à la création. Nous en parlerons dans notre deuxième partie.

[110] « La doctrine du docteur Freud et son école » paru dans l' » *Encéphale* » d'avril-mai-juin 1913. Freud lui-même mentionne Régis et Hesnard parmi les premiers auteurs ayant proposé une présentation d'ensemble de son œuvre (« *La Psychoanalyse des névroses et des psychoses* », 1914) dans sa préface aux « *Leçons d'Introduction à la psychanalyse* »).

[111] Breton a découvert la psychanalyse justement dans l'ouvrage de Régis et Hesnard. Il adressera à Hesnard son « *Manifeste du surréalisme* » en 1924, (»*L'évolution psychiatrique* », fondée par Hesnard et Laforgue en publiera une partie) puis « *Najda* » en 1928 On voudrait ajouter ici que dans bien des domaines Hesnard a précédé Lacan –pour l'anecdote, Hesnard participa à l'élaboration des oeuvres complètes de Sade-, ce qui relativise en partie la nouveauté de ce dernier. Hesnard, partisan d'une psychanalyse à la française, est un des premiers à ouvrir un champ de rencontres entre la psychanalyse, la phénoménologie psychiatrique, et la psychologie concrète de Politzer –. A cette époque on trouve donc chez lui les mêmes expressions de tendances « vitales », d'attitude « compréhensive », ou d'individu « concret ». Hesnard suivra Lacan lors de la rupture de 1964.

[112] Denoël et Steele, 1930. Il restera fidèle à cette position puisque l'ouvrage le plus célèbre d'Angelo Hesnard, restera « *L'univers morbide de la faute* », Paris, PUF, 1949.

[113] Hesnard 1909.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

polémiqué l'année 1929. Lacan tient ainsi un double langage : au niveau latent il donne à sa thèse un goût et une coloration ***« matérialiste*** », tandis qu'officiellement, dans le corps même de la thèse il manifeste allégeance aux notables de la psychiatrie et de la philosophie de l'époque, Bergson, Blondel,... (ceux-là mêmes qu'attaquent surréalistes et matérialistes comme les chiens de garde de cette société).

Pourtant, derrière ces références ambiguës –on utilise ses mots, mais on ne cite pas Politzer -, ses nouveaux compagnons auraient dû aller voir plus au fond la base de la pensée socio-politique de J. Lacan. En réalité elle est fort éloignée du marxisme, et cela sera notre dernière remarque avant d'en finir avec l'examen de la thèse sur la paranoïa. Celui qui s'exprime à travers Lacan, quand il parle du ***« social*** », c'est Louis de Bonald. On sait ce que Bonald pensait de la déclaration de 89. Voilà un exemple de la façon dont cela s'exprime dans la thèse, sur le problème de la liberté et de l'autonomie des individus. Il faut revenir à ce que Jacques Lacan nous dit sur la ***« résistance*** » -et l'autonomie-. Nous avons une personnalité, dit-il, quand nous résistons aux émotions, à la réalité extérieure qui nous presse, aux normes et aux idéaux. Mais comment concilier cette autonomie, et la responsabilité qu'elle fonde, avec l'affirmation scientifique du déterminisme ? Sommes-nous vraiment autonomes et responsables ? Les explications de Jacques Lacan apparaissent embarrassées. Ainsi, page 41 et 42 il nous dit ceci : ***« cette apparente autonomie de l'individu est essentiellement relative au groupe , soit qu'elle s'appuie clairement sur le jugement qu'ont ou auront les autres de nous, soit qu'elle repose sur le mode de pensée prélogique de la participation qui a pétri les origines de la race , et qui, restant inscrit dans les mécanismes affectifs de ces résistances morales, y conserve la trace d'intérêts ancestraux*** ». Cette autonomie, la responsabilité qui l'accompagne, et les résistances qui la fondent, sont-elles alors réelles ou de simple apparence ? Comment faut-il entendre que l'autonomie est « relative » au groupe ? Sans doute qu'elle n'est qu'une apparence. Pourtant à l'issue de son analyse objective de la personnalité, Jacques Lacan affirme nettement avoir sauvé la responsabilité, avec l'intentionnalité. Alors si cette autonomie est parfois réelle ne faut-il pas entendre par exemple que nous avons de la personnalité, que nous sommes autonomes, quand nous « résistons », par « réaction », et au nom des intérêts ancestraux inscrits dans la race ? Ainsi nous retrouverions là l'influence des thèses traditionalistes et contre-révolutionnaires, et non, comme l'ont cru surréalistes et « révolutionnaires », celle de la vulgate rousseauiste ou marxiste. De même que le social selon Lacan tient plus d'un ***« socio-biologisme »*** à la Bonald, l'exacte antithèse d'un socialisme à la Rousseau, de même la résistance dont il s'agit ici, n'est peut-être bien que la résistance aux évolutions sociales. [114]

[114] Nous avons souligné, et nous aurons l'occasion d'y revenir souvent, l'amalgame qui a lié la critique faite de la psychologie du moi, et de l'Amérique. Un observateur très autorisé du monde de l'art, Jean Clair, dans un article du journal *« Le Monde"* du 22/11/2001, « Le surréalisme et la démoralisation de l'occident » nous rappelle que l'idéologie surréaliste, n'a cessé de souhaiter la mort d'une Amérique bourgeoise et matérialiste. Il cite ces lignes écrites par Aragon dans « *La révolution surréaliste*", n°4, 1925 : « Que les trafiquants de drogue se jettent sur nos pays terrifiés. Que l'Amérique au loin croule de ses buildings blancs ». Le succès de Lacan chez les surréalistes n'est donc pas si surprenant, il ne provient pas d'un malentendu. Bonald évidemment détestait l'Amérique.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Jacques Lacan, psychanalyste à la S.P.P., 1932- 1953.

« Oh Semblable !… Et pourtant plus parfait que moi-même »… « J'y trouve un tel trésor d'impuissance et d'orgueil, Que nulle vierge enfant échappée au satyre, Nulle ! aux fuites habile, aux chutes sans émoi, Nulle des nymphes, nulle amie, ne m'attire Comme tu fais sur l'onde, inépuisable Moi !… » Paul Valéry. Charmes. Fragments du Narcisse. I.

Rappelons que l'objet de nos investigations, sur quoi se focalise notre attention dans l'examen de ces différents écrits, c'est la critique lacanienne de la psychologie, et du sujet ***« psychologique***", comment ce thème apparaît, évolue, se structure. Ni dans cette partie qui s'intéresse à la première époque de la vie de Lacan psychanalyste, ni dans la suivante, après la rupture avec l'I. P. A., nous ne prétendons présenter l'ensemble de la pensée lacanienne dans tous ses aspects. Montrer comment cette critique du sujet psychologique assimilé au moi, s'associe à une critique de l'ego-psychology présentée comme la déviation américaine de la psychanalyse, sorte de retour à une psychologie générale obsolète, tel est l'axe unique de nos analyses.

On verra que très tôt dans son parcours de psychanalyste, Jacques Lacan a soutenu une position particulière sur le moi, dont on peut certes trouver des éléments chez Freud, mais dont la justification profonde tient à une vision de l'homme, qui ne doit rien à la pensée psychanalytique, même si des convergences étaient possibles, mais qui est toute héritée de sa culture chrétienne traditionaliste. ***« J'ai pris mes positions dans la psychanalyse en 1953***" dira-t-il. Jusqu'à cette année sa position sera encore balancée. Lacan jeune psychanalyste ne recherche pas la coupure. Il s'installerait plus volontiers dans le compromis, compromis entre psychiatrie et psychanalyse, entre psychologie et psychanalyse, entre phénoménologie et psychanalyse. C'est l'histoire de ces compromis que nous allons tracer à grandes lignes.

On pourrait dire que tout Lacan dérive de sa conception de la construction du moi comme identification-haine à son double. De ses premières réflexions présentes dans sa communication au congrès de Marienbad en 1936, indexé sous le titre ***« Looking-glass phase*** », dans l'I.J.P. de 1937, nous ne savons pas grand chose. Lui-même raconte comment il fut interrompu au bout de dix minutes par le président de séance, et renvoie qui voudrait en connaître le contenu à sa communication de 1949 au congrès de Zurich où il reprend ce thème. Nous l'examinerons le moment venu, mais nous devrons alors nous rappeler que les positions défendues alors étaient selon lui présentes dès l'origine de sa production psychanalystique.

Le premier article. Psychologie nouvelle et réalité psychique

Jacques Lacan a commencé son analyse en 1932 ou 1933. Il a été intégré à la S. P. P. en 1934. Il sera titularisé fin 1938, dans les conditions qu'on a dit. Son premier article publié comme psychanalyste parut en 1936 dans l' ***» Evolution psychiatrique*** » numéro 3/ 4, avec un titre : ***« Au-delà du principe de réalité*** » [115] qui renvoie au Freud de 1920 (***«***

[115] «*Ecrits*", p. 73-91.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Au-delà du principe de plaisir »). L'objet est encore d'y dénoncer une psychologie empirique, naturaliste et réductrice, non la psychologie en elle-même. Jacques Lacan propose d'ailleurs de créer une « psychologie nouvelle » dans la voie ouverte par la psychanalyse. Jusqu'alors, dit-il, la psychologie pour se faire « scientifique », s'est tournée vers le matérialisme et l'associationnisme. Locke réduit l'action du réel au point de contact de la « mythique sensation pure ». Taine réduit les activités supérieures à des complexes de réactions élémentaires. L'image est réduite à sa fonction d'illusion, et l'intentionnalité est rejetée dans l'épiphénomènisme. Une telle psychologie ***« scientifique*** » mutile le réel (p.79). Elle méconnaît la nécessité de ***» l'analyse phénoménologique*** » (p.75) Ce type d'analyse a permis à un médecin, Freud, de faire reconnaître une nouvelle positivité, la réalité psychique. ***« Freud fit ce pas fécond : sans doute parce que, ainsi qu'il en témoigne dans son autobiographie, il fut déterminé par son souci de guérir, c'est-à-dire par une activité où, contre ceux qui se plaisent à la reléguer au rang secondaire d'un « art », il faut reconnaître l'intelligence même de la réalité humaine*** »(p.80). Ce qu'a apporté la révolution freudienne c'est d'abord une méthode : faire témoigner le sujet, et une expérience : ***« le donné de cette expérience est d'abord du langage*** »(p.81). Suivent plusieurs pages d'une ***« description phénoménologique de l'expérience analytique*** » où Lacan met l'accent sur le langage, dans sa dimension pragmatique dirions-nous aujourd'hui, comme support du transfert : ***« le langage avant de signifier quelque chose signifie pour quelqu'un*** » (p.82). Ainsi se construit chez l'analyste une image, que le sujet rend présente par sa conduite, mais ignorée de lui. L'analyse conduit le sujet à en prendre conscience, de sorte qu'au lieu d' ***» en mimer la suggestion*** », ***« les souvenirs reprennent leur densité naturelle*** » [116] . (L'efficacité de ce travail sur l'image vient confirmer le poids d'existence de la réalité psychique). Ainsi l'analyse arrive à son terme heureux : ***« l'analyste voit la fin de sa puissance, rendue désormais inutile par l'achèvement des symptômes et l'achèvement de la personnalité*** ».

À ce point d'une analyse, assez classique, quoique marquée de phénoménologie, Jacques Lacan va introduire quelques considérations sur l'identification. A cette époque, elle est jugée de manière plutôt positive : identification parentale, constellations, complexes, sont des images par lesquelles le sujet se construit. Hormis une référence moqueuse à la comedia del arte (***« on reconnaîtra dans une image où nous mènera l'autre versant de ce travail*** [117] ***, la figure de l'Arlequin*** »), l'identification, et l'imaginaire qui en résulte, sont vus positivement ; il parle lui même de la ***« positivité*** » des images. L'imaginaire est cette réalité psychique à quoi est appelée à se consacrer avec bonheur et utilité, la psychologie nouvelle qui poursuivra le travail de Freud. Au passage, il prend quelque distance et esquisse une critique de la métapsychologie freudienne, et particulièrement de son concept inaugural, la libido, dans quoi il ne voit ***« que la notation symbolique de l'équivalence entre les dynamismes que les images investissent***

116 En termes contournés, J. Lacan veut dire : se remémore plutôt que répète.

117 Au début de son article, il annonce qu'il sera complété par un deuxième. Il ne semble pas qu'il l'ait écrit alors, mais l'image de l'Arlequin, comme défroque du moi, en donne sans doute l'orientation. Elle court au long de l'œuvre, pour finir par le rattraper (cf. la fin de notes chapitre sur Althusser).Sans doute ce deuxième article lui posait-il problème.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

dans le comportement (...) l'entité essentielle de l'ordre rationnel, sans lesquelles aucune science ne saurait se constituer ». On retrouve là l'influence de Meyerson : la notion de libido n'a d'autre valeur que de signifier une équivalence énergétique. Lacan en écarte ainsi la dimension sexuelle (on sait son refus ultérieur des ***« pulsions*** », comme du ***« rapport sexuel*** »).

On le voit, même si des éléments des développements ultérieurs apparaissent - l'image de l'Arlequin, certaines formules sur le langage qui annoncent le discours de Rome, dans cet article emprunté, Jacques Lacan ne met pas le feu. La libido est pudiquement voilée. La réalité psychique déborde l'inconscient freudien, qu'il s'agit de réintégrer, pour une fin heureuse de l'analyse [118] dans une personnalité enfin totalisée. Les références à Janet, Pichon, ceux qui font une psychologie à la ***« française*** », sont toujours présentes. ***« Au-delà*** » du principe de réalité matérialiste des associationnistes, il s'agit pour Lacan de faire reconnaître l'existence d'une réalité psychique propre, objet d'une psychologie phénoménologique intégrant en partie la psychanalyse.

Les complexes familiaux. Le Moi dans le miroir.

L'article qui étendra la réputation de Jacques Lacan au-delà du monde des avant-gardes intellectuelles, en lui conférant une réputation de savant, fut celui qu'il rédigea à la demande d'Henri Wallon pour la grande Encyclopédie Française, sous le titre : ***« La Famille : le complexe, facteur concret de la psychologie familiale, les complexes familiaux en pathologie*** ». [119] Encore guidé par l'espoir et l'ambition d'une synthèse, maître mot aussi bien de sa quête théorique, que de son objectif thérapeutique. Jacques Lacan essaie dans cet article de réunir la psychologie –même expérimentale- et la psychanalyse, de concilier Janet et Freud, et sur le point qui nous intéresse, de développer sa propre conception du moi sans se couper de l'orthodoxie institutionnelle, représentée alors par Anna Freud, gardienne, protectrice et héritière potentielle du discours freudien.

Des trois complexes familiaux qu'il étudie ici, le complexe du sevrage, le complexe d'intrusion, et le complexe d'Œdipe, le deuxième seul mérite l'intérêt. C'est dans les lignes consacrées à ce ***« complexe d'intrusion*** » qu'on trouve les développements sur le moi et le stade du miroir qui vont marquer définitivement l'orientation de sa propre métapsychologie.

Le ***« complexe d'intrusion*** » naît lors de la naissance d'un frère [120] . Sa portée va selon J. Lacan bien au-delà de la rivalité fraternelle ce qui lui confère une valeur théorique inappréciable. J. Lacan fait de la jalousie et de la haine qui se manifestent alors, le

[118] Jacques Lacan n'a pas encore stoppé la sienne ; il peut encore en idéaliser la fin. Noter aussi dans cet article la valorisation du désir de guérir.

[119] *Encyclopédie Française*, Larousse, t. 8-40 (3-16) et 42 (1-8). Repris en 1984 chez Navarin, puis en 2001 dans « Autres Ecrits », sous le titre : « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu. Essai d'analyse d'une fonction en psychologie ».

[120] On rappelle que Lacan avait un frère cadet Marc-Marie qui entra dans les ordres. E. Roudinesco rapporte qu'il fut jaloux du petit Marco (p. 25). Or à bien des égards, les postures et le style de Lacan trahissent des identification à des positions religieuses.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

modèle généralisable de toute relation humaine. Cette jalousie infantile ***« a dès longtemps frappé les observateurs*** ». Il nous livre ces lignes de St. Augustin (*Confessions*, I VII) qu'il reprendra sans cesse : ***« j'ai vu de mes yeux, dit Saint Augustin, et bien observé un tout petit en proie à la jalousie : il ne parlait pas encore et il ne pouvait sans pâlir arrêter son regard au spectacle amer de son frère de lait*** » [121] . J. Lacan apporte un point de vue original sur le sens de cette jalousie : cette jalousie représente ***« non pas une rivalité, mais une identification mentale*** » (p.37). L'agressivité est la conséquence de cette identification à l'autre.

A ce moment, J. Lacan développe sa propre conception de l'identification, naturellement influencée par sa position sur la paranoïa. La psychanalyse, nous dit-il, a établi la fonction de l'identification en rapport avec le complexe d'Œdipe. Lui nous propose d'en établir les bases beaucoup plus précocement à ce stade génétique dont il s'octroie la découverte, le ***« stade du miroir*** » [122] . Page 40 : ***« l'emploi de ce terme (identification) au stade que nous étudions reste mal défini dans la doctrine ; c'est à quoi nous avons tenté de suppléer par une théorie de cette identification dont nous désignons le moment génétique sous le terme de stade du miroir*** ». La découverte et la reconnaissance par le sujet de son image dans le miroir est un phénomène ***« deux fois significatif*** ». L'illumination (***« l'intuition illuminative*** ») qui s'ensuit, la jubilation (***« le gaspillage jubilatoire »)*** qu'elle entraîne, ont un double sens, traduisent ***« une double rupture vitale*** », la rupture de cette ***« immédiate adaptation au milieu*** » qui caractérise le monde animal, et la rupture de l'unité de fonctionnement ***« qui asservit chez l'animal la perception à la pulsion*** ». Jacques Lacan n'emploie pas encore le mot, mais ce qu'il nous décrit ainsi, c'est l' ***» Assomption*** » du petit animal à l'humanité, le versant positif de ce qui s'opère dans la traversée du miroir. Il y a une face noire de ce passage. L'enfant jubile de son accession à l'unité, passant du morcellement proprioceptif [123] à la totalité visuelle, mais il ne saisit son unité que dans une image, l'image d'un autre : ***« dans la discordance caractéristique de cette phase, l'image ne fait qu'ajouter l'intrusion temporaire d'une tendance étrangère. Appelons-la intrusion narcissique : l'unité qu'elle introduit dans les tendances contribuera pourtant à la formation du moi. Mais avant que le moi affirme son identité, il se confond avec cette image qui le forme mais l'aliène primordialement*** » (p.43). On notera que si l'aliénation inhérente à la saisie de l'unité du moi dans l'image d'un autre est déjà soulignée, Jacques Lacan n'en fait pas alors une position indépassable (***« avant que le moi affirme son identité*** »). J. Lacan ne manque d'ailleurs pas de souligner, les effets finalement positifs de l'exemple de l'aîné sur le plus jeune. Plus le puîné pourra assimiler de lui, ***» plus heureuse sera la***

[121] Il faut peut-être rappeler que le «frère de lait" est un enfant étranger, fils de riche placé en nourrice et «prioritaire".

[122] Il omet soigneusement toute référence à H. Wallon qui avait décrit peu avant l'attitude du jeune enfant face à son image dans un miroir. Peut-être pour en tirer plus de gloire. Sans doute aussi parce que Wallon a un point de vue génétique : pour lui l'enfant ne reste pas prisonnier du spéculaire, mais conquiert son autonomie, en dépassant le spéculaire par l'imaginaire, puis en accédant au symbolique.

[123] J. Lacan empruntera à Borel l'expression de «stade Saturnien" pour caractériser ce stade archaïque précédant le stade du miroir. Il l'utilisera lors de son premier exposé à la S. P. P. (Hartmann et Loewenstein présents).

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

synthèse du moi (…) plus le sujet conforte à la fois sa personnalité et son objectivité garante de sa future efficacité » (p. 44). Impétrant psychanalyste, J. Lacan a donc encore une position conciliante. Sur la question du Moi il ne prétend encore qu'à compléter Freud, non à parler en son nom. Pour lui, Freud conçoit le moi en conformité et dans le prolongement de ce que nous en dit la psychologie classique, ***« comme le système des relations psychiques selon lequel le sujet subordonne la réalité à la perception consciente*** ». Cependant la psychanalyse nous fait découvrir des parties inconscientes du Moi, introduisant en lui une dualité : ***« sous le terme de surmoi*** », le système des interdictions inconscientes. A ce système, le moi-conscience de la psychologie classique complété du surmoi inconscient, J. Lacan veut apporter sa touche propre. ***« Il nous paraît important d'équilibrer théoriquement ce système en lui conjoignant celui des projections idéales qui, des images de grandeur de la « folle du logis » aux fantasmes qui polarisent le désir sexuel et à l'illusion individuelle de la volonté de puissance manifeste dans les formes imaginaire du moi, une condition non moins structurelle de la réalité humaine*** »(p.71). Face au système moi-surmoi, Lacan pose le système moi-idéal du moi, né du stade du miroir. La différenciation du moi repose premièrement sur l'interdiction posée par le surmoi : le refoulement du désir de la mère ; deuxièmement sur l'identification imaginaire proposé par l'idéal du moi. La différenciation du moi peut être ainsi menée à son terme. Elle est sanctionnée par ***« l'achèvement consécutif de la synthèse spécifique du moi à l'âge dit de raison*** », l'accès à la compréhension, à la responsabilité, à l'affirmation de son autonomie.

Si au fil du texte, sa propre conception du moi issue du stade du miroir prend une place de plus en plus importante, on voit cependant qu'il maintient encore la conception classique d'une évolution génétique du moi et d'une marche vers l'autonomie. Dans la pensée du Jacques Lacan de cette époque, on peut espérer passer d'une unité factice imaginaire, à une unification réelle. Il présente deux faces du moi, mais ce sont deux moments de son développement. Il cherche encore la synthèse. Quant il aura coupé les ponts, il refusera toute composition, et ne retiendra plus qu'une seule conception du moi. La position première, imaginaire, du moi deviendra indépassable. Et on voit déjà percer dans cet article ce qui peut empêcher qu'elle soit dépassée. Pour être dépassée, il y faut des conditions sociales, qui lui semblent dans ces années-là en voie de disparition. Le recul de la fonction paternelle, l' ***» abâtardissement narcissique de l'idéalisation du père*** », ***« un refoulement incomplet du désir pour la mère*** », mettent en place des conditions qui pourraient rendre difficile le dépassement de la position narcissique. Or d'où provient cette évolution des mœurs ? Il nous l'a déjà laissé entendre plus avant dans le texte. Le déclin de l'imago paternelle, disait-il pages 60 et 61, est lié à des causes sociales et politiques (les ***« effets extrêmes du progrès social*** »), mais il est plus intimement lié à l'évolution de la famille conjugale : ***« puisqu'il s'opère par la croissance très visible par exemple dans la vie américaine des exigences matrimoniales*** ». [124]

Il nous apparait éclairant d'ouvrir ici une parenthèse pour donner la parole à Edouard Pichon, un proche, qui fit la critique de l'article sur les complexes familiaux dans la *Revue Française de Psychanalyse* (***« La famille devant M Lacan*** », p.107-135) Outre le réel plaisir [125] qu'on éprouve à la lire, sa critique nous paraît révélatrice de la pensée de

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

l'époque et mieux éclairer Lacan que bien des commentaires après-coup. On voudrait en donner intégralement le premier paragraphe pour en faire sentir le ton.

« Voilà, débute-t-il, M. Jacques-Marie Lacan élu membre titulaire de la Société psychanalytique de Paris ; certes, il devient ainsi quelque chose ; mais, heureusement pour lui, il n'avait pas attendu nos suffrages pour être quelqu'un. C'est en effet à juste titre que M. Lacan passe pour un des esprits les plus brillants de la jeune génération psychiatrique française.

C'est pourquoi il serait de l'intérêt de tous les psycho-pathologistes qu'il se dégageât d'une certaine cuirasse où son esprit se chartre : cuirasse faite à la fois d'un jargon de secte et d'une préciosité personnelle. Ces ouvrages en sont déparés.

Ce n'est pas que je réprouve tout modelage conscient de soi par soi : le recherché peut être exquis, et les esprits distingués avoir raison de ne point se prostituer au goût du vulgaire ; mais, dans le cas particulier, il ne me semble pas que M. Lacan ait choisi pour son esprit, que toute sa formation tant héréditaire que familiale et sociale fait français, une parure qui lui convienne. Un de ses aînés, qui a été quelque peu son maître et qui est resté son ami, ai (sic), je crois, le droit de le lui dire, et peut-être si je suis écouté, M. Lacan, qui est encore tout florissant de bel âge, pourra-t-il bientôt donner ce qu'on attend de lui »(p.107)

Suivent plusieurs piques sur ce style que E. Pichon trouve un peu trop « allemand » : ***« M. Lacan a lu Hegel et Charles Marx ; mais nous, nous avons lu M. Lacan. Et lire M. Lacan, pour un français, c'est comme on dit familièrement, du sport !*** »…, ***« il écrit souvent avec des mots français, en n'y entendant, c'est le cas de le dire, que le haut allemand*** »,… ***» le recours à un mot impropre est un des effets de style qu'aime M. Lacan*** ».

Mais enfin l'essentiel de la critique porte sur le contenu. ***« La pensée de M. Lacan marche, je viens de le dire dans une colonne de nuées sombres, mais gravides, dont par déchirement naît et jaillit çà et là une étincelle de lumière. Dépouillons-la, mettons-la belle nue, cette pensée à la robe d'orage ; elle en vaut la peine*** » (p.110). E. Pichon le félicite d'abord de s'écarter du biologisme vers lequel dérive le freudisme, comme l'a justement remarqué M. Dalbiez. M. Lacan a raison de soutenir que c'est la tradition qui fait la famille. Dans une introduction où Durkheim est cité, mais Fustel de Coulanges pèse tout au long [126] , note Pichon, M. Lacan a raison d'affirmer qu'on éclaire mieux nos mœurs en étudiant ***« les institutions positivement connues de la famille ancienne que par l'hypothèse d'une famille élémentaire qu'on ne saisit nulle part*** ».

[124] On pourra le vérifier dans le commentaire d'Édouard Pichon, au départ de la pensée de Jacques Lacan, la position narcissique du moi n'est pas indépassable. Elle ne le devient qu'en fonction de conditions sociales et politiques où l'Amérique donne déjà le mauvais exemple. (Notez que c'est aussi le déclin de la famille et de la fonction paternelle aprés 1789 qui sera rendu responsable de la défaite par Vichy).

[125] E. Pichon a de l'humour et au sortir du style de Lacan c'est un rafraîchissement de l'esprit. Chez lui, les quelques préciosités de style ne font que pimenter le texte d'un peu d'exotisme, sans l'alourdir. Pour un maurrassien le style était plus important que le fond, le style français étant celui du grand siècle (Lacan en a gardé quelque chose).

en vertu de la loi du droit d'auteur.

M. Lacan recourt pourtant lui-même au biologisme, notamment lorsqu'il invoque l'hypothèse de la néoténie.

M. Lacan donne du complexe une définition vague qui déborde trop largement son sens psychanalytique : ***« dans sa conception élargie du complexe, M. Lacan, il l'avoue, s'est vu amené à donner place aux « phénomènes conscients de structure semblable. Tel les sentiments...*** ». Il serait plus clair de réserver le nom de complexe aux ***« constellations affectives à l'état de conscience virtuelle*** » [127] . Si E. Pichon reconnaît l'intérêt de la description du stade du miroir, il conteste l'utilisation des mots d'identification, ou de narcissisme, qu'il trouve l'un inadapté dans le cas d'une identification précœdipienne, l'autre trop flou. Et pourquoi introduire le désir de la mort dans la relation spéculaire. E. Pichon se demande quel avantage intellectuel il y a à parler d'appétence de mort, ou de complexe de mort, sans préciser à quelle contenu psychologique réel répond ce terme de ***« mort*** », et il conteste tout à fait cette affirmation de M. Lacan : ***« l'image du frère non sevré n'attire une agression spéciale que parce qu'elle répète dans le sujet l'imago de la situation maternelle et avec elle le désir de la mort »*** .

Mais voici la conclusion, dont nous livrons ces quelques lignes, fort éclairantes sur le terreau culturel où la pensée de Lacan prend ses racines, quand on sait qu'Édouard Pichon, plus que Loewenstein, fut le psychopompe [128] de Jacques-Marie Lacan.

« Les psychanalystes français ont chacun à sa manière propre, montré leur appartenance essentielle à la plus humaniste de toutes les civilisations, la française. Car la civilisation française, si vivante et si drue, conserve son précieux caractère d'humanisme, en dépit des efforts destructeurs tentés successivement par la réforme, par la mascarade sanguinaire de 1789-1799 et par la démocratie fille du 4 septembre. M. Lacan, sans rien abdiquer de son originalité, est, quant à cette françaiseté foncière, tout à fait des nôtres. Pour imbibé qu'il soit d'hégélianisme et de marxisme, il ne m'a semblé nulle part infecté par le virus humanitaire ; il n'a pas la sottise d'être l'ami de tout homme, on le sent l'ami de chaque homme ; c'est que ce psychanalyste est un optimate et par sa modelure ethnique et familiale, et par sa formation professionnelle médicale parisienne » (p.134-135).

Ainsi malgré quelques manquements à la clarté, ce style haut-allemand et les imprécisions sur les complexes, au bout du compte E. Pichon reconnait M. Lacan comme un des siens, un psychanalyste français. Ils ont cependant un point de désaccord, non sur le terrain psychanalytique, mais dans leur vision de la société française. Tous deux ont un point de vue identique sur l'importance de la famille et le rôle de la tradition dans la

[126] Fustel de Coulanges, dans un ouvrage éblouissant, resté un classique, « *La Cité antique* » (1864) avait fait du sentiment religieux le principe constitutif de la famille et de la cité antique.

[127] p.112 - Pichon veut dire inconscientes.

[128] Vers le milieu du texte à propos de « l'appétence » pour la mort que Lacan retrouve au cœur fond de tout être humain, E. Pichon évoque « son psychopompe psychanalytique M. Rodolphe Loewenstein » qui a fait une si pertinente critique de la conception freudienne de l' » instinct » de mort (p.114).

en vertu de la loi du droit d'auteur.

sauvegarde de la civilisation occidentale, mais Pichon, à la différence de Lacan, ne juge pas cette famille en danger, ne voit pas que la fonction du père y soit ébranlée et qu'une prolifération de névroses en résulte. La vraie divergence entre eux peut être ramenée à l'image différente qu'ils se font de la femme française. E. Pichon ne croit pas trop à ce que dit M. Lacan des exigences de la femme américaine, et en tout cas à leurs conséquences sur la famille. Certes maintenir la famille et la civilisation ***« dans des époques et dans des pays où les gouvernements sont tombés en mains d'homme de culture insuffisante ou possédés par des syndromes névrotiques d'inacceptation***», est difficile [129] . Mais il revient aux psychanalystes de sauver le mariage : ***« nous jouons aussi notre rôle dans le concert des dirigeants (je ne dis pas des gouvernants), car loin que la marche normale de la civilisation à une moindre différenciation sexuelle, nous apercevons partout les signes d'une sexualisation différentielle toujours plus accusée comme fondement de l'harmonie sociale*** ». Le mentor de J. Lacan ne sent pas sa fonction paternelle aussi menacée. (Ce militant de l'Action française, apparaît comme plus optimiste et moins réactionnaire que son élève).

Après la guerre. Face à H. Ey sur la causalité psychique.

Les articles suivants viendront plus tard. La guerre est passée, entraînant bien des bouleversements pour la Société psychanalytique de Paris. Edouard Pichon est mort en 1940. Loewenstein est allé rejoindre, dès avant l'arrivée des allemands, Hartmann et Spitz aux Etats-Unis. Marie Bonaparte essaie de faire revivre la S.P.P. et recueille des fonds pour l'Institut de formation [130] . Une nouvelle génération approche du pouvoir Les ambitions et les jalousies se réveillent. L'histoire de ces querelles a été faite, et bien faite, nous n'y reviendrons pas. Les conséquences de ces affrontements sur les écrits théoriques de J. Lacan ne sont pas perceptibles jusqu'à la rupture de 1953 et l'exclusion par l'I.P.A.. L'imaginaire continue à constituer le vecteur original de sa pensée théorique. Il en élargit l'assise en s'ouvrant à d'autres recherches autour de la logique. Il prépare ainsi sa réorientation lors du choix décisif de 1953.

En 1945 il publie deux articles portant sur la logique, premiers signes de son éloignement de la phénoménologie et de son désir d'intégrer la science pure qui le conduira à la logicisation du sujet et aux mathèmes.

« Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée » [131] et ***« Le nombre 13 et la forme logique de la suspicion*** » [132] sont parus dans les deux numéros successifs de 45 et 46 des ***« Cahiers d'art*** ». La mode est à la cybernétique et à la théorie des jeux,

[129] « Si en France, l'institution semble à première vue assez mal en point, c'est que des mesures légales en ont, depuis quarante ans, diminué la force »(p.132)

[130] Dans une lettre à Loewenstein -qui fut son amant-, Marie Bonaparte écrit : « nous sommes peu à Paris de vrais analystes. Je citerai Odier, s'il revient, Schiff et Nacht dont la formation est bonne. Leuba vaut par le caractère mais pour lui tout est psychique... quant à Lacan il est par trop teinté de paranoïa et fait des choses d'un narcissisme discutable ». Cité par Celia Bertin, 1982, page 351.

[131] « *Ecrits* », p. 195-211

elle alimente chez certains l'espoir de logiciser les comportements humains. Le premier article est une réflexion à partir du jeu des cinq prisonniers. Lacan essaie d'y articuler le raisonnement logique et son déroulement subjectif : l'instant du regard, le temps pour comprendre et le moment de conclure. Mais on y découvre qu'une telle orientation échoue à expliquer l'action humaine puisque l'acte individuel est paralysé par l'action simultanée, ***« mimétique*** » de l'autre. Le deuxième article, à partir d'un problème arithmétique proposé par Queneau (trouver en trois pesées la mauvaise pièce) dérive obscurément sur le même, l'autre et la différence, ***« racine de la forme de la suspicion*** ». On y apprend que le Jugement dernier se fera en 26 pesées.

En 1946 J. Lacan fait une intervention remarquée aux journées psychanalytiques organisée par H. Ey à l'hôpital de Bonneval. Elle sera publiée avec l'ensemble des actes dans ***« Le problème de la psychogenèse des névroses et les psychoses »*** chez Desclée de Brouwer. Ces ***« Propos sur la causalité psychique*** »[133] sont, à notre goût une des meilleures interventions que nous ayons lues de Jacques Lacan. Très enlevée, fort habile rhétoriquement, d'un humour ravageur pour la victime -qui est son hôte-, ces propos constituent une bonne, et claire de bout en bout, synthèse de ses positions de l'époque. Tout au long cette intervention est une attaque en règle de l'organo-dynamisme de H. Ey, son ami et condisciple. ***« Nous sommes entrés ensemble du même coté de la lice*** »(p.151). Les voilà face à face. Pour Lacan, fidèle à sa thèse, la folie est toute psychogénétique, sa cause est psychologique, c'est-à-dire du registre du sens, de la signification. En cela elle tient à l'être même de l'homme. Tandis que Henri Ey rapporte la genèse de la folie à des causes organiques (la dissolution jacksonienne), ramenant la psychiatrie à la neurologie et faisant disparaître ***« l'originalité propre à l'objet de notre expérience*** » (p.153), la réalité de la vie psychique et son efficace. Pour Henri Ey, dit Lacan, ***« l'intégration*** [134] ***, c'est l'être*** » et c'est le moi qui assure cette intégration et l'adaptation à la réalité. ***« Quand, passant à la conférence d'Henri Ey, sur la notion des troubles nerveux, j'arrive à « ce niveau qui caractérise la création d'une causalité psychique » et que j'apprends que « s'y concentre la réalité du moi » et que par-là « est consommée la dualité structurale de la vie psychique, vie de relations entre le monde et le moi, qui anime tout le mouvement dialectique de l'esprit, toujours s'évertuant dans l'ordre de l'action comme dans l'ordre théorique à réduire sans jamais y parvenir cette antinomie, ou tout au moins à tenter de concilier et d'accorder les exigences des objets, d'autrui, du corps, de l'inconscient et du sujet conscient*** », alors dit Lacan je me réveille et je proteste : le libre jeu de mon activité psychique ne comporte aucunement que je m'évertue si péniblement »(p.158). Ce qu'il reproche à la construction d'H. Ey, c'est de n'être qu'un rêve de ***« fabricant d'automates*** » au lieu d'être celui d'un médecin, ce H. Ey par exemple, ***« qui mille et dix mille fois a pu entendre se dérouler à son oreille cette chaîne bâtarde de destin***

[132] « *Autres écrits* », p.85-99.

[133] « *Ecrits* », p. 150-192.

[134] ***Au sens jacksonnien. Pour prévenir toute confusion, précisons déjà que le moi selon Henri Ey n'est pas le moi selon l'ego psychologie, lequel est bien loin de prétendre assurer l'intégration des fonctions psychologiques.***

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

et d'inertie, de coups de dés et de stupeur, de faux succès et de rencontres méconnues qui fait le texte courant d'une vie humaine »(p.159). Et il poursuit un peu plus loin ***« ainsi je ne rêve plus et quand je lis maintenant que « projetés dans une réalité plus spirituelle encore, se constitue le monde des valeurs idéales non plus intégrées mais infiniment intégrantes : la croyance, l'idéal, le programme vital, les valeurs du jugement logique et de la conscience morale », je vois fort bien qu'il y a en effet des croyances et un idéal qui s'articulent dans le même psychisme avec un programme vital tout aussi répugnant au regard du jugement logique que de la conscience morale pour produire un fasciste, voire plus simplement un imbécile ou un filou***». Le mot fasciste à cette période n'est pas innocent, il frappe encore de stupeur et paralyse la réflexion. On voudrait demander à J. Lacan en quoi l'existence de fascistes, permet de disqualifier la théorie intégratrice de H. Ey. S'il appuie sa critique théorique du modèle jacksonnien sur le fait qu'un fasciste peut être aussi un modèle d'intégration psychologique, c'est un argument un peu court, et peut-être pas si facile à démontrer –des hommes « ordinaires » peut-être, mais peut-être pas au regard des exigences morales, et c'est bien pourquoi les valeurs morales participent à l'intégration psychologique-. (En retour, pourrions-nous demander à J. Lacan ce qui dans sa propre théorie de la causalité psychique permet d'expliquer la différence de l'homme normal et du fasciste, et s'il est sûr que sa propre philosophie de la situation humaine est bien faite pour nous préserver de telles horreurs [135]).

Après cette critique de l'organo-dynamisme de H. Ey, réduit, caricaturé, en une théorie purement organiciste, Jacques Lacan consacre la deuxième partie de son intervention sur la causalité psychique, à la psychogenèse de la folie. C'est dans cette partie que l'on trouve la formule célèbre : ***« la folie est vécue toute dans le registre du sens*** »(p. 165), complétée quelques lignes plus loin par : ***« le phénomène de la folie n'est pas séparable du problème de la signification pour l'être en général, c'est-à-dire du langage pour l'homme***». Suit un résumé de sa thèse sur la paranoïa : ***« si je rassemble les résultats de l'analyse que j'en ai faite, je crois qu'il en ressort déjà une phénoménologie de la folie complète*** »(p.168). Le fou ***« se croit*** » ; mais même le roi qui se prend pour un roi est fou. C'est pourquoi Louis II de Bavière était fou. Par contre Napoléon ne se croyait pas du tout Napoléon, sauf à Sainte-Hélène dictant ses mémoires à Las Cases. Prenons Alceste le Misanthrope, cette belle âme est un fou : ***« dans sa belle âme, il ne reconnaît pas qu'il concourt au désordre contre lequel il s'insurge*** » (p.172). Pris dans le narcissisme des oisifs, se complaisant dans cette aigreur, Alceste ne tolère pas le narcissisme de Célimène, ses mensonges et sa coquetterie, parce que son narcissisme à lui est beaucoup plus exigeant [136] .

[135] Un peu plus loin il moque l' » oblativité » chère aux psychanalystes français –et à Pichon, qu'il ne nomme pas-. Mais alors il faudrait que lui-même choisisse entre le plan moral et le plan psychologique. On peut essayer de faire la théorie psychologique, psychopathologique si l'on veut, de l'oblativité comme du fascisme, -comment se construisent les particularités psychologiques qui pousseront tel sujet à commettre tel acte « fasciste », et tel autre à se sacrifier - c'est une chose. Autre chose est de refuser la conception du moi d'H. Ey au prétexte que des idéaux moraux pourraient participer à l'intégration du moi.

[136] Henri Ey lui reprochera de n'appuyer ses analyses que sur une clinique tirée de la mythologie ou de la littérature. Notons au passage que Lacan néglige d'étudier le narcissisme de Célimène, ne retenant comme modèle que celui d'Alceste.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

La folie n'est donc pas comme le dit Henri Ey, l'effet d'un ***« manque de contrôle*** »(p.174), ***« le fait contingent des fragilités de son organisme*** »(p.175), ***« elle est la virtualité permanente d'une faille ouverte dans son essence (de l'homme)*** ». Jacques Lacan va même plus loin en affirmant que loin que la folie soit une insulte à la liberté de l'homme, elle est au contraire sa plus fidèle compagne : ***« et l'être de l'homme non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme la limite de sa liberté*** »(p.175). Non sans ce goût de la provocation et du paradoxe qui font les formules brillantes, J. Lacan lie, à la façon de Sartre, la liberté à une faille constitutive de l'essence de l'homme et assimile cette faille à la folie.

Certes, la folie est la compagne de l'homme libre mais, faille ou fragilité, la question qui est esquivée par Lacan c'est de savoir si la folie nous rend plus libre, si le fou est celui qui a poussé au plus loin la limite de l'humanité, non du côté de l'animalité, mais du côté de la plus haute liberté. [137] Choisit-on d'être fou ? Lacan l'affirme, mais rejette ce ***« choix*** » dans les profondeurs, dans une ***« insondable décision de l'être*** »(p.177) [138] . Qui choisit alors ? On voit se profiler toute la question du sujet. Qui est l'auteur ? Henri Ey renvoyant une partie de la cause de la folie au corps, peut faire de la folie une contrainte pesant sur la liberté du sujet. Jacques Lacan ne reconnaissant qu'une réalité psychique, est obligé de placer la liberté et la contrainte dans la même ***« substance*** » (psychique). Tout son problème à venir sera de définir leurs règles de cohabitation : comment le sujet concret, le sujet selon le sens commun, le moi, cohabite-t-il avec l'Autre, le véritable auteur du texte ?

Dans la troisième partie de l'article sur la causalité psychique, Jacques Lacan se propose de nous éclairer sur les conditions concrètes du drame de la folie. Il nous rappelle les liens constitutifs de l'imaginaire, ce qu'il y a de plus psychique en nous, avec le narcissisme. Page 177 : ***« l'histoire du sujet se développe en une série plus ou moins typique d'identifications idéales qui représentent les plus purs des phénomènes psychiques*** » ; aussi le moi n'est pas comme le veut la conception commune, conception dont Freud lui-même est resté prisonnier, ***« le lieu*** » où s'intègrent les fonctions de relations de l'organisme, le point où s'effectuerait la synthèse des appareils d'adaptation à la réalité ; le moi n'est plus ici qu'un stratifié d'identifications imaginaires, le lieu même de la méconnaissance.

On voit comment, à partir d'une critique de la théorie intégratrice organo-dynamique

[137] On retombe dans le poncif de l'opposition bourgeois adapté/ génie fou, et en arrière-plan sa « Légende dorée » et ses saints martyrs Hölderlin, Nietzsche, Artaud…

[138] Sur la liberté et le choix, J. Lacan est entre Sartre et Spinoza, entre la pure liberté de l'esprit comme pour-soi, et l'absolu déterminisme des créatures au sein d'une nature naturée. Qui est le sujet au sens de « l'auteur », dans un cas le pour-soi, dans l'autre Dieu sive natura. Lacan dit « l'être ». (Notez qu'aujourd'hui l'ambiguïté se maintient dans l'usage des mots. On dit par exemple pour dire se prendre en mains, devenir « acteur de.. , ce qui n'est pas sans ambiguïté puisque l'acteur cela peut être celui qui « agit » mais aussi celui qui représente, celui en qui parle le texte d 'un autre. Par l'utilisation du mot acteur, se poursuit en sous-main l'influence du paradigme structuraliste des années 60-70, dessaisissant le sujet concret du sens de ses actes, à l'intérieur du paradigme pragmatique.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

de Henri Ey née de son refus de réduire le psychique, Jacques Lacan tend vers la négation de toute réalité psychique. Le psychique subsistant ne peut plus être qu'illusion et méconnaissance. J. Lacan ne retient que les aspects négatifs des deux thèses sur l'imaginaire [139] , la thèse classique qui n'en fait qu'une réalité amoindrie, et la thèse romantique qui en fait une surréalité mais coupée de notre monde réel. Il ne retient que le manque. [140]

C'est de la prématurité et du rôle de l'image dans la construction de l'identité que résulte la prévalence de l'imaginaire au cœur de l'homme. C'est ***« ce nœud imaginaire absolument essentiel qu'obscurément et à travers des contradictions doctrinales inextricables la psychanalyse a pourtant admirablement désigné sous le nom de narcissisme*** ». Pour Jacques Lacan, Freud et les psychanalystes qui l'ont suivi ont bien fait de retenir ce mot mais n'ont rien compris à la notion, au sens du mythe lui-même. Il étaye donc sa critique sur ce sens : ***« le rapport de l'image à la tendance suicide que le mythe de Narcisse exprime essentiellement*** » (p.166). Ainsi, en un raccourci brillant, Jacques Lacan lie narcissisme et instinct de mort. Mais il ne limite pas la valeur de cette équation à la seule psychopathologie des psychoses, il en fait une loi psychologique universelle. Pour lui la mort, la tendance suicidaire, l'agressivité envers l'autre, la folie font l'essence même de l'homme. C'est même en elles que l'esprit humain s'exprime le plus authentiquement. [141]

Ainsi en voulant sauver la psychologie de tout réductionnisme, Jacques Lacan aboutit à une irréalisation du psychique et même à une irréalisation de l'homme qui préfigure Foucault [142] . La mort, la folie sont enfermées dans l'essence même de l'homme, puisque c'est par là qu'il se distingue de l'animal [143] . Mais cette folie qui le fait homme (***« cette folie par quoi l'homme se croit un homme*** ») n'est justement qu'une folie, un fantasme. L'homme n'est rien que la passion d'être homme. L'homme n'est qu'imaginaire, cet imaginaire qui est toute la réalité psychique.

[139] On ne peut bien comprendre les positions de Jacques Lacan sur l'imaginaire et sur le moi, sans se rappeler les ouvrages que Sartre avait publié dans ces années : « *L'imagination* » (1936), «*L'imaginaire*" (1940), et sur le moi l'article sur «*La transcendance de l'Ego* » (1938) où il oppose la liberté pure de la conscience, sujet pur, au Moi, cet ego personnel, particularisé, rejeté comme objet dans le monde –il n'y a pas de monde intérieur, pas de vie intérieure-. « *L'être et le néant* »est paru en 1943.

[140] La pensée de l'imaginaire comme monde intermédiaire, médiation, a été théorisée par Winnicott pour les psychologues. Cette pensée d'un monde médiateur (anges, icônes) a des origines profondes et lointaines (c'est notre Orient). Lacan, janséniste, accentue la coupure entre les deux mondes.

[141] Placer la rencontre avec l'autre sous le sceau de l'agressivité et de la folie, c'est-à-dire de la mort, ce n'est pas ici le résultat d'observations cliniques (une clinique plutôt centrée sur la criminologie : l'Infirmerie de la préfecture de police, Aimée, les sœurs Papin) mais plutôt une option philosophique, et au fond éthique. Une autre vision de la rencontre est possible comme chez Lévinas. Chez lui le visage de l'autre me prend en otage mais ne me renvoie pas à mon narcissisme. Il m'oblige à l'altruisme.

[142] Une phrase comme celle qui suit ne déparerait pas la conclusion des Mots et des Choses : « quand l'homme cherchant le vide de la pensée s'avance dans la lueur sans ombres de l'espace imaginaire, en s'obstinant même d'attendre ce qui va en surgir, un miroir sans éclat lui montre une surface où ne se reflète rien »

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Progressivement la pensée de J. Lacan évolue. Pas encore de rupture cependant. Dans cet article Jacques Lacan continue encore à prôner la méthode phénoménologique telle qu'il l'a utilisée dans sa thèse. Freud ici est peu évoqué, et jamais comme garant. Il propose même de le corriger dans un sens plus ***« phénoménologique*** » . Il préfère de beaucoup citer Montaigne, Saint Augustin, Descartes, Hegel, Heidegger, ou Merleau-Ponty. Cependant, si le fond de sa thèse change peu –une partie de sa communication est un résumé de sa thèse sur la paranoïa-, s'il n'y a pas de basculement, il commence à rompre des liens. Avec les bergsoniens accusés de ***« ventriloquie métaphysique*** »(p.162), avec Blondel, porté aux nues dans la thèse, devenu l'auteur de ***» l'élucubration la plus bornée*** » [144] . Et surtout on le voit le ton change (J. Lacan dirait le ***« style*** ») car c'est surtout son goût de la polémique et son plaisir aux formules assassines qui le guide. Le Grand style. Sur le fond tout de même, on voit le stade du miroir prendre plus d'importance et plus de vigueur existentielle - il vient prendre la place du stade du surmoi pour expliquer la structure paranoïaque de la relation humaine-. Simple étape au départ, il se pose de plus en plus en position indépassable. J. Lacan commence à évoquer sa communication sur le stade du miroir interrompue (***« au quatrième top de la dixième minute***») au congrès de Marienbad.

Dernieres hésitations avant la rupture.

Avant d'en venir à cet article, plus légendaire que novateur, évoquons rapidement quelques articles des années 1947 et 1948. Ils sont d'ailleurs surprenants après ce qu'on vient d'entendre. On y est loin de la volonté de purifier la science psychologique des mélanges qui la gâtent, dont l'exemple, objet de la dénonciation précédente, a été l'organo-dynamisme de H. Ey, mais qui n'a même pas épargné le père de la psychanalyse. L'article sur ***« La psychiatrie anglaise et la guerre*** » [145] , ponctuée de salutations à son ***« ami*** » Turquet [146] , est un éloge de la ***« rationalisation*** » psychologique appliquée à la guerre, ***« pour opérer ce qu'on peut appeler la création synthétique d'une armée*** ». Devant l'importance des cas d' ***» inadaptation*** » le service psychiatrique du service de santé de l'armée britannique a été réorganisé, de nombreux psychiatres recrutés qui, utilisant tests et méthodes de groupe – travail de Bion et de Rickmann – ont pu faire le tri des ***« débilards*** » (sic), sélectionner les officiers, rééduquer les cas difficiles et leur donner ***« un bon esprit de groupe*** »(p.111). On a envoyé des psychiatres à l'avant pour soutenir les commandos. J. Lacan ne tarit pas d'éloges sur ce que l'armée britannique a su mettre en place (à quoi il oppose son diagnostic de 1938 sur

[143] Craignant sans doute le reproche de tomber dans la métaphysique, J. Lacan s'essaye à consolider sa théorie de l'imaginaire par un recours à l'empiricité animale, montrant que l'imago est féconde non seulement en psychologie à qui elle fournit son objet, mais également en biologie. Il cite un travail de Harrisson sur la détermination de l'ovulation, et un de Chauvin sur la transformation du criquet pèlerin.Ce faisant on peut se demander s'il n'ébranle pas sa thèse essentielle sur la spécificité de la nature humaine.

[144] Charles Blondel est mort en 1939, Henri Bergson en 1941. Une génération disparaît.

[145] Paru en 1947 dans l' » *Evolution Psychiatrique* ». Cité d'après l'édition des « *Autres écrits* », p. 101-120..

[146] Dans quelques années il ne sera plus que Turckey, le dindon.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

l'armée française : ***« l'effet de dégradation du type viril que j'avais rapporté à la décadence sociale de l'imago paternelle dans une publication sur la famille de 1938*** », p.112). Cependant il refuse de rapporter cette réussite à l'utilitarisme adaptatif, habituellement prêté aux anglais : ***« la victoire de l'Angleterre est du ressort moral, je veux dire que l'intrépidité de son peuple repose sur un rapport véridique au réel, que son idéologie utilitariste fait mal comprendre, que spécialement le terme d'adaptation trahit tout à fait*** » [147] . Le mot d'adaptation l'horripile. Il ne s'agit pas d' ***» adaptation*** » mais de ***« rapport véridique au réel*** ».

En 1948, J. Lacan fait une communication au XIe Congrès des psychanalystes de langue française, à Bruxelles, sur ***« L'agressivité en psychanalyse*** » [148] . On lui a confié le rapport théorique, Nacht étant chargé du rapport clinique. Après un développement sur l'importance de la parole dans l'expérience de la cure, qui prolonge ce qui avait été esquissé dans l'article sur ***« Le principe de réalité*** » et anticipe sur le rapport de Rome, Jacques Lacan analyse la technique analytique qu'il centre sur le maniement du transfert négatif. L'agressivité dans l'expérience analytique se manifeste d'une part ***« comme intention d'agression*** » -transfert négatif-, et d'autre part ***« comme image de dislocation corporelle*** »(p.102). L'important dans l'analyse, c'est que le patient ne puisse se faire une idée de l'analyste trop élaborée qui en ferait un double de soi et provoquerait un excès de tension agressive. Il doit tout de même induire une ***« paranoïa dirigée*** »(p.108) qui puisse fournir un objet d'analyse. Jacques Lacan justifie théoriquement cette technique à partir des acquis des analyses précédentes : le rôle de l'agressivité dans la paranoïa d'autopunition, son analyse du moi, inspirée du stade du miroir comme identification ***« narcissique*** » (p.109), ainsi que sur son interprétation de la lutte hégélienne entre le maître et l'escave qui selon lui a établi ***« définitivement*** » la théorie de la fonction propre à l'agressivité. Devant le noir tableau tracé en final de la condition de l'homme : ***« à chaque instant il constitue son monde par son suicide*** » que peut faire le psychanalyste ? Tout juste peut-être apporter un peu de ***« fraternité discrète*** »(p.123).

17 Juillet 1949, au XVIè congrès de Zurich, Jacques Lacan reprend le sujet de la communication avortée treize ans plutôt à Marienbad.

« Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique », rassemble les différentes analyses du stade du miroir. Descriptive : l'impuissance du petit homme, sa reconnaissance illuminative et jubilatoire devant le miroir. Interprétative : le stade du miroir matrice de l'identification, mouvement du Je se précipitant, ***« de l'insuffisance à l'anticipation »*** (p.96 de l'édition des***» Ecrits*** » de 1970)), dans une forme primordiale, un Je-Idéal [149] , mais « orthopédique », avant de s'objectiver dans ***« la dialectique des identifications à l'autre »*** et avant que le langage ne ***« lui restitue dans l'universel sa fonction de sujet*** ».

[147] Mais comment entendre son nouvel appel à la prophylaxie sociale (page 116 : « tout un ordre de prophylaxie sociale apparaît possible pour l'avenir »). Ne s'agit-il pas d'adaptation?

[148] « *Ecrits* » 1999, t;1, p. 100-123.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Les psychanalystes précédents ont perçu le lien fondamental du narcissisme à l'agressivité. C'est pour expliquer ***« la relation évidente de la libido narcissique à la fonction aliénante du je, à l'agressivité qui s'en dégage dans toute relation à l'autre, fut-elle celle de l'aide la plus samaritaine »*** (p.98), que, sur le point de toucher à « cette négativité existentielle », ils ont eu recours à l'hypothèse de l'instinct de mort.Cette référence explicite à la philosophie de Sartre : ***« cette négativité existentielle, dont la réalité est si vivement promue par la philosophie contemporaine de l'être et du néant »*** (p. 98), se poursuit par une critique de sa « psychanalyse existentielle » qui croit pouvoir faire coexister la liberté pure d'une conscience auto-suffisante, et la méconnaissance constitutive du moi. La fin de l'article est intéressante à souligner pour la suite. J. Lacan relie dans une même critique cet existentialisme qui ne peut décrire que des impasses subjectives (***« une liberté qui ne s'affirme jamais si authentique que dans les murs d'une prison*** », p.98) et une psychanalyse qui associe le moi au système perception-conscience. Au lieu de tirer de la position existentialiste des conséquences pour sa propre interprétation, il l'assimile à une conception du moi qui sera celle de l'ego psychologie. Il amalgame le pour soi sartrien au système perception-conscience freudien. [150]

S'il critique cette psychanalyse existentielle, si proche à bien des égards de sa propre conception du sujet, y associant cette psychanalyse qui donne tant de place au système perception-conscience dans le moi, par contre il est encore plein d'éloges pour le point de vue d'Anna Freud, sa conception du moi et sa description des mécanismes de défense. Il situe son propre travail dans le prolongement du ***« grand ouvrage*** » (p. 97) de Melle Anna Freud, et veut répondre à son vœu d'instaurer dans les défenses du moi, un ***« ordre génétique*** » [151] . Il fait de ses analyses – ***« les structures si fortement articulées par Melle Anna Freud*** » - des arguments pour sa réduction du moi à sa ***« fonction de méconnaissance »*** (p.98).

Il est évidemment abusif de réduire le moi aux mécanismes de défense, et ceux-ci à une pure fonction de méconnaissance. Anna Freud (1946) à plusieurs reprises souligne la capacité d'auto-observation [152] et d'accès à la réalité du moi, qui ne peut donc être

[149] Lacan choisit de traduire ainsi de manière stricte le « Ich »et l' » Ideal-Ich » freudien. Il s'agit donc du Moi et du Moi-Idéal. Dans la suite du texte il alterne les deux traductions par exemple à la page 98, « la fonction aliénante du je », est suivie, 9 lignes plus loin, des «méconnaissances constitutives du moi ». L'influence sartrienne est ici évidente. La critique de la psychanalyse existentielle qui termine l'article, l'englobant avec la « psychanalyse du moi », en est d'autant plus révélatrice. (Lacan s'attaque plutôt à qui lui est plus proche, plus semblable, comme un renvoi en miroir)

[150] Il faudra se souvenir qu'au départ de sa critique de la « psychanalyse du moi », il y a cette assimilation du système perception-conscience freudien au pour-soi sartrien.

[151] Anna Freud (1946) se demande en effet s'il ne serait pas possible de mettre de l'ordre dans l'hétérogénéité des mécanismes de défense, en les associant à des phases particulières du développement de l'enfant (Chapitre V de la 1ère partie : « Essais de chronologie, p. 48 à 51 de l'édition française). Mais elle arrive la conclusion que « il est sans doute préférable de renoncer à un semblable travail » (p. 51).

[152] Voir le long paragraphe sur le moi – et le psychanalyste - comme observateur, pages 9-10.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

trompeur de part en part. Elle rappelle d'autre part que le mot défense est ***« le plus ancien représentant du point de vue dynamique en théorie psychanalytique »*** (p.41), c'est-à-dire qu'il renvoie à un conflit entre instances, et que c'est ce conflit qui est source de méconnaissance. Le projet même de l'ouvrage tel qu'Anna Freud le donne dès ses premières lignes, est identique à celui de Hartmann dans son texte sur le moi et le problème d'adaptation. Jusqu'à présent, dit-elle, l'intérêt de la psychanalyse s'est limité à l'inconscient, aux couches profondes du psychisme, au Ça donc, et ***« quiconque passait de l'étude du çà à celle du moi courait le risque de se voir accusé d'apostasie*** ». Aujourd'hui le temps est venu de se tourner vers l'étude du moi. Et quand dans cet ouvrage consacré aux mécanismes de défense, elle écrit ces lignes que n'aura pas manqué de souligner J. Lacan - : ***« nos vues théoriques se sont modifiées à l'égard du moi dont le concept ne se confond plus pour nous avec celui du système perception-conscience*** » (p.25), elle n'en confond pas pour autant le moi, comme Lacan, à la fonction de méconnaissance. Anna Freud dit simplement que des fractions du moi sont inconscientes, qu'il revient à l'analyse de rendre conscientes. Si l'on poursuit la lecture de la première page, on voit qu'elle refuse cette idée, qui sera celle de Lacan, que ***« certains problèmes tels que l'adaptation de l'enfant, de l'adulte au monde extérieur, certains concepts de valeurs comme ceux de la santé et de la maladie, de la vertu ou du vice ne devraient nullement intéresser la psychologie*** » (Lacan p.7).

Après cette communication sur le stade du miroir, viendront deux communications, l'une sur la criminologie [153] , l'autre sur le transfert [154] , qui ne présentent pas un grand intérêt pour notre sujet. De la première, en dehors des développements déjà connus sur le crime d'auto-punition, et les références de circonstance à Hesnard et à M. Bonaparte, on retiendra surtout ses réflexions sur la question de la responsabilité, question d'actualité s'il en était cette année-là, celle des procès de Nuremberg (p. 134 et 137) et de Mr Verdoux (p.144) Si l'on se met à expliquer, pourra-t-on encore condamner ? Pour Jacques Lacan, ***« la psychanalyse dans son appréhension des crimes déterminés par le surmoi a donc pour effet de les irréaliser*** »(p.133). Elle les irréalise en ce qu'elle nous donne une entrée dans le monde « imaginaire » du criminel. Mais ce faisant elle nous donne la vérité, le sens de son comportement, et elle l'humanise donc : ***» la psychanalyse résout un dilemme de la théorie criminologique : en irréalisant le crime elle ne déshumanise pas le criminel*** » (p.134). En lui accordant la responsabilité de ses actes et le juste châtiment, elle le reconnaît comme un homme. ***« Seule la psychanalyse pour ce qu'elle sait comment tourner les résistances du moi est capable dans ces cas de dégager la vérité de l'acte, en y engageant la responsabilité du criminel par une assomption logique, qui doit le conduire à l'acceptation d'un juste châtiment »***.

L'essentiel de l'intervention sur le transfert est une analyse remarquable du cas Dora. Pour le reste, elle ne contient d'intéressant que ce passage significatif de son

153 « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », communication pour la 13ème conférence des psychanalystes de langue française, « *Ecrits* »1999, p. 124-149, sera suivie des « Prémisses à tout développement possible de la criminologie », le résumé des réponses lors de la discussion du rapport précédent («*Autres écrits*" 2001, p. 121-125).

154 « Intervention sur le transfert », «*Ecrits*" 1999, p. 212-223.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

ambivalence à l'égard de son ami Daniel Lagache –son frère et rival en psychanalyse-. Pourquoi en effet se croit-il obligé de faire suivre sa critique du psychologisme naturaliste, de la protestation qu'elle ne vise pas du tout l'ami Daniel Lagache (***« je précise ici, si tant est qu'il en soit besoin, que ces questions ne visent en rien un travail comme celui de notre ami Lagache »***, p.214)? S'il n'en était pas besoin, alors pourquoi le dire ? Pour signifier quoi ? Il maintiendra cette ambiguïté quelque temps encore.

La rupture. Contre la psychologie du moi.

Dans un article polémique, assez juste sur le fond, des "*Temps Modernes*" de novembre1993, M. Schneider rappelait un peu rudement que l'attaque contre la psychologie du moi avait une raison plus circonstancielle qu'essentielle, qu'elle était une réponse directe aux enquêtes menées par les anglo-saxons sur sa pratique. Lacan, dit dans son article M. Schneider, subordonne la plupart du temps sa recherche théorique à des visées politiques. "Intérêts politiques: c'est en un temps de guerre froide, où régnait un incroyable anti-américanisme, où la classe intellectuelle française avec les communistes pourfendait "Ridgway la peste" (1952), que fut inventée la légende d'un Freud porteur de "peste". Lacan en lutte personnelle contre l'A.P.1. dominée par les anglo-saxons qui l'avaient sanctionné (1953) et opposé idéologiquement aux tenants de l'Egopsychology américaine, toujours nommée en anglais et assimilée à tort à une simple adaptation de l'american way of life avait besoin de cette fausse filiation de rebelle afin de prendre pouvoir dans l'institution analytique française, puis en Europe et en Amérique latine" [155] . Autant que le goût du pouvoir, c'est le dépit qui animait Lacan. En outre, quoiqu'il en soit des manœuvres et des détournements de texte qu'il pratiquera pour inventer un combat imaginaire qui le fasse exister comme paladin, les positions théoriques qu'il fut amené à prendre pour alimenter ce combat, rejoignaient ou s'étayaient sur des convictions profondes, des positions existentielles sur l'homme, le pouvoir, l'autorité, inscrites en lui depuis longtemps, et plus loin inscrites dans un héritage français organique. Sinon il n'aurait pu soutenir ce combat si longtemps, avec autant d'énergie et trouver autant d'alliés. Dés avant la rupture de 1953, le moi n'avait pas chez lui bonne presse, mais enfin il « concubinait ».

C'est en 1953 que Jacques Lacan, suivant quelques-uns de ses collègues, rompt avec la S. P. P., et, sans le savoir avec l'I.P.A.. L'histoire de cette rupture est connue, elle a été racontée de nombreuses fois, nous n'y reviendrons pas. On en trouvera le détail chez E. Roudinesco. [156] Nous nous intéressons seulement à l'histoire de ses positions quant à la psychologie, et la psychologie du moi, durant la dizaine d'années qui ont suivi 53, jusqu'à l'autre rupture celle qui correspond à son arrivée à l'Ecole Normale Supérieure, quand les deux Discours, celui d'Althusser et celui de Lacan vont se rejoindre. Pour analyser les œuvres de ces dix années nous avons choisi d'y découper, un peu artificiellement, trois parties. L'année de la rupture, J. Lacan affirme son originalité, mais évite encore l'affrontement direct avec les gardiens de l'orthodoxie. Cette position se

[155] M. Schneider "Lacan, période fauve", «*Les Temps Modernes*", novembre 1993, p. 97.

[156] E. Roudinesco : « La bataille de cent ans. Histoire de la psychanalyse en France », t. 2 et « Jacques Lacan »

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

lit dans le ***« Discours de Rome*** », ***« Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*** », et le premier séminaire sur ***« Les écrits techniques de Freud*** ». A partir de 54 et en 55 surtout, confronté aux enquêtes de l'I.P.A. J. Lacan contre-attaque par une offensive violente contre l'Ego psychologie, dans son séminaire sur ***« Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*** » et surtout dans l'article sur ***« La chose freudienne*** ». Dans les années suivantes, c'est l'étiage. Il tient ses positions sur l'Ego psychologie, avec encore quelques éclats, mais il se prépare à déplacer son combat. J. Lacan trace sa route personnelle, chassé du royaume, il cherche de nouvelles terres, où il trouvera des alliés.

Discours de Rome - Fonction et champ de la parole [157] - Premier séminaire

« J'ai pris mes positions dans la psychanalyse en 1953 ». Déchargé du fait de la rupture avec la S.P.P. du rapport théorique pour le congrès officiel, Jacques Lacan se voit offrir un autre lieu dans Rome pour prendre la parole et il va tenter de s'y poser en chef de file, en maître à penser du groupe dissident.

Il commence en affirmant sa fidélité à l'originalité de la démarche freudienne, si difficile selon lui à soutenir. ***» Tel est l'effroi qui s'empare de l'homme à découvrir la figure de son pouvoir qu'il s'en détourne dans l'action même*** »(p.117). L'action analytique a perdu son sens, le discours analytique s'est détérioré. Le poids du groupe américain au sein de l'I.P.A. en est la cause. La psychanalyse en Amérique ne pouvait que dériver sous l'influence de facteurs propres à cette civilisation. D'abord ***« l'anhistorisme*** [158] ***où chacun s'accorde à reconnaître le trait majeur de la communication aux U.S.A. et qui à notre sens est aux antipodes de l'expérience analytique*** » (p.120). Ensuite ***« une forme mentale très autochtone*** [159] ***qui sous le nom de béhaviorisme, domine tellement la notion psychologique en Amérique qu'il est clair qu'elle a désormais tout à fait coiffé dans la psychanalyse l'inspiration freudienne*** »(p.121) . Enfin ***« il apparaît en tout cas de façon incontestable que la conception de la psychanalyse s'y est infléchie vers l'adaptation de l'individu à l'entourage social, la recherche des patterns de la conduite et toute l'objectivation impliquée dans la notion des human relations, et c'est bien une position d'exclusion privilégiée par rapport à l'objet humain qui s'indique dans le terme, né sur place, de***

157 **«*Fonction et champ de la parole*", 1970, p. 111-208, est le texte du rapport de Rome. Le «*Discours de Rome*", 2001, p. 133-164 est le texte de l'allocution prononcée pour l'introduire. La pagination donnée ici correspond à la première édition de poche des «Ecrits" (1970) pour *« Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse",* pour *« L'introduction et la réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la « Verneinung de Freud",* ainsi que pour *« Variantes de la cure type",* à celle des *« Autres écrits" (2001)* pour le *« Dicours de Rome",* et à l'édition du Seuil pour le Séminaire I *« Les écrits techniques de Freud"*.**

158 ***Dans ce reproche d' » anhistorisme », nous croyons reconnaître la vieille critique des contre-révolutionnaires à l'égard de cette jeune nation cosmopolite et sans tradition.***

159 ***Que le béhaviorisme soit autochtone certes, mais ce réductionnisme n'est pas si spécifique à l'Amérique, car enfin s'il y avait Watson aux Etats-Unis, il y avait Pavlov en URSS.***

en vertu de la loi du droit d'auteur.

human engineering. C'est donc à la distance nécessaire à soutenir une pareille position qu'on peut attribuer l'éclipse dans la psychanalyse, des termes les plus vivants de son expérience, l'inconscient, la sexualité dont il semble que bientôt la mention même doive s'effacer ».

Quelques mots de commentaire. Ce que Jacques Lacan dit de la pensée américaine a du vrai mais reste partial et surtout est tout à fait injuste appliqué au développement de la théorie psychanalytique aux Etats-Unis. Qu'il y ait eu chez certains psychanalystes se voulant matérialistes, des signes d'intérêt pour les recherches béhavioristes, n'a rien de rédhibitoire, mais c'est pratiquer l'amalgame que de réduire les développements de la psychanalyse américaine, même quand elle a le malheur d'utiliser le mot adaptation, à un ***« human engineering*** ». On en cherchera vainement la trace chez Hartmann, Kris ou Loewenstein. L'argumentation de Lacan ne se justifie que de la référence à un article de J. Masserman, qu'il juge consacré, puisque accueilli dans le ***« Journal officiel*** » [160] . Ce monument de naïveté, nous dit-il, ne mériterait pas tant de soins (il lui consacre trois pages tout de même) s'il n'était le fait d'un psychanalyste, ***« ou plutôt de quelqu'un qui y raccorde comme par hasard tout ce qui se produit dans une certaine tendance de la psychanalyse au titre de théorie de l'ego ou de technique d'analyse de défenses, de plus opposé à l'expérience freudienne*** » (p.153). On relèvera le ***« ou plutôt*** » qui entretient le flou sur la position réelle de Masserman dont ne sait pas s'il est psychanalyste ou pas, et au nom de qui il parle. Dans la troisième partie du rapport Jacques Lacan s'attaque aussi à Erikson, présenté comme ce psychologue du moi bredouillant l'anglais au point de ne pas différencier ***« need for love*** » et ***« demand for love*** » [161] .

D'ailleurs si dans le rapport de Rome le ton est très polémique, dans le séminaire, même époque, autre cadre [162] , J. Lacan est plus compréhensif à l'égard de l'Ego psychologie. S'il tient sa position sur le moi : ***« le moi est structuré exactement comme un symptôme. C'est le symptôme humain par excellence, c'est la maladie mentale de l'homme*** » (p.23), il n'est pas si tranchant avec ***« le triumvirat qui fonctionne à New York, Hartmann Lowenstein et Kris*** ». « Dans le Psychoanalytic Quaterly de 1951, vous trouverez trois articles de Hartmann Lowenstein et Kris sur ce sujet (ce qu'a voulu dire Freud dans sa dernière théorie de l'ego) qui méritent d'être lus. On ne peut pas dire qu'ils

[160] Le » Journal officiel » qui s'est ainsi compromis est l'organe de l'I.P.A., l' » *International Journal of Psychoanalysis* », dans son numéro 1-2 de 1944. L'article de Massermann porte sur « Language, behavior, and dynamic psychiatry » (p.1-8).

[161] Ce reproche sarcastique s'insère dans un développement où Jacques Lacan vient de nous faire une fois de plus la démonstration de son immense culture se référant au « dhavni » de la tradition hindoue d'après une obscure revue anglaise de Bénarès. Tout l'article vous accable d'une accumulation de références linguistiques, scientifiques, religieuses. Un seul exemple : l'article portant sur le langage, J. Lacan semble réserver l'interprétation du rêve aux compétents rhéteurs maîtrisant :"ellipse et pléonasme, hyperbate et syllepse,(…),métaphore, catachrèse, antonomase, allégorie, métonymie et synecdoque »(p.146). Au fond le reproche le plus grave qu'il puisse adresser à ses adversaires sera toujours de manquer de culture.

[162] J. Lacan est toujours beaucoup plus polémique dans ses écrits. Dans le commentaire sur la Verneinung, né du séminaire, à propos de l'homme aux cervelles fraîches de Kris, il évoque le « triumvirat qui a pris en charge de donner au new deal de la psychologie de l'ego son statut en quelque sorte officiel ».

en vertu de la loi du droit d'auteur.

aboutissent à une formulation pleinement satisfaisante, mais il cherchent dans ce sens, et posent des principes théoriques qui comportent des applications techniques très importantes, qui selon eux n'avaient pas été aperçues » (p.32).

Dans le même séminaire, évoquant Anna Freud, J. Lacan considère qu'***» il y a des paragraphes dans le livre d'Anna Freud, « Le moi et les mécanismes de défenses »*** [163] ***, où l'on a le sentiment, si on passe sur le langage parfois déconcertant par son caractère chosiste, qu'elle parle du moi dans le style de compréhension que nous essayons de maintenir ici.*** » Et, suprême compliment, ***« si nous considérons son livre comme une description moraliste, alors elle parle incontestablement du moi comme du siège d'un certain nombre de passions, dans un style qui n'est pas indigne de ce que La Rochefoucauld peut signaler des ruses inlassables de l'amour-propre*** » (p.79).

Critiquant le projet de synthèse de l'Ego psychologie, Jacques Lacan ne pouvait éviter de se prononcer sur la tentative voisine de ***« son ami*** » Daniel Lagache qui venait de publier un opuscule célèbre déjà sur ***« L'unité de la psychologie*** ». Il commence par protester de son amitié et de son accord avec lui sur la question des rapports de la psychanalyse avec la psychologie: ***« je suis d'accord avec mon collègue Lagache pour affirmer l'unité du champ où se manifeste le phénomène psychologique*** »(***« Disc.*** » p.141). Mais deux pages plus loin il attaque de nouveau un ***« nouvel obscurantisme*** », ce ***« retour aux croyances liées à ce que nous avons appelé le présupposé de la psychologie, au premier rang desquelles la prétendue fonction de synthèse du moi*** »(***« Disc***. » p.143). Toute l'ambivalence de la position de Lacan est là, porteuse des conflits futurs, mais il hésite à rompre son concubinage. C'était bien assez d'entamer une guerre avec les Américains.

Une remarque pour en finir sur la nature des reproches qu'il adresse à la psychanalyse américaine Si c'était bien cette soi-disant dérive béhavioriste qu'il refusait, parce qu'elle déshumaniserait l'homme et qu'elle écarterait la sexualité, comment alors expliquer sa propre évolution ? Déjà dans ces textes on le voit lui-même se préparer à nier la sexualité, le corps et l'humanité même de l'homme. Et plus il s'éloignera de son débat avec l'ego-psychologie, plus il développera une conception mécaniste, désubjectivante et déshumanisante de la psychanalyse. Déjà ici quel but propose-t-il à la psychanalyse ? Qu'est donc ***« cet appel du sujet au-delà du dire de son vide ?*** ». Comme un maître zen [164] , pas moins, mais pas plus, Jacques Lacan nous propose de

[163] ***Plus loin il dit que, « beaucoup des problèmes abordés ici figurent dans ce livre, et c'est la plume en main qu'il faut le lire, car il a la valeur d'un legs, vraiment bien transmis, de la dernière élaboration de Freud à propos du moi ».***

[164] Il se réclame lui même du zen pour défendre sa pratique des séances courtes, comparant la suspension de séance aux « surprises » -douches froides serait plus approprié- par lesquelles le maître tente de provoquer l'éveil chez son disciple. On trouve cette référence explicite à la fin du rapport de Rome («Fonction et..”p.197), et au tout début du premier séminaire : « le maître interrompt le silence par n'importe quoi, un sarcasme, un coup de pied. C'est ainsi que procède dans la recherche du sens un maître bouddhiste selon la technique zen. Il appartient aux élèves eux-mêmes de chercher la réponse à leurs propres questions »(p.7) On sait que les maîtres Zen pratiquent aussi le gros bâton. Remarquez que si il y a un pays occidental où la pratique du zen s'est bien développée c'est bien aux USA, sur la côte Ouest ; et c'est un disciple américain de Lacan qui a écrit un « *Lacan, maître zen* ».

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

nous dépouiller de nos oripeaux, de nos illusions, dont le moi est le lieu structurel. [165]

L'autre élément important dans cet article est l'accent mis sur le langage. C'est la partie la plus déterminante pour son évolution ultérieure. Déjà dans ***« Variantes de la cure-type*** » (***« Ecrits*** »1999) article demandé en 1953, il expliquait son intérêt pour le langage par l'influence de Pichon, ***« auteur d'une oeuvre géniale dans la grammaire*** » qui aurait éveillé son orientation linguistique. [166] Seulement esquissées dans ***« Variantes de la cure type*** », ces remarques sur le langage qui nous prend comme un destin, l'opposition entre parole vide et parole pleine (verbaliser, certes mais comment : jeu de mot sur les ***« pandores*** »), vont être étoffées dans ***« Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*** ». Page 13 : ***» soyons catégoriques, il ne s'agit pas dans l'anamnèse psychanalytique de réalité, mais de vérité, parce que c'est l'effet d'une parole pleine de ré-ordonner les contingences passées en leur donnant le sens des nécessités à venir*** ». La parole pleine c'est celle qui s'assume : ***« c'est bien cette assomption par le sujet de son histoire en tant qu'elle est constituée par la parole adressée à l'autre, qui fait le fond de la nouvelle méthode à quoi Freud donne le nom de psychanalyse*** » (p. 134). Elle s'assume toute : ***« l'inconscient est cette partie du discours concret en tant que trans-individuel qui fait défaut à la disposition du sujet pour rétablir la continuité de son discours conscient*** » (p. 136). Cependant par ce ***« trans-individuel*** » ***« concret*** », J. Lacan entend bien démarquer l'histoire du vécu. [167]

L'homme est pris dans le langage : ***« l'homme parle donc, mais c'est parce que le symbole le fait homme*** »(p.155), ***» les symboles enveloppent en effet la vie de l'homme d'un réseau si total qu'ils conjoignent avant qu'il vienne au monde ceux qui vont l'engendrer « par l'os et par la chair », qu'ils apportent à sa naissance avec les dons des astres, sinon avec les dons des fées, le dessin de la destinée, qu'ils donnent les mots qui le feront fidèle ou renégat, la loi des actes qui le suivront jusque-là même où il n'est pas encore et au-delà de sa mort même, et que par eux sa fin trouve son sens dans le jugement dernier où le verbe absout son être ou le condamne » (page 158***). [168]

[165] S'étant dépouillé de son moi, le sage taoïste est comme un miroir : « le Parfait use de son esprit comme d'un miroir, il ne reconduit pas les choses, ni ne va au devant d'elles, il y répond sans les retenir » ; « Quiet est l'esprit du saint, miroir du ciel et de la terre, qui reflète la multiplicité des choses ! » Tchouang-Tseu 7et 13.

[166] C'est à la page 359 que Lacan évoque son « appel à une orientation linguistique, à une théorie scientifique du symbole ». Il annonce son intention d'y répondre par l'étude des nombres entiers, de la théorie des jeux, celle des ensembles et du bridge à quatre…

[167] Dans un développement où il opposera l'histoire au développement génétique, Jacques Lacan va trouver à évoquer en une page Bossuet (Jacques-Benigne), Toynbee(Arnold), Auguste Comte et Karl Marx, Retz, une émeute du faubourg St Antoine, le Parlement et la Cour, puis Münchhausen, saint Matthieu, la Nature et la Grâce...

[168] Discours de prédicateur. Et janséniste : l'homme naît pécheur et condamné. Il y a moins de fatalisme chez Bossuet : « Tout nous sert ou nous nuit infiniment : chaque moment de notre vie, chaque battement de notre pouls, chaque éclair de notre pensée a des suites éternelles ».

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

On passera rapidement sur la trinité imaginaire symbolique et réel, qui synthétise ses positions sur le moi et sur le langage et sur le premier de ces schémas optiques qui eurent tant de succès : l'analyse vue dans le séminaire (p.312). comme une spirale enfermée entre deux miroirs.Renvoyé de o à o', comment pourrait-on s'échapper ?

Mais de quoi s'agit-il dans la psychanalyse ? De se soigner, d'être plus libre ou de faire son éducation philosophique ? Selon J. Lacan ce qu'il y a de plus haut dans la psychanalyse, ce que n'ont pu reconnaître les promoteurs du Moi, c'est qu'elle renoue avec ***« la grande tradition dialectique*** »(***« Discours*** », p.143). Entre souci et destin, la psychanalyse, englobe en les dépassant Hegel et Heidegger. ***« De toutes celles qui se proposent dans le siècle, l'œuvre du psychanalyste est peut-être la plus haute par ce qu'elle y opère comme médiatrice entre l'homme du souci et le sujet du savoir absolu*** »(***« Fonction et champ…*** »p.206). Dans l'article sur la Verneinung [169] , sorte de condensé de son premier séminaire, après sa critique habituelle de la psychologie du moi, il nous propose pour modèle la ***« Phénoménologie de l'Esprit*** » de Hegel. Freud nous dit-il ***« très en avance sur son époque***» n'anticipe peut-être pas ***« les pensées de l'existence*** », mais est très influencé par les doctrines présocratiques, et en cela évidemment proche de Heidegger.

J.F. Revel avait raison de dire [170] que le Dr Lacan était victime du ***« coup de bambou*** » heideggérien. Ce rapport, dit J.F. Revel ***« offre l'aspect d'un horrible mélange de hégélianisme péniblement digéré et de phénoménologisme heideggerisé haute pression, où les notions freudiennes ne subsistent plus qu'à l'état de simple prétexte à variations lourdement littéraires*** ». Il se demande quel rapport il pouvait bien y avoir entre ces verbosités existentialistes et le fait de soigner des malades, et comment oser se réclamer de Freud dans un verbiage [171] qui est un parfait exemple de ce que Freud a toujours eu profondément en horreur. [172]

Le Séminaire sur le Moi – La chose freudienne – Situation de la psychanalyse

Venons-en maintenant aux charges les plus violentes contre la psychologie (ie la psychologie du moi comme retour à la psychologie générale). On les trouve dans les

[169] Les discussions autour de la « Verneinung avec J. Hyppolite eurent lieu pendant le premier séminaire. Elles furent reprises dans deux articles « Introduction au commentaire de Jean Hippolyte sur la Verneinung de Freud »et» Réponse au commentaire de Jean Hippolyte sur la Verneinung de Freud ».

[170] « *Pourquoi des philosophes* » (1957). Pour J.F. Revel, il ne fait aucun doute que le Dr Lacan possède l'esprit philosophique. Ce qu'il reproche à ses adversaires qu'il ne nomme pas, c'est leur inculture, leurs idées « macaroniques » et «proprement imbéciles».

[171] Nous ne résistons pas au méchant plaisir de citer le commentaire de J. F. Revel sur le style de J. Lacan. « Puisque de langage il s'agit disons tout de go que la manière de s'exprimer du Dr Lacan nous paraît recouvrir un tissu de clichés pseudo-phénoménologiques, un ramassis de tout ce qu'il y a de plus éculé dans la verbosité existentialiste, et que chacune de ses phrases se ressent d'une aspiration forcenée au grand style, à la pointe, à l'inversion, au détour recherché,, à la formulation rare, à la tournure prétentieuse, mais n'aboutit qu'à une pesante préciosité, à un mallarméisme de banlieue et à un hermétisme pour femmes du monde fatiguées ».

en vertu de la loi du droit d'auteur.

textes de fin 1954 à 1956. Nous nous arrêterons essentiellement sur le séminaire II, ***« Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse »*** (éd.1978), qui se déroula de fin 54 à la mi 55, à partir duquel il rédigera ***« Le séminaire sur la lettre volée*** », et sur les articles ***« La chose freudienne ou le sens du retour à Freud en psychanalyse*** », et ***« Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste*** » (cités ici d'après l'éd. de 1970).

« Une notion du moi est réapparue qui trahissant Freud tend à la « résorption » du savoir analytique dans la psychologie générale, ce qui signifie à cette occasion la psychologie prè-analytique »(***« Sém. II*** », p.12). Ainsi est introduite la thématique du séminaire sur le Moi. Selon Lacan, les esprits faibles ont vu dans le virage de 1920, l'apparition dans l'œuvre de Freud de la nouvelle topique, l'occasion de célébrer le retour du moi : ***« Ah ! Le voilà revenu ce brave petit Moi ! On s'y retrouve !*** »(p.20). Ce moi retrouvé par des psychanalystes serait, selon Lacan, le moi des philosophes, moi clair à lui-même.

Les psychanalystes visés par J. Lacan sont évidemment les psychanalystes américains : ***« Monsieur Hartmann, chérubin de la psychanalyse nous annonce la grande nouvelle qui nous permettra de dormir tranquilles, l'existence de l'ego autonome*** »(p.20). Cet Ego autonome - dont nous verrons dans le chapitre suivant, que les Américains ne lui accordent qu'une autonomie relative-, J. Lacan en fait aussitôt une réalité transcendante (***« pourquoi réintroduire la réalité transcendante de l'autonomous ego ?*** »)[173] . J. Lacan ironise : ***» on nous parle d'ego autonome, de partie saine du moi, du moi qu'il faut renforcer, du moi qui n'est pas suffisamment fort pour qu'on puisse s'appuyer dessus pour faire une analyse, du moi qui doit être l'allié de l'analyste, l'allié du moi de l'analyste etc. vous voyez ces deux moi, bras-dessus bras-dessous, le moi de l'analyste et celui du sujet, en fait subordonné à l'autre dans cette soi-disant alliance»*** (p.88).

Sa cible principale, au titre de l'ego-psychologie, c'est ici E. Erikson et sa théorie des stades de l'Ego : ***« ce sont des amusettes psychologiques, certainement fort instructives, mais qui me paraissent à la vérité aller contre l'esprit même de la théorie freudienne. Car enfin si l'ego est cette succession d'émergences de formes, si cette double face de bien et de mal, de réalisations et de modes d'irréalisation en constitue le type, on voit mal ce que vient faire là-dedans ce que dit Freud en mille et en deux mille endroits de ses écrits que le moi est la somme des identifications du sujet, avec tout que cela peut comporter de radicalement contingent. Si vous me***

[172] Pour autant qu'on puisse en juger à travers les discussions cliniques du séminaire, on le découvre praticien très éclectique, et peu fidèle à son puritanisme théorique. Commentant un cas amené par Rosine Lefort, on l'entend bien prosaïquement en dire, comme n'importe lequel de ceux qu'il appellera les « dentistes », « qu'il ne semble pas qu'il y ait chez cet enfant de déficit ni de retard portant sur le système pyramidal, mais nous nous trouvons devant des manifestations de failles dans les fonctions de synthèse du moi au sens ou nous entendons le moi dans la théorie analytique ». Cela ressemble à de l'organo-dynamisme.C'est qu'on n'est plus là dans le ciel des idées, débattant de Maïmonide ou d'Angélus Silésius.

[173] L'accent mis sur la transcendance est à mettre en correspondance avec l'amour de la coupure. De sorte que, dans la façon dont J. Lacan pose le problème, on n'a plus le choix qu'entre la transcendance de l'ego, où la transcendance du Ça (Es, S).

en vertu de la loi du droit d'auteur.

permettez de l'imaginer, le moi est comme la superposition des différents manteaux empruntés à ce que j'appellerais le bric-à-brac de son magasin d'accessoires »(p.186) [174] . On voit bien là que ce que Jacques Lacan refuse, c'est l'idée d'un développement du moi. C'est pourquoi il ne peut entendre la question de l'autonomie. Cela tient évidemment à sa position d'analyste d'adultes. Pour tous les psychanalystes, psychologues, simples observateurs, éducateurs ou parents, qui ont regardé un enfant grandir, un tel refus d'admettre le développement du moi et son autonomisation progressive, apparaît comme un déni de réalité. [175]

Jacques Lacan réduit le moi à l'identification. Sans aucun doute l'identification joue bien son rôle dans le développement du moi chez Freud sauf que : premièrement ces identifications ont une histoire, l'identification ne fonctionne pas de la même façon suivant le moment du développement ; deuxièmement l'identification n'a pas qu'un aspect négatif, les images servent à se construire, et l'on peut même jouer avec ses images identificatoires – ce que reconnaissait le premier Lacan- ; troisièmement Freud a balancé ces effets d'identification par d'autres éléments qui les corrigent et qui renvoient à l'accès à la réalité (Nous y reviendrons). Il faut donc se demander pourquoi Jacques Lacan, grand lecteur de Freud, ne met l'accent que sur un des aspects de la construction du moi négligeant ce que Freud dit, non pas en ***« mille ou deux mille endroits*** » certes, mais de manière très nette jusque dans son testament. Tout d'abord, il est évident qu'il ne retient de Freud que les éléments qui corroborent sa conception du moi imaginaire, à partir de sa théorie du stade du miroir. Mais son objectif est surtout stratégique ; on le voit bien avec le durcissement de sa position et l'accentuation de ses attaques. À ce moment de son histoire, après la rupture de 53 et avec les menaces d'enquête qui pèsent sur sa pratique, Jacques Lacan a choisi d'attaquer l'I.P.A., qui est majoritairement américaine et est statutairement tenue par les représentants ou les alliés de l'ego psychologie. Cette stratégie est efficace : comme on l'a déjà remarqué, dès lors que l'on peut accoler l'épithète ***« américain*** » à quelque produit que l'on veut boycotter, on est sûr de ne point manquer d'alliés enthousiastes.

Et ainsi ses attaques vont augmenter de violence dans l'article sur : ***« La chose freudienne ou sens du retour à Freud en psychanalyse*** », article publié en 1956 dans ***« l'Evolution psychiatrique*** », qui reprend une intervention faite à Vienne l'année précédente. Les circonstances de cette intervention valent d'être relatées. Jacques Lacan se trouvait à Vienne pour l'inauguration d'une plaque commémorative apposée sur la maison de Freud, plaque que l'I. P. A. n'avait pas jugé bon de subventionner. Lacan voit là

[174] Dans son « *Young man Luther* » (1958) on peut lire ces quelques lignes qui sont une réponse indirecte de Erikson aux positions de Lacan. Il parle des dérives de la réception de l'enseignement freudien : « Nous avons été consternés de voir nos procédés d'élucidation dénaturés en un fatalisme, maintenant très répandu, selon lequel un homme n'est autre chose que la multiplication des fautes de ses parents et l'accumulation de ses Mois antérieurs successifs »(p.18 de la trad. fr.). On dirait un résumé de la doctrine lacanienne. Ce n'est pas par hasard que l'on trouve ces lignes dans un ouvrage consacré à Luther. C'est de Luther que J. Lacan tire les images les plus fortes pour peindre la situation de l'homme dans son séminaire sur l'éthique (étron chié par l'anus du diable). Il est probable aussi qu'il s'identifie à lui dans sa rupture avec l'église officielle.

[175] Par contre E. Erikson pouvait parler du développement en connaissance de cause. Il s'était beaucoup occupé d'enfants et d'adolescents, en cabinet et sur le terrain. Il reste encore un des spécialistes du développement les plus cités.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

un signe évident du reniement de Freud par la psychanalyse officielle : ***» rien qui surprenne chez ces analystes américains, car dans ce pays on nie l'histoire*** » (p. 216, éd. de 1970).

Notons au passage, pour mettre en évidence la géométrie variable de son orthodoxie freudienne, que Lacan y rend un hommage appuyé au psychanalyste autrichien Igor Caruso (***« mes relations excellentes et déjà datées avec M. Igor Caruso*** »). Nul doute que pour lui ce jour-là, à cet endroit-là, M. Caruso vaille bien mieux que M. Hartmann. C'est tout simplement que M. Caruso est viennois, et lui-même en conflit avec l'I. P. A.. Quant à être freudien... Pour n'être pas suspecté de partialité, c'est à E. Roudinesco (***« Dictionnaire de la psychanalyse*** », article Caruso) que nous empruntons ces lignes : ***« tout en restant freudien, il n'acceptait pas les standards de formation de l'I. P. A. et comme Jacques Lacan il voulait donner à la psychanalyse une orientation intellectuelle spirituelle et philosophique. Aussi la considéra-t-il à la lumière de la phénoménologie comme une méthode d'édification de la personnalité*** ». Voilà qui est assez juste sur le sens de l'orientation lacanienne en psychanalyse, sauf que Jacques Lacan s'est toujours présenté avant tout comme psychanalyste, et pur freudien. Mais surtout aucun lecteur attentif ne peut ignorer tout le mal que pense à l'époque Jacques Lacan de la phénoménologie et de la personne humaine. [176] A bien des égards la psychanalyse de M. Igor Caruso aurait dû susciter l'ire de Jacques Lacan bien plus que celle de l'Ego psychology, s'il ne s'était agi d'abord de stratégie. Ils sont, Caruso et lui, d'un même côté dans la lutte contre l'I. P. A., et cela suffit.

Venons-en à l'essentiel de cet article. Il s'agit donc d'un retour à Freud, abandonné et trahi par l'I.P.A.. C'est au début de cette intervention qu'il rapporte les paroles fameuses soi-disant confiées par Jung : ***« ils ne savent pas que nous leur apportons la peste*** ». C'est ce qu'aurait dit Freud sur le bateau qui l'amenait pour son premier voyage en Amérique. Jung ne rapporte rien de tel dans ses mémoires, et dans sa biographie Élisabeth Roudinesco dit très clairement que ***« Lacan inventa donc une fiction plus vraie que nature destinée à imposer contre la psychanalyse dite américaine sa propre relève*** » (p.349). Peu importe à Lacan la réalité des faits, puisque ici par sa bouche la Vérité parle. Elle nous parle de la trahison américaine et. des ***» burgraves de l'analyse*** ». Là-bas la pratique de la psychanalyse ***« s'est ravalée si sommairement à un moyen d'obtenir le « success » et à un mode d'exigence de la « happiness » qu'il convient de préciser que c'est là le reniement de la psychanalyse » (p.226***). [177]

La partie la plus connue de son intervention est le fameux ***« intermède du pupitre*** » où, sur six pages, pour critiquer l' ***» objectivation*** » du moi, la transformation du moi en

[176] Ajoutons que Igor Caruso venait de publier (1952) son livre sur : «*Psychanalyse et synthèse personnelle* ». Mme Roudinesco, a beau préciser que la méthode d'édification de la personnalité de M. Caruso vise « non pas à adapter le sujet au principe de réalité, mais à l'amener à résoudre les tensions résultant de sa relation conflictuelle avec le monde », elle a du mal à convaincre de la différence.

[177] Dans «*La psychanalyse et son enseignement* », page 454 de l'éd. de 1999, il décrit l'objectif de cette psychanalyse dévoyée (le retour au bercail de la psychologie) comme le « chancre constitué par les alibis récurrents du psychologisme dans une ère sociale qui couvre son irresponsabilité de ce qu'a eu de signifiant le mot : libéral »

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

une ***« chose*** », il le compare au pupitre devant lequel il parle, et auquel il va même donner la parole. Nous nous permettrons de citer de larges extraits de ce passage car on a un peu trop oublié la violence de ce discours.

Page 231***» De 35 ans de cohabitation, dont dix de liaison plutôt orageuse, régularisée enfin par le ministère de Mademoiselle Anna Freud en un mariage dont le crédit social n'a fait qu'aller en augmentant, au point qu'on m'assure qu'il demandera bientôt à se faire bénir par l'église, en un mot comme en cent de l'expérience la plus suivie des psychanalystes vous ne tirerez plus rien que ce tiroir.***

Il est vrai qu'il est rempli jusqu'au bord de vieilles nouveautés et de nouvelles vieilleries dont l'amas ne laisse pas d'être divertissant. Le moi est une fonction, le moi est une synthèse, une synthèse de fonctions, une fonction de synthèse, il est autonome ! Celle-là elle est bien bonne. C'est le dernier fétiche introduit au saint des saints de la pratique qui s'autorise de la supériorité des supérieurs. Il en vaut bien un autre en cet emploi, chacun sachant que pour cette fonction, elle tout à fait réelle, c'est l'objet le plus démodé, le plus sale et le plus repoussant qui fait toujours le mieux l'affaire. Que celui-ci vaille à son inventeur la vénération qu'il recueille là où il est en service, passe encore, mais le plus beau est qu'il lui confère dans des milieux éclairés le prestige d'avoir fait rentrer la psychanalyse dans les lois de la psychologie générale(…)

Mais la dernière trouvaille et la meilleure : le moi comme tout ce que nous maniions depuis quelque temps dans les sciences humaines, est une notion o-pé-ra-tion-nelle.

Ici je prends recours auprès de mes auditeurs de ce chosisme naïf qui les maintient ainsi bien séans sur ces bancs à m'écouter malgré le ballet des appels du service pour qu'il veuille bien avec moi stopper c't-o-pé.

En quoi cet o-pé distingue-t-il rationnellement ce qu'on fait de la notion du moi en analyse de l'usage courant de tout autre chose, de ce pupitre pour prendre la première qui nous tombe sur la main »

Car pour Lacan, le pupitre qui est devant lui, ***« n'est pas moins que le moi tributaire du signifiant*** ». Il n'y a pas tant de différence entre le pupitre et nous ***« quant à la conscience*** », il suffit de la placer entre deux miroirs. Suit une attaque des formes « bâtardes » de la phénoménologie, et tout particulièrement de Karl Jaspers : ***« directeur de conscience en fonte »*** et ***« maître à penser de fer blanc*** ».[178]

Dans deux articles qui suivent, destinés à des philosophes, il poursuivra ses attaques. Dans ***« Situation de la psychanalyse et formation des psychanalystes*** » : ***« gardez-vous de comprendre ! Et laissez cette catégorie nauséeuse à MM.***

[178] On voit que si l'inspiration de la critique est heidegerienne, le ton est franchement celui des orateurs populistes pour ne pas dire plus. Dans son petit livre sur «*Le conservatisme*", PUF, 1988, Philippe Beneton dit de Maurras : « Amoureux des écrivains classiques, Maurras pratiquait pourtant plus volontiers l'outrance et l'invective que l'euphémisme et la litote. Le ton général du mouvement était celui de la certitude dogmatique". Mais comme modèle de violence pamphlétaire, c'est Léon Daudet qui vient naturellement à l'esprit.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Jaspers et consorts ». C'est dans cet article qu'il trace le tableau de la secte de ses ennemis comme celui d'une cour où se promènent les ***« Suffisances*** », les ***« Petits souliers*** » en attente d'être intégrés, les ***« Bien-Nécessaires*** », les ***« Béatitudes*** », et tous les ***« number-one*** », ***« l'Un-en Plus*** », l' ***» Un sans Plus*** », l' ***» Un encore*** » et ***« l'Un de trop*** ». Tout ce grand corps est selon lui comme celui de M. Valdemar du conte d'Edgar Poe, c'est-à-dire mort et pourri et ne tenant plus que par le regard de l'hypnotiseur. Et comme plus rien ne semble le retenir, Jacques Lacan propose, puisque c'est ***« la diaspora allemande qui a donné là-bas les cadres les plus hauts de la béatitude*** », et trahi l'authenticité freudienne, qu'un vote du congrès octroie à l'I. P. A. un petit territoire…

Un territoire pour cette diaspora ! Que dire là après ?

Quelle conception du moi, à ce moment de son évolution, Jacques Lacan oppose-t-il à celle de l'Ego psychology ? Lacan précise que le Moi n'est pas le Je, ce qu'il représentera plus tard topologiquement à travers différents schémas. Le moi n'est qu'un objet qui remplit une certaine fonction. Seul l'inconscient est le véritable sujet et a le droit de dire Je. ***« L'inconscient échappe tout à fait à ce cercle de certitudes en quoi l'homme se reconnaît comme moi. C'est hors de ce champ qu'il existe quelque chose qui a tous les droits à s'exprimer par Je*** » (« *Sém.. II* », p.16). ***» L'inconscient, c'est ce sujet inconnu de moi, méconnu par le moi*** » (p.59), il est le noyau de notre être. Le moi pour l'essentiel est une fonction imaginaire. D'ailleurs, ***« pour concevoir la fonction que Freud désigne sous le nom de moi, comme pour lire toute la métapsychologie freudienne, il est indispensable de se servir de cette distinction de plans et de relations qui est exprimée par les termes de symbolique, d'imaginaire et de réel*** »(p. 50). Il est évident que sa trilogie Imaginaire-Symbolique-Réel est tout à fait étrangère à la pensée freudienne. On voit là Lacan introduire ce qu'il a de plus personnel, en réinsérant dans un cadre général ce qu'il nous avait déjà dit à plusieurs reprises à partir de sa conceptualisation du stade du miroir.. Il revient sur la fonction imaginaire qui est déjà présente dans la nature (ces ***« captations gestaltistes*** », dont il parlait déjà avant guerre), mais qui remplit chez l'homme une fonction différente et sur le stade du miroir où ***« le corps morcelé trouve son unité dans l'image de l'autre*** » (p. 72).

Les relations entre le moi et le je sont illustrées par un schéma [179] qui sera systématisé dans son article sur la lettre volée (mise en forme d'une partie du séminaire sur le moi). Ce schéma L structure les rapports entre quatre termes qui sont : S (ou Es, c'est à dire le Sujet ou le Ça), a (le moi), à (l'autre), A (l'Autre). Ces quatre termes sont reliés par des vecteurs dont les deux diagonales qui se coupent, la diagonale reliant a (le moi) à (l'autre), représentant la relation imaginaire qui vient interrompre la relation inconsciente entre A et S.. La relation imaginaire, le moi, font donc barrage au discours

[179] On ne s'étendra pas sur les schémas de Lacan. Outre le schéma L, il faudrait évoquer celui du bouquet renversé avec ses miroirs. Inspiré du dispositif de Bouasse (« Optique et photométrie dites géométriques ») ce dispositif composé d'une planchette, un vase au-dessous, un bouquet de fleurs au-dessus, deux miroirs se faisant face, l'un plan, l'autre courbe, et où un oeil se déplace entre les deux miroirs jusqu'au point où une image va se former montrant le bouquet de fleurs dans le vase, vise également à illustrer la dimension fondamentalement trompeuse de l'imaginaire.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

inconscient. Le terme qui pose problème est A.. S'agit-il du discours paternel, du désir maternel, de la mort ? De la parabole souvent évoquée à cette époque, aussi bien dans le séminaire que dans ***« La chose freudienne*** », ou l'article sur ***« La psychanalyse et son enseignement »*** , celle de Jérémie 31-29 : ***« car le raisin vert de la parole par quoi l'enfant reçoit trop tôt d'un père l'authentification du néant de l'existence, et la grappe de colère qui répond aux mots de fausse espérance dont sa mère l'a leurré en le nourrissant au lait de son vrai désespoir, agacent plus ses dents que d'avoir été sevré d'une jouissance imaginaire, ou même d'avoir été privé de soins réels*** », que faut-il entendre ? Que l'analyste doit prendre la place du prophète ?

Quel est donc le but de l'analyse ? ***« Si on forme des analystes c'est pour qu'il y ait des sujets tels que chez eux le moi soit absent. C'est l'idéal de l'analyse qui, bien entendu reste virtuel*** »(« *Sém. II* », p.287). *« L'analyse doit viser au passage d'une vraie parole qui joigne le sujet à un autre sujet, de l'autre côté du mur du langage* (p. 287). Il s'agit de laisser la voix à une parole authentique du sujet. ***« Wo es war, soll ich werden***». C'est dans ***« La chose freudienne*** » que Jacques Lacan donne son interprétation de la fameuse phrase qui termine la 31e des ***« Nouvelles conférences*** ». Contrairement à ce que dit la traduction anglaise : ***« Where the id was, there the ego shall be*** », Freud ne parle pas ici de ***« das Es*** » ni de ***« das Ich*** ». Selon J. Lacan cela signifie qu'ici Es ne désigne pas le ça, mais un lieu, et ich non pas le moi mais le sujet, ***« le sujet véritable de l'inconscient*** ». Il nous propose dans la traduction suivante : ***« Là où c'était, c'est mon devoir que je vienne à être*** » (p.227) [180]

Que reste-t-il à l'analysant, une fois la démystification accomplie ? C'est Colette Audry qui pose la question, (***« Sém. II*** », page 250) : le barrage imaginaire rompu, on se trouve en présence de la mort. Est-ce cela le but de l'analyse, attendre et contempler la mort ? C'est cela répond Lacan.

Pourtant l'individu singulier chemine grâce aux illusions de son moi. Il passe par ces formes, ces identifications, il rêve, se leurre, mais c'est cela qui remplit sa vie. Après tout les bouddhistes disaient bien qu'on ne s'installe pas dans le Nirvana. Comme le remarque J. B. Pontalis, ***« heureusement qu'Oedipe n'a pas su trop tôt ce qu'il n'a su qu'à la fin, car il a fallu tout de même qu'il remplisse sa vie ».***

Pour remettre le Moi à sa place, Lacan le compare à Sosie le personnage d'Amphitryon. Sosie c'est le moi, dit Lacan : ***« la première fois que le moi apparaît, il rencontre moi. Et qui moi ? Moi qui te fous dehors. C'est de cela qu'il s'agit et c'est en cela que la comédie d'Amphitryon est véritablement exemplaire*** » (« *Sém. II* », p.307). Exemplaire ? Alors revenons nous-mêmes à cette intrigue née de l'imagination de Plaute. Jupiter pour posséder Alcmène, prend les traits d'Amphitryon. Il est aidé de Mercure qui revêt l'apparence de Sosie le serviteur. Pour Lacan, Sosie face à son double est dans la position naturelle du moi. Il se voit interdire sa porte et prouver à coups de

[180] La traduction contestée par Jacques Lacan est due à Anne Berman, amie de Marie Bonaparte. Elle date de 1936, et dit effectivement « Le moi doit déloger le ça », ce qui est effectivement ambitieux. La traduction de Zeitlin (Gallimard 1984) dit « Là où était du ça, doit advenir du moi», elle est reprise quasiment dans les Œuvres complètes des P.U.F. : « Là où était du ça, du moi doit advenir ». Dans une note (p.163)les traducteurs expliquent que l'absence des articles devant les substantifs leur donne un sens partitif (sur une suggestion de Conrad Stein).

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

bâton qu'il ne s'appelle pas Sosie. Ne sachant plus qui il est, il ne lui reste comme réalité à quoi s'accrocher que celle de son dos douloureux.. La scène est selon Lacan exemplaire de la position du moi, et de la façon dont une bonne psychanalyse doit le traiter : ***« Et alors Amphitryon roue de coups le malheureux Sosie. En d'autres termes il lui analyse son transfert négatif. Il lui apprend ce qu'un moi doit être »*** (p.309).

Cette démonstration par l'allégorie est mémorable. Cependant on pourrait interpréter autrement la position de Sosie. Après tout Molière lui-même, en quelque sorte le grand Autre, le maître des rôles et des machines, s'était réservé le rôle de Sosie. N'était-ce pas qu'il donnait une autre profondeur à Sosie que celle que Lacan donne au moi. Peut-être derrière le personnage pleutre, creux, fat, voyait-il quelqu'un de lucide sur sa place (face aux Grands autres), et jouant la comédie pour se sauver. Le Sosie de Molière doit bien tenir quelque chose du célèbre Sosie de son prédecesseur Rotrou, [181] caractère plein d'humour et qui sait ce qu'il en est des images (C'est lui qui départagera les deux Amphitryons par la réplique célèbre : ***« Point, point d'Amphitryon où l'on ne dîne point*** »). Si c'était ce Sosie là, le Moi, serviteur de deux maîtres, plein d'humour et d'industrie comme tant de valets à venir, qui incarnent la condition humaine plus justement que les dieux, les rois, les saints et le héros (on pense au Leporello du Don Giovanni, ou au Papageno de la Zauber Flöte) [182] .

« Moi, la Vérité je parle », fait dire à Freud Jacques Lacan. Mais de quoi parle-t-elle ? D'agents secrets et de pigeon vole, d'Hegel, de Fichte, de Cléopatre et de ***« nez parlant*** » ? N'est-ce pas là aussi purs jeux d'illusions ?

La vérité, dit Lacan, c'est que nous sommes ***« machinés*** ». Ce qui sépare l'ordre humain de l'ordre naturel c'est l'émergence de la fonction symbolique. Mais il ne s'agit pas ici de répéter cette banalité que le langage est le propre de l'homme. Le symbolique dont parle Lacan est une mécanique. Notre différence par rapport à l'animal c'est que nous sommes des machines qui fonctionnent alors que l'animal est une machine bloquée (***« Il serait très facile de vous démontrer que la machine est beaucoup plus libre que l'animal. L'animal est une machine bloquée*** », p.44). Les machines ça va beaucoup plus loin du côté de ce que nous sommes réellement que ne le soupçonnent ceux-là mêmes qui les construisent. Quand Lacan dit que l'inconscient est le discours de l'autre, il faut comprendre que ***« ce n'est pas le discours de l'autre abstrait [183] , de l'autre dans***

[181] Molière a même recopié mot pour mot certains passages de la pièce. La pièce de Jean Rotrou «*Les Sosies*" est de 1636, la même année que « *L'illusion comique* » de Corneille, pour qui Rotrou avait la plus grande admiration. Le public fit un immense succès à l'Illusion comique, pièce « extravagante » selon Corneille lui-même, mais tout à fait dans le goût baroque et espagnol de l'époque pour les jeux sur la réalité et l'illusion. Quelques années plus tard, en 1645, Rotrou produit « *Le véritable Saint Genest* », inspiré d'une œuvre de Lope de Vega « *El Fingido Verdadero* ». On reste dans la filiation des faux-semblants et des jeux de miroirs qui va jusqu'aux Ficciones de Borgès en passant par « *La vida es sueño* » de Calderon et le » *Manuscrit trouvé à Saragosse* » de Potocki. On peut aimer l'illusion et n'être pas dupe. Durant la Fronde La Rochefoucauld joue les d'Artagnan. Après l'échec de celle-ci, il écrit, désabusé, ses Maximes qui sont comme une épitaphe à la féodalité mourante. –c'est du moins ce qu'en diront Bourdeau (« La Rochefoucauld), et après lui, P. Bénichou (« *Morales du Grand Siècle* »)-.

[182] Les valets de comédie sont le plus souvent des médiateurs (comme Mercure-Hermès).

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

la dyade, de mon correspondant, ni même simplement de mon esclave, c'est le discours du circuit dans lequel je suis intégré » (p.112). C'est la machine cybernétique, ses 0 et ses 1, qui incarne le mieux l'activité symbolique la plus radicale chez l'homme (***« qu'est-ce qu'un message à l'intérieur d'une machine, c'est quelque chose qui procède par ouverture ou non ouverture*** » (p.111). La résistance, c'est comme une ampoule triode : une ampoule triode le courant passe ou ne passe pas, ***« eh bien, la résistance, la fonction imaginaire du moi comme telle, c'est ça*** » (p.148). Une machine c'est un jeu de places et de pièces qui se déplacent [184] . Peu importe à Lacan les particularités du sujet humain, ce qui importe c'est sa place. Jouer avec une machine nous en apprend beaucoup nous dit Lacan parce qu'on ne peut pas s'en sortir par voie d'identification ; rien ne sert d'essayer de comprendre. Si ce sont les machines qui expliquent l'homme, alors ***« La psychanalyse n'est pas un humanisme*** » (p.83). ***« La position de Merleau-Ponty, elle, est essentiellement humaniste. Et on voit où ça le mène*** » (p.100).

L'apologue de ***« La lettre volée*** » illustre bien cette impasse. Les policiers qui la cherchent peuvent s'évertuer à comprendre, ce n'est pas ainsi qu'ils la retrouveront. En réalité le vrai personnage est la lettre (***« symbole se déplaçant à l'état pur*** », ***« Sém. II*** », p.231). Seul celui qui a compris cela maîtrise la situation. Les autres personnages, le roi, la reine, le ministre, ne valent que par leur position envers ce sujet radical : ***« Pour chacun la lettre est son inconscient*** » (p.231)

On constate par-là qu'au motif de préserver la spécificité de la psychanalyse face aux sciences naturelles, Jacques Lacan en arrive à une conception encore plus réductrice de l'humain. Pour lui d'ailleurs ***« le mot d'humanisme est un sac où pourrissent tout doucement, entassés les uns sur les autres, les cadavres de ces surgissements successifs d'un point de vue révolutionnaire sur l'homme*** » (p.243). On voit qu'il en va de l'humanisme comme du moi : sous une couverture d'oripeaux, plus rien qu'une place à remplir de 0 et de 1. On imagine s'il avait connu alors les machines de Turing. [185]

Dans son pamphlet sur Lacan, F. Georges, dit très justement que la meilleure illustration de l'inconscient lacanien se trouve ***« dans la colonie pénitentiaire décrite par Kafka où les détenus portent gravés sur leur corps l'article du code qu'ils ont enfreint*** » (p. 149).

De 1956 à la rupture avec la S.F.P.

[183] Comme on l'a déjà vu chez Althusser, par « abstrait », il faut comprendre concret au sens ordinaire. Et inversement pour « concret ».

[184] Voir aussi son goût pour les jeux logiques, les trois prisonniers, pair impair, le nombre treize..

[185] Ce qui ne laisse pas de surprendre c'est qu'aujourd'hui, ce sont souvent les plus zélés disciples de Lacan qui se veulent les héros de la lutte contre les neuro-sciences. Ainsi dans plusieurs articles et dans un récent ouvrage coproduit avec Jacques Derrida, Élisabeth Roudinesco proteste contre notre entrée dans l'ère de l'homme machine. Peut-on accuser les neurosciences de réductionnisme ? Bien de ses chercheurs ont une position beaucoup moins tranchée que celle de Jacques Lacan, qui a bien eu le projet d'une réduction de la psychologie, de la psychanalyse, de la réalité psychique, à la cybernétique.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Il a pris ses positions en 1953 disait-il. Nous avons examiné ces textes qui ont marqué fermement et parfois avec la plus grande violence son opposition à la psychologie « ***américaine »***. A partir de là, les attaques contre l'ego-psychologie ne vont plus guère évoluer, occupant même de moins en moins de place, brandies symboliquement en guise de drapeau lorsqu'il faut affirmer des alliances (avec Althusser par exemple lors de l'entrée rue d'Ulm), puis disparaissant dans sa dernière période, celle de l'Ecole freudienne, où d'autres questions, d'autres conflits prendront le devant.

L'année 1956-1957 est consacrée au séminaire sur ***« La relation d'objet »*** (***« Sém. IV*** », éd. 1994), important séminaire puisque sa transcription écrite comporte 430 pages, de meilleure qualité stylistique, en tout cas moins polémique, moins bluffeur (moins de ces références culturelles accablantes par leur accumulation et leur diversité [186]) même si sur la fin il ne peut s'empêcher d'abuser de formules pseudo-mathématiques. L'opportunité de s'attaquer à la théorie de la relation d'objet lui est fournie ces années-là par la parution de l'ouvrage [187] collectif ***« La psychanalyse aujourd'hui*** », écrit par des membres de la société ennemie, la S. P. P., sous la direction de Sacha Nacht. C'est pourquoi l'objet principal de ces attaques dans ce séminaire sera plutôt la société parisienne même si dans d'autres articles élaborés à cette époque mais publiés plus tard [188] , et en fonction de publics plus spécifiquement philosophiques, il reprend ses attaques violentes contre l'Ego psychology.

En matière de relation d'objet, Lacan choisit son angle d'attaque. Il contourne le terrain ouvert par les théoriciens de la relation d'objet, M. Bouvet dans l'ouvrage en question, mais aussi bien, selon lui, Mélanie Klein où Winnicott (pour Jacques Lacan les objets transitionnels sont des objets ***« imaginaires*** », ***« Sém. IV*** », p. 34). Comme souvent, il attaque à contre-pied [189] . La question de la relation d'objet, c'est à dire du lien à la mère, devient dans son séminaire celle du » Manque » de l'objet. Il y différencie subtilement privation, frustration, et castration, selon que ces manques se situent sur le plan de l'imaginaire, du réel ou du symbolique. Pour lui l'objet qui compte, le seul objet, celui par lequel se définissent les Ordres et les Places, ce n'est pas la Mère, c'est le Phallus (***« la notion de relation d'objet est impossible à comprendre et même à exercer si l'on n'y met pas le phallus comme un élément tiers »,*** p. 28). C'est dans ce séminaire qu'il le compare au furet qui n'est vraiment jamais là où il est (il court, il court).

[186] L'emploi surabondant de mots extraordinaires, la construction de phrases compliquées, l'usage immodéré de toutes sortes de figures, c'est ainsi que le Dictionnaire de rhétorique de G. Molinié caractérise l'enflure. Nous ajouterions volontiers l'abus de l'amalgame et la multiplication des références. Par exemple le séminaire II convoquait en foule : « Périclès et Thémistocle (« psychanalystes de naissance »), Levi-Strauss, Dieu, Daniel von Chepko, Hegel, Merleau-Ponty, Maïmonide, Spinoza, le roi d'Angleterre (« qui est un con »), Edgar Poe, la Rochefoucauld, Nietzsche, Saint-Thomas, Guillaume St-Amour, Socrate, Descartes, les dentistes, Locke, Kant, Angélus Silésius, Kierkegaard, Gide, la comulgatio de Baltasar Gracian, les mamelles de Tirésias etc..

[187] « dans un ouvrage collectif récemment paru » (p. 13).

[188] « *La direction de la cure et le principe de son pouvoir* », ou «*La psychanalyse, la vraie, la fausse* » *(« Ecrits"*, 1966, 1999)

[189] C'est un des procédés favoris de Jacques Lacan de choisir toujours de parler d'autre chose, d'amener ses adversaires sur son terrain et même de sauter rapidement d'un terrain à l'autre. C'est le jeu du furet.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

La plus longue partie du séminaire est consacré à l'analyse du petit Hans : la culotte de la mère, la mère toute nue, enfin presque, juste assez pour qu'on voit tout en ne voyant pas, et ce père trop gentil qui s'obstine à ne pas castrer Hans. ***« Fous-lui ça une bonne fois là où il faut*** » lui fait dire Lacan. Et la question du phallus va bien au-delà des relations avec papa-maman. C'est la question du Père, c'est-à-dire de Dieu : ***« le seul lieu où il puisse être répondu de façon pleine et entière à l'interrogation sur le Père, c'est dans une certaine tradition »,*** c'est-à-dire ***« la tradition religieuse*** » (p. 377).

Le problème du moi est cependant abordée dans ce séminaire par le biais de la question de la sublimation, à l'occasion d'un commentaire du ***« Léonard*** ». La sublimation, assimilée par J. Lacan à une ***« psychologisation*** » ou à une ***« moïsation*** », n'est pour lui qu'aliénation. Dans ce processus l' ***» être*** » s'oublie [190] lui-même. Cet oubli de l'être est expliqué par Lacan comme un ***« processus de désubjectivation ou de naturalisation de l'Autre*** ». Mais il ne s'agit plus de la naturalisation ou de la désubjectivation de ses débuts, quand il se posait en défenseur de la psychogenèse et de la psychologie contre les réductionnismes naturalistes. Il s'agissait alors de sauver le sujet ***« psychologique*** », concret. Ici il combat les entreprises de désubjectivation et de naturalisation pour sauver un transcendantal, seul sujet qui vaille d'être sauvé, l'Etre ou l'Autre. Il désubjective le moi pour mieux subjectiver cet Autre qui n'est évidemment pas un sujet personnel, mais une mécanique transcendante, machines cybernétiques tout à l'heure et maintenant Discours (***« le sujet aussi bien s'il peut paraître serf du langage l'est plus encore d'un discours dans le mouvement universel duquel sa place est déjà inscrite dès sa naissance*** », p. 492). Le langage étant ce qui distingue essentiellement la société humaine des sociétés naturelles, J. Lacan en vient alors à réduire la psychologie à une linguistique.

C'est l'occasion ici de nous arrêter un moment sur l'article : ***« L'Instance de la lettre dans l'inconscient*** », dont il fait mention lors du séminaire du 3 juillet 1957. C'est dans cet article qu'il traduit l'enseignement saussurien dans un schéma de portes de W. C. surmontées des mots hommes et dames, avant de nous causer de métaphore (Booz et sa gerbe,) et de métonymie (les trente voiles). Nous voudrions nous arrêter sur le travail du style. On va voir comment la modification de l'énoncé initial, il serait plus juste de parler de sa déconstruction, vient supporter la destruction de l'objet dont il parle, le moi freudien. Dans une première version du texte, après avoir rappelé sa propre conception du moi comme imaginaire, il précise que chez Freud le moi fournit aussi l'appareil de perception de la réalité. Page 73 de la revue ***« La Psychanalyse*** », dans la première version connue de cet article, : ***« il (Freud) y a réuni la synthèse des fonctions perceptives où s'intègrent les sélections sensori-motrices qui cernent pour l'homme ce qu'il appelle la réalité*** ». L'expression est certes un peu brouillée, mais on arrive à reconnaître la pensée de Freud. Voyons maintenant ce que deviennent ces lignes dans la version retenue pour les ***« Ecrits*** » (1999): ***« que Freud, à situer dans ce moi la synthèse des fonctions perceptives où s'intègrent les sélections sensori-motrices paraisse abonder dans la délégation qui lui est faite traditionnellement de répondre de la réalité, cette réalité n'en est que plus incluse dans le suspens du moi*** »(p.518).

[190] Allusion à « l' oubli de l'être" heideggerien. L'important serait donc de sauver l'être plutôt que le sujet concret ?

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Si dans la version de 1957, on peut encore retrouver la pensée de Freud qui faisait du moi à la fois l'appareil de la résistance narcissique et l'appareil synthétique de perception de la réalité [191] , la version 68 de Lacan nous fait entendre que Freud, en situant dans le moi l'appareil de perception de la réalité, voulait nous signifier que nous ne pouvons accéder à la réalité que par le suspens du moi. Or Freud a toujours maintenu que l'appareil de contact avec la réalité, aussi insuffisant soit-il, était le Moi. Dans la conception freudienne, l'appareil psychique ne peut fonctionner que grâce à des compromis, et c'est pour cela que le moi y a toujours gardé une place ambiguë mais pivotale et intangible. Lacan ici n'aime pas les compromis, du moins l'affirme-t-il : ***« parler de compromis c'est méconnaître l'esprit comme la lettre de la pensée de Freud*** » (p.521). Que nous puissions avoir quelque accès à la réalité, même déformée, que l'Inconscient, ou l'Etre, comme on voudra l'appeler, ne se manifeste que dans une formation de compromis où l'inconscient et la défense soit mêlés, il ne peut l'accepter. Si l'on osait on pourrait dire que J. Lacan a une interprétation rigoriste de la parole de Paul : ***« nous voyons dans un miroir, en énigme, mais alors ce sera face à face*** » [192] . Ce qu'il veut c'est le face à face avec le Père [193] (..et à défaut le Pape ?).

A l'occasion, en fonction des circonstances on le voit ranimer sa flamme contre l'ego psychologie. Dans : ***« La direction de la cure et le principe de son pouvoir*** », son rapport au colloque de Royaumont, où son frère en analyse [194] vient de produire son rapport sur : ***« Pychanalyse et structure de la personnalité*** », il relance son attaque contre la psychologie du moi : ***« on reconnaît là un mirage éculé que la psychologie d'introspection la plus académique avait déjà rejeté comme intenable. Cette régression est pourtant célébrée comme le retour au bercail de la psychologie générale*** », guidant les américains vers la ***« happiness*** » et l'American way of life ». Et au passage il se moque de E. Kris qui au congrès de Marienbad lui reprochait « gentiment » (« ça ne se fait pas ») de projeter de se rendre sans plus attendre, aux tristement célèbres Olympiades de Berlin. Lacan ne voit dans ce reproche que le signe que Kris était ***« déjà gagné à ce penchant respectable*** » qui peut-être aujourd'hui infléchit sa démarche…La même année 1958, il osera parler à propos des positions de

[191] Dualité bien mise en évidence par Laplanche et Pontalis dans leur Vocabulaire de la psychanalyse, article «Moi". « La théorie psychanalytique cherche à rendre compte de la genèse du moi dans deux registres relativement hétérogènes, soit en y voyant un appareil adaptatif différencié à partir du ça au contact de la réalité extérieure, soit en le définissant comme le produit d'identifications aboutissant à la formation au sein de la personne d'un objet d'amour investi par le ça », p.241.

[192] Première épître aux Corinthiens, 13,12. Partielle est notre science, mais alors je connaîtrai comme je suis connu. Chez Luther qui avait dû rompre avec son père, avant de rompre avec le Pape on trouve cette paraphrase : « celui qui voit Dieu avec un visage courroucé ne le voit pas bien mais le regarde à travers un rideau, comme si un nuage noir avait été tiré sur son visage ».

[193] Lacan adore le style prophètique. Voici comment, dans une langue qui doit plus à l'Ancien Testament qu'à l'Evangile, il s'adresse à ceux qui lui reprochent son « intellectualisation » : ceux-là vivent » dans la crainte de s'éprouver à boire le vin de la vérité, crachent sur le pain des hommes, sans que leur bave au reste y puisse jamais plus faire que l'office d'un levain »(«*Instance..* 1999, p. 521).

[194] Lacan et Lagache avaient eu le même didacticien, Loewenstein.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Hartmann, Kriss, et Loewenstein de ***« l'Anschluss par où l'on tente aujourd'hui de faire rentrer la psychanalyse dans une psychologie perpétuant un héritage académique sous l'étiquette de psychologie générale*** »[195]. Ce type d'amalgame insupportable sera pratiqué encore jusqu'en 66. Dans les Cahiers pour l'analyse (p.206), parlant encore du « moi autonome », ***« la sphère libre de conflits proposée comme nouvel Évangile*** », par une ***« classe d'immigrés*** » qui ont eu ***« avec la diaspora de la guerre*** » à s'installer dans cette société américaine ***« où les valeurs se sédimentent selon l'échelle de l'income tax*** », il en vient à lâcher ***« on ne peut rien contre l'attrait de varier les formes du camp de concentration*** » (sic)[196]

C'est l'occasion, afin d'en finir et d'aller respirer ailleurs, d'examiner au plus vite l'éthique de Jacques Lacan. Freud ne pensait pas qu'il soit nécessaire de construire -théoriser- une éthique propre à la psychanalyse. Pour lui l'observation de la morale commune et le respect des règles techniques suffisaient comme déontologie.

A la base d'une conception éthique, il y a toujours la conception que l'on a de l'autonomie de l'individu. Kant a mis en évidence le lien entre éthique, responsabilité et autonomie (opposée à l'hétéronomie). Connaissant ce que Lacan pense de l'autonomie, on se doute que sa position éthique nous entraînera dans quelque paradoxe. D'un côté il affirme la transcendance religieuse de la Loi[197] ; mais d'un autre côté il veut s'attaquer à la morale, aux valeurs et à l'ordre bourgeois. Son impératif célèbre « ne pas céder sur son désir » peut être facilement entendu dans ce sens contestataire. Mais comment le faire coexister avec l'affirmation d'une Loi fondée sur la prohibition de l'inceste. À ce point la loi n'exige-t-elle pas le renoncement au désir ? N'est-ce pas là un aspect essentiel de l'enseignement freudien?

Lacan prétend que la loi n'exige pas le renoncement au désir. Il déplace la question hors du champ freudien et transforme «ne pas céder sur son désir" en : être capable d'affronter la mort (à l'exemple d'Antigone). L'objectif proposé à la cure psychanalytique serait-il de fabriquer des héros et des martyrs suicidaires? Mais quoi, le héros ou le martyr ne peut-il être leurré ? Et en quoi le fait d'affronter la mort serait-il en soi un critère d'acte

195 « *La psychanalyse, la vraie, la fausse* », p. 166 des « *Autres écrits* ».

196 « Réponses à des étudiants en philosophie », n°3 des « *Cahiers pour l'Analyse* ». Il est fort déplaisant de voir cet ancien courtisan de Maurras faire de persécutés les pères putatifs d'un nouvel univers concentrationnaire. On voit que pour autant qu'on utilise les références de l'antifascisme, on pouvait alors faire passer n'importe quoi. Mais après tout Nizan qui dénonça Brunschvicg et Bergson, ne continue-t-il pas à être une des références morales des plus bruyants intellectuels?

197 Lacan cite Luther dans son séminaire sur l'éthique : « vous êtes le déchet qui tombe au monde par l'anus du diable ». Par le diable ou par un dieu terrible l'homme est machiné. Il ne peut rien. Face à Érasme l'humaniste, qui se décide à l'attaquer sur la question du libre arbitre de l'homme (« Diatribe de liberio arbitrio », 1524), Luther répondra vigoureusement (« De servo arbitrio », 1525) que la seule liberté du chrétien consiste à reconnaître sa totale impuissance (tant qu'elle n'est pas mobilisée par la grâce arbitraire venue d'en haut et). Qui peut douter qu'il ait ainsi préparé l'apparition de la conception allemande de l'état autoritaire. Il nous semble qu'on trouve chez Lacan bien des analogies avec Luther quant à la relation au Père. Cependant hors ses moments de dépression et de décompensation (sa panique face à Dieu et son évanouissement lors de la célébration de sa première messe), il y a au bout du chemin chez Luther la possibilité du recours au Médiateur.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

éthique ? Tout naturellement le cheminement dans cette culture de mort amène Lacan à la question du sadisme.

Dans ces années-là, Sade était devenu la référence convenue des nouveaux intellectuels, s'imaginant révolutionner les valeurs, une sorte de drapeau de la modernité. Dans un de ses élans « provocateurs » (au motif que cela seul choque qui enferme quelque vérité), Lacan confronte Kant à Sade, complétant la maxime du premier [198] par l'injonction du second [199] . Pour Lacan la maxime de Kant, (confondue avec le commandement chrétien :***» tu aimeras ton prochain comme toi-même*** ») n'est qu'une expression de la folie narcissique. Face à cette pensée de bourgeois bien-pensant, Lacan -ridiculisant au passage Merleau-Ponty qui dénonçait dans le sadisme le refus de l'autre-, en appelle à Sade pour rétablir le rapport de la Loi et de la jouissance, et relier la liberté de jouissance chez Sade à l'universalisme de l'impératif kantien. Peu importe le contenu de la maxime, l'important c'est qu'elle soit universelle. Car le boudoir sadien est pour Lacan, l'image même de la situation de l'homme, impuissant, machiné, sadisé. Le pervers n'est rien d'autre que l'instrument de la jouissance de Dieu « suprême en méchanceté ».

Conclusion.

Tout au long de son cheminement, depuis la thèse jusqu'au dernier séminaire, Jacques Lacan s'est interrogé sur l'Imaginaire. L'Imaginaire, il l'a d'abord lié au Narcissisme. C'est le moi face à son miroir : l'image qui lui est renvoyée est trompeuse, elle lui cache -en énigme- la rencontre en face à face avec l'Autre. À ce niveau, le psychanalyste, comme le maître Zen, ne doit surtout rien renvoyer, il permet ainsi au processus narcissique de se déconstruire tout seul. Comme le pointe avec clarté Philippe Julien (1985), si après la première rupture, dans le discours de Rome, l'Imaginaire est soumis au Symbolique dans la Parole, aprés la rupture de 1964, Lacan semble bien réhabiliter l'imaginaire. Il doute du pouvoir de la parole et se moque du discours de Rome dont il caricature le titre en ***« Fiction et champ de la parole et du langage*** ». Comme le disait déjà Octave Mannoni dans son intervention au séminaire sur le Moi, l'imaginaire est irréductible. Dans le séminaire XVI ***« D'un autre à l'Autre*** » la psychose ne vient plus de la forclusion du

[198] L'impératif catégorique : « Agis de telle façon que la maxime de ta volonté puisse toujours être érigée aussi en principe d'une législation universelle » qui conduit à la maxime concrète « agis de façon à traiter toujours ce qu'il y a d'humain en toi ainsi que dans la personne d'autrui comme une fin aussi, et jamais comme moyen seulement ».

[199] «Français encore un effort pour être républicains", pamphlet parodique inséré dans « La philosophie dans le boudoir », demande aux révolutionnaires : « encore un effort ; puisque vous travaillez à détruire tous les préjugés, n'en laissez subsister aucun, s'il n'en faut qu'un seul pour les ramener tous ». Chantal Thomas («*Sade*", Seuil, 1994)met en parallèle, l'injonction de Delbène à Juliette : « mais une seule résistance, je le répète, une seule te ferait perdre tout le fruit des dernières chutes ; tu ne connaîtras rien si tu n'as pas tout connu ». Il y a une logique sadienne. Ce pamphlet s'insère dans le déferlement de pornographie politique qui a accompagné la Révolution française et dont la victime principale fut Marie-Antoinette présentée comme mère incestueuse (voir le livre de Lynn Hunt sur « *Le roman familial de la révolution française"*, Albin Michel, 1995. »). On n'a pas le temps ici de s'arrêter, et c'est dommage, sur cette conjonction apparemment paradoxale chez Jacques Lacan de références constantes aux traditions conservatrices et religieuses, sa nostalgie du Père tout-puissant, et d'un autre côté ce goût pour les transgressions.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Nom-de-Père, d'un manque symbolique, mais au contraire de la percussion frontale du Réel et du Symbolique, d'une absence d'imaginaire. [200] ***« L'imaginaire, souligne Lacan le 10 mars 1975, est la place où toute vérité s'énonce*** ».

Entre-temps, entre ces deux ruptures, il y a eu cette attaque contre le moi et l'ego psychologie, devenue pour des raisons stratégiques (la meilleure défense c'est l'attaque) l'axe central, théorique et politique de son positionnement face à l'IPA. Dans ce combat, Lacan a trouvé à s'appuyer sur d'autres écoles de pensée, toutes attachées comme lui à la réduction du moi et à l'abaissement de l'homme : le marxisme dans la version d'Althusser, le nietzschéisme dans son aspect de dénonciation généalogique (Foucault), la vogue structuraliste dans la linguistique et l'anthropologie de Lévi Strauss, et plus profondément sur le courant de jansénisme chrétien qui anime souterrainement la pensée française depuis le XVIIe siècle.

Ce qui est frappant après-coup quand on examine les mouvements de pensée de cette époque et leurs effets, c'est que la critique de la psychanalyse américaine a, de fait, favorisé l'invasion d'autres pensées américaines, venues de la côte orientale et importées avec la contestation étudiante ; toutes sortes de thérapies et de spiritualités, du développement personnel au New Age. Une alliance de fait cristallisée par la critique de la pensée bourgeoise – des pères- et des valeurs ***« américaines***" a produit cela : que la lutte contre le moi autonome de l'Ego psychology par la psychanalyse lacanienne, a installé le règne de ces mois faibles et dépendants qui occupent à longueur de talk show nos lucarnes. Le culte de la parole par exemple (quoiqu'il vous arrive, il est impératif d'en parler) a, sans qu'il le veuille évidemment, reçu la caution de Lacan.

Dans l'effervescence de mai 1968 l'école lacanienne, malgré ces affirmations théoriques sur le poids des systèmes, était bien du côté des étudiants dans leur lutte contre les institutions et l'ordre établi, elle-même luttant contre l'I. P. A. et l'Amérique, entraînant ainsi la confusion entre le discours du spontanéisme et de l'authenticité facile et son propre discours. Bref aux yeux du public intellectuel, en tout cas celui des médias, le lacanisme bien qu'enfermant un pessimisme radical, est venu cautionner tout un fatras de théorie de libération facile. [201] C'est comme cela, par une ruse de la raison théorique -de la non raison psychique-, qu'ont été favorisés les débordements narcissiques que l'on vérifie aujourd'hui. Non du fait de la contagion des idées de l'ego psychologie dans la vieille Europe -qui d'ailleurs les avait vu naître-. Le ***« Moi fort*** » et ***« autonome*** » de l'ego psychologie n'a rien à voir avec ces mois narcissiques.

[200] L'imaginaire ici permet la médiation. On pense à Winnicott. La Culture est-ce de l'imaginaire –l'icône- ou du symbolique –le Code- ?

[201] Caractéristique de ce point de vue est l'alliance entre lacanisme et anti-psychiatrie. Pour juger de quel côté de la psychiatrie il se trouvait, il suffit pourtant d'entendre ce que Lacan dit en général de l'humain, ou de voir concrètement comment il traitait tel malade si l'on en croit Jacques Alain Miller, nous décrivant cette présentation : « on assiste tout de même à ceci qu'un homme, le malade, y rencontre, sans le savoir le destin. Pendant un temps le malade est écouté, questionné. Souvent la dernière question de Lacan est : « et comment voyez-vous l'avenir ? » ; une jeune paranoïaque répondit qu'elle était sûre que tout irait bien maintenant, de mieux en mieux pour elle, et Lacan approuvait ; à peine avait-elle tourné les talons que « c'est mal parti, elle ne s'en sortira pas ». Cité par M. Marini, (1986), p.41.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Ajoutons pour terminer qu'il y a bien des raisons de penser que c'est la France, plus que l'Amérique [202] qui a résisté à la psychanalyse freudienne. Dans une projection défensive on a argué chez nous du succès du freudisme là-bas qu'il venait d'une tromperie sur la marchandise. En somme quand ça marche trop bien comme aux USA, c'est que ça résiste ; et si ça résiste vraiment, comme en France à ses débuts, ce serait plutôt bon signe. Mais c'est bien en France que dans le sillage de 1968 on a vu se développer toute une floraison d'intervenants divers, se comportant comme des petits Lacan ou des petites Dolto, mais bien éloignés des exigences théorique et didactique freudiennes. Ainsi, après-coup, nous est-il plus aisé de voir où s'est produit le plus fort dérapage et la plus grande compromission. En France sans doute plutôt qu'aux USA.

Lacan nous dit que l'imaginaire est une aliénation. Il prétend nous en libérer par la révélation qu'elle masque une aliénation bien plus radicale encore du sujet. Il veut expulser du sujet son moi et ses identifications, mais c'est en définitive pour assurer sur lui une maîtrise autrement puissante, celle d'un Dieu méchant. Ainsi comme le disait François Georges dans ***« L'effet 'yau de poële de Lacan et des lacaniens »*** (1979) : ***« la théorie lacanienne du moi vise en fait à assurer le pouvoir de l'Autre. Elle érige en norme la situation psychotique et le disciple se trouve mis dans cette position peu enviable. Le moi est haïssable dit le chrétien. Il est de surcroît négligeable dit Lacan*** » (p.114). Il rappelle, invoquant ***« le toujours opportun Miller*** », que la psychose paranoïaque est la personnalité même. Et que Lacan a de la personnalité.

Pourtant dans sa faiblesse le Moi n'est pas totalement démuni, il dispose d'armes, celle de l'humour, du mot d'esprit par exemple [203] . Face au Maître. François Georges en fait la démonstration. ***« Le paradoxe du moi, c'est que cet Arlequin valet de deux maîtres, comme dans la comédie italienne, n'en possède pas moins, normalement, une existence irréductible, qui se manifeste à ses arrangements, à ses intrigues, en un mot à sa politique. Le moi est comparable aux partis-charnière des démocraties parlementaires, il sait faire de sa faiblesse une force*** »(p.118). Argument irrecevable pour Lacan. Surtout, relève F. Georges, ce que Lacan, en parfait janséniste, ne peut pardonner au moi, ***« c'est qu'il manque de sérieux, qu'il ricane au nez du maître, qu'il ruse avec la loi, comme ce condamné à mort qui, conduit à la potence un lundi bougonne : « la semaine commence bien ». Parce que justement, son pouvoir, Lacan entend le tirer de la mort »*** (p.120). [204]

[202] Il y a plusieurs raisons objectives expliquant le développement de la psychanalyse aux États-Unis dans ces années là : l'absence là-bas de tradition psychiatrique comme en Europe ; le développement rapide d'une classe moyenne aisée pouvant payer une thérapie ; la croyance qu'on peut changer son destin, malgré les déterminismes sociaux (optimisme qui s'oppose au pessimisme contre révolutionnaire de la pensée réactionnaire (Bonald, De Maistre)

[203] Cette note juste pour le plaisir de glisser un autre exemple du Witz François Georgien. Il parle de Lacan castrateur, faisant de l'homme en général et de ses élèves en particulier, des pantins « impuissants ». Pour Lacan, « il ne peut y avoir de rapports sexuels pour la bonne raison qu'il n'y a pas de phallus, celui-ci ayant subi l'effet de coupure du signifiant et ne pouvant donc plus remplir sa fonction logique de coupure. Toutefois le Maître tient en réserve le phallus prodigieux. Dans ces derniers séminaires, par la bande - une bande assez plate il faut bien le dire - Lacan en vient à exhiber son nœud : « mon nœud est ce par quoi, uniquement ce par quoi s'introduit le réel comme tel. Ne vous frappez pas, cela ne va pas tellement loin, il n'y a que moi qui en ait le maniement »

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Image illusoire, selon Lacan, le moi assure pourtant au sujet équilibre et protection. Il ouvre un espace psychique qui permet le jeu et la liberté du sujet. Dans un des essais de ***« Protée et autres essais*** » (Gallimard 2001) sur le Don Quijote, Simon Leys [205] pour illustrer la pensée d'Iris Murdoch que ***« l'homme est un animal qui se façonne des images de lui-même, et puis finit par ressembler à l'une d'elles*** » nous rappelle l'argument du dernier film de Rossellini ***« Le Général Della Rovere*** », celle d'un petit escroc qui par lâcheté se fait passer pour un résistant et finit par mourir en héros. ***« Il est vraiment devenu le général Della Rovere*** ». Peut-être, ajoute Simon Leys, si nous continuons à parler quatre-cents ans plus tard de Don Quichotte, est-ce parce que nous avons le sentiment qu'au bout du chemin il est vraiment devenu un chevalier. S'il en est bien ainsi, ne devons-nous pas nous demander ce qui nous aliène le plus, notre imaginaire, où les machineries, réelles ou fantasmatiques qui prétendent nous contraindre.

Dans une de ces dernières intervention, une conférence chez le professeur Denicker à Sainte-Anne en 1978, transcrite plus tard par l'Association freudienne, on trouve cet aveu de Lacan : ***« je me demande quelquefois si je n'aurais pas mieux fait de jouer sur ce qu'on appelle le psychologique. La chose qui m'en a dispensé c'est la structure*** ». Faut-il voir là l'aveu qu'affirmer seulement le pouvoir des structures sur le sujet singulier, en faire l'unique objet d'une psychanalyse qu'il faut alors couper de la psychologie renvoyée à ses illusions, était une voie aride et finalement sans issue ?

Actualité lacanienne. Note supplémentaire.

Dans une intervention de 1998 sur ***« Les contre-indications au traitement psychanalytique »,*** publiée ensuite dans ***« Nervure*** » (Nervure XI, n° 4, mai 1998), Jacques Alain Miller l'héritier et gérant du lacanisme en vient à s'exprimer sur la question du moi. Selon lui, toutes les conditions d' ***» analysabilité »*** que de nombreux psychanalystes ont essayé de relever, ***« convergent toutes sur un point identique et majeur la force du moi*** ». Jacques Alain Miller est donc amené à prendre position sur cette question. Son point de vue s'écarte de celui de Lacan, ce qui est bien naturel puisque J. Lacan et ses ennemis ont disparu, mais sa critique du moi justifie qu'on s'arrête sur l'argumentation utilisée qui reste caractéristique de l'école. Pour Jacques Alain Miller, ce critère de la force du moi enferme une aporie : ***« car cette force du moi où finalement se résumeraient toutes ces conditions d'analysabilité, est aussi ce qui était attendu de l'analyse elle-même comme résultat. Donc d'une certaine façon, on peut dire que la considération de ces contre-indications et indications conduisait à ce que l'étape finale attendue de l'analyse soit en quelque sorte exigée***

[204] Le Président Malesherbes, défenseur du roi, conduit à l'échafaud trébucha sur un caillou. Se tournant vers son voisin il lui dit en souriant : «Voilà un mauvais présage. Un Romain à ma place serait rentré chez lui" Rapporté dans ses Mémoires par Fr.-René de Chateaubriand.

[205] Simon Leys, sait de quoi il parle, quand il évoque la force de libération de l'imaginaire. Ce n'est pas un illuminé. Il fut le premier en Occident, à combattre la fascination de nos intellectuels structuralistes, pour les dernières pensées totalitaires (« *Les habits neufs du président Mao »*)..

en vertu de la loi du droit d'auteur.

à son début ». On voit donc que sur ce terrain très clinique des contre-indications, Jacques Alain Miller développe une argumentation typiquement philosophique, ce qui ne nous surprendra pas. C'est l'argumentation de Zénon nous démontrant que le mouvement est impossible. C'est l'argumentation caractéristique développée hier et aujourd'hui contre l'autonomie et le développement. C'est toujours nous enfermer dans le tout ou rien, dans une pensée de la coupure. L'idée que l'autonomie soit une conquête et demande du temps est refusée. Dans une telle pensée ou bien l'on est autonome et on l'a toujours été, ou bien on ne l'est pas et on me le sera jamais, solution habituellement retenue par les lacaniens. Un peu plus loin cependant abandonnant sa rhétorique, Jacques Alain Miller revient à la clinique et retient les critères de Glover. Mais c'est pour dire aussitôt que cette psychanalyse-là n'est plus d'actualité, que ce qui était soin et traitement, n'est plus qu' ***« expérience psychanalytique*** » : ***« du traitement qui peut être indiqué ou contre-indiqué (...) on est passé à l'expérience vitale voire existentielle*** ». On peut vérifier là ce que nous suspections de la complicité naturelle entre la puritaine psychanalyse lacanienne, et toutes les thérapies venues des USA. Car enfin en quoi la recherche d'une expérience ***« vitale*** », ou ***« existentielle, d'une « aventure subjective » et de l' » authenticité*** », se distingue-t-elle de ce que nous proposent toutes les officines de développement personnel, qui se disputent le marché. D'où une conclusion désabusée –et rassurante - : « ce qu'il reste comme question, c'est ***« où est l'éthique de l'analyste ?*** ». Est-ce à placer dans son opportunisme ? Et les psychanalystes ont été opportunistes. Ils ont pris les places qu'on leur ouvrait. Est-il dans cet opportunisme ou dans un purisme qui est aujourd'hui absolument désuet, ou qui ne garde sa place que dans le registre de la formation de l'analyste?»

Chapitre 4 Lacan (suite) La peste américaine ; réalités de l'Ego-Psychology

« Là il y avait un ça doit surgir un moi », a-t-il dit en une formule piquante, et il qualifie lui-même le travail psychanalytique : une oeuvre de culture comparable à l'assèchement du Zuyderzée. Et voici qu'en terminant les traits vénérable de cet homme que nous célébrons viennent se fondre en ceux du vieux Faust que son destin pousse « à exclure de ce rivage la mer orgueilleuse, à restreindre les limites de l'étendue humide ». À des millions d'hommes, j'ouvre des espaces où ils vivront, non en sécurité, mais actifs et libres... » [206]

L'Ego-psychology version lacanienne.

Quand une célèbre, traduisez médiatiquement incontournable, historienne de la psychanalyse, dans un dictionnaire paru chez l'éditeur Fayard, présente l'Ego psychology

[206] ***Dernières lignes de la conférence de Thomas Mann « Freud et l'avenir » prononcée à Vienne le 8 mai, à l'Akademisher Verein für Medezinische Psychologie, à l'occasion du 80ème anniversaire de la naissance de Sigmund Freud (Reprise dans « Freud, Jugements et témoignages », recueil de textes publié par Roland Jaccard en 1976 aux PUF).***

en vertu de la loi du droit d'auteur.

(article ***« Hartmann*** » pages 423-424), elle se cale naturellement sur le jugement de Lacan. Nous la citons : ***« il (Lacan) n'hésitera pas à traiter l'Ego psychology de « chancre constitué par les alibis récurrents du psychologisme »*** [207] ***et à qualifier la psychanalyse américaine, incarnée à ses yeux par les travaux de Hartmann, comme une psychologie dévoyée au service de la libre entreprise. Freud n'était d'ailleurs pas plus indulgent quand il reprochait aux Américains à propos de la question de l'analyse profane d'avoir fait de sa doctrine la bonne à tout faire de la psychiatrie***. ». Ce point de vue sur l'Ego psychology est un des poncifs les plus autorisés de la littérature psychanalytique française.

On voit en ces quelques lignes se condenser plusieurs amalgames (irruption de passion primaire sinon de mauvaise foi). Premier amalgame : la psychanalyse américaine réduite à l'Ego psychology, et on argue des critiques de Freud à l'égard de certaines erreurs de la psychanalyse américaine, pour en faire une critique de l'Ego psychology. Deuxième amalgame : l'Ego psychology assimilée à la psychologie et renvoyée aux critiques opposées au « psychologisme ». Troisième amalgame : la psychologie au service de la libre entreprise (NB. Il faut traduire ici : « libre entreprise » doit être compris comme « libre exploitation du prolétariat »). Ces dérapages s'aggravent de télescopages de temps : la critique développée par Freud dans la question de l'analyse profane date de 1926. À l'époque, et pour une dizaine d'années encore, Hartmann est psychanalyste viennois [208] et l'un des préférés de Freud, ce qu'il restera jusqu'à la fin. Il a dû un jour s'exiler en Amérique, comme Freud en Grande-Bretagne, et par un effet rétroactif sa tardive naturalisation forcée revient en flash back le disqualifier ; la psychologie viennoise du moi est devenue la psychologie américaine.

Freud la psychanalyse américaine et la question de la Laienanalyse.

Les critiques de Freud à l'égard de la psychanalyse américaine ne s'exprimèrent pas dans telle anecdote légendaire (***« la peste*** »), reprise à l'envie, mais fable dont les témoins du voyage ont nié la véracité. [209] Quand Freud a eu à exprimer, avec force, son

[207] ***Souligné par nous. Nous n'allons pas épiloguer sur la violence du propos. Nous ne nous arrêterons pas non plus sur l'utilisation hors de son champ d'origine du reproche de psychologisme, parce que nous y consacrerons un long développement à propos de Canguilhem. Disons rapidement que la critique de psychologisme, menée par Frege et Husserl, ne constitue en aucun cas une critique de la psychologie en tant que telle, mais une critique du point de vue empirique en épistémologie (comme chez Stuart Mill).***

[208] Sait-on que Heinz Hartmann participa occasionnellement (voir W. M. Johnston « L'esprit viennois »), comme Karl Popper, aux discussions du Cercle de Vienne où est né le positivisme logique qui a marqué profondément toute la philosophie anglo-saxonne, et indirectement des psychanalystes comme Bion, ou Schafer . On aurait tort d'en faire un esprit borné comme on se plait chez nous à voir les américains.

[209] Une anecdote à propos du rapport de Freud à l'Amérique. Selon E. Jones, Freud lui-même attribuait son aversion pour les États-Unis « à de persistants troubles intestinaux dûs, affirmait-il d'une manière certes bien peu convaincante à la cuisine américaine » Jones, 1961, t. II, p. 62. Freud craignait les voyages. « Je me dit souvent à moi-même que celui qui ne peut régenter son Konrad ne devrait pas voyager » ibid. page 90.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

désaccord sur ce qui se passait en Amérique, ce fut à propos de l'analyse pratiquée par les non-médecins (Freud, 1926). Si l'on veut donc connaître objectivement ce que Freud a exprimé comme critiques sur la psychanalyse américaine, c'est dans son article sur la Laienanalyse et surtout sa post-face qu'il faut aller le chercher. Nous verrons qu'il ne s'y attaque ni à une Ego-psychology encore dans les limbes viennois, ni à la psychologie tout court, mais à une médecine qui voudrait faire main basse sur la psychanalyse sans accepter de payer le prix de l'analyse personnelle [210] .

Nous disposons de deux traductions de ce texte. La première, de Marie Bonaparte est plus élégante et finalement plus précise par sa clarté ; elle a été relue par Freud lui-même qui connaissait bien la langue française. L'intérêt de l'édition de 1985, n'est à nos yeux que de compléter ce texte par sa post-face, et aussi d'être suivi d'un article de Michel Schneider, intéressant même s'il ne s'agit pas d'un de ses meilleurs textes.

Revenons tout d'abord sur les circonstances de l'écriture de ce texte : une circonstance d'urgence, le procès intenté à Théodor Reik en Europe, procès apparaissant vite sans danger pour Reik lui-même puisque le plaignant se disqualifia vite tout seul. A la même époque, aux USA, un débat s'était engagé, portant plus à conséquence. Exprimant un état d'esprit assez partagé, A.A. Brill, le président de la société de psychanalyse de New York, avait donné en 1925, l'année précédent le procès de Reik, un article à un journal new yorkais pour manifester la désapprobation de sa société quant à la possibilité donnée à des non-médecins de pratiquer des analyses. Pour finir, dans les mois suivant ce procès, l'état de New York votait une loi déclarant illégale l'analyse pratiquée par les non médecins. D'où la postface de Freud, qui est sa conclusion à la discussion organisée sur la question par *l'Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, durant l'été 1927.

Pour être justes envers les américains, il faudrait cependant que nous nous souvenions de la situation délicate des médecins de ce pays, confrontés aux risques réels

[210] On trouve un témoignage de la méfiance persistante, sinon de l'animosité, de Freud à l'égard d'une certaine psychanalyse américaine, dans ses entretiens avec Smiley Blanton (« *Journal de mon analyse avec Freud* », 1971). Il rapporte par exemple la journée du 31 août 1938. S. Freud est réfugié à Londres depuis peu (et H. Hartmann n'est pas encore aux USA). « Dans le cours de la séance, je lui ai demandé si la considération et l'amitié dont on faisait preuve à son égard en Amérique changeait quelque chose au sentiment qu'il avait pour nous. (Je l'ai toujours vu en effet marquer une certaine animosité envers les États-Unis d'une part, et envers le corps médical d'autre part.)» Non », a-t-il répondu, abruptement. J'ai fait alors état des progrès de la psychanalyse aux États-Unis, puis, sur ma lancée : « je crois vraiment que dans un climat de libertés démocratiques tel que celui des États-Unis la psychanalyse est susceptible d'une progression rapide, progression qui, effectivement, est en train de s'accomplir ». Mes paroles sont restées sans réponse. » Le 7 septembre 1938 quant à l'intérêt d'avoir des analystes non médecins: » Parce que m'a-t-il répondu, un psychiatre qui s'engage dans la voie analytique le fait principalement en vertu d'une préoccupation et d'exigences thérapeutiques. Certes ce but ne doit pas être écarté mais il n'est pas le but principal ni même le but essentiel de la psychanalyse. Son but dominant est en fait de contribuer au progrès de la psychologie en tant que science, et d'offrir ses lumières en matière de littérature et pour tout ce qui touche la vie en général.. Il revient sur le groupe new-yorkais, dont Brill seul semble trouver grâce à ses yeux : « Le groupe américain est à majorité juive et dominé par Rado, m'a répondu Freud, mais les américains – il voulait manifestement désigner par là les goï – ne semblent pas valoir mieux. » C'est cependant Brill qui avait écrit contre l'analyse profane. Et quand Lacan développe ses attaques, c'est Numberg, théoricien du moi, mais partisan de l'analyse profane qui vient d'être élu président de la société new yorkaise (1950). Rappelons aussi qu'Anna Freud, rangée par Lacan du côté de l'Ego psychology, était elle même une analyste non médecin. On ne peut donc lier absolument les deux questions.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

de voir la psychanalyse confondue, ou contaminée, par les thérapies encore courantes dans les sectes religieuses très vivaces sur le sol américain. C'est assez tard que la médecine a acquis aux USA une reconnaissance scientifique, et le risque de confusion entre la thérapie analytique et les catharsis évangéliques a toujours été réel là-bas. D'ailleurs nous-mêmes, aujourd'hui, pouvons-nous peut-être mieux le comprendre que dans les années cinquante. Quand nous voyons le flou régnant dans la galaxie psy, entre certaines pratiques thérapeutiques, le développement personnel, le vaste marché de la formation, et la recherche de type sectaire, ne sommes-nous pas tentés d'en appeler à la réglementation ? [211] Il était donc nécessaire, vital peut-être, pour les psychanalystes américains, de se raccrocher à un groupe, comme celui de médecins, qui venait d'acquérir, non sans peine, une apparence de respectabilité. Cela Freud en est bien conscient et peut le comprendre, même s'il tient à une position de principe.

La volonté chez nous d'interpréter la critique de Freud comme une attaque des psychiatres new-yorkais, nous conduit à négliger un point d'importance. Si Freud défend la Laienanalyse ce n'est pas seulement contre l'analyse médicale. Freud s'attaque aussi et à part égale à l'analyse sauvage. Quand Freud critique la psychanalyse américaine, c'est pour défendre la spécificité de la psychanalyse, non pas contre les tenants de l'ego psychologie, ni encore moins contre les « psychologues », comme voudraient nous le faire croire les lacaniens, mais contre ceux des médecins qui n'auraient pas la connaissance, née de la formation spécifique et de la pratique, de cette réalité si particulière qu'est l'inconscient. (1926) Page 107: ***« le médecin a acquis à l'école de médecine une formation qui est à peu près le contraire de ce dont il aurait besoin pour se préparer à la psychanalyse*** ». Car Freud craignait par dessus tout une fermeture de la psychanalyse sur elle-même. Nul doute d'ailleurs qu'il aurait souscrit à la remarque que fait J.B. Pontalis dans sa préface au texte, soulignant avec esprit le risque qui menacerait une psychanalyse refermée sur son seul objet spécifique : ***« on doit se montrer inquiet de voir, comme c'est si souvent le cas aujourd'hui, des analystes qui semblent n'avoir jamais fait l'expérience d'autre chose que de l'analyse*** »(p.18)

Après ces remarques préliminaires, nous allons en venir au texte lui-même. L'objet de notre réflexion restant l'examen des accusations portées par Lacan contre la psychanalyse américaine confondue avec l'Ego psychology elle-même réduite à l'ancienne psychologie générale, nous avons cherché dans le texte de Freud les éléments qui contredisent l'interprétation lacanienne. Par exemple cette affirmation de la coupure entre psychologie et psychanalyse, cette coupure entre Science et non-science, chère également à Althusser et Foucault [212] . Pour Freud, la psychanalyse ne doit se couper ni de la psychologie populaire : ***« nous aimons en psychanalyse rester en contact avec la façon de penser populaire, et préférons rendre utilisable pour la science des notions populaires que de les rejeter*** »(p.46). Ni de la psychologie comme discipline universitaire : « ***la psychanalyse n'est pas une spécialité de la médecine, je ne vois pas comment on peut s'obstiner à le nier. La psychanalyse est une part de la psychologie ; elle n'est pas non plus de la psychologie médicale au sens ancien***

[211] En réglementant par exemple en limitant l'accès à la profession de psychothérapeute ou de psychanalyste.

[212] Voir le chapitre suivant.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

ni de la psychologie des processus morbides, mais la psychologie tout court, certes pas la totalité de la psychologie, mais son soubassement, peut-être bel et bien son fondement »(Postface, p.144).

Voyons maintenant si nous pouvons trouver dans ce texte quelque opinion critique sur la psychologie du moi. On les cherchera vainement, on trouve plutôt des arguments inverses. Ainsi, pages 62 et 63 : ***« notre but thérapeutique est maintenant facile à circonscrire. Nous voulons restaurer le moi, le libérer de ses entraves, lui redonner la domination sur le ça qu'il a perdue à la suite de ses tout premiers refoulements »*** ; ***« nous éduquons son moi à surmonter sa tendance aux tentatives de fuite et à supporter l'approche du refoulé*** ». Ce qui est possible, précise Freud, parce que le moi adulte est « plus fort » que le moi infantile, ***« la différence des temps est toute en sa faveur : les choses devant lesquelles le moi infantile, épouvanté, avait fui, apparaissent souvent au moi adulte et fortifié comme un simple jeu d'enfants ».*** Encore, pages 125 et 126 : ***« Où avons-nous découvert l'essence d'une névrose ? Dans le fait que le moi, cette organisation supérieure de l'appareil psychique, édifiée sous l'influence du monde extérieur, n'est pas en mesure d'assumer sa fonction de médiateur entre le ça et la réalité, que dans sa faiblesse, il se retire de certaines parties pulsionnelles du ça, et qu'il faut, en contrepartie, supporter les conséquences de ce renoncement sous la forme de limitations, symptômes et formations réactionnelles, vouées à un échec. Une telle faiblesse du moi s'est normalement rencontrée dans l'enfance.*** ».

Dans ce texte, qui est le seul à notre connaissance, où Freud explique les raisons de ses critiques à la psychanalyse américaine, vous ne trouverez jamais cette idée, chère aux psychanalystes lacaniens, de la nécessité d'une coupure épistémologique entre psychanalyse et psychologie, l'une s'occupant exclusivement de l'inconscient, l'autre du moi. Parce qu'il n'y a pas pour Freud de rupture absolue entre l'inconscient et le moi.

D'ailleurs, plus loin dans le texte, Freud ne trace pas non plus de frontière étanche entre soin analytique et éducation. Bien au contraire, voici par exemple comment il propose de prendre en charge les enfants présentant des signes de souffrance psychologique : ***« Un traitement combinant influence analytique et mesures éducatives, conduit par des personnes qui ne dédaignent pas de prendre en considération ce qui est le milieu de l'enfant et qui s'entendent à se frayer l'accès à sa vie psychique, réussit à faire deux choses en l'une : supprimer les symptômes nerveux et faire rétrocéder un changement de caractère débutant*** » (p. 138) La volonté de maintenir l'existence d'un champ mêlant éducation et soin psychique, fournit un autre argument pour ne pas réserver l'analyse aux seuls médecins (Freud ne peut pas ne pas penser à Anna, qui exerça comme institutrice de 1914 à 1920). S'il est pour la « libre » analyse, ce n'est pas par volonté théorique de couper la nouvelle science qu'est la psychanalyse, de l'ancienne psychologie des médecins ou des psychologues, c'est au contraire parce qu'il veut éviter qu'elle ne s'enferme dans un champ propre, derrière des frontières.

En résumé ce n'est ni la psychologie du moi, l'Ego psychology de Hartmann, Kris, Lowenstein, que Freud critique dans la psychanalyse américaine (faut-il rappeler que la psychologie du moi est viennoise par son lieu de naissance, elle est même selon nous

en vertu de la loi du droit d'auteur.

authentiquement freudienne), ni une psychanalyse abâtardie de psychologie, mais tout simplement une psychanalyse réduite à sa seule dimension psychiatrique, pis, une psychanalyse pratiquée par des médecins exclusivement formés aux ***« réalités anatomiques, physiques, chimiques, objectivement déterminables*** ». A notre manière, nous pourrions dire que ce qu'il refuse c'est une psychologie «naturalisée". Ce qu'il refuse surtout c'est un monopole médical qui, s'il venait à se généraliser, conduirait à interdire la psychanalyse à sa fille Anna, comme à Ernst Kris, comme à beaucoup d'autres.

La psychologie du Moi et le problème de l'adaptation.

Il est temps maintenant d'aller voir ce qu'est réellement cette Ego psychology qui fut accusée chez nous de trahir l'enseignement freudien. Heinz Hartmann, Ernst Kris et Rudolph Löwenstein, sont les fondateurs reconnus de cette école de psychanalyse, née en Europe, mais qui s'est développée aux U.S.A. par la force des circonstances, et que l'on désigne indifféremment en France, sous le nom de psychologie du moi ou sous son nom américain d'Ego-psychology, cette psychanalyse « américaine » condamnée par une faction médiatique de psychanalystes français, au nom de la vieille Europe, sous cette accusation d'être naïve et surtout normalisante.

Le mieux pour cela est de relire ce que Hartmann, un des disciples préférés, a écrit réellement, bien avant son départ pour les Etats-Unis, dans son livre ***« La psychologie du moi et le problème de l'adaptation*** »(1939). Si nous nous y attardons, c'est d'abord dans l'optique de la défense, pour examiner la validité – la justesse, la probité- des critiques qui lui furent adressées autour de la question de l' » adaptation ». Mais c'est aussi pour une raison prospective plus dynamique, parce que nous souhaitons dans notre deuxième livre nous appuyer sur les points acquis dans notre démonstration, pour nous autoriser à reprendre et à développer ce projet de liaison des sciences psychologiques qui fut ouvert par l'Ego-psychologie et sur un point qui nous intéresse particulèrement, celui du fonctionnement mental, par les héritiers de l'Ego psychology [213] . Ce qui fut l'argument principal de la condamnation de l'Ego-psychologie par une pensée dogmatique fonctionnant par exclusions, à savoir sa collusion avec une non-science, ie la psychologie, devrait à notre avis éveiller l'intérêt des psychologues d'aujourd'hui, ces bâtards et ces métis qui vivent aux marges, et essaient de bricoler des passages pour les savoirs, les pensées et les affects, les leurs et ceux des autres.

Dans cet ouvrage fondateur, sinon de l'ego psychologie (on en trouve déjà le programme chez Freud), du moins du champ polémique qui lui a été attaché, Hartmann pose le problème de l'adaptation selon trois perspectives différentes. Selon lui le problème de l'adaptation se pose d'abord et surtout sur le plan théorique, quant à la conception que nous devons nous faire du moi, en quoi il est important que l'étude du moi prenne en compte les fonctions du moi permettant l'adaptation à la réalité. Le problème

[213] Il y eut D. Rapaport dont les travaux, reconnus, par Piaget notamment, ne furent malheureusement pas traduits en France. Les héritiers français de l'Ego psychology, on les trouve notamment parmi les psychologues (V. Shentoub et ses amies ou E. Schmid-Kitsikis).

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

de l'adaptation se pose en outre à propos des objectifs fixés à la thérapeutique : l'objectif est-il de soigner, de normaliser ? Le problème de l'adaptation se pose enfin à partir des questions amenées par les pédagogues ; indirectement certes, mais pour cet ami d'Anna Freud, comme pour beaucoup d'analystes, la théorie analytique doit interagir avec l'éducation.

La lecture de l'ouvrage est difficile, le style est lourd –problème de traduction peut-être- avec beaucoup de répétitions au long des chapitres. L'objectif affirmé de cette communication est d'ouvrir un programme, mais il faut bien reconnaître que cette intention programmatique est un peu beaucoup répétée.

Pour Hartmann, la psychanalyse s'étant d'abord occupée de cas pathologiques ou à la limite de la pathologie, il était naturel qu'elle se soit centrée en premier sur l'étude du ça, puisque c'est dans le ça que naissent ces poussées pathologiques, et que c'est par la connaissance du ça qu'on pourra les comprendre. (Disons-autrement : la psychanalyse à ses débuts s'est plus interrogée sur les anormales disruptions « primaires », que sur le fonctionnement mental secondaire socialisant). Mais il remarque que, depuis les derniers travaux de Freud, la psychanalyse s'essaye à dépasser la seule théorie psychopathologique pour tenter de constituer une psychologie générale. Citons-le : ***« une étape décisive et peut-être la plus importante a été franchie par la récente psychologie du moi (nous pensons aux travaux de Freud lui-même au cours des quinze dernières années, puis surtout à ceux d'Anna Freud) et, en ce qui concerne un autre domaine partiel de recherches, à ceux de l'école anglaise.(…) À l'heure actuelle nous ne doutons plus que la psychanalyse puisse à juste titre prétendre constituer une psychologie générale au sens le plus large du terme*** » (page 2). Pour Hartmann, seule la psychologie du moi peut offrir un champ de développement à la psychologie générale à venir : ***« On a souvent dit que la psychologie du Moi constitue un terrain de rencontre avec les théories psychologiques non analytiques - alors que la psychologie du Ca a toujours été le domaine réservé de la psychanalyse, et l'est aussi resté.*** »

Pour autant, précise-t-il, même si la psychologie du moi constitue un terrain de rencontre avec les théories psychologiques non analytiques, elle ne se réduit pas à une psychologie de surface descriptive et phénoménologique. Si la prise en compte de ce qui se passe à l'interface avec la réalité revêt une importance particulière pour la psychologie du moi, elle ne s'y limite pas. Elle étudie également les processus préconscients ainsi que les relations entre moi inconscient, préconscient et conscient. (Et Heinz Hartmann défend même Federn, dont la psychologie phénoménologique du moi encourait l'accusation d'en rester à la surface, pour rappeler que Federn rapporte toujours les expériences vécues à des processus libidinaux.)

Le Moi n'est pas si lisse, et Hartmann montre en évoquant les conflits internes au moi sa nécessaire profondeur. Mais pour cet article-ci, Hartmann a décidé de s'interesser essentiellement aux éléments non conflictuels. De même que la psychanalyse, née de l'étude des dysfonctionnements psychopathologiques, a d'abord approfondi sa connaissance du ça, pour les mêmes raisons elle a abordé le moi en commençant par l'étude des conflits internes. Partant d'une préoccupation première : le traitement de la névrose, la psychanalyse s'est longtemps arrêtée sur les zones de conflits de l'appareil

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

psychique. Or le moi, selon Hartmann, ne se construit pas que sur des conflits. ***« Nous admettons certes que le moi se constitue en s'appuyant sur des conflits, mais ceux-ci ne représentent pas la racine unique de la formation du moi*** ».

Sur l'autonomie du Moi.

Ici il faut être attentif. Avec cette notion d'une sphère du moi libre de conflit, on est au cœur de ce qui a été reproché à Heinz Hartmann,. On a feint d'entendre que Hartmann défendait par là l'idée que le moi puisse se mettre à l'abri dans quelque territoire fermé (et drainé de ses flux, pour reprendre l'image du Zuiderzee). Hartmann est pourtant assez clair. Il affirme simplement que ***« toute explication avec le monde, tout processus d'apprentissage de maturation, ne constitue pas nécessairement un conflit*** ». Il rappelle que l'évolution de la perception, de la motricité, le développement du langage, de la logique, toutes fonctions qui appartiennent au moi (cf. Freud 1937) ne se développent pas à partir de, et sur une dynamique conflictuelle. Non, certes, qu'au cours de leur développement ces fonctions ne soient pas touchées par les conflits psychiques et même ne deviennent un enjeu majeur du développement psychique (problème que l'on retrouve constamment à l'origine de l'inhibition intellectuelle), mais parce que le conflit n'est pas ici la source du développement [214] (***« nous ne contestons pas que des perturbations au cours de l 'évolution donne lieu à des conflits et sont élaborés sous forme de conflit*** », page6). Ce sont ces fonctions du moi, dont l'évolution normale, dans un développement normal, ne sont pas fondamentalement dépendantes de conflits internes, que Heinz Hartmann désigne par le terme « provisoire » dit-il (et maladroit ajouterons-nous) de ***« sphère du moi libre de conflit*** » et il précise encore : ***« nous n'entendons pas là quelques provinces psychiques dont l'évolution devrait nécessairement se faire à l'abri des conflits*** » (page 6).

Il croit s'être ainsi prémuni contre toute mésinterprétation. Les exemples mêmes qu'il donne ne devraient donner lieu à aucune critique. ***« Si l'on prend l'exemple de la marche verticale, on voit se combiner des facteurs constitutionnels, des facteurs de maturation dans les appareils servant à la marche, des processus d'apprentissage, des processus libidinaux, des identifications ainsi que des facteurs endogènes et exogènes dus aux pulsions et au monde extérieur qui peuvent conduire à des conflits et à des troubles fonctionnels*** ». Qui de bonne foi peut contester que le développement de la marche ne dépende pas seulement du « Désir », mais aussi de facteurs constitutionnels, de la maturation, et de l'apprentissage ? Or ceci qu'on admettra sans peine pour la motricité, Heinz Hartmann voudrait aussi qu'on l'admette pour certaines fonctions psychologiques. [215] Tout ce que nous avons découvert depuis sur les compétences précoces du nourrisson, conforte l'hypothèse de Hartmann : de nombreuses fonctions psychologiques qui vont servir le moi en permettant l'adaptation à la réalité,

[214] Entendons bien que Hartmann, à cette époque, parle ici du conflit libidinal, objet de l'étude psychanalytique, et non du conflit cognitif comme l'étudient Piaget et les néo-piagétiens, source de progrès intellectuel d'une autre manière. Hartmann ne refuserait pas, bien au contraire, à côté des appareils innés et de la maturation, de l'apprentissage, le rôle que pourrait jouer une construction cognitive conflictuelle mais autonome -par rapport aux pulsions-, dans le développement du moi ; il y verrait un argument de plus en faveur de sa sphère autonome.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

apparaissent indépendamment de tout conflit libidinal. La force ou la faiblesse de ces compétences chez un individu donné, vont même influencer, orienter l'énergie libidinale en facilitant ou en fixant l'échappement ou la défense. [216] Nous ajouterons, bien que Hartmann ne le dise pas, mais D. Rapaport, psychologue, psychanalyste, traducteur en anglais de cet article, auteur de travaux autour de la théorie de la pensée (Rapaport 1951) le dira plus tard : C'est à l'évaluation de cet équipement qu'au moment du diagnostic, s'essaie le psychologue. Il ne doit pas s'intéresser qu'aux conflits. Nous y reviendrons.

L'objectif de Heinz Hartmann n'est pas de faire échapper à la compétence psychanalytique toute une partie de l'appareil psychique, la sphère du moi libre de conflits, mais au contraire d'intégrer les apports divers des psychologues du développement dans la réflexion des psychanalystes. Il insiste pour que le psychanalyste ne délaisse pas ce domaine. ***« Si nous voulons vraiment faire de la psychanalyse une théorie générale du développement psychique, il nous faut approfondir l'étude de cette partie de la psychologie à partir de notre point de vue et avec nos propres méthodes aussi bien dans l'analyse que dans l'observation directe du développement de l'enfant*** » Sans la contribution du psychanalyste d'ailleurs, les recherches des psychologues, négligeront des situations psychiques fondamentales. Sans doute l'étude de ces fonctions apportera peu aux progrès de la thérapeutique analytique, mais ce n'est pas une raison pour les abandonner aux autres disciplines psychologiques. ***« On n'a pas le droit de partager le domaine de la psychologie entre l'analyse et d'autres disciplines psychologiques*** ». Heinz Hartmann a une grande ambition pour la psychanalyse. Plutôt que de s'enfermer dans son cabinet, ouvrir les portes et les frontières, sans volonté d'hégémonie. C'est peut-être cela qu'on lui a reproché.

Terminons-en maintenant avec l'explicitation de ce que Hartmann entend par moi autonome, puisque c'est bien sur ce point que s'est développée la polémique à son encontre. L'objectif que Hartmann a donné à l'Ego psychology n'est pas, comme on l'affirme encore chez nous, de normaliser l'individu au point de faire disparaître en lui toute tension ou tout conflit. Ce n'est pas parce qu'il a choisi dans son article de développer sur les fonctions au service du moi qui se développent hors de conflits, qu'il a pour autant fixé pour objectif à la psychanalyse de faire disparaître tout conflit, qu'il vise à faire disparaître tout conflit du moi lui-même. Ce qu'il appelle l'homme sain n'est pas un être terne, sans profondeur, sans problème ni tension avec l'extérieur ou avec l'intérieur. ***« L'homme sain n'échappe ni aux problèmes ni aux conflits*** »(p.9) L'homme « adapté » qui sort du processus thérapeutique, tel que l'entend Hartmann, n'est pas un être docile. [217]

[215] Par comparaison avec les idées du cognitiviste J. Fodor, on pourrait se demander si H. Hartmann défend quelque chose comme la « modularité » de certaines fonctions du moi, qui ne seraient atteintes et perturbées qu'extérieurement par un conflit venu d'ailleurs - libidinalement ostracisées-. En réalité Hartmann ne voudrait pas qu'on interprête les parties autonomes en terme de modularité. On ne doit pas oublier que même partant de bases innées ces fonctions ont un développement et donc qu'elles ne sortiraient pas indemnes de ces aléas.

[216] Mélanie Klein elle-même insiste sur l'importance de la force ou de la faiblesse du moi, de la force ou de la faiblesse de l'angoisse, qu'elle présente comme des facteurs constitutionnels pour expliquer le développement pathologique par rapport au développement normal.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Sur le problème de l'adaptation.

Les trois chapitres suivants sont consacrés à l'adaptation (Chap. II L'adaptation, chap. III Adaptation et coaptation. Le principe de réalité, chap. IV Le développement du moi et l'adaptation). Seul le premier comporte quelques éléments de réponse à nos questions. Après avoir défini l'adaptation comme maîtrise de la réalité, Heinz Hartmann aborde le problème de l'adaptation d'un point de vue très général et essentiellement du point de vue de la biologie et de l'évolution. Il souligne que le concept d'adaptation n'est pas bien défini, et que les biologistes l'ont souvent rejeté. Il cite von Uexküll, et la néoténie de Bolk [218] . Sur l'accusation portée contre l'ego-psychologie de préconiser la soumissions aux conservatismes sociaux, on trouve dans ce chapitre de nombreuses remarques à décharge, et qui mettent au contraire l'accent sur la liberté créative, le mouvement, l'indépendance individuelle. Page 18 : ***« lorsqu'on dit d'un individu qu'il est bien adapté on entend souvent par là que sa créativité, son aptitude à éprouver du plaisir, son équilibre psychique ne sont pas perturbés*** ». Page 21 : ***« au point de vue des buts thérapeutiques, l'intérêt individuel prime généralement l'intérêt social*** ». Le seul élément qui pourrait apparaître à charge, mais seulement pour une lecture superficielle, on le trouve à la page 24 quand Hartmann aborde le problème de l'adaptation de l'homme à son environnement propre, c'est-à-dire à l'environnement créé par l'homme. On peut y lire en effet cette affirmation : ***« les tâches d'adaptation les plus importantes chez l'homme consistent à s'adapter à la structure sociale et à y coopérer*** ». Bien qu'on puisse ne voir là qu'une simple constatation, et non un programme politique, c'est le genre de déclaration propre à alimenter l'accusation. Mais si l'on veut bien tourner la page, on peut lire au haut de la page suivante : ***« il n'est peut-être pas inutile de souligner que par adaptation, nous n'entendons pas seulement la soumission passive aux buts du groupe, mais également une collaboration active qui peut aussi viser à modifier cette société***. » [219]

Hartmann conclut le chapitre sur un point important pour la compréhension du

[217] Et quand il dit page 16, à la fin de ce premier chapitre, « pour elle, c'est l'activité sociale qui est l'essentiel, l'accomplissement ou le non accomplissement des tâches exigées par la société (c'est-à-dire à des tâches d'adaptation) », ce n'est pas de la psychanalyse qu'il parle, mais de la sociologie. Remarquons que c'est en France qu'une certaine psychanalyse refusant le principe d'une voie d'autonomisation s'est alignée sur les positions sociologiques déterministes.

[218] Si l'on pense que l'un des livres à succès dans les années 60, qui ont le plus contribué à introduire la pensée lacanienne dans le grand public, est « *L'entrée dans la vie. Essai sur l'inachèvement de l'homme* » de G. Lapassade (1963), dont toute l'argumentation s'appuie sur cette hypothèse de l'homme comme animal néoténique, on voit que la distance des champs de pensée n'était pas si infranchissable. Hartmann lui aussi, bien qu '« américain », était capable de penser l'homme comme marqué par le manque ; il n'est pas pour autant comme Lapassade, le promoteur de l'enfance comme état indépassable, le prophète de la mort de l'adulte, et le pourfendeur trotskiste de l'adaptation. Il nous arrive de nous demander si les difficultés psychologiques des hommes d'aujourd'hui, ne sont pas la résultante de ces prophéties auto-réalisatrices. L'idée que l'adolescence éternelle est l'état final de l'humanité, est en voie de réalisation.

[219] Coopérer, c'est travailler à un oeuvre (opus) commune. Mais les mauvais esprits l'entendront dans le sens péjoratif de la «Collaboration".

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

fonctionnement mental, une remarque toujours d'actualité, et qui a ouvert à bien des développements, même si l'école de Klein, jusqu'à Bion, à ouvert de nouvelles perspectives, quand il rappelle l'intérêt de ce qu'il appelle ***« l'adaptation régressive*** », propre selon lui aux individus sains et de niveau d'adaptation élevée. Il y parle au fond de la pensée créative, de son recours au fantasme, aux images symboliques, ***« fréquentes dans la pensée scientifique créatrice*** », mais aussi dans la poésie, et plus généralement dans toute création artistique. Il soutient là une idée chère à un de ses amis et collaborateur de l'Ego psychology, Ernst Kris, dont les idées sur la régression au service du moi, ont ouvert des horizons de réflexion sur le fonctionnement mental, en France à partir de D. Lagache, avec le développement de l'école française de psychologie projective : Shentoub, Chabert, Brelet, (nous y reviendrons dans notre deuxième partie), mais surtout dans le domaine de la psychanalyse de l'art (nous pensons en particulier au beau livre de Anton Ehrenzweig sur ***« L'ordre caché de l'art*** »(1967)).

Dans ce chapitre II il aborde également le problème des appareils psychiques au service du moi, sur lequel il s'étendra plus longuement aux chapitres V et VI. Il rappelle d'abord que la psychanalyse nous a déjà appris ***« comment des conflits ou des interdits pulsionnels peuvent inhiber de façon momentanée, ou permanente, le développement intellectuel***». Anna Freud a montré comment l'intellectualisation pouvait servir de défense contre les pulsions. Mais H. Hartmann ne voudrait pas que l'on oublie les aspects positifs de l'intellectualisation dans l'adaptation à la réalité. L'évolution intellectuelle n'est pas seulement le résultat d'une explication avec les pulsions, les objets d'amour, le surmoi etc.… ». Les capacités intellectuelles, et d'autres facteurs comme le caractère, la volonté, qui influent sur le contact à la réalité, permettant plus ou moins à la force de la réalité de se conjuguer à la force du moi, font au bout du compte la force ou la limite du Moi.

Le chapitre III : Adaptation et coaptation, consiste essentiellement en un long développement théorique sur la pulsion et son rapport au principe de réalité ; le moi y occupe peu de place. Dans le chapitre IV, Heinz Hartmann rappelle les travaux d'Anna Freud, de l'école anglaise, de Fenichel, sur l'origine et la fonction des mécanismes de défense et des buts du moi. Si, pour lui, le ça et le moi ne sont pas différenciés à la naissance, au stade du narcissisme primaire, il maintient que le nouveau-né humain n'est pas un pur être pulsionnel, mais possède des appareils innés qui remplissent des fonctions qui seront reprises par le moi. Page 39 : ***« Le nouveau-né humain lui-même n'est pas un pur être pulsionnel, dans la mesure où il possède des appareils innés (...) qui fonctionnent de manière appropriée*** ». On doit donc parler dés le début d'une relation avec le monde extérieur [220] . Il précise plus loin que ces appareils sont soumis à une maturation On remarquera l'ambiguïté de la position de Hartmann, pris entre l'affirmation d'un narcissisme pulsionnel originaire, et celle de l'existence d'appareils psychiques innés de contact avec le monde extérieur. Pour lui ces appareils ne seront intégrés dans le Moi qu'ultérieurement. Ils sont pourtant indispensables pour permettre sa différenciation. Il aurait été plus simple de remettre en cause l'indifférenciation primitive. Peut-être pensait-il qu'il s'agissait là d'une hypothèse cardinale, constitutive de la

[220] Au passage Hartmann critique la notion d'amour objectal primaire de Balint. S'il y a bien pour lui interaction avec le monde extérieur, il n'y a pas orientation psychique de l'enfant vers l'objet en tant qu'objet.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

psychanalyse. Il y avait aussi ce que l'observation «scientifique" du bébé affirmait encore à cette époque. Aujourd'hui les découvertes sur les capacités innées du nourrisson renforcent beaucoup l'autre point de vue sur la différenciation primitive et sur l'importance de ces fonctions innées, et devraient conduire tous les psychanalystes à admettre l'existence d'une partie innée du moi (ce que Hartmann appelle ***« organe spécifique d'adaptation*** », c'est un élément constitutif du moi)..

L'intelligence, l'art, l'éducation, facteurs d'intégration.

Dans les chapitres V, VI, et VII, la réflexion de H. Hartmann se développe autour des appareils psychiques au service du moi qui soutiennent l'adaptation, à la fois parce qu'ils ouvrent à la réalité mais également par leur effet intégrateur. La fonction synthétique du moi –qui est d'unifier les objectifs des différentes parties de la personne dans l'action (le moi est l'instance des compromis)-, a un rôle adaptatif majeur.

Nous nous arrêterons plus longuement sur le chapitre V, ***« L'intériorisation, la pensée et le comportement rationnel*** », parce qu'il comporte des éléments intéressants sur la fonction de la pensée. La pensée, à côté de la perception et de l'action, constitue un facteur central de direction. À l'inverse des deux autres, la pensée s'est construite en retrait de la réalité (détour, pare-excitation) pour mieux la maîtriser. Hartmann propose d'étudier la pensée ***« représentant le plus noble de ce processus d'intériorisation*** », dans sa relation avec l'adaptation, la synthèse et la différenciation. Il n'oublie pas de mentionner ce que la psychanalyse nous a appris sur le rapport de la pensée avec la libido et l'instinct de mort, mais il passe rapidement, ce n'est pas l'objet de son article.

Lorsque Hartmann développe sur la pensée comme processus d'adaptation à la réalité, il parle surtout de la ***« raison*** » et/ou de ***« l'intelligence*** », (des fonctions intellectuelles dirions-nous), et de leurs fonctions organisatrices et synthétiques. L'intelligence est l'aboutissement de ce processus de détour et d'essai décrit par Freud qui fonde la supériorité de l'espèce humaine en élargissant et en diversifiant ses possibilités de réaction aux situations extérieures. Ainsi la pensée causale, en relation avec la perception du temps et de l'espace, libère l'individu de la réaction immédiate. Elle lui permet d'anticiper, de se poser des problèmes, et non plus simplement de chercher des solutions immédiates, et aussi de se donner des besoins secondaires. Tout ce domaine fonctionnel fait partie du moi. Mais évidemment le moi ne s'y réduit pas ; pas plus que l'adaptation réussie n'est réductible à l'intelligence. Hartmann ne craint pas que trop d'intelligence et de connaissance dénature la relation de l'homme au monde ; il rappelle cependant que l'intelligence ne suffit pas à nous guider. Page 55 : ***« le refus de reconnaître ce caractère partiel de l'intelligence dans le cadre de la personnalité totale a parfois conduit à faire de l'homme totalement rationnel (...) une espèce de modèle de santé, d'image idéale. Cette image idéale fait penser à ces représentations caricaturales de la santé mentale que nous rencontrons souvent chez les patients au cours d'une analyse. Elle représenterait un « homme sans qualité » (si je puis me permettre d'employer dans un sens différent ce titre d'un roman bien connu***) [221] ». L'intelligence est un instrument positif au service de la fonction synthétique du moi, mais cette synthèse qu'effectue le moi n'est pas en elle-même « rationnelle ». Et il s'appuie sur Freud (page 57) en notant que celui-ci, après avoir exprimé

en vertu de la loi du droit d'auteur.

l'espoir que l'intelligence progresse au long de l'évolution de la civilisation et au long de la thérapeutique et que les hommes soient plus guidés par leur intelligence dans leur action, explique que par sa nature même, l'intelligence veillera à donner aux motions affectives de l'homme toute la place qui leur est due. C'est ainsi que Hartmann propose d'interpréter la phrase bien connu de Freud : ***« Wo Es war, soll Ich werden*** ».[222]

Dans le chapitre VI intitulé ***« Quelques fonctions intégratives du moi*** », Heinz Hartmann poursuit son étude des facteurs organisateurs, synthétisants, de la personnalité. Il remarque en passant qu'il faudrait sans doute parler de la volonté (***« nous savons beaucoup de choses sur la dépendance de la volonté à l'égard du besoin, mais peu sur sa signification psychologique propre indépendante »*** page 59). Parmi les facteurs organisateurs de la personnalité, certains appartiennent au surmoi, mais les plus nombreux appartiennent au moi. La psychanalyse en a étudié les composants inconscients, mais pas les composants préconscients ou conscients. Par exemple, comme facteurs organisateurs, Hartmann retient les hiérarchies de valeurs, la logique, les mathématiques, bref les normes . ***« Elles peuvent servir à organiser les tâches et les méthodes de solutions*** » (p.60). L'acceptation des hiérarchies de valeur admises socialement permet l'intégration en soutenant le contrôle du moi sur ses pulsions,en favorisant en même temps l'adaptation à la réalité sociale.

Hartmann paraît ici donner raison à ses critiques. Cependant il faut rappeler qu'il n'envisage ici la question des normes logiques ou culturelles que du point de vue de l'aide qu'elles apportent à la fonction intégrative du moi (interne à l'individu : comment le moi va intégrer ses pulsions, ses interdits, et non externe : comment il va se plier à l'opinion dominante) ; et qu'il ne se prononce pas ici sur la valeur de telles normes par rapport à telles autres (on ne le voit pas promouvoir les normes « américaines », et pour cause). Il n'écrit pas un article de morale politique ou un traité sur l'utilité de la répression sociale. Il dit simplement que pour se construire, l'individu trouve un appui réel dans la culture qui l'entoure (même un révolutionnaire, ajouterons-nous) . Au-delà du ***« contrôle de soi*** », le contrôle n'est pas synonyme de répression, et le travail du moi, ni celui du psychologue, ne sont réductibles au flicage. Hartmann précise, page 60, ***« les normes sociales assimilées par l'enfant ne coïncident que partiellement avec les récompenses et les punitions que la société lui dispensera effectivement par la suite*** ». Il ne s'agit donc pas d'un conditionnement. Il poursuit, page 61 : ***« certains de ces systèmes (de valeurs) peuvent d'ailleurs être vraiment hostiles à la société, d'autres sont neutres à cet égard*** ». L'adaptation n'est donc pas le conformisme, nous y reviendrons peu plus

221 Importante cette évocation de l'homme sans qualités de Musil ; elle nous dit que le modèle d'homme dont Musil pressentait la venue, était déjà critiqué par Hartmann. L'homme «adapté" de Hartmann, n'est pas l'homme sans qualités, le narcisse vide d'aujourd'hui.

222 Pour Hartmann, la psychanalyse amène à relativiser la doctrine rationaliste des lumières. A lire le célèbre ouvrage de Cassirer « *Die Philosophie der Aufklärung* », publié en 1932, l'année où Hitler se présente contre Hindenburg et où à Hambourg les SA sont maîtres de la rue jusque dans l'université, les Lumières ne sont pas exactement ce que croit Hartmann. Avec les Lumières on ne se situe pas sur une position rationaliste simpliste (la raison contre l'infâme). C'est à Diderot plus qu'à Voltaire qu'il faut penser, au «*Neveu de Rameau*", à une esthétique bien particulière. C'est de ces Lumières là que Freud est proche. Nous y reviendrons dans notre Epilogue.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

loin. Pour résumer, ***« l'adoption de hiérarchies de valeurs peut donc constituer une tâche synthétique, elle peut en outre, mais pas nécessairement, être utile pour l'adaptation individuelle*** » (page 61) .

Une autre voie d'intégration de la personnalité apparaît clairement dans la création artistique (il signale le travail de E. Kris sur ce sujet). Hartmann fait même de l'art le modèle des solutions synthétiques : ***« le processus de création artistique constitue le prototype des solutions synthétiques*** »(p.62). Comme processus intégrateur, et par sa prise en considération secondaire de la réalité, la création artistique se différencie de la pure fantasmatisation. Dans toute oeuvre d'art, même ***« celles qui par leur contenu ou leur tendance, représentent le désordre*** », se manifeste l'effet de mise en ordre de la secondarisation. ***« Nous nous trouvons ainsi de nouveau devant un cas d'adaptation régressive : une activité psychique (qui est d'ailleurs génétiquement ancrée dans l'archaïque) prend une signification nouvelle pour la synthèse et à l'égard du monde extérieur, et ceci précisément à cause du détour par l'archaïque*** ». L'accent mis sur le facteur de nouveauté dans la création, et non sur la pure reproduction, montre bien que ce n'est pas l'académisme que défend Hartmann dans la création artistique ; l'académisme, qu'il soit pompier ou moderniste, n'est que reproduction formelle, copie, conservatisme. Hartmann n'esquive pas le nécessaire passage par les Enfers (d'Orphée à Murger). ***» Il n'est pas besoin de souligner que ce que nous appelons beau procure également du plaisir et dépend de processus pulsionnels ; en fait l'œuvre d'art procure à la fois un plaisir primaire et un plaisir secondaire (ceci grâce à sa performance synthétique)*** » [223] .

Heinz Hartmann n'a pas oublié l'enseignement freudien et les poussées du désir. Mais dans cet article il a décidé de mettre l'accent plutôt sur la place et le rôle intégrateur du moi. Le moi est un médiateur, pas une dure muraille contenant les attaques internes ou externes, il est un contrebandier, un passeur de frontières. La force – expression tant décriée- du moi repose sur sa mobilité, telle qu'elle se manifeste avec évidence dans l'activité artistique, le jeu, et le Witz.

Le chapitre VI développe les implications relatives au concept de santé et d'éducation. Hartmann considère en effet que le problème de la santé mentale doit être analysé en relation avec le problème de l'adaptation. Pour lui il est très difficile de fournir des critères de ce qu'on entend par santé mentale. La santé ne peut être caractérisée que ***« de façon fort individuelle*** » (p. 64). Pour Hartmann il n'y a pas, contrairement à ce qu'on lui a fait dire, un modèle type de l'homme » normal », dont le psychanalyste

[223] On voudrait rappeler ici que le mot catharsis, repris par Freud et Breuer, avait déjà un double sens en grec. Aristote expliquait l'effet de la tragédie, ou de tout autre oeuvre d'art, par un double effet de purgation (libération dyonisiaque des affects, orgie,) et de purification (sublimation apollinienne de ces affects, ascèse). D'abord simple narration dépuratoire chez Breuer, la thérapie développée par Freud combinera elle aussi purgation et purification. L'art a une fonction sociale en ce qu'il opère une purgation sublimée, médiatisée. Sans doute depuis M. Duchamp a-t-on vu proliférer des installations naïvement purgatives. Les œuvres authentiques passent toujours par un travail d'élaboration. Elles touchent durablement parce qu'elles intègrent plusieurs satisfactions. L'improvisation ne s'improvise pas. Le travail intégrateur du moi décrit par Hartmann, n'est pas différent de celui de l'artiste créateur. Si l'on comprend cela, on verra différemment sa conception de l'autonomie et de l'adaptation. Comme l'artiste, le Moi est un médiateur.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

fournirait l'étalon. Il n'y a pas un état de santé déterminé auquel l'analyste proposerait de faire accéder ses analysants Il y a mille façons d'être normal. Tout ce que nous pouvons nous fixer comme but, dit-il, c'est d'améliorer la capacité d'intégration ou de synthèse de leur appareil psychique.

Le même principe dirige sa réponse sur les questions d'éducation. Il note là aussi que les objectifs fixés à l'éducation sont très variables selon les sociétés. Il peut s'agir aussi bien de répliquer la tradition, que, à l'inverse, de transformer la société. En aucun cas les valeurs à promouvoir ne peuvent même être déduites des connaissances psychanalytiques. Et même ***« nous ne pouvons penser que la transformation réelle des valeurs du fait de la psychanalyse conduira toutes les personnes analysées à une hiérarchie des valeurs vraiment unifiée et concordantes*** ». Il n'y a donc pas de modèle analytique s'incarnant dans le psychanalyste. Cependant la connaissance de la relativité des objectifs fixés à l'éducation ne doit pas conduire les enseignants à une passivité éducative car ***« un comportement passif de la part de l'éducateur constitue une « intervention » tout autant qu'en comportement actif*** ». (p. 66) [224] A plusieurs reprises tout au long de son ouvrage mais particulièrement dans ce chapitre, Hartmann pose la question des normes, et du normal. Il a été particulièrement attaqué sur ce point, accusé de vouloir normaliser -passer à la moulinette d'un management social - les analysants américains. Aussi nous permettra-t-on de nous arrêter ici un moment sur la validité de ces critiques.

Le normal. Hartmann et Canguilhem.

Comme témoin au procès de Hartmann, nous avons pensé convoquer Canguilhem lui-même, car il a écrit de nombreux ouvrages et articles sur le concept de normal. Déjà sa thèse de 1943 s'intitulait : ***« Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*** » (Strasbourg, 1943). Dans cette thèse de médecine Canguilhem posait essentiellement le problème sur le plan biologique. Sa position était d'évidence décalquée de celle de Goldstein. Elle est résumée dans ces lignes (pp.166-167) de son livre sur ***« Le Normal et le Pathologique*** » [225] : ***« Il paraît possible de répondre maintenant avec quelque chance de clarté aux questions posées en tête de ces considérations. Nous ne pouvons pas dire que le concept de « pathologique » soit le contradictoire logique du concept de « normal », car la vie à l'état pathologique n'est pas absence de normes mais présence d'autres normes. En toute rigueur, « pathologique » est le contraire vital, de « sain », et non le contradictoire logique de » normal ».*** Un peu plus loin : ***« Comme le dit Goldstein, les normes de vie pathologique sont celles qui obligent désormais l'organisme à vivre dans un milieu « rétréci », différent qualitativement, dans sa structure, du milieu antérieur de vie, et dans ce milieu rétréci exclusivement, par l'impossibilité où l'organisme se trouve d'affronter les exigences de nouveaux milieux, sous forme de réactions ou***

[224] Voir les effets de l'abstentionnisme éducatif, - au nom parfois du refus de la « reproduction sociale"-, particulièrement pour les enfants les plus défavorisés.

[225] Repris en 1965 dans «*La connaissance du vivant*", chez Vrin, Paris. La pagination est celle de cette édition.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

d'entreprises dictées par des situations nouvelles. Or vivre, pour l'animal déjà, et à plus forte raison pour l'homme, ce n'est pas seulement végéter et se conserver, c'est affronter des risques et en triompher. La santé est précisément, et principalement chez l'homme, une certaine latitude, un certain jeu des normes de la vie et du comportement».

Donc, pour Canguilhem, être normal, être sain [226] , c'est être créatif, normatif au sens de capable de créer les normes. Dans le domaine biologique la maladie correspond à un rétrécissement du pouvoir de se donner de nouvelles normes (d'adaptation, nous permettrons nous de souligner malicieusement). Au niveau de la vie biologique la maladie est un « moins » parce qu'elle opère un rétrécissement des possibilités de vie. La santé est un "plus" puisqu'elle permet une plus grande adaptabilité.

Jusqu'ici on aurait du mal à trouver une différence entre ce discours et celui que tenait tout à l'heure Hartmann. Il y a une différence pourtant et celle-ci se manifeste sur le sujet de la maladie mentale. Mais ici c'est Canguilhem qui a changé. En toute logique il devrait d'abord se demander si la maladie mentale n'est pas faite, elle aussi, d'un rétrécissement, d'une rigidité ou d'un appauvrissement des capacités d'adaptation du sujet au milieu environnant. Or il va poser, à l'inverse ce postulat, que le malade mental, au contraire du malade biologique, est plus riche de possibilités et de normes, que l'homme normal . Il est donc sain, à l'image de la grande santé dont parlait Nietzsche. Pourquoi ce retournement contraire à l'évidence ? Pourquoi après avoir défini la maladie comme un retrécissement des possibilités de vie, voir dans la maladie et la souffrance mentale une vie plus riche ? On voit là que Canguilhem, le philosophe du concept, a le goût du paradoxe et ne résiste pas au poncif simplificateur de l'assimilation de la folie et du génie. Or s'il est vrai que des génies dans leur temps ont pu parfois, moins qu'on n'aime à le croire, apparaître comme des fous, en toute logique conceptuelle on n'a pas le droit d'en inférer que le fou est de facto un génie novateur. (Enfin on peut être à la fois un génie et être malade sans qu'il y ait lien de l'un à l'autre).

Les philosophes sont les spécialistes de ces jeux de l'esprit. Un aphorisme brillant comme celui-ci ***« la vraie normalité se moque de la normalité*** », n'est jamais qu'un décalque du sujet classique de baccalauréat ***« la vraie morale se moque de la morale*** », comme tant d'autres déclinés à l'infini, du moins autant qu'il y a de concepts. Canguilhem n'a pas résisté à un réflexe de professeur. Nous voulons croire qu'il n'avait pas vraiment la prétention de trancher par une pirouette sur le problème grave de la souffrance psychique. Tout ce que voulait Canguilhem dirons-nous, c'est qu'on permette au philosophe d'interroger des concepts peut-être usés à force d'utilisation. On le lui accordera volontiers. Pour en revenir à Hartmann, nous espérons avoir montré qu'il n'a pas une vision étriquée, non réfléchie des normes et de l'adaptation. Pour lui aussi être normal, être adapté, c'est être normatif, comme on l'a vu.

Les automatismes au service du Moi.

[226] Il vaudrait mieux parler d'un être « sain » que d'un être » normal », car il est bien évident que la maladie a elle-même ses normes, c'est-à-dire qu'elle suit ses lois. Comme le remarquait déjà Bergson la maladie est aussi normale que la santé au sens des lois de la physiologie.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Le chapitre VIII est le chapitre le plus spécialisé de tout l'ouvrage puisqu'il est entièrement consacré à la question des automatismes préconscients. Hartmann nous propose d'étudier le rôle des automatismes préconscients dans l'adaptation à la réalité. Il précise qu'il pose ici le problème de l'adaptation du point de vue de l'action conforme à la réalité. Ce problème de l'action est encore un de ceux que la psychanalyse a négligés jusqu'à présent, son attention étant focalisée sur la pathologie et les conflits intra-psychiques. Hartmann appelle de ses vœux une psychologie génétique de l'action (en cela il est très moderne) dont il pense qu'elle jouerait un rôle important dans la théorie du développement du moi. L'action passe par le corps (Schilder, 1924) et ses automatismes : ***« pour accomplir l'action le corps se sert de divers appareils. Ces appareils moteurs (...) sont organisées, chez l'adulte, en vue d'activités bien rodées par l'exercice, il fonctionnent automatiquement*** ». Cette automatisation ne se limite pas à la motricité, elle se manifeste également dans la perception et la pensée. Il ne s'agit pas pour Hartmann de réduire le comportement humain à un ensemble d'habitudes comme le proposait alors la théorie du conditionnement. Pour lui, il est important de laisser les automatismes à leur juste place, dans le cadre d'une structure psychique à laquelle ils sont subordonnés. La théorie du conditionnement ***« néglige totalement l'élément personnel, la direction effectuée à partir du moi ».***

Ces automatismes se situent dans le préconscient. Hartmann s'appuie sur Freud qui dans le mot d'esprit écrivait : ***« ces processus qui se déroulent dans le préconscient et auxquels manque l'investissement d'attention liée à la conscience, peuvent être désignés à juste titre par le terme d'automatiques*** ». Encore une fois ce qui intéresse ici Hartmann ce ne sont pas les aspects pathologiques, en lien avec la compulsion de répétition, des automatismes, et bien étudiés par la psychanalyse depuis ses débuts. Ce qui l'intéresse dans le présent contexte, celui du moi et de l'adaptation, c'est l'action adaptée des automatismes, le rôle qu'ils jouent dans le processus d'adaptation. De ce point de vue, l'automatisation présente un avantage économique : ***« une économie d'attention et d'investissement conscient*** », notamment pour les processus centraux, compliqués, mais courants et prévisibles. Il note au passage que l'automatisation peut aussi jouer un rôle de protection contre les excitations. Sans doute les automatismes peuvent-ils parfois constituer un obstacle à l'adaptation, dans la mesure où ils rigidifient les réactions du moi, et l'un des objectifs de l'analyse est alors de redonner de la souplesse au moi. Mais on ne doit pas négliger l'utilité des automatismes. Au fond ***« on peut dire qu'aussi bien la plasticité que l'automatisation sont des caractéristiques spécifiques nécessaires du moi ; en ce qui concerne l'activité adaptée, ce qui importe c'est la façon dont les fonctions partielles opèrent dans chaque cas, ainsi que le degré de collaboration de ces deux éléments dans un même comportement*** » (p . 74). Le moi sain doit être capable de mettre au repos ses fonctions les plus importantes. Cette suspension de ses fonctions doit être apprise. Un moi sain doit agir et penser de façon plastique et aussi de façon automatique.

A la fin du chapitre Hartmann aborde tout de même la question du rapport existant entre ces automatismes, le principe de plaisir, et la compulsion de répétition. En ce qui concerne le rapport avec le principe de plaisir, les automatismes en tant qu'ils favorisent le rapport à la réalité, maintiennent quelque chose qui ***« en tant qu'accomplissement***

en vertu de la loi du droit d'auteur.

d'une tâche, évitement d'un trouble, entre autres, a été source de plaisir ». Quant au rapport avec la compulsion de répétition il est plus complexe. Selon Nunberg, c'est dans la lutte contre la compulsion de répétition que se met en place le contrôle de la réalité. Mais pour Hartmann il faudrait distinguer deux sortes de répétitions qui peuvent fusionner dans un comportement mais peuvent aussi apparaître séparément. Comme exemple de la première forme il évoque les travaux de Spitz. Par exemple l'enfant qui répète activement un traumatisme vécu passivement par exemple se cogner la tête manifeste un besoin de maîtrise et un plaisir fonctionnel. Ce type de répétitions diminue avec le déclin du complexe d'Œdipe. A l'inverse les automatismes de pensée et d'actions inhérents aux processus d'apprentissage vont jouer un rôle de plus en plus important avec l'âge. Ils sont plus liés au Moi et à son autonomisation croissante et ce serait donc une erreur d'employer à leur sujet l'expression de compulsion de répétition.. Il y a pourtant une similitude fonctionnelle entre les deux : ***« la compulsion de répétition est une forme de régulation plus ancienne que la direction par le moi ; elle peut triompher de cette dernière, mais à l'occasion elle peut aussi coïncider avec cette tendance ; cependant dans certaines circonstances, le moi peut aussi se servir d'elle*** » (p.79). Dans les automatismes propres aux apprentissages, la compulsion de répétition est utilisée dans le sens des tendance du moi dirigées par la réalité. Mais ***« beaucoup de points incertains subsistent lorsqu'on applique ainsi ce concept de compulsion de répétition à un domaine aussi éloigné de celui qu'il a servi à étudier*** ».

Le dernier chapitre (Chapitre IX ***« Les appareils du moi. Le développement autonome du moi*** ») constitue le chapitre conclusif et se termine par un résumé du projet de Hartmann et de la place qu'il devrait occuper dans la théorie analytique. Ce chapitre est centré sur les appareils psychique au service du moi, leur développement propre, autonome, qui en fait des facteurs importants pour le développement et l'indépendance du moi. Hartmann emprunte la notion d'appareil psychique à Bleuler et Schilder. Ce terme selon lui renvoie à l'idée d'une certaine forme, architecture, qui facilite la fonction. Pour l'essentiel le développement de ces appareils dépend de l'hérédité, de la maturation, et de l'apprentissage plus que de la pulsion, même si celle-ci joue aussi un rôle dans leur développement en le favorisant ou en l'entravant. Le désir, la pulsion, ont bien un rôle moteur, conatif, mais ces appareils ont aussi un rôle facilitateur ou non. Dès lors qu'on s'intéresse à une psychologie générale de l'action, et à la sphère libre de conflit du moi, on doit donc se consacrer à l'étude ces appareils. Évidemment un tel problème dépasse le problème de l'analyse, mais ***« Freud a déjà donné l'impulsion en procédant à un tel élargissement de la psychologie du moi et à l'étude de ses fonctions qui ne se déduisent pas de la pulsion*** » (p. 81). Les appareils qui, comme la perception, la motricité, l'intelligence, le langage, sont au service du moi, dépendent pour partie de l'exercice et de l'apprentissage, mais pour partie dérivent de dispositif innés. Sans doute le nouveau-né n'en dispose pas pleinement, mais la maturation se poursuivant, la mise à disposition progressive de ce dispositif va s'accentuer au long du développement (par exemple l'inhibition de la défécation présuppose un certain processus de maturation). De même certains appareils inhibiteurs semblent être innés, c'est du moins l'avis de Freud dans les ***« Trois essais*** » (1905), pages 80-81. Selon Hartmann toujours, Freud a généralement défendu cette position d'une innéité des caractéristiques du moi. Enfin la maturation et/ou l'exercice de ces appareils autonomes exercent sans doute une influence

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

sur le développement des mécanismes de défense (pas tous certes : Hartmann cite le déni, l'évitement, la formation réactionnelle, l'isolation, l'annulation rétroactive).

Conclusion.

Nous voilà au terme de cet ouvrage. Dans les trois derniers paragraphes de ce dernier chapitre Hartmann résume et justifie son projet : ***« nous voyons maintenant clairement en quoi la psychologie analytique du moi est obligée de s'occuper de ces problèmes. Nous avons déjà montré au début de cet ouvrage que l'évolution autonome du moi constitue une des conditions préliminaires pour l'établissement d'une relation avec la réalité ; par la suite, nous avons pu dégager l'existence probable d'une relation analogue en ce qui concerne toute une série d'autres fonctions. Ce faisant, nous nous sommes heurtés à la nécessité d'étudier séparément les appareils du moi. Dans ce contexte, nous aimerions encore une fois insister sur l'impossibilité de circonscrire de façon satisfaisante les concepts de moi fort et de moi faible, sans considérer la particularité et le niveau d'évolution des appareils du moi, qui comprennent l'intelligence, l'activité volontaire, l'action, etc..*** » (p.86). Dans un cadre ainsi défini, ce n'était pas l'objet d'étudier ***« les relations variées et intéressantes*** » (page 87) existant entre pulsions et appareils psychiques, en particulier la façon dont sont investis le moi et/ou les différents appareils du moi. Hartmann rappelle que la psychanalyse, telle qu'on la comprenait jusqu'à l'époque où il écrit son article, avait fait du conflit la notion centrale de sa théorie du psychisme. Pour cette psychanalyse-là, centrée sur la psychopathologie des névroses, les considérations développées ici, Hartmann le reconnaît, ne pourraient être admise comme analytiques au sens strict. Mais pour lui ces sujets ne doivent pas rester étrangers à la psychologie analytique. Hartmann voudrait qu'on ouvre les frontières, qu'on fasse communiquer les savoirs psychologiques, comme le voulait Freud lui-même, de la psychologie spontanée à la littérature, en intégrant les apports des sciences voisines. Il y a des choses que nous connaissions déjà, sur le moi, la perception, la motricité, la pensée, sans avoir attendu la découverte de l'inconscient freudien. Nous en découvrirons d'autres encore, ailleurs que dans le cabinet de l'analyste.

Dans cet essai il s'agissait simplement pour Hartmann d'ouvrir un programme et d'en esquisser différentes directions de recherche. Il ne fallait pas s'attendre à voir réalisée ici la synthèse de ces différents apports, synthèse qu'il appelle de ses vœux. Il le rappelle lui-même en concluant :***» Nos considérations nous ont parfois mené bien loin du centre de l'analyse, du moins en apparence. Une partie de notre discussion constituait surtout un programme à réaliser ; elle nécessite d'être complétée et concrétisée par des recherches empiriques particulières (...) notre but est atteint si nous avons pu faire admettre que ces problèmes du développement autonome du moi, de la structure et de la hiérarchie des fonctions et du moi, de l'organisation, de la direction centrale, de la suspension de soi, etc., ainsi que leurs relations avec les conceptions d'adaptation et de santé mentale, ont aussi droit à notre réflexion et à notre intérêt.*** » (Page 87, dernières lignes).

Hartmann en appelle donc à une collaboration des psychologies, celles du moi et celles du ça, à une intégration des savoirs, sur le modèle de l'intégration que réalise, sans

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

doute de façon fragile et toujours en mouvement, plus programmatique qu'achevée, le moi lui-même, et aussi le psychanalyste. Donnant une telle image du moi et du psychanalyste il était naturel que Hartmann soit critiqué. Il ne l'était pas que sa position soit caricaturée. Évidemment Hartmann est conduit par le choix de son positionnement à donner une place importante aux facteurs d'adaptation sociale et d'intégration des normes. Cependant il avait pris la précaution de préciser qu'il ne choisissait de privilégier ici cet aspect que parce qu'il est ordinairement négligé et que cela ne remettait en aucune façon en cause la pertinence des analyses déjà largement développées et répandues sur la force du ça.

En revenant à la source de la polémique, nous voulions simplement ici relever ce qui dans la théorie de Hartmann, psychanalyste viennois, ni américain, ni béhavioriste, vient contredire la version simplificatrice qui en a été donnée, et pas seulement par les analystes lacaniens. Nous avons voulu montrer au passage qui n'y a pas de contradiction entre le point de vue de Hartmann et celui de Canguilhem sur les normes. Ni le moi selon Hartmann n'est un « flic », [227] ni le psychanalyste du moi, ni le psychologue. [228]

Considérations actuelles.

Que reste-t-il de la querelle que J. Lacan chercha à l'Ego-psychology ? Un état des lieux de la psychanalyse américaine aujourd'hui serait peut-être en mesure de nous éclairer sur la valeur des critiques d'hier ? Il faut remarquer tout d'abord que si le post-modernisme français a semblé parfois tenter certaines élites intellectuelles, la critique lacanienne n'a guère eu d'influence sur son évolution. Pour autant (et peut-être d'autant plus) la psychanalyse aux Etats-Unis fut et reste riche d'invention et de créativité. Une des meilleurs spécialistes du sujet, Agnès Oppenheimer, évoquait en 1996 (p. 87) à ce propos un ***« foisonnement d'approches et d'écoles de pensée qui méritent le voyage*** ». Elle terminait son article en appelant à surmonter les précédentes et stériles oppositions : ***« La découverte de l'Amérique devrait permettre à la psychanalyse française de s'interroger sur elle-même et non de projeter le « mauvais au dehors dans une réaction rassurante pour le narcissisme qui décrète souvent : ce n'est pas de la psychanalyse*** » (1996, p. 97). En 2001, A. Braconnier et D. Widlöcher concluaient un rapport concis et informatif sur l'état de la psychanalyse aux Etats-Unis (« Nervure », février 2001, p. 23-27) par ces lignes ***« La psychanalyse aux Etats-Unis n'est donc ni totalement originale, ni totalement identique à la psychanalyse européenne. Elle est parcourue par des débats de fond et par des problèmes de personne. Sa pratique***

[227] Parfois refuser les tâches prêtant à l'accusation de flicage a des conséquences paradoxales (on l'a vu pour l'école). Nous nous demandons parfois s'il n'y a pas aujourd'hui dans nos prisons des personnes très perturbées psychologiquement qui hier auraient peut-être été dans un asile ?

[228] A regarder aprés coup, s'il y avait un danger américain pour la psychanalyse, venait-il de N Y ou de L A. Les « dérives » par rapport à l'orthodoxie freudienne - pas nécessairement négatives à nos yeux, mais qui auraient dû l'être aux yeux de Lacan ne sont pas nées de l'Ego psychology. Les «branchés" d'aujourd'hui consomment du «développement personnel", du «coaching". Ils ont calé leur image du moi sur leur moi idéal, confondant l'autonomie (par intériorisation du conflit et compromis) avec l'authenticité (effacement de tout conflit, de toute hétéronomie). Lacan s'est trompé d'adversaire.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

n'en demeure pas moins vivante et pratiquée par de véritables analystes ».

On peut vérifier la vivacité et la créativité de la psychanalyse états-unienne en parcourant par exemple les différents articles de la Monographie de psychanalyse parue en 2000 aux PUF ***« Sur les controverses américaines dans la psychanalyse*** ». Encore influencés par les accusations portées par J. Lacan la première réaction des psychistes français sera sans doute de voir dans ces innovations autant de nouvelles trahisons de la ***« vraie*** » psychanalyse. De les interpréter encore comme des ***« résistances*** » [229] . Or tout psychologue de bon sens devrait caractériser d'abord la résistance par le frein au changement et à la créativité. Considérant les choses sous cet angle, nous devrions d'ailleurs nous demander, si ce n'est pas en France plutôt qu'en Amérique, qu'ont le plus opéré les résistances à la psychanalyse.

Il est vrai que l'ego-psychology a été contestée aux Etats- Unis. On peut être tenté, surtout si l'on est conditionné par la critique de Lacan [230] , de n'entendre dans les querelles américaines que les éléments soutenant la critique de l'Ego-psychology. Il faut cependant relativiser l'étendue de cette contestation puisque selon C. Anzieu-Premmereur (2000, p. 23) une bonne moitié des analystes américains se réclament encore de cette école. Celle-ci ayant été longtemps dominante les innovations se sont bien évidemment faites contre elle. Aussi B. Brusset (2000), dans le très instructif article qu'il consacre aux controverses américaines, met-il spontanément l'accent sur les critiques adressées par les nouveaux analystes à l'Ego-psychology, plutôt qu'à ce qui les lie. Nous voudrions plutôt souligner ici, puisque ici il s'agit avant tout de répondre à J. Lacan, que si ces évolutions se sont faites contre, elles se sont faites surtout ***« à partir de*** » l'Ego-psychology. Nous français, parfois enclins à ne retenir que les critiques des écoles de pensée américaines, devrions-nous pas nous demander plutôt si ce n'est pas le programme tracé par l'Ego-psychology, qui a ouvert les portes aux innovations ? Il est facile en tout cas de remarquer que l'évolution de ces nouvelles pensées ne s'est pas faite sur le vecteur lacanien mais dans une direction opposée.

Voyons par exemple la question qui nous intéresse des rapports entre psychologie et psychanalyse. Que pensent les analystes américains de notre prétendue ***« coupure épistémologique*** » ? Pour juger de leur position sur ce point, et de leur évolution par rapport à l'Ego-psychology, nous devons opérer un distinguo. J. Lacan rejette toute la psychologie aussi bien la psychologie scientifique expérimentale que la psychologie compréhensive. Il critique l'Ego-psychology sous ces deux chefs, pour être tombée dans ces deux erreurs. A l'époque de Hartmann, la psychologie à ambition scientifique, expérimentale et positiviste qui se veut en rupture avec la psychologie compréhensive à base ***« naturelle*** » (la psychologie commune), c'est le béhaviorisme. Et il est vrai que l'Ego-psychology a cherché à intégrer le béhaviorisme, dans une psychologie générale. B. Brusset parle à ce sujet du ***« positivisme*** » de l'Ego-psychology. Mais l'Ego-psychology n'est ***« positiviste*** » [231] qu'à moitié puisqu'il s'agit de faire une place à la psychologie

229 Comme J. Lacan le faisait à propos de l'ego psychology dans son séminaire sur le Moi)

230 Pour un point de vue lacanien on pourra lire par exemple Judith Feher Gurewitch « Les écoles de psychanalyse aux Etats-Unis en 1993 », *Le bloc-notes de la psychanalyse*, Georg, Chêne-Bourg, 1993, n° 12, p.141-156.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

scientifique dans une théorie psychologique générale et intégrative [232] . Car l'Ego-psychology c'est d'abord la volonté de faire cohabiter explication et compréhension et de faire dialoguer les différentes psychologies, au sein d'une théorie psychologique générale. Ce fut particulièrement le projet porté par D. Rapaport dans sa volonté de fonder une théorie de la pensée. [233]

Et aujourd'hui, chez les psychanalystes qui se sont écartés de l'Ego-psychology sur la question de la scientificité, chez ceux qui pensent que la psychanalyse est nécessairement coupée des sciences naturelles (voir sur ce point l'opposition de Mc Gill à Pribram (1967), reste une volonté de dialogue et d'ouverture vers la psychologie compréhensive. En même temps c'est la vision de la scientificité qui a changé. Ainsi M.M. Gill critique la métapsychologie comme un modèle scientifique dépassé, au nom d'une conception plus moderne, moins positiviste et scientiste de la psychologie. [234] C'est une certaine psychologie qu'ils refusent, non toute la psychologie. Ils sont plus proches de la psychologie naturelle (folk psychology) ou de la psychologie ***« littéraire (voir l'importance prise par la narrativité), mais en cela ils n'opèrent de rupture qu'avec une Ego-psychology dont on a préalablement exagéré le positivisme Ainsi quand B. Brusset les présente comme en rupture, au motif qu'ils ont remplacé l'appareil psychique comme agencement de forces par la personne, la relation, la subjectivité. (p. 86 ou 87) ou que, comme R. Schaffer, ils ont rétabli les droits du sujet de la conscience face à une conception machinique, il laisse de coté toute une partie de la psychologie du moi*** [235] .

Bref il ne fait guère de doute qu'on trouve chez Hartmann, comme chez M. Gill ou chez Schaffer, un même refus des réductivismes dogmatiques et une même volonté de promouvoir la personne, la responsabilité, l'humanisme [236] . A l'opposé du travail lacanien

[231] Le positivisme (behavioriste) de Hartmann, comme celui (biologiste) de Freud est daté. Là n'est pas l'essentiel.

[232] D'ailleurs Hartmann, dans son projet d'une » psychologie générale de l'action » est conduit à limiter la portée explicative de la métapsychologie freudienne (par exemple quand il demande d'élargir la psychologie du moi à l'étude de « ses fonctions qui ne se déduisent pas de la pulsion » -voir plus haut). Sur ce plan les nouveaux analystes américains qui refusent la métapsychologie freudienne, sont aussi en continuité. La rupture réelle s'est effectuée sur le plan de la pratique de la cure.

[233] Psychologue et non psychanalyste, appartenant pourtant à l'Ego-psychology. « Son but principal fut de faire de la psychanalyse une psychologie générale pouvant intégrer la psychologie du Moi et la psychologie sociale, tout en préservant les premières et révolutionnaires découvertes de Freud sur la psychologie du çà » rappelait M. M. Gill dans la notice nécrologique qu'il lui consacra (traduite dans la Revue française de psychanalyse, 3, citée par B.Brusset 2000, p.91).

[234] Sur l'évolution des rapports entre psychanalyse et science voir l'article de M. Jeannerod et N. Georgieff (« Jeannerod M. et Georgieff N. Psychanalyse et science(s). Encycl. Méd. Chir. (Editions Scientifiques et Médicales Elsevier SAS, Paris) Psychiatrie, 37-811-A-30, 2000, 11p. »).

[235] Celle de l'autonomisation, celle justement qui faisait l'objet de la critique de Lacan. Au regard des positions lacaniennes, ces nouveaux analystes américains se placent sur le même vecteur que l'Ego-psychology, passant d'une réévaluation du moi à celle de la personne, et redonnant sa place au conscient. Le remplacement du Moi par le Soi ne change pas l'objectif Le «greatest self awareness" de O. Renik est une réinterprétation du «Wo es war.. « version Hartmann.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

ils remettent le sujet actif et conscient dans le jeu. Il me semble enfin qu'ils peuvent tous participer au projet de refondation d'une théorie psychologique générale, celui que nous appelons de nos vœux.

Chapitre 5 Michel Foucault et la psychologie

On oublie souvent qu'avant les livres qui l'ont rendu célèbre, avant de devenir ***« The mandarin of the hour*** » comme l'appela Georges Steiner dans une critique caustique de la NY Times Book Review de janvier 72, Michel Foucault avait eu une carrière d'enseignant en psychologie, et qu'à cette occasion il avait écrit quelques articles qu'il peut être intéréssant pour nous d'étudier. Bien entendu c'est dans ses livres les plus fameux sur la naissance de la folie ou sur la fin des sciences humaines et la mort de l'homme, qu'il portera de manière directe ou détournée les coups les plus sévères à la psychologie et à la psychiatrie,. Nous examinerons aussi ces ouvrages. Voici maintenant dans quel ordre nous nous proposons de visiter les idées de M. Foucault sur la psychologie, ie le plan de ce chapitre.

En introduction après avoir rappelé quelques éléments biographiques, nous nous arrêterons sur ce que nous croyons être le fond de l'inspiration de Foucault, son goût pour les figures et les pensées romantiques, qui se découvre croyons-nous dès son premier texte important, sa préface au livre de Binswanger sur le rêve. Puis nous irons visiter la psychologie du professeur ; nous examinerons les textes rédigés alors qu'il était chargé d'enseigner la psychologie, avant son départ pour Uppsala, des articles répondant à des commandes et non à son inspiration personnelle. Nous aborderons ensuite les ouvrages publiés au retour d'Uppsala comme l' ***» Histoire de la folie*** » et ***« Naissance de la clinique*** », qui lui amenèrent la célébrité, et où il explique les conditions de la naissance de la psychologie. Nous viendrons enfin à l'ouvrage princeps : ***« Les mots les choses*** ». La vie et la mort de la psychologie y est évidemment conséquente à la vie et à la mort de l'homme. Doit-on rappeler que cet ouvrage célèbre dont le sous titre définit le programme, annonce la fin des sciences humaines. En proposant à notre lecture une ***« Une archéologie des sciences humaines*** », Foucault nous dit que leur vie est achevée. En conclusion nous évoquerons rapidement son enseignement au Collège de France, qui nous paraît traduire le retour du sujet personnel dans la pensée de Foucault.

Pour commencer, rappelons brièvement les étapes de la carrière du professeur de psychologie et du maître penseur. Michel Foucault est né en 1926 dans une famille bourgeoise aisée et catholique [237] . Après la khâgne de Henri IV, où il aura comme

[236] On pourrait évoquer H. Kohut, critique sur la question de l'autonomie du Moi, mais mettant en avant dans sa théorie et sa pratique la « compréhension », promouvant la personne, et concubinant avec la phénoménologie, toutes choses qu'exécrait J. Lacan. Voir plus près de nous la place accordée dans la pratique d'un O. Renik au respect de l'autres (Brusset 2000, p. 102-113).

[237] Militants parfois côte à côte dans l'action concrète, mais divisés sur la question de l'humanisme, Sartre et Foucault, ces deux fils de la bourgeoisie, ont passé leur temps à s'accuser mutuellement de la défendre.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

professeur Jean Hippolyte, il entre en 1946 à l'Ecole Normale Supérieure. Il a comme répétiteur de psychologie Merleau-Ponty. Il se lie d'amitié avec Althusser revenu du stalag, qui le poussera à entrer au PC (ce qu'il fera en1950). En 1948, à la suite d'une tentative de suicide, il consulte le professeur Delay à Sainte-Anne. En 1949 il passe la licence de psychologie et en octobre 1951 il devient son tour répétiteur de psychologie de l'E.N.S.. En 1952 il occupe un poste de psychologue praticien dans le service du professeur Delay, suit un moment le séminaire de Lacan à Sainte-Anne, et passe son diplôme de psychopathologie. En octobre il est nommé comme assistant de psychologie à la faculté des lettres de Lille. Il passe en 1953 un diplôme de psychologie expérimentale, et la même année il rend visite à L. Binswanger et entreprend avec J. Verdeaux la traduction de ***« Traum und Existenz »*** pour laquelle il écrira une très belle préface. En 1954 il publie son premier livre : ***« Maladie mentale et personnalité*** », dans une collection dirigée par Althusser, avant son départ pour Uppsala (1955-1960). En 1960, après un passage par la Pologne, il est nommé sur la recommandation de Canguilhem, maître de conférence de psychologie à l'université de Clermont-Ferrand. Il soutient sa thèse sur la folie à la Sorbonne en mai 1961 (publié d'abord sous le titre : ***« Folie et déraison*** » avant de devenir l'***» Histoire de la folie à l'âge classique***»). En 1963 il publie : ***« Naissance de la clinique*** », et divers articles et conférences autour de la psychiatrie, de la psychanalyse et de la sexualité. En 1966, l'année de la publication des Ecrits de Jacques Lacan et des premiers numéros des Cahiers pour l'analyse, Michel Foucault publie son livre: ***« Les mots et les choses*** », un coup de tonnerre médiatique annonçant la fin de l'homme qui le propulse au rang de maître penseur structuraliste. [238] En 1968 il est nommé à Vincennes où il organise avec Alain Badiou le recrutement du département de philosophie, et crée avec Serge Leclaire le premier département de psychanalyse à l'université. Il participe au numéro 9 (été 1968) des ***« Cahiers pour l'analyse*** », sur le thème de la généalogie des sciences. En 1970 il est nommé professeur au collège de France. Il meurt du sida en 1984.

Des articles exclusivement consacrés à la psychologie et pour lesquels il a été consulté en tant qu'expert, enseignant spécialiste de psychologie, il y en a peu ; nous le verrons. Foucault n'a jamais vraiment endossé les habits du psychologue. Il se voulait à la rigueur anthropologue, mais sans en accepter l'exigence ; il reconnaissait lui-même : ***« je n'ai jamais écrit que des fictions*** ». Anthropologue d'aspiration, médiocre historien, mais remarquable essayiste dans la lignée de Rousseau et de Nietzsche, ou plus justement de Spengler, il fut fidèle tout au long à une inspiration romantique. Elle se manifeste déjà dans sa préface (1954) au livre de Binswanger ***« Traum und Existenz*** » [239] . ***« Ce qui pèse en l'homme c'est le rêve***" dit-il au paragraphe 4. Comme l'avait mis en évidence Albert Béguin, dans son livre (1939) : ***"L'âme romantique et le rêve*** » qui ne

[238] On nous permettra de redire que des livres comme « *Les mots et les choses* » qui se présentent comme les livres contestataires de la pensée établie, doivent bien être attendus d'un public des consommateurs, pour avoir si rapidement un tel succés. Un succès d'édition, si massif et si rapide, auprès de la classe moyenne intellectuelle ne peut annoncer une pensée vraiment neuve. Les penseurs vraiment dérangeants et non-conformistes ne sont reconnus souvent qu'après-coup. Les œuvres qui « ensemencent l'imagination » pour reprendre la formule de Roger Caillois sont des œuvres confidentielles.

[239] Paris, Desclée de Brouwer,. Repris dans « *Dits et écrits* », 1994, p.65-120.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

cessera d'être réédité et relu, il y a un lien très évident et très constant entre la place accordée au rêve et l'esprit romantique. Ce thème de la préeminence du rêve sur la réalité, conduit naturellement à celui de la petitesse de l'homme concret, jusqu'à faire de l'homme ce pli qu'une vague viendra effacer (image sur laquelle se ferme ***« Les mots et les choses*** »). On retrouve cette idée exprimée par le grand dramaturge Buchner dans ***« La mort de Danton »*** quand, exaltant les orages révolutionnaires, il nous disait que ***« l'individu n'est que l'écume sur la vague*** ». Levez-vous donc orages désirés… Dans un narcissisme apparemment paradoxal c'est par l'abaissement du Moi, emporté, ballotté, par des forces, des champs, des structures qui le dépassent, que le romantique (de Chateaubriand à Foucault en passant par Nietzsche) s'exalte et exulte.

La positivité du monde n'intéresse pas Foucault. Semblabe à un auteur borgésien, derrière une accumulations de références et de faits connus qui font masse et pèsent comme une matière bien réelle, il cache un refus de l'empiricité. Foucault joue dans ses livres le jeu de la science, mais s'octroie la liberté d'interpréter les faits à sa façon, selon son rêve. Ainsi, dans cette préface à Binswanger, les cautions scientifiques de Freud, Mélanie Klein, Jacques Lacan sont invoquées, mais vite expédiées, car l'inspiration qui pousse Foucault en est bien éloignée. Il endosse la phénoménologie interprétative de Binswanger mais la pousse plus loin, presque jusqu'au gnosticisme. Le rêve met à jour le choix originaire de notre liberté profonde, le sens fondamental que nous allons donner à notre existence. Le rêve dans sa polarité épique, lyrique, tragique, révèle le ***« chiffre***" de notre existence. [240] En parlant de Binswanger, Foucault avoue son inspiration profonde.

Deux articles de l'enseignant de psychologie.

Tout jeune enseignant de psychologie M. Foucaul écrivit quelques textes de commande sur la psychologie. Il avait écrit précédemment, en 1954, un opuscule sur ***« Maladie mentale et personnalité*** », réédité ultérieurement sous le titre ***« Maladie mentale et psychologie*** », où l'on trouve le même style un peu contraint et emprunté que dans ces articles. Nous reporterons l'analyse de cet ouvrage dans la partie suivante, où nous avons préféré regrouper toutes ses analyses sur la folie. Comme dans les articles que nous allons examiner à présent, Foucault y semble encore entravé par des références marxistes.

«La psychologie de 1850 à 1950 ».

Le 1er article que nous allons examiner parut dans le tome 2, ***« Tableau de la philosophie contemporaine*** » de l'ouvrage de Huisman et Weber, ***« Histoire de la philosophie européenne*** ». [241] C'est un article dont la lecture est assez pénible, mal organisé, comme fait de bric et de broc. Plusieurs parties, toutes celles où il endosse les

[240] Dans cette préface parfois, Foucault, et c'est là qu'il nous touche personnellement, est du côté de ceux qui refusent ce monde, comme tous les romantiques, le plus exemplaire en France étant Nerval –anthropologue à sa façon dans le « Voyage en Orient »-.. On peut y voir tout le refus du romantisme pour la positivité du monde. Foucault aime les belles histoires, pas l'histoire positive. Ses livres sont truffés d'erreurs. (Voir par exemple les remarques de Gladys Swain dans « *Le sujet de la folie. Naissance de la psychiatrie*» (1977))

en vertu de la loi du droit d'auteur.

habits du psychologue, s'intègrent mal dans le déroulement d'une analyse plutôt philosophique. Par exemple, parcours obligé puisqu'il est appelé à parler comme psychologue, il passe en revue les différentes théories psychologiques : béhaviorisme, Gestalt théorie, Gesell, Wallon, Cattell, Binet, Thurstone, Rorschach, Murray (orthographié Muway…), Kardiner, Linton, Moreno. Mais ces éléments sont comme rapportés et s'intègrent mal dans une analyse d'orientation philosophique, ce qui est normal si l'on considère l'objet général de cet ouvrage.

L'intention qui dirige l'argumentation de Foucault est de montrer que le renouvellement de la psychologie comme science de l'homme est une tâche encore à accomplir. Pour Michel Foucault la psychologie a hérité de l'Aufklärung le souci de s'aligner sur les sciences de la nature. Elle a donc visé à une connaissance positive du comportement par la détermination expérimentale de rapports quantitatifs -liés par des lois -. Les psychologues du XIXème, nous dit-il, ont emprunté aux sciences de la nature leurs modèles. Par exemple le modèle physico-chimique, pour J. S. Mill, le modèle organique pour Fechner, Wundt, le modèle évolutionniste pour Spencer, Jackson, Ribot. Mais la psychologie a cependant dû reconnaître que quelque chose d'essentiel à la réalité humaine échappait en partie à ce type de science naturelle. Des psychologues comme Janet ont alors proposé d'analyser la conduite en dépassant le naturalisme, pour faire place au sens, à la signification d'un comportement (les conduites internes de Janet). Dilthey et Jaspers ont revendiqué la nécessité de faire place à la compréhension aux côtés de l'explication naturaliste.

Mais nous dit Foucault c'est surtout la psychanalyse qui a donné la plus grande place à la signification. Pour la psychanalyse toutes les conduites ont un sens (***« le sens est co-extensif à toute conduite*** » p. 128). L'insensé lui-même n'est qu'une ruse du sens. Ce sens est caché, enfoui dans l'histoire individuelle. ***« Le présent est toujours en dialectique avec son propre passé*** » (p. 129). Le passé ***« projette sur l'actualité du monde réel les fantasmes de la vie antérieure*** » (id.). Pour Foucault ce qui fait la force de Freud, c'est qu'il va plus loin que Janet et Jaspers dans l'empire qu'il confère au domaine du sens, mais surtout qu'il intègre dans sa théorie les contradictions existant entre l'individu et la société, en découvrant les structures par lesquelles la société s'impose à l'individu. Ainsi avec Freud une étude objective des significations devient possible sans retomber dans le naturalisme.

Après un détour par la cybernétique dans laquelle il voit une impasse, Michel Foucault examine un autre type possible de dépassement de la psychologie, vers ce qu'il appelle une anthropologie. Il reprend là des éléments de son étude sur Binswanger. En effet par anthropologie il faut entendre ici une anthropologie philosophique, une typologie des styles d'existence. Le mot anthropologie ne sert là qu'à donner une caution scientifique. De ce point de vue, ***« la psychologie apparaît comme une analyse empirique de la manière dont l'existence humaine s'offre dans le monde*** »(p.136). La psychologie doit donc elle-même reposer sur l'analyse ***« existentielle***", qui déterminera ***« la manière dont l'existence humaine se temporalise, se spatialise, et finalement projette un monde*** » [242] (id.). Ce choix est celui d'une liberté fondamentale, première (à

[241] Repris dans «*Dits et écrits*", vol. 1. Paris. Gallimard 1994, p. 120-137..

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

la manière sartrienne). Il conclut cependant son article en disant abruptement que ni la psychologie scientifique, ni la réflexion anthropologique ne peuvent dépasser les contradictions que l'homme rencontre dans sa pratique. Il n'y a pour lui d'ouverture, de champ possible à l'existence d'une psychologie que : ***« dans l'analyse des conditions d'existence de l'homme et par la reprise de ce qu'il y a de plus humain dans l'homme*** ». Ce disant, il ne fait lui-même que mettre en évidence la contradiction et la difficulté à la dépasser. Suffit-il de la conjonction ***« et*** » pour dépasser la contradiction et pour arriver à faire le joint entre analyse marxiste et anthropologie existentialiste, entre déterminations sociales et liberté fondamentale. L'utilisation du mot anthropologie lui-même suffit-il pour unifier les différentes approches de l'homme ? [243]

«La recherche scientifique en psychologie".

Son deuxième article de professeur de psychologie, encore un article de commande, est destiné à un ouvrage collectif dont l'objectif était de dresser l'état des lieux de la recherche scientifique: ***« Des chercheurs français s'interrogent. Orientation et organisation du travail scientifique en France »*** [244] . L'éditeur E. Mourère dans son introduction générale s'interroge lui-même sur la place à donner à la psychologie dans cet ouvrage sur la recherche « scientifique ». La psychologie est multiple, selon ses objets et selon ses méthodes. Coincée entre physiologie et spiritualisme, hésitant entre naturalisme et humanisme, a-t-elle sa place parmi les sciences ? Du fait de son éclectisme fallait-il lui faire le coup du mépris comme l'avait fait Auguste Comte ? Mais cette complexité, nous dit Mourère, est peut-être à l'image de notre réalité. Si nous étions tout cela ? Et puis ***« après tout il y a des psychologues et qui cherchent »***. C'est donc pour parler de la recherche en psychologie qu'on fait appel à Michel Foucault qui n'était pourtant pas vraiment le modèle du psychologue de laboratoire.

L'article de Michel Foucault tient en deux argumentations. L'une sur les conditions pratiques de la recherche, l'autre sur le fondement de la recherche en psychologie. Pour conclure que la place donnée à la recherche psychologique est justement le révélateur de l'échec de la psychologie.

Examinons le premier argument : alors qu'elle devrait fournir les bases de l'intervention pratique, la recherche en psychologie n'a d'autre fonction que de fournir des débouchés honorables aux praticiens (rappelons que ce bilan date de l'année1957). ***« La recherche en psychologie ne naît donc pas des exigences de la pratique, et de la***

[242] A la suite de Brentano, de Husserl, et de Binswanger, M. Foucault distingue deux plans : empirique et transcendantal.

[243] M. Foucault est attiré par l'anthropologie philosophique (on rappelle que anthropos =homme et que chez les anglo-saxons l'anthropologie est la science qui étudie l'homme comme espèce : ethnologues, préhistoriens). A plusieurs reprises il revendique ce titre, et ce territoire de recherche. Resterait à s'interroger sur le sens de ce choix chez ce prophète de la mort de l'homme. Choix délibéremment provocant d'un anthropologue suicidaire ? Comme il se dit aussi archéologue, ou généalogiste, ce seraient les hommes morts qui l'intéresseraient ? Ou bien choix par défaut : pas vraiment historien, ni philosophe, ni sociologue, ni psychologue, ni linguiste.

[244] Toulouse, Privat. 1957. L'article est repris dans «*Dits et écrits*", 1994, vol. 1. p.137-158.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

nécessité où elle se trouve de se dépasser elle-même ; elle naît de l'impossibilité où se trouvent les psychologues de pratiquer la psychologie » (1994, page 146). Les praticiens existants, qui ont été formé de manière tout à fait satisfaisante aux techniques d'intervention psychologique, n'ont d'autres ressources pour pratiquer la psychologie que de demander une bourse au C.N.R.S.. ***« La non existence d'une pratique autonome et effective de la psychologie est devenue paradoxalement la condition d'existence d'une recherche positive, scientifique, et « efficace » en psychologie. »*** (page 148).

Mais il lui faut pousser l'analyse plus loin. S'il n'y a pas de possibilité d'une pratique autonome de la psychologie, si les praticiens se réfugient dans la recherche, mais une recherche alors coupée de la pratique réelle, cela tient plus fondamentalement aux conditions sociales dans lesquelles devrait s'exercer la pratique psychologique. Seule une politique de plein-emploi exigeant des ouvriers professionnels hautement spécialisés pourrait justifier l'utilité et le développement d'une pratique psychologique, s'appuyant sur la recherche. Hors de cette condition, totalement illusoire dans les conditions sociales actuelles, la psychologie ne peut servir que des pratiques de sélection et de discrimination. Les techniques psychologiques perdent du coup toute validité et tout sens. Voilà pour le premier point qui conclut à l'impossibilité d'une pratique respectable, et par contre-coup à l'inutilité d'une recherche qui n'est plus qu'un refuge coupé de la pratique.

Michel Foucault passe ensuite à sa deuxième analyse, d'un point de vue philosophique cette fois. La contradiction qui voue la psychologie à sa disparition ne tient pas seulement aux conditions empiriques de son exercice. C'est à un niveau beaucoup plus essentiel que la psychologie enferme une contradiction mortelle. ***« Pour la psychologie, la contradiction humaine est la vérité même de la psychologie*** » (p.153). ***« Puisqu'elle est la revendication d'une positivité de l'homme au niveau même où il fait l'expérience de la négativité, le psychologue ne peut être que l'envers négatif et mythologique d'une pratique réelle*** » (page 154). Foucault argue que les conflits, et plus au fond la négativité inhérente à l'essence humaine, interdisent toute pensée et toute forme de pratique. [245] Comme essence réalisée de la psychologie, la recherche est à la fois sa seule forme d'existence et le mouvement même de sa disparition. ***« Son mouvement est (...) celui d'une vérité qui se défait »***(p. 157). [246] Si la recherche est devenue l'essence et la réalité de toute psychologie – comme Foucault pense l'avoir démontré, mais la suite ne l'a pas vraiment confirmé -, ***« ce n'est donc pas le signe que la psychologie a enfin atteint son âge scientifique et positif, c'est le signe au contraire qu'elle a oublié la négativité de l'homme qui est sa patrie d'origine, le signe qu'elle a oublié sa vocation éternellement infernale »*** (p.158). Réunissant pour finir la négativité hégélienne et l'enfer freudien, Michel Foucault, semble

[245] Sous une forme différente, c'est l'affirmation sartrienne : l'homme est ce qu'il n'est pas et n'est pas ce qu'il est

[246] Michel Foucault aime ces figures de style où une profondeur de sens semble naître de la contradiction des termes. Si l'oxymore est une figure romantique par excellence Foucault est un romantique, comme Hegel d'ailleurs qui joue sur les contradictions. Ici il nous dit que la recherche psychologique n'existe que dans le mouvement même de sa disparition. Ailleurs dans le texte il a cette image en parlant du psychologue il dit qu'il est : « l'image renversée où se révèle et se cache en même temps un savoir effectif ». Le psychologue sait parce qu'il ne sait pas et ne sait pas parce qu'il sait etc.. La force de cette dialectique, derrière la séduction rhétorique est d'en appeler à l'énergie archaïque du clivage tout en prétendant la dépasser.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

donc n'ouvrir un avenir à la psychologie, que dans l'empire des morts (L'ange tutélaire - ou le démon ?- du psychologue serait Mephisto, l'esprit qui nie).

La contradiction dans laquelle Foucault enferme la psychologie est-elle vraiment mortelle pour elle ? Et si Michel Foucault ne faisait que projeter là la difficulté de sa propre situation ? Officiellement chargé d'enseigner la psychologie, mais non-praticien. Fondamentalement philosophe plutôt que psychologue, à la fois sur le plan de son organisation intellectuelle, mais également par sa situation concrète éloignée de toute pratique. La négativité qu'il découvre au sein de la psychologie n'est-elle pas tout simplement la sienne ?

Pour faire comprendre comment Michel Foucault a pu assumer lui-même sa propre contradiction, on nous permettra d'ouvrir ici une parenthèse pour faire un saut dans le temps afin d'entendre ce qu'il avouera quelques années plus tard dans un entretien avec A. Badiou, en 1965.

« Philosophie et psychologie ». (Entretien avec A. Badiou) [247] .

Dans cet entretien Michel Foucault a commencé par dénoncer le statut disciplinaire incertain de la psychologie et son caractère syncrétique. Elle n'est pas une science, disait-il, mais une ***» forme culturelle*** » (page 438) qui s'inscrit dans la lignée de nombreuses autres pratiques antérieures comme la casuistique, la confession, le jeu précieux de la carte du tendre etc.. Telle que Michel Foucault décrit la psychologie elle n'a pas de lieu propre, pas de territoire de droit, elle est très enchevêtrée avec la philosophie, la littérature, la pratique religieuse. Alain Badiou est alors conduit à lui demander comment lui-même a pu assumer ce mélange par sa double position de philosophe et de psychologue. Il lui pose la question suivante : ***« Si vous vous trouviez dans une classe de philosophie qu'enseigneriez vous de la psychologie ?*** » (p.448). La réponse de Michel Foucault est significative de sa façon de vivre sa dualité, d'assumer la contradiction dans laquelle il a enfermée la psychologie. Il devrait se faire double répond-il, (en d'autres termes un peu schizophrène, comme l'allusion à ***« Psychose***" le confirme plus loin). Il commencerait, nous dit-il, par acheter le masque le plus perfectionné qui soit pour ne pas être reconnu, ***« je tacherais, poursuit-il, comme Antony Perkins dans « Psychose », de prendre une toute autre voix, de manière que rien de l'unité de mon discours ne puisse apparaître. Ensuite j'essaierais dans toute la mesure du possible, d'initier les élèves aux techniques qui sont actuellement en cours chez les psychologues, méthodes de laboratoire, méthodes de psychologie sociale ; j'essaierais de leur expliquer en quoi consiste la psychanalyse. Et puis, à l'heure suivante, j'enlèverais mon masque, je reprendrais ma voix, et on ferait de la philosophie quitte à rencontrer, à ce moment-là, la psychologie, comme cette sorte d'impasse absolument inévitable et absolument fatale dans laquelle s'est trouvé engagée la pensée occidentale au XIXe.*** » (id.) On voit là toute l'impossibilité pour Michel Foucault de tenir longtemps une telle position.

247 ***« Dossiers pédagogiques de la radio-télévision scolaire"*****, 27 février 1965, p.65-71. «Dits et écrits", vol. 1, 1994, p.438-448.**

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Cependant, quand plus avant dans l'interview, Alain Badiou lui demandait si la psychologie deviendra en dernière instance la science des structures, ou bien la connaissance du texte individuel, Michel Foucault répondait ceci : ***« la psychologie sera la connaissance des structures, et l'éventuelle thérapeutique qui ne peut pas ne pas être liée à la psychologie, sera la connaissance du texte individuel, c'est-à-dire que je ne pense pas que la psychologie puisse jamais se dissocier d'un certain programme normatif. La psychologie c'est peut-être bien, comme la philosophie elle-même, une médecine et une thérapeutique*** » (page 444). Il y a donc deux psychologies, mais il admet implicitement que pour le psychologue praticien il n'y a pas de coupure dirimante, pas d'oppositon entre les structures et le texte individuel. Le praticien pour agir a besoin de connaître les structures. Mais elles ne condamnent pas son action. Une action thérapeutique [248] est possible, ouvrant un espace d'autonomisation et de construction de soi, qu'elle passe par un travail philosophique ou psychologique. Il y reviendra dans ses dernières années.

Les livres sur la folie.

Il est temps d'aborder les ouvrages sur la folie et avec eux le rapport que Michel Foucault établit entre l'avènement de la folie et la naissance de la psychologie.

Maladie mentale et psychologie.

Et pour commencer il nous faut revenir sur le texte mis de côté tout à l'heure. Avant les grands ouvrages sur la folie qui l'ont rendu célèbre, avant même les deux articles de commande sur la psychologie que nous venons d'examiner, Michel Foucault avait fait paraître ce petit livre sur ***« Maladie mentale et personnalité*** »(1954), réédité ensuite sous le titre de ***« Maladie mentale et psychologie*** »(1962) [249] . Dans cet ouvrage, l'inspiration personnelle qui trouvera ensuite à s'élever infiniment, est encore étouffée par le poids des analyses marxistes (est-ce le fait que l'opuscule soit édité chez Althusser ?). Michel Foucault y oppose pour les refuser l'une comme l'autre, les formes existantes de la psychiatrie : d'une part la psychiatrie classique qui présente les maladies mentales comme des entités réelles s'emparant de l'esprit du malade, dont elle cherche à dégager l'essence (qu'est-ce que la paranoïa, qu'est-ce que la schizophrénie ?) ; d'autre part la psychiatrie existentielle, celle qu'il venait de présenter avec sympathie dans sa préface au livre de Binswanger, qui refuse d'essentialiser les maladies mentales, pour y voir le chiffre d'une existence individuelle. A l'inverse du point de vue classificatoire adopté par la psychiatrie classique, il s'agit ici d'un point de vue nominaliste qui met l'accent sur la singularité, singularité de chaque maladie, singularité de chaque malade.

Mais pour Michel Foucault, l'une et l'autre psychiatries échouent à expliquer la maladie mentale, car ni l'une ni l'autre ne prennent en compte le contexte social et culturel

[248] Au sens étroit du soin, mais a fortiori au sens large (conseil, soutien): il est possible de changer les choses.

[249] Lors de la réédition la deuxième partie fut modifiée pour intégrer les analyses de l'"*Histoire de la Folie*". Voir «*Dits et écrits*", 1994, vol. 1, «Chronologie", p.24.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

de la maladie. Il pousse au plus loin l'importance de ce facteur : selon lui c'est le facteur déterminant de la maladie mentale. C'est la société qui produit ses fous. Jusqu'au XVIIIe siècle affirme-t-il les fous ont été tolérés par la société. C'est à partir du moment où une conception humaniste a vu dans la folie une altération des facultés humaines, que le malade a été exclu de la société. [250] Michel Foucault reprend en fait le point de vue de l'analyse marxiste. Dans le système capitaliste, l'homme est rendu aliéné par ses conditions sociales d'existence. Dans un tel système, les sciences humaines qui se donnent pour objet cet homme aliéné, ne peuvent concevoir que des théories – et par voie de conséquence des pratiques- aliénées et aliénantes elles aussi. La psychologie en admettant l'existence d'un individu psychologique (l'homo psychologicus), en interprétant la folie comme la maladie mentale de ce sujet individuel, s'interdit de comprendre la maladie mentale et se masque l'aliénation réelle qui est la cause d'une folie sociale. Au contraire la théorie marxiste abandonne cette idée de l'aliénation individuelle, pour s'attaquer aux causes de l'aliénation sociale.

L' » Histoire de la folie ».

Avec l'ouvrage suivant qui lui apportera la célébrité, la pensée de Michel Foucault prend enfin son envol et s'émancipe du marxisme orthodoxe. L' ***» Histoire de la folie »***, titre de l'édition de Gallimard (1972) sous lequel cette oeuvre est connue (comme thèse elle fut publiée d'abord chez Plon sous le titre ***« Folie et déraison »*** (1961), est l'histoire de l'enfermement des fous puis de leur médicalisation. Selon Michel Foucault, durant le Moyen-Âge, jusqu'à la Renaissance, la folie est présente dans l'horizon social comme un fait quotidien toléré ou un thème esthétique (représentations de la ***« Nef des Fous*** »). Ce sont les lépreux qui sont mis à l'écart. A partir de l'âge classique la folie est perçue différemment, elle apparaît comme troublant l'ordre public et les fous seront enfermés. Un enfermement qu'après la Révolution on leur fera intérioriser en les identifiant comme des malades mentaux, proposés à un traitement moral culpabilisant.

Pour nous qui sommes essentiellement intéréssés par les jugements portés sur la psychologie, sa valeur et sa possibilité, c'est l'explication de la naissance de la psychologie qui va retenir notre attention. Michel Foucault fait naître la psychologie, l'homme se prenant lui-même comme objet scientifique, du dernier moment de cette histoire d'un nouveau rapport à la folie. De la même manière que le regard clinique est né de l'examen de l'homme mort, la psychologie est née de la mort de l'homme précédent. ***« L'homme occidental n'a pu se constituer à ses propres yeux comme objet de science (...) que dans l'ouverture de sa propre suppression ; de l'expérience de la déraison sont nées toutes les psychologies et la possibilité même de la psychologie ; de l'intégration de la mort dans la pensée médicale est né une médecine qui se donne science d'un individu »*** (page 199). Interprétation brillante, mais histoire fabuleuse qui renoue avec les histoires naturelles du XVIIIe - les ***» Essai sur...*** » - étayée sur des coïncidences anecdotiques et non sur une recension précise des

[250] On voit déjà s'affirmer ici le lien entre l'humanisme et l'exclusion –sous-jacente l'équation humanisme = pensée bourgeoise-, lien qui sera de plus en plus développé dans les livres ultérieurs de M. Foucault, équivalence chérie de tous les héritiers nietzschéens.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

faits. Ainsi lorsque Michel Foucault veut voir dans le décret fondant l'Hôpital général de 1656 la traduction de cette nouvelle perception de la folie qui découlerait, selon lui, du cogito cartésien. [251]

Peu de temps après la parution de l'ouvrage de Foucault, Gladys Swain relèvait, parmi d'autres approximations nombreuses, ce qu'avait d'erroné cette inférence centrale de l'"*Histoire de la folie*". Il est significatif du climat intellectuel de cette époque qu'elle n'ait pas été entendue alors. Son ouvrage marginalisé passa inaperçu. La thèse de M. Foucault, le traitement de la folie interprété sous la perspective de l'exclusion, ne pouvait rencontrer dans les années 60-70 qu'un fort succès parce qu'il entrait en résonance avec la plupart des thèmes qui animaient la pensée 68. Pour Gladys Swain, au contraire de ce qu'affirmait M. Foucault, la naissance de la psychiatrie, annonce l'avènement de la conception moderne du sujet. Quand Pinel commence son travail à Bicêtre il le fait reposer sur l'idée que la folie n'est pas incurable (Hegel saura le remarquer qui remerciera Pinel d' ***» avoir découvert ce reste de raison chez les aliénés et les maniaques et de l'y avoir découvert comme contenant le principe de la guérison »***). L'asile n'exclut pas le fou de l'humanité, il est au contraire le signe d'une intégration de droit et la promesse d'une intégration de fait avec le progrés du soin dans la communauté humaine. L'évolution des chiffres de l'internement psychiatrique, rapportés plus tard par P. Morel et C. Quetel, [252] venaient confirmer l'inanité de la thèse du grand enfermement de 1656. En réalité le pourcentage de fous internés n'était que de 1,9 à la Révolution, de 3,6 au moment de la loi de 1838, 10 à la fin du second empire et 20 à la fin de la IIIe République. Malgré ces critiques, on fait encore de nos jours constamment référence à la thèse de Foucault comme à une vérité définitivement établie.

Comme notre analyse est volontairement limitée aux conditions de l'accueil de l'article de Canguilhem, et aux regards portés sur la psychologie dans ces années là, nous passerons sur les essais de Michel Foucault consacrés à la littérature, et en particulier son livre exemplaire consacré à ***« Raymond Roussel »***. Un mot seulement pour faire observer que cet ouvrage, qui fait de l'écriture un travail de dessaisissement [253] -et non plus de ressaisissement de soi comme on le pense ordinairement-, et qui théorise donc la mort de l'auteur, annonce déjà la mort de l'homme. Le thème sera d'ailleurs repris dans ***« Les mots et les choses »*** [254] , et surtout dans l' ***» Archéologie du savoir »***. [255]

[251] Selon lui chez Descartes le doute, moyen de dégager une vérité première, exclut la possibilité de la folie. Jacques Derrida conteste cette conséquence dans « L'écriture et la différence ».

[252] Dans « Les médecines de la folie » (Paris Hachette (1985). Sur la question du «renfermement" voir aussi dans la «*Nouvelle histoire de la Psychiatrie*" de J. Postel et C. Quetel, le chapitre: «La question du renfermement des insensés", p. 106-120, qui remet en cause la thèse de Foucault.

[253] Dans la mouvance de pensée de M. Blanchot.

[254] Quand il décrit Mallarmé ne cessant de s'effacer de son propre langage pour n'être plus qu'un interprête, l' «exécuteur" d'une pure cérémonie du Livre où le discours se composerait lui-même.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

«Les Mots et les choses"

Venons-en donc à cette œuvre majeure, dont le succès fut phénoménal, ***« Les mots et les choses*** », sous-titrée ***« Une archéologie des sciences humaines »***, et dont les dernières lignes sont restés dans les mémoires :

« Une chose en tout cas est certaine : c'est que l'homme n'est pas le plus vieux problème ni le plus constant qui se soit posé au savoir humain. En prenant une chronologie relativement courte et un découpage géographique restreint - la culture européenne depuis le XVIe - on peut être sûr que l'homme y est une invention récente (…) l'effet d'un changement dans les dispositions fondamentales du savoir. L'homme est une invention dont l'archéologie de notre pensée montre aisément la date récente. Et peut-être la fin prochaine.Si ces dispositions venaient à disparaître comme elles sont apparues (…) alors on peut bien parier que l'homme s'effacerait, comme à la limite de la mer un visage de sable ». Le succès du livre tint beaucoup, sinon seulement, à ces dernières lignes, qui rencontrèrent la fascination romantique si ordinaire pour le nihilisme, dit autrement la passion funèbre.

L'homme et les épistémés

Michel Foucault a l'ambition de dresser l'inventaire archéologique de notre culture. Dans quoi elle s'insère, ce qu'elle a de particulier par rapport aux cultures d'autres temps. Mais il ne s'agit pas de s'inscrire dans le projet traditionnel des histoires de la pensée. Il ne s'agit pas d'une histoire, car pour Michel Foucault, les cultures se succèdent par sauts, discontinuités, ruptures ; ni d'une histoire de la pensée , [256] car ce que Michel Foucault trace, dépiste c'est ce sous-sol non conscient, non pensé réflexivement, mais qui structure, organise notre culture. Tout dans une société, les connaissances, les mœurs, les institutions, les pratiques, renvoie à un certain savoir implicite, tout à fait différent des théories philosophiques, théologiques, ou scientifiques publiques et affichées. ***» Dans une société, les connaissances, les idées philosophiques, les opinions de tous les jours, mais aussi les institutions, les pratiques commerciales et policières, les mœurs, tout renvoie à un certain savoir implicite propre à cette société*** » (*Les Lettres Françaises* n°1125, p. 3). C'est ce que M. Foucault appelle ***» épistémé »***.(Notons au passage qu'il ne démontre pas qu'il ne puisse y en avoir plusieurs dans une même époque, et qui ne découperaient pas le temps de la même façon).

L'objet de l'archéologie des sciences est de dégager ces epistémés. Cela ne peut se

[255] En 1965 après la parution de « *Les mots et les choses* », Michel Foucault fit une conférence à la Société française de philosophie sur le sujet : «*Qu'est-ce qu'un auteur* ». Elle sucita la réflexion suivante de Jean d'Ormesson : « dans la thèse de Michel Foucault, la seule chose que je n'avais pas bien comprise et sur laquelle tout le monde, même la grande presse, avait mis l'accent, c'était la fin de l'homme. Cette fois, Michel Foucault s'est attaqué au maillon le plus faible de la chaîne : il a attaqué non plus l'homme, mais l'auteur.(...) je me disais que, tout de même, il y a des auteurs, en philosophie, en littérature... (...) Eh bien j'ai été complètement rassuré, parce que j'ai l'impression que dans une espèce de prestidigitation, extrêmement brillante, ce que Michel Foucault a pris à l'auteur, c'est-à-dire son oeuvre, il le lui a rendu avec intérêt, sous le nom d'instaurateur de discursivité, puisque non seulement il lui redonne son oeuvre, mais encore celle des autres ».

en vertu de la loi du droit d'auteur.

faire que par recoupements. Pour retrouver ces epistémés, dégager les contraintes de pensée propres à chaque époque, Foucault, par un travail minutieux de détective, explore et confronte trois domaines de savoirs: le langage, le vivant, les richesses. Les traces de ces épistémés implicites se repèrent dans la présence de ressemblances, plus précisément d'isomorphismes [257] entre ces différents types de discours. Et pour cela il faut aller exhumer des auteurs peu connus, mettre sur le même plan le Don Quichotte et tel traité médical, ou tel décret oublié (tel celui de Pomponne de Bellière), car l'on doit se méfier des théorisations explicites et des auteurs reconnus [258] .

Rapprochements faits, et isomorphismes dégagés, il apparut donc à M. Foucault que l'espace de pensée des époques étudiées (du XVIe siècle à nos jours) se découpait en trois âges séparés par des ruptures : d'abord la Renaissance, ensuite l'âge classique - XVIIe et XVIIIe siècle -, et enfin l'époque moderne, à partir du XIXe siècle. Selon lui, à chacun de ces âges, le discours est déterminé par un modèle, un archétype, une ***« matrice discursive*** » [259] . À la Renaissance, on pense selon l'analogie : telle fleur, parce qu'elle ressemble à un œil, est réputée soigner les maux des yeux. À l'âge classique on pense selon la représentation : d'où sa fameuse analyse du tableau de Velasquez –sur

[256] L'idée des âges de l'humanité est une vieille pensée. Le « *Discours sur l'histoire universelle* » de Bossuet, le « *Tableau historique des progrès de l'esprit humain* » de Condorcet, « *Les idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* » de Herder, annonçaient Hegel, Marx, Comte et ses trois états, les sociologues de la connaissance et leurs Weltanschauungen, Weber, Manheim, Sorokin… Selon les cas l'accent y est mis plutôt sur le progrès ou plutôt sur l'ordre, la structure. Mais le vrai parrain de Michel Foucault, par sa forme de pensée, et par le retentissement de son oeuvre, c'est O. Spengler. Son célèbre « *Le déclin de l'Occident* » dénonçant notre vision « ptolémaïque » de l'histoire, annonçait déjà la fin d'une certaine idée de l'homme. Chez les contemporains, M. Foucault a un proche cousin, Thomas S. Kuhn, dont le livre sur « *La structures des révolutions scientifiques* » était paru aux Etats-Unis peu d'années auparavant, en 1962. On y trouvait une conception discontinuiste comparable: le progrès scientifiques s'effectuant par changement d'un « paradigme » à un autre. Mais il y a chez Th.S. Kuhn, l'idée d'un progrès scientifique. Il refuse tout relativisme culturel. Et il y a histoire : il différencie sur ce point, la notion de paradigme de celle d'épistémé, et reproche à M. Foucault de ne pas expliquer le passage d'une épistémé à une autre (« Il n'est pas historien. Peut-être est-il plutôt anthropologue ». Entretien avec C. Delacampagne, « Le Monde » du 5 et 6 février 1995).

[257] C'est ce qu'avait fait Dumézil pour dégager sa célèbre tripartition fonctionnelle au sein du monde indo-européen.

[258] La réussite d'une telle entreprise supposerait un savoir total de l'époque. Il est bien vrai que nous avons oublié des auteurs représentatifs de la pensée de leur époque. Mais pour réussir il eût fallu que Foucault ait tout lu. Il suffisait par contre de citer quelques auteurs rares et inconnus pour éblouir le public. C'est ainsi que l'on fabrique ce que l'on a appelé plus tard des « effets de scientificité ».

[259] Canguilhem remarque dans un article de « *Critique* » n°242, p. 612-613 (article repris dans les « *Cahiers pour l'analyse*") que « parmi les discours théoriques tenus conformément au système épistémique du XVII et XVIIIème siècles, certains comme l'histoire naturelle ont été relégués par l'épistémé du XIXème, mais certains autres ont été intégrés. Bien qu'elle ait servi de modèle aux physiologistes de l'économie animale durant le XVIIIème, la physique de Newton n'a pas coulé avec elle. Buffon est réfuté par Darwin, s'il ne l'est pas par Étienne Geoffroy Saint-Hilaire. Mais Newton n'est pas plus réfuté par Einstein que par Maxwell. Darwin n'est pas réfuté par Mendel et Morgan. La succession Galilée, Newton, Einstein, ne présente pas des ruptures semblables à celle qu'on relève dans la succession Tournefort, Linné, Engles en systématique botanique ».Toutes ne sont pas frappées de coupures épistémiques.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

laquelle nous allons revenir-. À l'âge moderne on pense selon l'histoire. Parce qu'une époque n'en explique pas une autre, on doit écarter l'approche diachronique pour privilégier la synchronie. Pour comprendre comment l'âge classique aborde le domaine du vivant, Michel Foucault commence par écarter l'histoire de la biologie. Selon lui on apprendra plus sur la science du vivant d'une époque en confrontant ses discours aux discours sur la langue ou sur la richesse. Ils obéissent en effet aux mêmes règles de construction. Ces règles sont en effet contraignantes. Elles sont d'autre part arbitraires. C'est sans raison que chacun de ces âges inaugure une nouvelle façon de penser. [260]

Quelles sont les conséquences d'une telle vision de l'histoire, de cette succession d'épistémés, sur l'idée de l'homme. M. Foucault en conclut que l'idée de l'homme n'a pas toujours été nécessaire à la connaissance. C'est même une question récente. L'âge classique ne l'avait pas. Du moins c'est ce que Michel Foucault déduit d'une analyse du tableau de Vélasquez , ***« Les Menines*** ». Le fait que toute la composition du tableau est organisé autour du personnage absent, le roi, à peine deviné, in enigmate, dans le miroir, démontre qu'à l'age classique, ***« ce qui existait à cette place où nous, maintenant, nous découvrons l'homme, c'était le pouvoir propre au discours*** » (Lettres Françaises). [261] L'âge classique n'avait donc pas besoin d'une science de l'homme, pas plus que la Renaissance. L'âge qui vient n'en aura pas non plus besoin.

Inutile d'opposer à M. Foucault que la littérature du XVIIe, comme celle déjà du XVIe, Montaigne en tête, est depuis toujours réputée parler surtout de l'homme, que c'est plutôt aujourd'hui dans le nouveau roman (français) que l'homme est remplacé par le discours, Michel Foucault maintient que l'homme et ce qui en a découlé, l'humanisme, cette doctrine qui place au plus haut des valeurs la personne humaine et son épanouissement, est une création éphémère du XIXe siècle.

Fondamentalement, l'homme est condamné à disparaitre dans le système de Foucault, et pour deux raisons : d'abord du fait de la puissance de contrainte qu'il donne aux systèmes, et ensuite du fait de son refus de l'histoire. Pour nous, l'homo psychologicus ne peut exister que s'il y a un espace où il peut se distancier des contraintes. S'il y a une intériorité du sujet, elle est bien faite de cet espace de jeu psychique, de ce creux, qui distancie le sujet du système en lui laissant une part de liberté et d'autonomie. Mais ce jeu n'a de réalité concrète que d'être rempli d'une substance propre, étoffée par un récit, même légendaire. Nous l'avons dit plus haut M. Foucault refuse l'idée d'une histoire de la pensée. Il n'y a pas d'histoire des épistémés. Or ce qui fait l'étoffe vivante, concrète de l'homme, c'est l'histoire. C'est par l'histoire aussi que l'homme échappe à la répétition systématique. Au niveau de l'individu concret, la liberté

[260] Pour Jean Piaget, si la succession des épistémés chez Foucault n'est pas expliquée, c'est délibérément ; il est essentiel à son projet de montrer que les épistémés se succèdent sans raison. Il le dit dans son petit livre sur le structuralisme (1968, p.114) : « le dernier mot d'une archéologie de la raison est que la raison se transforme sans raison. Dévalorisation de l'histoire et de la genèse, mépris des fonctions et négation du sujet ».

[261] A propos de cette interprétation des Ménines, l'historien d'art D. Arasse fait remarquer que le tableau que nous connaissons est une deuxième version. Dans la première le personnage central qui n'était pas le Roi remettait un baton de maréchal à l'infante. Il a été mofié à la naissance d'un héritier.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

n'est pas indétermination absolue, elle s'étaye sur une histoire personnelle, et s'ouvre sur des projets, des promesses à soi-même et aux autres qui construisent notre identité.

Pour le Foucault des ***« Mots et des choses*** », au contraire, l'homme n'est qu'une illusion. L'homme, le sens, tout ce qui est à la base d'une psychologie humaine et compréhensive, ne sont que des effets de surface. ***« On pense à l'intérieur d'une pensée anonyme et contraignante qui est celle d'une époque ou d'un langage (...) le fond sur lequel notre pensée « libre » émerge et scintille pendant un instant*** »(***« Quinzaine Littéraire »*** n° 5,16 mai 66, page 14-15). La pensée libre et individuelle n'est qu'un effet de surface. Il en va de même pour le sens nous dit M. Foucault : Lévi-Strauss, Lacan, Althusser, nous montrent que le sens ***« n'était probablement qu'une sorte d'effet de surface, un miroitement, une écume, et que ce qui nous traversait profondément, ce qui était avant nous, ce qui nous soutenait dans le temps et l'espace, c'était le système*** »(ibid).

Mais peut-être aprés tout n'était-ce pas tant l'homme que Foucault voulait détruire que l'humanisme et sa prétention parfois excessive à faire de l'homme le sujet souverain de l'univers. Etait-ce en ce sens qu'il fallait entendre la mort de l'homme, seulement l'annonce d'un reflux des discours optimistes faisant de l'homme le maître et possesseur de la nature? En réalité quand il s'exprime sur l'humanisme, il est trés rapidement conduit par sa passion, sa fantasmatique personnelle, et le succès rencontré par sa formule, à l'extrême. C'est bien l'homme lui-même qu'il veut ravager. Il déclare un jour à Madeleine Chapsal (1994, p.516) : ***« l'héritage le plus pesant qui nous vient du XIXe siècle et dont il est grand temps de nous débarrasser c'est l'humanisme »*** [262] ; et comme elle lui rétorque qu'elle trouve cette pensée bien froide et bien abstraite, il poursuit : ***« abstraite ? Je répondrai ceci : c'est l'humanisme qui est abstrait. Tous ces cris du cœur, toutes ces revendications de la personne humaine, de l'existence, sont abstraites : c'est-à-dire coupées du monde scientifique et technique qui est notre monde réel »***.

Son rejet de l'humanisme est en réalité sous-tendu par la haine de l'homme. Il nous proposerait bien la froide technique comme modèle de relations humaines [263] . Mais si l'on transpose ce discours dans la pratique ? Dans un article du concours médical du 22 octobre 1966 (1994, p. 559) il nous propose un édifiant modèle de relation clinique médecin malade : ***« Dans la pratique, le médecin a affaire, non pas à un malade***

[262] Cet humanisme pourrit aussi le marxisme, souligne-t-il, pour saluer au passage la lutte courageuse d'Althusser, son maître (« ayant été son élève et lui devant beaucoup » (p.587), contre le chardino-marxisme » (allusion à J..Y. Calvez et à Garaudy). Ce marxisme humaniste est pour lui une pensée de droite.

[263] Quelle technique ? Toujours dans son interview par M. Chapsal il se décrit comme « froid systématicien » sur le modèle de Sade et de Nietzsche. Il nous paraît curieux de ranger Nietzsche dans les froids systématiciens, par contre on lui accordera qu'il y a chez Sade un fort goût pour la combinatoire. Ces combinaisons d'humains traités comme des choses plaisent à Foucault : « Sade passe en revue toutes les possibilités, toutes les dimensions de l'activité sexuelle et les analyse très scrupuleusement, élément par élément. C'est un puzzle de toutes les possibilités sexuelles, sans que les personnes elles-mêmes ne soient jamais autre chose que des éléments dans ces combinaisons et ces calculs », dans un entretien avec P. Caruso repris dans «*Dits et Ecrits*", page 661. Ce qu'il dit est assez clair sur la façon dont il aime les hommes.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

certes, mais pas non plus à quelqu'un qui souffre, et surtout pas, Dieu merci, à un être humain ». [264] Le médecin de ses rêves ressemble foutrement au divin marquis. L'homme, ici le patient, est là pour subir passivement.

Les sciences humaines et la psychologie dans «*Les mots et les choses*"

Aprés avoir rappelé dans ses grandes lignes les thèses de l'ouvrage, il nous faut maintenant entrer de manière détaillée dans l'analyse faite par Michel Foucault de la place des sciences humaines, très exactement leur topologie, aujourd'hui et demain. On trouve cette analyse au chapitre X de l'œuvre. En voici le sens général. Avec l'homme moderne, sont nées les sciences humaines et leurs contradictions qui conditionnent les limites de ces sciences, voire leur impossibilité. Michel Foucault veut transposer la question kantienne des limites de notre connaissance aux sciences humaines. C'est ce qu'il désigne comme une ***» Analytique de la finitude »*** qui gouverne la nouvelle épistémé. Selon lui les sciences humaines sont des ***« configuration du savoir »*** sans pour autant être des sciences. Elles ne font que redoubler, au niveau des représentations, les discours existants de sciences réelles, la biologie, l'économie et la linguistique (qui sont des sciences mais non pas des sciences humaines puisque leur objet n'est pas ***« l' homme*** »). Il met cependant à part trois savoirs qui pourraient échapper à cette configuration et nous faire sortir de la limite anthropologique : l'histoire, la psychanalyse et l'ethnologie, trois discours qui révèlent justement la fin de l'homme et la naissance d'une nouvelle pensée réalisant la prophétie de Nietzsche [265] .

Michel Foucault décrit l'épistémé moderne comme un trièdre dont les trois faces ne font aucune place aux sciences humaines (p. 358). L'une de ces faces est occupée par les sciences mathématiques et physiques, ***« pour lesquelles l'ordre est toujours un enchaînement déductif et linéaire de propositions évidentes et vérifiées*** ». Une autre face est occupé par des sciences qui ***« procèdent à la mise en rapport d'éléments discontinus mais analogues, si bien qu'elles peuvent établir entre elles des relations causales et des constantes de structure*** ». Il s'agit des sciences de la vie, du langage, de la production et de la distribution des richesses. Enfin la troisième face est occupée par la réflexion philosophique comme ***« pensée du Même*** ».

Les sciences humaines sont exclues de ces trois plans mais elles trouvent à ***« se glisser dans l'interstice de ces savoirs, plus exactement dans le volume défini par les trois dimensions »***. Cette place les met en relation avec toutes les autres sciences. C'est ce qui les pousse à ambitionner à une formalisation mathématique, ou bien à emprunter des concepts à la biologie, la linguistique etc., ou enfin s'adresser ***« à ce mode***

[264] Nous n'allons pas nous amuser à dénoncer chez Foucault une dérive de pensée totalitaire. Mais quand il choisit comme modèles Sade et Nietzsche, quand il dit que le médecin ne doit surtout pas considérer son interlocuteur souffrant comme un être humain, nous ne pouvons pas nous empêcher de repenser à ces premières pages de « Si c'est un homme ». S'il fallait transposer à la psychologie ce modèle où l'autre doit être traité comme une pièce du système, comme un animal machine, un sujet passif d'expériences, de cette psychologie là -qui rappelle furieusement le behaviourisme pourtant condamné précedemment - nous ne voulons pas.

[265] Référence sans doute au dernier homme. « Le désert croit » disait Nietzsche.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

d'être de l'homme que la philosophie cherche à penser au niveau de la finitude radicale, tandis qu'elles-mêmes veulent en parcourir les manifestations empiriques ». Par cette formule un peu complexe Michel Foucault veut dire que les sciences humaines essaient de penser les conséquences empiriques de la finitude radicale de l'homme.(L'homme est un doublet empirico-transcendantal. Voir plus haut).

Les sciences humaines ont donc une position ambiguë, une identité pas nette. Pensées nomades, sans territoire clair, elles sont par conséquent ***« dangereuses »***. Page 359 : ***« L'anthropologisation est de nos jours le grand danger intérieur du savoir. On croit facilement que l'homme s'est affranchi de lui-même depuis qu'il a découvert qu'il n'était ni au centre de la création, ni au milieu de l'espace, ni peut-être même au sommet et à la fin dernière de la vie ; mais si l'homme n'est plus souverain au royaume du monde, s'il ne règne plus au mitant de l'être, les sciences humaines sont de dangereux intermédiaires dans l'espace du savoir. Ce qui explique la difficulté des sciences humaines, leur précarité, leur incertitude comme sciences, leur dangereuse familiarité avec la philosophie, leur appui mal défini sur d'autres domaines du savoir, leur caractère toujours second et dérivé, mais leur prétention à l'universel, ce n'est pas, comme on le dit souvent, l'extrême densité de leur objet ; ce n'est pas le statut métaphysique, ou l'ineffaçable transcendance de cet homme dont elles parlent, mais bien la complexité de la configuration épistémologique où elles se trouvent placées, leur rapport constant aux trois dimensions qui leur donne leur espace*** ».Michel Foucault ne voit pas dans l'interstice ou l'interface, des espaces fréquentables, non pas dit-il pour la raison de leur hyper-complexité, mais bien pour cause d'impureté. Ce sont des lieux interlopes. Dans les pages qui suivent, Michel Foucault va étudier l'un après l'autre les rapports des sciences humaines à chacun des trois domaines, occupant chacune des faces du trièdre. Il passe assez vite sur les mathématiques. ***« Parmi les trois dimensions qui ouvrent aux sciences humaines leur espace propre et leur ménage le volume où elles forment masse, celle des mathématiques est peut-être la moins problématique*** »(p.362). Il affirme rapidement que les sciences humaines se sont construites dans une sorte de retrait de la mathesis : ***« c'est le retrait de la mathesis, et non l'avance des mathématiques qui a permis à l'homme de se constituer comme objet de savoir »***(p.361).

La partie la plus intéressante, la plus longue aussi, celle qui nous en apprend le plus sur l'idée que Michel Foucault se fait du statut des sciences humaines, vient ensuite quand il étudie leur rapport aux sciences de la vie, de l'économie et du langage. C'est le rapport à cette dimension qui pose aux sciences humaines ***« les difficultés les plus fondamentales, celles qui permettent de définir au mieux ce que sont, en leur essence, les sciences humaines*** »(p.361). Pour Michel Foucault en effet, les sciences humaines ***« s'adressent à l'homme dans la mesure où il vit, où il parle, où il produit***". Les sciences humaines dont parle ici Michel Foucault sont la psychologie, la sociologie, et l'analyse des littératures et des mythologies. Il parlera ailleurs et différemment de la psychanalyse, de l'ethnologie et de l'histoire

Michel Foucault nous dit que les trois sciences humaines considérées n'ont pas de territoire propre parce qu'elle redoublent –inutilement pense-t-il- les discours scientifiques

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

existants de la biologie, de l'économie, et de la linguistique. Ainsi l'objet ***« homme"*** des sciences humaines ce n'est pas cette espèce très particulière de vivant étudié par le biologiste, mais ce vivant en tant qu'il se constitue des représentations, grâce auxquelles il vit, et à partir desquelles il détient ce pouvoir de se représenter la vie. Il n'est pas non plus le travailleur connu de l'économiste, il est ce travailleur en tant qu'il se forme une représentation de ses besoins etc., bref de l'économie elle-même. Il n'est pas seulement le seul être qui parle, mais cet être qui se représente le sens de ce qu'il dit. La biologie, l'économie, la linguistique, elles-mêmes ne sont pas des ***« sciences humaines*** » puisqu'elles ne redoublent pas leur savoir en représentations. La psychologie, la sociologie et l'analyse des littératures et des mythologies sont des « sciences humaines » en ce qu'elles redoublent les savoirs précédents de représentations. Or ces représentations dont parle Foucault sont implicitement dévaluées comme simples reflets (idéologies). Ces sciences humaines, sciences du redoublement représentatif, sont frappés d'inauthenticité et condamnées à une disparition prochaine. ***« Les sciences humaines ne traitent pas la vie, le travail et le langage de l'homme dans la plus grande transparence où ils peuvent se donner, mais dans cette couche des conduites, des comportements, des attitudes, des gestes déjà faits, des phrases déjà prononcées ou écrites, à l'intérieur de laquelle ils ont été donnés par avance une première fois à ceux qui agissent, se conduisent, échangent, travaillent et parlent »*** p.365. Mais est-il si facile de trancher, d'accuser les sciences humaines d'un péché représentationnel, et d'en exempter les sciences « positives » qu'elles redoublent » en creux » ? Entre économie et sociologie par exemple la différence est-elle si évidente de ce point de vue, par exemple si l'on envisage le problème de la consommation, et plus encore à l'intérieur de celui de la publicité? Le tableau est-il si simple qu'il y ait d'un côté trois sciences positives, et de l'autre les redoublant une à une trois sciences humaines ?

De la psychologie par exemple : ***« On pourrait admettre ainsi que « la région psychologique » a trouvé son lieu là où l'être vivant, dans le prolongement de ses fonctions, de ses schémas neuro-moteurs, de ses régulations physiologiques, mais aussi dans le suspens qui les interrompt et les limite, s'ouvre à la possibilité de la représentation »***(p.367). Arrêtons-nous sur cette formule juste pour nous demander ce qu'elle apporte de nouveau en savoir positif ? Que la psychologie se situe dans le prolongement de la biologie (ce sont bien des êtres vivants qui pensent) est–il nouveau ? Mais qu'elle ne s'y réduit pas, ouvrant un « suspens » où s'introduit la représentation ; encore faut-il expliquer de quelle nature et ce qui s'y glisse. Ce «suspens", n'a-t-il pas quelque positivité, et en tout cas la représentation qui s'y immisce.

Pas plus qu'elles ne disposent de territoire définissable et délimité, ces trois sciences « humaines » n'ont pour Michel Foucault d'identité propre. Tout chez elles est d'emprunt. Elles ont emprunté leurs concepts aux trois sciences positives correspondantes, leur faisant perdre par ce déplacement hors du champ d'origine toute efficacité opératoire (pour la psychologie par exemple Michel Foucault évoque les métaphores énergétiques de Janet, où les métaphores géométriques et dynamiques de Lewin). [266] Leurs modèles constituants en termes de fonctions, normes, conflit, règles, signification, système, elles les ont empruntés aussi à la biologie, l'économie où l'étude du langage. Ainsi, pour Michel

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Foucault, ***« la psychologie, c'est fondamentalement une étude de l'homme en termes de fonctions et de normes, fonctions et normes qu'on peut, d'une façon seconde, interpréter à partir des conflits, et des significations, des règles et des systèmes »*** (p. 369) [267] .

Pour finir, y-a-t-il un avenir pour les sciences humaines ? Une fois la psychologie, la sociologie, l'analyse littéraire et mythologique ainsi condamnées, la biologie, ce qui est compréhensible, mais surtout la linguistique et l'économie épargnées, - car leur objet n'est pas l'homme dit-il - n'en reste-t-il aucune qui puisse dessiner un avenir positif pour des sciences humaines nouvelles? Ayant observé l'évolution de ces sciences, Michel Foucault les a vu se modifier selon trois « gradients », lui permettant d'en prévoir l'avenir. Il les a vu passer de modèles empruntés aux sciences de la vie, à des modèles empruntés aux sciences du langage d'une part ; aller d'autre part d'analyses en termes de fonctions, conflit, signification, à des analyses en termes de normes, de règles et de système ; enfin, c'est le troisième gradient, glisser de plus en plus, des représentations conscientes vers les représentations inconscientes [268] .

L'histoire a cessé au siècle dernier d'être une grande histoire unitaire et lisse. Elle s'est fragmentée en histoires de la nature, du travail, du langage, qui sont hétérogènes, et dont la chronologie ***« se développe selon un temps qui relève d'abord de leur cohérence singulière »*** (p. 379). L'historicité humaine est simplement ***« le fait que l'homme en tant que tel est exposé à l'événement »*** (p. 382). L'historicisme ramène l'homme à cette relativité qui le montre enraciné dans une société et un langage qui ont une histoire, relation qui doit être fondée par une « analytique de la finitude ».

Restent ces deux disciplines de naissance récente, au développement foudroyant, et occupant dans l'univers médiatique, et donc la pensée banale de l'époque, une place de choix : la psychanalyse (celle de Lacan) et l'ethnologie (celle de Lévi-Strauss). Elles ne sont pas des sciences humaines affirme Michel Foucault puisqu'elles ne concernent pas l'homme. La psychanalyse tente d'être ***« le discours de l'inconscient*** » (p.385). Elle considère l'homme dans son aliénation, en tant qu'il est autre que soi. Elle se situe aux limites des sciences humaines qui demeurent toujours dans l'espace du représentable. En désignant la Mort, le Désir et la Loi comme conditions de possibilité de tout savoir humain

[266] Pour autant ces métaphores ne retrouvent-elles pas une forme d'efficacité opératoire ? Michel Foucault lui-même n'use-t-il pas abondamment d'analogies ? Et sur quelle face du trièdre, ou dans quels interstices, son archéologie vient elle se glisser ? Si on la range dans la classe des épistémologies (une épistémologie c'est bien une science de ou des épistémés), quelle sorte d'épistémologie scientifique est-elle, qui a commencé par se placer sous le parrainage de l'encyclopédie chinoise de Borges?

[267] Selon M. Foucault, la pire accusation qu'on puisse porter contre une science est celle de syncrétisme. Hors la psychologie abstraite qu'il vient de dessiner il rejette la psychologie pratique sous le même chef. Voici par exemple ce qu'il dit page 370 de la psychologie clinique : « on sait en revanche à quelles platitudes syncrétiques a mené la toujours médiocre entreprise de fonder une psychologie dite « clinique » ».

[268] Partant des données retenues, on devine déjà que la seule parmi les sciences humaines qu'il lui reste à examiner, l'histoire, la psychanalyse et l'ethnologie, la seule qui a quelque chance de trouver grâce à ses yeux serait une psychanalyse à la mode lacano-linguistique.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

elle nous renvoie à notre finitude et joue un rôle en quelque sorte transcendantal [269] . Quant à l'ethnologie, elle se penche vers les peuples dont l'histoire nous est à peu près inaccessible et cherche les invariants de structure pour dévoiler, derrière les représentations, des normes, des règles et des systèmes. On comprend que ni la psychanalyse ni l'ethnologie ainsi conçues ne concernent directement l'homme, mais au contraire marquent fortement les limites de sa situation. De l'affirmation : ***« Elles peuvent se passer du concept d'homme*** » (p.390), M. Foucault infère à la page 391, ***« elles dissolvent l'homme*** ». S'il y a un avenir pour des sciences « humaines », ce sera sans l'homme. Nous voici ainsi arrivé à la fin de ***« Les Mots et les choses*** ». Michel Foucault peut donner libre cours à sa fibre lyrique et se faire prophète de la fin de l'homme.

Parce que nous avons voulu nous limiter ici aux auteurs et aux œuvres qui ont constitué le contexte d'accueil et d'interprétation de la réédition de ***« Qu'est-ce que la psychologie ?*** », nous ne voudrions pas étendre notre analyse aux oeuvres qui suivirent ***« Les mots les choses ».*** Nous ajouterons cependant une brève remarque concernant les sciences humaines, tirée de ***« Surveiller et punir*** », ouvrage qui prétend décrire pour la dénoncer l'installation d'une société disciplinaire en France à partir de la fin du XVIIIe siècle. Michel Foucault veut y démontrer que l'humanisation apparente de la discipline, réaction à l'horrible supplice infligé à Damien le 2 Mars 1757, était au service d'une disciplinarisation de la société. L'humanisation des techniques disciplinaires, processus qui a touché l'ensemble de la société, n'eut en réalité d'autre objectif véritable que de distribuer le pouvoir de châtier de façon plus étendue, plus efficace et moins coûteuse économiquement et politiquement.. Les preuves de cette disciplinarisation il les trouve dans des institutions qui prétendent oeuvrer à l'émancipation des individus. Il en voit une forme dans la pratique des examens à l'école. Il fait naître la pédagogie, mais aussi la psychologie et la sociologie, de cette installation d'une société disciplinaire, de la même manière selon lui que les sciences de la nature ont trouvé leur modèle opératoire dans l'appareil d'enquête mis en place par l'Inquisition. ***« Ces silences dont notre « humanité » s'enchante depuis plus d'un siècle ont leur matrice technique dans la minutie tatillonne et méchante des disciplines et de leur investigation. Celles-ci sont peut-être à la psychologie, à la psychiatrie, à la pédagogie, à la criminologie, et à tant d'autres étranges connaissances, ce que le terrible pouvoir d'enquête fut au savoir calme des animaux, des plantes ou de la terre*** » (« Surveiller et punir », pages 263-264).

Ainsi Michel Foucault, semble n'opèrer aucune distinction sur le fond entre un système totalitaire et une institution d'intégration sociale comme l'école. C'est toujours une question de pouvoir. Et tout peut être pouvoir pour ce maître du soupçon, aussi bien des dispositifs institutionnels et physiques de coercition que les cadres de pensée normatifs.

Conclusion

[269] En lui-même, l'usage de majuscules par M. Foucault tend à nous élever au plan « théologique »… ; on est bien éloigné d'un inconscient personnel, et beaucoup plus proche, derrière l'habillage formaliste, de la pensée d'un Jung ou d'un Groddeck.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Si nous résumions le point de vue de M. Foucault sur la psychologie, nous le verrions rejoindre et se confondre avec celui des deux autres maîtres–penseurs des années 60-70, ceux que nous avons relus dans les chapitres précédents. Pour tous trois, Althusser, Lacan, Foucault, la psychologie n'a pas de territoire propre, légitime [270] . Ainsi durant les trente glorieuses, des maîtres penseurs, pour repousser les sciences humaines, et tout particulièrement la psychologie, des territoires qu'elles étaient en train de conquérir, sont allés jusqu'à proclamer la mort de l'homme, cet ancien sujet des humanités classiques (de Cicéron aux romanciers du XIXe siècle, inclus les moralistes si chers à Nietzsche). Ils ont tous mené ce combat au nom de la science, avec un S majuscule, la Théorie de toute théorie. Cette théorie n'était le plus souvent que fiction, tapisserie borgésienne de thèmes hégéliens, heideggeriens, ou sadiens. Car les sciences, les sciences réelles, -non les discours sur les sciences-, n'ont jamais voulu la mort de l'homme. La mort de l'homme chez nos maîtres penseurs, présentée comme un constat scientifique, n'a jamais été qu'un objectif stratégique, l'ambition d'un désir qui sous un habillage scientifique n'a fait que retraduire pour un public nouveau ce qui s'exprimait ailleurs et plus franchement dans la pure fiction romanesque (de Beckett, à Houellebeck aujourd'hui, avec plus ou moins de talent). Comme Nietzsche le voulait, à sa suite, ils ont simplement voulu cette extinction de l'homme, de son autonomie, de son moi. Ils l'ont prophétisée pour mieux l'installer. Mais derrière cette affirmation prophétique, plus prosaïquement, ils avaient pour ambition de préserver d'anciens territoires des incursions des sciences humaines ou de s'en tailler de nouveaux à leurs dépens.

Mikel Dufrenne dans plusieurs textes, notamment son ouvrage ***« Pour l'homme »*** (Seuil, 1968) a dénoncé, derrière l'éclat trompeur de la nouveauté, ce qu'avaient de daté les discours de ces auteurs. Ils n'étaient rien qu'un nouveau positivisme remis au goût du jour. J'ai retrouvé, à la page 29 de son livre cette formule qui résume bien les pensées de cette époque : ***« Le positivisme en France est une philosophie du concept exquisément relevée d'épices heidegeriennes*** » [271] . Il explique que ces ***« jeunes philosophes*** » qui se veulent ***« les défenseurs -- et les concessionnaires exclusifs -- de la pensée dont ils dénoncent l'absence partout*** », ne voient dans celle-ci que ***« la position du concept (...) se produisant lui-même (...) comme l'attribut pensée déploie ses modes chez Spinoza*** », et non ***« un acte qui pourrait être mis au compte d'un sujet psychologique, ni une attitude qui suggèrerait un sujet pratique*** ». Mais ces théories ne sont en rien des déploiements logiques de concepts. Elles n'en ont même pas l'apparence. Mêlant très éclectiquement Hegel –le concept- et Nietzsche –la fin de l'homme-, elles n'ont produit que des fictions plus romanesques que logiques. Le paradoxe de leur discours c'est que ces fictions qui après tout pourraient nous aider à

[270] Nous répondrons plus loin à cette affirmation, tout au moins pour la psychologie. Notons aussi qu'il ne s'agit ici que des places occupées par les discours (si ce n'est pas de la place des sciences humaines dans l'édition). Foucault reconnaît s'être détourné dans ces années là des pratiques sociales (on doit ajouter qu'il a complètement négligé dans son archéologie des savoirs, le rôle des découvertes techniques, seul le microscope..) au profit d'une attention quasi exclusive aux pratiques linguistiques (aux mots dirions-nous, oubliant les choses). Il le reconnait dans un entretien avec H. Dreyfus et P. Rabinow (page 10 du « *Michel Foucault, un parcours philosophique* » 1984).

[271] H. Dreyfuss (1984) le dit : Michel Foucault met le pouvoir à place de l'Etre heidegerien..

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

penser notre situation d'homme, à vivre et à créer, nous en ont interdit la possibilité théorique en enlevant au sujet homme l'espoir, le droit, le pouvoir de penser par lui-même, -et pour finir l'existence même-.

On pourrait nous dire, après tout, que le fait qu'Althusser, Lacan, ou Foucault, aient désiré la mort de l'homme et la mort de la psychologie, n'a pas eu de graves conséquences pour les psychologues eux mêmes, puisqu'on n'en continue pas moins de psychologiser, et même peut-être plus qu'il n'est nécessaire. En ce sens ces prophètes de la disparition de la psychologie se sont bien trompés. Mais leur discours ne fut pas sans conséquence. Les hommes continuent-ils à bien penser ? Si l'objet de la bonne pensée, pensée naturelle, ou pensée thérapeutique portée par le soin, est d'ouvrir un espace psychique à la liberté créatrice d'un sujet singulier, de lui donner plus d'air, c'est-à-dire plus d'autonomie, alors les théories qui claquent la porte à cette ouverture, à cette entrée d'air, la barrant comme impossible, qui nous disent : ne pensez pas, le système pense pour vous, ces théories sont véritablement aliénantes dès lors qu'elles sont prises par une génération au pied de la lettre. Ces théories qui ne voulaient plus de l'homme, ni du sujet conscient, ne voulaient plus de ***» vouloir*** », ont préparé la survenue de ces pathologies de l'aboulie qui envahissent le champ clinique aujourd'hui, à la place des anciennes pathologies du conflit.

Comme le dénonçait déjà à l'époque M. Dufrenne, ces anti-humanistes voulaient arracher à l'homme l'initiative de sa pensée. Toujours le vieux projet de réduire l'homme, sa pensée, son intérieure liberté. Non plus une réduction par le bas, la pensée comme simple sécrétion, comme au temps de D'Holbach et La Mettrie, une réduction naturaliste qui est encore aujourd'hui le projet des sciences cognitives (***« naturaliser l'esprit*** », le choix des mots est significatif) mais une réduction ***« par le haut »,*** à une pensée qui nous pense, un grand Autre, dont nous ne serions plus que les possédés, les médiums. Bien qu'il s'en défende, Michel Foucault renoue avec le positivisme comtien. Il passe simplement d'un positivisme sociologique –chez Comte l'acteur c'est l'Humanité –, à un positivisme linguistique –l'acteur c'est la langue : je suis parlé. Plus de place pour la psychologie, puisque l'idée de l'homme, l'idée de soi de l'homme, l'intériorité, ne sont que des mirages trompeurs. Pour détruire le territoire de la psychologie, Althusser, Lacan, Foucault, se sont emparé de l'étendard du Concept, levé par Cavaillès et Canguilhem. Ils n'ont installé que le règne des mots : ***« words, words, words…*** » (S. Beckett, ***« Fin de partie »***).

Dans les années 80, la pensée de Michel Foucault basculera. [272] Il abandonnera sa problématique précédente, cette analyse généalogique des forces et des pouvoirs qui traversent et qui manœuvrent le sujet humain, pour la problématique du gouvernement de soi-même. Alors que dans les ouvrages examinés jusqu'à ***« Les mot et les choses »***, dans les premiers marquée par la pensée marxiste, mais plus encore dans les suivants ***« L'archéologie du savoir »*** et ***« Surveiller et punir*** », Michel Foucault décrivait un sujet fondamentalement aliéné, passif, toujours soumis aux diverses modalités de pouvoir, à

[272] Brigitte Haar remarque que : « la chronologie foucaldienne est scandé par deux longs silences, respectivement cinq ans et six ans, à l'issue desquels Foucault semble avoir à chaque fois, soit abandonné, soit remis en cause et remanié ses méthodes précédentes ». (« *L'ontologie manquée de M. Foucault* ». Grenoble Million. 1998.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

partir de ses cours au Collège de France il opère un tournant radical. Dans les œuvres de cette époque, les tomes II et III de l' ***» Histoire de la sexualité*** », ***« L'usage des plaisirs*** » et ***« Le souci de soi*** », Michel Foucault concentrera sa réflexion sur la construction du sujet et le gouvernement de soi, ou comment trouver une liberté à l'intérieur des contraintes. Par quelles pratiques le sujet n'est plus extérieurement gouverné, mais se construit grâce à une éthique, ramenée chez Foucault à une esthétique de soi (faire de sa vie une œuvre : ***« le souci de soi est éthique en lui-même*** » dit-il alors). Il est curieux de constater que ce retour au sujet se fera dans un retour, sinon à ***« l'humanisme*** », du moins aux ***« humanités***», c'est-à-dire aux sources gréco-romaines. Il y a là un revirement nous semble-t-il considérable. Il y a donc pour le sujet humain une possibilité d'autonomisation et de liberté. La force des cadres répressifs n'empêche donc pas la fabrication de sujets [273] . Cela dit, pour Foucault, se constituer comme sujet, ne semble consister qu'à ***» avoir une forme de rapport différente à soi-même*** » (***« Usage des plaisirs »***, page 12). Est-ce suffisant ? Quel est le pouvoir réel de ce qui n'est peut-être que leurre narcissique (le rapport à soi-même) [274] ? Quid de l'action dans le monde ? Mais Michel Foucault est en train de mourir. Il est certain que le dernier travail de pensée de Michel Foucault est en rapport avec la maladie qui le ronge. Face à cet horizon trop proche, il trouve la solution pour sauver sa pensée dans cette idée, inspirée de l'éthique antique, faire de sa vie une œuvre.

Chapitre 6 Canguilhem et la Psychologie

Entre autres batailles d'idées, le champ intellectuel de l'après-guerre a vu une philosophie « nouvelle » (ces guillemets parce que, malgré ses prétentions scientifiques, elle devait beaucoup au XIXème, à Hegel en particulier), philosophie du concept, et par extension du système ou de la structure, affronter la précédente philosophie du sujet, ou de la conscience, celle de la IIIème République, dont les figures exemplaires et enviées étaient Henri Bergson ou Léon Brunschvicg [275] . Cette opposition d'une philosophie du concept à une philosophie du sujet a constitué une sorte de mythe fondateur de la philosophie d'après guerre dont les figures emblématiques furent Georges Canguilhem et Georges Cavaillès. La jeune génération des philosophes trouvait là une occasion pour s'affirmer, de s'opposer et contester l'ordre précédent d'ailleurs disparu dans la tourmente de la guerre.

[273] Comme l'analyse Brigitte Haar, 1998, page 282, « l'analyse foucaldienne du sujet est affectée d'une ambivalence fondamentale au sens où il est fort difficile de dire si le sujet s'y avère constituant ou constitué ».

[274] Ce qui manque chez Foucault, et à quoi est liée sa réduction de l'éthique à la pose esthétique, c'est le rapport à l'autre dans la construction de soi. C'est par l'autre, grâce à l'autre, que l'on peut se dégager des cycles répétitifs. Pas le maître penseur, le gourou qui pense pour vous, mais celui qui vous étaye, qui donne un sens à votre histoire personnelle, qui vous ouvre à de nouveaux projets. Là, dans la vie concrête, les psychologues, chassés du discours, peuvent retrouver une place.

[275] Voir dans le chap.1 la note sur Nizan et les « chiens de garde ».

en vertu de la loi du droit d'auteur.

À y regarder de près cette position de révolte ou de contestation ne fut qu'un affichage. En réalité derrière le Canguilhem novateur, mis en avant comme guide et inspirateur de la nouvelle pensée, il y a, plus prosaïquement, un philosophe parfaitement installé dans l'institution. La position de Georges Canguilhem n'est pas celle d'un marginal, loin de là. Pas plus d'ailleurs que celles des maîtres penseurs qui occuperont ensuite le champ de la contestation : derrière Bourdieu, Foucault, Althusser, il y aura le Collège de France, l'E.H.S.S., l'Ecole Normale Supérieure. Tous parleront depuis des institutions établies. La position de pouvoir occupée depuis les années cinquante par Canguilhem est à peu de choses près comparable à celle qu'on reprochait à Léon Brunschvicg. Il était en effet membre influent du jury de l'agrégation, et surtout Inspecteur général des professeurs de philosophie (depuis 1948). Ainsi derrière l'image de rupture, de coupure, que les futurs ou jeunes professeurs se plurent à mettre en avant, il n'y avait peut-être que la vieille révérence envers les nouveaux puissants. Nous n'affirmerions pas qu'elle était intéressée, mais il nous est plaisant de souligner que derrière les hommages répétés rendus par Althusser, Foucault, et un moindre degré Lacan, (sans parler de Bourdieu qui en fera ***« un prophète exemplaire*** »), et réitérés par leurs élèves, il y avait aussi la révérence utilitaire envers l'Inspecteur Général. Derrière le topo obligé de la contestation, on est en droit de soupçonner un prosaïque conformisme « bourgeois ».

Dans le processus d'installation de cette génération de jeunes philosophes, qui s'affichent pour s'affirmer, se posent pour se placer, l'article ***« Qu'est-ce que la psychologie*** » jouera un rôle ***« totémique*** ». Mais que disait réellement cet article ? Il est plus que temps de l'examiner pour en confronter le contenu, et le poids réel, aux interprétations qui en ont été données dans le contexte que nous venons de dépeindre.

Les questions essentielles auxquelles nous voudrions répondre sont les suivantes : à quelle psychologie s'attaque Canguilhem ? Est-ce toute psychologie ? Sa critique ouvre-t-elle en droit à celles du sens, de l'intériorité, de l'humanisme, que développèrent ceux qui revendiquaient son parrainage.

Nous utiliserons le texte dans son édition des ***« Cahiers pour l'Analyse*** », le numéro 2 de mars 1966. Nous rappelons que cette revue, publiée par les normaliens de la rue d'Ulm, futurs agrégés et professeurs de philosophie, s'est placée explicitement sous le patronage du Canguilhem théoricien du concept, en faisant figurer en page de garde cette citation que nous reproduisons à nouveau : ***« Travailler un concept, c'est en faire varier l'extension et la compréhension, le généraliser par l'incorporation de traits d'exception, l'exporter hors de sa région d'origine, le prendre comme modèle ou inversement lui chercher un modèle, bref lui conférer progressivement par des transformations réglées la fonction d'une forme*** ».

Dans cette édition l'article comporte 15 pages et se découpe à peu près en trois parties déclinant deux types de discours. La partie centrale – Partie II et début de la Partie III sur la psychologie contemporaine - qui comporte huit pages, constitue une description qui se veut objective de l'histoire de la psychologie. Elle confère à l'article cet aspect de sérieux et de scientificité qu'on attend d'un historien et épistémologue des sciences réputé. Elle fournit une caution scientifique aux commentaires qui l'encadrent. L'introduction de trois pages, ainsi que les quatre dernières pages, sont d'un tout autre tonneau. Canguilhem y instruit le procès de la psychologie, non plus en historien, ni en

en vertu de la loi du droit d'auteur.

philosophe du concept [276] , mais en polémiste partisan, déconsidérant l'adversaire en portant ses attaques sur le plan de la morale et de la politique.

Cet article n'est en rien un modèle d'analyse conceptuelle. Sa stratégie de disqualification moralisatrice est transparente dans l'apostrophe qui conclut l'article, lorsqu'il demande aux psychologues de choisir entre le Panthéon des hommes illustres ou les basses oeuvres de la préfecture de police. Il s'agit d'un article de combat qui n'attaque cependant la psychologie, ou plutôt la position sur l'homme d'une certaine psychologie, que dans le prolongement d'une réponse aux dérives du psychologisme, c'est-à-dire de la prétention de certains psychologues à fonder les autres savoirs (nous y reviendrons longuement plus loin). Mais il est vrai que Canguilhem pousse l'attaque au-delà de cet objectif et sur un ton délibérément pamphlétaire.

L'argumentation est introduite par une interrogation péremptoire et dirimante, fondamentale pour un philosophe du concept, celle du sens c'est-à-dire de l'essence de la psychologie : ***« Qu'est ce que la Psychologie ?*** ». Pour le Philosophe qui interroge la psychologie, on doit savoir ce que l'on est pour savoir ce que l'on fait. L'efficacité pratique, empirique, dont pourrait se targuer le psychologue ne peut satisfaire le philosophe. La psychologie doit être fondée conceptuellement. [277] La question qu'est-ce que la psychologie est, dit l'auteur, une question beaucoup plus gênante pour la psychologie, que la question qu'est-ce que la philosophie, n'est gênante pour la philosophie. Pour Canguilhem, le fait d'être gêné par cette question servirait de révélateur, comme pour un suspect déstabilisé par l'enquêteur. En être surpris serait comme un indice de culpabilité, un aveu de faute même. Alors que pour la philosophie au contraire, affirme Canguilhem, la question qu'est-ce que la philosophie la constitue en elle-même.

On voudrait lui suggérer une autre question, que se pose tout lecteur non-philosophe, et qui pourrait être celle-ci : en quoi le fait pour un domaine de connaissance de se constituer par une question indéfiniment bouclée lui donnerait-il plus de justification à l'existence [278] ? Ou ne serait-ce pas plutôt le contraire. La philosophie ne se disqualifie-t-elle pas comme science à n'être rien de plus qu'essais indéfiniment répétés de répondre à la question qui conditionnerait son existence, qu'est-ce que la philosophie ? Pour la physique ou la biologie, le fait de rester coi devant la question : qu'est-ce que la physique ou qu'est-ce que la biologie, les disqualifie-t-elles comme sciences ? L'important n'est-ce pas ce qu'elles font. Physiciens ou biologistes ne s'embarrassent d'ailleurs pas de ces questions qu'ils laissent volontiers aux philosophes. Remarquons que cette facilité

[276] On attendrait d'un philosophe du concept une analyse spéculative des concepts dont il critique l'utilisation par la psychologie, celui d'homme par exemple. On ne la trouve pas.

[277] Notons que Canguilhem ne pose pas cette question à la seule psychologie. Dans l'allocution de clôture du colloque de 1990, Michel Deguy rappelle qu'il posait une question identique aux médecins : « n'est-il pas surprenant que l'enseignement de la médecine - nous sommes en 1959, et cela au moins n'a pas changé - porte sur tout sauf sur *l'essence* de l'activité médicale, et qu'on puisse devenir médecin sans *savoir ce qu'est et ce que doit* un médecin ».(Albin Michel, 1993, p.326). Tout médecin doit s'interroger, mais ce ne sont pas les questions d'essence qui l'aideront dans sa pratique quotidienne.

[278] Cela ressemble furieusement au paradoxe du baron de Münchhausen qui arrivait à s'élever en se soulevant par les cheveux.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

du philosophe à questionner et à répondre à la place des autres - ***« cette pensée qui s'érige en souveraine*** » disait Pascal-, mais à esquiver le questionnement sur soi par une pirouette, est peut-être plus une preuve d'orgueil que d'humilité (une raison d'humilité et non une cause d'humiliation dit Canguilhem).

Si la question qu'est-ce que la philosophie ne met pas en question l'existence même de la philosophie puisque, selon Canguilhem, elle la nourrit, il n'en va pas de même selon lui pour la question : qu'est-ce-que la psychologie. Selon Canguilhem : ***« Pour la psychologie la question de son essence ou plus modestement son concept met en question l'existence même du psychologue*** ». Et ceci dans la mesure où, faute pour le psychologue de pouvoir répondre exactement sur ce qu'il est, il lui est bien difficile ensuite de répondre sur ce qu'il fait. Affirmation controuvée selon nous puisque : premièrement, l'existence ne naît pas de l'essence comment par une auto production formelle [279] ; ce n'est pas du concept pré-défini de la physique que cette science s'est déroulée, et que sont nés physiciens, théories et instruments de laboratoire ; deuxièmement, l'essence ça ne doit pas empêcher d'exister puisqu'il y a de fait, aujourd'hui, une pléthore de psychologues ; troisièmement enfin : ne serait-ce pas plutôt ce qu'il fait qui permettrait au psychologue de dire ce qu'il est, plutôt que l'inverse ?

Bref faire de l'essence pure la condition de l'existence, n'est peut-être une condition dirimante que pour les concepts philosophiques. Kierkegaard disait que ***« si l'on admet maintenant que la pensée abstraite est ce qu'il y a de plus élevé, il en résulte que la science et les penseurs délaissent fièrement l'existence et qu'ils nous laissent à nous autres hommes le pire à digérer*** ». Autorisons-nous à poursuivre l'idée et faisons remarquer que « digérer le pire » c'est souvent le travail du psychologue. Quant aux philosophes, leurs idées claires leur font-ils les mains propres ? C'est en guidant les pratiques sur la logique des idées, qu'on a conduit des peuples vers des systèmes totalitaires. [280]

Cette affirmation si bien articulée : le psychologue ne sait pas ce qu'il fait parce qu'il ne sait pas ce qu'il est, figure de rhétorique séduisante au théoricien, disqualification de la psychologie à partir de son incapacité présumée à définir son essence, fait peut-être grand effet sur les "penseurs". Pour les soutiers de la société elle n'est que pur plaisir du mot. La psychologie n'est pas la philosophie, sans aucun doute. Mais, ajoute le philosophe, elle ne serait pas science non plus. Faute de ***« fixer sa définition*** », du fait de ***« l'imprécision de son domaine*** » la psychologie ne peut être une science (on le voit science et philosophie sont rangées du même coté du concept). Ni science, ni philosophie, Canguilhem, n'accorde pas non plus à la psychologie le statut d'une technologie pratique, elle que le bon sens rapprocherait de la médecine? Elle n'est pour lui ni un "art", ni une technologie pratique et sociale. La psychologie est reléguée au statut d'un "entre-deux" douteux et suspect. "Philosophie sans rigueur", "Ethique sans exigence", "Médecine sans contrôle ».

279 Même l'argument ontologique n"assure pas l'existence de Dieu.

280 Ainsi de l'idée si séduisante à l'esprit, de renvoyer les intellectuels aux travaux paysans. Quand elle n'a pas été mortelle, à quel long et pénible travail psychique oblige-t-elle encore.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Philosophie sans rigueur ? Mais d'où vient ce procès à la psychologie de se prendre pour la philosophie? On ne peut comprendre cette accusation qu'à partir de la grande querelle du psychologisme. Nous y reviendrons plus loin, pour l'heure, contentons-nous de relever cette assimilation discutable de la philosophie à la rigueur, bien dans l'esprit hégélien du temps (toujours la "Science").

Ethique sans exigence, mais l'éthique se réduit-elle à la pure exigence? Et si la psychologie « n'est » pas une éthique, pas plus que la médecine, il y a une éthique pour les psychologues, matérialisée par un code de déontologie, enveloppe essentielle de leur pratique. Nous y reviendrons longuement dans notre dernière partie.

Médecine sans contrôle ? Ce qui s'exprime là serait-il le regret qu'il n'y ait point d'ordre des psychologues? Médecine sans contrôle, précise Canguilhem, parce que ***« des trois sortes de maladies les plus inintelligibles et les moins curables : maladies de la peau, maladies les nerfs, et maladies mentales, l'étude et le traitement des deux dernières a toujours fourni à la psychologie des observations et des hypothèses*** ». Pour autant ne faudrait-il rien faire pour ces souffrances-là? Et n'y a-t-il pas quelque paradoxe à vouloir que la psychologie, pour répondre à l'idéal conceptuel du philosophe, et peut-être à celui de l'efficacité économique, cesse de s'occuper des maladies mentales ?

Canguilhem reconnaît que la psychologie est une pratique. Il affirme rapidement qu'elle n'est ni une sagesse, ni un art, mais une technologie. Ainsi habillée il est facile de faire admettre que, comme toute technique, elle conduit par une dérive naturelle à traiter l'homme ***« toujours comme un moyen et jamais comme une fin*** »[281] . Canguilhem en conclut que le psychologue est un être ***« immoral*** », ***« non-éthique*** », qui ne s'occuperait même que de l'asservissement de l'homme. On pourrait lui répondre que comme toute technique la psychologie n'est pas immorale en elle-même, même si elle peut être utilisée par des êtres sans scrupules. Mais on pourrait aussi bien retourner à la philosophie elle-même la question de la pratique. La philosophie de cette époque ne recherchait plus la sagesse et s'en flattait. Elle était cependant une pratique. Et comme telle elle n'avait peut-être pas les mains si propres. Il lui est tout de même trop fréquemment arrivé dans ces années là d'être utilisée comme une technique d'asservissement intellectuel de l'homme, soit dans son utilisation purement sophistique, à la façon Gorgias, pure rhétorique argumentative pour, en toute fin de procès, faire taire l'autre, soit en développant des visions post-hégéliennes du monde niant toute possibilité d'une action humaine libre. Les pensées anti-humanistes que nous avons visitées disaient-elles autre chose que : l'homme n'est qu'un moyen, non une fin.

Après cette introduction menée tambour battant, Canguilhem développe son analyse historique. Les huit pages qu'il consacre à l'histoire de la psychologie n'ont d'autre objectif que de soutenir la question conceptuelle qui a ouvert l'article. Il veut nous démontrer qu'à la question : qu'est-ce que la psychologie ?, la psychologie a répondu de façon

[281] Dans le contexte de l'époque, dire que la psychologie est une technologie, renvoie automatiquement aux critiques de la technique par Heidegger, largement reçues de l'intelligentsia. Pour lui, la base de la technique, , c'est l'oubli de la différence essentielle, encore perçue par les présocratiques, de l'être et des étants. La technique, réduit tout à sa fonction instrumentale, elle arrache l'homme à la terre, à la tradition, à sa patrie (Heimat).

en vertu de la loi du droit d'auteur.

cacophonique. Prolongement du même argument : la psychologie ne sait pas ce qu'elle est. Son histoire montre en effet qu'il n'y a pas La psychologie, mais des psychologies, plusieurs disciplines, d'âges, d'objets, et de buts différents qui continuent de coexister sous un même nom. Il y a la psychophysiologie normale et pathologique héritée des questions d'Aristote (De Anima) qui est tirée vers la biologie (***« I- la psychologie comme science naturelle*** » page 115). ***« En somme, conclut Canguilhem, comme psychophysiologie et psychologie pathologique, la psychologie d'aujourd'hui remonte toujours aux IIème siècle*** ».

Puis une autre psychologie s'est développée, qui ne se posait plus en science naturelle, mais s'affirmait comme science de la subjectivité (***« II- La psychologie comme science de la subjectivité*** » page 116). Canguilhem range dans cette catégorie aussi bien les psychologies qui ont développé une physique du sens externe, la psychologie des sensations, expérimentale et mathématique, depuis Descartes et Malebranche jusqu'à Wundt et Fechner (***« A- La physique du sens externe*** », page 117), que les psychologies introspectives, la psychologie comme « science du sens interne » (B-, page 118), science du Moi, de Maine de Biran à Wolf, [282] ou encore la psychologie comme ***« science du sens intime*** » (p. 120). Canguilhem introduit à ce point une réflexion sur la psychopathologie qui hésiterait entre ces différentes psychologies.

La troisième psychologie (***« III- La psychologie comme science des réactions et du comportement*** », page 122) va réveiller l'ironie polémique de Canguilhem. Avec elle, en effet, il abandonne la point de vue historique proprement dit, puisqu'il s'agit selon lui, du tout de la psychologie contemporaine. Le but de cette analyse historique, rappelons-le, était de fournir des éléments factuels à la critique fondamentale de l'absence d'unité de la psychologie. La dernière partie contre la psychologie contemporaine, amène un nouveau type d'argumentation. L'adversaire désigné de Canguilhem, celui qui va faire l'objet de sa critique, étant le psychologue du comportement, assimilé au behavioriste, et plus spécialement le psychométricien, (le psychologue des tests), il commence par en caractériser l'action ainsi : ***« les recherches sur les lois de l'adaptation et de l'apprentissage, sur le rapport de l'apprentissage et des aptitudes, sur la détection et la mesure des aptitudes, sur les conditions du rendement et de la productivité (qu'il s'agissait d'individus ou de groupes) - recherches inséparables de leur application à la sélection où à l'orientation - admettent toutes un postulat implicite commun : la nature de l'homme est d'être un outil*** » (p.123-124). À partir de là Georges Canguilhem développe un procès de type généalogique [283] et non plus seulement philosophique ou épistémologique. Au service de qui travaille cette psychologie qui traite l'homme comme un outil ? L'argument est de nature morale : il s'agit, en attirant sur eux le soupçon généalogique, de disqualifier moralement les psychologues. Quel pouvoir servent-ils ? Quand Gédéon (la Bible, Juge, Livre VII) à dû sélectionner son commando par une double série de tests, c'était au nom et avec l'aide de

[282] Selon Canguilhem, c'est l'histoire des contresens dont les Méditations de Descartes ont été l'objet.

[283] L'analyse généalogique, née avec la « *Généalogie de la morale* » de Nietzsche qui dénonçait la morale asservissante des « prêtres », se situe toujours elle-même sur le plan moral, ainsi chez Nietzsche la morale judéo-chrétienne est condamnée à partir d'une autre position morale, aristocratique celle-là.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

l'Eternel. Mais qui a investi les psychologues de leur mission ? Est-ce l'évocation de la Bible, Canguilhem se laisse entraîner dans les dernières lignes de l'article, sur la pente de l'anathème : ***« C'est donc très vulgairement que la philosophie pose à la psychologie la question : dites-moi à quoi vous tendez, pour que je sache ce que vous êtes ? Mais le philosophe peut aussi s'adresser au psychologue sous la forme - une fois n'est pas coutume - d'un conseil d'orientation et dire : quand on sort de la Sorbonne par la rue Saint-Jacques, on peut monter ou descendre. Si l'on va en montant, on se rapproche du Panthéon qui est le conservatoire de quelques grands hommes, mais si l'on va en descendant on se dirige sûrement vers la préfecture de police*** ».

Le Panthéon et la Préfecture de police, autant dire le Ciel ou l'Enfer. Mais quels psychologues ont jamais rêvé du Panthéon ? [284] Quelle valeur autre que rhétorique accorder à ce type d'argument ? Combien de psychologues ont fait le choix de la Préfecture de police ? On entend bien ce que Canguilhem veut signifier : qu'ils participent, comme les policiers à assurer le contrôle social. Mais pourquoi n'auraient-ils d'autre choix qu'entre se réfugier dans le ciel des idées, ou administrer les esprits ? Et si la liberté concrète se trouvait toujours dans l'entre-deux, dans ces espaces qu'essaient d'ouvrir de fait les psychologues, entre les mécaniques intellectuelles et les machineries sociales. [285]

Est-ce que la psychologie dans sa pratique, et par exemple l'usage des tests, implique nécessairement que l'autre soit traité comme un outil. Une majorité des psychologues a su s'en préserver. On dira qu'ils sont dupes, que leur pratique sert un dispositif inconscient qui a ses propres objectifs. L'argument est imparable. Tout ce qu'on peut y répondre c'est qu'il est de la responsabilité des psychologues eux-mêmes, par le maintien de l'exigence déontologique d'une part, et d'autre part grâce à un travail constant sur eux-mêmes d'apprendre à s'en préserver. Pour nous, il n'y a pas d'implication logique, nécessaire, entre la pratique des tests et la réduction de l'autre à une machine.

L'erreur ici de Canguilhem est de confondre l'utilisation des tests et le béhaviorisme [286] auquel il reproche de déshumaniser l'homme. Nous voudrions faire ici deux remarques : l'une sur le réductionnisme que Canguilhem applique à la psychologie, l'autre sur l'humanisme profond de cet auteur. Tout d'abord le béhaviorisme n'est pas, ne représente pas l'essence de la psychologie, mais un moment historique et des conditions particulières d'utilisation de la psychologie. Sur ce point il serait facile de retourner à ce philosophe qui reproche à la psychologie (c'est même là la raison fondamentale de son

[284] A aller y voir de prés, l'orienteur pour psychologues aurait découvert dans son cher Panthéon, à coté de Voltaire, Rousseau, Zola, Jaurès, quelques sabreurs comme Lannes et Marceau ou quelques banquiers et spéculateurs tels Perregaux ou Tronchet. Alors après tout pourquoi ne pas leur préférer la compagnie des criminels et des policiers ? Comme les modes intellectuelles changent, on n'en a plus aujourd'hui que pour les « profiler » !

[285] Il est tout de même curieux qu'on puisse si facilement accuser les psychologues d'être les flics de la société et que les sociologues échappent à ce reproche, comme si ces experts des masses et de leurs déterminismes sociaux, du seul fait de dire des lois se plaçaient par miracle au dessus d'elles.

[286] Rappelons que Canguilhem avait étudié l'histoire du concept de réflexe.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

attaque, nous le verrons tout à l'heure en étudiant la question du « psychologisme ») de réduire les normes, les concepts, les idées, à leurs conditions empirico-psychologiques, le reproche de réduire à son tour la psychologie à ses conditions d'apparition sociales et historiques. Il semble bien qu'il succombe par-là au péché (pour un philosophe), de sociologisme ou d'historicisme. L'utilisation pratique d'une science quelconque ne remet pas en cause sa valeur scientifique. Ses conditions de production n'obèrent pas sa cohérence et sa validité. La physique nucléaire ne devient pas non-scientifique du fait de son utilisation militaire, et ce n'est pas parce que la C.I.A. finance des travaux de linguistique que Chomsky est un escroc. Les conditions d'utilisation d'une science, quelle qu'elle soit ne peuvent suffire à la condamner en elle-même.

Canguilhem englobe dans sa critique du béhaviorisme, celle de toute psychologie de l' » adaptation ». Il opère un peu rapidement une assimilation entre psychologie américaine, béhaviorisme, tests, psychologie de l'adaptation. On voudrait lui demander en quoi l'adaptation serait en soi négative. Lui qui a longuement réfléchi sur le normal et le pathologique, pourquoi fait-il ce procès aux psychologues de ne vouloir adapter les sujets qu'à des normes rigides ou des sociétés bloquées et répressives. On peut même être psychologue américain, un des pères de l'Ego psychology et de la théorie de l'adaptation, et n'avoir d'autre ambition pour ses patients que de leur redonner les moyens d'une plus grande souplesse adaptative, ce que Canguilhem appelle « normativité » (Nous espérons l'avoir montré dans notre chapitre consacré à l'Ego psychology).

Mais la remarque la plus intéressante à faire ici est de relever que, contrairement à ceux qui ont brandi son article comme manifeste de l'anti-psychologie : Althusser, Lacan, Foucault, qui tous se réclamaient de l'anti-humanisme, Canguilhem lui ne critique le béhaviorisme qu'au nom de sa conviction humaniste profonde. Le reproche qu'il fait à cette psychologie-là est justement de déshumaniser l'homme. On le voit dans les remarques qu'il adresse à Daniel Lagache son ami. Il ne l'attaque pas comme le font Lacan, Althusser, Foucault, sur sa psychologie clinique, dont il ne nie pas la compatibilité avec une pensée humaniste, il lui reproche de la pervertir, en cherchant une alliance improbable avec une psychologie expérimentale fondamentalement naturaliste, donc réductrice, le béhaviorisme. Il demande surtout à Lagache de ne pas développer une psychologie coupée de toute réflexion sur l'homme. Ce qu'il craint c'est l'effacement de l'idée d'homme, c'est la raison pour laquelle il s'oppose à toute théorie réductionniste et à toute anti-humanisme théorique. Nous y reviendrons.

La question du psychologisme.

On ne peut comprendre le sens de la critique de la psychologie par G. Canguilhem, si l'on ne sait d'où elle est partie et dans quel environnement intellectuel il a écrit son article. Au départ des choses, ce que le philosophe reproche à la psychologie, à une certaine psychologie, c'est le réductionnisme qu'elle prétend faire subir aux autres sciences. Le péché d'une certaine psychologie, mais en réalité une psychologie bien « philosophique », celle de Mill et des empiristes, est d'avoir voulu réduire les sciences normatives, parties nobles de la philosophie, la logique et l'éthique, à leurs conditions de manifestation dans les esprits humains. Telle est la faute première, initiale et primordiale,

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

de la psychologie aux yeux des philosophes, et toutes les autres critiques en découlent, y compris la charge menée par Canguilhem dans son article.

Le point de départ de la querelle entre psychologues et philosophes, se trouve donc dans le problème du psychologisme qui posait la question de la naturalisation de l'esprit –i.e. du matérialisme. Par la suite le sens donné à cette critique, le mot même de « psychologisme », ont été complètement détournés pour servir un combat qu'il faut bien reconnaître comme réductionniste lui-même. Althusser, Lacan, Foucault, d'une façon ou d'un autre, veulent réduire l'esprit à une mécanique et cela contre la psychologie elle-même. On a vu ce qu'ils pensaient du sens, de l'intériorité et de l'homme même.

Quand le reproche de psychologisme a été porté, au départ essentiellement par Frege et Husserl, ce n'était pas pour reprocher à la psychologie d'exister, c'était pour lui reprocher de se prendre pour ce qu'elle n'était pas. Nous sommes obligés ici de faire un peu d'histoire de la pensée (une remarque préalable : bien que Husserl n'ait écrit ses ***« Recherches logiques »*** (1913) où est abordée la question du psychologisme, que bien après les travaux de Frege, l'œuvre de ce dernier n'a été (mal) connue des philosophes français qu'ultérieurement. C'est pourquoi nous présenterons cette question en nous appuyant principalement sur le travail du premier).

Husserl était un élève de Brentano, professeur viennois, dont l'influence fut considérable (Freud suivit ses cours). Le projet général de Husserl était de donner un fondement à notre connaissance en général et aux sciences logiques en particulier [287] . Pour cela il voulut commencer par purifier la philosophie en dénonçant un certain nombre d'erreurs, avant de s'attaquer à la constitution d'une science véritable de l'esprit.

La première partie de son oeuvre est donc une partie critique où il dénonce ces erreurs que sont selon lui : le psychologisme, le naturalisme, le positivisme. Elles sont pour lui associées. C'est dans les ***« Recherches logiques*** » qu'il s'attaque au psychologisme. L'erreur de cette doctrine défendue par les empiristes anglais est de relativiser les lois de la logique en les réduisant à des phénomènes psychiques. Comme Frege, comme une majorité des mathématiciens, Husserl (lui-même mathématicien d'origine : il fit sa thèse sur une ***« Contribution à la théorie du calcul des variations*** » et son premier ouvrage publié, en 1891, traitait de la ***« Philosophie de l'arithmétique*** »), adopte une position de type platonicien (confer. le Ménon): les vérités mathématiques sont transcendantes, indépendantes de l'événement psychologiques par lequel elles se révèlent à notre esprit. A l'inverse, pour Stuart Mill [288] en qui on peut voir le père du

[287] Cette question touche à l'épistémologie et à la gnoséologie. Mais il règne en ce domaine une grande confusion sémantique, d'une langue à l'autre, d'une époque à l 'autre. Ainsi aujourd'hui la gnoséologie, originellement théorie de la connaissance, a disparu, englobée par l'épistémologie, au départ étude de la validité des sciences (que puis-je savoir scientifiquement ?). Lalande fait correspondre l'allemand Wissencchafslehre à épistémologie, et Erkenntnislehre pour la théorie générale de la connaissance ou gnoséologie. C'est un peu chinois. Partout ailleurs qu'en France c'est l'Erkenntnislehre qui est considéré comme l'épistémologie. Dans cette acception, l'article de Canguilhem n'est pas un article d'épistémologie.

[288] Philosophe empiriste anglais et économiste du XIXème , plutôt moderniste, un peu socialiste, un peu féministe… mais pas psychologue au sens où on l'entend au XXème siècle. A la demande de Théodor Gomperz, Freud traduisit un de ses ouvrages durant l'année 1879.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

« psychologisme », les principes logiques de base comme le principe d'identité ou le principe de non-contradiction n'expriment qu'une impossibilité psychologique de penser en même temps deux propositions contradictoires (***« La croyance et la non-croyance sont deux états de l'esprit qui s'excluent mutuellement*** ». J. Stuart Mill, Log. II,7). Stuart Mill va plus loin que Hume, et voit dans les mathématiques une sorte de science expérimentale. Pour lui les axiomes mathématiques sont des associations d'idées indissolubles dont l'origine est l'expérience. [289] Pour Husserl, le psychologisme de Mill est à rejeter car il conduit nécessairement au relativisme et au scepticisme dans ces disciplines fondamentales que sont la logique et les mathématiques : les vérités n'étant plus alors que des opportunités de fait, des croyance couronnées de succès, des habitudes. Pour d'autres êtres, dans d'autres conditions, d'autres mondes, ces vérités pourraient n'être que des erreurs.

Les ***« Recherches logiques*** » (***« Logische Untersuchungen*** », 2ème édition remaniée publiée en 1913, Halle sur Saale, Max Niemeyer Verlag, traduite et publiée en 1959, aux PUF, collection Epiméthée) soulèvent la question du psychologisme et de ses dangers dans leur tome premier ***« Prolégomènes à la logique pure*** ». Dans l'introduction, Husserl énumère les questions qui feront l'objet de son examen :

1. la logique est-elle une discipline théorique, ou bien une discipline pratique?
2. est-elle une science indépendante des autres sciences et spécialement de la psychologie et de la métaphysique ?
3. est-elle une discipline formelle, c'est-à-dire, pour employer la formule habituelle, a-t-elle seulement à faire avec la forme de la connaissance, ou bien doit elle aussi tenir compte de sa matière ?
4. a-t-elle le caractère d'une discipline a priori et démonstrative, ou d'une discipline empirique et inductive ?

On voit déjà que la question du psychologisme n'y est posée que dans le cadre d'un examen de la valeur de la logique. Le libellé même de la question 2, fait apparaître, que l'existence même de la psychologie comme science n'est pas mise en doute par Husserl, comme plus tard chez Canguilhem, et surtout Althusser, Lacan, Foucault. Husserl n'attaque pas la psychologie, et sa prétention légitime à se construire comme science, mais le psychologisme, entendu comme cette revendication arrogante à se substituer aux sciences logico-mathématiques. Il ne critique pas les psychologues, mais les empiristes comme J. S. Mill. Ainsi le premier développement sur la question du psychologisme se trouve dans le chapitre III ***« le psychologisme, ses arguments et sa prise de position vis-à-vis des arguments habituels de la partie adverse »***, et les psychologistes cités sont :J.S. Mill et Lipps. Les autres chapitres traitant des problèmes du psychologisme sont

[289] Spencer prolongera et complétera l'empirisme associationniste anglais par la théorie de l'évolution, en postulant l'hérédité des associations et des habitudes. Du coup, et un peu paradoxalement il donne en quelque sorte raison à Leibniz contre Locke, le père de l'empirisme, puisque sa conception conduit à admettre qu'il y a des principes innés dans l'esprit. Comme le notait Voltaire : « jamais il ne fut peut-être un esprit plus sage et plus méthodique, un logicien plus exact que Locke ; cependant il n'était pas grand mathématicien ». Nous l'avons dit, les mathématiciens sont viscéralement platoniciens, et donc les plus révulsés par le psychologisme quand il s'attaque à leur science. Leibniz est mathématicien.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

le chap. IV : ***« Conséquences empiristes du psychologisme »***, le chap. V : ***« Les interprétations psychologiques des principes logiques*** », où est abordée notamment l'interprétation psychologique du principe de contradiction, le chap. VI ***« La syllogistique, à la lumière du psychologisme*** »,le chapVII : ***« Le psychologisme en tant que relativisme sceptique »***,et enfin le chap. VIII : ***» Les préjugés psychologistes*** ».

Par la suite Husserl, dans ***« La philosophie comme science rigoureuse*** », étendra sa critique à tout naturalisme qui réduit l'esprit et les idées à de simples faits de nature. On voit par là que ce que Husserl combat c'est la réduction de l'esprit à l'empirique, de la norme au fait. Sa critique du psychologisme, vaut tout autant pour l'historicisme, le sociologisme, voire un ***« psychanalysme*** » qui prétendrait fournir le fondement des mathématiques. Par contre, il affirme la spécificité du psychisme, on ne saurait assez y insister. L'esprit n'est pas une chose.

A l'origine donc, ce que les philosophes attaquent sous le nom de psychologisme, c'est la réduction matérialiste de l'esprit. Il est donc paradoxal, ou faux intellectuellement de s'appuyer sur la critique du psychologisme par Husserl pour dénoncer la psychologie en elle-même, ou le moi, ou l'homme. Nous savons bien d'ailleurs que Husserl inspirera lui-même une nouvelle école de psychologie développée après lui par Binswanger, Merleau-Ponty, Minkowski… et leurs héritiers contemporains (P. Fedida par exemple).

Enfin on doit rappeler ici que le dernier mot de Husserl, dans son testament spirituel la *Krisis* sera pour reprocher à la science européenne, par la prédominance qu'elle a donné à la formalisation mathématique, d'avoir fait disparaître le sujet, la personne donatrice de sens. Citons-le : ***« Galilée, dans le regard qu'il dirige sur le monde à partir de la géométrie et à partir de ce qui apparaît comme sensible et est mathématisable, fait abstraction des sujets en tant que personnes porteuses d'une vie personnelle*** » (***« La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale »*** Gallimard p.69). Contre le dictat des sciences, ***« Zurück zu den Sachen selbst***", le retour aux choses mêmes.

De Frege, dont la critique du réductionnisme psychologiste est antérieure à celle de Husserl, il faudrait surtout rappeler la distinction qu'il opère entre ce qu'il appelle les questions de justification et les questions de genèse. Frege pour assurer le fondement et la validité des mathématiques en fait les essences objectives mais non réelles, d'un troisième monde (das dritte Reich), les faisant échapper ainsi à tout risque de naturalisme ou de psychologisme. Ce troisième monde n'est cependant pas coupé de fait des deux autres ; les concepts mathématiques ont aussi une genèse dans l'esprit de leurs auteurs, mais ils ne trouvent leur validité qu'ailleurs : ***« pour Frege la question de la genèse de nos croyances est une chose et celle de la justification et de la validité objectives des propositions auxquels nous croyons en est une autre totalement différente*** » (J. Bouveresse, 1998, p. 149). Ce qui veut dire que quoi qu'on puisse découvrir sur le contexte psychologique, historique, ou sociologique, d'une découverte scientifique, cela n'a aucune conséquence sur l'examen de sa validité. Le contexte de découverte d'une nouvelle théorie, les faits empiriques qui l'ont fait naître à tel moment dans tel esprit, et qu'étudient à bon droit psychologues, historiens, ou sociologues de la connaissance, ne peut être pris en compte dans l'examen de sa validité, qui lui s'inscrit dans un autre

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

domaine, celui des raisons, c'est-à-dire de l'enchaînement logique des arguments, contrôlé par la libre discussion rationnelle, et la vérification expérimentale. Les circonstances, parfois cocasses, qui ont amené Newton, Poincaré, Mendeleïev, à leurs découverte et qu'ils ont eux-mêmes racontées dans leurs souvenirs, n'est pas ce qu'ils présentaient comme justification devant le cercle de leurs pairs. Et quoi qu'en pensent certains neuro-scientifiques, on ne présentera jamais comme démonstration rationnelle de la validité d'une idée, des images d'illuminations d'arborescences nerveuses, ou des formules de composés chimiques cérébraux.

Jacques Bouveresse, un des philosophes contemporains de la lignée de Frege et et de la pensée autrichienne, rappelle, dans le livre déjà cité, les conditions posées par Kant dans un passage de la seconde édition de la Critique de la raison pure, à la possibilité de la science. Il n'y a que trois possibilités dit Kant : soit c'est l'expérience qui produit les concepts, c'est la solution des empiristes (de Locke à Stuart Mill) ; soit ce sont les concepts qui structurent l'expérience et imposent aux phénomènes la façon dont ils se présentent à nous, c'est la solution critique proposée par Kant ; soit il existe une harmonie préétablie entre les concepts et l'expérience (Leibniz). Une variante de cette troisième solution, selon J. Bouveresse, est celle de l'harmonisation par l'évolution (le darwinisme cognitif d'un Chomsky en est un exemple contemporain ; on peut se demander si elle ne nous ramène pas d'une certaine façon à la solution 1).

Ce débat est toujours actuel. On rappellera ici les mémorables discussions qui opposèrent à Royaumont en 1975 Jean Piaget, Noam Chomsky, Jerry Fodor et de nombreux autres chercheurs célèbres (R. Thom, D. Premack, D. Sperber, H. Putnam etc..) [290] . Il est intéressant de voir si un psychologue comme Jean Piaget, à la fois psychologue et épistémologue généticien, évite le piège du psychologisme. Nous espérons faire apparaître ainsi que tous les psychologues ne sont pas psychologistes à partir du cas le plus litigieux. Piaget refuse la solution 1 de l'empirisme psychologiste. Il parle lui-même d' ***» harmonie établie*** » au long du processus d'adaptation. Il affirme nettement son rejet du psychologisme : ***« étant entendu une fois pour toutes que la logique procède par axiomatisation et doit aussi éviter tout psychologisme ou passage du fait à la norme*** » (page 77 de son Q.S.J.(1979). Une fois le principe fortement rappelé, Piaget s'affronte aux apories qu'il entraîne : ***« les trois problèmes principaux et très classiques de l'épistémologie des mathématiques sont de comprendre pourquoi elles sont indéfiniment fécondes tout en partant de concepts ou d'axiomes peu nombreux et relativement pauvres, pourquoi elles s'imposent de façon nécessaire et demeurent donc constamment rigoureuses, malgré leur caractère constructif qui pourrait être source d'irrationalité et pourquoi elles s'accordent avec l'expérience ou la réalité physique malgré leur nature entièrement déductible*** » (page 86). Qu'est-ce qui fait que des structures mathématiques nouvellement découvertes, historiquement datées, apparaissent immédiatement nécessaires de toute éternité : elles sont nouvelles, elles ont été générées, et en même temps leur vérité s'impose hors de toute condition d'espace et de temps. Piaget pense apporter une solution par le bouclage (l'équilibre) de structures de plus en plus générales :

[290] *« Théories du langage, théories de l'apprentissage".* Centre Royaumont pour une science de l'lomme. Piatelli-Palmarini. Seuil. 1979.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

en mathématiques on introduit indéfiniment des opérations sur les opérations précédentes [291] , plus ça se construit, plus c'est fécond et plus c'est rigoureux. On ne discutera pas ici de la validité des solutions de l'épistémologie génétique de Jean Piaget. Cela nous entraînerait plus loin que nous ne pourrions aller. On voit cependant qu'on est loin du psychologisme simplificateur dont on accusait les psychologues. Piaget n'esquive pas le problème et essaie de lui apporter sa solution dans le cadre d'une épistémologie génétique et non dans celui d'une psychologie dogmatiquement empiriste et naturaliste comme l'était le béhaviorisme américain.

Canguilhem « interprété ».

L'article légendaire ***« Qu'est-ce que la psychologie ?*** » a une intention générale, la critique des prétentions de la psychologie, interprétée à deux niveaux. Premièrement une critique du « psychologisme », prétention de la psychologie à justifier, i.e. constituer le fondement des sciences nomothétiques. Deuxièmement une critique d'une psychologie particulière, la psychologie du conditionnement - et par extension de l'adaptation - de l'homme à la machine, et plus généralement à une société qui traite les hommes comme des outils. Critique faite à partir d'un lieu précis, la philosophie (Canguilhem y revendique le droit de la philosophie à poser ces questions), et au nom d'une certaine idée éthique de l'homme. Mais si cet article a été repris, sans cesse cité, et a eu le succès prolongé qu'on lui connaît, c'est que son affiche philosophique, historique et épistémologique, couvrait en réalité une incrimination de type généalogique (qui servez-vous ?) qui ne doit rien à une philosophie entendue comme analyse conceptuelle. C'est ce mode d'accusation là, qui parla immédiatement aux trois professionnels du soupçon que nous avons auscultés tout à l'heure, et plus généralement à tout un public aspirant à l'intelligence sans doute, mais plus avide de dénonciations que de vérités ordinaires.

Revenons donc au contexte de réception de cet article, et à la lecture qui en fut faite à l'époque, dont nous allons trouver l'expression dans la conférence d'Élisabeth Roudinesco au colloque Canguilhem des 6-7 et 8 décembre 1990. Nous en avons déjà dit un mot au début de ce livre, mais il nous faut y revenir plus en détail. En effet, la contribution d'Élisabeth Roudinesco intitulée : ***« Situation d'un texte : qu'est-ce que la psychologie ?*** » est une illustration demonstrative des déformations typiques qui conditionnèrent la réception et le succès de ce texte. Son retentissement est le fruit de ces simplifications et de ces interprétations.

L'analyse du texte de G. Canguilhem par E. Roudinesco est faite d'une série d'interprétations, en une sorte de fuite en avant, où l'on fait dire à Georges Canguilhem ce qu'il ne dit pas, et parfois même le contraire de ce qu'il dit explicitement. La conférence analyse en fait deux textes : le ***« Qu'est-ce que la psychologie ?*** », puis le texte de 1980 sur ***« Le cerveau et la pensée*** » que Canguilhem a envoyé en guise de participation à ce colloque. [292] Elisabeth Roudinesco commence ainsi son

[291] A côté de ce processus d' » abstraction réfléchissante », Piaget introduit le concept d' » équilibration majorante » pour souligner que le processus d'adaptation par assimilation -- accommodation accroît la puissance logique des schèmes.

[292] Ce texte ouvre les actes du Colloque, 1994, p.11-33.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

intervention (1994, p. 135) : ***« Georges Canguilhem s'est toujours défendu vigoureusement d'avoir voulu mettre à mort la psychologie. Et pourtant, dans sa fameuse conférence du 18 décembre 1956 prononcée au Collège philosophique, et publiée deux ans plus tard dans la Revue de Métaphysique et de Morale, il s'agit bien entendu d'un meurtre de la première à la dernière ligne*** ». Le ton de l'argumentation est donné : quoique puisse dire Canguilhem, le sens de ce qu'il a dit dans son article lui échappe, et ses dénégations ne feront que renforcer les interprétations de son analyste.

E. Roudinesco enchaîne une deuxième interprétation tout aussi discutable selon nous : la psychologie dont Canguilhem s'acharne à vouloir la mort serait celle que tentait de construire son ami Daniel Lagache. Page 137 : ***« Pourquoi donc Canguilhem s'acharne-t-il en 1956 à démolir cette fausse science qui n'a ni objet ni identité? Pourquoi une telle violence ? La psychologie est-elle si menaçante ? Nul doute que Canguilhem s'attaque ici à l'édifice construit depuis 1949 par son ami Daniel Lagache*** ». Elle précise ailleurs qu'il s'agit du projet de ***« ressusciter l'ancienne psychologie clinique inventée par Pierre Janet*** ». Or, si l'on revient au texte même, comme nous l'avons fait, il est facile de vérifier que la seule psychologie qui fasse l'objet d'une attaque en règle c'est la psychologie du comportement ou des tests d'aptitudes. Comme nous l'avons vu, ce que Canguilhem reproche à son ami Lagache, c'est son essai d'alliance avec le béhaviorisme. Il lui demande ensuite de reconnaître que la psychologie clinique humaniste qu'il défend, et qui recueille l'approbation de Canguilhem, interroge l'idée de l'homme qu'enferme cette théorie générale de la conduite. Ici, lui dit Canguilhem, tu as besoin de la philosophie.

Il nous paraît déjà probable, à partir de l'examen de la première partie de sa conférence où Élisabeth Roudinesco résume les intentions de Canguilhem, qu'elle n'a pas relu son article, ou plutôt qu'elle l'a interprété, à partir du bréviaire de son école analytique. Ni la psychologie en général, ni la psychologie clinique ou la psychologie ***« humaniste*** » [293] , ni Daniel Lagache, ni P. Janet ne sont les cibles choisies de Georges Canguilhem.

Dans la deuxième partie Élisabeth Roudinesco développe une argumentation pro domo. Après le compte de ce que Canguilhem critique, le relevé de ce qu'il défend. Page 140 : ***« mais il ne faut pas réduire le texte à sa charge politique (...) s'il a pu être lu et utilisé avec un tel profit par la génération althussero-lacanienne c'est parce qu'il contient une autre chose qu'un anti-psychologisme radical. Et cette autre chose, c'est un hommage constant à la découverte freudienne*** ». A ceux qui objecteraient que Freud est à peine évoqué, à peine une ligne, comme psychopathologue, et pas plus longuement que ne l'est Pinel, [294] Elisabeth Roudinesco tient sa réponse prête : c'est en n 'en parlant pas, qu'il en parle plus encore, à ceux qui savent l'entendre tout du moins… Page 141 : ***« Contemporain de l'implantation du freudisme en France, Canguilhem est aussi un grand lecteur de l'œuvre freudienne. À cet égard on peut se demander***

[293] Il faut entendre «humaniste" au sens habituel et non au sens de l"humanistic psychology" américaine (Maslow, Buhler, Mahrer).

[294] Ou Bossuet...

en vertu de la loi du droit d'auteur.

pourquoi il n'a consacré aucun article spécifique ni au savant viennois, ni à sa découverte. Peut-être a-t-il choisi de parler sans cesse de Freud par allusion et en s'avançant masqué ? » Derrière quel masque se cache donc Freud ? Ici l'interprétation devient un peu forcée. S'appuyant sur la conférence de 1980 qui figure dans les actes du colloque, où Canguilhem rend hommage au projet de P. Janet, elle pousse son travail interprétatif jusqu'à y voir un hommage à Freud : ***« et pour défendre Freud toujours par un détour, l'auteur fait appel à Janet dont il avait pourtant démoli la doctrine en 1956 »***. Si l'on essaie de ressaisir les fils de l'argumentaire, on doit comprendre dans l'article de Canguilhem l'inverse de ce qu'il y dit. Il veut la mort de la psychologie même s'il s'en défend, celle de Lagache et de Janet, il promeut la découverte freudienne même s'il n'en parle pas, et quand il dit du bien de Janet, c'est encore à Freud qu'il rend hommage.

Élisabeth Roudinesco poursuit ensuite sa démonstration avec sa lecture de cette conférence de 1980 sur ***« Le cerveau et la pensée »*** dans laquelle elle voit le prolongement direct de la précédente critique de la psychologie. Page 141 : ***« dans une conférence de 1980 prononcée au grand amphithéâtre de la Sorbonne et consacrée au cerveau et à la pensée, il réactualise son hostilité à la psychologie à travers une stratégie de défense masquée de la découverte freudienne*** ». Masquée, le mot est important. Si nous relisons cet article de 23 pages, nous y trouverons seulement une demi-page consacrée à la psychologie proprement dite. Pour l'essentiel il est consacré à une analyse critique des excès réductionnistes des neurosciences (neurologie, psychophysiologie, intelligence artificielle, psychotropes) et s'achève sur un appel à la vigilance.

Entrons un peu plus dans le détail. La première partie est un historique sur la naturalisation du Je et ses dérives ; une naturalisation d'abord ***« phrénologique*** » d'Aristote à Gall, puis un matérialisme psychologique de Taine à Ribot. À partir de cet historique Canguilhem veut mettre en évidence la dérive qui conduirait à substituer l'imagerie du cerveau à celles de la pensée [295] . ***« Ça pense »*** disent–ils comme Lichtenberg. Contre cette dérive d'une naturalisation, ou matérialisation de l'esprit, il y a des résistances, comme celle dans les années 23-24 d'un Professeur au Collège de France ». Il cite alors 20 lignes de Pierre Janet qui pour lui constituent un modèle de résistance à la réduction de la pensée au cerveau. Nous en extrayons quelques éléments : ***« on a exagéré en rattachant la psychologie à l'étude du cerveau. Depuis près de cinquante ans on nous parle trop du cerveau (...) le cerveau n'est qu'un ensemble de commutateurs (...) ce que nous nommons phénomènes de psychologie, c'est une conduite d'ensemble de tout l'individu pris dans son ensemble. Nous pensons avec nos mains aussi bien qu'avec notre cerveau, nous pensons avec notre estomac nous pensons avec tout (…). La psychologie c'est la science de l'homme tout entier : ce n'est pas la science du cerveau »***. Voilà ce que disait P. Janet et que Canguilhem approuve. Il affirme voir dans ces affirmations d' ***» un psychologue aujourd'hui injustement délaissé »*** (dixit), l'exemple à suivre d'une réponse des psychologues au réductionnisme naturaliste. [296]

[295] Canguilhem cite Antonin Artaud marqué par cette imagerie au point de supplier qu'on lui change son cerveau : « j'attends-moi, seulement que change mon cerveau, que s'en ouvrent les tiroirs supérieurs » (cité par Canguilhem).

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Après cette revue historique Canguilhem en arrive à l'actualité de ce problème en 1980. A partir de publications récentes, dans Pour la science, Newsweek, Mind, Brains and Machines, il demande : ***« Qu'appelle-t-on penser ?*** [297] » dans le monde des ordinateurs et des psychotropes. Est-ce calculer ? Pascal, le père de ces machines en certaine façon, le refusait. Des scientifiques aussi reconnus que David Hubel, Fr. Crick, P. Nelson, M. Jouvet, soulignent eux-mêmes la différence de dimension existant entre un cerveau et un ordinateur [298] . Canguilhem s'étonne de l'engouement généralisé pour ces réductionnismes. Lui, le théoricien du concept, rappelle les démarches erratiques de la pensée vivante et les conditions très singulières de l'invention scientifique, comment par exemple vint à Poincaré son idée sur les fonctions fuchsiennes, ***« au moment où je mettais le pied sur le marche-pied*** » [299] , et pose la question : ***« y aura-t-il un jour des automates logiques à qui viendront des idées ? »***

S'il n'est pas possible quand on réduit le cerveau à un calculateur électronique de comprendre comment il est capable d'inventer, peut-on attendre mieux des recherches sur la chimie du cerveau ? Georges Canguilhem, après avoir souligné l'intérêt médical des psychotropes, le soulagement qu'ils apportent et l'espoir qu'il font naître dans le traitement de maladies graves comme la maladie de Parkinson ou la schizophrénie, moque les vulgarisateurs de magazines qui en attendent des solutions au développement de la créativité intellectuelle. De quelle molécule chimique, demande-t-il, naîtra la démonstration du théorème de Fermat ? Enfin, qu'appelle-t-on penser, quand il s'agit ***« de ce pouvoir de l'être vivant que Pascal a nommé volonté et dont il refuse la capacité de simulation à la machine ?*** » Évidemment cette question de la volonté n'a aucun sens pour une psychologie réduite à une théorie du conditionnement. Quelle place pour la volonté dans une psychologie du dressage ? Comment une psychologie du réflexe stimulus-réaction donnerait-elle une place au ***« sens de la situation*** » ? Car, souligne Georges Canguilhem ***« l'essentiel de l'environnement social humain c'est d'être un système de significations. Une maison n'est pas perçue comme pierre ou bois, mais comme abri, un chemin n'est pas de la terre aplanie, c'est un passage, une trace...»*** (p.25). Plus encore avec le langage, on doit reconnaître que le sens déborde le conditionnement. Canguilhem renvoie d'ailleurs au débat Piaget-Chomsky de Royaumont

296 Il n'y a que E. Roudinesco pour y voir autre chose. Dans les mêmes actes du colloque, Fr. Varela, commentant le même texte nous confirme que : « comme Canguilhem nous le rappelle dans cette esquisse d'introduction historique, la psychologie a systématiquement essayé, à la même époque, de s'éloigner de ce réductionnisme »

297 Moquant au passage les tics de pensée du microcosme parisien : « bien que, selon la mondanité philosophique, la question ait une résonance heideggerienne, nous la prendrons par son côté banal trivial » page 18.

298 Notons au passage qu'avec beaucoup d'acuité, Canguilhem souligne la différence entre la mémoire de l'ordinateur et la mémoire personnelle autobiographique. Elle mériterait plus qu'une conférence dit-il. C'est qu'ici vient se poser la question du rapport de la mémoire à l'identité, la question du Je.

299 Il montait dans l'omnibus. H. Poincaré rapporte les conditions inattendues de plusieurs de ses découvertes dans «*Science et méthode*". Pour lui de telles «illuminations" sont le signe manifeste d'un «long travail inconscient antérieur", opéré par un «moi subliminal" qui «n'est pas purement automatique", mais capable de «discernement", et «tact".

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

–ils rejettent tous deux le béhaviorisme de Skinner - pour conclure que :***» en résumé le langage humain est essentiellement une fonction sémantique dont les explications de type physicalistes n'ont jamais réussi à rendre compte. Parler c'est signifier, donner à entendre, parce que penser c'est vivre dans le sens »*** (p.27). Si nous rappelons un peu longuement ces éléments de la conférence, c'est pour bien souligner que c'est au nom du sens que Canguilhem critique le béhaviorisme, beaucoup plus proche en cela du point de vue phénoménologique, combattu par Althusser, Lacan et Foucault, que de ces derniers, de leur dénonciation du sens, des illusions de la subjectivité vécue, du sujet, de l'homme même.

« Penser dit Georges Canguilhem est un exercice de l'homme qui requiert la conscience de soi dans la présence au monde, non pas comme la représentation du sujet Je, mais comme sa revendication, car cette présence est vigilance et plus exactement surveillance (…) Le Je n'est pas avec le monde en relation de survol mais en relation de surveillance » (p.29). Un Je de surveillance-vigilance, donc chargé d'une mission de jugement (éthique). Ici Canguilhem définit la tâche même de la philosophie, une fonction régulatrice, non une théorie éthérée, en surplomb. Comme exemplaire de cette fonction de vigilance, il rappelle l'acte noble et courageux de Spinoza, non pas le Spinoza déroulant ses axiomes dans l'isolement de son cabinet, mais l'homme Spinoza, l'individu singulier courant dans les rues dénoncer l'assassinat de Jean de Witt. L'Ethique, cette philosophie sans sujet, sans liberté, n'explique pas cet acte. C'est cette fonction de surveillance et de dénonciation, qui appartient selon Canguilhem en propre à la philosophie, qu'il faut préserver en tout homme contre les tenants du conditionnement, adeptes du psychologisme et empiristes de tout poil. Canguilhem se doute que cette ambition de maintenir une fonction critique doit susciter les sarcasmes des matérialistes physicalistes et autres réductionnistes : ***« Il m'est aisé d'imaginer quels sarcasmes le mot de réserve appelé à donner son sens à ce petit mot Je, ne peut manquer de susciter, d'une part chez les psychanalystes psychanalysants qui le tiendront pour un symptôme de méconnaissance de l'inconscient, et d'autre part chez les physicalistes physicalisants*** » (p. 31).

La lecture de ces dernières lignes fait bien apparaître comment Canguilhem détermine les camps opposés. Son critère déterminant, c'est la position quant aux réductionnismes quels qu'ils soient. Et il range dans ce camp, les ***« psychanalystes psychanalysants »***, aux côtés des béhavioristes et autres physicalistes physicalisants. On peut se demander qui sont ces psychanalystes psychanalysants, mais on ne peut guère avoir de doute sur le camp où se rangeraient d'eux-mêmes Althusser, Lacan et Foucault. En face il nous semble qu'il peut y avoir de la place pour des psychologues humanistes, éthiques, qui croient à la responsabilité, à la possibilité de dire non aux systèmes, qui croient que leur tâche est d'aider leurs patients à dire non, c'est à dire à retrouver plus d'autonomie et de liberté.

Or c'est cet article-même que E. Roudinesco interprète comme une attaque de la psychologie tout aussi rude que la première. Selon elle s'il parle des phrénologues d'hier et des neuro-sciences d'aujourdhui, c'est des psychologues qu'il s'agit, et s'il approuve P. Janet, c'est pour soutenir Freud. Elle redistribue les positions tout autrement que Canguilhem. Emportée par sa passion militante ou par ses réflexes rhétoriques, elle va

en vertu de la loi du droit d'auteur.

jusqu'à utiliser, cette figure usée mais toujours efficace de l'opposition fascisme-antifascisme. Le résistant Canguilhem ne peut que condamner une psychologie fasciste. Page 143 : « ***Ainsi peut-il (Canguilhem) s'identifier à Spinoza fondateur d'une philosophie sans sujet, pour battre le rappel d'une unité de la philosophie où seraient inclus les cartésiens, contre ce qu'on pourrait appeler par métaphore le « fascisme » de la psychologie*** » (sic). Il ne peut que se ranger dans le camp des anti-fascistes, où sont rangés, quasiment par définition, les psychanalystes : ***« On songe ici à la phrase de Foucault dans la Volonté de savoir qui sera saluée par lui : Freud a inventé un modèle qui a conféré à la psychanalyse « l'honneur politique d'avoir été en opposition avec le fascisme »***. La boucle est bouclée. La conclusion est assénée. Quarante ans après la défaite du fascisme on peut encore s'en servir pour faire taire ses rivaux.

Conclusion du premier livre.

D'un article de Canguilhem né d'un refus du psychologisme, c'est-à-dire du rejet des prétentions d'une « philosophie » empiriste à réduire les points de vue normatifs à des faits contingents, on a voulu faire une condamnation de la psychologie (et même ***« une mise à mort*** »). Certes dans son article Canguilhem reprochait bien à la psychologie de n'être ni une science, ni une philosophie, ni une éthique. Cependant ceux qui se sont ainsi emparés de ce drapeau ont interprété cette prise de position qui visait essentiellement à défendre le sujet, le sens, l'homme, l'engagement et la responsabilité individuelle, à travers des grilles structuralistes qui réduisaient le sujet, le sens, l'humain. La ruse des pensées structuralistes c'est de se présenter comme contestant des systèmes, que leur logique même conduit à absolutiser. Ainsi nous les avons vu ne s'attaquer à l'adaptation ravalée au pur conformisme, et mutilée de ses processus créatifs, que pour lui substituer l'acceptation fataliste.

Canguilhem défendait la valeur des idées de sens et de responsabilité. Il n'aimait sans doute pas beaucoup les psychologues de son temps. Nous l'avons cependant entendu faire l'éloge de Janet. Et il refusait l'idée d'intériorité comme illusoire. Mais en réalité Canguilhem pensait bien un tel lieu. Seulement pour lui c'était là la place de la philosophie, la fonction de vigilance. Comment sinon dégager un espace où pourraient jouer le sens, l'intentionnalité et la liberté de penser individuelle. Accepter l'intériorité c'est tout simplement admettre l'existence d'un espace de jeu psychique. Il y a un efficace de l'illusion. Et peu importe qu'on ne lui accorde d'autre valeur que pragmatique. Même si l'on sait bien que l'homme n'échappe pas à la nature. Il faut bien pouvoir comprendre comment nous pouvons choisir, comment nous pouvons changer. Cela le psychologue doit non seulement le comprendre, mais aussi le promouvoir. C'est son boulot. Celui du sociologue est tout différent ; son travail c'est de mettre en évidence les contraintes que le groupe, le système, exercent sur l'individu.

On a appuyé l'antagonisme psychanalyse - psychologie sur l'opposition entre le ça, le discours du ça, du système, et le moi, opérant de fait la forclusion de la pensée

en vertu de la loi du droit d'auteur.

personnelle. Dans la ligne d'Auguste Comte, tant chéri de l'Action française, Althusser, Lacan, Foucault, refusent le sens, le moi, l'homme, et en font les produits idéologiques d'une fonction de méconnaissance. Il est éclairant de relever que se côtoient dans les attaques contre la psychologie, les accusations de fascisme, et le refus de l'intériorité. Les systèmes n'aiment pas l'intériorité, mais c'est pour assurer leur pouvoir. L'amour profond de la servitude et le désir de paraître contestataire (surtout ne pas rater la modernité) expliquent qu'aient pu passer pour révolutionnaires, des discours affirmant la cruauté, le mépris des valeurs humaines et l'absence de moralité. On a retrouvé une semblable dérive, où Nietzsche conjoint Sade, chez presque tous les intellectuels en vogue de cette époque. Le succès même, médiatique et éditorial, de ces discours nous démontre que ces pensées qui se présentent comme neuves et contestataire de l'ordre établi, n'ont fait qu'exprimer la pensée profonde de notre époque, un nouvel esprit de masse, une pensée unique pour des individualismes dénervés, sans structure, des individus sans contenu.

Notre siècle vit le règne des grandes pensées conspirant contre toute espèce de vie intérieure, refusant l'intimité comme un moment dangereux de travail sur soi, productive peut-être d'événements nouveaux. Un grand psychologue, Winnicott, a beaucoup insisté sur l'importance de la capacité à être seul. On ajoute toujours : en présence de la mère ; parce que c'est ainsi, avec son appui que cette capacité se construit ; et non parce qu'il faudrait toujours rester dans la dépendance des mères. Mais notre monde n'aime pas les pensés solitaires [300] . Aujourd'hui encore, où les psychologues semblent régner partout, dans les médias et surtout sur les plateaux de télévision, l'intimité est encore pourchassée. On la détruit par un procédé inverse du précédent qui la niait théoriquement, et la traquait policièrement dans les états totalitaires. Par un procédé plus sûr qui est de l'obliger partout à s'étaler. Le nouvel impératif catégorique : il faut parler, il faut dire ses ressentis, ses émotions. Il faut surtout se vider, ne rien garder en soi (or pour être soi il faut de l'épaisseur…). Certains ont parlé de barbarie douce.

Qu'ont-ils fait de leur intelligence, Althusser, Lacan, Foucault, ces maîtres penseurs qui s'attaquaient à l'intériorité et à la psychologie ? Ils n'en ont fait qu'une défense, pour fuir les embarras sub-lunaires Dans leur volonté théorique de tout maîtriser en pensée, ils prétendaient pouvoir se tenir dans une position de surplomb par rapport au concret. Position qui est celle du philosophe, ou plutôt du professeur de philosophie, mais qui ne peut être celle du psychologue. Le psychologue lui doit s'exposer à l'événement de la rencontre. S'exposer à subir des émotions, des élans d'amour et de haine (acceptant de prêter un peu de son fonctionnement psychique pour médier, étayer). En outre, parce qu'il connaît bien l'appareil psychique, le psychologue sait bien qu'il n'y a d'idée vive qu'enracinée, dynamisée par de l'affect, de l'émotion, du sentiment, du corporel. A l'opposé d'une psychologie purifiée, pour avoir droit à enfin à la reconnaissance théorique, à l'existence dans le monde des idées, une psychologie ***« céleste*** », il fait avec une psychologie ***« terrestre*** », mélangée, hybride et triviale. Son expérience, ce n'est pas celle du théoricien, ***« l'expérience comme elle n'est pas, l'expérience comme elle devrait être, l'expérience comme elle fait bien, l'expérience lavée, débarbouillée, vêtue, habillée, par les soins, par les mains des meilleurs faiseurs,***

[300] Comme le dit Michel Serres, ce n'est peut-être pas tant de colloques que les chercheurs et les créatifs ont le plus besoin aujourd'hui, mais plutôt de lieux de retraites.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

aseptisée, présentable, commode, obéissante, de bonne façon, de bonne tenue, celle qui se pliera aux hypothèses, qui entre bien, qui entrera comme un gant dans la conformation des lois », mais l'expérience ***« comme elle est, comme elle sort du ventre de la nature, la terreuse expérience toute pleine encore des scories et des fanges de ses gangues, mal débarbouillée, mal présentable et même imprésentable complètement devant aucun monde, nullement aseptisée, rebelle donc, rebelle aussi, rebelle même aux lois*** » [301]

Penser l'autre, c'est accepter l'autre, c'est accepter qu'il nous échappe. C'est un principe à la fois déontologique et pratique. Accepter qu'il ne soit pas réductible à des déterminismes sociaux, à un discours ou à un mathème, à des réseaux neuroniques, à des formules chimiques. Le réduire c'est le nier. L'idéologie chez Althusser, l'imaginaire chez Lacan, conduisent à nier l'autre ; à dire que quelqu'un sait plus de lui qu'il ne le sait lui-même, c'est se placer au-dessus de lui. L'idéologie c'est toujours la pensée de l'autre, celle de l'adversaire ; il ne sait pas mais moi je le sais. Le psychologue doit refuser cette position de surplomb. Il ne prononce pas des sentences ni ne dicte à l'autre ses conduites. Il met ses savoirs à disposition. C'est à partir d'une détermination des contraintes de la situation, d'un éclairage des espaces de choix possibles qu'il aide l'autre. Comprendre l'autre ce n'est pas dérouler des discours déductifs d'apparence, et produire des effets de réel avec des êtres de papier. Comprendre l'autre, c'est d'abord lui prêter des intentions, lui accorder que ses actes ont un sens conscient et parfois inconscient. Cela, chacun le fait naturellement mais ce qu'apporte de spécifique le psychologue, c'est sa connaissance du domaine (par exemple, pour le psychologue concret que je suis, celle de l'enfant, de son développement), une formation, une expérience, et un cadre particulier qui donne à la rencontre une densité particulière. Cette rencontre est chaque fois différente. Pour les penseurs du système peu importe le sujet particulier. Il n'y a de science que dans la dissolution de ces illusions, la particularité concrète, la liberté individuelle, le sens, l'intériorité. La vraie Science, disaient- ils, dissout les idées fausses, les mythes dépassés. Ne pensez pas, le système pense pour vous. C'est pourtant à chaque fois un sujet singulier qui pense, qui rêve, qui imagine, qui fait de cette subjectivité dérisoire un appareil capable d'inventer, de créer, et d'enchanter le monde.

Tel sera l'objet des analyses qui vont suivre.

[301] Ces deux citations de Charles Péguy, extraites de « *Un poète l'a dit* », sont reprises de A. Finkielkraut, « *Le mécontemporain* », Paris, Gallimard, 1991, p. 69.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Livre deuxième Qu'est-ce que la Psychologie ? Essais de réponses

Première Partie Penser la théorie

« E che sospiri la liberta » Almirena, Rinaldo, Atto II – Scena 4. Haendel. [302]

Introduction à la première partie sur la théorie

Pour asseoir la psychologie nous avons dû passer d'abord par l'examen des thèses de ses adversaires, ceux qui voulurent l'éliminer du champ des sciences et des pratiques. Ce fut l'objet de notre première partie. Cette bataille pour sauver l'existence et l'utilité de la psychologie visait aussi, et même avant tout à préserver une place pour l'intériorité, pour le sens, pour l'autonomie de la personne, si relative soit-elle car le principe est capital, le

[302] ***Rinaldo, c'est le Rinaldo de la «Gerusalemme liberata"-, oeuvre baroque du Tasse qui marquera l'imaginaire (les jardins enchantés où Armide tient Renaud prisonnier, le combat de Tancrède contre Clorinde) jusqu'au XVIIIème (voir le Tiepolo de la villa Valmarana de Vicenza). «Il y eut un royaume de Jérusalem qui fut français. Il dura moins que la vie d'un homme. En 1203 il n'existait pas. En 1262 il était fini. En se croisant, en allant en Asie, les chevaliers allaient chercher des contes", P. Quignard, «Ombres errantes", chap LIV, p.179.***

en vertu de la loi du droit d'auteur.

pouvoir de changer, d'agir sur soi et sur le monde. Face à ceux qui veulent réduire l'homme aux déterminismes biologiques et sociologiques, les psychologues ouvrent un espace dans le monde de la pensée et animent par leur pratique la vie de cet espace. C'est leur façon de rendre à l'autre un peu plus de sa liberté.

Cette lutte pour la défense et l'illustration de l'existence psychique n'est jamais finie. Aujourd'hui le retour du ***« mental*** », des « représentations », de l' » intentionnalité » dans le discours des nouvelles sciences dominantes semble à première vue assurer l'existence du for intérieur. Mais derrière les mots, les sciences de l'information et les neurosciences qui occupent ce terrain, ont toujours en réalité pour objectif final de naturaliser notre espace psychique, c'est à dire de le retourner en pure extériorité [303] . Il est normal que ces sciences « naturelles » aient ce projet, mais on aimerait qu'elles soient moins impérialistes et qu'à coté d'elles la psychologie puisse mieux faire entendre sa partition propre. On nous dira que d'un autre côté, dans la vie de la cité, les psychologues interviennent à tout propos, mais dans ces interventions sur la place publique ne s'agit-il pas encore, et plus, de vider les sacs et extérioriser les intimités.

Quand nous défendons l'affirmation d'un territoire pour la psychologie, d'un territoire propre, nous ne voulons pas cependant défendre l'existence, contre l'extérieur, d'un monde clos sur lui-même. Le psychisme, l'appareil psychique est pour nous, on le verra, un espace de communication entre dehors et dedans, entre dedans et dedans, inter-psychique et intra-psychique. Il s'agit d'une interface, d'une aire transitionnelle. Face aux réductionnismes mécanicistes de toutes sortes, le psychologue pose programmatiquement, et soutient par son action, l'affirmation de cet espace de jeu, de création, d'élaboration. Sinon, si l'on ne croyait pas à la possibilité d'un changement, d'une apparition de nouveauté, à quoi serviraient tant de psychologues ?

Chapitre 7 Sauver un territoire. Hier et aujourd'hui.

« Tel est le mélange qui commande le corps et les membres, telle se présente la pensée des hommes » Parménide d'Elée.

Eléments d'approche

Territoires.

Pour Françoise Parot : ***« l'approche d'une discipline en termes de territoire, porteuse d'évocations éthologiques, incline aux métaphores géographiques et donc guerrières*** » [304] . Guerrières ? Que le territoire de la psychologie soit un lieu de querelles,

[303] Le « for intérieur », peut-il se réduire à une forme de pratique interpersonnelle, au «forum de soi à soi" dont parle P. Ricoeur" ? («Soi même comme un autre", 1998, p 77). Il y a plus dans l'expression de Platon que rapporte Ricoeur du « dialogue que l'âme tient avec elle-même ».

[304] Dans son introduction au numéro de la Revue de Synthèse consacré aux « Territoires de la psychologie », n° 3-4, déc. 1994. Albin Michel. Nous nous appuyons ici sur plusieurs articles de ce remarquable numéro, notamment ceux de F. Parot et de P. Mengal.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

nous avons pu le vérifier, mais le choix de métaphores géographiques n'est pas en lui-même responsable de ces guerres. Il est bien vrai que l'histoire de la psychologie peut être décrite comme une série de luttes d'influence et de voisinage. Et on sait que les querelles de voisinage, querelles de proches, sont d'autant plus violentes. Mais en réalité les guerres entre la psychologie et les sciences rivales seraient mieux comprises d'être décrites en termes économiques plutôt que géographiques. Les guerres des années 60-70 dans le champ de la psychologie étaient plutôt des guerres commerciales, des batailles de marchés, marché éditorial ou marché du soin. Aujourd'hui c'est sur la manne des subventions que les sciences cognitives mènent une offensive.

Sans doute la géographie n'a-t-elle pas été une science innocente, servant souvent à affirmer des droits sur un territoire. Pourtant elle pourrait nous aider à penser autrement. Des métaphores géographiques pourraient aussi bien nous aider à dépasser les conflits frontaliers. On peut en effet revendiquer un territoire pour la psychologie sans tenir un discours offensif, nationaliste et guerrier. Nous disions au début de notre recherche que les psychologues auraient intérêt à lire Michel Serres, et pour tracer leur territoire à s'inspirer de sa géographie. Ils y découvriraient ce que sont les espaces de transition et de métissage. De plus en plus on voit se développer au sein de la psychologie des discours qui mettent en avant sa fonction d'interface [305] . Il ne faut certes pas être dupes des effets de mode et des métaphores bientôt usées qu'elle véhicule. La médiation pour la médiation, comme la communication pour la communication ne sont pas en elles-mêmes créatrices d'espaces nouveaux, et peuvent même devenir des freins à la liberté de penser. Nous croyons cependant que les lieux de vie de la psychologie et des psychologues sont ces espaces intermédiaires dont nous parlent aussi bien M. Serres que Winnicott.

Etats généraux.

L'année passée, se sont tenus, à l'initiative de la Société Française de Psychologie, des Etats Généraux de la Psychologie. Ils ont mobilisé la majorité des organisations représentatives de psychologues, des praticiens aux chercheurs. Ils se voulaient un « lieu d'échange », favorisant l'expression, et au-delà si possible l'affirmation construite, de « l'unité » de la psychologie, en faisant apparaître les linéaments, ou le socle (selon que l'on est pessimiste ou optimiste), de « l'identité » du psychologue. Comme le déclarait le Président dans son éditorial de la Lettre de la S. F. P. d'avril 2001, les psychologues ***« constituent un corps unique qu'ils ont cru longtemps morcelé*** ». En effet, rappelait-il, tous les psychologues s'intéressent à un même objet : ***« l'action de penser (se représenter, raisonner, ressentir etc.), ses fondements et ses effets*** ».

Pourtant cette proclamation de l'unité du champ de la psychologie et d'une commune identité de tous les psychologues, s'accompagnait malheureusement d'une immédiate revendication de frontières. Comme si nous ne pouvions nous rassembler, effacer

[305] Un exemple : la métaphore du Moi peau développée par Didier Anzieu. On n'en retient le plus souvent que la fonction défensive. Il s'agit de contenir, l'extérieur ou l'intérieur. Il faut « poser des limites », marquer la frontière à ne pas dépasser. C'est sans doute parfois nécessaire, mais ce n'est qu'un versant de son rôle. Nous nous intéressons plus à l'autre versant, sa fonction d'interface, de traduction ou de médiation. D'ailleurs cette dualité du Moi-peau est celle même du Moi. Il est aussi un médiateur.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

(masquer) nos dissensions, qu'en nous nous coupant de nos voisins. On ne serait « tous ensemble » que contre… [306] . Pour ce chercheur, président d'une organisation unitaire, la frontière à surveiller et à affirmer n'était pas celle si souvent relevée qui sépare les chercheurs de laboratoire et les cliniciens de terrain. Pour affirmer leur identité les psychologues devaient marquer nettement deux frontières : d'un coté celle qui les sépare, chercheurs et praticiens réunis [307] , de la masse diverse et bruyante des psychothérapeutes ; de l'autre côté celle par quoi la psychologie savante se distingue de la psychologie populaire. Alain Blanchet : ***« nous aborderons également des questions primordiales qui concernent les frontières de la discipline comme l'intégration éventuelle dans le champ de la psychologie des pratiques thérapeutiques, et l'évocation du rôle croissant d'une psychologie simpliste et dénaturée*** [308] ***qui puise toujours ses sources dans les mythologies ou dogmes que nous contribuons parfois nous-mêmes à véhiculer. Un discours « psychologisant », proche de conceptions subjectivistes naïves que l'on peut lire ici ou là, a désormais envahi le champ social et médiatique*** ». Alain Blanchet voit là l'effet d'une malédiction qui pèserait sur la psychologie : ***« si l'on s'en tient au sens populaire du terme de psychologue, tout le monde est « psychologue », les partenaires du psychologue sont « psychologues », ils ont des théories de l'esprit, ils ont des croyances, et même des références à travers leurs lectures des livres, des journaux et des magazines. Nous autres, psychologues, sommes nous-mêmes « psychologues » au sens populaire du terme et c'est pourquoi nous devons construire en permanence notre pratique professionnelle contre*** [309] ***nos croyances personnelles »***.

Qui peut nier qu'il y ait là de justes motifs de dénonciation, une réelle menace de confusion. Cependant qui ne perçoit, notamment dans les dernières lignes, la résurgence de la vieille coupure, la volonté de marquer la distance propre à la science et à la rationalité. Mais si l'affirmation de la rupture entre science et pensée naïve, héritage persistant de l'épistémologie bachelardienne, est facile au chercheur de laboratoire, elle ne peut cependant être si facilement avalisée par le psychologue praticien. Lui ne pense pas « contre » la psychologie naturelle, nous essaierons de le montrer. De ce fait, une telle affirmation est en capacité de réintroduire une ligne de rupture dangereuse entre praticiens et chercheurs [310] .

Il y a des point où nous serions assez en accord avec la mise en garde de A.

306 Voir Carl Shmitt pour qui la base de l'organisaton politique est l'opposition ami-ennemi.

307 Réunis sans doute uniquement par le cadre universitaire de leur formation .

308 C'est pour nous une question importante que celle de la part de naturalité ou d'artificialité de la psychologie « naïve » dénoncée par A. Blanchet. Sur son origine culturelle, voir J. Bruner «Car la culture...".

309 Souligné par nous.

310 Ou entre psychologues tous-terrains et psychanalystes purs (voir plus haut sur la rupture lacanienne). Une certaine psychologie «scientifique", comme une certaine psychanalyse ont pensé s'affirmer dans une position de rupture. Notre thèse est qu'il faut refuser ces coupures qui ne ruinent pas seulement la psychologie, mais qui à terme abolissent le sujet concret.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Blanchet. Nous aurons sans doute des occasions de rapporter certaines dérives dans le champ des pratiques psychothérapiques. Si la profession de psychologue est protégée par un titre, qui d'ailleurs ne nous évite pas des dérapages (les médecins, qui ont un conseil de l'ordre, ne sont pas pour autant protégé de dérives analogues), le champ de la psychothérapie, comme celui d'ailleurs de la formation [311] , franchit trop souvent les bornes de pratiques incertaines sinon manipulatrices. Il suffit de lire certaines annonces de « psychologues » dans le Journal du même nom, ou même dans les pages jaunes, pour être édifiés.

Mais nous ne voyons pas comment une pensée psychologique pragmatique, professionnelle, ancrée dans la pratique, peut se couper de la pensée psychologique « naïve », sans courir le risque de se couper de l'essentiel. D'abord la pratique est un échange, une interaction, et requiert une langue commune, sinon comment nous rencontrerions-nous et converserions-nous ? Surtout, le psychologue travaille certes avec sa raison, mais aussi avec son ressenti. Pour ces raisons, dire que notre pratique professionnelle se construit contre ce que nous dit la psychologie populaire, nous paraît conduire, ou reproduire, les fractures, qu'on voudrait justement gommer entre chercheurs et cliniciens. Penser contre, nous avons vu dans notre première partie à quelles sortes de guerres cela conduisait. Le psychologue praticien, il n'y a pas à en douter, - mais même à certains égards, le chercheur-, n'ont pas à penser contre la psychologie naturelle, mais à travailler avec elle, ou sur elle [312] , comme sur une langue fondamentale et nécessaire.

Et puis quoi, nous savons bien par ailleurs que beaucoup de travaux de laboratoire ne font que vérifier ce qu'une psychologie naturelle nous révélait déjà, le traduisant simplement dans une langue et un appareil sophistiqués. Nous savons aussi que les psychologues « scientifiques », quelle que soit l'épaisseur de leurs publications savantes, n'en sont pas pour autant plus compétents dans la gestion des situations psychologiques, qu'elles soient professionnelles ou de la vie courante.

Hier. Une origine bâtarde

Il est dans la nature fondamentale de la psychologie d'être écartelée entre science et intuition, entre esprit de géométrie et esprit de finesse. C'est ainsi depuis ses origines. Il est instructif d'y revenir, car ces querelles anciennes pourraient bien nous aider à comprendre certains positionnements actuels.

Dans un autre des articles de la Revue de Synthèse consacré aux ***« Territoires de la Psychologie »***, Paul Mengal [313] nous montre comment dès sa constitution, à la fin du XVIe siècle, la psychologie était tiraillée entre au moins deux grandes tendances, l'une

311 Il y a d'ailleurs des recouvrement entre les deux comme par exemple tout ce qui concerne le développement personnel.

312 Nous ne voulons pas dire qu'il s'agit d'adopter telles quelles les images ou les allégories de la psychologie populaire, mais d'effectuer un travail sur ces représentations. Ce travail, cette élaboration impliquent une critique au sens positif du terme (qui n'est pas une attaque, ni même une rupture (seuil critique).

313 « Naissance de la psychologie. La nature et l'esprit », «Revue de synthèse, Les territoires de la psychologie" 3-4, 1994, Paris, Albin Michel, pp. 355-373.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

d'inspiration naturaliste, dans le prolongement de la physique aristotélicienne, l'autre d'inspiration hermétiste et interprétative, dérivant de l'exégèse biblique et ouvrant sur les « cures d'âmes ».

Chez Aristote la science de l'âme liée au corps relève de la physique. À côté d'elle existe une science de l'âme séparée du corps relevant de la métaphysique. On retrouve cette division chez Scipion Dupleix : ***» Or l'asme peut être considérée en deux manières. L'une avec relation à la nature et comme forme qui avive le corps tant en ceste vie qu'après la résurrection. L'autre à part soy et sans nulle relation à la matière, ains plutôt comme une substance séparée d'icelle »***. On comprend qu'émergeant dans une telle configuration, la psychologie était sous le coup d'une double menace. Soit elle se situait sur le terrain de la nature au risque d'être réduite à une physique. Soit elle se coupait des sciences de la nature et se trouvait sur le terrain de la métaphysique, puis de la théologie durant l'époque chrétienne.

Aristote fait de la psychologie telle qu'on l'entendrait aujourd'hui, la science de l'âme « intellective», liée au corps, les fonctions inférieures étant laissées à la médecine et à l'anatomie. Autant dire que pour exister, entre anatomie et théologie, la psychologie devait déjà se faire « cognitive ». Ceci, qui ne posait pas de problème aux théologiens, allait entraîner des conflits de territoire avec les philosophes qui un peu plus tard (Descartes, Kant) ne manqueront pas de revendiquer un droit de propriété sur l'entendement. Et quand la psychologie voudra pour se développer récupérer à son profit l'étude des facultés végétatives et sensitives, elle se trouvera en compétition avec des sciences du corps déjà bien établies. Sur cette première ligne de développement on voit donc se dessiner les futurs affrontements entre psychologie et philosophie d'une part, et entre psychologie et « neurosciences », d'autre part.

A côté de cette ligne de pensée d'origine aristotélicienne, la psychologie pouvait trouver à s'appuyer sur une autre tradition spirituelle. La pensée hermétiste et interprétative inspirée du néoplatonisme, qui prit son essor à la fin du XIVe siècle, pour se développer particulièrement au moment de la Renaissance, avait développé tout un corps de savoirs sur les pouvoirs de l'esprit et de l'imagination, inspirés du Corpus Hermeticum et de la Kabbale. Ainsi Paracelse invitait à agir sur l'imagination des patients pour les soigner. L'analogie, la sympathie, le décryptage des signes cachés, la recherche de la langue adamique (Ursprache) étaient les instruments et les objets de cette pratique de l'esprit humain. Cette pensée hermétiste se développera particulièrement dans les cercles Rose-Croix, martinistes et francs-maçons (rappelons que Messmer était oracle dans la loge de l'Harmonie).

Cette autre tradition a plutôt inspiré les techniques psychothérapiques. Le spiritisme qui se développera au XIXe siècle lui est apparenté. Rappelons au passage que ce mouvement que nous rangerions aujourd'hui dans les superstitions a longtemps représenté une pensée de progrès. Le fondateur du spiritisme français, Allan Kardec –nom du barde celte qu'il prétendait réincarner -, proclamait le progrès par la réincarnation. Comme il était anti-clérical cela ne manqua pas de lui attirer les sympathies de la gauche. Dans son article de la ***« Revue de synthèse »***, Françoise Parot évoque cette alliance : ***« Dans la mouvance du spiritisme français on trouve aussi bien Jean Jaurès, ami de Léon Denis (héritier de Kardec) que Jean Macé fondateur de la Ligue***

en vertu de la loi du droit d'auteur.

de l'Enseignement avec P. G. Leymarie, autre kardéciste ». [314]

A jeter ces quelques coups de projecteur dans le passé, on comprend vite la suspicion dont la psychologie allait faire l'objet. Des fées bonnes ou mauvaises étaient penchées sur son berceau. Rejetée, mais tiraillée entre ses multiples marraines, de la Physique [315] à la théosophie en passant par la Philosophie, elle est toujours tentée de les rejoindre [316] . Françoise Parot parle à son sujet de duplicité comme pour la condamner. Mais les hommes dont elle s'occupe ne sont-ils pas eux-mêmes doubles ?

Le temps a passé depuis Aristote et Paracelse. Cependant, pour nous il y a quelque chose à garder de ces différents héritages. Ne pas être hermétiste ou spiritiste, mais savoir donner une part à l'interprétation. Ne pas être « physicien », mais prendre en compte la « phusis » (nature) humaine. Ne pas être philosophe, mais savoir accoucher l'autre. Bref, être un peu de tout cela. Ce n'est pas une position facile et souvent le psychologue est amené à bricoler des solutions provisoires et bancales. Mais c'est là son travail. Savoir se tenir dans un lieu interlope, toujours menacé, et jour après jour faire avec tout cela du lien.

Aujourd'hui. Quelle place pour la psychologie parmi les sciences?

Aujourd'hui le champ de la psychologie est disputé sur le plan théorique par les sciences cognitives, cet ensemble composite –hétéroclite – de sciences de l'information, de sciences du corps et de philosophie, qui fournissent les modélisations rationalistes en vogue dans l'élite intellectuelle, et par de multiples et variées pratiques chamaniques avec lesquelles elle concubine sur les rayons des librairies. Quelle voix peut-elle faire entendre dans cette cacophonie de bruyantes pensées? Nous parlerons de la pratique dans une autre partie. Nous allons ici nous arrêter sur le problème de la place de la psychologie parmi les sciences tel qu'il se pose aujourd'hui.

Mais d'abord donnons la parole à deux grands fondateurs de la psychologie moderne. Pour répondre à Canguilhem, en tout cas déjà pour éclairer un peu cette situation, il ne nous semble pas inutile de faire réentendre la voix de grands psychologues, fondateurs d'un champ, et reconnus de tous comme tels. Ecoutons donc ce que Wundt et Piaget pensaient de la place de la psychologie parmi les sciences.

Pour Wundt, fondateur tutélaire de la psychologie scientifique et assistant de Helmholtz [317] , le fait que la psychologie ne soit pas une science naturelle, ne l'exclut pas pour autant du champ des sciences. Elle est proche des sciences naturelles, quand elle

[314] C'est ainsi que le spiritisme s'est trouvé du côté de la science et du progrès. Mr. J. Hochmann me rappelle avec raison les liens d'un traditionnaliste comme Maistre avec l'hèrmétisme. Mais Maistre est-il représentatif de la droite catholique ? L'Eglise n'aime guère les mysticismes. A l'autre bord, n'est-ce pas la persistance latente d'ancienne alliance Kardec-Macé qui expliquerait l'attirance de tant d'enseignants, s'affirmant par ailleurs rationalistes, pour les médecines parallèles, l'écologie dogmatique, ou la celtitude…

[315] Anatomie et Médecine.

[316] Pensez d'un côté aux cognitivistes, et de l'autre à Jung par exemple

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

étudie des processus élémentaires, là où elle peut user d'expérimentations, comme dans l'étude des temps de réaction que lui-même engageait. Mais lorsqu'elle se penche sur les processus psychiques supérieurs, dont Wundt souligne la complexité, elle doit abandonner les méthodes de sciences naturelles. Elle ne s'exclut pas pour autant du champ de la scientificité. Il existe en effet d'autres sciences, qui, pour n'être pas expérimentales, n'en sont pas moins sciences, les sciences de l'esprit (Geisteswissenchaften), c'est-à-dire les sciences sociales et historiques desquelles elle se rapproche alors. Pour Wundt, le fondateur de la psychologie scientifique, la causalité psychique est irréductible à la causalité physique [318] . Le père de la psychologie expérimentale affirme bien par là son refus du réductionnisme dont ne s'exempteront pas ses héritiers, hier béhavioristes, aujourd'hui cognitivistes. La place de la psychologie est comme un entre-deux (entre deux sciences, soulignons-le) dont il ne veut lâcher aucun des deux bouts.

Piaget maintenant. Il fut un des premiers cognitivistes, redécouvert récemment par les sciences cognitives. Comme Wundt il défend l'existence de la psychologie comme science spécifique, non réductible à une science naturelle [319] . Elle a un objet propre, le mental. Il doit la défendre aussi d'un autre réductivisme née du développement d'une nouvelle science positive, la « physique » sociale [320] ou sociologie. ***« Il existe une tendance en psychologie à réduire les faits observables à la physiologie d'une part et à la sociologie de l'autre en éliminant la spécificité du mental »*** dit-il dans ***« Epistémologie et sciences de l'homme*** », p.107. Comme Wundt, il tient à rappeler que le mot science n'est pas la propriété des seules sciences expérimentales. A coté des sciences « nomothétiques », qui ont pour objectif de dégager des « lois » générales (nomos=loi), existent les sciences « historiques » visant à restituer la complexité du concret [321] . L'objectif des premières est de dégager, d'abstraire, des lois à partir du

[317] Sans doute un des derniers grands savants capable de dominer l'ensemble des sciences de la nature de son époque. Auteur de travaux novateurs en thermodynamique, électrodynamique, et bien d'autres domaines, père du principe de conservation de l'énergie, il fut le fondateur de la neuro-physiologie. C'était une des idoles du jeune Freud, alors assistant de Brücke. C'est à partir du néo-kantisme de Helmholtz que Freud développera sa théorie de l'inconscient.

[318] Nous verrons plus loin, comment cette opposition entre causalité physique et causalité psychique est reprise par P. Ricoeur, face à J.P. Changeux. Sur Wundt, voir F. Vidal (1994), H. Smigden (1999)..

[319] Dans ses ouvrages sur l'épistémologie : « *Epistémologie et sciences de l'homme* », son Que-sais-je sur « *L'épistémologie génétique* » et le tome de l'encyclopédie de la Pléiade sur « *Logique et connaissance scientifique* ».

[320] Les faits sociaux sont-ils des choses ? C'est le postulat de Durkheim. A quoi J. Monnerot objectait :»*Les faits sociaux ne sont pas des choses*". 1946 (Juste une citation : «L'apparition du «comprendre"signifie que nous passons des «sciences de la nature" aux «sciences de l'homme").

[321] Il serait sans doute préfèrable de les appeler «idiographiques" car elles décrivent des individualités. C'est évident pour la psychologie («La psychologie n'est vraiment elle-même que lorsqu'elle traite de l'individualité", concluait G. W. Allport, 1970, p. 498). Cependant, compte-tenu de l'importance du récit dans la construction d'une identité, le qualificatif d'"historiques" a l'avantage d'être plus «évident".

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

concret, lois parfois mathématisables, quand les facteurs sont quantifiables, mais pas nécessairement : il peut s'agir de faits généraux ou d'homologies de structure [322] . Ces sciences peuvent utiliser des méthodes expérimentales, c'est le cas pour la physique, mais pas toujours. La méthode expérimentale implique en effet une intervention active du savant qui doit agir de manière systématique sur une variable en maintenant constantes les autres. Cette procédure classique dans les sciences de la matière, y est parfois impraticable comme en paléontologie, astronomie ou cosmologie. Elle est en plus moralement condamnable dans les sciences humaines. Il y a certes les statistiques qui permettent de comparer des situations différentes, sans intervention active, mais elles ne mettent en évidence (de manière seulement probable) que des liens entre variables, sans déterminer où est la cause et où est l'effet [323] . Bref même les sciences nomothétiques n'ont pas nécessairement à se couler dans les exigences de la mathématisation ou de l'expérimentation. [324]

Les sciences historiques ont une orientation, et un objet, tout différents. La citation qui suit de Piaget en définit bien le champ. Il parle de l'historien, mais il suffit d'y remplacer à chaque occurrence ce nom par celui de « psychologue » pour voir très exactement décrite la tâche du psychologue praticien. ***« Le propos de l'historien est au contraire, et de façon complémentaire (même s'il utilise comme il le fait aujourd'hui, toutes les données nomothétiques), non pas d'abstraire du réel les variables convenant à l'établissement de lois, mais d'atteindre chaque processus concret dans toute sa complexité et par conséquent en son originalité irréductible (...) Même s'il s'intéresse à leurs lois en tant que permettant leur compréhension, l'historien vise moins les lois que les caractères propres à ces événements particuliers , en tant précisément que particuliers. Pour ce qui est des interférences aléatoires, c'est il va de soi le contenu individuel des événements qui concerne l'historien, contenu incalculable, mais reconstituable , et dont l'histoire est précisément la reconstitution.*** [325] ***Quant aux décisions c'est en leur contenu également qu'elles représentent la continuelle nouveauté spécifique du devenir***

322 Pensons par exemple aux travaux de G. Dumézil sur la tri-partition fonctionnelle dans le monde indo-européen, ou à ceux de Cl. Lévi-Strauss sur la parenté. Une remarque sur la question de la mathématisation. Nous avons, depuis Bachelard surtout (mais on peut remonter à Newton), fait de la physique le modèle de toute science, d'ou les critères de mathématisation et d'expérimentation. Or la plupart des phénomènes dans les sciences du vivant et surtout les sciences humaines, s'expliquent plus facilement en usant du langage naturel. Ces théories n'en sont pas moins scientifiques pourvu que les propositions et leur enchaînement qui les constituent soient universellement acceptables (Voir sur ce point R. Boudon : «Les sciences humaines sont-elles des sciences?", in «*L'univers philosophique*", Paris, P.U.F., 1989, p. 938-942)

323 Le lien observé par exemple entre un trouble psychologique et un trouble hormonal peut être interprété dans les deux sens.

324 A l'appui de notre position citons aussi la réponse d'H. Putnam à C. Delacampagne dans un entretien d'octobre 1995, au journal «Le Monde": « toute connaissance n'est pas réductible à du savoir positif. La science positive, la physique par exemple, est indépendante du temps et du lieu. Elle a affaire à des phénomènes reproductibles et prévisibles : la même expérience peut-être répétée, à tout moment, dans n'importe quel laboratoire. De tels critères ne sont pas applicables toute espèce de connaissance : ni celle du passé, l'histoire, ni celle de la signification d'un texte, ne peuvent être assimilées à des sciences positives. La même objection peut être adressée à la paléontologie. Et bien entendu à l'éthique."

en vertu de la loi du droit d'auteur.

historique humain en tant que réponses aux situations concrètes (mélange inextricable de détermination et d'aléatoire). [326] ***En un mot, si étroite que soit la liaison des sciences nomothétiques et des sciences historiques dont chaque groupe a besoin de l'autre, leurs orientations sont distinctes en tant que complémentaires, même lorsqu'il s'agit de contenus communs : à l'abstraction nécessaire des premières correspond la restitution du concret chez les secondes et c'est là une fonction tout aussi primordiale dans la connaissance de l'homme, mais une fonction distincte de l'établissement des lois*** » [327]

On voit bien là comment les pères fondateurs de la psychologie moderne, non suspects d'irrationalisme ou de pensée molle, dessinent un territoire où la psychologie peut se développer, à la frontière entre science nomothétique et science historique. Elle a un objet spécifique, disons –provisoirement- le mental, qui n'est pas réductible par une science naturelle comme la psychophysiologie, ni par une science du général comme la sociologie. Elle peut s'appuyer sur ces sciences voisines. Elle peut elle-même dégager des lois. Mais elle n'a pas à se plier aux exigences des sciences naturelles surtout si on en choisit comme modèle une science physique expérimentale et mathématisable (sinon axiomatisable [328]), sauf à se suicider.

Comme chercheur, c'est pour se défendre des réductionnismes biologiste ou sociologiste, que Piaget a essayé fonder rationnellement l'existence du mental. Ce fut l'objet de son hypothèse constructiviste logiciste. En un sens il réussit à montrer qu'un mental individuel est possible, puisqu'il peut se construire indépendamment de la transmission sociale, mais les particularités individuelles du développement lui échappent. Aujourd'hui on oppose volontiers à son hypothèse constructiviste, une option interactionniste, mais avec le risque de réductionnisme sociologique (Dans les faits Piaget, chercheur essayant de dégager des lois [329] , était un bon clinicien, sachant laisser sa place à l'événementiel et à l'aléatoire. Sa méthode clinique est de fait interactionniste. Cette complémentarité fait de lui un modèle irremplaçable pour tout praticien de la

[325] Bien que Piaget ne le dise pas, on voit que la méthode utilisée par l'historien est une méthode de type «clinique", méthode la plus élégante pour l'explication des comportements humains. Nous reviendrons sur la clinique psychologique dans la partie consacrée à la pratique, mais d'ores et déjà nous voudrions faire reconnaître que la psychologie clinique n'a pas à se sentir inférieure à la psychologie scientifique laquelle ne repose que sur des calculs statistiques.

[326] On reproche aux sciences humaines –même les plus mathématisées, comme l'économie-leur faible capacité prédictive. Elles expliquent mieux aprés-coup. C'est qu'il s'agit de systèmes extrêment complexes d'une part et où la part de l'histoire est importante. Sur la question de la flèche du temps des bifurcations et de la création, on doit renvoyer à M. Serres ainsi qu'à Prigogine et Stengers : «Complexité et histoire, ces deux dimensions sont également absentes du monde que contemple le démon de Laplace"(1986, p. 130).

[327] « Epistémologie et sciences de l'homme », p. 21. Les mots soulignés dans cette citation le sont de notre fait.

[328] L'axiomatisation des sciences abstraites et déductives, en dégageant des structures et en faisant apparaitre des isomorphismes, permet de réels progrés - par exemple en redistribuant l'univers mathématique –. Elle ne peut être un idéal en soi et elle a ses limites internes (théorèmes de Skolem et de Gödel) et externes : elle ne peut remplacer l'intuition ni le sujet. Elle met en ordre, consolide mais n'inaugure pas une pensée nouvelle.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

psychologie).

Les sciences cognitives. De la réhabilitation du mental à sa naturalisation

Pour croire donc à l'existence d'une psychologie, croire qu'il y a pour elle une place spécifique, un territoire propre, il faut admettre l'existence d'un niveau intermédiaire entre le niveau biologique, neurologique, et le niveau sociologique ou culturel. Nous parlerons provisoirement de niveau mental [330] . Ce niveau d'analyse était refusé par Auguste Comte, puis par les béhavioristes parce que l'expérience intérieure, immédiate et évidente à chacun, ne pouvait être étudiée selon leurs critères d'objectivité scientifique. Pour Watson, le père du behaviorisme, la seule psychologie admissible au rang de discours rationnel ne doit jamais parler de conscience, d'états mentaux, d'esprit, mais uniquement de stimulus et de réponse [331] . La psychologie scientifique refuse de s'occuper de ce qui se passe dans la « boite noire », pour ne s'appliquer,qu'aux comportements extérieurs, comme le fait la psychologie animale [332] .

La mise en cause du béhaviorisme de Skinner lors du fameux symposium Hixon de 1948, (avec Newmann, Mc Culloch, Lashley [333]), puis le succès grandissant des sciences cognitives, semblent avoir conduit à une réhabilitation totale des « représentations mentales », avec beaucoup plus de succès que n'en avaient eu les tentatives de Piaget, mais par contre avec des ambiguïtés fort préjudiciables quant à l'existence de la

329 Plus précisément il s'agit de lois de structures, construites individuellement mais répondant à des contraintes logiques semblables pour tout croissance individuelle.

330 Traduction du «Mind" anglo-saxon.Le mot «psychisme" nous conviendrait mieux. Mais il existe en anglais sous le nom de"psyche". Mind et psyche en anglais, Mental et psychisme en français ont de fait des connotations un peu différentes. Depuis la révolution cognitive, la traduction de mind par «esprit" a la faveur de la France ; cette traduction est justifiée; cependant le mot esprit a chez nous des connotations spitiualistes que ne comporte pas le Mind anglais.On pourrait traduire aussi par «pensée". Le «Trilingual Psychological Dictionnary"(International Union of Psychological Science. Peter Lang. Berne. 1975) distingue Mind (psyche) et Mind (intellect) et donne comme traduction «psyché" pour le français, et Geist ou Psyche pour l'allemand (laissant de coté le «Seele" - et ses dérivés Seelen forscher, Seelenkunde..-, qui pose lui des problèmes aux traducteurs de Freud)

331 «Psychology as the behaviorist view it is". A y regarder de prés Watson est moins «behavioriste" que ses successeurs. Il fait une place à des comportements intérieurs, comme le langage intériorisé. Il admet la pensée comme comportement.

332 On ne résiste pas au plaisir de raconter ici la blague des amants behavioristes. Un couple de chercheurs behavioriste vient de faire l'amour dans le labo. . Alors le premier se tourne affectueusement vers le second pour lui demander : «c'était trés bien pour toi, et pour moi, comment c'était?".

333 D'après H. Gardner (1985). Pour Lashley, de nombreux comportements ne peuvent s'expliquer que si l'on admet qu'ils sont planifiés à l'avance. Lashley pense à une organisation hiérarchique avec des plans généraux –intention générale : me rendre à tel endroit- commandant des plans plus spécifiques – sortir la voiture- se décomposant en d'autres plans…On remarquera qu'au plus bas on va rejoindre les réactions les plus simples, les plus automatiques, les plus réflexes. Ce modèle peut donc être lu de deux façons : top-down, ou bottom-up. Mais la jonction peut-elle se faire? Jerry Fodor (1983) réintroduit un dualisme en opposant le modulaire, rapide, fonctionnant en parallèle, automatique, encapsulé, à activation périphérique, et le central, lent, distribué, accessible à la conscience.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

psychologie elle-même. En effet l'autre trait principal de la révolution cognitive, à coté de la réhabilitation d'un champ « mental », entre sciences naturelles et sciences sociales, a été la constante tentation positiviste de ramener ce mental dans le champ de l'explication scientifique, au sens des sciences « naturelles », donc de réduire le mental au biologique (les « anciennes » neuro-sciences [334]) ou au calcul (l'informatique et l'ordinateur comme modèle de l'esprit humain).

Pour nous il ne fait pas de doute que derrière le mot « mental », on met deux types de réalités, deux niveaux hétérogènes, deux plans différents, et qu'on joue de cette ambiguïté. Nous reviendrons plus en détail sur cette confusion de niveaux à propos des notions de représentation et d'intentionnalité. De ces deux réalités, l'une est «naturalisable", celle dont s'occupent les nouvelles sciences cognitives. L'autre ne l'est pas, celle dont n'a jamais cessé de s'occuper la psychologie que nous défendons, qu'elle soit naturelle ou « recherchée », la psychologie telle qu'elle continue à exister, dans les tête-à-tête ordinaires, ou dans les cadres spécifiques nés des pratiques du soin ou de l'accompagnement. Or le chercheur cognitiviste, mentaliste par fait de naissance, tend naturellement, par projet scientiste, à réduire ce second niveau. C'est ce que nous allons essayer de montrer.

Nous verrons que ces «sciences cognitives" qui ont en un sens réhabilité le mental, portent en elles deux projets réductionnistes pour la psychologie. D'une part le projet des «nouvelles" sciences cognitives, porté par l'I. A. qui essaie de penser l'esprit sur le modèle de l'ordinateur, ce qui les conduit à réduire le mental à des calculs mécaniques. D'autre part le projet des neuro-sciences, qui reprennent à nouveaux frais le programme réductionniste du matérialisme de La Mettrie, Helvétius, d'Holbach (J.P. Changeux (1984) est parfaitement explicite sur ce point), programme revivifié par les récents progrès techniques de l'imagerie cérébrale. L'un ou l'autre projet, quoiqu'ils disent, ont pour objectif ultime de naturaliser l'esprit, c'est à dire de faire disparaître la psychologie comme science spécifique. Cet objectif éliminationniste sera claironné en 1986 par l'égérie des neurophilosophes, Patricia Smith Churchland. Le sous-titre de son manifeste était à lui seul un programme: ***« Neurophilosophy : toward a unified science of the Mind-Brain*** » [335] . Dans le prolongement du positivisme viennois (Carnap, Neurath), il s'agit d'unifier par réduction à une science unique et élimination des « pseudo-sciences ». P.S. Churchland veut éradiquer le mentalisme, et éliminer de notre langage et de notre pensée tous les termes de la psychologie ordinaire. J. P. Changeux semble parfois

[334] Les grands vainqueurs et bénéficiaires de la révolution cognitive sont : au tout premier rang les chercheurs de l'intelligence artificielle, les promoteurs des neurosciences, et en second rang tous les philosophes qui se sont pris de passion pour la philosophie de l'esprit. La psychologie cognitive, malgré des travaux tout à fait honorables –dans une masse d'articles sans intérêt, du moins pour le praticien-, n'occupe qu'une place marginale dans les « sciences cognitives », au point d'être absente de la plupart des ouvrages qui font les grands tirages sur ce sujet.

[335] «*Neurophilosophy :Toward a Unified Science of the Mind-Brain",* MIT,1986. Voici quelques lignes d'une présentation française de la neurophilosophy par B. Andrieu : «d'une part la neurophilosophy appartient à un mouvement idéologique du positivisme logique dans son intersection avec les neurosciences, et d'autre part le terme de neurophilosophy est un moyen en 1984 de s'éloigner définitivement de la psychologie cognitive en choisissant nettement une méthodologie connectionniste" (1998, p.18). Ainsi aucune psychologie ne trouve grâce aux yeux de P.S. Churchland.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

admettre la légitimité d'un deuxième discours, mais il suffit de lire sa définition de l'»objet mental"(nous y viendrons plus loin), pour voir déjà à l'oeuvre chez lui le projet éliminativiste. Une large part de son propre manifeste est avant l'heure américaine un traité de neurophilosophie.

Le réductivisme informatique : d'une différence entre calcul et pensée.

Penser est-ce « calculer » comme l'affirmait déjà il y a plus de trois cents ans Hobbes. C'est en tout cas un des postulats de base de la pensée dominante en psychologie cognitive. Voici par exemple les thèses défendues par G. Vergnaud dans son article ***« Pourquoi la psychologie cognitive***" [336] . On lit, page 11 : ***« 1ère thèse : les processus cognitifs sont des processus de représentation et de calcul."*** (et la représentation se réduit aussi pour lui à des calculs : ***« l'hypothèse générale est que la représentation consciente ou inconsciente, forme un système calculable"***) ; ***« 2ème thèse : ces calculs sont effectués principalement par le cerveau, même si des calculs plus locaux sont effectués à des niveaux plus périphériques ; 3ème thèse : ces calculs ont pour fonction de générer des actions efficaces en fonction des informations prise sur la situation à traiter***».

L'hypothèse qui constitue le fondement de ce réductionnisme « informatique » est que l'ordinateur est un modèle valable de l'esprit humain, et donc, un computeur étant un calculateur, l'idée qu'à la base, le fonctionnement de l'esprit humain est réductible à des séries de calculs. Depuis Alan Turing on sait que toute tâche computationnelle explicite peut être réalisée par une machine qui posséderait un ensemble fini d'instructions appropriées. Une machine de Turing peut en principe effectuer tout calcul concevable. Le principe en est simple : une bande indéfinie passant devant un déchiffreur qui la lit.. La bande est divisée en cases contenant soit un blanc, soit une barre. La machine de Turing peut effectuer quatre opérations : déplacer la bande à droite, à gauche, changer le blanc en barre, ou la barre en blanc. Par ces seules quatre opérations, la machine peut exécuter n'importe quel programme exprimable en code binaire. On a là le principe de base du calcul informatique qui peut traiter n'importe quel problème, dés lors que les données sont traduites en langage symbolique binaire. Il n'est donc pas étonnant que ce soit A. Turing qui, le premier, ait posé la fameuse question, ***« les ordinateurs pensent-ils ?*** » dès 1950 [337] et proposé un test aussi célèbre que surfait pour y répondre.

Au départ cependant le projet informatique d'explication du mental ne semble pas réductiviste. N'ayant pas à poser la question, incontournable pour les neuro-sciences, du lien entre l'esprit et le cerveau, avec comme horizon la réduction entre les deux

[336] *« La pensée"*, Juillet-Août 1991, pp. 9-19.

[337] Dans «*Computing machinery and intelligence*"(1950, 1963). Alan Turing, savant au destin singulier, mathématicien et ingénieur, décrypteur d'Enigma, mit en scène son suicide selon le scénario de la mort de Blanche-neige (aucun prince charmant ne vint le réveiller). Son test : nous devrons admettre que les ordinateurs pensent comme nous quand nous ne pourrons plus distinguer entre les réponses données par un ordinateur et celles données par un humain. On voit qu'il s'agit d'une conception «extérieure", béhavioriste de la pensée. Au test de Turing, John Searle (1980) a opposé l'argument de «La chambre chinoise".

en vertu de la loi du droit d'auteur.

«substances", le cognitivisme informatique semble se satisfaire d'un modèle «fonctionnaliste"du mental. ***« Comment ça fonctionne ?*** » c'est ce qu'il importe seulement de comprendre, et peu lui chaut le support de ce fonctionnement. Ce lien fort entre l'intelligence artificielle et le choix fonctionnaliste, permet à première vue de tenir à l'écart l'épineuse question du réductivisme. Mais ce n'est pas si simple. On peut le vérifier en analysant le modèle habituellement retenu pour expliquer l'architecture de l'appareil mental qu'est le modèle de Marr (1982) sur la vision. Selon ce modèle on peut expliquer le fonctionnement de la machine cognitive en utilisant trois niveaux dont aucun ne peut être réduit à l'autre : le niveau le plus élevé est le niveau intentionnel ou (nous reviendrons sur ce «ou") sémantique, où se trouve défini le but ; au-dessous se trouve un niveau syntaxique ou algorithmique où sont posées les règles de calculs ; le troisième niveau est celui des mécaniques physiques, qui font fonctionner les puces ou les circuits [338] . Seul ce dernier décrit des réalités matérielles obéissant à une causalité physique. Les deux niveaux supérieurs, non réductibles, puisque leurs opérations peuvent être effectuées par des systèmes différents, représentent, sont un bon modèle de l'appareil psychologique [339] .

Pour un psychologue, ce modèle soulève les critiques suivantes. S'il nous offre à première vue l'opportunité d'échapper au réductivisme matérialiste en nous permettant de penser la séparation entre un niveau de fonctionnement (psychologique) et un niveau de «quincaillerie" (physique, ou biologique), il n'en conduit pas moins à une réduction de l'esprit qui laisse échapper beaucoup de ses caractéristiques et de ses conditions de fonctionnement . Car ce qui se passe aux 1 et 2, dits «psychologiques", ce sont uniquement des calculs. Des calculs au niveau 1, intentionnel ou sémantique [340] . Des calculs au niveau 2 syntaxique et algorithmique. Les algorithmes du niveau 2 peuvent être différents, leurs supports matériels (niveau 3) également, mais ce qui fonctionne aux niveaux 1 et 2, tout le logiciel, les calculs et les règles, ce ne sont en dernier ressort que des calculs.

Si nous avons rappelé ceci c'est pour montrer que l'hypothèse fonctionnaliste ne protège en rien la psychologie du réductivisme. Suivant sa pente logique, elle débouche naturellement sur ce que Searle (1980) a appelé la thèse «forte" de l'intelligence artificielle, thèse selon laquelle toute activité mentale pouvant être réduite à des algorithmes, des termes psychologiques comme "intention" ou «sens" doivent disparaître comme notions trop subjectives et prè-scientifiques, inutiles ou même nuisibles à

[338] Pour l'ordinateur. Dans le cas d'un système vivant, il s'agit d'appareils neurophysiologiques.

[339] C'est un modèle constamment repris, et d'origine plotinienne. On le retrouve par exemple chez Davidson (1982), pour expliquer les raisons (niveau supérieurs) par des causes (niveaux inférieurs). De même, partant de la constatation que l'intentionnalité apparaît à un certain niveau de complexité, Dennett (1978) postule qu'on peut décomposer un système intentionnel (« humainement » intentionnel) en sous-systèmes de telle sorte qu'à un certain niveau les sous systèmes auxquels on aboutirait seraient tellement « crétins » qu'on pourrait leur substituer des machines. Façon élégante mais pour le moment purement verbale de faire disparaître la coupure entre psychologie et physique. J. Hochmann (1991) use d'une très jolie image pour qualifier ces théories « plotiniennes », il parle de l'esprit « s'égouttant » dans le corps.

[340] Notez la double réduction, d'abord de l'"intentionnel" au «sémantique" – nous y reviendrons-, puis du sémantique aux calculs.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

l'explication du fonctionnement mental. Rien d'étonnant là-dedans ; il est bien naturel que des informaticiens ramènent tous les états et processus «mentaux" à de la computation.

Nous n'essaierons pas de répondre aux thèses réductionnistes de l'I.A. en nous plaçant sur son propre terrain. D'abord parce que cela dépasse nos compétences, bien limitées en ce domaine, mais surtout parce qu'en se plaçant sur leur terrain on rentre nécessairement dans un débat piégé. Nous ne soulèverons que des objections prosaïques, car cette assimilation de l'appareil psychique à un calculateur alerte immédiatement le bon sens. Un calculateur, ça ne se trompe pas. Mais si l'esprit est un computer, d'où vient qu'il se trompe tant [341] ? Si les processus élémentaires sont des calculs, d'où viennent les difficultés rencontrées par des hommes intelligents sur des problèmes logiques simples (On cite souvent par exemple le problème de P.Wason et Ph. Johnson-Laird (1972) [342] , 80% d'échecs pour les humains, là où un ordinateur ne peut faire d'erreurs)? Peut-on dire que le passage du langage machine à des représentations supérieures (les modèles mentaux de Johnson-Laird) autorise ce genre d'erreurs ? Il y aurait apparition d'erreurs avec des degrés de liberté supplémentaires…Mais toute la question est justement celle du degré de jeu, de liberté, pris par les processus supérieurs, par rapport aux niveaux inférieurs immergés dans la mécanique. [343]

Quoi qu'il en soit, l'homme ne semble pas penser comme un computeur. Quand nous avons affaire au monde, ce qui nous est plus coutumier et plus facile que la résolution de problèmes logiques ou mathématiques (c'est l'inverse dans la vie d'un ordinateur [344]), nous utilisons rarement nos capacités logiques mais plutôt notre familiarité avec tel domaine mondain. Et tout particulièrement les calculs logiques ne nous sont d'aucune utilité lorsque nous devons prévoir le comportement d'un autre individu et faire preuve de « psychologie ». Contrairement à ce que supposait par exemple Lacan, dans ce genre de

[341] Et inversement d'où vient la certitude partagée par de nombreux psychologues que tant de calculateurs prodigieux, capables de rivaliser avec des calculateurs, ne pensent pas, au sens trivial du mot. C'est que pour eux, c'est grâce à la présence dans la pensée de cette capacité de se tromper et de tromper intentionnellement les autres, que le sujet normal se constitue une «théorie" de l'esprit, un modèle intégré à la psychologie «naturelle"et qui n'est pas qu'une «illusion"mentaliste puisqu'il a d'utiles effets pragmatiques.

[342] Voici ce problème : on a quatre cartes dont on voit la face sur laquelle sont inscrites E, K, 4,7. On sait que chaque carte a une lettre sur une face et un chiffre sur l'autre. Vérifier la règle suivante : « si une carte a une voyelle d'un côté, alors elle a un nombre pair de l'autre », en retournant deux cartes seulement. Dans le même ordre d'idées, on pourrait aussi évoquer la critique de la pertinence du théorème de Bayes par L.J. Cohen (1981).

[343] Comment expliquer les comportements illogiques, si l'on pense l'esprit selon le modèle du calculateur? C'est le problème des paradoxes de l'irrationalité soulevé par Davidson (1991). Nous agissons souvent contre notre jugement : je continue à fumer. Pourquoi ? est-ce par ignorance, défaut du raisonnement, faute logique (nul ne fait le mal volontairement). Est-ce parce que je suis mû malgré moi, par une « cause » de type « physique », mon comportement alors n'a pas de « raison », il n'est plus un acte en tant que tel (au sens où j'en suis l'auteur). La solution de Davidson aux paradoxes de l'irrationnalité, est de reprendre le modèle freudien d'une partition de l'esprit en sous-structures, et d'expliquer la différence entre raison et cause en terme de niveau : ce qui est décrit en terme de raison au niveau de l'esprit total, peut être décrit en termes de cause dans les sous-structures (NB. Il est classique de se dégager des paradoxes logiques (Epiménide le Crétois)en distingant des niveaux dans l'énoncé. Mais ici ce qui est réintroduit c'est la solution dualiste).

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

situation, on s'en sort mieux avec la psychologie ordinaire, qu'avec la théorie des jeux. Les règles de cohérence que nous appliquons pour la prédiction de ces comportements ne doivent rien à la logique mathématique. Les représentations que nous utilisons dans la résolution des problèmes mondains sont d'un autre niveau et d'une autre nature que les « représentations » de la théorie de l'information (nous y reviendrons plus loin). En tout cas, on devine que le modèle du computer digital, le calculateur modèle Turing, ne peut suffire à expliquer le fonctionnement de la pensée. Qu'il y a un décalage, un changement de fonctionnement en même temps que de niveau.

D'où le recours des chercheurs en I.A. à un autre modèle dit « connexionniste » qui ne repose pas sur la logique de Boole (0-1) [345] mais sur la logique floue (fuzzy logic). Comme le dit un des pères de son adaptation en I.A. : ***« la logique floue est une branche de l'intelligence artificielle qui aide à teinter de gris et de bon sens des représentations d'un monde incertain »*** [346] . Voilà qui semble permettre d'approcher le fonctionnement de la pensée naturelle. Pour en rester par exemple au raisonnement logique pratiqué par les humains, on sait depuis les recherches de E. Rosch (1976), que nous ne raisonnons pas spontanément sur les pures classes logiques, - où les frontières doivent être absolues : un objet est A ou non-A [347] -, mais à partir de catégories floues organisées par des prototypes plus exemplaires d'une classe [348] . Ce qui fait qu'un exemplaire d'une catégorie est plus prototypique qu'un autre, le moineau plus exemplaire de la classe des oiseaux que le canard, c'est un fait du monde, le fruit du processus d'adaptation. La logique floue permettra-t-elle de rapprocher le fonctionnement des nouveaux ordinateurs, du fonctionnement humain, arrivera-t-elle à approcher d'une intelligence incarnée ? Faut-il penser que l'appareil psychique humain serait l'amalgame de plusieurs types d'ordinateurs ? Mais même ainsi complexifiées ces mécaniques informatiques restent coupées de quelque chose de capital. Parce qu'enfin nous savons que les facteurs essentiels de nos comportements intérieurs et extérieurs sont le contexte,

344 Voir par exemple dans «La recherche en intelligence artificielle"(Seuil, La Recherche, 1987), l'article ancien mais toujours valable sur «Les robots mobiles autonomes": « Aller chercher le sucre dans la cuisine, distribuer le courrier dans les bureaux (...) nombre de tâches dans les contextes les plus divers ne nécessitent pour leur accomplissement, que peu d'efforts de réflexion de la part de l'homme. Pourtant la conception d'une machine capable d'exécuter ces mêmes ordres pose des problèmes d'une grande complexité et ceci même en restreignant son domaine de fonctionnement à une usine, une centrale nucléaire ou un appartement" (p.335).

345 A la différence de la logique booléenne, base logique des machines de Turing, qui fonctionne avec seulement deux valeurs 0-1 (elles suffisent pour traduire les trois opérations de la logique classique : et, ou, non), la logique floue admet un continuum de valeurs entre 0 et 1 (Lukasiewicz).

346 Bart Kosko et Satoru Isaka : «La logique floue", «*Pour la science*", n°191, Sept. 1999, p.62.

347 «Cryptogame ou phanérogame", «vertébré ou invertébré" etc.., pour reprendre des éléments du «Systema Naturae" de Linné. 1758. Outre E. Rosh, lire U. Eco : «*Kant et l'ornithorynque*", Livres de Poche, 2001.

348 Ce qui peut expliquer certains décalages à l'épreuve d'inclusion des classes de Piaget. Voir notre article sur les dysharmonies cognitives.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

notre histoire, ainsi que les aspects affectifs, et que le corps est là essentiel, toutes choses étrangères aux computeurs.

Une des caractéristiques essentielles de l'esprit concret, du mental concret, du psychisme concret est sa non-déductibilité. Le psychisme concret, pour des raisons diverses qui tiennent toutes à son incarnation dans un corps donné, dans des contextes variables, dans une histoire unique, n'est pas déductible. Le psychisme n'est pas prédéterminé au départ selon le plan tracé par un démiurge ou un informaticien, il est le résultat de bricolages successifs, d'adaptations de circonstances [349] . L'évolution de l'espèce, dont notre appareil psychique est un des résultats, ne s'est pas déroulée selon une suite déductive inéluctable, elle fut chaotique, tirant parti d'opportunités imprévisibles, et détournant à contre-sens des potentiels inattendus, telles les écailles du reptile transformées en plumes d'oiseaux. Il en est du psychisme individuel comme de l'histoire de la construction de l'appareil psychique au long de l'évolution. Il est le résultat d'une multiplicité de rencontres et de hasards, et des solutions de fortune nées à ces occasions, parfois répétitives, parfois totalement neuves.

Le réductivisme des neurosciences

Mais enfin l'Intelligence Artificielle, même si son ambition est grande, et réductiviste à terme pour la psychologie, n'en admet pas moins dans son projet même, l'existence de représentations mentales d'un niveau supérieur, qu'elle ne peut pas encore imiter, mais dont elle reconnaît l'existence, et qu'elle laisse provisoirement à l'analyse de la psychologie cognitive. Beaucoup plus caractéristique du projet positiviste de naturalisation de l'esprit et de réductionnisme du mental, est le projet des neuro-sciences, en tout cas tel qu'il est porté par un de ses représentants les plus notables chez nous, J.P. Changeux. Lui, mais d'autres aussi, nous annoncent la disparition prochaine de la psychologie et de son discours mentaliste. Le projet informatique nous proposait des pensées sans corps. Le projet des neuro-sciences nous propose des corps sans pensée. Plus exactement il nous dit qu'une pensée ce n'est rien d'autre que ce qui se passe dans le corps, dans le cerveau exactement.

Illustrant cette ambition on rapportera, tirée du journal ***« Le Monde"*** du 06/02/1998, dans un article d'Eric Fottorino de la série ***« Voyage au centre du cerveau***" sur ***« Le carrousel des émotions***", cette citation de Jean Didier Vincent: ***« Le temps n'est peut-être pas loin où l'on dira : « Mon hypothalamus baigne dans la lubérine", au lieu d'un banal « je vous aime", ou « Ma cholécystokinine monte", au lieu de « je n'ai plus faim"***. Sous une forme provocante, et on l'espère malicieuse, c'est le projet éliminativiste de P. Churchland que J. D. Vincent développe devant nous. De telles expressions on les entendrait bien de la bouche d'un «répliquant" du film «Blade runner", pour exprimer son état intérieur, sa «psychologie". Mais dans un tel monde, à la Huxley ou à la Orwell, il n'y a plus d'intériorité au sens de la psychologie humaine, et il n'y a plus d'homme [350] .

Au départ, en se revendiquant « cognitivistes », les neurosciences se positionnent

[349] Même le développement des compétences les plus intellectuelles est le fruit de bricolages. Voir le livre de J. Bideaud sur «Logique et bricolage chez l'enfant" qui corrige/complète utilement Piaget..

en vertu de la loi du droit d'auteur.

aussi, contre les béhavioristes, pour la réhabilitation du monde interne, du «mental". Mais il n'est pas besoin de les lire longtemps pour découvrir que ce monde «interne", ce « mental » ne renvoient à d'autre intériorité que celle du corps. [351] Est interne ou mental ce qui est à l'intérieur de la boite crânienne. On trouve un exemple éclairant d'un tel revirement chez J.P. Changeux. À la p. 157 de ***« L'homme neuronal"***, il attaque ainsi la conclusion d'un de ses chapitres : ***« A la recherche béhavioriste de règles phénoménologiques pouvant exister entre un stimulus du monde extérieur et une réponse comportementale succède désormais, plus en profondeur, une entreprise de décodage d'impulsions électriques ou de signaux chimiques et de débrouillage de réseaux de neurones et de leur connexion. Les données déjà obtenues, bien que fragmentaires, suffisent pour permettre de conclure avec sécurité que tout comportement, toute sensation s'expliquent par la mobilisation interne d'un ensemble topologiquement défini de cellules nerveuses, un graphe qui lui est propre***". Ce qu'il propose donc de substituer au béhaviorisme, ce n'est que la bonne vieille neurophysiologie modernisée par l'imagerie médicale. Et il finit son chapitre sur ce manifeste : ***« rien ne s'oppose plus désormais, sur le plan théorique, à ce que les conduites de l'homme soient décrites en termes d'activité neuronale. Il est grand temps que l'Homme Neuronal entre en scène. »***(p. 159). L'interne, le mental c'est donc pour lui le neurone. Le chapitre suivant sur les objets mentaux s'achève sur la même profession de foi. Pensant nous faire suffisamment comprendre la pensée consciente en en faisant ***« un système de surveillance***" composé de «neurones divergents", et de leurs «réentrées", il nie l'utilité d'aborder ce phénomène à un autre niveau : ***« doit-on dire que la conscience « émerge » de tout cela ? Oui, si l'on prend le mont « émerger » au pied de la lettre, comme lorsqu'on dit que l'iceberg émerge de l'eau. Mais il nous suffit de dire que la conscience est ce système de régulations en fonctionnement. L'homme n'a dès lors plus rien à faire de l'"Esprit", il lui suffit d'être un Homme Neuronal. »*** (p. 211)

De la même façon Marc Jeannerod, dans"*Le Cerveau Machine*", commence par défendre le mental et se positionne contre le béhaviorisme qui prend en compte uniquement le schéma stimulus réponse. Mais c'est pour lui substituer un schéma du cerveau machine où si ce n'est plus en effet le monde extérieur qui déclenche et organise le comportement comme chez les béhavioristes, c'est parce que le comportement est «sécrété »(sic) par l'activité nerveuse. Selon lui, c'est ***« le sujet et son cerveau qui questionnent l'environnement, l'habitent peu à peu et finalement le maitrisent*** » (p.203). Notons tout de même le pluriel des verbes : il semble que chez M. Jeannerod il faille tout de même être deux, le sujet et son cerveau pour que cela marche, ou en tout cas que le discours puisse passer.

P. Ricoeur montre bien comment ce type de discours joue en permanence sur une confusion de langages et de niveaux. Il répond ceci à J.P. Changeux (Changeux-Ricoeur

[350] Dans «Le meilleur des mondes", l'intérioriré est chassée par le conditionnement absolu. Dans «1984", l'intimité est traquée, et sur quoi une identité se construirait-elle, puisqu'il n'y a plus de passé ni d'avenir ? (Nous reviendrons sur ce lien de l'identité concrète à l'existence d'une histoire et d'un projet, dans la distencion entre les deux dimensions du temps).

[351] Bien naturel pour une science née d'abord de la dissection des corps.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

2000) : « ma thèse initiale est que les discours tenus d'un côté et de l'autre relèvent de deux perspectives hétérogènes, c'est-à-dire non réductibles l'une à l'autre et non dérivables l'une de l'autre. Dans un discours, il est question de neurones, de connexions neuronales, de système neuronal, dans l'autre on parle de connaissance, d'action, de sentiments, c'est-à-dire d'actes ou d'états caractérisés par des intentions, des motivations, des valeurs. Je combattrais donc ce que j'appellerais désormais un amalgame sémantique et que je vois résumé dans la formule digne d'un oxymore : ***« Le cerveau pense »***. Page 49: ***« Le discours des neurosciences est jalonné de telles expressions raccourcies, de tels courts-circuits sémantiques***". [352]

Jean-Luc Petit aussi relève [353] cette fréquence obsédante d'expressions amphibologiques dans le discours neuro-scientifique : ***« Une pareille hétérogénéité conceptuelle est flagrante dans le secteur des sciences cognitives et des neuro-sciences***". Pour reprendre son exemple, lorsque le neurophysiologiste supporter du P.S.G. parie sur la victoire de son club sur le FC Nantes, tout le monde comprend ce que cela veut dire. ***« Lorsqu'en revanche il dit du neurone, du réseau de neurones, ou même du cerveau entier, qu'il « parie sur le futur", parce qu'au lieu d'être activé par le stimulus sensoriel périphérique, ce neurone est sous le contrôle d'un stimulus interne d'origine motrice qui fonctionne comme une « copie d'efférence""***, dans ce cas nous dit J.L. Petit, il a peut-être beaucoup suggéré, mais il n'a encore rien dit. Un tel discours ne devient signifiant qu'au moment où l'utilisation de la copule ***« et" lui permet de réintroduire le sujet »*** (p. 2).

Le « mental » dont nous parlent les diverses sciences cognitives pourrait-il expliquer nos conduites s'il n'enfermait de telles associations plus ou moins implicites? L'explication en termes de graphes ou de bains hormonaux (le ***« ça baigne***" de J. D. Vincent), nous permet-elle vraiment de comprendre la passion amoureuse, le geste meurtrier de l'amant jaloux, le plaisir spécifique éprouvé à l'écoute de tel passage d'un concerto de clarinette, choses que le romancier, le criminologue, ou le critique musical nous feront bien mieux saisir que ces chroniques de météorologie cérébrale.

En réduisant le mental au cérébral on confond deux niveaux d'analyse. Et P. Ricoeur dans son dialogue reprend l'analyse de Jaspers [354] . Le fond de son argument est que les neuro-sciences sont incapables d'expliquer le fonctionnement psychique normal que tout psychologue ordinaire peut espérer approcher. ***« Je n'ai pas de doute (dit P. Ricoeur [355]) sur le fonctionnement de la catégorie de causalité matérielle appliquée aux rapports entre neuronal et psychique dans le cas des dysfonctions, parce que nous sommes là dans une relation de causalité sine qua non immédiatement***

[352] Même amphibologie pour la psychologie cognitive. Dans le célèbre manuel d'Atkinson «*Introduction to psychology*", la psychologie est définie comme la science du comportement et des processus mentaux.

[353] «*Les neurosciences et la philosophie de l'action*", Paris, Vrin, 1997.

[354] Comme l'avaient fait avant lui Goldstein (1934), et Merleau-Ponty (1945).

[355] ***Page 57 de son dialogue avec J.P. Changeux***

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

déchiffrable. Les choses me paraissent beaucoup moins claires dans le cas du fonctionnement normal ou, comme j'aimerais le dire, du fonctionnement heureux. L'activité neuronale sous-jacente est en quelque sorte silencieuse (...). Tandis que, dans le cas de dysfonctions, je suis directement averti de l'existence du fonctionnement corporel sous-jacent, et la connaissance objective que j'en ai vient s'insérer dans la pratique de mon corps par le biais de l'action thérapeutique. Dans le cas de dysfonctions, la relation « si, alors » fonctionne de façon ouverte et visible : si j'ai les yeux crevés, alors je ne vois pas. De là je conclus, par référence indirecte ou plutôt je ne le conclus pas, je le sens, que je vois avec mes yeux". [356]

On retrouve la même ambiguïté des sciences cognitives quand elles adjoignent dans leur champ de compétence le « bottom up » et le « top down ». Le « bottom up » prétend expliquer l'appareil psychique en partant du bas, de l'élémentaire. On leur accorde entière compétence en cette matière. Mais le « top down » explique en partant du haut et là on est dans le domaine proprement psychologique, celui de la compréhension. Un grand théoricien des sciences cognitives le dit lui-même. Pour Jerry Fodor il n'y a pas et il ne peut pas y avoir de neuropsychologie de la pensée [357] . Pour ce penseur de la « modularité », on peut expliquer scientifiquement, causalement, les processus modulaires, mais les processus centraux, de niveau plus élevé, la pensée au sens où tout le monde l'entend, échappent et échapperont toujours à l'explication causale. Il y a donc une limite au réductivisme des neuro-sciences. La pensée n'est pas réductible au fonctionnement neuro-physiologique.

Aussi quand nous voyons se multiplier partout les références au mental, autant dans les sciences anciennes de l'esprit, psychologie, psychanalyse, que dans les sciences émergentes, sciences cognitives, neuro-sciences, nous devons nous demander de quoi l'on parle et ce que cache cette unité superficielle. Le mental des unes n'est pas le mental des autres qui n'est souvent que le neuronal. Pour montrer la différence entre le mental des sciences cognitives et celui de la psychologie nous allons à présent nous pencher sur l'interprétation qu'elles donnent chacune de quelques concepts essentiels. Nous vérifierons que le «mental" selon les sciences cognitives, c'est ce qui est «naturalisable" du mental. Le cognitivisme est programmatiquement réductiviste, et tendanciellement éliminativiste. Il fait de la cognition un ***« processus sans sujet"***. [358]

La représentation selon les sciences cognitives et selon la psychologie

[356] C'est la différenciation de Jaspers entre causalité psychique (psychogénie) et causalité physique qui est ici reprise. Nous l'avons déjà rencontrée, exposée par le premier Lacan sous la forme de la distinction entre processus et développement, à propos des rapports de la paranoïa avec la personnalité. Le développement est psychogénique et peut être compris psychologiquement. Le processus marque l'irruption d'une perturbation organique, autonome, ne pouvant donc être «comprise"(par quelque «psychologue"), mais expliquée par les méthodes des sciences naturelles.

[357] On peut approcher scientifiquement les systèmes périphériques modulaires, comme la vision (chapitres important des sciences cognitives), mais les processus centraux (la pensée) sont si complexes qu'ils échappent à toute psychologie scientifique. Les sciences cognitives ne peuvent traiter que des problèmes « locaux ».

[358] En cela il a le même horizon que les structuralistes analysés dans la première partie : un même objectif éliminativiste.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

La définition d'un champ et la délimitation d'un territoire passent par l'utilisation de concepts propres. Après ce que nous avons découvert de confusion de niveaux et d'ambiguïté linguistique, dans le discours des sciences cognitives, il nous paraît nécessaire de nous arrêter sur l'emploi de deux concepts qu'elles utilisent abondamment. Nous voulons parler des concepts de «représentation" et d'"intentionnalité".

Ces deux notions sont intimement liées. Pour le cognitiviste il y a «intentionnalité" par le seul fait que toute «représentation" est «représentation de" (quelque chose) [359] . Pour des raisons de clarté, parce que ce sont des notions extrêmement connotées, nous les aborderons cependant successivement, quitte à nous répéter parfois.

Nous examinerons en premier la notion de représentation. Nous avons déjà vu comment se posait le problème dans le champ de l'I.A. Nous allons y revenir plus en détail. Puis nous examinerons ce que font les neuro-sciences de cette notion. Il y a en effet deux façons de réduire les représentations. A la façon de l'I.A. en les réduisant à l'"information". A la façon des neurosciences, en les réduisant à des «objets" neurophysiologiques, des graphes neuronaux pour les uns, des bains chimiques et hormonaux pour les autres. (Mais quoiqu'il en soit ce qu'ils veulent tous, c'est « naturaliser » l'esprit [360]).

La représentation réduite à l'information.

Pour les sciences cognitives dont le modèle de l'esprit humain est l'ordinateur, les représentations ne seront jamais au fond que de l'information, des séries de bits [361] . Rappelons que l'information selon Shannon est entièrement indépendante du contenu : un bit c'est simplement la quantité d'information requise pour choisir entre deux solutions. Pour la pensée cognitive dure qui réduit la représentation à l'information, une représentation n'a donc pas de contenu. Cette évolution qui aboutit à substituer la notion d'information à celle de représentation a été dénoncée par l'un des fondateurs même des sciences cognitives. Pour Jérome Bruner (1990) [362] , «sa" révolution, celle menée dans les années 50 contre le behaviorisme, visait à ***« mettre la signification au centre de la psychologie"***. Mais ***« petit à petit, l'accent s'est déplacé de la signification à l'information, et de la construction de la signification au traitement de l'information.***

[359] Le psychologue à la différence du pur cognitiviste ne peut s'arrêter là. Pour lui il n'y a de représentation que représentation de quelque chose pour quelqu'un.

[360] Pour défendre la psychologie contre les réductionnismes, nous adoptons souvent un ton offensif, et sans doute éxagérement polémique. Les recherches des sciences cognitives sont toutes utiles. Nous «énervent" ceux qui se font des succés faciles –tant on aime ce qui nous asservit- en se payant la psychologie et souvent avec elle la pensée ou l'intériorité.

[361] Nous simplifions sans doute. Il faudrait rappeler que certains cognitivistes défendent l'existence d'un autre niveau. Ainsi Fodor défend l'idée d'un «langage de la pensée" non réductible au pur calcul informatique («*The language of Though*", 1975). Ce «mentalais" permettrait de représenter des contenus.

[362] J. Bruner fut en effet dans les années 50, directeur du Cognition Project à Harvard. De ses travaux avec ses collaborateurs, est sorti en 1956, «*A Study of Thinking*", ouvrage salué à l"époque par J. R. Oppenheimer, le célèbre physicien.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Ce sont pourtant des choses bien différentes. À l'origine de ce glissement, une métaphore qui est devenue dominante, celle de l'ordinateur ; c'est à cet aune que l'on a fini par juger qu'un modèle théorique était valable. L'information ne s'intéresse pas à la signification. (...) le traitement de l'information consiste à inscrire des messages à une adresse dans la mémoire ou à aller les y chercher selon des instructions transmises par l'unité centrale (...) Le système qui gère l'ensemble est indifférent à la nature de ce qui est stocké. Peu lui importe qu'il s'agisse de mots épars, de vers de Shakespeare ou de nombres puisés au hasard dans une table numérique. Selon la théorie informatique classique, un message est informatif s'il permet de restreindre les possibilités de choix." [363] .

Un programme informatique, le mot programme le signifie, n'est fondamentalement qu'une suite de commandes : lire, écrire, effacer. C'est de cela qu'il s'agit au niveau élémentaire. Le logiciel, comme le rappelle Pierre Lévy (1991), est un discours de deuxième degré qui a pour objet de déclencher ces écritures. ***« Les systèmes formels, les langages de programmation, les écritures machine en général ne se déploient que dans l'ordre de l'opératoire laissant de côté l'aspect expressif ou représentatif de la langue. Ce que l' I.A. appelle représentation n'est que représentation interne à l'ordinateur destinée à la lecture d'un automate »*** [364] .

Quand les sciences cognitives parlent de représentation, elles entendent information, calcul, syntaxe. Leur projet de « naturaliser » l'esprit, les conduit à réduire la psychologie à un empirisme logique. Deux objections peuvent être faites à ce réductionnisme logique. Il y a la réponse de J. Searle au test de Turing. Son apologue de la chambre chinoise montre qu'un programme syntaxique n'est pas un esprit. On peut être expert dans la manipulation des symboles chinois et ne rien comprendre à cette langue. Le sens n'est pas réductible à la syntaxe (C'était déjà l'argument essentiel de l'essai d'H. Dreyfus de 1972 ***« What Computers Can't do »,*** (tr. fr. 1984). Une autre objection se déduirait tout simplement des travaux d'Austin (1962 ***« How to do things with words »***). Le sens tient plus à l'énonciation qu'à l'énoncé. Il tient plus à l'usage et au contexte, qu'à l'information en soi. Ce qui devrait amener à impliquer le sujet et son intention (consciente ou non). Toutes choses difficilement réductibles aux calculs internes à une machine. [365]

La représentation réduite au graphe neuronal.

Voyons maintenant ce qu'est une représentation mentale pour les neuro-sciences? En voici la définition telle que posée par Changeux à la page p.103 de son livre-débat (1998)

[363] p.20 de l'édition française de1997.

[364] Pierre Lévy, «L'idéographie dynamique", p.38. P. Lévy pense que les capacités de figuration propres aux nouvelles interfaces- post Steve Jobs- , permettant de revenir à de l'analogique, constituent des aides précieuses à la représentation. C'est ce qu'il appelle l'idéographie dynamique, une imagination artificielle. Aucun doute que ces interfaces soient des stimulants efficaces à l'imagination et à la création, mais c'est l'homme qui imagine et qui crée. La machine ne fait que calculer, numériser.

[365] Toutes choses sur lesquelles, les praticiens de la psychologie, cliniciens d'orientation analytique ou autres – on pense par ex. à E. Berne, Watzlavick, ou aux spécialistes des interactions précoces,… - ont des choses à dire.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

avec P. Ricoeur. Elle est décrite comme un ***« objet mental*** ». C'est un ***« état physique du cerveau, qui mobilise des neurones recrutés parmi de multiples aires ou domaines définis (parallélisme), appartenant à un ou à des niveaux d'organisation définie (hiérarchie) et interconnectés de manière réciproque ou « ré-entrants*** ». Cette assemblée de neurones, comme l'a désignée le psychologue canadien Donald Hebb dès 1949, s'identifie à l'état d'activité dynamique (nombre, fréquence des impulsions, concentration libre de neuromédiateurs, etc.) corrélée avec cette *population* topologiquement définie et distribuée de neurones et de connexions (Figure 12A). Un objet mental est une représentation qui code, pour un objet, un sens naturel, une signification qui « représente » un état de choses extérieur ou intérieur (Figure 12B). Un objet mental détient le sens. Ce sens est lui-même acquis par sélection au cours de l'expérience épigénétique de l'enfant sur le monde extérieur et de l'adulte lorsqu'il communique avec ses semblables, ou bien est déjà codé dans l'architecture neurale qui caractérise l'espèce". J. P. Changeux précise ensuite, à la page 106, que suivant les individus la distribution neurale est différente pour une même représentation: ***« le même message entrant peut stabiliser des organisations connexionnelles différentes et conduire néanmoins à la même relation entrée sortie***". [366]

Un objet « mental », ie une organisation neuronale, est donc une représentation dans la mesure où il code, où il transcrit, un état du monde extérieur. Ainsi pour les neuro-sciences, le qualificatif de « mental » attribué à une chose cérébrale n'est justifié que parce que cet objet se situe « dans » le cerveau, entre un input et un output. C'est une relation entrée-sortie. J.P. Changeux retient de la critique du béhaviorisme qu'il y a bien quelque chose entre le stimulus et la réponse, mais ce n'est pour lui que du neuronal. D'autre part, cet objet mental est une « représentation » dans la mesure où il est une « transcription » [367] du monde extérieur ; le terme est assez vague pour qu'on puisse y mettre aussi bien une élaboration avec changement de niveau, que le simple « reflet » des théoriciens matérialistes.

Cette relation entre un état du monde extérieur et un état cérébral, les cognitivistes aiment à la baptiser du nom d' » intentionnalité ». Parler d'intentionnalité, notion centrale de la pensée phénoménologique, une philosophie du retour au choses mêmes, permet de laisser entendre que l'on est sur le point d'expliquer l'incarnation de l'esprit (nous parlerons tout à l'heure du projet des sciences cognitives de « naturaliser l'intentionnalité). Mais en réalité il n'y a rien d'autre dans la théorie de la représentation selon les sciences cognitives qu'un retour à la théorie du « reflet ». Pour preuve voici deux définitions de la notion de représentation, tirées de dictionnaires de psychologie réputés. D'abord la définition liminaire de l'article « représentation mentale » du ***« Grand dictionnaire de la Psychologie***" de Larousse - le plus « cognitiviste » des deux - : ***« Entité de nature cognitive reflétant , dans le système mental d'un individu, une fraction de l'univers***

[366] Pour M. Jeannerod, qui a une position moins impérialiste, les représentations sont «avant tout des états biologiquement déterminés". Ils laisse entendre qu'elles sont plus que cela, mais comme biologiste il étudie les représentations «les plus faciles à naturaliser", «celles qui sont les plus proches du comportement" («La nature de l'esprit", p. 11).

[367] Transcription, traduction, ou pourrait aussi bien dire réaction. La réalité de l'objet mental, pour J.P. Changeux n'est rien d'autre que l'image qui s'éclaire à l'écran d'un appareil d'imagerie cérébrale.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

extérieur à ce système". Le mot reflet est franchement utilisé. Voici maintenant les premières lignes de l'article représentation du Dictionnaire de psychologie des P.U.F: ***« notion très générale qui, dans l'usage courant, renvoie à deux phénomènes distincts. Elle désigne d'une part le processus de mise en correspondance entre deux éléments qui aboutit à ce que l'un (le « représentant ») répète, remplace ou « présente autrement » l'autre (le « représenté »). Elle désigne d'autre part un aspect du résultat de ce processus, en l'occurrence le seul élément représentant, de quelque nature qu'il soit***" (p. 596)

Encore une fois on joue sur les mots. Ces deux notions de représentation et d'intentionnalité sont tout aussi utilisées, et tout aussi étroitement liées, chez les cognitivistes (penseurs de l'I.A. et neuroscientifiques réunis) qu'elles le sont chez les psychologues. Seulement derrière cette unanimité de façade existe une divergence capitale : ni représentation ni intentionnalité n'ont le même sens chez les uns et chez les autres. Pour le psychologue l'intentionnalité est le caractère du mental au sens de ***« avoir des intentions, un projet vers le monde, les autres, pour agir sur eux*** »[368]. Pour le cognitiviste l'intentionnalité traduit simplement l'existence d'une correspondance des représentations, calcul informatique ou graphe neuronal, avec le monde extérieur.

Mais terminons-en avec l'examen de la notion de représentation. Qu'entendons-nous naturellement quand nous parlons de représentation, tous, du simple quidam au chercheur de laboratoire ?

Les deux sens de la représentation.

Le terme de représentation a deux sens principaux[369]. Une représentation selon le Petit Larousse, c'est dans un premier groupe de sens : ***« l'idée que nous nous faisons du monde ou d'un objet donné*** », l' ***» action de jouer des pièces de théâtre*** », une ***« reproduction par la peinture, la sculpture, la gravure...*** » ; dans un deuxième groupe de sens, la représentation c'est l'exercice du pouvoir législatif, et c'est du coup le corps des représentants qui assurent cet exercice ; nous rangeons dans le même groupe l'action de traiter des affaires pour le compte de quelqu'un ou l'action de recueillir un héritage à la place d'un ascendant pré-décédé. Deux groupes de sens, deux thèmes.

Le Thème Deux, celui sur lequel les sciences cognitives interprètent leurs variations, nous le qualifierions de thème de la « représentation nationale ». Ici représenter c'est prendre la place de quelqu'un, et plus généralement tenir lieu. Pour les sciences cognitives, pour qu'il y ait une représentation il suffit qu'il y ait une relation établie selon un code bien réglé. La ***« representatio propositionum per numeros*** » de Leibniz, convient parfaitement à l'Intelligence Artificielle. Numériser est ce que l'intelligence artificielle fait de mieux[370]. On comprend que cette image de l'univers fascine les programmeurs ; mais aux psychologues elle évoque plutôt l'autisme des computeurs?

[368] Citons encore Ricoeur 1998 p.39: «.. Je sais au plan psychique ce qu'est une représentation, parce que j'ai la notion d'intentionnalité, la notion de visée, la notion de sujet et d'objet, mais je ne vois pas comment je trouverais dans le cerveau des représentations".

[369] Ecartons les sens secondaires dérivant de représenter : présenter à nouveau, ou faire des remontrances.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Le Thème Un, c'est celui que nous qualifierons de thème de la représentation théâtrale : représenter ici c'est donner à voir, présenter à quelqu'un, et la représentation c'est quelque chose qu'on voit, qu'on perçoit ou qu'on imagine. C'est le thème le plus couramment entendu, et en particulier c'est celui que retiennent les psychologues ordinaires. On ne peut mieux faire comprendre la différence de fond qui se cache sous ces deux thèmes, qu'en rappelant l'argument que le philosophe idéaliste Lachelier opposait au philosophe positiviste Lalande, au moment de la rédaction de l'article « Représentation » du ***« Vocabulaire de la philosophie »*** (1956). Lachelier remarquait que leur définition était en fait dérivée du verbe « représenter ». Or pour lui, le concept de représentation ne pouvait être complètement entendu qu'en prenant en compte une autre origine, dans la forme pronominale du verbe : « se représenter ». Lachelier réintroduisait ainsi le sujet de la représentation. Il mettait l'accent sur ce point qu'il y a des représentations qui ne peuvent exister sans sujet et sans réflexivité. Représenter au sens 2, c'est-à-dire coder, une machine peut le faire [371] . Un miroir déjà y réussit. Mais se représenter ? [372] Il y faut un sujet psychologique. Quand, inversement, on réduit le deuxième sens au premier, on dissout de fait ce sujet. Il ne s'agit plus alors de psychologie.

L'intentionnalité après Brentano et Husserl.

A la dualité de sens de la notion de représentation, correspond une dualité de sens pour la notion d'intentionnalité. Elle est plus difficile à saisir, parce qu'il s'agit d'un terme technique à l'histoire compliquée. On voudra bien nous pardonner si nous ne pouvons éviter quelques lourdeurs dans l'exposé des faits. Le terme d'intentionnalité, telle qu'on l'utilise dans les sciences cognitives, est un héritage de la philosophie scolastique. Avant que les cognitivistes ne s'en saisissent, cette notion a connu un premier grand retour au début du siècle dernier grâce à Brentano, Husserl et les phénoménologues. Elle en a gardé un certain prestige.

L'intentionnalité trouve son importance aux yeux de la réflexion contemporaine touchant au problème des rapports de la pensée et de la nature, dans ce qu'elle a fondamentalement affirmé l'ouverture de la conscience au monde. Toute conscience est conscience de quelque chose, dit-elle. Si là est la raison de l'attraction exercée par la notion d'intentionnalité sur les sciences cognitives, nous verrons qu'elles l'interprètent différemment de la phénoménologie. Il y a plus dans l'intentionnalité phénoménologique –

[370] Convient bien également aux sciences cognitives cette idée de Leibniz que les représentations sont l'expression d'un programme interne et celle aussi que le monde n'est fait que de reflets.

[371] En quoi la représentation inconsciente de la psychanalyse se distingue de la représentation inconsciente des sciences cognitives. En psychologie, la représentation implique un sujet. Quand Freud parle de représentation inconsciente il veut simplement dire que cette représentation est désinvestie par le conscient, mais elle est investie par l'inconscient, elle ne retourne pas au pur corporel. C'est une représentation au sens psychologique, et non un phénomène physiologique (pulsionnel).

[372] Et suffit-il de l'habituel appel aux notions d'auto-organisation et de récursivité, pour passer de la représentation au sens 2 à la représentation au sens 1, et à la naissance d'un sujet ?.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

et même dans l'intentio scolastique - que dans l'intentionnalité cognitive, qui n'est qu'un habillage de la théorie du reflet. Par exemple, il y a toujours dans l'intentionnalité phénoménologique, plus ou moins explicité, de l' » intentionnel » au sens de l' » intention de ». C'est d'ailleurs le seul sens reconnu dans la langue courante. Il suffit d'ouvrir le vieux Littré ou le dernier Robert pour voir l'intentionnalité définie comme le caractère de ce qui est intentionnel au sens ordinaire : ce qui a été fait avec intention [373] . Nous verrons que les cognitivistes, philosophes ou chercheurs, préfèrent couper l'» intentionnalité » de l'» intention » et de l' « intentionnel », pour la rattacher à l' » intension » des logiciens. Car l'intentionnalité ordinaire, celle qui renvoie au sujet, à son projet, ses motifs et il faut bien le dire, bien que ce mot ait quasiment disparu du vocabulaire psychologique contemporain, à sa volonté, celle-là est beaucoup plus difficilement naturalisable.

La notion d'origine scolastique d' » intentionnalité », portée par la vague des sciences cognitives connaît donc un formidable regain d'actualité, mais dans une interprétation tout à fait différente de celle de la phénoménologie. Si l'intentionnalité y est sans cesse poursuivie, questionnée, c'est plutôt dans une orientation héritée du positivisme logique, à l'opposé de celle de la phénoménologie. Elle est chez eux analysée sous l'angle de la vérité du langage, de la valeur logique de ses propositions. Elle y est, nous semble-t-il, réduite à la « référentialité » [374] . Il semble que les penseurs, gnoséologues ou épistémologues, du cognitivisme, espèrent faire un jour coïncider ces deux intentionnalités, et par l'analyse logique des propositions, atteindre l'ouverture au monde de la phénoménologie husserlienne. Ainsi avec une bonne syntaxe, on pourrait permettre aux machines de penser le monde. On aurait pratiquement naturalisé l'intentionnalité. Enfin « une » intentionnalité…

Dans les pensées inspiratrices du projet cognitiviste on invoque souvent le rasoir d'Occam. Mais plus cette pensée avance et se développe, plus la subtilité des analyses qu'on y mène débouche parfois sur une obscurité qui fait regretter la simplicité cartésienne (c'est en cela peut-être qu'elle est la plus proche des débats scolastiques). Aussi limiterons-nous ici notre propre ambition à rappeler simplement ce qu'est l'intentionnalité dans l'une ou l'autre école de pensée, à leur projet fondamental, avant que la multiplicité des querelles ne vienne tout embrouiller.

Dans un premier temps examinons ce que Brentano et Husserl ont voulu faire de

373 **« Intentionnalité**", de *intentionnel*. Psychol. Caractère d'une attitude psychologique intentionnelle, adaptée à un avenir proche, à un projet. Pour le Robert historique de la langue française, intention, d'abord écrit «intencion", est emprunté au latin classique intention, dans le sens général de «tension", «action de tendre", attention", «effort vers un but", «volonté", et «intensité", et dans deux sens plus tecnhiques, en réthorique et dans le latin scolastique, c'est ce dernier seul, plus technique qui a éveillé l'"intention" des cognitivistes.

374 Il peut paraître paradoxal de vouloir utiliser une pensée considérée tout de même par beaucoup comme un idéalisme, je veux parler de celle de Husserl, à un projet de «naturalisation" de l'esprit. Mais d'un autre point de vue qu'y a –t-il de plus idéaliste, solipsiste, que la «pensée" d'un ordinateur. C'est même tout le problème de l'ordinateur. D'où peut-être cette idée que l'intentionnalité qui «évite" (?) à la phénoménologie de tomber dans l'idéalisme, en préserverait les computers ? Quant aux «référents" de Frege, ce sont aussi des objets «idéaux" - et non pas les objets «naturels"-, dont justement Frege veut protéger l'"idéalité" de tout réductivisme «naturaliste".

en vertu de la loi du droit d'auteur.

cette notion. Par intentionnalité Brentano voulait mettre en évidence le fait que la conscience est toujours conscience de quelque chose. Déjà chez les scolastiques l'intentionnalité était – mais pas seulement - ***« actus mentis quo tendit in objectum*** » [375] . L'intentio désignerait ainsi la propriété des choses mentales de porter sur des objets extérieurs. Si on limite cela à la simple affirmation d'une relation, on devine déjà en quoi cette intentionnalité là peut convenir aux sciences cognitives, et ce qui la rend « naturalisable » ; n'importe quel système physique est en relation et réagit aux changements extérieurs. Parle-t-on pour autant de l'intentionnalité d'un système physique ?

Il est certes vrai que Husserl a mis lui-même l'accent sur ce sens dans le but de lutter contre le mentalisme de la psychologie et affirmer que l'esprit (il parle de la conscience et ce n'est pas sans importance car il s'agit d'un sujet transcendantal) n'est pas un contenant enfermant des représentations mentales. C'est sans doute cette conjonction chez Husserl du refus d'un monde psychique intérieur, et d'une possibilité d'interpréter l'intentionnalité simplement comme la propriété du « mental » d'être en relation avec des objets extérieurs – d'avoir des référents pour parler comme Frege- qui en fait un concept particulièrement attractif pour le programme cognitiviste de naturalisation de l'esprit. Seulement nous verrons plus loin que, d'une part, l'intentionnalité n'est pas que cela chez Husserl, puisqu'elle est aussi donatrice de sens, et d'autre part, que s'il en avait fait une arme contre le « psychologisme » c'est parce que ce psychologisme se proposait déjà de « naturaliser » l'esprit [376] . L'expression « naturaliser l'intentionnalité » lui serait apparue comme une trahison absolue de sa démarche.

Et même les scolastiques, dont les cognitivistes paraissent souvent philosophiquement plus proches qu'ils ne le sont des phénoménologues, entendaient autre chose par l'intentio. Elle est déjà connotée chez eux par l'idée d'intention au sens du langage ordinaire, c'est à dire de projet, de dessein. Heidegger [377] , cité par J.F. Courtine [378] nous rappelle que la scolastique parle de l'intentio de la volonté (voluntas) : ***« elle (la scolastique) ne parle d'intentionnalité qu'en référence à la volonté. Elle est très loin d'accorder l'intention aux autres comportements du sujet ou même de concevoir dans son principe le sens de cette structure. C'est donc une erreur tant historique que doctrinale que de dire, comme cela est courant aujourd'hui, que la théorie de l'intentionnalité est une théorie scolastique*** ». Heidegger le dit, qui était un excellent connaisseur de la philosophie scolastique. J. F. Courtine, bien qu'en désaccord avec

[375] Selon le Vocabulaire de Lalande intention vient de in tendere et a deux sens : le sens que nous dirons courant : le dessein, la fin, et ce sens spécifique propre aux scolastiques - qui aurait inspiré Brentano - : l'application de l'esprit à un objet de connaissance «actus mentis quo tendit in objectum" (intentio formalis), mais aussi le contenu même de pensée auquel l'esprit s'applique, «objectum in quod" (intentio objectiva). (Traduits dans la langue de la phénoménologie, ce serait la noèse, l'acte, et le noème, l'objet, la représentation).

[376] Voir aussi le chapitre du premier livre sur Canguilhem.

[377] Heidegger, élève de Husserl, fait de tout comportement, une *orientation-direction sur* (sich Richten-auf).

[378] « Histoire et destin phénoménologique de l'intentio », « L'intentionnalité en question », Vrin, 1995.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Heidegger sur l'intentionnalité [379] , confirme cependant que pour comprendre l'intentionnalité chez Brentano, c'est à Aristote qu'il faut revenir, plutôt qu'à la philosophie du Moyen-Age. La preuve en est que Brentano ne traitait jamais d'intentionnalité dans ses cours de philosophie médiévale, et n'y parlait de l'intention qu'en rapport avec la volonté et ses fins. Quand il introduit véritablement l'intentionnalité au sens que nous avons retenu parce qu'il influença Husserl, dans sa Psychologie, c'est dans une perspective aristotélicienne, et lui aussi pour réagir contre la psychophysiologie, une psychologie positive qui prétendait traiter les phénomènes mentaux comme les choses de la nature, une science naturelle donc.

Abandonnons ces querelles subtiles sur le sens scolastique de la notion [380] , mais en gardant en mémoire que chez eux l'intentio était aussi dessin ou volonté, (***»*** ***intending*** »). Et venons-en aux ambiguïtés de cette notion chez Husserl, puisque c'est seulement sur la base de ces équivoques que le projet de naturalisation de l'intentionnalité a pu se développer,.

Nous l'annoncions plus haut, il y a une ambiguïté essentielle dans le projet de Husserl. Il faut se souvenir que la phénoménologie est née en réaction aux excès d'un psychologisme empiriste (associationniste alors) et « naturaliste ». Pour Husserl, nous avons eu l'occasion de le rappeler dans un autre chapitre, il s'agissait de lutter contre la réduction de la vérité, en particulier la vérité mathématique, à une simple valeur de convenance. Or pour lui la vérité d'une proposition mathématique ne peut pas être réduite simplement à un événement psychologique (telle est la thèse des ***« Recherches logiques*** », contre l'utilitarisme de J.S. Mill). Il est donc facile d'inférer du refus de ce réductionnisme psychologiste par Husserl, ce que serait sa position sur toute forme de réductionnisme positiviste ou matérialiste. Il est facile d'imaginer comment il aurait jugé les objets mentaux de J.P. Changeux. Tout projet de « naturalisation » des pensées, comme le projet actuel de naturaliser l'intentionnalité, va à l'encontre de l'objectif de Husserl, et ne peut user implicitement de sa caution en utilisant ses concepts. Certes il n'est pas propriétaire du terme, qui peut être utilisé dans d'autres contextes avec d'autres sens [381] , encore faudrait-il dissiper ces ambiguïtés.

[379] Il y a bien deux sortes d'intentio chez les scolastiques : une intentio d'ordre cognitif –celle qui intéresse bien évidemment les cognitivistes -, et une intention de l'ordre du vouloir -mais qui, elle, poserait des problèmes d'une autre ampleur à une pensée naturaliste au sens de matérialiste et/ou déterministe-.

[380] Encore une fois les développements actuels sur l'intentionnalité rappellent le temps des querelles sur les universaux, Porphyre, Boèce, les intentions premières et les intentions secondes... mais sans hélas l'exotisme et la poésie donnée par l'éloignement (Où sont donc Abélard et son Héloïse?), plutôt les «barbouillamenta scoti" moqués par Rabelais (qui ne visait sans doute pas Duns Scot, mais un homonyme enseignant en Sorbonne). Encore un mot pour rappeler que le champ de la réflexion scolastique n'est pas la pensée humaine, mais la pensée de Dieu, ce qui peut expliquer bien des difficultés. Le Moyen-Âge est chrétien, les scolastiques sont des religieux, franciscains ou dominicains.

[381] Nous parlerons plus loin de l'intentionnalité dans la philosophie analytique. Elle y a pris un autre sens, qu'on peut dire post-frégéen. Il y a pourtant des positions communes entre Frege et Husserl, qu'il influença, leur platonisme mathématique par exemple et leur refus du psychologisme. Mais une intentionnalité passée par Frege puis l'empirisme logique, n'a plus le même sens.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Nous devons cependant reconnaître en même temps qu'il y a bien chez Husserl un refus des images mentales, un refus de l'intériorité, qui pourrait cautionner la tentative d' » éliminer » la psychologie, ce penchant congénital des sciences cognitives. Cette position phénoménologique est très bien expliquée dans une des réponses que fait P. Ricoeur, traducteur de Husserl et encore phénoménologue, même s'il n'est pas que cela, à J. P. Changeux. Ainsi, à la page p.128 de leur livre commun on le voit associer dans une même critique la psychologie aux neurosciences : ***« votre modèle (dit-il) présente le même défaut que celui des psychologues, qui construisent dans des conditions de scientificité définie au sein de leur discipline une conception de la représentation comme image mentale « intérieure » -dans la tête, comme l'on dit- de la réalité extérieure, elle-même toute faite et toute donnée au niveau de la connaissance du monde physique. J'aimerais montrer ce qui manque à cette représentation par rapport à l'expérience complète et complexe, par rapport à ce que j'appelle « l'expérience phénoménologique». J'aimerais montrer quel est dans ce domaine l'apport de la phénoménologie par rapport à la psychologie. En effet, pour moi la distinction n'est pas tellement entre la psychologie et les neurosciences. La rupture est peut-être déjà entre la psychologie et l'expérience phénoménologique. La notion d'objet mental a été utilisée par les psychologues avant que vous ne l'utilisiez. Vous avez transplanté dans le domaine des neurosciences une notion qui elle-même est un construct du psychologue. Construit par rapport à quoi ? D'abord par rapport à la notion d'intentionnalité. La conscience n'est pas une boîte dans laquelle il y aurait des objets. La notion de contenu psychique est justement un construit par rapport à l'expérience d'être dirigé vers le monde et donc d'être hors de soi dans l'intentionnalité. Je suis au monde dans un rapport très particulier, celui d'être né dans ce monde, d'être en situation. La grande avancée de la phénoménologie a été de refuser le rapport contenant/contenu qui faisait du psychisme un lieu. Ainsi, je n'accepte pas du toute la conception qui fait de l'"esprit" (je mets le mot entre guillemets) un contenant avec des contenus."***

Nous pouvons partager en partie cette critique de P.Ricoeur. L'esprit n'est pas un contenant avec des contenus [382] . Prise un peu trop à la lettre, cette idée conduit souvent les psychologues à des errements. Les pensées ne sont pas des « objets » dans une boite. Comme le disait Merleau-Ponty dans la *Phénoménologie de la perception*, le monde est le milieu naturel et le champ de toutes nos pensées. La vérité n'habite pas seulement l'homme intérieur, l'homme est du monde, c'est-à-dire que c'est dans le monde qu'il se connaît. Dans le monde et ajouterons-nous dans sa relation aux autres. Mais nous refusons la conclusion immédiate de Merleau-Ponty qu' ***» il n'y a pas d'homme intérieur »***. Il y a bien heureusement un homme « intérieur ». Pas au sens de la physique évidemment : personne, aucun sujet, ou alors c'est qu'il est malade, ne pense l'homme intérieur comme un homme à l'intérieur de lui.

Il ne faudrait pas que les phénoménologues se trompent d'adversaire. On voit bien à travers ce rappel des positions de Brentano, Husserl, Ricœur, Merleau-Ponty, combien il peut être facile d'utiliser l'intentionnalité phénoménologique, pour cautionner l'élimination de la psychologie en tant que telle, en naturalisant l'esprit, ce qui, pour le coup, est

[382] Nous avons déjà développé cette critique en 1994 dans un article sur les dysharmonies cognitives.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

antinomique du projet phénoménologique. Dans ce combat contre l'esprit la psychologie ne représente que la première ligne à détruire ; c'est au final la phénoménologie elle-même qui serait abattue (comme on l'a vu avec J. Lacan). On peut se demander alors pourquoi des philosophes se prêtent à ce jeu. Une des réponses plausible est que cette alliance de circonstance se fait sur un objectif partagé : se débarrasser enfin de cet être hybride, ce Protée qu'est la psychologie, pour rester chacun maître chez soi. Philosophie et neuro-sciences chacun chez soi aujourd'hui, comme hier philosophie et médecine. Aux premiers le règne sans partage sur la conscience transcendantale, aux seconds les phénomènes psychophysiologiques. Pourtant, comme nous l'avons déjà dit, ce sont les zones frontières qui sont les territoires les plus intéressants. Et c'est là que nous vivons, nous psychologues, et nous pauvres humains.

Encore un mot. On ne peut parler des rapports de la phénoménologie et des sciences cognitives, sans évoquer Gibson (1979) et sa notion d' » affordance », car cette notion d'inspiration ouvertement phénoménologique a pris de l'importance dans les débats au sein des sciences cognitives. Il nous semble qu'elle nous fournit un bon exemple d'utilisation naturalisante de l'intentionnalité. Chez Gibson la représentation est liée à l'intentionnalité, mais celle-ci est entièrement extériorisée. Ce sont les objets du monde qui appellent nos actes. L'affordance c'est la potentialité pour l'action par laquelle tel objet de notre environnement s'offre à nous. Il retire donc l'intentionnalité au sujet, pour la transférer réellement dans la nature. Les intentions sont déjà présentes dans le monde naturel, nous ne faisons qu'y répondre (ou faut-il dire nous y harmoniser [383]). Certes il en est bien ainsi parfois, mais penser c'est être capable de changer notre regard sur le monde. Voilà un exemple de ce que l'on risque quand, partant d'un refus « phénoménologique » de l'intériorité, on met les significations dans le monde. En plaçant l'intentionnalité dans la nature, on la « naturalise» de fait.

Naturaliser l'intentionnalité.

Le projet de naturaliser l'intentionnalité a été longuement analysé par Elisabeth Pacherie dans son livre « ***Naturaliser l'intentionnalité*** » (1993). Selon elle, les sciences cognitives ***« cherchent à élaborer une théorie du mental qui fournisse des propriétés de l'esprit une explication qui soit acceptable d'un point de vue naturaliste*** », c'est-à-dire avec les objectifs et selon les méthodes des sciences naturelles. Si l'on considère que l'intentionnalité est la caractéristique essentielle du mental [384] , alors ***« la crédibilité des sciences cognitives dépend en grande partie du traitement qu'elle propose de l'intentionnalité. Si, comme le postulent ces sciences, l'esprit humain***

[383] Sur les causes de cette «harmonisation", on invoque ordinairement l'évolution à quoi l'on attribue le rôle que jouait la Providence dans le monde pastoral de Bernardin de Saint-Pierre.

[384] C'est ainsi que Brentano différenciait la conscience des autres choses, celles qui relèvent d'une approche naturaliste. Faut-il redire qu'il s'agissait pour Brentano de réagir contre le projet d'une psychologie positive dont le modèle serait la psychophysiologie. Comme le rappelle J. F. Courtine dans l'article déjà cité : « la délimitation des phénomènes psychiques présuppose ainsi comme allant de soi la distinction cartésienne de la *res cogitans* et de la *res extensa* et l'idée que l'âme est plus aisée à connaître que le corps"(p. 20).

en vertu de la loi du droit d'auteur.

est un système matériel, elles se doivent d'expliquer comment un tel système peut représenter le monde et agir en fonction de ses représentations » (Introduction, p.XII). Se représenter le monde et agir en fonction de ces représentations : les deux aspects de l'intentionnalité semblent bien pris en compte ici. La question est de savoir si un système « matériel » [385], peut le faire comme nous le faisons.

Joëlle Proust [386] donne une orientation plus précise mais plus limitée à ce projet : ***« naturaliser l'intentionnalité suppose que l'on explique la capacité qu'a un état neuronal de représenter un état de choses extérieur de manière purement causale*** » (p.313). L'intentionnalité doit être expliquée par la simple causalité (physique), mais comme elle semble limiter son objectif de naturalisation à l'intentionnalité 1, la simple corrélation, le lien causal entre l'état extérieur et l'état neuronal, ne devrait pas poser vraiment de difficulté. (Voir les discussions précédentes : se représenter le monde est-ce simplement refléter le monde ou ce qui est le fond de la pensée phénoménologique lui donner un sens ?). Après tout les premières tortues cybernétiques comme beaucoup des robots qui leur ont succédé, dotées de capteurs et mobiles étaient capables d'agir dans le monde en fonction de leurs « représentations », de façon purement causale. Encore faut-il s'entendre sur ce qu'on entend par agir. Le mot Action, comme le mot représentation, a un double sens. Quand on parle de l'action humaine on entend quelque chose d'essentiellement différent de l'action au sens de la physique? On le voit clairement à ce que dans le premier cas on peut lui substituer le mot « Acte ». L'action humaine, l'acte implique une intention. [387]

À coté de l'intentionnalité comme simple écho interne des évènements du monde des choses, et dont on veut bien admettre que même des machines puissent être dotées, il y a une autre intentionnalité propre aux êtres vivants mais particulièrement complexe chez l'homme [388], et qui est d'un autre ordre. Le sens que nous donnons au monde est fonction de notre projet et de notre histoire, de nos « intentions » conscientes ou inconscientes. On conçoit bien que celle-là soit autrement difficile à naturaliser. Comment expliquer qu'au lieu d'être simplement marqué (l'intentionnalité 1, c'est tout simplement la sensation) par un événement extérieur, et d'y réagir par un acte moteur (schéma de l'acte

385 «matériel", pour dire que l'explication doit être matérialiste. La question soulevée n'est pas de savoir si l'homme est un système matériel, il l'est, il répond aux lois de la physique. Mais n'est-il que cela. Nous ne faisons que soulever des questions ici pour souligner fortement les limites du projet de naturalisation de l'esprit, quels que soient les détours compliqués qu'il emprunte, nous ne répondrons certainement pas aux questions sur la nature des relations entre le corps et l'esprit, pour lesquelles des esprits aussi brillants qu'Edelmann, Penrose, Eccles, n'ont à proposer que de pures hypothèses, que rien de «matériel" ne peut étayer.

386 «Causalité, représentation et intentionnalité" in *« L'intentionnalité en question"*, Paris, Vrin, 1995

387 Action, selon le Petit Robert, édition de 1993, «1-Ce que fait quelqu'un et ce par quoi il réalise une intention ou une impulsion 2-Fait de produire un effet, manière d'agir sur quelqu'un ou quelque chose (...); 3-Effet de l'ensemble des forces exercées par un système sur un autre". Dans le Petit Larousse, c'est le sens physique qui est placé en premier : «Manifestation d'une force agissante (...)Occupation, mouvement, activité (...)Manifestation de la volonté...".

388 Qu'on pense à ce que tout ce que notre propre histoire culturelle apporte comme enrichissement à nos aventures amoureuses. Les moralistes ont moqué cela. La réalité psychique se situe pourtant quelque part là, entre les dupes et les non-dupes.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

réflexe qui se passe de l'intériorité et nous ramène au behaviorisme), l'homme agisse en fonctions de raisons et d'intentions qui semblent avoir leurs propres développements ?

Un chercheur comme Dretske (selon J. Proust) a cependant pensé pouvoir passer de l'intentionnalité au sens 1, comme simple représentation (un calcul informatique ou l'activation d'un réseau de neurones « représentant » un état de choses extérieur), à l'intentionnalité au sens proprement psychologique comme projet [389] . Citons ici J. Proust : ***« parmi les tentatives récentes de naturaliser l'intentionnalité, celle de Dretske (1988) est généralement considérée comme la plus novatrice. Son originalité réside dans le fait qu'elle conjugue à l'ambition de fournir une explication naturaliste de l'intentionnalité l'espoir de dériver les capacités causales d'un organisme doué d' intentionnalité du contenu représenté par les états internes correspondant de cet organisme. En d'autres termes, Dretske voudrait montrer pourquoi dans le cas où un organisme dispose de la capacité de former des représentation, les causes qui le font agir sont en même temps des raisons de son action.*** ». [390] Il s'agirait donc de faire le passage des causes aux raisons, car qui dit raison, dit implicitement intentionnalité au sens 2, celui des intentions.

Dretske nous dit donc que si les représentations sont causes de notre action, elles sont aussi des raisons. Il y a certes des zones de recouvrement entre les causes et les raisons. Il y a des énoncés où le remplacement du mot cause par le mot raison ne change pas le sens. Cependant il y a une différence entre une cause non intentionnelle et une raison d'agir intentionnelle. [391] Encore une fois s'il s'agit simplement de reconnaître qu'il y a une relation causale (qu'on veut bien laisser appeler « représentation ») entre un état de choses extérieur et un état neuronal, chacun l'admettra sans difficulté. Nous conviendrons aussi d'une relation causale entre un état neuronal et un comportement extérieur de l'individu. Pour autant on n'a pas beaucoup dépassé les explications en termes d'arc réflexe. Nous admettons bien volontiers la validité de telles analyses pour expliquer certains coups de poing en réplique à d'autres ; mais qu'on puisse ramener les « raisons » psychologiques des comportements humains à des explications causales, au sens des causes dans les sciences physiques, nous en doutons. Dretske en doute lui-même. Il reconnaît que l'intentionnalité qu'il faudrait arriver à naturaliser, ce n'est pas la simple relation causale entre un évènement dans la nature et un évènement dans l'organisme. Il faut, dit-il, que l'événement interne ait une fonction de représentation.. Quand on dit « fonction de représentation », ne signifie-t-on implicitement plus que la

[389] C'est à dessein que nous utilisons le mot projet qui nous paraît –jusqu'à quand ?- plus capable de spécifier l'intentionnalité humaine. Il est en effet devenu courant de parler de but ou d'objectif à propos des instructions données à un programme d'ordinateur. Ce but c'est évidemment celui voulu par le programmateur, ce n'est pas celui du logiciel.

[390] Article cité, p. 312.

[391] Rappelons les quatre causes d'Aristote (Métaphysique, I, 3 , 983a) : 1-la cause formelle (traduction littérale : l'essence, l'être ce qui était, la forme, le modèle); 2-la cause matérielle (littéralement : la matière, la substance) ; 3-la cause efficiente (littéralement : le principe du mouvement) ;4-la cause finale (littéralement : le « ce pourquoi », le bien, la fin). La cause au sens des sciences naturelles c'est la cause efficiente. La raison c'est la cause intentionnelle ou finale, là c'est l'intention, le but visé, qui est la cause de l'action. Ce que nous a appris Freud c'est que nos intentions pouvaient nous être cachées, non qu'il n'y en a pas.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

simple corrélation – la fonction mathématique -. N'entend-on pas que l'évènement interne a acquis un sens particulier, le sens d'une représentation, c'est-à-dire d'une représentation pour quelqu'un. Mais du coup cette intentionnalité-là paraît beaucoup plus difficile à naturaliser. Dretske reconnait qu'il ne peut y avoir intentionnalité au sens plein que pour un sujet individuel. L'évolution dit-il ne peut suffire à expliquer l'intentionnalité humaine. Il n'y a pas d'intentionnalité selon lui sans apprentissage individuel, sans histoire particulière dans un contexte singulier. Pour passer de l'intentionnalité au sens 1 à l'intentionnalité au sens 2, nous ne pouvons donc plus compter sur les lois générales des sciences naturelles. Autant dire que l'intentionnalité au sens plein, implique le recours à l'histoire de l'individu, à sa psychologie, bref nous oblige à sortir du champ d'explication des sciences « naturelles ». On voit alors la difficulté du projet qui vise à la naturaliser.

La naturalisation de l'intentionnalité. La voie de l'analyse du langage.

Certains chercheurs en sciences cognitives ont pensé trouver dans la philosophie analytique, philosophie marquée surtout par un projet réductiviste, les instruments de pensée qui leur permettraient de construire leurs modèles.

On considère habituellement que la philosophie analytique est née à partir de Frege. [392] Selon J. G. Rossi [393] , ***« le terme de philosophie analytique est couramment utilisé pour dénommer les recherches philosophiques conduites depuis le début du siècle, principalement dans les pays anglo-saxons, et qui sont toutes, à des titres divers, concernées par l'analyse du langage ». Quelle que soit la diversité d'approches des auteurs les plus connus de ce courant Frege, Carnap, Russell, Wittgenstein, Ryle, ils ont pour objectif commun de chercher les solutions des problèmes philosophiques en effectuant une analyse du langage*** ». Quoi de plus naturel que les sciences cognitives se soient tournées vers ces auteurs animés d'une foi positive, qui tentait de ramener la pensée à des atomes logiques, et donc à du calcul symbolique. Si, au terme de l'analyse, l'on pouvait exprimer l'intentionnalité de l'esprit, par un calcul symbolique (du syllogisme au calcul des fonctions), alors s'ouvrirait la possibilité d'en doter les machines de l'intelligence artificielle. C'est une des raisons qui expliquent le succès des « attitudes propositionnelles » de Russel dans les discours des sciences cognitives. C'est le dernier point qui nous reste à traiter. Il porte sur la possibilité de la traduction de l'intentionnalité en termes d' » attitudes propositionnelles ».

Si nous nous ouvrons le ***« Grand dictionnaire Larousse de la Psychologie »*** (1991) à l'article « intentionnel », nous trouvons, après mention du sens ordinaire, ***« qui***

[392] Frege, un des fondateurs avec Peano de la logique moderne, a eu l'ambition de retrouver et de transcrire dans une Begrifsschrift, une «idéographie" -le terme est emprunté à Leibniz -, littéralement une «écriture des idées", la langue pure de la pensée (L'opuscule consacré à la «Begriffsschrift" a pour sous titre «Langue par formules de la pensée pure"). On oublie trop souvent que l'idéographie est une langue idéale, faite pour des objets – des référents- idéaux, et dans laquelle Frege n'a jamais pensé qu'on puisse traduire la langue ordinaire et tout ce qu'elle exprime. Le terme de «langue de la pensée" ne doit pas tromper, ce ne peut être la langue de la psychologie, ce ne l'était pas pour Frege.d'intentionnalité donc- entre parole et écriture. (Sources : G. Rossi, J. Lacoste *« La philosophie au Xxème siècle"*1988. Article «Frege" de l' «*Encyclopaedia Universalis*", 1970, t. 7, p. 375-377.

[393] « *La philosophie analytique* », PUF, 1989, p.3.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

est soumis à une intention, à un but », le sens proprement spécialisé qui suit. Est intentionnel ce ***« qui concerne le contenu d'une pensée, d'un acte cognitif »***. C'est, précise plus loin l'auteur de l'article, J.F. Le Ny, « le complément d'une « attitude propositionnelle ».

Au départ la notion d' » attitude propositionnelle » est née de la constatation de difficultés dans l'analyse logique de certaines expressions complexes dont la « valeur de vérité » ne répond pas au principe d'extensionnalité, c'est à dire n'est plus une fonction de vérité des propositions qui la composent [394] . L'explication donnée était que la première partie de l'expression exprime une « attitude » vis-à-vis de la proposition qui suit et de son contenu. C'est ainsi que, dans la philosophie anglo-saxonne, le mot d'intentionnalité en est venu à caractériser les « états mentaux » exprimables par des « attitudes propositionnelles » [395] c'est-à-dire des propositions précédées d'une « attitude » : « je crois que », « je désire que », « je crains que », « je veux que » suivi d'une proposition (Par exemple « je crois que Pierre est venu » est décomposable en une proposition « Pierre est venu » et une attitude propositionnelle « Je crois que ») [396] . L'attitude propositionnelle paraît permettre le passage de l'intentionnalité 1 (la capacité d'un calcul ou d'un réseau neuronal de « représenter » un état de choses extérieur) à l'intentionnalité 2, en ceci qu'elle fait intervenir comme nous allons le voir les croyances et les désirs, intégrant ainsi (mais de quelle façon ?) les expressions de la psychologie naturelle.

Pour J. Fodor (1987) p.321: ***« prendre les attitudes propositionnelles au sérieux c'est les considérer comme causes du comportement ».*** Voici par exemple comment E. Pacherie (1993) traduit les comportements intentionnels de la psychologie naïve. Nous

[394] L'extension d'une expression renvoie à sa «référence («bedeutung") par opposition à son intension qui renvoie au sens («sin"). Ce qui est désigné par «intension c'est tout simplement la «compréhension"de la logique classique, ie la définition. Dans les propositions complexes, parfois la valeur de vérité est sauvée quand on subtitue à une proposition une autre ayant même référence (extension), parfois pour que la vérité soit sauvée il faut que la proposition substituée réponde aux deux conditions de référence et de sens. (C'est le débat lancé à partir de la question de Russell : la proposition «l'actuel roi de France est chauve" a-t-elle un sens?). (Notez que l'intensionnalité d'une proposition complexe –ie même référence et même sens- n'est qu'une caractéristique des propositions intentionnelles –attitudes propositionnelles-).

[395] On peut classer les états mentaux en deux catégories, les qualia, états non représentationnels, ceux qui sont accessibles seulement au seul sujet, non partageables (ma douleur est la mienne, ou encore, nous voyons tous les deux du rouge, mais ma sensation de rouge n'est pas la votre), et les états mentaux représentationnels traduisibles en attitudes propositionnelles et communicables. Mais précisons que pour Frege, les propositions, les pensées, sont des réalités objectives d'un monde idéal. Elles ne sont pas des « contenus » de la pensée. « Penser, ce n'est pas produire des pensées, c'est les saisir ». « Une proposition ne cesse pas plus d'être vraie quand je n'y pense pas, que le soleil n'est anéanti quand je ferme les yeux. Sinon on se verra obligé de faire entrer en ligne de compte la teneur en phosphore du cerveau dans la preuve du théorème de Pythagore ». On voit que ces pensées ne sont pas « naturalisables ». On pourrait dire que tout le projet de Frege est de préserver les pensées –disons les propositions considérées du point de vue logique- de l'empirisme et du subjectivisme, de refuser de les voir naturalisées. Il laisse à J. S. Mill son « arithmétique de navettes et de cailloux ». (« Grundlagen der Arithmetik ». Trad. fr. Seuil, 1969).

[396] L'expression «attitude propositionnelle est un composé, dont l'élément d'ambiguité réside dans le terme attitude (l'attitude c'est entre cognitif et affectif). Avec l'expression d'"attitude propositionnelle", on feint de se situer dans la pure analyse du langage, alors qu'on y maintient implicitement de la psychologie.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

allons reprendre ici une partie de son premier chapitre ***« Psychologie ordinaire et intentionnalité »***. Après avoir rappelé l'existence d'une psychologie naturelle efficace chez les humains (cette ***« pratique universellement répandue chez les humains qui consiste à décrire, expliquer et prédire le comportement humain (et dans certains cas animal) en termes d'interactions entre croyances, désirs et intentions, toutes attitudes que les humains s'attribuent les uns aux autres d'une manière apparemment spontanée*** », p.3-4), voici comment elle traduit l'efficace intentionnelle des attitudes propositionnelles (comment on passe de l'intention à l'action). Elle donne trois exemples. Nous retenons seulement le premier (p. 4):

« (A) X désire faire plaisir à sa femme. X. croit que s'il offre des fleurs il fera plaisir à sa femme. Donc X. offre des fleurs à sa femme » [397]

Suit un commentaire logique (p.5-6) en termes d'extensionnalité et d'inten(s)ionnalité, d'où il semble ressortir que les attitudes propositionnelles en entrant dans des implications logiques deviennent des « causes » physiques : donc X. passe à l'acte et offre des fleurs à sa femme. Mais nous savons bien que les comportements humains ne sont pas si rationnels –cf. plus haut- et qu'il n'est pas si sûr que, même si Monsieur X. désire faire plaisir à sa femme, et même si Monsieur X. croit que s'il offre des fleurs à sa femme il lui fera plaisir, la justesse du de la déduction le fera passer à l'acte. (Ne devrait-on pas d'ailleurs se demander comment un jeune enfant qui n'a pas encore accédé à la logique propositionnelle peut en venir à vouloir offrir des fleurs à sa mère ?).

Nous ne discutons pas de la valeur de ces analyses, qu'au demeurant E. Pacherie ne reprend que pour interroger leur capacité à permettre une naturalisation de la psychologie naïve. Nous voulons simplement faire apparaître à quel point la naturalisation de l'esprit est immédiatement inséparable de sa dénaturation. Le langage de la psychologie « naturelle » passé à la moulinette de l'atomisme logique, en ressort dénaturé. La langue de la logique (la langue de la pensée pure) n'est pas la langue vivante, celle des échanges et des interactions entres hommes, forcément ambiguë et floue.

Voyons comment se passe cette dénaturation du discours psychologique naïf. Après avoir défini comme on l'a dit ci dessus la psychologie ordinaire, définition à nos yeux naïfs suffisamment exacte et naturellement compréhensible, E. Pacherie fait bifurquer son analyse. Jusqu'alors la psychologie naïve est décrite dans les termes du langage ordinaire. Dès le paragraphe suivant, c'est un autre langage que le lecteur découvre, en fait un mélange de langage naturel et de jargon spécialisé : ***« on peut classer les états mentaux dont s'occupe la psychologie ordinaire en deux catégories : la première comprend les états mentaux appelés qualia par les philosophes… »***, puis viennent les « attitudes propositionnelles » dont nous avons parlé plus haut, tout ceci pour aboutir à ce genre de proposition d'E. Pacherie : ***« la psychologie ordinaire attribue aux attitudes propositionnelles des propriétés sémantiques »*** (p.5), ou encore : ***» la psychologie ordinaire ne postule pas simplement que les attitudes***

[397] ***C'est d'Aristote qu'est héritée cette formalisation syllogistique («Ethique à Nicomaque", VII, 5). Mais, comme le remarque R. Ogien, «Aristote s'était bien gardé de donner un sens trop précis au syllogisme pratique. Il était loin d'ignorer toutes les difficultés que pouvait entraîner un parallèle étroit entre raisonnement théorique et raisonnement pratique. Le syllogisme tel qu'il est généralement interprété est une créature des exégètes" («Pourquoi est-il si difficile de «naturaliser" l'action", in J.L. Petit 1997)***

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

propositionnelles, d'une part jouent un rôle causal dans l'explication du comportement et, d'autre part ont un contenu, mais elle postule que c'est en vertu de ce contenu qu'elles ont un rôle causal. Autrement dit aux relations logiques entre contenus d'états mentaux correspondent des relations causales entre les états mentaux porteurs de ce contenu »(p. 6).

Au lieu de clarifier le langage, ce genre de discours introduit d'évidence une confusion en mélant les niveaux d'analyse. La psychologie ordinaire ne dit rien évidemment des attitudes propositionnelles. Elle ne voit pas dans des implications logiques la cause des actions humaines, mais dans des intentions. Le fossé n'est pas comblé par des discours bilingues mêlant les mots de la psychologie naïve et les concepts de la philosophie analytique. La traduction d'un langage à l'autre ne peut s'opérer ainsi. Pour autant cet échec de traduction ne nous paraît pas obérer la validité de la psychologie naïve (bien au contraire avons-nous envie d'ajouter ; nous pourrons en vérifier l'effet dans notre troisième partie quand nous parlerons de l'efficace des métaphores). Nous ne pensons pas que le langage de cette psychologie puisse être traduit en atomes élémentaires. Pas plus que nous pensons qu'elle dépende de la capacité des concepts de la neurobiologie à la traduire, comme E. Pacherie le dit (p. 37): ***« La validité des concepts de la psychologie ordinaire dépend elle aussi de leur compatibilité avec les concepts de la neurobiologie*** ». Pour nous, il y a plus de vérité dans la proposition inverse. Pour le psychologue, provisoirement et jusqu'à nouvel ordre, le langage de la psychologie naturelle est valide et opérant. La difficulté éprouvée à le traduire dans les termes élémentaires de la philosophie analytique ou des neurosciences ne suffit pas à l'invalider. Jusques encore, c'est la validité de telles traductions –et donc l'application de l'analyse du langage à la psychologie- qui est en cause, pas la validité de la psychologie naïve.

Une question que nous n'avons pas encore abordée quant à l'intentionnalité est celui du lien entre l'intention et l'action. C'est un débat très complexe qui nécessiterait de longs développement pour un bénéfice mineur dans le cadre de notre thèse. Nous nous en tiendrons à deux remarques. Dans la définition d'E. Pacherie citée en début de cette analyse, naturaliser l'intentionnalité, c'est expliquer, avec les concepts et les méthodes des sciences naturelles comment nous nous représentons le monde et comment nous agissons. Et donc une façon simple de naturaliser l'intentionnalité est tout simplement de la faire disparaître comme cause de l'action. Si l'intentionnalité au sens psychologique (sens 2, telle intention est la cause – raison - de mon action, je fais cela dans tel but, je fais des heures supplémentaires pour gagner plus d'argent)) n'était qu'une illusion, une erreur de langage, alors le problème de sa naturalisation serait réduit d'autant.

On évoquera deux arguments qui vont dans cette direction. Le premier ressort de la philosophie analytique. Dans un livre devenu mythique (« Intention » - 1957) G. E. Margaret Anscombe a procédé à des minutieuses analyses dans la tradition de la philosophie analytique anglo-saxonne du langage (Wittgenstein) pour faire apparaître, ce dont nous nous doutions même avant Freud, que souvent nos intentions ne sont pas suivies d'action. [398] Il y a une zone d'incertitude, une zone opaque entre les intentions et

[398] Citons en illustration la dernière phrase : «Ainsi, saint Pierre pouvait faire ce qu'il n'avait pas l'intention de faire, sans changer d'avis, et pourtant le faire intentionnellement", G.E.M. Anscombe, «L'intention", p. 158.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

les actions. Souvent nous ne faisons pas ce que nous avions l'intention de faire, et inversement nous nous surprenons à faire quelque chose dont nous n'aurions jamais pensé avoir eu l'intention. C'est l'argument utilisé par Margaret Anscombe pour s'attaquer à l'intentionnalité et plus largement au mentalisme porté par le langage psychologique naturel. ***« Le livre s'efforce de montrer en détail que la représentation naturelle et largement acceptée de ce que nous entendons par une intention donne lieu à des problèmes insolubles et qu'elle doit être abandonnée »*** [399] . Les états mentaux dont nous faisons les causes de nos actions sont des illusions ou plutôt des erreurs de langage. Mais dans ce type d'analyse mené sur le langage de l'intention, on commence par occulter une question essentielle, celle de l'agent, de l'auteur de l'action. Pour évacuer les concepts psychologiques, le mieux n'est-il pas de faire disparaître toute référence au sujet ? Toute l'analyse de M. Anscombe porte sur la distinction entre ce qui est intentionnel et ce qui ne l'est pas. Comme le note P. Ricoeur [400] , en remplaçant la question « Qui ?» (l'agent et son intention) par la question « Quoi ? » et en traitant l'action comme une sorte d'» évènement anonyme » - « je fais ce qui arrive » dit M. Anscombe [401] -, on fait disparaître et l'intention et le sujet psychologique qui la porte. [402]

L'idée que nos intentions ne sont que des illusions paraît confortée par des recherches dans le domaine des neurosciences. Benjamin Libet (Jeannerod 2002), collaborateur de Eccles, a constaté que l'activation du cerveau, observable par imagerie cérébrale, précède de 350 millisecondes la prise de décision (nous préfèrerions dire : la prise de conscience d'une décision) d'effectuer un mouvement. Il en conclut que le cerveau décide de préparer l'action bien avant que le sujet en soit conscient. La prise de conscience ou la décision volontaire ne peuvent être des causes de l'action mais de simples épiphénomènes. C'est un des cas où l'approche scientifique vient contredire l'évidence naturelle [403] , comme là en ce moment même où je tape sur les touches de mon clavier, choisissant telle expression ou annulant telle frappe. Nul ne doute d'ailleurs qu'un spiritualiste utiliserait les résultats de cette expérience pour démontrer que la vie psychique et la causalité qui y règnent sont d'une autre nature que le phénomène psychophysiologique. Peut-on dire que l'orage neuronal qui précède une décision mentale (psychologiquement simple dans le cas de ces expériences de laboratoire) est déjà la décision elle-même ?

399 Texte d'annonce de la seconde édition anglaise, cité par V. Descombes dans sa préface, p. 9.

400 «*Soi-même comme un autre*", 3ème étude, «Une sémantique de l'action sans agent".

401 Analyser «je fais" comme «il arrive ceci", c'est effacer d'emblée ce qui distingue l'action humaine, l'intention. «Le critère de distinction entre ce que nous faisons et ce qui arrive, c'est l'existence, lorsque nous faisons quelque chose, d'un désir de le faire ou d'une intention de le faire", Ruwen Ogien, «Pourquoi il est si difficile de naturaliser l'action", in J.L. Petit, 1997, p.28.

402 On perd d'autant plus facilement le sujet et son intention que le lecteur est lui-même égaré. P. Ricoeur lui-même parle d' «un labyrinthe d'analyses dans lequelles le lecteur se sent quelque peu perdu", (1990, p. 88).

403 Elle a même quelque chose d'inquiétant. Si je ne suis pas schizophrène, serait-ce donc uniquement parce que j'accepte d'endosser aprés-coup la paternité du mouvement ?

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Devant le succès généralisé des analyses comme celles de M. Anscombe [404] ou face aux interprétations données aux expériences neuroscientifiques, le psychologue a le sentiment que derrière la révolution cognitive, le projet béhavioriste maintient toujours son attrait. Vouloir s'en tenir aux actions conduit en fait à s'en tenir aux comportements. Qu'est-ce qui attire encore autant dans le projet de nier toute intentionnalité, et au-delà toute vie psychique ? Qu'est ce qui hier séduisait tant dans les analyses réductivistes d'Althusser, Lacan et Foucault et aujourd'hui chez J.P. Changeux, P. Churchland ou M. Anscombe ? Quelle obscure pulsion ?

Pour nous, psychologues, à qui les illusions ne font pas peur car elles sont sources parfois d'actes remarquables, il n'y a d'acte humain que porté par une signification. La plupart du temps nous avons besoin de donner un sens à nos actes et à ceux des autres. La plupart du temps nous y arrivons en retrouvant l'intention consciente ou cachée qui a commandé cet acte. C'est ce que Freud a montré, que même nos actes manqués et nos lapsus ont encore un sens. C'est ainsi que nous nous comprenons entre nous et cela ne marche pas si mal. Certes nos actes ne sont pas toujours en accord avec nos intentions conscientes ; mon intention d'arrêter la cigarette n'a pas été suivie d'effet. D'un autre coté mon intention de manger des biscottes à partir de ce matin semble bien avoir été efficace. Et dans l'ensemble, au long de nos jours, nous faisons bien, la plupart du temps, ce que nous avions l'intention de faire. [405]

Conclusion : le refus du réductivisme naturaliste.

Naturaliser l'intentionnalité, ou le sens, mais pour nous le sens est inséparable de l'intentionnalité, c'est comme le dit Dan Sperber « le Graal » de la philosophie cognitive. [406] Dans cet article du Monde [407] il soulignait que ***« les sciences cognitives ne sont pas seulement mécanistes elles sont aussi matérialistes, ou comme on dit volontiers aujourd'hui « naturalistes ». Être naturaliste c'est penser que le rapport entre une cause et son effet n'existe qu'en vertu de leurs propriétés physiques : il n'y a pas d'autre pouvoir causaux dans le monde que ceux de la matière*** ». Malgré

[404] Dans le cas de M. Anscombe, il s'agit d'analyses anciennes, mais depuis une dizaine d'années on voit se multiplier les analyses de ce type notamment dans la revue *« Critique"*ainsi que dans plusieurs revues philosophiques.

[405] Il est difficile de comprendre les conduites humaines (savoir ce que le sujet fait «au juste") sans faire intervenir des intentions –objectifs, projets, raisons- personnelles. On reprendra ici l'exemple donné par J. Nuttin 'Théorie de la motivation humaine", 1980, p. 70 : ce qui différencie le comportement de se promener de celui de porter une lettre à la poste, c'est la finalité de ce comportement. Mais suffit-il de suivre l'action jusqu'à son terme pour savoir ce qu'il fait réellement. Son intention personnelle, privée, était peut-être d'aller voir la jolie postière. Le psychanalyste chez qui il se rendrait ensuite, pourrait lui découvrir les autres intentions de sa conduite. Mais quoiqu'il en soit, qui peut nier que nos intentions concientes délibérées commandent la plus grande partie de nos conduites, aller au cinéma, finir cette thèse, puis refaire mes tapisseries.

[406] Comment des esprits matérialistes pourraient-ils trouver le Graal ? Voir *« Indiana Jones and the Last Crusade"*de Steven Spielberg. Lucas Fims, U.S.A., 1988.

[407] 22-10-93, page 32.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

ses manières très sophistiquées, le projet des sciences cognitives n'est pas différent de celui des matérialistes du XVIIIe siècle : les nouveaux matérialistes se sont emparés de l'intentionnalité pour la réduire à un simple reflet.

Si l'on veut faire retour à Husserl alors il faut aller jusqu'au bout. Si l'on doit donner un sens à son projet, un sens qui porte toute son œuvre, du début à la fin, ce sens, cette intention étaient bien de lutter contre tous les réductionnismes. Au début, dans les ***« Recherches logiques »*** (1900-1913), c'est la réduction de la logique à un empirisme psychologique qu'il refuse. À la fin, dans la *Crisis* (1936), son testament philosophique, il revient sur le positivisme scientiste pour lui reprocher sa vénération du mathématisable à partir de la bifurcation galiléenne qui l'a conduit à mépriser le sujet, la personne porteuse de sens.

Du début à la fin Husserl apparaît comme un philosophe idéaliste dont on ne voit pas bien comment quelque projet de naturalisation de l'esprit pourrait se réclamer. Il y a toute une partie de la phénoménologie qui est une recherche des essences, où tout ce qui est considération psychologique ou historique doit être mis à l'écart pour remonter à l'affirmation d'un moi transcendantal (Je pur, moi purifié) conçu assez dans la manière de Kant. Ce Husserl là, pur philosophe idéaliste, critique la psychologie dans le cadre d'une critique générale de tous les positivismes. Mais il y a autre chose dans la phénoménologie, qui doit intéresser les psychologues, et tous les gens des sciences humaines. Son apport le plus précieux pour nous, c'est son appel à un retour aux choses mêmes, cette affirmation qu'il y a de l'anté-prédicatif, que le jugement scientifique doit reconnaître et non nier, car il est porteur de sens. Ainsi, à la fois Husserl s'élève au-dessus de l'attitude naturelle, quand elle est trop naturellement matérialiste – en psychologie quand elle pose l'existence d'une intériorité « matérielle »-, et à la fois il insiste sur la nécessité de recevoir, d'être ouvert aux significations du monde (comme en témoigne l'importance prise par la notion de « vécu » [408] dans la phénoménologie), donc de revenir à la pensée « naturelle » du monde.

Pour le psychologue que je suis, le goût du retour aux choses mêmes ne peut entraîner le retour à une conscience transcendantale et vide et la mise entre parenthèses du moi empirique et naturel. [409] Ce qu'un psychologue peut retenir de la phénoménologie, c'est d'abord son invitation à surmonter l'opposition du sujet et de l'objet. C'est aussi cette idée, interprétable de plusieurs façons et dans plusieurs domaines, que la pensée, la pensée vive en tout cas, est donation de sens. Par le concept d'intentionnalité Husserl voulait aussi, et surtout, signifier tout autre chose que la simple référentialité. Si la conscience n'est pas un contenant, elle est une intention de signification. Husserl nous

[408] On sait l'importance prise par ce mot chez les psychologues, et les critiques qu'il a appelées. C'est qu'il y a un lien étroit entre la reconnaissance du vécu et celle de l'irréductibilité du sujet. Le vécu c'est ce qui fait l'objet d'une expérience individuelle, concrète, effective et qui doit être considéré du point de vue du sujet engagé dans le monde. Tous ces caractères le rendent difficilement réductible.

[409] De ce point de vue d'ailleurs quel psychologue ne serait tenté de lui préférer Descartes qui trace un programme bien plus concret d'analyse du moi : « Qui suis-je moi qui pense ? Une chose qui doute, qui entend, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi et qui sent ».

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

signifie que si nous lisons ces significations dans le monde, l'extériorité, c'est bien nous qui sommes à l'origine de ces significations. Nous ne faisons pas que refléter le monde (cela c'est référentialité) nous l'interprétons. L'intentionnalité est un processus dynamique et actif. Ma visée du monde n'est pas simple visée, elle est projet. Nous verrons plus loin que le travail pratique du psychologue est de réveiller la dynamique de l'intentionnalité. Réanimer une pensée accablée par les contraintes et les déterminismes, rouvrir avec un projet, une image du soi à venir, un espace de jeu et de liberté, il s'agit le plus souvent de rien d'autre que cela. Ajoutons qu'un projet ne peut s'appuyer sur le vide, il n'est pour moi pensable, que parce que j'ai une épaisseur, une histoire [410] .

Note sur P. Ricoeur : nous avons longuement rapporté dans ce chapitre la critique que fait Paul Ricœur de la psychologie. Elle est bien réelle, et souvent utile avons-nous dit. Nous n'y voyons pas cependant une critique pure et simple de l'intériorité. Ricoeur ne peut être celui qui refuserait l'intériorité puisque tout son parcours amène à la restaurer, à la vivifier, à l'étayer. (le récit, le narratif, la promesse..). Tout cela sera repris dans la partie que nous consacrerons à la pratique, où cette pensée montre sa capacité à éclairer et guider une psychologie concrète. Mais nous avons tenu à placer en fin de ce chapitre une longue citation de lui [411] où il précise sa position philosophique pour montrer ce que tout psychologue peut gagner à travailler à partir de cette pensée. Nous esquisserons notre interprétation en contrepoint par de simples réflexions en italiques. Il ne s'agit que de notations rapides. Nous espérons que notre pratique traduira mieux son influence que ces quelques remarques. Pour nous il ne peut y avoir de coupure entre une psychologie pratique et une philosophie qui est fondamentalement un exercice éthique. C'est toujours du souci de soi qu'il s'agit.

« Je me réclame d'un des courants de la philosophie européenne qui s'est laissé lui-même caractériser par une certaine diversité d'épithètes : philosophie réflexive, philosophie phénoménologique, philosophie hermétique. Sous le premier vocable - réflexivité -, l'accent est mis sur le mouvement par lequel l'esprit humain tente de recouvrer sa puissance d'agir, de penser, de sentir, à puissance en quelque sorte enfouie, perdue, dans les savoir, les pratiques, les sentiments qu'il extériorisa par rapport à lui-même. Jean Nabert est le maître emblématique de cette première branche du courant commun *».*

Deux choses intéressantes pour le psychologue : d'abord le projet de rendre à l'homme sa puissance de penser et d'agir en réanimant des intentions enfouies ; plus spécifiquement l'accent mis sur la réflexivité, qui rappelle l'importance du procès de consciencisation dans l'évolution de la vie psychique, la métacognition pour parler psy., rappel important pour le psychologue de l'éducation que je suis. La cognition chez l'homme est connaissance de soi. Il est important de savoir qu'on sait… et qu'on ne sait pas-.

« Le second vocable - phénoménologique- désigne l'ambition d'aller « aux choses mêmes », c'est-à-dire à la manifestation de ce qui se montre à

410 NB : la pensée du futur, et plus géralement du temps est un vrai problème pour l'I.A.

411 Changeux et Ricoeur, 1998, p.10-11.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

l'expérience le plus dépouillé de toutes les constructions héritées de l'histoire culturelle, philosophique, théologique ; ce souci, à l'inverse du courant réflexif, conduit à mettre l'accent sur la dimension intentionnelle de la vie théorique, pratique, esthétique, etc. et à définir toute conscience comme « conscience de... ». Husserl reste le héros éponyme de ce courant de pensée.

Pour moi, je retiens le retour aux choses mêmes, comme le retour aux sources de la psychologie naturelle, et à l'intentionnalité naturelle à la vie psychique, l'intentionnalité au sens non seulement de ***« conscience de »*** mais surtout d' intention, de projet.

« Sous le troisième vocable -hermétique- hérité de la méthode interprétative appliquée d'abord au texte religieux (exégèse), aux textes littéraires classiques (philologie) et au textes juridiques (jurisprudence) l'accent est mis sur la pluralité des interprétations liées à ce que l'on peut appeler la lecture de l'expérience humaine. Sous cette troisième forme, la philosophie met en question la prétention de toute autre philosophie à être dénuée de présuppositions. Les maîtres de cette troisième tendance se nomment Dilthey, Heidegger, Gadamer."

On ne s'étendra pas sur ce qui a été dit et répété souvent dans ces lignes sur l'importance de l'interprétation dans la compréhension d'autrui Pour nous pas de vie psychique sans interprétation.

Après la lecture de ces lignes, n'est-on pas conduit à se demander si la psychologie que nous appelons de nos vœux n'a pas autant et plus à tirer de l'attention à la patiente réalisation par cet homme de son projet philosophique, que de la lecture de quelques dizaines de kilos de travaux de psychologie cognitive. Pour le praticien en tout cas, il n'y a pas de doute. Qu'il s'agisse de ses travaux sur l'interprétation, sur la métaphore, sur le soi et son récit, sur son rapport à l'éthique, tous éclairent, au sens propre, notre action. Comme le demandait Canguilhem, la psychologie, ne peut se couper d'une réflexion philosophique sur ce qu'est l'homme. Mais cette interrogation n'est pas de l'ordre d'une conceptualisation abstraite. Elle est de l'ordre de la réflexion éthique.

Chapitre 8 Pour une psychologie générale

« La multiplicité des psychologies pose le problème de l'unité de la psychologie » Daniel Lagache [412]

J. Bruner, qui fût en son temps un des principaux promoteurs du cognitivisme, était accablé par la dislocation du champ psychologique qui suivit et par la disparition de cet espace commun où différentes psychologies pouvaient encore dialoguer dans une même langue, audible de tous. Dans la préface de son livre ***« …car la culture donne forme à l'esprit »*** il explique, à la page 2, pourquoi il l'a écrit ***« au moment où la psychologie (dont William James disait qu'elle est la science de l'esprit) est émiettée comme elle ne l'a jamais été dans son histoire. Elle n'a plus de centre de gravité et elle est menacée de perdre la cohésion dont elle a besoin pour entretenir les échanges internes qui pourraient légitimer une division du travail entre ces différents constituants. Chacun de ses constituants est doté de sa propre identité organisationnelle, de son propre appareil théorique et souvent de ses propres***

[412] ***«L'unité de la psychologie", 1949, p. 69.***

en vertu de la loi du droit d'auteur.

publications ; ils constituent désormais autant de spécialités dont la production est de moins en moins exportable ».

La psychologie apparaît bien en effet en voie d'éclatement, éclatement entre praticiens et chercheurs de laboratoire, éclatement même à l'intérieur de chacun de ces domaines. Les laboratoires de recherches ne communiquent plus guère entre eux et n'utilisent plus le même langage. Entre praticiens, psychologues formés aux neurosciences et psychologues cliniciens le dialogue est sans doute plus facile, en tout cas plus fréquent. Le contexte d'exercice, la pratique, la demande des «clients", nous tiennent encore reliés malgré les rivalités et la concurrence. Mais les chercheurs s'isolent dans une sophistication méthodologique et sémantique de plus en plus poussée [413] . Quelqu'un a dit que la psychologie cognitive le faisait penser à une course rapide sur une piste circulaire, elle va de plus en plus vite, (avec des procédures de plus en plus sophistiquées) pour n'arriver nulle part. S'ils retournaient au monde, s'ils revenaient se frotter à nos contextes, eux et nous praticiens y gagnerions sans doute, et l'unité de la psychologie aussi. [414]

Pourtant si telle est bien la réalité de la psychologie comme science ou technique, on doit aussi remarquer que tous, chercheurs ou praticiens, nous utilisons dans notre vie ordinaire des savoirs psychologiques généraux, qui paraissent universellement répandus (sauf pathologie, dont les psychologues eux-mêmes ne sont pas à l'abri). Il s'agit de cette psychologie «naturelle" (folk psychology), que les cognitivistes proposaient tout à l'heure de «naturaliser", pour la faire enfin passer au statut de science. Nous avons observé que lorsque les cognitivistes proposent de «naturaliser l'intentionnalité", ils n'envisagent rien de moins que d'éliminer cette douteuse psychologie naturelle. Or, pour nous, la psychologie naturelle, celle qui nous est donnée, est le socle fondamental de toutes les autres.

La psychologie naturelle est fondamentalement intentionnelle, au sens qu'elle nous conduit à prêter des intentions à autrui, et nous devons absolument préserver ce caractère de tout réductionnisme. Il est impossible de décrire le comportement des hommes sans leur prêter des intentions, des buts, sans donner une finalité à leur comportement, au point que les concepts et les énoncés de la psychologie scientifique ne sont intelligibles eux-mêmes que parce que nous les traduisons continuellement dans les termes de la psychologie naturelle. Il existe donc derrière les sophistications divergentes, un socle commun, qui fournit les axiomes de base, assez universellement répandus, de toute psychologie. En réalité il ne peut y avoir de coupure entre la psychologie professionnelle, celle des praticiens et même celle des chercheurs, et la psychologie

413 J. Bruner (1990), parle du goût des psychologues de laboratoire pour la méthodolâtrie et les petites études « bien nettes ». Michel Serres (1995), relève notre difficulté à penser aujourd'hui, écrasés que nous sommes (en ce « non-lieu », dit-il) « entre les médias qui parlent de tout sans jamais rien en dire, et la niche du spécialiste qui dit tout même de presque rien, ou qui comme l'avoue Wittgenstein, parvient au rigoureux parfait sans avancer d'un pouce », (p.63).

414 En matière de psychologie du développement intellectuel par exemple, on a vu la théorie se développer, devenir de plus en plus sophistiquée -essentiellement à partir des recherches de Piaget d'ailleurs-, mais les praticiens attendent toujours qu'on vienne dialoguer avec eux et écouter leurs questions.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

naturelle des gens ordinaires. Sans psychologie naïve, il n'y aurait pas de psychologie «scientifique".

Unité de la Psychologie : 1- à propos de la psychologie naturelle.

Il y a quelques années, le Bulletin de psychologie consacrait un numéro spécial [415] à la question de l'unité de la psychologie. L'avis général répandu dans ces pages était que cette unité est inexistante, et que si elle avait semblé possible à l'époque des Lagache, Piaget et Zazzo, on ne pouvait plus l'envisager aujourd'hui. Dans l'article le plus intéressant de ce numéro, Jean-François Le Ny, un des représentants les plus en vue de la psychologie scientifique, expliquait pourquoi la psychologie est ***« durablement duale***" [416] . Ce n'était pas dû selon lui à l'explosion démographique des psychologues et à la diversification qui en résultait. Après tout, disait-il, la multiplication des spécialités dans les sciences naturelles, et la difficulté réelle de communication entre les différents spécialistes, n'empêchent pas, que l'on considère le champ de la physique ou celui de la biologie, comme fondamentalement uns. Pour Jean-François Le Ny, la division, « durablement duale », de la psychologie venait de ce que si la réalité psychique est une, il y a deux façons de la décrire, toutes deux légitimes. Il y a deux types de psychologies : une psychologie d'une premier type, qu'il appelle «clinique", et qu'il situe comme nous dans le prolongement de la psychologie naturelle (folk psychology), et une psychologie de deuxième type, «à visée scientifique," la psychologie cognitivo-expérimentale. Pour répondre à la question titre : la psychologie est-elle durablement duale ? ou bien peut-on espérer ramener le premier type de description au second ? Le Ny va donc procéder à la comparaison des caractéristiques de ces deux psychologies. Nous en viendrons tout à l'heure à l'examen de cette opposition, mais auparavant il ne nous parait pas inutile de rappeler quelques éléments de ce que nous savons de la psychologie naturelle.

La psychologie naturelle est la psychologie commune, celle que tous nous utilisons tout à fait simplement, naïvement, dans la gestion de nos relations aux autres (et à nous-mêmes). Et cela depuis notre plus jeune âge. C'est cette capacité à développer ou à construire une « théorie" [417] c'est-à-dire un système de généralités sur la façon dont pensent les autres, et sur les représentations et intentions qui commandent leur comportement. De bonnes études, au label «scientifique" pour le coup, semblent confirmer que les bébés dès la naissance ont des capacités et des attentes programmées qui, à l'épreuve des échanges avec autrui, avec la mère dans la généralités des cas, vont donner cette «Theory of Mind", laquelle, au même titre d'ailleurs que la physique «

[415] «*Bulletin de Psychologie*", 440, Mars-Avril 1999.

[416] «La psychologie est-elle durablement duale?", 1999, p. 273-285. Il ne pose pas cette dualité comme fondamentale et définitive.

[417] Le mot peut paraître excessif. Il ne s'agit évidemment pas d'une théorie explicite de type scientifique ; plutôt d'une connaissance implicite, «by acquaintance" et non «by description". Nous gardons toutefois le mot de «théorie" pour signifier qu'il s'agit d'une construction complexe, comportant des «lois" qui, même si elles ne prétendent pas énoncer de vérités universelles ont un caractère suffisant de généralité. Elle souffrent d'exceptions et s'expriment dans la forme : « généralement"..., et non « pour tout"... et sont donc «infalsifiables"au sens de Popper.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

naturelle" ou naïve, va permettre une adaptation suffisamment efficace au monde environnant (dans la vie de tous les jours, la physique «académique" nous est rarement utile).

Cette T.O.M. qui semble devenu un domaine à part entière de la psychologie scientifique, on pouvait déjà en trouver les prémices chez Piaget, dans ses études sur la genèse de la capacité de décentration chez l'enfant [418] . L'étude de la façon dont l'enfant se construit une théorie de l'esprit est un domaine actuellement en plein développement. Elle paraît en effet d'un grand intérêt pour mieux cerner les difficultés rencontrées par les enfants autistes qui souffriraient d'une incapacité à comprendre les intentions d'autrui (cf. Baron-Cohen, Leslie, Frith (***« Does the autistic child have a theory of mind ? »***1985) [419] . L'exemple habituellement rapporté pour faire comprendre ces difficultés est cette expérience Sally-Anne que décrit Uta Frith dans son livre [420] . À travers cette expérience et d'autres mettant parfois en scène des personnes réelles, les auteurs de ces recherches nous ont conduits à conclure à l'incapacité des enfants autistes à penser l'esprit d'autrui, alors même qu'ils peuvent être de meilleurs «physiciens" ou d'aussi bon «béhavioristes" -c'est-à-dire capables de raisonner sur des séquences causales ou comportementales - que les autres enfants. (Ils confirment ainsi la thèse de H. Gardner de ***« la pluralité des intelligences*** » et indirectement cellede la non-réductibilité de la psychologie à la physique, thèse de P. Churchland à la suite du positivisme viennois).

Si nous parlons ici de ces recherches, c'est parce qu'elles aboutissent à établir clairement l'importance capitale qu'il y a, pour comprendre les comportements des autres, pour être naturellement psychologue, à pouvoir leur prêter un for intérieur et des intentions personnelles [421] . Elles montrent en tout cas qu'on peut être un bon béhavioriste et un très mauvais psychologue. Cette incapacité à penser qu'autrui a une pensée propre, des croyances propres (Sally-Anne), mais aussi des intentions propres, a été mise en

[418] On sait comment Piaget explique le développement intellectuel par un dégagement progressif de l'egocentrisme enfantin. Le progrès dans la maîtrise des relations psychologiques, comme des relations physiques, tient à la capacité de prendre en considération le point de vue d'autrui. Dans l'épreuve des 3 montagnes -une maquette en relief avec trois montagnes différentes- Piaget demande à l'enfant ce que verrait une poupée située ailleurs. Pour évaluer la T.O.M., Baron-Cohen, Leslie et Frith demanderont au sujet ce que pense autrui, voir plus loin. (Sur Piaget et la théorie de l'esprit, voir Mounoud 1997).

[419] S'agit-il d'un déficit «cognitif", d'un manque de «théorie", ou d'un défaut émotionnel, d'un manque d'empathie. Il faut bien relever qu'en parlant de"Theory" of mind, on met implicitement en avant l'aspect «cognitif" de cette capacité, avec des implications possibles sur le mode de traitement de ses troubles. Nous avons trouvé une présentation claire et rapide des théories cognitives de l'autisme, dans U. Frith (1989), Claire Hughes (1994) et J. Nadel (1994).

[420] «Sally a un panier et Anna une boîte ; Sally a une bille, qu'elle met dans son panier ; ensuite Sally sort ; en son absence Anne prend la bille de Sally et la place dans la boîte ; à présent, Sally revient et veut jouer avec sa bille. C'est à ce moment que nous posions la question cruciale : « Où est-ce que Sally ira chercher sa bille ?". La question posée à des enfants de trois-quatre ans d'âge mental, permet de vérifier que les enfants souffrant d'autisme ont une incapacité spécifique à penser que Sally, n'ayant pas vu ce qu'ils ont vu, puisse avoir une croyance personnelle différente de la leur. (U. Frith, 1992, pp.262-263).

[421] Pour Leslie la capacité à apprécier l'intentionnalité – il emploie le mot- est innée et comparable au Language Acquisition Device de Chomsky.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

relation avec d'autres déficiences de la meta-représentation. Celle qui permet par exemple à l'enfant de distinguer un jeu, d'une agression réelle, c'est-à-dire de comprendre qu'il y a derrière le geste ou la parole dite, une intention qui les contredit, à saisir que le camarade ou le maître plaisantent. U. Frith prend un exemple dans le film «Citizen Kane". La carrière de Kane rappelle-t-elle, a été torpillée par ce gros titre de la presse : ***« Candidate found in love nest with « singer" "***, et surtout par ces guillemets que Kane va s'évertuer sans succès de gommer et qui signifient que derrière «singer", il faut entendre tout autre chose qu'une chanteuse.

Bien évidemment l'humour repose sur cette capacité à prendre en compte deux niveaux de langage, le texte énoncé, et le sous-entendu. Mais en réalité, toute la communication entre êtres humains est sans cesse connotée par des « sous-entendus". Si je demande à mon vis-à-vis : « pouvez-vous me passer le sel ? [422] "et qu'il se contente de répondre «oui", sans rien faire, je peux en conclure à une intention de rompre la relation au niveau où je l'établissais [423] . La capacité de se décentrer, de se dégager de l'immédiateté des réflexes comportementaux, de prendre du recul sur l'énoncé lui-même, d'être capable de prendre en compte le contexte d'énonciation et saisir ainsi l'"intention" de l'acte ou de la parole prononcée, voilà quelques éléments de cette «theory of mind", qui fait de nous en permanence des psychologues, suffisamment performants bien qu'amateurs.

Nous interprétons quasiment sans cesse les comportements et les paroles d'autrui. Spontanément, naturellement, nous postulons que l'autre peut avoir des pensées différentes, des intentions autres que ce que nous dit objectivement son comportement. Si la blague sur les amants béhavioristes nous fait rire (***« C'était bien pour toi, comment c'était pour moi ?*** »), c'est par ce qu'elle montre d'inintelligence des rapports amoureux chez ces psychologues. Car l'autre peut simuler. Le comportement de l'autre est commandé par des intentions, des objectifs non « physiquement » présents. Au-delà des interprétations naïves commence la parfois difficile expertise du décryptage de ces intentions. C'est le travail du psychologue de métier. La formation professionnelle, et surtout l'expérience, apportent un plus, cependant il suffit d'observer la subtilité avec

[422] L'anecdote du malentendu à propos du sel reprise par U. Frith (1992, p.295) est tirée de Sperber et Wilson qui ont développé une «théorie de la pertinence" (1986) à partir de la théorie générale de l'"implicitation" de Grice (comment signifier quelque chose sans le dire).

[423] Au mieux j'ai affaire à un plaisantin, ce qui ne m'empêchera pas intérieurement de pester : «quel con !". Ceci me rappelle l'article léger que René Zazzo avait consacré à la «connerie" («"Qu'est-ce que la connerie, madame ?" dans «*Où en est la psychologie de l'enfant*", 1983) où il rapportait les résultats de son enquête, auprés d'une centaine de praticiens de Sainte-Anne, «Qui est con selon vous parmi vos collègues ?". Deux résultats significatifs : pas une personne n'était épargnée, on est toujours le con de quelqu'un ; mais une personne ralliait un maximum de suffrages, «un brave homme sans doute et un grand patron, mais dépourvu de tout sens de l'humour, très érudit en son domaine mais analphabète pour tout le reste, à la fois dogmatique et crédule, ne se trompant pas plus qu'un autre dans ses diagnostics mais incapable cependant de se mettre au point de vue d'autrui", ne manquant surement pas d'intelligence logique, mais de compréhension d'autrui, d'intelligence des situations, ça oui ! «C'était un homme à gaffes, des gaffes dont il n'avait même pas conscience"(p.51). Il nous arrive à tous de faire des gaffes, mais à ce niveau il s'agit d'autre chose ; « un con ne se doute pas qu'il l'est. Pour le savoir il lui faudrait se décentrer, se voir avec les yeux d'autrui... ce qui suppose alors qu'il ne le serait pas"(id.).

en vertu de la loi du droit d'auteur.

laquelle une fillette de sept-huit ans s'essaye à tester de manière très détournée les intentions réelles de ses parents, pour comprendre que la compétence psychologique dont nous sommes naturellement munis fournit la base essentielle –la partie immergée de l'iceberg- de nos compétences à comprendre ces transactions psychologiques, compétences dont on voit mal comment elles pourraient être saisies par toute science « naturelle » [424] .

Dans la construction de cette intelligence psychologique, intelligence d'autrui et de soi-même, si un dispositif inné est nécessaire, le rôle ultérieur des relations adultes - jeunes enfants est d'une importance capitale, comme l'ont vérifié de nombreux travaux. Ce que nous avons appris de recherches concordantes (Trevarthen, Stern ou Lebovici), c'est que le bébé est lui-même initiateur dans ces échanges : ***« l'enfant crée sa mère*** » disait Lebovici. Dès sa naissance il est prédisposé à recevoir l'influence organisatrice de l'environnement, mais aussi à la susciter, à éveiller la compétence maternelle. Il est apte à recevoir les interprétations psychologiques de sa mère qui prête des intentions à ses comportements leur donnant ainsi un sens. Et dans ces échanges mères-enfants, « séquences transactionnelles », « échoïsations », « synchronisations interactionnelles », il passe beaucoup d'implicite. Dans ce dialogue tonique et/ou verbal, ce ne sont pas seulement des significations explicites qui sont échangées -d'ailleurs elles ne pourraient être saisies comme telles par le très jeune enfant- . Le dialogue se développe aussi dans une autre dimension, émotionnelle et affective, qui donne du corps à ces échanges. C'est enfin toute une dimension de rêverie et de fantasme qui passe et participe à la construction de l'intériorité de l'enfant. Pour qu'une intériorité se construise, s'étoffe, s'enrichisse, puis s'autonomise chez l'enfant, il faut que la mère ait rêvé son enfant. À tous ces niveaux d'interaction, des malentendus peuvent s'installer.

À côté ou plutôt en avant de la psychologie dite scientifique, il existe donc une psychologie naturelle, partie innée, partie acquise, corps de savoirs permettant une compréhension suffisamment valide des pensées d'autrui. Cette psychologie « naturelle » constitue le socle ou mieux le fondement de cette psychologie que J. F. Le Ny appelle « clinique » terme que nous acceptons, et que nous qualifions pour notre part d'» interprétative » ou de « compréhensive ». La psychologie clinique, au sens étroit et professionnel, a perfectionné cette psychologie naturelle vers plus de profondeur sans jamais cependant s'en couper [425] . Elle s'est enrichie de toutes les subtilités apportées par la psychanalyse, dont d'ailleurs beaucoup de points de vue sont passés dans la psychologie commune, le refoulement par exemple [426] , mais aussi (et cet enseignement,

[424] Jamais tout l'implicite, toute la signification de nos conduites ne peuvent être totalement explicités. Les échos qu'on y trouve sont infinis (à l'exemple de la monade leibnizienne dont l'image décidemment nous hante).

[425] Nous y tenons beaucoup : il n'y a pas de coupure entre la psychologie naturelle, et la psychologie clinique, ou psychanalytique. Nous consacrerons plus loin un développement sur la prétendue coupure entre psychologie et psychanalyse sur la base de laquelle les «éliminativistes" des années 60 (Althusser, Lacan, Foucault), prophétisaient la mort de la psychologie.

[426] Et même la sexualité infantile, encore que ce soit un point encore contesté. Pour D. Widlöcher, à l'inverse de l"attachement («merveilleux objet d'inter-disciplinarité"), c'est la sexualisation de l'inconscient freudien qui ne passe pas dans le discours commun. Entretien avec A. Braconnier, «*Le Carnet Psy*", mai 2000.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

je le crains, nous sommes au contraire en train de le perdre) de tout ce que les observateurs attentifs de l'âme humaine, romanciers et moralistes, nous avaient apporté [427] .

La psychologie scientifique s'oppose-t-elle à cette psychologie là, comme l'affirme J. F. Le Ny ? Avant de lui laisser la parole on voudrait bien que chacun s'interroge et se demande si, dans l'énorme production d'articles de la psychologie à visée scientifique, si l'on écarte les travaux relevant de la psychophysiologie ou de la neurobiologie portant le plus souvent sur des phénomènes élémentaires, le plus grand nombre de ces investigations, dont la plupart d'ailleurs ne font que doubler, contrôler, contredire, des recherches précédentes, ne font pas autre chose que vérifier, souvent lourdement, avec le secours d'un appareil mathématique disproportionné, les intuitions de la psychologie naturelle [428] . Restent quelques travaux présentent un intérêt réel, le plus souvent parce qu'ils ont su quitter le laboratoire et aller au plus près des préoccupations du terrain.

J. F. Le Ny, dans son article consacré à la « durable » dualité de la psychologie, relève quatre caractéristiques qui distinguent la psychologie naturelle, ou clinique, et le psychologie « à visée » (sic) scientifique. La première consiste dans la façon dont elles décrivent les événements psychologiques. Pour la psychologie à visée scientifique, la description devrait s'en tenir aux phénomènes physiques, alors que la psychologie de type 1 (clinique) inclut des caractères de l'état mental qui accompagnent ce comportement, et en particulier les aspects conatifs, intentions et buts. ***« L'exclusion des états mentaux accompagnateurs a longtemps été une caractéristique de description de la psychologie 2 (le béhaviorisme)*** » (p. 277), mais aujourd'hui, dit-il, la psychologie à visée scientifique prend en compte les états mentaux, sous la forme, précise-t-il, de processus ou d'opérations. Là où on parle dans la psychologie 1 d' » imaginer, désirer, aimer… », la psychologie 2 parle de ***« traiter, coder, stocker de l'information, activer (des représentations)*** » . Pour J. F. Le Ny il s'agit d'une différence de point de vue tout à fait analogue à celle qui sépare la physique scientifique de la physique naïve, l'une disant H2O là où l'autre parle d'eau. [429]

La deuxième opposition, selon J. F. Le Ny, tient au rôle donné à la conscience dans la psychologie 1 (clinique), où même les états ou opérations inconscientes sont pensés sur le modèle des états ou des opérations conscientes (hypothèse d'une intentionnalité inconsciente), tandis que dans la psychologie à visée scientifique, cognitive en son état actuel, les états et processus sont pensés comme les objets non conscients.

3-la troisième opposition réside dans le type d'explication. Dans la psychologie 1, clinique, par des causes, dans la psychologie 2, à visée scientifique, par des lois. La

[427] En perdant cette culture littéraire, nous perdons beaucoup dans la compréhension de nous-mêmes et des autres. Les grands récits, comme Ricoeur l'a rappelé, sont des médiateurs essentiels dans la connaissance/construction de soi (cf. «*Soi-même comme un autre*", par exemple la sixième étude, «la littérature s'avère consister en un vaste laboratoire pour des expériences de pensée où sont mises à l'épreuve du récit les ressources de variations de l'identité narrative", p. 176). Nous y reviendrons dans la partie consacrée à la pratique.

[428] Le contenu en est souvent faible. Le dispositif statistique ne peut cacher le flou des concepts étudiés et du dispositif expérimental. On pourrait en trouver des exemples dans certaines recherches sur la classification.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

psychologie 1 croit en des régularités, mais qui n'ont pas le caractère des lois naturelles en ce sens ce qu'elles ne valent pas toujours mais en général, dans la plupart des cas. J. F. Le Ny prend comme exemple le fait divers qui constitue la base du roman de Stendhal ***« Le Rouge le Noir »*** : un individu A tire un coup de pistolet sur un individu B, et il nous amène à reconnaître qu'on ne peut prétendre expliquer cet événement singulier sur la base d'une loi. On peut certes lui trouver des explications sociologiques, mais l'explication psychologique devra nécessairement y ajouter la recherche des événements spécifiques qui ont conduit à cet acte. ***« Le roman raconte et explique, à sa façon, dans les cadres d'une psychologie 1 qui demeure admirable, les causalités qui ont conduit à l'acte final, et les circonstances du passé à long et à court terme qui a formé l'infrastructure causale de l'événement*** » (p.278). Il ajoute en toute honnêteté (***« je vais botter contre mon camp »)*** un argument en faveur de la psychologie 1 : le psychologue scientifique recourt naturellement à la psychologie 1 pour s'orienter dans sa vie quotidienne.

4- la quatrième différence porte sur les méthodes. Si la psychologie clinique doit s'améliorer sur ce point, il ne peut être question de lui demander ***« de ne regarder qu'en direction des techniques sophistiquées du laboratoire*** », dit-il.

De ce repérage sérieux et honnête des différences, J. F. Le Ny tire deux conclusions. La première c'est que ces deux psychologies sont profondément et foncièrement différentes. La seconde c'est qu'il n'existe aucune raison de vouloir aujourd'hui faire passer l'une des deux psychologies existantes sous les fourches de l'autre, et qu'il n'est pas plus raisonnable d'espérer les unifier dans un terme raisonnablement court. On ne peut qu'être d'accord, avec ces conclusions, du moins pour qui s'en tient à l'objectif d'une unification théorique. La situation est différente dès lors qu'on considère que les deux psychologies, comme le montre l'exemple du psychologue scientifique utilisant la psychologie naturelle dans sa vie quotidienne, ne jouent pas tout à fait dans le même champ. La psychologie clinique est essentiellement une pratique et quand elle devient professionnelle, dans cette pratique les choses en viennent bien à s'unifier.

Unité de la psychologie : 2- psychologie naturelle et psychologie clinique.

La psychologie clinique prolonge la psychologie naturelle pour cette première et bonne raison que la psychologie naturelle est déjà une psychologie clinique, interprétative et

[429] On peut déjà relever que la psychologie cognitive utilise des termes suffisamment généraux ou abstraits pour s'appliquer aussi bien aux machines qu'à des esprits humains. Ses deux concepts généraux sont la «mémoire", et le «traitement de l'information" . «Traitement", c'est un peu vague, même si on parle de vitesse de traitement, d'espace de traitement, de traitement sériel ou de traitement parallèle, c'est toujours de «traitement", tout est ramené à une opération suffisamment générale. Voici par exemple le début de l'article «Traitement", signé J. F. Le Ny, du «*Grand dictionnaire de la Psychologie Larousse*": «n;m; (angl. Processing). Génér. Transformation ou suite de transformations de l'information. La théorie du traitement de l'information constitue la base de la psychologie cognitive. Elle suppose que les organismes vivants reçoivent de l'information et la saisissent de façon sélective par leurs organes récepteurs ; cette information est alors transformée et conduit à certains comportements". S'il y a une correspondance précise entre l'eau et H2O, on attend toujours la traduction des notions de la psychologie naturelle, imaginer, désirer, aimer, en termes d'"opérations" ou de «processus" plus nettement explicités qu'un trop général «traitement de l'information".

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

compréhensive. Elle en est une forme raffinée, enrichie d'une formation et d'une expérience où tous les autres savoirs, ceux de la psychologie « scientifique » comme ceux de la psychologie « littéraire », ceux aussi issus des autres sciences humaines, trouvent un jour à être utilisés.

Dans sa ***« Psychopathologie Générale*** », K. Jaspers nous rappelle la force d'évidence qu'emportent certaines interprétations psychologiques : ***« Lorsque Nietzsche nous fait comprendre de façon convaincante comment, de la conscience de faiblesse, de pauvreté, de souffrance, des exigences morales et une religion de pauvreté peuvent naître, parce que l'âme veut par ce détour satisfaire à une volonté de puissance malgré sa faiblesse, alors nous faisons l'expérience d'une évidence immédiate que nous ne pouvons réduire à autre chose*** » (p. 252 de l'éd. allemande).

Quand nous interprétons de tant d'affirmations d'arrogance d'une de nos relations, que cela doit bien cacher un sentiment profond de faiblesse, alors nous faisons encore l'expérience de notre capacité naturelle à comprendre, au-delà de son comportement manifeste, ce que celui-ci a de signification cachée. De telles interprétations sont au fondement de la psychologie compréhensive. Et cette capacité interprétative est inhérente à la psychologie naturelle.[430]

Cependant la fréquentation de ces familiers de l'âme que sont les moralistes –tant prisés de Nietzsche [431] - montre bien à quels jeux dérisoires l'attitude interprétative peut conduire quand elle se systématise. À leur lecture, séduits, émerveillés, nous voyons bien fonctionner cette intelligence intuitive, mais après-coup nous voyons bien aussi combien elle en arrive fréquemment à se contredire. Pour en revenir à Nietzsche, la justesse de son intuition, le sentiment d'évidence qu'elle emporte sur le moment, ne doivent pas, dans un autre temps, nous faire oublier que cette interprétation n'est qu'une des explications possibles du comportement religieux, et que la conscience de sa faiblesse, de sa pauvreté, de sa souffrance peuvent avoir d'autres issues. Il y a dans le goût systématique du soupçon et dans la pratique abusive et hors de propos des interprétations sauvages [432] quelque chose qui demande son tour à être interprété (ce qu'ont fait non sans causticité des critiques de la psychanalyse comme K. Kraus ou L. Wittgenstein ; à un ami, ce dernier expliquait dans une lettre que le succès public de la psychanalyse venait peut-être de l'attrait que nous avons pour ce qui nous choque : ***« c'est peut-être le fait que l'explication est extrêmement repoussante qui vous pousse à l'accepter*** » [433]).

[430] F. Alexander dans le chapitre de son livre sur les «*Principes de Psychanalyse*" («*Fundamentals of Psychoanalysis*") consacré à la compréhension psychologique dit aussi que «La psychanalyse a simplement perfectionné et systématisé les méthodes ordinaires de compréhension des situations psychiques, celles du sens commun"(p. 23).

[431] Voir par exemple D. Andler «*Nietzsche, sa vie, sa pensée*", le chapitre VII, «Pascal, Napoléon, Goethe".

[432] Un ami rapportait en supervision les difficultés rencontrées avec un adolescent, surtout avec ses deux parents qui utilisaient l'entretien pour régler leurs comptes. Il disait supporter d'autant moins ces entretiens qu'il souffrait à cette époque de lancinantes douleurs du nerf sciatique. C'est alors qu'une des participantes eut l'illumination «Mal à dos, c'est le mal '"ados". Le le"mal à dos" fit le tour du groupe, et notre ami surpris ou lâche communia aussi. On ne la lui avait pas encore faite celle-là. Si au moins il en avait été soulagé.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Ce qui fait la valeur ajoutée d'une interprétation dans le cadre professionnel, c'est qu'elle s'appuie sur un savoir et une expérience professionnelle qui l'étayent, et sur une exigence déontologique dont la base est le respect de l'autre. Il appartient au professionnel de vérifier ses intuitions. Devant un cas concret, un sujet singulier, devant par exemple une personne profondément religieuse, nous devons vérifier l'existence du renversement défensif dénoncé par Nietzsche à partir d'appuis objectifs, de traits concordants, dans le comportement, l'histoire de ce sujet ou à travers ce qu'il a pu s'exprimer dans les tests projectifs, pour ceux qui les utilisent. L'abus du réflexe interprétatif dû à la vulgarisation du discours psychanalytique nous inciterait d'ailleurs plutôt en modérer l'usage [434] . Pour avoir l'occasion de recevoir des gens de milieu très « modeste » nous voyons bien à quel point même eux attendent de nous l'interprétation entendue la veille de la bouche du télé-psychiatre de service dans les à présent ordinaires talk shows.

La psychologie naturelle est interprétative mais l'interprétation systématique de type analytique en toute situation est une maladie. Ceci précisé nous continuons à affirmer que la psychologie clinique est dans le prolongement de la psychologie naturelle. J. F. Le Ny le dit. P. Gréco le disait aussi. Parlant de la psychologie clinique, il notait : ***« l'optique clinique est sans doute celle qui correspond le mieux à l'idée qu'on se fait communément d'une investigation psychologique. Elle s'applique en effet à des conduites concrètes, c'est-à-dire telles que tout un chacun peut les observer dans la vie quotidienne (y compris les situations extrêmes) ; elle leur associe des interprétations dont la fonction est moins de dégager des relations causales ou d'énoncer des lois au sens propre du terme que de « dévoiler le sens » ».*** [435]

Si la psychologie clinique correspond à l'image que nous avons naturellement du psychologue, elle est aussi un travail. Poursuivons avec P. Gréco : ***« analyser une conduite pour le psychologue clinicien, ce n'est pas la décomposer en segments et en processus élémentaires, c'est la décrire en détail et par un jeu subtil de regroupement et de recoupements dont les règles ne sont pas toujours fixées de façon explicite faire apparaître une signification qui n'était probablement lisible ni pour l'observateur profane ni pour le sujet conscient de lui-même »***. C'est en cela, par la subtilité des interprétations, et grâce aussi à un cadre professionnel qui permet une intensification des informations implicites et explicites, que la psychologie clinique se différencie de la psychologie naturelle et est parfois amenée à proposer des interprétations à l'opposé de l'intuition naturelle première. Mais il ne s'agit pas d'une

[433] Bouveresse 1991, p. 11. Ses contemporains ont plus été frappé par l'intérêt qu'a suscité la psychanalyse dans la Vienne de cette époque, que par la résistance qu'on lui aurait opposé. Sulloway comme Ellenberger montrent que le scandale ne fut pas si grand qu'on se plût à le dire après-coup (les bourgeois en général, le milieu médical en particulier, de la Vienne d'alors n'étaient pas aussi «coincés" qu'on le dit).

[434] «Cette suspicion généralisée a produit aussi son propre dogmatisme" relève A. Finkielkraut qui poursuit en dénonçant cette «autre bétise" qui a pour elle «les dehors du discernement et le charme de la perspicacité : interpréter pour ne pas écouter". («*La sagesse de l'amour*", 1984, p.92).

[435] Encyclopaedia Universalis, article « Psychologie ».

en vertu de la loi du droit d'auteur.

différence de fond, il n'y a pas de coupure, il ne s'agit pas pour le psychologue de mettre entre parenthèses le naturel, mais de l'étoffer, de l'enrichir et de le mettre en travail. La subtilité du clinicien professionnel résulte évidemment de son intelligence psychologique naturelle, de sa formation, de son expérience et aussi de sa culture (en tirant un peu la citation de Bruner, nous dirions volontiers que ***« la culture donne forme à l'esprit*** »… du psychologue).

La psychologie clinique est unifiante. Parce qu'elle est dans le prolongement de la psychologie naturelle, mais aussi parce qu'elle est une psychologie appliquée. La psychologie clinique est une psychologie concrète. Comme telle, elle est la psychologie du début de la psychologie : même la recherche scientifique naît de situations concrètes et de questions posées dans les termes de la psychologie naturelle. Elle est aussi la psychologie de la fin de la psychologie, du retour au concret dans le temps de l'application. Elle est unifiante parce que les caractéristiques de la situation clinique l'obligent à être « holistique ». Elle est holistique en ce sens que l'interprétation repose sur un ensemble d'éléments qui touchent à différents secteurs ou parties de la personnalité – et de l'environnement-. Pour simplifier on dira : aussi bien les aspects cognitifs que les aspects affectifs. On ne peut pas comprendre les problèmes scolaires rencontrés par un enfant sans considérer aussi bien ses capacités que sa motivation, sa relation au savoir, à ses parents, à son maître etc…La clinique est pluri-dimensionnelle, comme nous le constaterons dans la dernière partie.

Pour certains cependant la psychologie clinique ne pourrait être qu'unidimensionnelle ou se perdre. Ils réduisent le psychisme à une seule de ses dimensions, par exemple le fantasme, et refusent de prendre en compte les autres contraintes qui peuvent peser sur le comportement du sujet, ou à l'inverse les potentiels et les dynamiques qui à d'autres niveaux psychiques permettraient un changement. Il fut des théoriciens pour lesquels prendre en compte les dimensions du réel, proposer une aide concrète ou une rééducation, était nier le sujet. D'où les critiques, voire les excommunications, de Maud Mannoni par exemple (1973), à l'égard des psychologues, des éducateurs, des médecins, et de toutes les institutions. Pour nous, entre le dogmatisme théorique et l'éclectisme brouillon, il nous semble que c'est le premier qui menace le plus la personne. Entre la réduction du sujet à une unique dimension, habituellement le Désir, ou l'essai, maladroit et toujours insuffisant, de prendre en compte d'autres dimensions, notre préférence va la seconde démarche plus respectueuse de la richesse du sujet, et en réalité plus modeste.

C'est le moment d'en venir à la deuxième caractéristique de la situation clinique. Pour reprendre le mot de P. Gréco, elle est casuistique. Elle est casuistique en ce sens ce que lorsque l'on pousse assez loin l'investigation chaque individu apparaît comme un cas unique. [436] Chaque individu dès lors qu'on développe l'échange clinique selon plusieurs dimensions, se manifeste dans sa singularité. Son histoire est unique [437] , sa situation est unique, mêmes si certains éléments de son histoire, de sa situation ou de son organisation psychique personnelle, peuvent être suffisamment semblables à ceux d'autres personnes pour que le clinicien puisse y retrouver des généralités, des

[436] Ce qui frappe au contraire avec les dogmatismes unidimensionnels, c'est qu'on y explique tout par la même cause ; arriération, autisme, névrose, dyslexie, c'est du pareil au même.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

enchaînements, déjà rencontrés (Ils lui permettront de poser des hypothèses à vérifier et à recouper, jusqu'à la fin de l'investigation qui restera toujours provisoire). Casuistique aussi sur le plan éthique : voir dans chaque sujet une personne unique, et dans chaque rencontre un face à face singulier répond aussi à une exigence déontologique. [438]

Si l'unification des sciences psychologiques apparaît bien sur le plan théorique un objectif lointain, elle est cependant le principe régulateur de la clinique. Le praticien ne peut comprendre qu'en élaborant de la cohérence. La clinique est le champ où la synthèse des psychologies s'élabore de fait. [439] Bricolage maladroit ou éclectisme douteux pour certains avides de pureté théorique ; nous préférons y voir un art concret. On espère montrer dans la troisième partie comment un travail de psychologie scolaire pour être efficace est conduit à utiliser les instruments et savoirs issus aussi bien de la psychologie cognitivo-expérimentale, de la psychologie différentielle, de la psychologie du développement, pour le cas de l'enfant, toutes psychologies à visée scientifique, mais aussi ceux de ces psychologies interprétatives et compréhensives que sont la psychologie naturelle, psychanalytique, ou littéraire.

Pour donner une idée de la perspective dans laquelle nous abordons notre travail, perspective qui permet une unification au moins régulatrice des différentes psychologies, nous voudrions citer une psychologue qui nous a aidé à penser notre pratique, Elsa Schmid-Kitsikis. Pour elle la psychologie clinique est ce lieu de la psychologie qui, étudiant ***« l'individu dans ses rapports psychologiques avec son monde interne et externe, à travers une démarche réalisée dans un espace où les échanges se spécifient selon une relation particulière d'écoute, de perception et de relation intersubjective, de recherche de compréhension d'autrui »*** (…) ***« intègre dans sa démarche le recours constant aux découvertes conceptuelles d'autres domaines de la psychologie qui possèdent un lien de cohérence avec ses propres préoccupations d'investigation et d'intervention*** ». Ces lignes extraites de ***« Théorie et clinique du fonctionnement mental*** »,(p. 21), nous paraissent assez bien déterminer ce point de convergence où nous pouvons enfin penser notre travail de psychologue.

[437] La psychologie naturelle est subjectivante, elle produit du sujet. Nous reviendrons sur ce point dans un développement sur le rôle des enveloppes narratives - et de la culture - dans la construction du Moi, au chapitre 10, «Vie psychique et médiations". Or, par différents procédés, l'objectif de l'aide psychologique - ou de la cure psychologique – redonner au sujet sa place, son autonomie.

[438] Pour le «*Grand dictionnaire Larousse de la psychologi"e*, la psychologie clinique est la « branche de la psychologie qui se fixe l'investigation en profondeur de la personnalité comme une singularité". Pour le «*Dictionnaire de la psychologie"* des P.U.F. :" la psychologie clinique procède à l'étude approfondie des cas individuels, afin de mettre en évidence les particularités ou les altérations du fonctionnement psychologique d'une personne". Pour nous la psychologie clinique ne l'est pas seulement d'avoir affaire à «une" personne, mais à une personne «unique". L'intention n'est pas la même. Dans le premier cas on peut trés bien n'avoir d'autre objectif que de réduire le sujet à un stéréotype.

[439] Les psychanalystes qui se sont interrogés sur l'unité de leur discipline arrivent aussi à cette conclusion que le seul facteur d'unité c'est la clinique, une pratique «locale", (Cf. en particulier Wallerstein «One psychoanalysis or many ?", *Int. J. Psychoanalysis*, 69, 5-22 ; ainsi que Durieux M.C. et Fine A. dir. «*Sur les controverse américaines dans la psychanalyse*", Monographies de psychanalyse, Paris, P.U.F., 2000).

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Unité de la Psychologie : 3- l' » Impossible rencontre » entre Psychologie et Psychanalyse ? [440] .

Il nous faut bien revenir, parce que c'est sur l'existence, réelle ou inventée, d'une coupure entre psychanalyse et psychologie que les auteurs analysés dans la première partie de notre thèse, se sont appuyés, pour, du haut de la position de surplomb où les plaçait leur Science, disqualifier la psychologie comme idéologie (bourgeoise, etc..), il nous faut en revenir à cette soi-disant coupure. D'autant que cette coupure théorique a eu des effets corporatifs bien réels. Elle est passée dans le champ de la pratique, et réduit la clinique elle-même à la seule dimension psychanalytique. Ces psychologues sont-ils encore psychologues ? Sont-ils devenus psychanalystes ? A quoi doivent-ils se raccrocher pour sauver leur identité ?

La première question à se poser doit porter sur l'examen de cette coupure elle-même. Il faudrait commencer par se demander si le père fondateur de la psychanalyse, Freud lui-même, considérait que la découverte de la psychanalyse le coupait de la psychologie. La réponse, nous le verrons est négative. Dans un deuxième temps nous pourrions nous interroger sur les avatars de cette prétendue coupure dans la France de la deuxième moitié du siècle passé.

Freud et la psychologie.

Il est un fait avéré, que toute notre première partie nous a permis de vérifier, c'est qu'un des thèmes les plus récurrents de la psychanalyse lacanienne, en même temps que l'argument de base des manifestes fondateurs, est le rejet de la psychologie. Comme le pointe avec raison Y. Brès dans un article du ***« Bulletin de psychologie*** » : ***« alors que Freud déclare sans cesse que la psychanalyse appartient à la psychologie, de nombreux psychanalystes français des trente ou quarante dernières années tiennent pour acquis que la psychanalyse n'est pas de la psychologie et que rien n'est pire pour elle que d'être « rabattue » sur le plan psychologique »*** [441] . Il faut lire tout cet article très instructif et auquel nous allons seulement emprunter quelques citations de Freud.

L'article démontre que Freud parle continuellement de psychologie et à aucun moment ne manifeste l'intention d'établir la moindre distinction entre la psychanalyse et la psychologie. Dès les ***« Etudes sur l'hystérie »***, l'objectif affirmé est d'expliquer et de soigner les névroses en abandonnant la méthode médicale classique pour une technique « psychologique ». ***« Notre intérêt devait donc se tourner vers la psychologie »*** dira-t-il plus tard (dans ***« Ma rencontre avec Popper-Lynkeus »***, texte de 1932 [442]). Même si Freud a souvent affirmé son ambition de faire entrer la psychanalyse dans le cadre des sciences naturelles (voir notamment l' ***» Esquisse d'une psychologie***

440 **Nous faisons référence à la thèse de Annick Ohayon, «*L'impossible rencontre.Psychologie et psychanalyse en France. 1919-1969".* Paris, La Découverte, 1999**

441 Numéro spécial (423) en hommage à Juliette Favez-Boutonnier, p.198.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

scientifique »), il n'en a pas moins toujours manifesté clairement dans toute son oeuvre l'affirmation de l'existence d'une réalité psychique. Dans une lettre à Popper-Lynkeus justement du 4 août 1916, à propos des tentatives réductivistes de Mach, il déclare : ***« mon point de vue plus étroit m'avait malheureusement empêché de me rapprocher de lui, et il m'avait fallu considérer comme non psychologique sa façon de traiter les phénomènes psychiques. Le physicien et la psychologie ne s'accordent guère*** ». [443] A Fliess en 1898 : ***« je suis loin de penser que la psychologie flotte dans les airs et n'a pas de fondement organique*** [444] ***. Néanmoins, tout en étant convaincu de l'existence de ces fondements, mais n'en sachant davantage ni en théorie, ni en thérapeutique, je me vois contraint de me comporter comme si je n'avais affaire qu'à des facteurs psychologiques.*** » [445] Dans l'article sur ***« L'analyse profane*** » : ***« la psychanalyse n'est pas une spécialité médicale. Je ne vois pas comment on pourrait le contester. La psychanalyse est une partie de la psychologie »*** [446] . Dans ***« L'intérêt pour la psychanalyse »*** : ***« la psychanalyse enseigne qu'une bonne moitié de la tâche psychiatrique incombe à la psychologie*** » [447] . Bref, on aurait bien du mal à trouver chez Freud l'affirmation d'une coupure entre psychologie et psychanalyse. La psychanalyse apporte au domaine de la psychologie sa connaissance des phénomènes inconscients. Elle vient la compléter, elle ne substitue pas à elle.

Psychologie et psychanalyse à l'université.

Chez les psychanalystes français, du moins disons jusqu'à l'immédiate après-guerre, on était dans les mêmes dispositions. La référence à la psychologie leur permettait de faire pièce à la médecine comme cela apparaît clairement dans la thèse de Lacan sur la paranoïa et son insistance sur la psychogenèse. Au point qu'en 1947 l'unification de la psychologie paraissait un objectif sinon atteint du moins accessible. Et c'est ainsi que D. Lagache, psychanalyste et premier professeur d'université en psychologie, publie ce qu'on peut considérer comme son programme, sous le titre ***« L'unité de la psychologie »*** (1949). A la même époque Piaget ouvrait un champ à la psychologie scientifique en dehors du béhaviorisme, et traçait un programme à l'origine de toutes les

442 Texte en français dans « Résultats, Idées, Problèmes », cité par Y. Brès p.199. On peut trouver ce texte aussi dans les *Oeuvres complêtes*, tome XIX, p. 279-285. La phrase citée par Y. Brès est précédée par « Ces nouveaux acquis de l'expérience apportaient en effet la certitude que les malades que nous appelons nerveux souffraient, en un certain sens, de troubles psychiques et devait donc être traités par des moyens psychiques. Notre intérêt devait se tourner vers la psychologie", p.279.

443 «Correspondance 1873 – 1939", Paris, Gallimard, 1960, page 34.

444 Inutile de rappeler la position clairement biologique, et pourtant si peu scientifique de son ami Fliess.

445 Sur la conception jacksonienne du premier Freud, voir l'introduction de Ernst Kris à «*La naissance de la psychanalyse*". Paris, P.U.F., 1956.

446 Cité par Y. Brès, p. 201.

447 Cité par Y. Brès, p. 203, d'aprés la trad. Assoun, Paris, Retz, 1980.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

recherches novatrices depuis ; or cet homme de science et novateur croyait lui aussi que psychologie et psychanalyse pouvaient s'entendre. Il considérait même qu'un espace de discussion et de travail commun s'était ouvert dans cette interface qu'ouvrait la psychologie du moi, l'Ego psychology américaine (nous y reviendrons plus loin).

Vingt ans après, le discours avait complètement changé. D'abord parce que Lagache dans son trop grand souci de respectabilité scientifique, et peut-être influencé par Hartmann, n'avait voulu retenir comme prototype exemplaire de la psychologie, que la psychologie expérimentale dans sa forme la plus dure, donc la plus réductrice, le behaviorisme. La plus américaine aussi. Or à cette époque un tel rapprochement ne pouvait être que destructeur. Cependant la raison prosaïque et concrète de l'échec de sa tentative pour construire une psychologie générale, tint plus, comme nous l'avons vu dans notre première partie, au difficile climat de rivalité puis d'hostilité violente entre les différentes écoles, sous-tendu par des querelles de pouvoir.

D. Anzieu pensait cependant que ces affrontements spectaculaires ne concernaient que le petit monde des sociétés de psychanalyse [448] , et au delà quelques intellectuels parisiens. A l'en croire dans l'Université, psychologie et psychanalyse seraient restées alliées et unies. Quoi de plus normal, puisque le fondateur de la nouvelle filière universitaire était justement D. Lagache, promoteur de la psychologie générale, psychologue et psychanalyste. [449] D'autre part comme Anzieu le disait encore à la fin des années 70, cette union était nécessaire à la psychologie pour lui permettre de prendre son indépendance par rapport à la philosophie. ***« La conjonction de la psychologie et de la psychanalyse s'est nouée en France dans un contexte particulier, celui de la lutte des psychologues pour acquérir leur autonomie scientifique et pour développer un exercice professionnel indépendant »***. Selon lui en faisant appel à des psychanalystes pour installer le nouveau cursus universitaire de psychologie, on permettait à la psychologie d'affirmer son indépendance et sa spécificité par rapport aussi bien à la philosophie qu'aux sciences naturelles. La psychanalyse en affirmant l'existence d'un déterminisme psychique autonome fournissait l'argument de cette spécificité. Les psychologues en se rattachant à la psychanalyse, pouvaient installer et défendre un territoire propre, avoir une place à eux par rapport aux philosophes et aux médecins.

Nous sommes pour notre part enclins à penser que cette cohabitation n'impliquait pas union. L'argumentation pro domo d'Anzieu qui justifie l'alliance avec la psychanalyse dans la formation des psychologues néglige les conséquences qui ne manqueraient pas d'en résulter. En effet, si les psychologues ne trouvent à affirmer leur spécificité qu'en se

[448] Si la coupure est affirmée par les lacaniens, dans la pratique ils apparaissent plus accommodants. Derrière les excommunications, les compromissions. On est surpris par exemple quand on confronte l'image de Jenny Aubry dans la légende dorée, à celle qui se dégage de ses travaux. Bien dans la ligne de l'hospitalisme de Spitz, ils n'auraient pas déparé dans une des revues de l'Ego-psychology. De même l'éclectisme reproché à Henri Ey, était de pratique courante hors des publications de combat ; il suffit de relire l'exposé et le commentaire par J. Lacan du cas présentée par Rosine Lefort dans le Séminaire I sur «*Les écrits tecniques de Freud*", p.122.

[449] Didier Anzieu n'était pas un observateur neutre. Il était aux côtés de D. Lagache et Juliette Favez, tous trois psychologues et psychanalystes, venant de l'université de Strasbourg.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

plaçant sous le drapeau de la psychanalyse, ils encourent le risque d'être cannibalisés et de disparaître comme psychologues, de n'être plus des psychologues, mais pas vraiment des psychanalystes. D'autant qu'à coté d'eux, d'autres « psychologues » affirment différemment leur spécificité, les expérimentalistes de l'époque franchement réductionnistes, mais aussi Jean Piaget qui justifie à sa manière la spécificité du psychique par une base constructive originale. Enfin d'autres psychanalystes, inquiets sans doute du mélange, ne manqueront pas d'affirmer violemment leur spécificité « contre » la psychologie.

D. Anzieu explique par l'alliance entre la psychologie et la psychanalyse au sein de l'université, le peu de prise que selon lui le discours lacanien eut sur les psychologues, en comparaison de l'influence qu'il exerça sur les milieux intellectuels, et même dans le milieu psychiatrique [450] . Nous ne trouvons pas cette argumentation très convaincante. Que les héritiers de Lagache et leurs élèves aient été moins perméable au discours lacanien, cela a pu être vrai un temps, celui des grands professeurs à la culture psychologique généraliste. Mais aujourd'hui ? Quand D. Anzieu affirme par exemple que l'unité de la psychologie, psychologie expérimentale et psychologie clinique essentiellement psychanalytique réunies, reste la doctrine de base des psychologues français, il a peut-être raison sur le plan de la formation initiale, il en va autrement ensuite. Vers qui peuvent-ils aller les psychologues formés par cette psychologie « unitaire » ? Eprouvant en eux-mêmes la difficile dualité de leur position, et formés à la psychanalyse, ne seront-ils pas tentés de rejoindre le grand corps lacanien, si ouvert dans son recrutement et en même temps leur expliquant si bien leur malaise par l'incompatibilité de la psychologie et de la psychanalyse.

D. Anzieu le reconnaît d'ailleurs à la fin de cet article de 1979. ***« Dans les faits, nous dit-il, les étudiants de psychologie se trouvent dans une situation paradoxale. Ils sont amenés à se demander si la psychologie une fois qu'elle a intégré l'inconscient est encore une psychologie »***, car de fait cet enseignement ***« discrédite à leurs yeux la psychologie non seulement expérimentale, mais sociale et même la psychologie clinique ordinaire, armée de tests et soucieuse de diagnostic*** ». C'est selon nous parce qu'on ne les a pas aidés à penser l'unification de ces différents enseignements dans le cadre d'une psychologie générale, que nulle part ne leur a été fourni un cadre, même provisoire, leur permettant d'intégrer des discours psychologiques souvent discordants ou contradictoires. Ou encore que la seule théorie générale de la personne qui leur a été proposée, c'est la psychanalyse qui la leur a offerte. Arrivés à ce point de leur formation, ils ne se sentent plus psychologues dans leur identité, mais ils ne sont pas pour autant psychanalystes, peut-être vaguement psychothérapeutes, sans en avoir vraiment reçu la formation.

Comme l'observe D. Anzieu: ***« les voilà toujours renvoyés ailleurs, et leurs difficultés d'insertion professionnelle (accrues par la crise économique) se***

[450] « La tentative, en partie réussie, d'intégrer la psychanalyse dans la psychologie en faisant de celle-là un cas limite de la situation clinique et un modèle psycho-dynamique, explique pourquoi ce sont les milieux psychologiques qui ont offert en France une plus grande résistance à l'influence lacanienne que d'autres milieux : philosophiques, littéraires, voire psychiatriques. ». D. Anzieu, «La psychanalyse au service de la psychologie", *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 20, automne 79, page 68.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

multiplient,. S'il n'y a plus de spécificité du psychologue (par exemple dans l'établissement du bilan psychologique d'un individu), alors le psychiatre, les auxiliaires médicaux, le personnel infirmier peuvent accéder au même enseignement de la psychanalyse que les psychologues et prendre ensuite leur place » (p.75). Dans cette impasse ils sont conduits à chercher une issue en devenant « des « psychanalystes » entre guillemets ». Et D.Anzieu poursuit : ***« Leur dépsychologisation les rend attractifs aux yeux de la jeune génération lacanienne, dont les thèses trouvent réciproquement un écho important en eux. Simultanément, elle les rend suspects de façon croissante aux yeux des tenants de la psychologie dite scientifique comme à ceux des défenseur du privilège médical et expose la psychologie clinique à bien des déboires et des dangers*** ». Cet article est de 1979. Plus de vingt ans ont passé et il est plus que jamais d'actualité. Dans la dernière phrase de son article, D. Anzieu s'interrogeait : ***» après le risque d'une psychologisation de la psychanalyse, voici venu le risque d'une psychanalysation généralisée »***. Le titre annonçait ***« la psychanalyse au service de la psychologie*** », mais la conclusion nous avertit de la fin de la psychologie.

Voilà donc ce que fut « l'impossible rencontre » entre psychologie et psychanalyse, comme la qualifie Annick Ohayon, dans son intéressant ouvrage (1999). Mais contrairement à ce qu'elle semble dire à plusieurs reprises cette rencontre n'était pourtant pas impensable [451] . Elle ne portait pas une mortelle contradiction. Elle ne fut impossible que dans le contexte idéologique français de l'époque.. Dans les publications ce fut la guerre. Sur le terrain, les psychologues d'en bas, bricolèrent des solutions, établirent des compromis, non sans malaise quant à leur identité.

Après l'espoir déçu d'unification de la psychologie de l'immédiate après-guerre, il semblait que l'abandon du béhaviorisme et la réhabilitation du mental par les sciences cognitives, allait ouvrir un nouveau champ pour des retrouvailles. Comment faire pour saisir cette occasion, pour éviter que l'ignorance réciproque, les préjugés hérités des querelles précédentes, ne risquent de faire échouer encore ce rapprochement. De ce point de vue, la proximité existante entre les ailes les plus réductionnistes, entre les cognitivistes durs et les lacaniens purs, [452] conduirait au pessimisme, si d'autres éléments de la pensée de notre temps, comme la réhabilitation de l'intentionnalité, l'accent mis sur l'action de l'homme, la remise en question de la notion de coupure épistémologique, et plus généralement ce qu'un auteur a appelé ***« L'humanisation des sciences humaines »*** ne permettait d'espérer que s'offre à la psychologie la possibilité de se penser elle-même. [453]

[451] A. Ohayon semble hésiter entre ces deux points de vue et partager parfois un point de vue plus lacanien, comme pourrait en témoigner par exemple cette phrase de sa conclusion : «L'avènement de la psychanalyse n'a donc pas contribué à déchirer cette unité (entre l'approche expérimentale et l'approche clinique) mais simplement à montrer qu'elle était impossible"(1999, p. 416). Elle était impossible dans le contexte donné. Elle est toujours difficile, elle est pourtant nécessaire pour les praticiens.

[452] Nous avons déjà parlé du «*Grand dictionnaire de la Psychologie*" de Larousse. Avons-nous dit que «*L'homme neuronal*" est né, dit Changeux lui-même d'une rencontre avec les héritiers de Lacan, Jacques-Alain et Judith ? (Voir l'avant-propos).

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Chapitre 9 Vie psychique et médiations Les lieux de passage

« De même que la voûte du ciel ne produirait jamais de pluie si elle n'était pas voilée et emplie de tourmentes, de même l'entendement humain, situé dans le cerveau, doit être troublé et envahi par des vapeurs, venues des facultés inférieures pour que l'invention soit humectée et devienne féconde". Jonathan Swift. « Conte du tonneau, section IX, Digression sur la folie : son origine, son utilité, son essor dans la République". [454] ***« Je mêle insensiblement mes rêveries du jour à celles de la nuit" Descartes*** [455]

C'est dans les espaces intermédiaires où se mélangent et se fécondent la nuit et le jour, les rêves et les raisons, que s'anime la vie psychique. Le territoire de la psychologie devait donc être celui des rêves et celui des raisons, sans exclusive ni excommunication, le lieu de leurs rencontres aussi. C'est bien à « un » homme qu'a affaire le psychologue praticien, pas à un inconscient ou à un appareil cognitif. La nécessaire unification de la psychologie trouve bien là sa justification et sa raison.

La question de la réalité psychique.

Parler de la réalité psychique cela peut être entendu dans des sens différents. Parler de la « réalité psychique » pour un psychologue, cela peut signifier d'abord parler de quelque chose qui « existerait », et le prouverait par sa résistance à toutes les tentatives de la réduire à autre chose, aux réductionnismes biologique ou sociologique. Affirmer l'existence de la réalité psychique c'est consubstantiellement attester de l'existence d'une science humaine particulière qui s'appelle la psychologie, et justifier de l'existence et de l'identité des praticiens, les psychologues.

Il y a la réalité psychique de monsieur tout le monde, réalité psychique indiscutable saisie immédiatement [456] , que seuls les béhavioristes ont osé contester – Comte n'est pas allé jusque-là - c'est-à-dire une vie psychique intérieure. On le voit bien quand elle s'oppose, déforme ou entre en conflit avec la réalité extérieure. Ou quand elle l'embellit :

453 Il est cependant curieux que dans son livre de 1995, «*L'empire du sens. L'humanisation des sciences humaines*", F. Dosse ne fasse pas de place à la psychologie, mais seulement aux sciences cognitives. Tous les psychologues qui sont auprés des hommes, sur le terrain, travaillent sur le sens

454 Edition de la Pléiade, Gallimard, 1965, p. 500.

455 Descartes tout au long de sa vie pratiqua la grasse matinée, élaborant ainsi sa pensée, qui n'est pas née «claire". Toute sa philosophie est née de trois rêves faits dans la nuit du 10 novembre 1619 (« Olympica »), dans un lieu d'entre-deux, avant d'être exposée quasi déductivement à la clarté de la raison.

456 On remarquera que nous évitons le terme d'introspection, non que nous ne doutions de son importance capitale dans la découverte psychologique – on peut dire que la psychanalyse est née du penchant de Freud à l'introspection ; ce fut d'abord une auto-analyse – mais parce que ce terme renvoie plutôt à une attitude seconde, réfléchie sinon toujours volontaire. Or nous voulons ici insister sur ce fait indiscutable que notre vie psychique intérieure nous est naturellement et immédiatement présente. Même si elle a des profondeurs qui nous échappent la réalité psychique nous est donnée d'emblée.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

toutes les créations des arts, des lettres, les religions, tout ce monde imaginaire qui prend des distances avec le réel et vient lui donner des couleurs. Mais pour certains tout cela est encore du social, du partagé. La réalité psychique est-elle autre chose que ce troisième monde de Popper, celui des œuvres ? [457] Notre vie psychique personnelle n'aurait rien de personnel, ne faisant que refléter les réalités sociales et leurs lois ? N'y a-t-il pas autre chose ? La réalité psychique n'est-ce pas aussi quelque chose qui m'est si personnel, si intime que je ne puis jamais tout à fait le faire partager ?

Affirmer la réalité psychique a pris ainsi un sens exclusif chez le psychanalyste. Chez Freud la réalité psychique, ce qui résiste aux explications rationnelles, c'est d'abord l'inconscient, au plus profond de nous-mêmes [458] . Certains en ont conclu qu'il n'y a d'autre réalité psychique pour un psychanalyste que celle de l'Inconscient, du fantasme [459] . Pourtant une chose est d'affirmer la réalité de ce sur quoi on travaille dans la cure et qui résiste, autre chose est de nier l'existence de toute autre réalité psychique. Sans doute mettre en avant l'existence de la seule réalité psychique inconsciente permet de se poser comme psychanalyste. Il est donc dans le penchant naturel du psychanalyste de chasser le Moi, l'interface psychique avec le réel, et le réel même de la réalité psychique. Tel psychanalyste croit alors affirmer son identité par ce refus de prendre en compte les besoins réels. Concrètement c'est le plus souvent en les traitant comme des symptômes. Dans la pratique du psychologue scolaire, c'est toujours un étonnement que de découvrir le refus de dialogue opposé par certains psychologues « cliniciens » (se jugeant par cet épithète « psychanalystes ») au nom du refus des mélanges et de l'affirmation des frontières. [460]

Ce refus du mélange ne s'opère pas seulement par la clôture de la bulle thérapeutique, d'où le refus parfois systématique de parler aux parents. Mais cette coupure s'affirme aussi parfois chez le thérapeute lui-même, dans son fonctionnement mental, par le refus de considérer tout ce qui est de l'ordre de ce qu'en termes psychanalytiques on appelle la secondarisation, à prendre en compte le rôle des capacités du moi, la mise à l'écart du travail réflexif et interprétatif, pour ne laisser place qu'à la pure association. Que l'association libre soit la réalité de la pratique de la cure classique, et le fantasme sa matière, est-ce à dire que le psychanalyste doit s'en tenir là et n'en plus décoller ? C'est la question posée par exemple par Roy Schaffer. Les fantasmes sur l'origine et le fonctionnement du psychisme n'expliquent pas plus son développement que le fantasme de la scène primitive n'explique sa conception elle-même ou le roman familial n'explique les avatars générationnels. Bref, faut-il toujours s'en tenir au langage de l'inconscient ? Schaffer ne le pense pas. [461]

Peut-être est-ce vrai après tout pour le psychanalyste [462] . Peut-être, pour penser, le

457 C'est aussi, semble-t-il, la position de J. Bruner (»... car la culture ...").

458 Pour lui aussi il faut éviter de réduire cet inconscient au biologique ou au sociologique.

459 Ils ne sont jamais saisis dans leur pureté, mais toujours indirectement – la réalité psychique est mélange.

460 Entre psychologue de niveaux – de valeurs?- différents peut-être aussi, comme si l'on ne pouvait s'affirmer que par la détermination d'un autre, inférieur ou étranger.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

psychanalyste devait-il d'abord ne s'occuper que de l'Inconscient. Peut-être est-ce encore une nécessité thérapeutique. Mais pas pour le psychologue. Il y perdrait d'ailleurs quelque chose d'essentiel. Parler de la réalité psychique c'est parler de bien autre chose que du seul inconscient. Pour le psychologue, fut-il clinicien-analyste (voir plus haut), qui a affaire à une personne entière, c'est la globalité du psychisme et de son fonctionnement qui doit l'intéresser. C'est d'ailleurs dans les lieux de passage, les espaces de traduction qu'il peut saisir ce qui fait l'unité du psychique. Une juste théorie du fonctionnement mental questionne toujours le rapport entre deux niveaux, le conscient et l'inconscient, le manifeste et le latent, le primaire et le secondaire, le moi et le ça. Pour que ça fonctionne, il faut que ça joue, que ça circule. Nous ne nions pas ici le poids de l'expression des fantasmes, ni l'efficace thérapeutique des métaphores. Nous disons simplement que la réduction de la réalité psychique au seul inconscient conduit parfois à s'interdire tout dégagement d'une théorie à partir de ces phénomènes.

C'est le problème de la place à accorder aux processus secondaires (rationalisants) dans le travail de soins. Une chose est la théorie légendaire de la création du monde dans telle communauté indienne, autre chose doit être la réflexion de l'ethnologue sur cette construction et ses raisons. [463] Il devrait en aller de même pour le psychanalyste : il lui revient d'assurer le passage à la rationalité. On a vu des ethnologues glisser innocemment de la réalité de la croyance en la sorcellerie à sa reconnaissance. Que l'astrologie, l'alchimie, voire Paracelse, aient un poids réel dans les psychismes, (et une valeur économique dans la société, voir les rayons des librairies), cela ne doit pas nous conduire à en affirmer, sans plus de commentaires, la « réalité ». Révélateurs certes de la réalité du désir des hommes, de leur besoin de rêves, de la force de notre imaginaire, non de ce que leur discours soit vrai. Si le Grand Albert peut nous dire métaphoriquement quelque chose de la réalité psychique, encore est-il de la responsabilité du savant d'éclairer la métaphore, non de la répéter. Entendons-nous bien : nous ne voulons pas installer de coupure ici, qui nous interdirait d'aller y voir, mais nous voulons en revenir. Nous voulons faire notre métier de contrebandier. C'est dans ces allers-retours entre primaire et secondaire, dans ces passages, ces rencontres, dans le travail sur ces liens, aux limites du Moi, que consiste notre métier, sans exclusion.

Ainsi pour le psychologue, la réalité psychologique ce n'est pas que l'inconscient, ses mythes et ses fantasmes. La réalité psychologique c'est ce qui occupe tout les nivaux de l'appareil psychique, un univers complexe de réseaux souterrains et de voies aériennes inter-connectés. En outre, chaque réalité psychique est singulière. Mon inconscient m'est

[461] R. Schafer («*Un nouveau langage pour la psychanalyse*") reproche au langage de la psychanalyse d'être un peu trop congruent avec le langage archaïque du processus primaire. Et sa critique nous parait en bien des endroits justifiée. Mais il tombe dans le travers contraire. A trop vouloir suivre Ryle et le point de vue de l'analyse du langage, il s'expose, par dogmatisme inverse, à faire disparaitre toute réalité psychologique.

[462] Dira-t-on que c'est à lui de voir, que c'est son problème ? mais quid du sujet découpé en tranches par les différents intervenants, et quid de son identité ?

[463] Mais il est bien vrai aujourd'hui, en tout cas pour certains ethnologues, qu'il est plus rentable, en termes de commerce et d'édition, de jouer sur les deux tableaux en se présentant à la fois comme ethnologue et comme chaman.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

particulier. Mon moi aussi m'est particulier. L'un et l'autre ont une histoire quoiqu'on dise de l'intemporalité de l'inconscient et des déterminismes qui pèsent sur lui. Mon identité est singulière et n'est pas réductible à toutes les contraintes, tous les déterminismes qui pèsent sur moi. C'est en cela que je puis les dépasser. C'est dans le for intérieur que naît d'abord la résistance. C'est ce qui me fait l'auteur, le responsable de mes actes.

Pour une théorie du fonctionnement psychique

Ce que nous voudrions esquisser à présent, c'est une sorte de « théorie » du psychisme. Rien de très nouveau, ni de très subtil sans doute, mais un objet sommaire provisoire, un outillage de pensée qui nous permette de fonctionner jour après jour comme psychologues [464] . Affirmer la réalité psychique c'est un premier pas, mais cela ne suffit pas pour penser la psychologie concrète. Il nous faut comprendre le cas qui est devant nous, dégager une cohérence, il nous faut unifier nos savoirs. Pour cela nous avons besoin de quelque chose comme ce que Freud appelait méta psychologie. Pas une théorie conceptuelle, qui clarifierait les concepts [465] , mais une théorie opératoire, fonctionnelle.

Il y a une centaine d'années, la psychanalyse a mis l'accent sur une réalité psychique inconsciente, « réalité » par son pouvoir réel de peser sur nos comportements (symptômes névrotiques, lapsus... [466]) et parce que ça résistait. Pour désigner cette « réalité », un mot s'est répandu dans le langage courant qui est celui de « fantasme ». Or le passage de ce mot dans la langue commune est intéressant à regarder, car il a entraîné un « bougé» instructif. Par ce glissement le fantasme a réussi à englober deux caractères essentiels. Aujourd'hui quand nous parlons entre nous de nos fantasmes, nous signifions quelque chose qui est coupé de la réalité « vraie » et/ou quelque chose qui a rapport avec une réalisation sexuelle mais dont nous en avons par ailleurs effacé le caractère inconscient.

En quoi ce mouvement du fantasme tel que l'entend le psychanalyste, au fantasme comme on en parle dans la rue est-il intéressant ? Il vient nous rappeler qu'il n'y a pas de coupure entre la vie psychique inconsciente et la vie psychique consciente. Freud

[464] Il ne s'agit pas simplement de se rassurer narcissiquement. Car c'est aussi de l'autre sujet qu'il s'agit.

[465] C'est ainsi que nous parlerons assez indifféremment de psychisme, de mental, d'esprit. Et pourquoi pas d'âme ? L'intérêt de parler d'âme serait de mettre en avant le caractère nécessairement éthique de notre théorie, si parler d'âme plutôt que de mental, nous évitait d'oublier que l'autre à droit à son intimité, à son autonomie, à sa responsabilité, qu'il est une personne, pas seulement un inconscient, ou un dispositif de traitement de l'information. Sur ces questions de vocabulaire, je serais assez d'accord avec ce que disait B. Bettelheim dans son » *Freud et l'âme humaine* », y compris d'ailleurs avec sa critique du vocabulaire de l'Ego-psychology. Quant au terme de mental, utilisé par E. Schmid-Kitsikis, s'il offre l'intérêt, dans une optique d'unification, d'être utilisé aussi bien par les psychanalystes que par les cognitivistes (quelqu'un comme J.F. Richard réserve même le qualificatif de « mentales » aux activités cognitives supérieures, top-down, non-modulaires, qu'elles soient conscientes ou inconscientes –cf. son livre sur « *Les activités mentales* »- 1990) il marque trop un ralliement et un abandon de psyche.

[466] « Les symptômes névrotiques ne se relient pas directement à des événements réels mais à des fantasmes de désir ; pour la névrose, la réalité psychique a plus d'importance que la matérielle ». Lettre à Fliess du 21-09-1897 (1973, p.190-193).

en vertu de la loi du droit d'auteur.

d'ailleurs ne mettait pas de coupure absolue entre les fantaisies diurnes, les rêveries et les fantasmes inconscients. Ils sont liés et c'est même par l'examen minutieux du réseau de ces liens que Freud parvient à rebours à reconstituer le contenu de l'inconscient. Dans ce travail il fut ainsi amené à construire une théorie de l'appareil psychique expliquant ce fonctionnement. En ce temps de sa réflexion il mit davantage l'accent sur les caractéristiques de ces différentes parties en les distinguant, que sur les lieux de passage où s'articulaient ces instances ou processus, là où s'opèrent ces transformations, ces élaborations. Là les liens se maintiennent en se déformant. Mais il maintint toujours l'idée de la continuité entre fantasme et rêverie consciente.

Aujourd'hui nous en sommes venus à mettre plutôt l'accent sur les processus de passage, de médiation. Par la rêverie (dans le jeu chez l'enfant) s'effectue un apprivoisement des fantasmes inconscients. La rêverie ouvre à un travail de médiation et de dégagement, qui peut aller jusqu'à produire des opérations intellectuelles très épurées. [467] Nous connaissons le rôle de la rêverie maternelle, et la fonction médiatrice de son appareil psychique. [468] On se penche sur le travail du Préconscient. Encore un pas et l'on osera peut-être réhabiliter le Moi. N'est-il pas le grand médiateur ? [469]

Freud caractérisait le conscient et l'inconscient, dans sa première topique par des modes différents de fonctionnement psychique, primaire et secondaire. Rappelons les caractéristiques propres à ces deux modes de fonctionnement, avant de nous interroger dans un deuxième temps sur ce qui les réunit. Comme nous l'avons déjà remarqué précédemment c'est dans la reconnaissance de ce qui lie le fantasme brut aux théories les plus formelles, en passant par la rêverie, que nous pouvons penser le psychisme [470] . Le processus primaire qui est le mode de fonctionnement de l'inconscient est caractérisé selon Freud par : le besoin de décharge et de satisfaction immédiate, le mépris de la réalité, l'hallucination de l'objet de satisfaction, le saut d'une représentation à l'autre selon les mécanismes du déplacement et de la condensation, la méconnaissance des relations

[467] Ce travail d'élaborations alimente la création littéraire dont le caractère fictionel est évident, mais aussi des réflexions plus abstraites –penser à Descartes- ou des créations scientifiques -voir les deux livres de G. Holton sur «*L'imagination scientifique* », Gallimard, 1981, et «*L'invention scientifique* », P.U.F.,1982.

[468] Voir Winnicott, et aussi Kreisler et Marty.

[469] Encore un mot. Après le temps des coupures, vient le temps des liens. Après le temps des analyses, vient le temps de la synthèse. Il est frappant qu'on mette aujourd'hui plus qu'avant l'accent sur ce qui réunit plutôt que sur ce qui différencie les éléments et processus psychiques. Par exemple on opposait hier processus primaire et processus secondaire. Et pourtant même M. Klein souligna la fonction d'organisation et d'humanisation des fantasmes. Dans un livre récent, M. Perron-Borelli, met l'accent sur la continuité de cette psychisation :" il va de soi que cette « matrice originelle » (du fantasme) où s'instaurent les fondements de l'organisation psychique, ne concerne pas seulement la formation des fantasmes. Plus généralement elle engage toute l'organisation du moi et l'installation de mécanismes de défense par lesquels ce dernier devient capable de contrôler et de gérer les forces pulsionelles primitives. C'est par là que se constitue un appareil psychique relativement autonome"(«*Les fantasmes*", PUF, 2001, p.73).

[470] L'important d'ailleurs n'étant pas que nous pensions le psychisme, mais qu'ainsi nous puissions aider les autres à se penser, non seulement se comprendre, mais se vouloir aussi.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

temporelles et de la logique. Le processus secondaire qui caractérise le système préconscient- conscient, obéit au principe de réalité, à la logique et à la cohérence ; l'énergie qui y circule y est liée et la satisfaction est ajournée. Ce fonctionnement secondaire passe au moi dans la deuxième topique avec le système préconscient-conscient. Mais en même temps le moi devient aussi l'agent d'opérations inconscientes. Le moi se retrouve ainsi le lieu stratégique où se rencontrent deux types de fonctionnement, où ils peuvent se lier ou s'opposer.

Ils ne sont d'ailleurs pas si dissemblables. On distingue processus primaire et processus secondaire comme s'ils étaient coupés l'un de l'autre, comme si on les découvrait tels. En réalité, sauf exception, nous ne sommes jamais confrontés à un fonctionnement primaire ou secondaire pur [471] . D'autre part l'opposition telle qu'on la marque entre un processus primaire chaotique et une pensée secondaire rationalisée est peut-être bien caricaturale. Il y a peut-être plus d'ordre qu'on ne le dit dans le fonctionnement primaire [472] comme il y en a dans le fantasme. De même il est douteux le primaire soit de l'archaïque fixé chronologiquement, coupé de l'influence du temps. Il est donc réducteur d'opposer, comme on a parfois tendance à le faire, processus primaire et processus secondaire. Il faut relativiser cette coupure. Nous avons déjà dit que la psychanalyse a été attentive surtout en ces débuts à ce que le processus primaire provoque de surgissements inattendus au sein de notre pensée. Fascinée par ces différences, la psychanalyse a laissé ainsi à la psychologie cognitive toute l'étude de la secondarisation (comme si elle allait de soi, si nous la connaissions). [473]

Retour vers la psychologie du Moi

Pour que l'appareil psychique fonctionne, il y faut des systèmes d'articulation et des lieux de transition. Freud a eu à les penser. Il a ainsi fait d'abord du préconscient ce système intermédiaire entre l'Inconscient et la Conscience, signifiant ainsi qu'on ne peut les séparer, qu'on ne peut les comprendre sans les lier [474] . Lorsqu'il a dû reconfigurer son modèle du psychisme, il a confié ce rôle de médiateur, en en renforçant le caractère régulateur, au Moi.

Le Moi est poreux dit M. Serres. Il n'est pas une forteresse [475] . Il est un médiateur, un

[471] Même pas le psychanalyste en son cabinet.

[472] C'est ce que dit Ehrenzweig, sur lequel nous allons revenir. Paradoxalement c'est M. Klein qui quoique ne se préoccupant que du vécu fantasmatique, en a mis en évidence les aspects structurants, «pré-secondaires".

[473] Piaget par exemple qui s'est consacré à l'évolution des fonctionnement secondaires a montré qu'il y avait beaucoup à y découvrir.

[474] On nous objectera à juste raison que nous faisons peu de cas de la censure. C'est que nous n'aimons pas les frontières, nous préférons les passages, les mouvements, les processus. On bloque sa pensée à ne voir les rapports entre instances qu'en terme de frontières.

[475] C'est quand il est malade qu'il se protège en coupant les liens, en refusant de rien savoir. Et même encore il laisse toujours passer quelque marchandise de contrebande.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

diplomate, et même un peu plus que cela. Il est contrebandier, il trouve les passages. Il est entremetteur, il permet les rencontres. Il est tisserand, il tisse et coud le réel et l'imaginaire, le proche et le lointain, la présence et l'absence (le ça et la réalité, l'affectif et le cognitif, la personnalisation et la socialisation,...). De ce fait la psychologie du Moi est donc bien le domaine où peuvent se nouer les apports des différentes psychologies, de la psychanalyse aux psychologies « à visée scientifique » (psychologie différentielle, psychologie génétique, psychologie « cognitive » même).

Il y a un grand malentendu à propos de l'autonomie du moi. On fait comme si parler de l'autonomie du moi c'était vouloir le couper des sources pulsionnelles. Comme si l'Ego Psychology avait affirmé qu'être autonome c'est échapper à leurs contraintes, et en même temps qu'être adapté c'est se plier aux normes sociales existantes. En réalité, quand elle parle des parties autonomes du moi, l'Ego Psychology affirme simplement la nécessité d'un contact précoce du moi avec la réalité, ce dont on a vérifié l'existence aujourd'hui, mais que déjà M. Klein affirmait [476] . Quant à l'affirmation de l'autonomie elle n'avait d'autre objet que de contrebalancer l'idée que l'inconscient, et son fonctionnement primaire, régiraient tout, même dans les fonctionnements non pathologiques. Il s'agissait donc d'une autonomie relative, plutôt d'ailleurs d'un processus en mouvement. Tel est le sens de la « neutralisation » des pulsions. Ce processus de neutralisation et d'autonomisation du moi apparaît d'une telle évidence à tous les observateurs du développement enfantin, qu'on se demande comment cela n'a pu être entendu. Sans doute les mots de développement et d'observation de l'enfant étaient-ils insupportables à une psychanalyse, qui voulait avant tout se couper de toute psychologie - nous y reviendrons- [477] .

La psychologie du Moi n'a pas pour autant sous-estimé l'importance de l'inconscient - ou du ça- dans les fonctionnements psychiques élaborés. Un des premiers psychanalystes à souligner le rôle de l'inconscient et des processus régressifs dans la création intellectuelle et artistique, fut d'ailleurs l'un des trois mousquetaires de l'Ego psychology, Ernst Kris [478] . La régression au service du moi, dans un mouvement d'oscillations entre des moments de laisser-aller - on pourrait dire « associatif » - où on laisse sa pensée vagabonder, et le processus primaire affleurer, et des moments de

476 Ce qui a compliqué les choses c'est que l'ego-psychology a en même temps voulu maintenir l'hypothèse d'un stade indifférencié, faire d'une métaphore pour penser une mythique symbiose mère-enfant, une réalité. Mais ce n'est pas sur ce point qu'a porté la critique.

477 Juste une remarque encore sur la connotation négative qui semble marquer chez nous le terme d'adaptation. Refuse-t-on les mots d'adaptation et d'autonomisation pour caractériser l'évolution des espèces? Comment parler de l'apparition du métabolisme à sang chaud, ou du développement du psychisme depuis le poisson jusqu'aux mammifères, sans en faire ressortir la valeur adaptative par la capacité accrue d'autonomie qu'ils ont procurée. L'adaptation ce n'est pas le conformisme. Et en parlant du développement de l'homme, les mots d'adaptation et d'autonomie serait condamnés ?

478 Il connaissait bien les milieux artistiques, d'abord comme critique d'art, conservateur au musée de Vienne, condisciple et collaborateur de Gombrich. Notez qu'à New-York (135 Central Park West) son épouse Marianne, née Rie (famille trés liée à Freud qui appelait Marianne «ma fille"), fut l'analyste de M. Monroe, sur les conseils d'Anna Freud. Elle en fut aussi la principale héritière et légua ces fonds à la Tavistock Clinic.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

contrôle où l'on élabore ces bribes de pensée en y mettant de la cohérence, est pour lui le processus essentiel à la création, en œuvre aussi bien dans les créations intellectuelles les plus élevées, que lorsqu'il s'agit simplement de produire de la nouveauté pour résoudre un conflit, dépasser un dilemme ou une crise, recréer du sens. C'est dans la régression du moi, dans le retour aux profondeurs que le moi va chercher des ressources pour créer, changer. Mais s'il faut descendre aux enfers, il faut aussi pouvoir en revenir. Tous les poètes et les créateurs le savent [479] . Pas plus qu'il ne peut y avoir de fonction créatrice dans un moi coupé de ses sources pulsionnelles par une trop grande rigidité défensive, pas plus, si la pulsion devient trop pressante dans sa mécanique la plus primitive, au point de faire exploser toute possibilité de la contenir, il ne peut y avoir de création. La pensée, pour vivre, a besoin de jouer dans cette sorte d'entre-deux [480] . Cette idée est ancienne, il faut pourtant toujours la rappeler.

Ouvrons une parenthèse sur un autre processus où ces mouvements se vérifient, l'humour, signe d'ailleurs de santé psychique. L'humour permet de continuer à penser face à une réalité douloureuse (ainsi Freud face à son cancer). Il peut être un instrument de résilience (voir plus loin) comme le jeu ou la fantaisie. Et bien l'humour est aussi un processus de passage et d'aller et retour. C'est une façon créative –non rigide comme dans le cas d'un mécanisme de défense devenu rigide et compulsif – de se dégager d'une tension. L'humour suppose la rencontre de deux niveaux, il mobilise condensation primaire et secondarisation. Il vient servir le Moi (pensons au mot d'esprit du condamné à mort). L'humour opère dans un processus de passage, un aller- retour qui s'apparente à ce que vient de nous décrire E. Kris pour la création artistique. [481]

Un point de vue psychanalytique moderne sur la création artistique contemporaine, mais tout à fait cohérent avec les orientations données par E. Kris [482] , se trouve dans le livre d'Anton Ehrenzweig sur ***« L'ordre caché de l'art. Essai sur la psychologie de l'imagination artistique »*** (1967). En voici quelques lignes significatives, pages 321-322 de la traduction française : ***« bien loin d'être indépendant du ça, la perception du moi est donc constamment à la disposition des besoins symboliques***

[479] Ils savent que c'est dans une oscillation entre fonctionnement dyonisiaque, et fonctionnement apollinien, entre la plongée dans l'imaginaire et la remontée vers la raison que repose la clé de la création.Ils l'ont parfois supporté dans leur chair.On sait la fascination que le second Faust exerça sur Nerval, en particulier le royaume des Mères, ce lieu hors du temps où tout est conservé, ce lieu leibnizien où toutes les résonances se perpétuent (Goethe avait retenu de Leibniz que les monades sont imaltérables et immortelles).

[480] A la source de ces échecs certaines écoles psychanalytiques ont mis en avant l'insuffisance du Préconscient. Une façon de souligner encore que le fonctionnement psychique ne peut s'établir que dans les lieux de passage et de médiation. Il n'est pas étonnant que ce soit les psychanalystes qui se préoccupait de l'articulation psycho-somatique qui aient rappelé leur rôle.

[481] C'est au niveau préconscient que l'opération se passe. Citons Freud sur le mot d'esprit (1905) «Une pensée préconsciente est confiée momentanément au traitement inconscient, ce qui résulte de ce traitement est aussitôt récupéré par la perception consciente", p. 275 de l'éd. de poche. Sur l'humour comme travail psychique créateur, voir la «*Revue française des psychanalyse*", 4, 1973, notamment Bergeret, Cosnier, et Major.

[482] Contrairement à ce que dit J. F. Lyotard dans sa préface.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

du ça. Mais le moi n'est certainement pas à la merci du ça (…) Le moi, de son propre accord, et dans cette mesure en toute autonomie, se décompose pour fournir les structures sérielles nouvelles pour pourvoir à la fois ses propres tâches créatrices dans le monde extérieur et à la symbolisation de la fantasmatique interne du ça ». Nous n'avons la place ici pour étudier de manière détaillée les différences existant entre les positions de E. Kris et d'A. Erhenzweig. Disons qu'A. Erhenzweig, met en avant le rôle du moi mais refuse de parler de régression. Il préfère parler d'une différenciation du moi grâce à laquelle il va pouvoir entrer en correspondance avec l' » ordre caché du ça ». L'originalité de A. Erhenzweig tient en effet à deux choses : d'une part d'affirmer la présence d'un ordre caché dans le processus primaire ; et d'autre part de présenter le procédé dont va user le moi, pour visiter cet ordre, comme un scanning, un balayage. [483] Mais qu'il s'agisse de régression ou de décomposition, l'important me semble-t-il à souligner c'est que la création repose dans ces processus de rencontres et d'échanges entre moi et ça, entre primaire et secondaire [484] . Et cela les psychanalystes du Moi ne l'ont jamais oublié, bien au contraire.

Ainsi celui (c'est du psychologue qu'il s'agit) qui veut comprendre le fonctionnement mental vivant, où celui qui face à une pensée rigidifiée veut en relancer le mouvement doit considérer d'abord le Moi et la mobilité de ses fonctionnements.

E. Schmid-Kitsikis dans un ouvrage sur le fonctionnement mental (1985) résume très bien de quoi il s'agit en définissant successivement ce qu'un psychologue doit entendre par mental et par fonctionnement. Page 16, ***« le terme de mental suggère l'idée d'un centre de fonctionnement où s'élaborent et s'articulent grâce aux processus d'investissements pulsionnels les différents types et niveaux de représentation. Ce centre de fonctionnement constitue la matrice de la créativité humaine*** ». Et elle poursuit à la page 17, ***« L'idée de fonctionnement suggère au niveau de l'individu une certaine activité de « travail » de nature soit consciente, soit pré-consciente, soit encore inconsciente, mobilisant une certaine quantité d'énergie pulsionnelle dont les représentations doivent créer des liens avec les affects et les objets d'investissements au sens large (interne et/ou externe), si elles veulent acquérir des caractères différenciés et dynamiques et créer des liens entre elles. De sorte que le concept de fonctionnement mental englobe à l'intérieur d'une même description et d'une même explication les pôles émotionnel et cognitif du développement***

[483] Ce qui donne une grande modernité à ces analyses, une grande force métaphorique. C'est l'image du scanning que retient par exemple un chercheur en neuro-sciences comme R. Llinas pour expliquer les liages par lesquels nous – Llinas dirait nos cerveaux-mettons de la cohérence dans notre pensée du monde. La conscience serait ce liage.(Nous disons pour notre part que c'est le moi qui assure ce travail de liage).

[484] L'endormissement est un des moments de régression et de rencontre entre ces deux fonctionnements, propice à la pensée métaphorique. Sur ce point voir dans la revue *Critique* (numéro spécial «Rêve, sommeil,fatigue", 603-604, Août-Septembre 1997) l'article sur le livre de J. Risset «*Puissances du sommeil*": « Certains, dont Freud, ont jeté des ponts entre l'onirique et le discursif; mais elle, obstinément, associe sommeil et livre, attentive à l'enfantine complicité entre l'endormissement et la lecture"p. 657, nous dit Yves Hersant («Au royaume d'Hypnos"). Tous les lecteurs connaissent ces états «hypnoïdes" d'entre-deux. Dans le même ordre d'idées, la fatigue aussi est productrice de ces passages, comme l'a lu G.A. Goldschmidt dans l'ouvrage de P. Handke sur «*La fatigue*". Dans le soufisme iranien c'est aussi l'état d'entre deux, de rêve éveillé, qui ouvre la porte aux «visitations".

en vertu de la loi du droit d'auteur.

psychologique de l'individu ».

Pour nous, la mobilité du moi est au centre de ce fonctionnement. Nous ne pouvons développer plus longuement sur ce point. Nous aurons l'occasion d'y revenir dans la troisième partie où nous aborderons les fonctionnements mentaux concrets de sujets particuliers. Arrivés ici, nous voulions présenter ce point de vue qui ouvre une perspective unifiante au travail du psychologue. Rappelons cependant que cette théorie, d'ailleurs implicite, naturelle à la plupart des psychologues qui ne se sont pas réfugiés dans l'un des réductionnismes que nous avons dénoncés, a surtout une valeur opératoire. Elle permet au psychologue lui-même de se penser et de penser, d'aider ainsi l'autre à le faire.

Le Moi conteur. Le récit de soi. Retour sur la psychologie naturelle. [485]

Jusqu'ici pour expliquer le rôle du Moi, son travail, nous avons mis l'accent sur sa place d'interface au sein de l'appareil psychique [486] . Son efficace tient à cette place et à l'étayage que cette place lui permet de trouver dans l'univers environnant. Mais en donnant de ces choses une image spatiale, nous laissons échapper quelque chose d'essentiel. L'environnement c'est l'univers physique mais ce sont surtout des personnes. Cet étayage que les personnes environnantes fournissent au développement du Moi, certains les appellent des « enveloppes ». On reste encore dans l'imagerie spatiale jusqu'au moment ou un chercheur comme D. Stern fait apparaître que l'efficace de ces enveloppes vient de ce qu'elles sont « narratives ». Si nous réfléchissons par ailleurs, à ce qui fait la puissance de la psychologie naturelle, nous devons nous demander si cette force ne vient pas, là aussi, de ce qu'elle aussi fonctionne essentiellement sur la base de récits. Souvenons aussi du projet de Politzer. Il voulait établir sa psychologie dans le

[485] Nous allons parler du Moi et du Soi. Précisons rapidement comment nous voyons leur rapports. La tendance à la réduction et à la réification du Moi, devait entrainer la résurgence de ses aspects dynamiques sous la forme du Soi. Ne s'y sont pas trompés ceux n'ont pas manqué d'y dénoncer le retour du bon vieux Moi pré-freudien (Il y a en effet quelque chose de la phénoménologie voire du bergsonisme dans l'accent mis sur le côté «vivant", «ouvert", «existentiel" du Soi par rapport au Moi). La difficulté c'est qu'il y a déjà cette ambiguïté chez Freud. Le Moi est chez lui à la fois le Moi d'avant la psychanalyse, la personne, l'agent conscient de soi, et et le Moi comme instance organisatrice. D'où la gêne d'un Pontalis (1975) qui critique chez Guntrip ce qu'il va admettre de Winnicott (le self, dit-il, p.298, en l'opposant à un Moi figé ou compulsif, est «le représentant du vivant"). Il est dangereux de multiplier les entités et de les substantifier. Le Moi est une tension (c'est le sens du Wo es war) et le Soi un de ses aspects ou un pôle, le pôle intégrateur. Le Soi pourrait-on dire est intention, projet. Mais, en France la fonction intégratrice ou synthétisante du Moi continue à porter le poids de la critique de Lacan, ce qui explique le succés du Soi de Winnicott qui apportait une bouffée d'air et permettait de penser les aspects positifs de l'intégration des expériences et de l'unification de la personne. Une anecdote : E. Pichon et L. Daudet s'opposaient sur la traduction du Ich freudien, le premier proposant le «Je", le second, le «soi", cependant l'un comme l'autre avaient une conception du Moi beaucoup plus proche de celle de Hartmann que de celle de J. Lacan. Une remarque enfin : J. Guillaumin (1997) proposait de faire du Soi le fondement de la fonction de synthèse du Moi. Fondement peut-être, mais aussi pour nous fin : principe régulateur et projet.

[486] Si cette position nous intéresse, c'est aussi parce qu'elle est celle du psychologue dans son travail. Nous y reviendrons dans la partie suivante consacrée à la pratique.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

prolongement de la psychologie naturelle, sur des récits, il parlait de « drame ». Pour J. F. Le Ny - voir plus avant- seul le roman peut nous faire comprendre la succession des évènements qui ont conduit au drame [487] et cela dans le cadre d'une psychologie naturelle « admirablement conduite ».

De toutes ces notations se dégage l'idée que la psychologie naturelle comprend les conduites psychologiques sur la base de récits. Elle semble même avoir été construite su ce support.. Nous verrons que la psychanalyse elle-même est faite de récits. Ainsi dans différents domaines de la psychologie un nouveau paradigme est en train de s'imposer, celui de la narrativité. Il pourrait y jouer un rôle unificateur. Entrons un peu plus profondément dans l'analyse.

Le récit et la construction de l'identité. J. Bruner, D. Stern et les enveloppes narratives.

Le récit permet à l'enfant, d'abord à travers la parole de sa mère, puis la sienne propre, de se construire comme personne à ses yeux et à ceux d'autrui. Nous avons évoqué, à propos de la constitution de la « psychologie populaire » -le sens psychologique commun-, le rôle joué par les échanges interactionnels, qui viennent développer, sur la base d'attentes innées, l'empathie, et la capacité de comprendre l'autre, et soi-même en retour. Dans ces échanges qui permettent à l'enfant de construire son identité, les récits qui lui sont faits jouent un rôle particulièrement structurant et formateur. Déjà dans les premiers étayages, dans ces soins naturels par lequel la mère préserve ou restaure l'identité menacée de son enfant, dans ces interactions de « contenance », c'est à dire de protection contre les effractions ou les ruptures traumatiques, D. Stern voit des enveloppes ***« pré-narratives*** » [488] , des sortes de « scripts », soulignant ainsi le rôle essentiel que le récit, va jouer, et joue déjà, dès les prémisses de la construction de la pensée, et au-delà, dans la construction de nos identités. Il confortait ainsi l'idée, alors naissante chez les psychanalystes, que le thérapeute prenant en quelque sorte le rôle de la mère défaillante, devait son efficacité à la place qu'il donnait à la narration.

Cette idée de la puissance du récit émergeait alors un peu partout, dans les sciences humaines et la philosophie. J. Bruner, cognitiviste déçu [489] , et narrativiste convaincu, a

[487] Comme il le dit, on ne peut expliquer le coup de pistolet de Juilien Sorel contre Madame de Rênal sur la base de l'application d'une loi scientifique.

[488] D. N. Stern «L'enveloppe pré-narrative. Vers une unité fondamentale d'expérience permettant d'explorer la réalité psychique du bébé", exposé au colloque de Monaco, publié dans «*La psychanalyse de l'enfant*", n°14, 1993, pp. 13-65. D. Stern veut comprendre comment se construit le « penser ». Il explique cette construction à partir du «schéma d'évènement ressenti", sorte de script pré-linguistique, avec un déroulement temporel et une modulation, qui va jouer un rôle intégratif dans l'expérience du bébé et permettre à la pensée d'émerger. C'est cela l'enveloppe pré-narrative. «L'enveloppe pré-narrative a une cohérence et une signification grace à une structure qui comprend une ligne dramatique et les élements de base d'une proto-intrigue tels qu'un agent, une action, un but, un objet et un contexte", p. 16. Par ce concept, D. Stern essaie de se placer à l'interface de la psychanalyse et des sciences cognitives (le «schème d'évenement ressenti" est référé aux schèmes et scripts de Nelson, Mandler, Shank et Abelson) mais, comme le remarque J. Hochmann dans son commentaire, en faisant de la construction du pensée une auto-construction solipciste, il prête trop aux cognitivistes.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

justement relevé la concordance d'un «tournant narratif" dans différentes branches du savoir humain et de la thérapie. Chez les psychanalystes américains par exemple [490] . C'est vers la fin des années 70 et au début des années 80, nous dit-il, que la notion de self conçu comme un conteur d'histoire a fait son apparition. Donald Spence fut un des pionniers dans cette voie. Pour Spence, la vérité qui soutient l'analyse n'est pas la vérité historique mais autre chose qu'il appellera la vérité narrative [491] . « ***Pour Spence, le Moi (ou le self) [492] joue le rôle du conteur, constructeur des récits d'une vie. La tâche de l'analyste est d'aider le patient dans sa construction du récit qui contient en son centre un self*** ». Ce n'est pas seulement Spence, mais aussi Polonof et R. Schaffer qui défendent cette conception. Pour Polonoff, nous dit encore Bruner, ***« le self d'une vie est un produit de notre récit plutôt qu'une chose fixe mais cachée qui serait son référent. L'objectif d'un récit de soi ne serait pas qu'il colle à une quelconque réalité cachée, mais d'aboutir à une cohérence, une habitabilité, et une adéquation externe et interne »*** (p. 122). Tandis que Roy Shafer, s'intéresserait plutôt au mode de construction de ces récits. Cité par Bruner : ***« nous ne cessons pas de raconter des histoires sur nous-mêmes. En les racontant à d'autres, on peut dire, pour l'essentiel, que nous réalisons tout simplement des actions narratives. En disant que nous nous les racontons également à nous-mêmes, cependant, nous incluons une histoire dans une autre. C'est l'histoire selon laquelle il y a un self à qui dire quelque chose, un quelqu'un d'autre qui sert d'auditoire et qui est un self ou le self de quelqu'un. Lorsque les histoires que nous racontons aux autres sur nous-même concernent les autres aspects de nous-mêmes, lorsque nous disons par exemple : « je ne suis pas maître de moi-même », nous insérons de nouveau une histoire dans une autre. De ce point de vue, le self est un récit. De temps en temps, et d'une personne à l'autre, ce récit varie quant à son degré d'unification, de stabilité, récit qui peut être accepté par des observateurs informés comme fiable et valide.*** »(ibid).

[489] Un des pères pourtant de la psychologie cognitive (avec G. Miller à Harvard).

[490] « *Car la culture donne forme à l'esprit* », à la page 120, dans un chapitre entièrement consacré à la construction narrative du self. Nous y avons relevé avec intérêt un instructif rapprochement, sinon plus, du Self et du Moi. Tout le livre de J. Bruner, sorte d' autobiographie spirituelle fait le bilan des avatars traversés par la psychologie durant la deuxième moitié du vingtième siècle. Nous y revenons plus loin. J. Bruner est un des acteurs essentiels de ce tournant narratif.

[491] Ces constructions narratives peuvent-elles être arbitraires ? C'est la question que posait déjà S. Viderman. Spence pense que oui, comme tout un courant constructiviste américain à la suite de N. Goodman et P.Watzlawick – voir le chapitre sur le role de la parole -. Cependant on voit bien que le récit, le bon récit c'est celui qui croise des éléments de la réalité et des éléments fictionnels. Un jour, quand je n'étais qu'un nourrisson et que mes parents étaient allés pique-niquer avec moi au bord du Lot, la purée de carottes qui m'était destinée, sans doute oubliée sur le réchaud à alcool, s'enflamma. Cet élément de souvenir, aussi écran soit-il, est une partie importante de mon histoire. Si je ne nie pas les effets thérapeutique des fictions je dis qu'elles doivent pouvoir se lier à des éléments de réalité. Que c'est dans ce lien entre imaginaire et réalité, dans ce travail que nous dirons «littéraire", puisqu'il comporte mise en intrigue et métaphorisation, sur le réel, qu'un effet thérapeutique se produit.

[492] ***Pour Bruner Moi et Soi sont ici interchangeables. On pourrait voir le Moi comme le conteur du Soi (un Soi comme constitué de récits, déchirés ou unifiés).***

en vertu de la loi du droit d'auteur.

PourJ. Bruner, la psychologie naturelle est narrative et non logique, comme voudrait être la psychologie à prétention scientifique. Les récits en sont les instruments naturels. Pour expliquer (s'expliquer) un comportement, on le met en intrigue, on raconte une petite histoire. De ce fait comme le remarque Bruner, la psychologie naturelle est subjectivante. A la différence de l'article produit par la psychologie à prétention scientifique, le récit produit par la psychologie naturelle, crée un effet de subjectivation [493] . Et tout cela commence très tôt. Il y a sans doute chez l'enfant une prédisposition à organiser son expérience sous forme narrative, une «disponibilité protolinguistique", où Bruner place les enveloppes pré-narratives de D. Stern. Cette utilisation omniprésente des récits chez l'enfant peut objectivement être vérifiée en observant son développement. J. Bruner nous rapporte les travaux de Joan Lucariello, Judy Dunn, P.J. Miller et bien d'autres qui ont suivi l'évolution des dialogues et/ou des soliloques de jeunes enfants. ***« Les enfants, en conséquence, produisent et comprennent les histoires, sont rassurés ou inquiétés par elles, bien avant d'être capables de maîtriser les propositions logiques les plus fondamentales de Piaget"*** (p.91). C'est par les récits qu'ils comprennent le monde.

Psychanalyse et récit de soi.

Mais au fond, le renouveau de la psychanalyse par la narrativité, la naissance du penser chez l'enfant et les enveloppes pré-narratives, n'est-il pas tout simplement un retour de la psychanalyse à ses origines, lorsqu'elle se cherchait et hésitait encore à s'encombrer de métaphores positivistes qui aujourd'hui l'embarrassent ? Car c'est bien comme thérapie narrative qu'est née la psychanalyse. Dans sa cure, conduite, on doit le dire, par elle-même, Anna O. a donné au récit de soi la première place. Ainsi était-ce à l'origine. Ce qui passa ensuite au premier plan dans le travail de soin, ce fut non plus cette mise en histoire, mais sa déconstruction par l'analyste, un détricotage des histoires apportées par les patients. On pourrait d'ailleurs voir là l'essentiel de ce qui fait la différence entre le psychologue commun et le psychanalyste dans leur réception de la parole, des récits de soi, de leurs interlocuteurs. Non pas que le psychologue non psychanalyste n'apporte un regard critique sur le récit apporté par son interlocuteur. Mais dans les psychanalyses, le temps consacré à la déconstruction a fini par occuper la partie la plus importante. Le cadre même, par ses effets sur la structuration psychologique du sujet, a cette conséquences sur la forme du récit. On ne pousse pas de la même façon à la régression du sujet et de son discours dans un cadre psychologique « ordinaire », où le sujet certes se laisse aller, régresse un peu, lève en partie ses censures, et dans un cadre analytique pur (divan) où la déstructuration du sujet et de son discours devient un principe thérapeutique primordial. Tout dans le cadre analytique est fait pour entraîner cette régression. La position allongée, qui place dans les conditions extérieures de l'endormissement. [494] Et puis la consigne de libre association, qui vise à stopper la construction d'un récit structuré, (cependant jamais vraiment respectée, puisque le sujet

[493] Pour nous sa puissance explicative vient justement de là. A l'inverse la psychologie scientifique qui vise à la disparition du sujet (de ses intentions, ses projets...) est d'autant moins «opérationnelle"- pour reprendre une de ses ambitions -.

[494] Nous avons déjà abordé dans la première partie de ce livre, à propos de la porosité du moi et de son rôle dans la création, l'importance de ces états d'entre-deux dans la facilitation de la circulation intra psychique.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

réintroduit sans cesse des éléments de structuration dans ses fragments, des ébauches de narration dans ses bribes). C'est le processus primaire avec ses coq à l'âne, et ses associations déroutantes, ses déplacements et ses condensations, que le psychanalyste essaie de provoquer, sans jamais tout à fait y arriver, car, plus ou moins, le discours du patient est toujours dans l'entre-deux, entre primaire et secondaire, entre incohérence et mise en scénario. D'où la participation propre de l'analyste au travail de déconstruction, pour s'approcher plus encore du processus primaire. Les éléments narratifs, par exemple le souvenir écran, sont cassés en représentations élémentaires pour, à partir de ce qui apparaît alors comme un rébus, permettre que se dégage un nouveau discours. Pour retrouver derrière le récit manifeste, un autre récit latent. Il semble ainsi que l'essentiel du travail psychanalytique, et c'est sa différence avec ce qui se passe dans l'entretien psychologique ordinaire, consiste à favoriser au maximum ce travail de sape.

Mais peut-être ce travail de déconstruction n'est-il pas si nécessaire, si essentiel à la psychanalyse. Nous verrons dans la partie suivante que parler de soi, produit déjà des effets d'apaisement ou de thérapie. Faire le récit de soi y ajoute l'effet constructif de donner un sens une cohérence à sa vie. Est-il nécessaire d'aller au-delà ? D. Spence ou R. Shaffer, pensent que la production de « bons » récits suffit à soigner [495] . Une telle conception théorique « minimum », qui provoquera des protestations chez les puristes, conviendrait tout à fait aux psychologues non psychanalystes. Ils y verraient même la base d'une théorie oecuménique, favorisant le rapprochement tant espéré des églises psychologiques et psychanalytiques.

J. Hochmann [496] dit la même chose que Spence ou Shaffer, quand il parle du soin « évhémèriste ». Il importe surtout selon lui, ***« que le soin devienne un dire, qu'il s'articule, se transforme, se transmette dans une histoire. De Kohut à Carl Rogers, on a beaucoup insisté sur l'importance de l'empathie dans l'activité soignante, comme dans les premières relations entre une mère et son nourrisson. À mon tour j'accorde une grande place à cette modalité primitive de communication qui privilégie l'échange affectif sur celui des mots »***. Cependant les enveloppes pré-narratives jouent un rôle capital, la rêverie maternelle est travail de métaphorisation et de mise en récit. Dans le soin, la thérapie, ***« l'empathie n'est efficace que si elle est à l'origine d'un récit qui se déroule dans le temps.»***

Pour J. Hochmann [497] on ne peut expliquer le rôle majeur joué par les narrations dans

[495] Notez qu'Anna O, Berta Pappenheim, ne sortit pas vraiment guérie de sa cure par la parole. C'est la raison pour laquelle le scrupuleux Breuer était extrêmement réticent à la publication de ce cas (et non pour cette histoire de grossesse nerveuse rapportée par Jones, «*La vie et l'oeuvre de Freud*", t. 1, page 276 de l'éd.fr.). Ce qui la guérit fut sans doute son action humanitaire, mais aussi la publication de plusieurs ouvrages (« *Histoire du petit ours* » en 1921, « *Le collier de perles* » en 1928, « *La colline des martyrs* » en 1934, et « *L'églantier tordu* » en 1936), qui rappellent les rêveries qu'elle livrait à son thérapeute. (D'après le commentaire d'Yvon Brès dans l'édition de la collection «Profil d'une oeuvre" du cas Anna O : «*Anna O*", Paris Hatier, 1990). C'est donc dans le détour par ces deux médiations, la narration et l'action, deux sortes de sublimations en quelque sorte, qu'elle put enfin construire et affirmer son identité (La narration et l'action : deux champs dans lesquels, selon P. Ricoeur, les identités se construisent).

[496] Dans son livre sur « *La consolation* », O. Jacob, 1994, p. 308-309.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

la construction, et plus tard dans la réparation du soi psychique, que si l'on prend en compte l'effet spécifique du plaisir auto-érotique qui leur est associé depuis la toute petite enfance. ***« J'ai proposé de considérer que l'exercice de la pensée pouvait être décrit comme une activité narrative, un récit intérieur permanent, source d'un auto-érotisme mental"***(p.23). Nous sommes constitués, «institués" même, dit-il, au sens qu'il a dans le beau mot d'instituteur, par des récits plus ou moins cohérents - et parfois totalement incohérents, pleins de trous, de déformations, de déchirures-. Grâce aux recherches de W. Bion, -le rôle de contenant du sein maternel- et de D. Stern, -les enveloppes pré-narratives-, on peut commencer à entrevoir comment la pensée vient à l'enfant, lorsque ***« le petit homme commence à figurer son expérience et à la mettre en séquences narratives***". Cependant pour J. Hochmann la construction du penser par le nourrisson, ne peut se comprendre si l'on ne fait pas intervenir le plaisir de fonctionnement spécifique qui lui est lié, et qui vient lui aussi de l'interaction avec la mère, mais comme transfert, et appropriation de l'autoérotisme de la rêverie maternelle. [498]

Paul Ricoeur et l'identité narrative.

Nous voilà au point où nous ne pouvons éviter d'évoquer l'enseignement de Paul Ricoeur. Avec ce philosophe français nous possédons le penseur qui a le plus longuement réfléchi sur les rapports qui se nouent entre la construction de l'identité et les récits. Il est temps d'écouter ce qu'il peut nous en dire. Son œuvre est très importante. Nous nous arrêterons simplement sur deux points principaux de sa réflexion. Tout d'abord sur sa conception de l' » identité narrative », c'est-à-dire sur le rôle pris par le récit de soi dans la construction de son identité. Ensuite sur le rôle de modèle que peuvent jouer les grands récits qui font notre culture dans la mise en intrigue de notre propre vie.

« L'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives que le sujet raconte sur lui-même » (Paul Ricœur, Temps et récit t. III). [499] Seule une conception narrative de notre identité nous permet de penser une identité que le

[497] «Les fondements auto-érotiques de l'activité de pensée", exposé au colloque de Monaco, «*La psychanalyse de l'enfant*", n°14, Bayard, 1993. Dans une communication sur «Institution et narration" à la journée de travail de Nîmes du 5 octobre 2001, document polycopié. J. Hochmann reprend son analyse en prenant appui sur le rapport de E. et J. Kestemberg au XXVIè congrés des psychanalystes de langue romane «Contribution à la perspective génétique en psychanalyse" (R.F.P. t. 30, 1966, n° 5-6, pp. 569-713).

[498] C'est un aspect que, selon J. Hochmann, Bion et Stern négligent. Du coup Bion prête aux dérives comportementalistes en faisant du passage des éléments alpha aux éléments béta, une simple substitution (une détoxication réduite à un «décodage") et en négligeant le rôle de la «métaphorisation" maternelle. Quant à D. Stern, c'est surprenant pour un clinicien des interactions mère-bébé, il ne prend plus en compte ces phénomènes interactionnels dans sa construction de la pensée, n'y voyant plus qu'une «émergence" auto-constructive et solipciste, à la façon cognitiviste des Maturana, Varela, ou Edelman. Son recours au Parallel Distributed Processing, un «pandemonium" de modules indépendants, laisse dubitatif J. Hochmann sur leur capacité à s'organiser d'eux-mêmes. Dans son intervention de Nîmes, J. Hochmann revient sur les difficultés auxquelles l'Ego psychology s'était heurtée pour expliquer les fonctions autonomes du moi. Selon lui c'est par l'étayage sur cet auto-érotisme de fonctionnement qu'on peut expliquer un fonctionnement autonome de la pensée (il s'appuie sur un passage du rapport précité des Kestemberg consacré à la psychologie du Moi et à la question de l'autonomie).

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

changement ne fasse pas éclater, affirme-t-il.

Au départ de la méditation de P. Ricoeur sur l'identité, il y a une réflexion sur la pensée du temps et de l'histoire. Le temps remarquait Saint Augustin n'a d'existence que dans la « distentio » de l'âme, entre la mémoire du passé et l'attente de l'avenir. Le temps, le temps humain, est histoire, et l'histoire est narration : « Il n'y a de temps pensé que raconté ». C'est par le récit (par la mise en intrigue) que l'homme structure son expérience temporelle. Cela vaut pour l'histoire des historiens comme pour mon histoire personnelle. [500]

Venons-en maintenant à la question de l'identité, pleinement élaborée dans l'ouvrage ***« Soi-même comme un autre »***. De quoi suis-je fait moi, qu'est-ce qui constitue ma substance et qui persiste de moi dans le changement au travers du temps ? Selon P. Ricoeur, il y a deux façons de concevoir ce qui persiste de moi et qui fait donc mon identité. Il y a ce qu'il appelle l' » identité idem », un ensemble des caractéristiques stables propres à un individu particulier qui, comme sa morphologie physique, permettent de le reconnaître malgré les effets du temps. On peut dire que c'est le caractère qui exprime le plus fidèlement cette identité idem. [501] L'autre forme d'identité qui n'a pas le même rapport au changement est ce qu'il appelle l' » identité ipse ». C'est dans la promesse que cette identité s'exprime le mieux. Quand je promets je m'engage à tenir ma parole quels que soient les changements qui pourraient m'affecter. L'identité ainsi pensée affirme le maintien de soi-même à travers les possibles changements. C'est cette identité ipse qui lie le sujet au récit de soi [502] . Seul celui qui est capable de rassembler sa vie sous la forme d'un récit peut accéder à cette identité éthique de la promesse tenue.

Reprenons l'analyse autrement. L'identité, ce que je suis, ne s'atteint pas directement

[499] Muriel Gilbert dans l'intéressant ouvrage qu'elle consacre à Paul Ricoeur et à l'identité narrative, revient sur son évocation de l'allemand W. Shapp. D'aprés les citations qu'elle en donne, il semble que cet auteur marque surtout le poids contraignant des histoires qui nous enveloppent, plutôt que l'effet libérateur de l'élaboration d'un récit de soi (ou bien s'agit-il d'un problème de traduction ?). «Nous autres humains nous sommes toujours empétrés dans des histoires (...) Les plus grandes oeuvres de l'humanité ont pour objet des histoires et l'être empêtré dans des histoires (...) Dans de telles histoires nous sommes empêtrées nous aussi à tout instant, de même que nos voisins, nos amis et nos connaissances et chaque individu. Le soir nous nous endormons avec des histoires qui nous préoccupent, elles nous suivent et nous poursuivent jusque dans nos rêves et à notre réveil elles se tiennent de nouveaux à nos cotés" («*Empétrés dans des histoires. L'Etre de l'homme et de la chose*"trad. fr. Paris Cerf, 1976, pp. 13-17, cité dans «*L'identité narrative*", à la page 57). De cas «pathologiques" (on pense aux histoires «saturées de problèmes" des systémiciens convertis à la narrativité), il semble faire le cas général. Pour P. Ricoeur, les histoires sont aussi des instruments d'émancipation.

[500] D'autres remarques de P. Ricoeur sur l'histoire, science humaine, comme lorsqu'il relève que l'histoire est entrelacement de subjectivité et d'objectivité, d'explication et de compréhension., ou lorsqu'il qualifie la position de l'historien par rapport à son objet comme à la fois en position extériorité et en situation d'intériorité, semblent s'adapter exactement à la situation et au travail du psychologue.

[501] On rappelle qu'E. Mounier, cher à P. Ricoeur, avait écrit un «*Traité du caractère*".

[502] En réalité, ipse et idem sont dialectiquement liées et ont des constructions enchevêtrées ; le caractère a lui aussi une histoire, celle de ses identifications nous y reviendrons tout à l'heure.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

comme dans le cogito cartésien ; mon identité ne se constitue que de manière indirecte. Ce que je suis, le « soi » dit P. Ricoeur, est opaque et je ne peux l'atteindre qu'à travers des « médiations ». Le sujet est un sujet « retrouvé » après un détour, c'est un point d'arrivée. Le récit est justement une de ces médiations. C'est dans ce que je dis, dans le récit que je fais à l'autre, que je puis m'interpréter et me comprendre. C'est dans le récit, après coup, que le sens de mon acte m'est révélé. Le plus court chemin de soi à soi passe par autrui. (d'où le titre de l'ouvrage « Soi-même comme un autre »). Cette leçon P. Ricoeur la tire de la philosophie pragmatique anglo-saxonne, mais aussi de sa réflexion sur la psychanalyse. L'objectif de l'analyse apparaît bien comme la mise en intrigue intelligible acceptable et constitutive de mon identité personnelle passée par les deux médiations, celle du langage et celle de l'autre, le psychanalyste qui m'écoute. On voit ici comment ces analyses viennent fournir un fondement aux pensées précédentes de la narrativité ; et l'on pressent ce que peut apporter à tout psychologue ce qu'il nous dit de la promesse.[503]

Psychologie, culture, et médiations.

J. Bruner nous rappelle avec justesse que la psychologie « naturelle », la folk psychology narrativisante est une psychologie culturelle. La traduction française du titre de son ouvrage "***Acts of Meaning***" par ***« Car la culture donne forme à l'esprit*** » accentue fortement le sens du message. Il termine son livre en rappelant (p.146) que la psychologie « populaire », (que nous préfèrerions voir appelée la psychologie « commune », ou le sens psychologique commun), ce ***« fondement essentiel, non seulement de la signification personnelle, mais aussi de la cohésion d'une culture*** » et qui ***« n'est pas tant un ensemble de propositions logiques*** [504] ***qu'une pratique du récit et du conte »***, cette psychologie populaire ***« puise pour cela dans une inépuisable réserve de culture narrative : histoires, mythes, genres littéraires*** ». Ainsi ce que défend J. Bruner en même temps qu'une psychologie « populaire » c'est une « psychologie culturelle ». Mais qu'y a-t-il d'étonnant, étant partis des enveloppes pré-narratives comme d'un entre-deux mère-enfant, à revenir à l'univers culturel dans laquelle Winnicott voyait le destin de l'espace potentiel ? Depuis des temps anciens la culture a été considérée à la fois comme espace de médiation et comme espace de soin de l'âme.[505] La culture est notre enveloppe. Dés lors que l'on réfléchit sur les espaces de médiation, on ne peut éviter de s'interroger sur la place que la culture pourrait y jouer.[506]

503 Cela guidera notre approche du projet, dans la partie consacrée à la pratique.

504 ***Nous nous sommes permis de souligner, car nous y voyons la remise en cause de la réduction de la psychologie populaire par l'analyse logique du langage.***

505 Winnicott nous rappelle que la culture, l'art, la religion, la vie imaginaire, le travail scientifique créatif, ont un effet d'apaisement et de soin.

506 Toute poïésis, a un effet thérapeutique certain, mais pas seulement la création par l'auteur, mais aussi la contemplation de l'œuvre par son lecteur qui est toujours recréation, qui implique de sa part également un travail sur soi, une praxis.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Dans la construction de son identité, le sujet dispose de modèles, particulièrement les personnages et les héros, que nous ont décrits les récits littéraires. P. Ricoeur fait justement remarquer que c'est seulement en racontant l'histoire d'Antigone ou d'Œdipe, par le récit de leur vie, qu'on peut faire saisir le plus profond de ce qui fait leur identité. Le patrimoine littéraire, ce recueil d' » histoires exemplaires », est comme un ***« Thesaurus psychique*** » qui nous prête des étayages dans la construction de notre histoire et de notre identité. Cette expression de ***« thesaurus psychique*** » rappelle d'ailleurs la ***« Vie des Hommes Illustres"*** de Plutarque, (si comme le prétend P. Quignard, ***« ploutarchos***", en grec veut dire le « maître des richesses enfouies ») et le rôle structurant qu'ont joué ces Vies, ces Histoires, sur la pensée classique durant trois siècles, de la Renaissance au Premier Empire. Elles ont modelé les âmes des plus influents auteurs de cette période, Montaigne [507] et par lui Shakespeare, Corneille Racine, Rousseau [508] . Pas seulement des auteurs, car les Vies des hommes illustres ont aussi structuré l'identité des grands acteurs de cette époque, de Henri IV à Napoléon en passant par le grand Condé (En Napoléon qui clôt cette période, Beethoven et Paoli ont vu la réincarnation du héros antique : ***« O Napoléon tu n'as rien de moderne, tu es taillé à l'antique, tu appartiens tout à fait à Plutarque***" [509]).

Paul Ricoeur insiste, après Aristote, sur l'importance de la mise en intrigue dans la construction du sens d'un récit. De là on pourrait conclure que la synopsis contient déjà tout le sens d'une œuvre. C'est un point qui à notre avis, pour un psychologue d'aujourd'hui en tout cas, mérite d'être questionné. L'intrigue est importante selon nous, dans ce qu'elle trace nettement la flèche temporelle d'un destin. Mais elle n'est pas si cruciale à l'existence et à l'intérêt d'une histoire. Ni à son sens [510] . Que ferions-nous par exemple de l' ***« Ulysse »*** de Joyce et de tous les récits où l'intrigue est à peine esquissée [511] ? P. Ricoeur explique que c'est au lecteur alors de fabriquer cette mise en

[507] «c'est notre bréviaire"disait-il des « Vies ».

[508] «Plutarque surtout devint ma lecture favorite", Confessions, p. 9 de l'éd. de la Pleïade.

[509] Paoli cité par Massin dans sa préface à l'éd. du Club Français du Livre, 1967).Comme Massin le rappelle, ce ne sont pas les «parallèles" de Plutarque qui ont séduit. Le mot d'ailleurs s'effacera progressivement du titre de la traduction d'Amyot. Mais c'est la collection de modèles illustres. Non pas de l'histoire, mais des histoires pleines d'anecdotes significatives et de détails évocateurs. Plutarque est un conteur –un «causeur" comme on le dira de Montaigne-, mais surtout un moraliste et un psychologue (Un exemple :»nostre ame ayant en soi une faculté naturellement amoureuse et qui est née pour aimer, ne plus ne moins qu'elle en a d'autres pour sentir, entendre et retenir, il se coule quelquefois et s'attache à cette partie affectueuse et charitable des objects qui ne luy sont point propres et qui ne luy appartiennent point ; ne plus ne moins que si c'estoient une maison, ou un héritage destitué de légitime héritier". Serait-ce pas une bonne introduction à une réflexion sur l'investissement psychologique ?).

[510] J. Bruner fait remarquer que ce qui fait aussi la force d'un récit ce n'est pas seulement la dramatisation par l'intrigue, c'est la «littérarité". L'efficacité du récit vient aussi des potentialités rhétoriques du langage humain naturel. Les figures du langage, ses métaphores, étendent l'univers des possibles.

[511] Ou des oeuvres de Beckett. A l'opposé il y a les oeuvres dont le sens nait de la mise en abîme, de l'enchevêtrement d'intrigues de niveaux différent : l'histoire de celui qui raconte l'histoire de... qui...etc..

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

intrigue. Il est vrai que tout receveur d'histoire participe à sa construction, qu'il s'agit toujours au fond d'une co-création, l'importance prise par chacun étant variable, de l' ***» Ulysse »*** de Joyce au ***« Tristam Shandy*** » de Sterne ou au ***« Robinson Crusoë »*** de De Foe.

Un psychanalyste comme A. Ferro, cité par J. Hochmann, a une autre explication qui correspond tout à fait à notre propre sentiment [512] . Pour A. Ferro, l'analyse psychologique trouverait des modèles plus adaptés dans ces oeuvres ouvertes dont Umberto Eco donnait pour modèle ***« Jacques le fataliste et son maître »*** (inspiré du ***« Tristram Shandy*** » faut-il le rappeler) et qui enferme une multitude d'histoires potentielles. C'est que pour Ferro l'essentiel de l'analyse, ce qui permet un changement, c'est l'ouverture d'un espace, espace contenant potentiellement une multitude d'histoires pensables, et ouvrant sur des résonances métaphoriques et un accroissement de significations. Parmi les différents modes narratifs, P. Ricoeur met en exergue le mode narratif linéaire parce qu'il met en avant le vecteur temporel (le sens comme direction, conduisant à une fin –aux deux sens du mot : quel était le but, et comment cela a fini). Là le sens est clair. Mais bien plus proches des histoires de nos vies et plus ouverts sont les modes littéraires foisonnants, où plusieurs narrations viennent se tisser comme une polyphonie. Diverses et parfois de niveaux différents (avec des niveaux meta de récit sur le récit), ces narrations s'entremêlent, autorisant plusieurs balayages. Comme dans une symphonie ou dans un opéra, nous sommes touchés intellectuellement et affectivement quand les différentes lignes de développement des histoires se croisent où font écho comme lorsque un thème ancien revient. Les meilleurs modèles de ces espaces, on les trouverait plutôt dans l'image de la bibliothèque selon J. L. Borgès. [513]

Ainsi ce n'est pas seulement sur des récits linéaires avec une intrigue lisible qui nous pouvons construire nos identités [514] , mais toutes les productions culturelles, l'opéra avec son double mouvement étant exemplaire. Sur le plan purement littéraire nous avons évoqué à la suite d'A. Ferro les œuvres ouvertes mais on pourrait évoquer d'autres modèles littéraires où l'intrigue disparaît et qui pourtant étayent l'identité occidentale. On devrait évoquer l'art fragmentaire des moralistes ou encore l'art des portraits comme ceux de La Bruyère [515] . Mais plus essentiel dans la construction de notre identité, à ses fondements, c'est le modèle de Montaigne qu'il faudrait peut-être retrouver, Montaigne et son « flux de caquet », Montaigne se racontant et produisant devant nous en bribes, la

[512] Notre propre goût littéraire nous porte vers ces histoires à plusieurs niveaux comme le Tristram Shandy, les longs romans à histoires multiples comme le «*Gil Blas de Santillane*" de Lesage, ou mélangeant niveaux de réalité et histoires le «*Manuscrit trouvé à Saragosse*" de J. Potocki. (Mais déjà le «*Quichotte*"ou l'orient des «*Mille et une nuits*"). Et encore l'effet y est surtout de nature intellectuelle. Plus encore nous touche comme modèle du développement psychique, l'opéra avec son entrelacement d'intrigues et de développements musicaux touchant aussi bien l'intellect que les sens.

[513] Ou dans les hypertextes de P. Lévy. Voir notre article sur l'enveloppe et les réseaux (1998). Nous y reviendrons dans notre épilogue.

[514] Dans le soin cependant, c'est déjà beaucoup de retrouver un sens au destin d'un sujet.

[515] Qui sont nés , si je ne me trompe, de la lecture du livre II de l'"*Ethique à Nicomaque*".

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

construction d'une identité pourtant bien évidente et exemplaire. Un modèle d'humanité. ***« Je n'ay pas plus faict mon livre que mon livre m'a faict, livre consubstantiel à son autheur, d'une occupation propre, membre de ma vie ; non d'une occupation et fin tierce et estrangère comme tous les autres livres »*** (II, 18, p.648 c). Faut-il mettre de la cohérence dans le récit de soi ? Oui et non. Écoutons le discours de Montaigne dans ses Essais, assez construit, mais pas trop, ni trop déconstruit, modèle de discours libre.

La « force » du Moi. Note sur la résilience.

Tout un courant de la pensée psychologique contemporaine conduit à réhabiliter le moi et ses capacités à faire face. Ces recherches devraient nous conduire à réactiver le programme de l'Ego-psychology. Ainsi des discours qui mettent en avant la capacité du moi à résister, comme ceux qui se développent aujourd'hui autour de la notion de résilience ou sur l'estime de soi [516] . Les discours dominants dans les années 60-70 renforçaient cette idée que nous sommes fatalement contrôlés par des forces extérieures. On peut expliquer le succès de ce type de discours auprès de sujets souffrant psychologiquement, par le fait qu'ils apaisaient leur profond sentiment de responsabilité et de culpabilité, en renvoyant toujours la cause –et la faute- de leurs actes à quelque tyrannie extérieure, un destin familial, une Loi inconsciente. Déculpabilisant le sujet, ces discours de rabaissement du moi ont paradoxalement un effet thérapeutique narcissisant. Ils contribuent à restaurer une certaine estime de soi. Cet effet qui explique leur succés. En rabaissant le moi, ils le soulagent d'un trop lourd fardeau. Les moralistes du XVIIème l'auraient déjà pu expliquer.

Cependant, ces discours ont eu aussi, hors du cadre thérapeutique et pour les gens ordinaires, des conséquences négatives. En dénonçant toujours un Autre comme auteur de nos actes, en défendant une théorie du soupçon généralisé, ils allégeaient de façon utile la culpabilité du névrotique [517] mais ils conduisaient aussi à déresponsabiliser tout le monde. Je me rappelle de l'effet du discours ***« bourdivin*** » dans les Ecoles Normales des années 1970 (L'école ne peut rien, le destin social des élèves est tracé à l'avance) dont le seul résultat fut de démobiliser les futurs instituteurs et de les amener à baisser les bras (du moins les plus idéologues d'entre eux). Munis par les professeurs de psychopédagogie des bréviaires philosophiques en vogue [518] , ils furent souvent conduits à adopter une attitude éducative franchement abstentionniste (allant souvent de pair en compensation avec un engagement politique maximaliste). [519]

[516] Et aussi, moins directement, les recherches sur l'internalité.

[517] Il serait très utile d'analyser leur effet sur le fonctionnement paranoïaque, qu'ils renforcent.

[518] Les professeurs de psychopédagogie des Ecoles normales étaient recrutés parmi les professeurs de philosophie. Seules les Ecoles Normales Nationales d'Apprentissage formant les enseignants du technique se sont préoccupées d'un recrutement spécifique. Le fait que l'enseignement de la psychologie de l'enfant et de la pédagogie ait été confié à des philosophes vient de ce que les Ecoles Normales, transformées plus tard en I.U.F.M., avaient pour tâche jusqu'alors de préparer au baccalauréat.

[519] C'est une des raisons qui expliquent le reflux de l'ascencion sociale par l'école (exemple de l'effet auto-réalisateur de ce type de prophétie sociologique). Sur ce point on lira avec profit les travaux de R. Boudon (*« L'inégalité des chances"*, 1973)

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Les esprits semblent en train de changer. Ainsi les travaux sur la résilience, et leur présentation efficace par un B. Cyrulnick (***« Un merveilleux malheur*** », O. Jacob, 1999), sont heureusement venus rappeler à chacun qu'il n'y a pas de destin fatal puisque certains enfants confrontés à des conditions de développement particulièrement contraignantes et difficiles, s'en sortent malgré tout. Ces recherches ont mis en évidence par exemple que seule une faible proportion d'enfants à risque deviennent délinquants ou maltraitants, relativisant ainsi la valeur d'une soi-disant loi de transmission transgénérationnelle. [520] Les études rétrospectives nous trompent : on trouve presque toujours dans les antécédents d'un enfant maltraitant, des parents maltraitants. Mais si on suit le chemin inverse, partant des enfants maltraités, on découvre que peu d'entre eux deviennent eux-mêmes des parents maltraitants. Voilà qui remet en cause la portée des discours sociologisants fatalistes. Le succès du concept de résilience, conduit heureusement les psychologues, à se rappeler ce principe thérapeutique de base que pour aider vraiment quelqu'un à s'en sortir, il faut d'abord être capable de le voir comme une personne susceptible de changer et donc non entièrement déterminé, « ligoté » par son passé.

Les histoires d'enfants résilients nous font découvrir ce qui leur a permis d'échapper à leur destin. Souvent une rencontre. Quelqu'un d'autre qui les acceptait comme ils étaient [521] , qui les écoutait, un éducateur, un autre jeune, quelqu'un qui n'avait pas été nécessairement formé professionnellement mais qui était foncièrement animé d'une attitude d'accueil et d'écoute. Toujours une possibilité d'ouvrir un espace, d'écarter les feuillets entre les plans de la réalité. Il est intéressant de rapprocher les mécanismes psychologiques qui sous-tendent la résilience, de ce que nous a appris la psychanalyse sur le fonctionnement du moi face aux tyrannies internes et externes. Sous un autre nom, ce sont les mécanismes même qui font la force du moi en lui permettant une certaine liberté. Ceux qui ont étudié les enfants résilients soulignent le rôle du jeu, de la rêverie, de l'humour, toutes ces fonctions psychologiques qui reposent sur une prise de distance vis-à-vis de la réalité traumatisante.

Pour s'évader du bruit et de la fureur, un des comportements auquel les enfants ont le plus souvent recours est la rêverie diurne dont beaucoup de psychanalystes soulignaient déjà le rôle protecteur, - Freud n'avait développé que ses aspects négatifs-. La rêverie diurne est dans les situations extrêmes un efficace moyen de se protéger (pensez seulement à une famille nombreuse, avec un parent malade vivant, dans une ou deux pièces [522]), et même dans des situations moins difficiles, elle n'est pas seulement

[520] Il n'y en a plus que pour les secrets de famille, version à la mode de la théorie de la dégénérescence. Nous ne nions pas qu'ils puissent peser dans certaines vies, mais faut-il que chacun se trouve embarqué, forcé et contraint d'endosser la faute du grand-père.

[521] Pour éviter toute mauvaise interprétation, précisons ici que pour nous accepter l'autre ne veut pas dire accepter n'importe lequel de ses comportements. Accepter n'importe quoi de sa part, c'est lui montrer qu'il nous est indifférent et qu'on ne croit pas qu'il puisse construire seul ou avec nous un projet positif de changement. Avoir un projet c'est engager sa responsabilité. Souvent la résistance à l'adversité s'est construite sur un projet modeste : s'occuper d'une plante, d'un animal. Proposer un projet, c'est considérer l'autre comme responsable. Cela ne suffit pas, mais c'est une condition première, le respect élémentaire, sur quoi peut se construire la relation.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

un automatisme compulsif, elle est une activité normale nécessaire à la santé psychologique (voir ce que nous disions plus haut sur les interfaces). Allons au-delà de la rêverie. Nous avons tendance à n'envisager les mécanismes de défense que dans leurs aspects compulsifs. Toujours pour la raison que la psychanalyse, à ses débuts s'occupant essentiellement de pathologies, les a découverts d'abord sous ces aspects. Or les mécanismes de défense témoignent d'un fonctionnement psychique réactif, donc d'une capacité à fonctionner psychiquement. Même le déni, opération défensive jugée comme extrêmement archaïque a son utilité. Dans des situations extrêmes, tout individu peut recourir au déni dans un premier temps. Il s'agit d'assurer la survie psychique en neutralisant une partie de la réalité et en anesthésiant une partie du moi. [523] La résilience se construit sur la capacité du sujet de mettre en oeuvre tous ces mécanismes de défense. On n'en voyait que les aspects négatifs, mais leur premier effet est qu'ils permettent de mettre de la distance, puis d'ouvrir un espace de pensée. Et quel que soit le mécanisme utilisé, [524] l'important est ensuite qu'il soit utilisé de manière de plus en plus souple. Daniel Lagache, pour signifier cela, distinguait les mécanismes de défense et les mécanismes de dégagement (à la suite de Bibring). Une telle séparation est cependant artificielle. Tous ces mécanismes ont leur utilité et leur place dans le fonctionnement normal ; ils ne deviennent pathologiques que lorsqu'ils bloquent ce fonctionnement psychique de manière rigide et sur une trop longue durée.

Tout ceci nous conduit à lier la résilience, dont on semble reconnaître à présent l'existence, à la force du moi qui reste encore marqué d'infamie, -au même titre d'ailleurs que la notion d'adaptation- ; et espérer ainsi réhabiliter l'une à la faveur de la grâce dont bénéficie l'autre. La résilience comme la force du moi s'établissent sur l'utilisation de mécanismes de défense ou de dégagement, elle implique aussi une certaine estime de soi. Mais là aussi on doit éviter de réduire l'estime de soi avec l'idéalisation compulsive du moi (moi idéal, moi tout puissant). Amour-propre n'égale pas toute-puissance [525] , de même que « moi fort » n'a jamais signifié contrôle rigide. L'estime de soi – ou l'amour

[522] C'est une situation que quelqu'un de très proche a vécu. Lui se réfugiait dans les W.C. qui se trouvaient à l'extérieur, et se plongeait dans la lecture de n'importe quoi, depuis les fragments de journaux réservés à un usage « hygiénique », jusqu'aux petits classiques Hatiers, de couverture rose je crois, récupérés dans un grenier, « *Les Brigands de Schiller*", « *Mes prisons* » de Sivio Pellico, ou encore « *La Jerusalem délivrée* » du Tasse... On ne parlera jamais assez du rôle protecteur pour leur santé psychique qu'ont pu jouer ces « casitas » pour de nombreux enfants.

[523] Notons au passage que dans ces moment-là, pour certains sujets, l'intervention d'une de ces cellules psychologiques qu'on requiert en toute occasion peut apparaître vraiment comme dangereusement intrusive.

[524] Il y a sans doute dans la résilience un processus d'auto-étayage permettant de lutter contre la dépression. R. Roussillon rapprochant l'auto-étayage de l'auto-cure de Masud Khan a mis en valeur son rôle dans la création. La création est aussi une forme d'auto-cure par étayage sur sur un nouvel objet idéal, une oeuvre (Remarquez que cette oeuvre peut être un nouveau récit de soi. Ce peut-être aussi l'oeuvre d'art extérieure que j'investis; par exemple pour moi l'air de la comtesse dans «*Le Nozze di Figaro*", acte III, scène VIII).

[525] Ce qui s'oppose à l'aliénation pour les grecs (allotriosis), c'est justement l'amour de soi (oikeiosis). Sans estime de soi comment résister ?

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

propre - n'est pas simplement une image aliénante, car elle a un effet dynamisant. Un développement réussit lorsque imagination de soi et réalisation de soi se confortent et s'enrichissent à travers des actions et des oeuvres.

Remarque complémentaire sur la psychologie du moi et la psychologie génétique.

Comme de dit B. Cramer dans un article [526] , ***« l'observation directe a été considérée dans les cercles francophones comme l'un des symptômes de la psychanalyse américaine »***. Les psychanalystes de l'ego-psychology étaient en effet conduits à mettre en évidence, notamment par une observation directe, divers aspects du développement du moi chez l'enfant. On n'était plus là dans le cadre de la cure d'adultes. Comme le disait A. Freud : ***« Chez l'adulte nous sommes avant tout confrontés au poids des fixations et des régressions que le mouvement du transfert nous permet d'extérioriser; chez l'enfant nous pouvons tenir compte d'une puissante tendance au développement qui conduit le sujet à développer de nouvelles solutions, de nouvelles exigences, et de nouveaux intérêts »*** [527] . Le moi de l'enfant se développe, on ne peut le nier, ni refuser d'en voir les effets. Notamment le rôle du développement cognitif dans l'étayage du moi. Mieux comprendre le monde, être capable de se décentrer, donne au moi plus de facilité pour gérer les tensions externes et internes. On admettra qu'avoir une meilleure notion du temps fournit sans doute plus de facilité au moi pour accueillir et canaliser des poussées pulsionnelles, et impose moins le recours au déni ou au refoulement. On conviendra aussi que toutes choses égales par ailleurs, la culture, la connaissance des oeuvres, fournissent ces opportunités de liens, ces occasions de résonances, qui permettent de maintenir un fonctionnement psychique suffisamment souple. Tout cela qui participe à la construction du moi peut s'observer facilement, alors que ce qui est de l'ordre du pulsionnel s'enfouit dans l'inconscient et ne peut plus qu'être saisi indirectement. [528]

Ce que soulignait l'ego-psychologie c'est que le développement cognitif a ses propres ressources de développement. On s'était beaucoup occupé jusque là de l'inconscient, du processus primaire, et de leur rôle dans le fonctionnement psychique, parce que l'on partait de fonctionnements pathologiques, observaient-ils. Pour ces psychanalystes du moi, si l'on voulait comprendre le fonctionnement psychique normal, comment il était possible que le moi se dégage des pressions archaïques, il fallait prendre en compte d'autres forces, et aller voir dans les territoires voisins ce que disaient d'autres psychologues. Ne pas essayer de les réduire. De leur coté, d'autres psychologues non

[526] «Sur quelques présupposés de l'observation directe de l'enfant », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, nº 19, printemps 1979, pages 113-129. Dans cet article, pour expliquer le schisme Amérique/France il met l'accent sur la différence de contexte de développement, médical aux USA, intellectuel -artistes et politiques - en France.

[527] «*L'enfant dans la psychanalyse*", Paris, Gallimard, 1976, p. 11.

[528] Ainsi chez l'adulte. Un analyste d'adultes, plaçant l'inconscient hors du temps, l'idée de développement est doublement condamnée. S'il est en outre fataliste, il a trois bonne raisons de réprouver toute observation du développement.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

psychanalystes étaient prêts à faire un pas si se présentait un espace de rencontre. C'est ainsi qu'un J. Piaget, évident défenseur de l'indépendance de la psychologie, mais ouvert aux échanges constructifs, refusant les tendances réductrices de la psychanalyse [529] alors qu'il était lui-même en train de mettre en évidence la constructivité propre au fonctionnement mental, salua dans l'avènement de la psychologie du moi, la promesse d'un retour à une maison commune. On peut relire sur ce point ces lignes de son ouvrage : ***« Epistémologie des sciences de l'homme »*** : ***« l'étape importante qui a suivi et qui a mis un terme à ce réductionnisme intégral est celle de l'affirmation due à Hartmann de l'autonomie du moi, conçu comme un ensemble d'adaptations libres de conflit sexuel. La pensée selon D. Rapaport devient ainsi un système de mécanismes permettant de s'éloigner des sphères de conflit et de ne s'occuper que des conquêtes cognitives : tout travail mental n'est plus sublimation ou mécanismes de défense*** ». [530]

L'intérêt principal de Piaget pour la question épistémologique et le développement logico-mathématique, le conduisait pour tenter de le sauver de tout relativisme empiriste, à ne mettre en exergue que les aspects auto-constructifs de ce développement [531], négligeant le rôle des autres facteurs, affectifs, motivationnels, interactionnistes [532]. C'est en quoi ses travaux avaient des limites et appelaient des recherches complémentaires sur le développement. Cela précisé, tout observateur de bonne foi, doit bien reconnaître que le développement logique ou mathématique chez l'enfant, prend de plus en plus d'autonomie par rapport aux pulsions sexuelles. Même s'il nécessite toujours un investissement, réclame un désir, entraîne un plaisir, dont la nature ne s'est peut-être guère éloignée de ces sources –encore qu'il me semble qu'il évolue aussi-. L'implication logique, sauf dans les fonctionnements pathologiques, prend heureusement ses distances avec la simple association du processus primaire. Nous ne savons pas ce que la conjoncture de Goldbach ou les Alephs de Cantor doivent à l'histoire et aux avatars de la sexualité de leurs auteurs, mais nous pouvons comprendre que ceux-ci ont été menés aussi dans leurs recherches par la force logique de leurs raisonnements [533]. Aujourd'hui d'ailleurs certains psychanalystes remettent en cause l'idée que toute l'énergie qui sert aux constructions mentales soit de nature sexuelle. Pour D. Widlöcher, par exemple, la

529 Il n'est pas inutile de rappeler qu'il fit une psychanalyse avec Sabrina Spilrein. Voir pour plus de détails, lire l'article de F. Vidal:"Sabina Spielrein, Jean Piaget : chacun pour soi", «*L'Evolution Psychiatrique*", t. 50, 1995, Janvier-Mars, p.97-113 (Au passage merci à R. Catz de m'avoir fourni ces informations).

530 Idées Gallimard Unesco. Paris 1970. Pages 181-182.

531 L'implication logique a sa propre force qui tient selon Piaget à un bouclage de structure.

532 Dans ce même ouvrage, « *Epistémologie des sciences de l'homme* », Piaget avoue les limites de son approche à fournir l'explication du fonctionnement particulier de chacun. Il évoque le cas particulier des génies : « c'est une question non résolue que de comprendre comment procède la création scientifique ou artistique (…) le mystère est encore plus grand de saisir ce qui constitue le secret d'un créateur individuel en sa singularité ». (p.223). Mais ce qu'il dit de ces génies, Newton, Bach et Rembrandt, pourrait a minima s'appliquer à chacun d'entre nous, car tout fonctionnement créatif individuel, à quelque niveau que se situe la création, en tant qu'il est individuel, échappe à l'analyse structurale (comment parlerait-on de création sinon ?).

en vertu de la loi du droit d'auteur.

théorie de la pulsion constitue un verrou épistémologique au développement de la psychanalyse ; l'origine de la force qui impulse le processus mental est à rechercher dans d'autres directions. Quoi qu'il en soit, et quelle que soit la force de la libido sexuelle chez le jeune enfant - telle qu'elle va conditionner parfois toute l'orientation de son développement mental-, il semble bien que tous les liens qui se construisent au long de ce développement tiennent aussi et parfois surtout à d'autres forces. Qu'on se rappelle du débat d'hier sur l'attachement et tout ce qu'il a permis d'ouvrir quant au rôle des interactions précoces.

Ainsi les psychologues du moi se rapprochèrent des autres psychologues. S'intéressant au développement normal, ils sortirent de leur cabinet pour aller observer les enfants réels. Ils pensaient qu'en observant le développement d'un enfant ils en apprendraient plus sur la construction de son appareil psychique. [534] Mais ne serait-ce qu'en s'occupant de traiter des enfants la psychanalyse ne pouvait qu'évoluer. Face à un enfant, un psychanalyste ne peut refuser de considérer ces aspects du développement que sont la neutralisation des pulsions, le développement de la conscience de soi et plus généralement de la décentration, l'autonomisation du moi qui l'accompagne. Un enfant évolue et progresse dans le sens d'une autonomisation croissante. Les concepts de l'Ego-Psychology ne pouvaient pas être aussi facilement rejetés par les psychanalystes d'enfants qu'ils pouvaient l'être par des psychanalystes d'adultes. D'une façon assez générale, nous devons le reconnaître, la coupure que nous combattons entre les différentes psychologies n'a pu y produire des effets aussi outrés.

Conclusion de la 1ère partie

« Non certes, celui qui donne ses réponses dans le temple de Delphes n'est pas Apollon, dieu de la lumière et génie de l'esprit conscient [535] . C'est le dragon Python, celui qui, frappé par Apollon, gît sous terre et, de là, par une brèche du rocher, envoie des vapeurs empoisonnées, capable de frapper de stupeur sa servante la Pythie et de lui souffler des énigmes ; assurément, le prêtre d'Apollon arrange ensuite ces énigmes pour leur donner un sens, mais un sens qui n'est jamais assez achevé pour atteindre à une clarté sans

533 Nous savons déjà abordé le problème de la différence de contexte entre ce qu'est le contexte –psychologique- de la recherche et de la découverte, avec tout ce qui peut l'animer et qui est de l'ordre du désir et de l'émotion, et le contexte –logique- de la justification. Evidemment au long du processus de recherche les deux sont mêlés. C'est un des aspects de la façon dont se nouent –puis se dénouent- primaire et secondaire. Le moi joue ici le rôle essentiel par sa capacité à nouer et dénouer ces liens. Il n'est «fort" et «autonome" que dans cette capacité de travail.

534 L'observation par un psychanalyste a ses caractéristiques propres, mais qui ne contredisent pas l'observation directe. Elles l'éclairent. « L'observation psychanalytique de l'enfant ne consiste donc pas à confirmer par d'autres méthodes la réalité d'une histoire reconstruite au cours de la cure (...) Ce qu'elle a en propre, c'est l'attention portée aux articulations inconscientes de l'activité mentales, et comme Anna Freud l'a bien montré ces articulations sont accessibles à l'observation directe de l'enfant » (Widlöcher 1979, p. 73 et 75). Malheureusement cette observation clinique, du fait des limites mêmes de l'observation peut entraîner des erreurs. Ainsi c'est parce que l'on n'avait pas les moyens d'observation que nous avons aujourd'hui, que le postulat d'un autisme primaire du bébé a été maintenu par les tenants de l'ego-psychology alors même qu'il était en contradiction avec leur besoin d'appareils innés du moi

en vertu de la loi du droit d'auteur.

équivoque. Python, c'est-à-dire le subconscient, à qui seul l'homme de la magie attribue pouvoir sur le destin. (...) Le magicien, l'homme assoiffé de signes, fait bon marché de son moi autonome, de son moi rationnellement pensant et voulant, pour l'échanger contre un savoir qui lui est entièrement donné du dehors, sans qu'il y participe en rien, contre un savoir extérieur, né des ténèbres et du clair-obscur. C'est ce qu'indiquent ces paroles de Méphistophélès : ***« Il suffit que tu méprises raison et science, la plus haute puissance de l'homme, pour que déjà tu sois entièrement mien.*** »[536]

Il y eut des hommes pour faire bon marché de leur moi autonome, haïssant assez leur moi rationnellement pensant et voulant, pour l'échanger contre des prophéties asservissantes. Des discours pythiques pour les uns[537], des Théories pures pour les autres[538]. La Théorie, quand elle déroule sa négativité en se coupant du monde réel, est aussi folle et aliénante. Parfois elle aussi ne parle plus que par énigmes.[539]

Parce qu'ils rejetaient le monde concret, ce monde intermédiaire boueux, douteux, qu'ils ne voulaient pas s'y salir les mains, ils refusaient de laisser aucune place dans la pensée, et la conduite des hommes, aux compromis, aux transactions, au sens commun. La vie, la vie concrète, est pourtant tissée de ces liens. Pas plus que du «Moi", un louche intermédiaire qui les rappelait au poids du réel, ils ne voulaient entendre parler de la psychologie, ce savoir incertain, et même trompeur (philosophie sans rigueur, éthique sans exigence, médecine sans contrôle). Ils ne lui accordaient aucune place, aucun territoire d'exercice.

Aujourd'hui, d'autres nous proposent encore de réduire ou d'éliminer le psychique. Ils nous annoncent que bientôt on ne parlera plus que de traitement de l'information, ou de populations neuronales. Certains prophétisent que la psychologie naturelle, et ses mots à elle, «j'aime, j'imagine, je crois, je veux," devront abandonner la place, et qu'avec elle s'effaceront les intentions qui supportent nos échanges et sont à la base de notre compréhension inter et intra subjective, et qui nous animent aussi. La mort de l'homme encore annoncée.

535 Apollon, dieu de la lumière et père des arts, conducteur des Muses inspiratrices. Mais aussi médecin père d'Esculape, et garant de l'ordre de la cité. C'est grace à lui, au moment du jugement d'Oreste («*Les Euménides*"), que se clot le cycle des meurtres et des vengeances de l'*Orestie*, la trilogie d'Eschyle. Célébré par Auguste comme dieu unificateur des grecs et des romains, c'est le dieu civilisateur.

536 E. Raisner, « Le bon et le mauvais ange" in *« Entretiens sur l'Homme et le Diable*", Paris, Mouton, 1965, pp. 84-85.

537 On pense par exemple à Groddeck, et à Jung aussi.

538 La postérité Hégelienne jusqu'à Althusser.

539 On pense à Lacan, Groddeck, Jung, mais aussi les Althusser et Foucault étudiés dans la première partie. Au fond tous ne sont-ils pas des romantiques ? Pour les romantiques du XIXème, nous rejoignons dans l'inconscient une réalité plus vaste et supérieure à l'individu ; tous le disent, à leur façon. Chez nos théoriciens, l'inspiration romantique s'est simplement coulée dans les habits de la «Science", comme Hegel qui les inspirait ne faisait qu'habiller Boehme d'un vêtement logiciste (et d'une culture immense me fait remarquer L. Millet).

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Pourtant la psychologie naturelle par lesquelles nous nous comprenons, et le moi, et le sujet pensant, résiste, elle, et même chez eux. C'est bien par elle que nous donnons sens à nos rencontres. C'est bien elle qui est la base de la psychologie clinique où viennent s'intégrer, dans la pratique professionnelle, à l'occasion de rencontres singulières, tous les savoirs mélangés, du sens commun, aux connaissances littéraires [540] ou scientifiques, de la fiction et de la raison. C'est un individu entier que doit trouver le psychologue, pourquoi n'en voudrait-il connaître qu'une partie, ne traitant qu'avec le ça, ou le cerveau- ?

Le psychologue vit d'en l'entre-deux, c'est son territoire. Un peu homme de science, un peu homme de l'art. Il doit être un médiateur, un intercesseur, comme le moi, il lui faut trouver des passages. Il doit être «poreux", c'est ainsi qu'il peut aider l'autre qui ne veut plus ou ne peut plus penser, pris qu'il est dans les répétitions stériles, dans des discours qui n'ont pas sens pour lui. C'est à cette interface qu'il lui faut se placer pour relancer la vie psychique. Il vient étayer le moi, lui rendant ainsi sa force, c'est-à-dire sa souplesse.

Entre la Pythie et Apollon, entre magie et raison, le psychologue fait son chemin, sans faire «bon marché" du moi. Dans l'empilement des contraintes qui pèsent sur l'homme, il lui faut écarter des feuillets, ouvrir un espace, redonner du sens à une action. Il peut le faire en différentes façons, parfois il lui ouvre un espace de choix, de projet simplement en l'éclairant sur sa situation, parfois en relançant son imagination créatrice.

C'est de sublimation qu'il s'agit. Aujourd'hui certes le terme de sublimation s'est chargé de connotations négatives – autant que la sphère du moi libre de conflit pour beaucoup de psychanalystes -. On feint d'entendre la sublimation, comme un pur fonctionnement normatif, logique, moral [541] , coupé de ses sources affectives, émotionnelles, corporelles, et l'on a beau jeu alors d'en dénoncer le caractère illusoire et aliénant. Pour la condamner, J. Lacan liait la sublimation à la « psychologisation » ou à la « moïsation ».

Nous retournerons l'argument. En effet il n'y a d'espace psychique, donc de psychologie, il n'y a de moi et d'autonomie ou de « sphère libre », que dans la sublimation au sens large, un travail de secondarisation des désirs les plus irruptifs. ***« Wo es war... »***, mais il n'y a pas de fin à ce travail. Aussi mettre en avant la sublimation ou la secondarisation, ce n'est pas dire un état ou imposer un ordre, c'est simplement indiquer une tâche, une direction. Tâche évidente à tout psychologue de l'enfance. Notre travail à nous, psychologues de l'éducation, c'est d'accompagner l'enfant dans son développement, d'aider à son autonomisation progressive, par le dégagement des impulsions les plus pressantes et par la décentration cognitive, de l'ouvrir à une capacité à élaborer psychiquement et à créer. Alors même si le mot est dépassé, si pour l'éviter nous préférons souvent parler de secondarisation, c'est bien d'un processus de sublimation qu'il s'agit dans le développement de l'enfant, comme dans tout développement psychique. Comment caractériser psychologiquement l'auto-analyse de Freud sinon comme un travail de sublimation.

[540] Il suffit de penser à Stendhal, Dostoïevski, ou Proust.

[541] Quand on ne va pas jusqu'à la réduire à un «ordre moral"

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

La sublimation ouvre un espace à la liberté de l'homme. L'homme a la possibilité d'agir, de changer, de transformer le monde, malgré les contraintes intérieures et extérieures, les déterminismes de toutes sortes, qui pèsent sur lui. Par son imaginaire, son pouvoir créatif, il se libère. Par sa culture aussi il augmente son espace d'autonomie. C'est un point que Freud n'a pas assez souligné sans doute parce que pour lui cela allait de soi. Comme l'a remarqué plus tard Winnicott, Freud a omis deux choses à propos de la sublimation : ce lien de la sublimation à la culture justement, et puis son lieu psychique. ***« Freud n'a pas dans sa topique de l'esprit, fait de place à l'expérience des choses culturelles. Il a donné une nouvelle valeur à la réalité psychique intérieure, et par là une nouvelle valeur aux choses qui existent véritablement dans le monde extérieur. Il a certes utilisé le mot de « sublimation » pour indiquer la place où l'expérience culturelle prend tout son sens, mais sans aller jusqu'à nous désigner le lieu psychique où réside cette expérience »*** [542] . Winnicott a répondu que nous sommes là dans une troisième aire, une interface, un lieu de passage et de transition, dont l'ouverture permettra la vie culturelle sous ses différentes formes : art, religion, vie imaginaire, travail scientifique créatif.

« Quand nous écoutons une symphonie de Beethoven, quand nous regardons une galerie de tableaux, quand nous jouons au tennis... que faisons-nous ? Et où sommes-nous ? Où sommes-nous quand nous faisons ce à quoi nous passons en fait la plupart de notre temps quand nous prenons du plaisir à ce que nous faisons ? » [543] . Cette question est celle du lieu de l'expérience esthétique. C'est justement celle que s'est posée le XVIIIéme siècle, siècle de passage et de médiation, siècle européen par excellence, dans des termes pas si différents de ceux qu'utilisera plus tard Winnicott.

On a dit que Freud était un romantique [544] . C'est sans aucun doute vrai de Jung ou de Groddeck, et en un sens de Lacan. Mais Freud était resté fidèle au rationalisme des Lumières ? Jacques Le Rider en tout cas l'affirme. Si romantisme et psychanalyse partagent un intérêt identique pour la face nocturne du psychisme, dans la psychanalyse freudienne la nuit et le jour échangent leurs contenus. Freud n'aspire pas, à la différence de Jung ou de Groddeck, à se fondre dans ***« l'âme universelle*** » [545] des romantiques, cette réalité plus vaste, supérieure à l'individu. Freud était un homme des Lumières, héritier de ce siècle de passage entre le XVIIème classique règne de la raison, et le XIXè romantique, un moment de juste partage entre la lumière et l'ombre, siècle dont la question centrale fut de penser la création artistique. Quelle solution trouver au conflit entre la raison et l'imagination, le rationnel et l'irrationnel, ou le génie et les règles ? Dans les tentatives de solution qui furent alors hasardées, on peut déjà deviner les prémisses

[542] «*Jeu et réalité*", p. 132

[543] Ibid. p. 146

[544] Thomas Mann dans un essai de 1929 sur «*Freud et la pensée moderne*" (Aubier-Flammarion, 1970) dit que la théorie de l'inconscient est un romantisme devenu science.

[545] Malgré un affichage scientifique, (mais déjà le fait de parler de la Science avec une majuscule, et non des sciences, est significatif) il y a un fort romantisme dans le structuralisme des années 60/70, un romantisme rationaliste.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

de cette transitionnalité que Winnicott nous a préparé à repenser.

Nous ne pouvons aider autrui sans une idée régulatrice de notre action, sans nous imaginer nous-mêmes son lieu potentiel. Peut-être après tout y-a-t-il place dans notre société pour toutes sortes de psychologies, rationalistes, romantiques, baroques. Mais il nous semble qu'il n'y en a qu'une qui permette vraiment de penser le travail du psychologue, son travail de médiation, celle qui ouvre à la possibilité de penser le changement (ce qui inclut aussi le respect de la personne qui est face à nous). Pour qu'un appareil psychique puisse fonctionner il a besoin de souplesse, de mobilité, d'espaces de jeux et de passage. Pour qu'un psychologue puisse penser son action et permettre ainsi à celui qu'il accompagne de retrouver plus de jeu psychique, de liberté, il a besoin de penser ces espaces de transition, de se les figurer. Et pour nous c'est dans cette figure du Moi poreux, du Moi mobile, du Moi médiateur, messager et contrebandier, Arlequin serviteur de deux Maîtres, que nous trouvons cette métaphore qui nous permet de continuer. Encore.

Deuxième Partie Que fait le psychologue? Penser la pratique

« Postquam experientia me docuit..." (Aprés que l'expérience m'eût enseigné...) 1ère ligne du « De Emendatione intellectus" de B. Spinoza.

Introduction à la deuxième partie sur la pratique.

« C'est un accomplissant les activités justes qu'on devient juste... cependant la plupart des gens, au lieu d'accomplir des actions vertueuses, se réfugient dans la théorie; ils s'imaginent philosophes et être ainsi sur la voie de la vertu ». Aristote.

Nous avons voulu introduire nos remarques sur la pratique du psychologue par une réflexion générale sur les rapports entre théorie (science) et pratique. Canguilhem refusait de laisser sa place à la psychologie au prétexte qu'elle était incapable d'être une science. Il lui reprochait l'impureté de ses concepts. Mais aux yeux du praticien, la théorie apparaît souvent comme un investissement vain et de peu de rapport. Le praticien lui ne peut se réfugier dans le ciel des purs concepts, il est obligé de se salir les mains. Ce n'est pas la théorie qui peut l'aider à s'orienter ; il faut qu'il recourre à la prudence, « phronésis », la sagesse pratique [546] .

On présente habituellement l'opposition de la pratique à la théorie à partir du contraste entre les pensées d'Aristote et de Platon. On se souvient du célèbre tableau de Raphaël, ***« l'Ecole d'Athènes*** » : Platon, pointant du doigt le ciel et Aristote la main tendue, paume tournée vers la terre [547] . Avant Platon théorie et pratique se mélangent (voir le savoir mésopotamien). Mais à partir de lui, elles sont séparées. Il trace une ligne

[546] P. Ricoeur (à la suite de P. Aubenque me dit L. Millet) traduit phronésis par «sagesse prudentielle", expression qui a l'avantage de mettre en évidence les deux caractères de la phronésis.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

de rupture, une coupure entre les deux. Il y a deux mondes. Chez Platon il faut se détourner de notre monde sensible [548] par une conversion pour accéder à la philosophie (la Science). Le corps est le » tombeau » de l'âme (image funèbre venue de l'orphisme). Aristote au contraire renoue avec notre monde sublunaire. Les cieux nous sont inaccessibles C'est à la terre que nous avons affaire, c'est le lieu de notre séjour, l'espace de notre action. À la théorie, spéculation, contemplation, vie parfaite, il oppose la praxis et la poïésis [549] .

Peut-être l'intérêt d'Aristote pour les questions pratiques vient-il de ce qu'il était médecin fils de médecin, Nicomaque, (non le Nicomaque de l'Ethique à Nicomaque, celui-là était son fils), un Asclépiade (descendant d'Asclépios-Esculape). Ainsi pourrait-on expliquer son amour pour les choses terrestre, le sens commun, et la pratique. Ainsi peut-on comprendre qu'il soit le philosophe de tous les cliniciens. Face à Platon, qui porte les prétentions de la Science à parler au nom de la Vérité, Aristote défend la pluralité des méthodes et des degrés de vérités. Il n'y a pas d'un coté le blanc, la pureté, et de l'autre le noir en opposition (et une âme pure emprisonnée dans un tombeau qui est le corps, comme le pensent gnostiques et manichéens), il y a différents degrés de gris. Faisant de la condition humaine une condition moyenne, de l'homme un être intermédiaire, entre les dieux et les bêtes, Aristote fait reposer toute sa pensée éthique (et politique), sur ***« l'idée d'humanité comme condition moyenne, médiane, médiatrice »*** [550] . Au centre de la phronésis, il y a la pensée de la juste mesure et du juste « milieu ».

Dans la phronésis sont réunis le cœur et la pensée, comme le révèle l'étymologie : ***« Dans Homère diaphrenos signifie « au fond du cœur », « de l'âme », « de la pensée » »*** (art. cité). La pensée et le cœur, on dirait aujourd'hui trivialement, le cognitif et l'affectif. La sagesse pratique cheville ainsi les différentes parties de la personne humaine. Et de même dans la pensée confucéenne, dont on connaît l'ancrage terrestre. Pour dire la sagesse pratique, l'écriture chinoise rassemble les idéogrammes du savoir, de la réflexion, du calcul, de la méditation et de la parole [551] . On voit comme cette langue

547 L'un muni du «*Timée*", et l'autre de l'»*Ethique à Nicomaque*". Dans un commentaire sur France Culture du 12-08-03, D. Arasse, historien d'art, disparu depuis, soulignait la malice de Raphaël qui a donné à Platon les traits «du" philosophe de l'époque, Aristote.

548 Nous ne voyons que des ombres projetées sur le fond de la caverne où nous sommes enfermés ("République", livre VII).

549 Aristote distingue en effet praxis et poïésis. Prattein c'est agir sans rien produire d'extérieur à soi qui mérite le nom d'oeuvre. Alors que dans la poïésis l'artisan produit (poiein : fabriquer, produire) une oeuvre extérieure à lui-même qui mène une existence objective. Pour Aristote, « La sagesse pratique (phronésis) ne saurait être ni science ni technique : elle n'est pas une science, parce que ce qui est du ressort de l'action peut être autrement qu'il n'est ; elle n'est pas une technique parce que action et création ne sont pas du même genre. Reste donc que la sagesse pratique est une disposition à agir, accompagnée de raison, concernant les choses bonnes ou mauvaises pour l'homme ». A nos yeux, bien que nous soyons souvent amenés à employer le mot de création, pour décrire la relance psychique, et bien que nous ayons été amenés à prendre modèle sur la création artistique, pour illustrer le bon –le juste –fonctionnement mental, la pratique psychologique, est une praxis, elle est une action de soi sur soi. Il faut un travail sur soi, un co-travail sur soi quand on recourt à un psychothérapeute, pour que s'opère le changement.

550 Citation extraite de l'article «Prudence", du «*Dictionnaire de Philosophie Politique*", de Ph. Raynaud et S. Rial.P.U.F., 1998, pp. 508-518. Un article de G. Delannoi, remarquable par sa clarté et où nous avons puisé les données sur la sagesse confucéenne.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

idéographique peut ainsi signifier par le mélange et le syncrétisme, beaucoup plus loin que la sécheresse conceptuelle idéalisée par nos théoriciens. Par ses rapprochements elle ouvre des espaces pour la pensée, alors que la coupure conceptuelle, lorsqu'elle est absolutisée (cf. notre première partie) stupéfie le psychisme, le paralyse. La sagesse pratique réunit ainsi la parole, la connaissance, et la prudence. Elle intègre même le calcul [552] .

La prudence n'est pas le conformisme (« bourgeois »). Il y a pour Aristote un bon usage des passions, comme la colère ou l'ambition. L'auteur de l'article déjà cité, après avoir montré, à travers l'exemple de Montaigne, que la prudence n'a rien d'un conservatisme et qu'elle peut même être extrêmement hardie (***« sur la colonisation, l'éducation des enfants ou la condition des femmes, il était d'une hardiesse très grande »)***, conclut ainsi son article : ***« cette prudence intellectuelle fait des restrictions sur tout, utilise la prudence même contre la prudence et ne vise pas à conclure, mais à chercher ; c'est une ouverture d'esprit pour laquelle la liberté de penser est infinie, offerte à tous, sans rien prouver ni rien imposer. La prudence intellectuelle tient presque en un seul principe : séparer l'exigence de vérité et le besoin de certitudes. Cette prudence est une rigueur intellectuelle et non une mollesse de pensée. L'esprit est sous tension et non alangui ; il est sur le qui-vive ; il observe. La recherche continue. Cette prudence intellectuelle peut être injectée partout*** » (p. 517).

La prudence n'est pas non plus l'inaction. L'abstention a été défendue en psychologie, sous l'argument de la neutralité nécessaire, la rationalisation de la position d'observateur.. Elle a été théorisée en psychanalyse, qui en a fait parfois son absolu. Surtout ne pas répondre à la demande, faire le mort. C'est oublier que ce qui se passe dans la cure n'est pas pure projection d'un scénario interne ou d'un combat intra-psychique au patient. Même l'abstention –discutée au demeurant, ainsi chez Ferenczi- est interaction. [553] Dans la pratique psychologique on ne peut se réfugier dans la position de l'observateur, ni donc dans le simple exercice du diagnostic ; nos énoncés aussi objectifs que nous les voulions sont encore des actions ; nos mots font des choses

N'étant pas théorie, la prudence ne peut formellement être enseignée. D'autre part on est souvent placé en situation de devoir agir sans attendre d'avoir réglé les principes de notre action sur la rigueur de la science, car « L'action porte sur les cas singuliers. C'est pourquoi il y a même des ignorants plus aptes à l'action que des savants : c'est le cas notamment des gens d'expérience (...) ***« les jeunes gens peuvent devenir géomètres,***

[551] Les caractères originaux figuraient la bouche, l'oeil, le coeur et la flêche.

[552] Cher aux cognitivistes.

[553] On a comparé J. Lacan aux maîtres Zen. Par son origine, à travers le bouddhisme Ch'an, le zen dérive du taoïsme, pensée de l'inaction. La non-action n'est pas le dernier mot de la prudence, même si parfois il vaut mieux s'abstenir. Mais c'est malheureusement sous cette forme que la prudence nous fait retour après son refoulement par le romantisme hégélien et le goût des systèmes absolus, déformée, gauchie, dans la radicalisation du principe de précaution, l'écologie absolue où il s'agit plus que de ne surtout rien faire. Surtout ne pas agir, comme si l'inaction même n'était pas action.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

mathématiciens et savants dans les sciences de ce genre ; mais acquérir la sagesse pratique (phronésis) on ne les en croit pas capable... c'est que la sagesse concerne les cas singuliers, qu'on ne peut connaître que par expérience » [554] . Les problèmes humains sont complexes et singuliers, les contraintes sont multiples mais aussi modifiables, le donné est toujours changeant. Ce qui est certain, c'est que la théorie aussi parfaite soit-elle ne prévoit pas le cas singulier. Cependant si dans la pratique l'expérience vaut mieux que la science, l'homme prudent ne fuit pas le savoir. Simplement il n'en attend pas de réponse toute faite.

Dans ce dernier livre nous allons parler de la pratique de la psychologie, celle des praticiens, non une quelconque théorie de la pratique, mais la pratique elle-même avec ses insuffisances, ses mélanges et ses bricolages [555] . Parlant d'une pratique interactive, entre personnes, nous devrons intégrer à notre réflexion la dimension éthique de notre action. [556] Le psychologue plus que quiconque doit tirer les conséquences de ce qu'il n'y a pas d'action neutre. C'est une raison suffisante pour l'inciter à se guider toujours sur la prudence. Et puis parce que le psychologue praticien n'a pas affaire à un cerveau, ni au «sujet de l'inconscient", ni à tout autre partie matérielle ou spirituelle impersonnelle de la personne, que c'est une personne qui s'adresse à lui, et à qui il s'adresse. (Nous ne nions pas que cet échange comporte une dimension inconsciente - dialogue d'ailleurs entre inconscients «personnels", et non abstraits-, mais ce sont deux personnes qui se rencontrent, et les dialogues entre inconscients y sont médiatisés [557]). Pour cela encore, d'autant plus doit-il intégrer la prudence dans son action. Ainsi la prudence, qui implique, à la fois une science du sujet, et une position éthique, pourrait bien être la vertu essentielle du psychologue. Et puis quoi, le choix d'Aristote de tenir le «juste milieu", n'en fait-il pas le saint protecteur, ou le parrain, de la corporation des médiateurs [558] , confrérie dans laquelle devraient aussi bien se reconnaître et se ranger les psychologues, ces médiateurs entre conscient et inconscient, entre raison et passion, entre parents et enfants, entre famille et école pour certains d'entre eux.

Dans l'exercice pratique les savoirs généraux doivent être particularisés. C'est à partir de notre situation, de notre contexte particulier d'exercice, que nous pouvons en

554 Hobbes disait avec son cruel humour : «Un paysan inculte est en général plus prudent dans ses affaires qu'un philosophe dans celles d'autrui". Léviathan, I, 8.

555 On vérifiera que la plupart des cas que nous rapporterons sont des histoires souvent banales, parfois triviales. Ce serait trahir la réalité de notre pratique que de ne rapporter que des cas exemplaires.

556 Le Titre I du Code de déontologie des psychologues est introduit part ces lignes : «La complexité des situations psychologiques s'oppose à la simple application de règles pratiques. Le respect des règles du présent Code de Déontologie repose sur une réflexion éthique et une capacité de discernement, dans l'observance des grands principes suivants : ...".

557 Nous avons parlé plus haut de la fonction médiatrice du moi, et de l'étayage que lui fournit le psychologue praticien. Il faut avoir à l'esprit que le processus de médiation n'est pas «neutre". Encore une fois le psychologue doit toujours penser l'interaction.

558 En rapport avec ce que nous disions plus haut du penser-rêver, de l'usage de l'imagination dans la création : chez Aristote déjà, la phantasia est la base de la connaissance.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

parler avec justesse. Nous avons été pendant plus de trente années psychologue scolaire. Comme tout cadre il a ses limites, [559] cependant la situation de psychologie scolaire nous paraît un lieu exceptionnel pour mettre en évidence la richesse et l'utilité d'une psychologie ouverte et « concordataire ». Le psychologue scolaire reste un des rares « généralistes » des métiers de la psychologie. Sa vie professionnelle est une illustration permanente de la nécessité de faire coopérer des savoirs et des pratiques issus des champs aujourd'hui séparés d'une psychologie éclatée. Sa pratique est la démonstration de l'unité profonde de la psychologie. Certes suivant les lieux, les conditions, les contraintes, l'exercice peut être différent. Parfois même certains psychologues scolaires, fatigués de la nécessité de penser la multiplicité, préfèrent s'enfermer dans une école, dans une pratique unique et parfois rigide. Il en existe qui ne veulent plus faire que des psychanalyses, ou d'autres qui ne veulent plus traiter qu'avec le super-système parents-école-enfants. Ce n'est pourtant pas ainsi qu'ont été définies les missions pour lesquelles ils sont payés. Comme psychologues ils devraient s'interroger sur la fonction défensive de leur position et de leur refus de tout compromis. Ils sont cependant une infime minorité.

Dans l'introduction de son petit précis sur ***« La psychologie scolaire »*** (1983), une ancienne collègue, Huguette Caglar, a quelques lignes sur la pratique que nous pourrions reprendre intégralement à notre compte. Comme elle nous dirions au lecteur qui acceptera de nous accompagner jusqu'au terme de notre analyse de la pratique du psychologue dans le champ éducatif, qu' ***« il sera peut-être surpris par la diversité des zones d'activité, la multiplicité des instruments à maîtriser, la pluralité des rôles à tenir. Certes, il serait illusoire de croire que le psychologue scolaire soit en mesure de les assumer dans leur totalité. Ce sont les conditions de travail, la personnalité du psychologue, sa formation, sa compétence qui définissent ses champs et ses modalités d'action. Néanmoins, le caractère polymorphe de la fonction demeure. Et c'est précisément cette complexité qui témoigne de la nécessité de la psychologie à l'école et lui confère toute sa valeur »*** [560] . L'école est un lieu essentiel, central, dans la construction des identités personnelles et sociales. La psychologie scolaire, à nos yeux, devrait occuper une position centrale dans le champ de la psychologie, en lieu et place d'une psychologie clinique et pathologique que les courants intellectuels et/ou médiatiques ont porté à une place qui n'est pas la sienne. Les meilleurs des analystes et des psychopathologistes se désolent sans doute de cette hégémonie qui, passée une période de grande créativité, ne fait plus que rebattre poncifs et lieux communs, ici et au-delà. C'est dans d'autres champs aujourd'hui, à d'autres interfaces, qu'il faut s'attendre à voir renaître invention et créativité de pensée. Nous faisons le vœu que la psychologie

[559] Ce fut l'essentiel de ma vie professionnelle, même s'il m'est arrivé d'intervenir occasionnellement en C.M.P., C.M.P.P., I.M.E.. Actuellement j'ai développé, au sein de l'association «Ecole des parents", un action d'accompagnement et de soutien des parents en difficulté. Il m'arrive aussi d'intervenir auprés d'"accompagnateurs scolaires" de statuts divers, des bénévoles, parents ou lycéens, des emplois-jeunes, etc.. Ceci m'a ouvert à d'autres pratiques de médiation avec l'école, auxquelles les psychologues scolaires gagneraient à s'associer.

[560] "*La psychologie scolaire*", Paris, Puf, 1983, page 5. Ce petit livre aurait besoin d'être réactualisé, mais son introduction garde encore toute sa valeur.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

scolaire puisse être un de ces lieux.

Une pratique pragmatique

La pratique du psychologue est et doit être pragmatique en ce que le praticien puise à des sources diverses les moyens techniques et notionnels qui lui permettent progressivement, dans un tâtonnement orienté, de démêler patiemment le réseau des raisons, voire des causes, qui ont mené son interlocuteur à la situation où il se trouve. La pratique est pragmatique aussi en ce que le praticien, sauf quand il se coule entièrement dans les habits du psychanalyste, ce qui ne peut lui être interdit, mais non plus imposé, accepte de limiter son ambition. Dans son évaluation, comme dans son action, il doit accepter que toujours lui échappe une part du secret, parce que tout individu est à lui seul un univers, que l'action visant au changement ne peut être longtemps reculée, mais aussi pour des raisons qui tiennent à l'éthique de son métier.

La pratique du psychologue doit être pragmatique aussi en ce sens qu'il ne peut se réfugier dans le ciel des idées, la position contemplative ou de surplomb, la pure description. La pratique du psychologue est pragmatique enfin en ce qu'il ne doit pas oublier que son action s'effectue dans un contexte, et que ce contexte donne un sens à ce qu'il fait ou dit. C'est un point qu'il ne doit pas oublier, surtout quand il est placé dans la position d'avoir à faire des évaluations et des diagnostics. Nos énoncés ne sont pas neutres. Que faisons-nous avec nos mots ? (***« How to do things with words?"***).. La psychologie n'est pas une science, elle est une pratique. De ce fait, parmi les sciences humaines, la « compréhension » y prend une valeur particulière. Il ne s'agit pas de comprendre ou d'interpréter un objet éloigné comme en histoire. La compréhension naît ici, le sens s'élabore, –s'interprète-, dans et par une interaction (empathie, accordage, transfert-contre-transfert). Le « contexte de découverte » [561] est ici défini à deux.–. Ici le psychologue prête son appareil psychique pour ouvrir cet espace de découverte, relancer, réanimer une vie psychique [562] .

Si nous agissons sur les autres, alors la préoccupation éthique doit toujours être à l'horizon de nos actes. Canguilhem reprochait aux psychologues «une éthique sans exigence". La première chose à lui répondre c'est qu'une éthique n'est pas une science [563] . L'éthique est une expérience, une expérience imposée par ma rencontre avec l'autre. Elle n'est pas une science, science du bon et du mauvais, au sens où elle découlerait de

[561] Allusion à l'opposition contexte de découverte/contexte de justification abordée à propos de la querelle du psychologisme dans le premier livre : «Pour Frege la question de la genèse de nos croyances est une chose et celle de la justification et de la validité objectives des propositions auxquelles nous croyons en est une autre totalement différente", J. Bouveresse, 1998, p. 149.

[562] Deux remarques : quand nous parlons de «réanimer" une vie psychique, c'est simplement une dynamique que nous voulons relancer ; nous trouvons l'expression de «mort psychique"qui a un peu envahi la littérature psychologique ces dernières années, choquante, aussi bien sur le plan éthique, que sur le plan seulement technique. Il n'y a pas de mort psychique, seulement des vies psychiques plus ou moins engluées dans des routines de pensée, plus ou moins créatives (n'y-a-t-il pas quelque chose de légèrement ridicule à faire des «névrotico-normaux", des modèles de fonctionnement psychique?). Notre deuxième remarque sera pour préciser que l'échange de paroles, la «communication", n'est pas le but final, il s'agit de relancer une dynamique, il s'agit aussi de recréer de l'intériorité. La vie psychique peut aussi se perdre dans des hémorragies de mots.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

l'accès au vrai, comme chez Platon, ou encore science se posant comme vraie, savoir absolu comme chez Spinoza. L'Ethique n'est pas cela, n'est pas seconde au vrai. ***« l'Ethique est la philosophie première »*** dit E. Lévinas [564] . Elle est remise en cause, interrogation. La rencontre avec l'autre remet en cause mes certitudes. Elle m'interpelle, me désarçonne et je dois lui répondre. E. Lévinas montre bien comment au fond de ***« répondre à l'autre*** » il y a « répondre de l'autre ». J'en suis dès lors responsable : ***« dès lors qu'autrui me regarde, j'en suis responsable »*** [565] .

La deuxième réponse à faire à Canguilhem est donc, que dans notre pratique de psychologue notre responsabilité première est de toujours penser l'autre lui-même comme une personne responsable, avec toujours une partie de lui suffisamment libre et autonome pour embrayer un changement. Quand le Code de déontologie des psychologues, I,1,3 dit que ***« La mission fondamentale du psychologue est de faire reconnaître et respecter la personne dans sa dimension psychique"***on devrait l'interpréter ainsi : respecter la personne dans sa dimension psychique, première responsabilité éthique du psychologue, c'est refuser que tout soit déjà joué, ou que l'on dénie à l'autre une vie psychique. La reconnaissance d'une capacité, même simplement potentielle, à la responsabilité et à l'autonomie du sujet, est la condition sine qua non de l'ouverture même d'un champ d'aide et de traitement. L'éthique conduit ici à la pratique. Citons ici le témoignage d'un médecin confronté aux cas les plus subversifs pour notre pensée, les plus corrosifs pour les principes que nous venons d'énoncer. Voici comment J. Hochmann qui essaie de rendre des enfants autistes à la pensée reçoit un de ses petits patients : ***« En décidant d'accueillir Hervé (...) nous l'avons désigné par nos actes -aux yeux de ses parents -- comme un individu qui valait qu'on le soigne et pouvait, peut-être, guérir. Il en a acquis dans leur esprit la personnalité autonome d'un ayant droit (...) le récipiendaire d'un soin psychique est en effet nécessairement doté d'une pensée et de plus authentifié comme tel par la médecine. Georges Daumezon aimait à rappeler cette fonction juridique, cette véritable magistrature confiée aux médecins par la société . Le statut de malade n'est pas que négatif, il réinscrit celui qui en est pourvu - ici le psychotique - dans la dynamique des échanges sociaux. Il lui donne une identité . Dans la mesure où c'est son esprit qui est tenu pour malade, il fait reconnaître, officiellement, sa dimension spirituelle »*** [566] .

563 Et trop de rigueur tue l'éthique ; Kant a les mains propres mais il n'a pas de mains, disait Péguy.

564 «*Ethique et infini*", Dialogues avec Ph. Nemo, 1982, p. 71. Ils viennent de parler de la philosophie comme volonté totalisante de savoir. «L'expérience irréductible et ultime de la relation me paraît en effet être ailleurs : non pas dans la synthèse, mais dans le face à face des humains, dans la socialité en sa signification morale. Mais il faut comprendre que la morale ne vient pas comme une couche secondaire, au dessus d'une réflexion abstraite sur la totalité et ses dangers ; la moralité a une portée indépendante et préliminaire. La philosophie première est une éthique".

565 Ibid. p. 92. Etre responsable d'autrui est accepter qu'il m'échappe. «L'accés au visage est d'emblée éthique", p.79, mais aussi «Le visage signifie l'infini", p. 101.

566 Tout les mots soulignés le sont par nous ; on trouve cette citation à la page 344 de l'édition de poche de son ouvrage : «*Pour soigner l'enfant autiste* ».

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Chapitre 10 La rencontre psychologique : Le temps de la parole

« Le plus court chemin de soi à soi passe par autrui ». P. Ricoeur « Les affaires humaines iraient beaucoup mieux s'il était également au pouvoir de l'homme de se taire ou de parler. Mais l'expérience montre assez – et au-delà – que les hommes n'ont rien de moins en leur pouvoir que leur langue". B. Spinoza, Ethique, III, 2, scolie.

A l'origine de la rencontre, il y a d'abord une demande. Dans la pratique ordinaire de la psychologie en milieu scolaire, c'est l'enseignant, plus souvent que les parents ou que l'enfant lui-même, qui est à son origine. Cependant l'intervention du psychologue scolaire n'a de sens et d'efficacité que si elle est portée par un besoin commun de faire évoluer la situation. [567] C'est une des raisons qui font qu'une demande réclame du temps pour s'élaborer. Il y a un élément déclencheur, auquel l'enseignant va le plus souvent réagir le premier, mais à partir de cet événement, le psychologue scolaire travaillera à mobiliser chacun dans un projet partagé.

Donc quand nous parlons du « temps » de la demande, cela ne veut pas dire que la demande n'a qu'un temps, avant qu'on passe à autre chose (par exemple le temps de la réparation ou du soin). Si une action est engagée, la demande continuera à vivre au long de l'intervention. Vivante, elle pourra évoluer, non seulement comme il est normal durant le temps de l'évaluation qui permet d'apporter des éclairages nouveaux sur la situation [568] , mais même durant le temps de la réalisation du projet. Des trois temps auxquels nous consacrons les trois chapitres de cette partie : le temps de la parole, le temps de l'évaluation, le temps du projet, chacun est tissé des deux autres. Le projet est déjà souvent en germe, même à simple titre d'intention, au début de la rencontre. Au fond le projet n'est qu'une demande qui s'est élaborée, parfois modifiée, enrichie de tout un travail d'information et de réflexion, élaboration sous-tendue de dynamiques inconscientes ou plutôt de mouvements intra-psychiques [569] . Le projet est une demande clarifiée,

[567] Il est important de rappeler dès à présent que, selon le Code de déontologie des psychologues, II, 2, article10 : « Le psychologue peut recevoir à leur demande, des mineurs ou des majeurs protégés par la loi. Son intervention auprès d'eux tient compte de leur statut, de leur situation et des dispositions légales en vigueur. Lorsque la consultation pour des mineurs ou des majeurs protégés par la loi est demandée par un tiers, la psychologue requiert leur consentement éclairé, ainsi que celui de détenteurs de l'autorité parentale ou de la tutelle. » Dès lors que le psychologue scolaire est appelé à intervenir il doit donc obtenir le consentement « éclairé » des parents. Il ne peut le faire sans les rencontrer. Voilà pour l'obligation déontologique. Mais il doit plus que cela s'il veut relancer une dynamique. Il doit créer les conditions d'une rencontre qui permettent de les mobiliser. Le simple consentement satisfait à la déontologie, mais pas à l'efficacité psychologique.

[568] Voir le chapitre suivant.

[569] Nous renvoyons à nos réflexions sur le fonctionnement psychique du chapitre «Vie psychique et médiations" dans la partie précédente. Dans ce chapitre nous avions surtout voulu insister sur l'importance des mouvements intra-psychiques dans le travail de penser. Ces réflexions sur les mouvements «synchroniques « de la pensée gardent toute leur valeur, même si dans cette partie où nous suivons l'élaboration dans la durée d'une demande en projet, nous mettrons plutôt l'accent sur les mouvements diachroniques, et sur les dynamiques de conscientisation.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

assumée, et en marche vers une réalisation concrète. On voit là toute l'importance d'une évaluation de la situation réelle, des contraintes et des possibles qu'elle enferme.

Parfois cependant il suffit qu'une demande ait trouvé un lieu pour s'exprimer, que l'enseignant et/ou le parent aient pu parler de leur inquiétude, réfléchir, avec quelqu'un à leur coté qui accompagne l'élaboration de cette parole, pour que les choses s'apaisent et qu'ils retrouvent ce dynamisme psychique naturel qui nous permet ordinairement de dépasser nos moments d'hésitation ou de crise. Parler de soi soulage, parler de son itinéraire lui redonne un sens, une «direction". Cela suffit parfois, mais parfois aussi parler ne suffit pas et peut même n'être qu'une fuite.

Dans ce chapitre nous allons parler de ce premier temps de la rencontre, ce temps de la parole, de ses pouvoirs, et de ses limites aussi.

De la demande.

Dans une conception convenue, très influencée par la pensée lacanienne -mais aussi par les techniques non-directives, et les philosophies extrêmes-orientales de type zen-, le questionnement de la demande parait constituer l'essentiel de la démarche thérapeutique. Pour Lacan par exemple, c'est le refus de comprendre le sens de sa demande qui constitue en soi le problème du sujet. Ce sens doit être assumé [570] par lui. Mais ce sens ne doit pas lui être révélé de l'extérieur. Ce n'est pas à l'autre, à l'analyste, au nom d'un savoir supposé, de le lui dire ; ce serait lui refuser d'être sujet. Ce principe débouche habituellement dans la pratique sur une attitude abstentionniste, voire de refus. C'est en ne répondant pas à la demande exprimée - à la première demande exprimée, puis à la deuxième… -, qu'on ouvrirait la possibilité pour le sujet d'assumer ce sens. Le problème du demandeur étant qu'il n'assume pas son désir, ce sont seulement les refus répétés du thérapeute qui l'amèneront à abandonner cette demande fondamentalement biaisée. A partir de là, toute demande cessant, la thérapie serait terminée. Guéri de sa demande le sujet serait guéri tout court.

Une telle conception, interprétation simplificatrice mais des plus répandues de l'analyse lacanienne, tend à laisser de côté les ambiguïtés et les mécanismes subtils de l'élaboration de la demande, et surtout la dimension temporelle qui lui est nécessaire. A la question qui anime le sujet, on peut en effet répondre par le renvoi systématique d'un refus de réponse ; on peut aussi répondre par un travail de mise au clair, et d'étayage. Une demande, comme un projet, cela requiert du temps pour s'élaborer, s'épaissir, s'étoffer [571] . On ne peut poser comme préalable qu'elle soit clairement exprimée avant même d'avoir commencé. Ce travail d'élaboration de la demande est d'autant plus

[570] C'est en cela affirmera-t-il, que la psychanalyse est une technique qui respecte la personne humaine.

[571] Sinon on reste dans la plainte. L'essentiel de ce que nous ont appris les théoriciens des thérapies stratégiques brèves pourrait tenir en deux règles : transformer le plaignant en client, lui fixer un objectif précis. Il s'agit d'élaborer une demande, non de la supprimer. La réponse stratégique apportée n'est pas celle du «conseil", elle est souvent manipulatrice, mais nous sommes là dans un cadre thérapeutique, pour des problèmes enkystés aprés échec des actions de soutien ou de guidance. Les auteurs ne prétendent pas en faire l'alphha et l'omega de la relation humaine. (Voir Fish, Weakland, Segal : «*Tactiques du changement*", Seuil, 1986)

en vertu de la loi du droit d'auteur.

nécessaire, lorsque le domaine d'intervention est celui de la clinique infantile, où d'emblée nous avons affaire à plusieurs personnes avec des discours, sinon des demandes, différents dans leur position et leur contenu.

En psychologie scolaire nous ne sommes pas placés dans le cadre d'une démarche thérapeutique au sens strict, médical, et encore moins dans une demande de psychanalyse. La plupart du temps le psychologue ne dispose que d'un temps d'intervention limité. La part qu'il peut consacrer à l'analyse de la demande est donc nécessairement réduite. De fait, dans la réalité de sa pratique, le psychologue scolaire est souvent amené à passer plus de temps sur le projet à construire avec l'enfant, les parents, l'école, que sur l'analyse de la demande. Il importe cependant qu'au départ de son intervention, l'exigence d'une clarification de la demande soit bien présente à son esprit. Pour l'élaboration même du projet, il doit commencer par clarifier les différentes intentions des personnes qui l'ont saisi de leur demande. L'objectif principal de la première rencontre doit donc être de démêler les différentes demandes, d'en éclaircir les raisons, et d'évaluer dans quelle mesure elles autorisent ou empêchent un processus de changement. [572]

La demande de l'enseignant

Le plus fréquemment c'est lui qui nous parle en premier de l'enfant. Parfois cette parole suffit pour l'apaiser [573] . Il a trouvé une écoute et ce fait simple d'être entendu ou encore d'avoir pu échanger, l'accompagnement de sa réflexion, les réactions du psychologue, les informations qu'il a pu apporter, ont suffit à lui donner les ressources nécessaires à la relance d'une relation pédagogique positive avec l'enfant en difficulté. Cet échange où le psychologue joue un rôle plus ou moins actif l'a apaisé et/ou revigoré. On retrouve là ce que nous disions du rôle d'étayage et de médiation joué par tout psychologue. Une difficulté rencontrée par un enseignant devient un problème à partir du moment où il se trouve en situation d'être empêché de penser. L'entretien avec le psychologue lui rouvrira cet espace de pensée, d'abord en lui permettant -seul ou en groupe- d'exprimer ses émotions, son angoisse, sa colère, [574] mais aussi en lui permettant à travers cet échange d'élaborer des actions pratiques qu'il mettra en oeuvre sans plus avoir besoin du psychologue scolaire.

572 La nature même de l'événement qui a précipité la décision de demander à rencontrer le psychologue, sa gravité, peut être un facteur important des conditions de changement. Parfois c'est un événement grave : l'école vient de demander un redoublement, ou bien l'enfant a failli mettre le feu à l'appartement en jetant des allumettes enflammées sur le canapé où sa mère faisait la sieste. Parfois c'est un événement anodin qui souvent cache autre chose.

573 On oublie combien certains enseignants en secteur rural peuvent se sentir complètement seuls face à leurs difficultés, sans interlocuteur qui puisse les écouter et les comprendre. La visite du psychologue scolaire sert aussi à cela. Parfois on s'aperçoit à la fin de la rencontre qu'on a parlé de tout sauf de l'élève qui avait motivé cette rencontre.

574 Pour parler comme les psychanalystes, le psychologue joue là le rôle de « sein-poubelle » (voir Bion et le travail "maternel" de détoxication). Sans nier l'importance de ce phénomène, nous sommes conduits dans ces derniers chapitres à mettre plutôt l'accent sur les aspects les plus secondarisés de notre intervention – ne serait-ce que pour réagir contre la dérive la reduisant à l'écoute passive.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Il y a en effet deux issues au(x) premier(s) échanges(s) entre le psychologue et l'enseignant : soit l'instituteur à l'issue de l'entretien, pense qu'il peut seul dans le cadre de sa classe et/ou avec l'aide des parents, faire évoluer les choses, et l'on reste dans le cadre du « contrat pédagogique ordinaire », soit il apparaît que le psychologue scolaire doit intervenir activement. Dans ce dernier cas deux points nous paraissent importants à souligner. Premier point : dès lors que la demande d'intervention se précise il importe que la forme de l'entretien évolue, qu'on ne reste pas dans le simple accueil (voir Bion) de la « plainte ». Il faut clairement préciser les difficultés rencontrées, ce qui a été tenté, les effets, [575] ce qui en a été dit aux parents. Deuxième point : dès lors que l'enseignant demande explicitement notre intervention auprès de l'enfant, il importe qu'il ait compris que les parents allaient être associés à l'intervention, avant même toute démarche d'évaluation, ce qui implique qu'il les rencontre pour cela. Chacun sait que la réussite à l'école repose sur l'implication des parents. Certes on peut trouver des cas où l'enfant a réussi à l'école contre ses parents, des cas même où l'école a réalisé de véritables sauvetages psychologiques (voir plus loin nos réflexions sur la résilience). Cependant dans les situations courantes, et l'on doit toujours poser a priori qu'on se trouve dans une situation ordinaire, la résolution d'une difficulté repose sur leur implication. Si l'enseignant a compris cela, il ne se contentera pas de faire signer un formulaire de consentement à l'intervention du psychologue de l'école. C'est la plus mauvaise façon d'engager une demande, qu'on ne peut certes écarter dans le cas où les parents ne se mobiliseraient pas, mais qui n'est qu'un pis aller. Dans la grande majorité des cas, les parents seront convaincus de la nécessité d'engager cette démarche, et qui plus est cet échange suffit parfois à faire bouger les choses. À la fin de cet entretien entre enseignant et parents, un bon signe (ou test) de leur implication résidera dans leur capacité à prendre l'initiative en appelant eux –mêmes le psychologue scolaire.

La demande des parents

La prise en compte du degré d'implication des parents dans le problème est un élément important. Il y a toujours des demandes qui ne signifient rien d'autre que le vœu d'être débarrassé du problème (***« occupez-vous de lui*** »). Non sans ambiguïté parfois comme chez ces parents dont l'objectif semble être de démontrer à l'intervenant que tout psychologue qu'il soit, il ne s'en tirera pas mieux. Ils ont besoin de l'impuissance des autres. Il y a ensuite des demandes qui en apparence concernent l'enfant mais qui très vite sont un premier pas vers une démarche des parents pour eux-mêmes : avec le psychologue scolaire ils viennent pour voir, ils vont à la pêche, ils testent sans risque la ***« gens psychologica*** » dans son espèce la plus abordable ou la moins menaçante. Il y a aussi heureusement des demandes claires, parfois simplistes mais parfois suffisamment réfléchies pour qu'on ne s'attarde pas trop à leur chercher des raisons subtilement cachées. Il y a tout cela et c'est justement pourquoi se donner un temps de réflexion sur la demande, un temps pour analyser ensemble ce qu'attendent de cette intervention, les parents, l'enfant, et l'enseignant, est une des conditions même de la réussite de cette

[575] Les informations apportées par le maître, les contrôles faits en classe, notamment des évaluations faites au plan national à certaines étapes, l'observation des cahiers, sont des éléments importants de l'évaluation de la situation, qui pourront être confrontés aux résultats obtenus par l'enfant lors de l'examen pratiqué par le psychologue scolaire si celui-ci est demandé.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

intervention. [576]

J'ai en mémoire le cas de cet enfant que ses parents décrivaient comme hyperactif, mais dont on découvrait, dès notre premier entretien, qu'il était sans cesse ballotté de droite à gauche, gardé par plusieurs personnes. Ainsi lorsque l'un des parents qui suivait une formation continue dans une université à deux heures de route de là, l'embarquait à six heures du matin dans sa voiture pour ensuite le confier durant les heures de cours à telle ou telle relation, rarement la même. Avant d'entrer dans une démarche d'évaluation, sans doute fallait-il d'abord pointer avec les parents le poids de ces conditions de vie dans le comportement de leur enfant, et examiner avec eux comment en premier lieu on pourrait essayer d'améliorer ce contexte. [577]

Dans d'autres cas c'est la perception par les parents de leur enfant qui va se modifier en cours d'entretien.

Romaric était un enfant relativement sage, que sa mère avait amené avec elle pour me prendre à témoin de ce qu'il lui faisait endurer. Elle ne cessait de rabrouer devant moi cet enfant somme toute plutôt inanimé, comme pour provoquer enfin ce comportement qui lui rendait la vie impossible. A la maison, elle n'en tirait rien. Il était ingérable. Et le père, qui passait des vingt-quatre heures au siège de sa société, et qui ne se rendait pas compte, qui trouvait son fils normal…. Au bout d'une demi-heure lui faire simplement remarquer cela : « Ecoutez-moi, je trouve que là, avec nous deux, il est plutôt sage, mais peut-être qu'à la maison avec vous seule, et au bout d'un certain temps… » a ouvert d'autres vannes. Elle n'a plus parlé de Romaric, mais de sa détresse, de sa vie désenchantée. « Elle n'allait pas bien, elle se sentait enfermée à la maison, seule avec son enfant et incompétente avec lui. Elle qui réussissait si bien dans son travail, un métier de contact, très valorisant narcissiquement. Elle en pleurait parfois ». Elle était en train de craquer. Elle avait besoin de parler à quelqu'un. Je n'ai presque rien dit. C'est toute seule qu'elle a compris que peut-être le comportement de son enfant lui fournissait une cause bien objective à son malaise et une raison de chercher de l'aide. A la fin de notre entretien elle me demandait une adresse, pour elle. De Romaric il n'en était plus question. On referait le point dans quelque temps.

Ou cette autre demande d'évaluation qui allait faire apparaître que c'est dans un autre

[576] Il est en tout cas nécessaire de ne pas s'engager dans un bilan psychologique pour un enfant sans cette rencontre préalable avec la famille. Ce n'est pas toujours facile et parfois impossible pour le psychologue scolaire quand il a un secteur important en nombre et étendu géographiquement ; le minimum étant d'avoir un contact téléphonique avec les parents. Il n'est pas normal de se contenter d'une simple signature au bas d'une autorisation d'examen psychologique présentée par l'enseignant aux parents. Il vaut mieux accepter de « perdre » du temps. D'ailleurs à l'expérience on constate qu'il est contre-productif de se précipiter pour répondre à la demande.

[577] ***Dans cette partie consacrée à la pratique nous allons proposer en illustration des cas concrets. En core une fois il s'agit d'une pratique réelle, donc particulière, singularisée par les conditions d'exercice spécifiques et la personnalité du psychologue . Nous avons essayé de présenter ces cas un peu comme ils se présentaient à nous au moment de la rédaction. Nous n'avons pas voulu choisir les plus «beaux", ceux qui pouvaient donner lieu aux interprétations les plus brillantes, ou les plus exemplaires, et nous n'avons pas voulu non plus les retravailler aprés coup, autrement que pour les rendre lisibles, ainsi que pour en retirer des éléments trop personnels.***

en vertu de la loi du droit d'auteur.

lieu, et pour une autre personne que l'enfant désigné, qu'il fallait envisager un travail psychique permettant d'engager une dynamique de changement.

La demande d'intervention auprès d'Arsène est venue me surprendre dans l'école où sa maman était institutrice. J'intervenais auprès d'un autre enfant. C'est la directrice de l'école que je connais depuis longtemps, enseignante efficace mais très interventionniste dans la vie de ce village où elle a fait presque toute sa carrière, qui me parle de cet enfant, avant d'appeler sa collègue, la maman d' Arsène. Celle-ci, ne paraît pas gênée d'exposer son problème d'emblée, et en présence de la directrice qui visiblement est très au courant, et très impliquée. Pour aller vite [578] , disons que Mme A. pense que depuis son récent divorce Arsène ne va pas bien et aurait besoin de parler à quelqu'un. Je comprends que pour la directrice, c'est la mère qui ne va pas bien et qui aurait besoin de me parler. Puisque j'ai un peu de temps, nous nous entretenons une demi-heure, la directrice nous ayant laissés. Mme A. me parle surtout de l'humiliation de cette séparation. Elle s'est trouvé un nouveau compagnon, mais qui est gravement malade. Je ne peux m'empêcher de penser qu'elle attire les drames. D'un autre côté, pour dramatique qu'il soit, cet engagement ne devrait pas durer. Qui –l'ex. ?- ne serait bouleversé par ce destin dramatique ? Beaucoup de véhémence et des larmes durant ce bref entretien. C'est une femme physiquement assez attirante, mais qui en même temps fait tout de même un peu peur. Il est convenu qu'elle me rappellera à mon bureau pour fixer un rendez-vous où je la recevrais avec le père. À la sortie de l'école, j'ai pris Arsène avec moi pour bavarder un peu. C'est un enfant très expressif, un peu agité, bon en maths selon lui, mais « n'aimant pas les histoires» (sic), comme ce roman écrit en commun qui constitue en ce moment l'axe principal du travail dans sa classe. Il trouve que c'est pas bien d'être dans l'école où sa mère travaille. Il me dit que jamais plus, depuis la séparation qui s'est faite brutalement, il n'a revu ses parents « ensemble ». Quand son père vient le chercher il ne sort pas de sa voiture. Il a déjà vu un « psy." au C.M.P. où sa maman l'a emmené. Son père n'a pas voulu y aller. Arsène, lui, voudrait surtout qu'on lui fiche la paix. Il ne souhaite pas revoir de psy Visiblement il a besoin qu'on lui donne un peu d'air. L'envahissement de sa vie scolaire par le drame maternel lui pèse. Je pense qu'il vaudrait mieux pour lui être dans une autre école et je lui promets d'en parler aux parents. La directrice, qui est aussi l'institutrice d'Arsène, vient me montrer ses fiches d'évaluation. Selon elle, il a quelques difficultés en lecture (c'est l'année du C.P. que ses parents se sont séparés). Elle me montre, agrafée au dernier relevé de notes, une longue lettre de la maman d'Arsène mélant commentaires scolaires et expressions exaltées de ses ressentis personnels : « Arsène vomit l'école comme vous le dites. Cela me rappelle que j'ai aussi vomi l'école lorsqu'à ..., mon mari est parti avec une mère d'élève dont j'avais l'enfant dans ma classe. Il m'était impossible de travailler ». On voit comment l'école est intriquée à son drame personnel. Elle termine : « j'essaie d'être légère face à ces problèmes, je ne laisse rien végéter, et les choses évoluent et se mettent en place petite à petit. J'ai confiance, la vie est longue, souvent belle et l'être en continuelle évolution ».

[578] ***Il s'est dit beaucoup de choses et avec beaucoup d'implication affective lors de cet entretien, mais qu'il m'est impossible de rapporter ici sans trahir la confidentialité.***

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Une semaine plus tard, je reçois les deux parents à propos d'Arsène. L'entretien se passe très mal. La maman revient à la charge sur les conséquences de la séparation pour l'équilibre d'Arsène. Dans l'intérêt de l'enfant dit-elle, il faut que son ex s'engage avec elle dans une thérapie de couple. Pour elle son couple existe encore puisqu'Arsène est là, qu'il faut soigner. Elle pleure puis crie. L'entretien est très éprouvant. Je me sens complêtement dépassé. Mais le père lui reste de marbre. Il ne veut rien entendre de cette thérapie de couple. Il veut bien s'occuper de son enfant et décharger la mère d'une partie du travail scolaire, mais il refuse absolument de « soigner » un couple qui pour lui n'existe plus. Elle relance. Devant l'impasse, je dois mettre fin à l'entretien. Je dis que j'ai bien senti combien Mme A. souffrait de la situation, mais que je ne peux être ni le juge ou l'avocat, ni le thérapeute. Dans l'intérêt d' Arsène, puisque c'est bien à cause de lui que nous sommes réunis, je reste à leur disposition, pour les recevoir ensemble ou séparément pour envisager des aides pédagogiques concrètes si toutefois l'institutrice les réclamait. Je dis que Arsène souhaiterait être tenu à l'écart de leurs problèmes et qu'il aimerait, lui, se trouver dans une autre école. Dire cela c'est désavouer la mère. Elle partira sans me serrer la main. A l'origine on a bien ici une demande de la mère. Mais elle est piégée. L'école, le malaise de l'enfant, l'appel au psychologue scolaire, ne sont que des instruments pour retenir encore un peu le mari, voire le culpabiliser, le faire souffrir comme elle souffre d'avoir été abandonnée. Toutes ses demandes auprès des psychologues n'ont que ce but. Avec le psychologue scolaire, elle pensait être du bon côté ; et le père ne pouvait se défiler. Et puis c'est à l'école que son drame s'est noué, c'est avec la mère d'un de ses élèves que son mari l'a trompée. Ce ne serait que justice que l'école l'assiste pour tout effacer. La maman d' Arsène a un long travail à faire sur sa demande à elle. Que veut-elle qui soit possible et qui prenne en compte la réalité du divorce. Il m'était impossible de l'y préparer dans les conditions de notre rencontre. Indirectement, en coupant court, de la manière sans doute la plus maladroite qui soit, peut-être l'ai-je après tout placée face au choix à faire, sans provoquer de résistances trop fortes, ni de blocage sur sa demande initiale.

Ce serait cependant une erreur de traiter systématiquement toute demande d'aide pour un enfant comme un symptôme d'une perturbation concernant les parents. C'est ce que certains psychologues ont cependant théorisé comme un dogme. Selon le psychanalyste Bruno Nardin, dans la préface d'un ouvrage sur la « *Clinique de la demande en consultation infantile*» [579] , je le cite, « l'enseignement de Lacan nous a appris que l'enfant n'a d'existence, qu'elle soit normale ou pathologique, que dans le discours de ses parents »(p.12). Si l'enfant « pathologique » n'a d' » existence » que dans le discours de ses parents, on en déduit immédiatement que c'est ce discours qu'il convient de traiter. D'où deux solutions possibles pour que l'enfant puisse se constituer en « sujet » : soit analyser les parents, soit les faire taire [580] .

[579] « *Clinique de la demande en consultation infantile* » de A. Depaulis, Presses Universitaires de Nancy, 1992.

[580] Pour nous, s'il est vrai que certains troubles sont une façon pour l'enfant de protester et de tenter de se faire entendre, on n'a pas le droit d'en conclure que derrière tout problème, et particulièrement derrière tout problème scolaire, il y a simplement l'exclusion de l'enfant du champ de la parole, du discours de la famille, ou de celui de l'institution.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

De là certains psychologues scolaires n'ont pas manqué de conclure que dès lors que des parents viennent demander un conseil et/ou une aide pour des problèmes scolaires, parler d'un retard ou de manques supposés, on est face à un discours faux, « leurré », un discours pathologique à redresser. C'est quand ils cesseraient de parler des difficultés scolaires qu'enfin les parents rejoindraient une demande authentique. Cette critique a eu son moment de vérité. Il est arrivé dans le passé qu'on amène l'enfant au psychologue, comme un objet à examiner. Cela arrive encore, mais le vrai danger aujourd'hui n'est plus là.

Aujourd'hui le problème s'est plutôt inversé, les parents n'arrivent qu'avec déjà trop de leurs propres interprétations sur leurs demandes inconscientes [581] . Souvent les parents ne savent plus dire de simples difficultés scolaires sans vous avoir exposé auparavant leurs difficultés de vivre, raconté leur vie de couple, ou s'être accusés : ***« je ne me suis pas assez occupé de lui*** ». Ils ont toujours quelque chose d'eux à raconter, une mésentente, un divorce, un oncle dépressif, un décès familial. Ils sont prêts à se remettre en cause, enfin ils le disent. En tout cas ils sont tous prêts à en parler [582] . La « demande » n'en est pas pour autant plus « authentique ». Et il arrive de plus en plus souvent qu'on soit obligé de ramener le parent à un énoncé clair, précis et concret de ce qui se passe et qui les a amenés à venir nous rencontrer. C'est ainsi qu'un certain discours psychologique, celui du « symptôme », qui implique que la première pensée, la première expression ne soit jamais la bonne, a été ainsi totalement récupéré par la démarche défensive.

Aujourd'hui un autre refoulement tend à occuper la place de l'ancien. Ce n'est plus le fantasme qu'on refoule, c'est le réel. Autrefois le psychologue s'attachait, avec raison, à chercher le sens sous le symptôme scolaire. Mais aujourd'hui il croule sous le débordement des sens et l'envahissement affectif. Une incapacité à penser l'école réelle, ses exigences, les contraintes sociales, à les dire, à les clarifier. On parle – le » psycho-bable »-, on dévoile même beaucoup de son intimité, mais pour ne pas dire [583] .

Voilà pourquoi nous acceptons parfois de répondre à la première demande des parents, même si nous la reconnaissons pour ambiguë, quand nous pensons qu'à ce moment, et dans cette situation il serait dangereux de chercher à aller plus loin. Pourquoi s'imposer de ne rien faire sans avoir mis tout à jour, au risque de provoquer une rupture,

[581] Ce danger était déjà relevé par A. Aichhorn dans les années 30 : «Plus encore que les parents névrotiques ou ceux qui délaissent affectivement leurs enfants, ce sont les parentsayant certaines connaissances psychologiques qui posent des problèmes au conseiller psychologique. En fréquentant des conférences sur l'éducation et la psychologie de l'enfant, et en lisant des livres de psychologie et de psychanalyse, ils se sont construit un pseudo-savoir, fait d'un fatras de conceptes mal digérés qui les empêhe d'observerle comportement de leur enfant d'un oeil non prévenu". Cité par M. Cifali et J. Moll dans le recueil «*Pédagogie et psychanalyse*", Bordas,1985, p. 207.

[582] Et c'est souvent cela le problème. Car ils parlent, ils explicitent, ils mettent des mots, ils argumentent indéfiniment avec Mimi pour la convaincre d'aller se coucher, ou de se laver les dents, ou de pas mettre le pull chenille alors qu'il fait 32° à l'ombre. Et ils écoutent leurs enfants, ils sont compréhensifs, démocrates, ouverts aux valeurs «jeunes". Leur problème est plutôt de savoir poser une limite à la discussion avant d'exploser. Nous y reviendrons à propos des problèmes de discipline.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

et alors que plusieurs éléments nous montrent que l'enfant a besoin d'une aide et que nous pouvons quelque chose pour lui, même sans aller au fond du problème ? Et puis il n'est pas si facile de renvoyer les parents à eux-mêmes sans les agresser. Nous l'avons dit, une demande nécessite du temps pour s'élaborer. L'important est alors de ne pas couper les ponts définitivement. Mais dans ces cas où l'on commence par répondre à une demande qui ne paraît pas aller à l'essentiel du problème, il importe particulièrement de bien poser les limites de l'intervention. On précisera que les difficultés rencontrées par leur enfant ont peut-être des causes complexes avec des multiples facteurs incidents et qu'il nous faudra sans doute voir avec eux comment ils peuvent jouer leur rôle dans la pièce, ce qu'ils sont prêts à changer pour aider leur enfant. Sur le fond cependant, notre sentiment est qu'on doit parfois engager quelque chose, sceller une première alliance en quelque sorte, pour libérer la réflexion des parents, et pour les retrouver ensuite prêts à s'engager dans leur part personnelle de travail.

Cette situation est très fréquente en psychologie scolaire. En voici un exemple (nous en verrons d'autres dans le chapitre suivant à propos des demandes de bilan cognitif, en particulier pour les enfants présentés comme surdoués).

Mr. et Mme B. demandent à me rencontrer pour leur enfant Bertrand élève d'une petite école de campagne. Il s'y trouve depuis peu ; précédemment il était dans une école Montessori. Bertrand se plaint de ses camarades, « ils sont toujours après lui ». Il devient la tête de Turc de l'école. « C'est insupportable » dit le papa très remonté. C'est devenu dans la famille une habitude de le questionner tous les soirs pour lister les outrages subis pendant la classe ou la récréation. Mais depuis peu Bertrand se referme et ne veut plus parler. Les parents mélangent critiques sur cette école-ci et critiques sur l'école en général qui ne sait pas évoluer, où tout le monde doit être pareil, où on exige encore une discipline d'un autre temps, et aussi des devoirs (le travail à la maison entraîne des conflits incessants, y compris entre les parents). Le maître dit que c'est Bertrand qui par son comportement se met en situation d'être rabroué, voire quand il insiste trop, corrigé par les autres. D'ailleurs c'est pareil durant la cantine, il y a toujours des problèmes à sa table. Les parents ont décidé d'écrire une lettre à l'Inspecteur d'Académie. Mais ils voudraient que je reçoive Bertrand. Ils sont préoccupés de ce qu'il se soit fermé, qu'il ne leur raconte plus rien. Ils savent que les psychologues scolaires « font des tests", mais de cela, ils ne veulent pas du tout. Ils voudraient savoir ce qu'on lui fait à l'école et pensent qu'un psychologue saura bien le faire parler. Bien des éléments de l'entretien me font penser que les parents sont incapables de poser des limites à Bertrand. Ils rapportent par exemple qu'un jour de l'année passée il a giflé sa mère. Leur discours sur l'école ce qu'elle est et ce qu'elle devrait être est émaillé d'évocations sur la pédagogie « moderne », Montessori, Illich, O'Neill. Mais à ce moment de notre rencontre je ne peux amener cette question sans paraitre les mettre en accusation, et risquer de

583 Cette remarque vise une certaine clientèle des psys. Elle prend beaucoup de place dans la clientèle des cabinets libéraux. Mais il y a toujours des gens simples qui ont des demandes concrètes. Ce n'est pas pour autant qu'elles ne sont pas à travailler. Dans le premier cas il faut plutôt décaper les surinterprétations. Dans le deuxième, il faut apporter soi-même des éléments d'analyse et de compréhension, il faut enrichir l'expression de la demande. (Au risque de provoquer des réactions ironiques à mes dépens, je dirai que, dans mon cadre d'exercice au moins, le psychologue joue un rôle de nature plutôt pédagogique).

en vertu de la loi du droit d'auteur.

perdre mon rôle de médiateur, essentiel dans ce cas, comme dans tous ceux où il y a conflit parents-école. Evidemment qu'il faudrait travailler avec les parents. Mais pour le moment je me contenterai de travailler avec Bertrand. Peut-être ensuite au nom de Bertrand, pourrais-je faire passer des choses à l'école et aux parents.

La demande du jeune.

Le jeune a-t-il lui-même une demande ? A-t-il même toujours conscience d'une difficulté véritable. La rareté d'une démarche spontanée de l'enfant est une des caractéristiques de la clinique infantile [584] . Devant cette réalité nous avons vu certains praticiens conseillant de n'entreprendre aucune démarche tant que l'enfant n'a pas formulé le désir personnel d'être aidé. Si une telle attitude se justifie parfois, l'attente ainsi exigée permettant à chacun de s'interroger sur ses propres responsabilités, la généralisation d'un tel préalable peut avoir des conséquences désastreuses. Nombreuses sont les raisons qui freinent ou interdisent à l'enfant l'expression d'une demande propre. A commencer par son immaturité, immaturité cognitive qui limite pendant longtemps sa capacité à se décentrer et à comprendre même qu'il a un problème, immaturité affective qui l'entretient dans la confusion entre son désir propre et celui de ses parents. Le plus souvent sa dépendance est si grande que sa demande, même quand elle est exprimée, peut-être suspectée. Ce garçon ou cette fille viennent parce que leur père et/ou leur mère en ont décidé ainsi.. S'ils s'inquiètent c'est tout simplement parce que leur mère se préoccupe ou que leur père leur a fait des reproches quant à leurs résultats scolaires.

Et puis quand la souffrance de l'enfant est réelle, comment pourrait s'exprimer une demande personnelle ? Certaines pathologies se définissent par l'impossibilité de pouvoir entreprendre un cheminement vers le thérapeute. Qu'on pense aux enfants narcissiques, dans la toute-puissance, qui n'ont d'autre demande que la satisfaction immédiate de leur désir, ceux gravement perturbés dans leur identité même, ou plus banalement certains enfants très inhibés, anxieux ou dépressifs [585] . L'attente utopique de la demande peut aboutir aux mêmes attitudes défaitistes que les affirmations basées sur les notions d'hérédité ou d'organicité.

Comment recevoir l'enfant ? Certains psychologues reçoivent systématiquement les parents et l'enfant ensemble. Il me semble qu'il ne faut pas avoir d'a priori sur ce point. Si les parents le souhaitent, je les reçois avec leur enfant, mais par expérience il me paraît profitable que sur une partie de l'entretien au moins, ils soient séparés. Ce choix parfois est imposé. On doit tenir compte de l'âge et de la nature du problème. Pour un grand ado en conflit ouvert avec sa mère, il faudra bien en venir à une rencontre commune. Il en va

[584] En réalité c'est trés variable selon les enfants, et surtout leur âge. Certains enfants, sont capables dés le début du primaire, d'exprimer une demande personnelle, mais il est vrai que ce sont rarement des enfants avec des difficultés proprement scolaires, ceux qui sont le pain quotidien du travail du psychologue scolaire. Nous sommes ici obligés de forcer le trait pour faire saisir les particularités de la demande en clinique infantile.

[585] Ce qui doit amener à relativiser la valeur de certains questionnaires. J'ai fait récemment remplir à un enfant d'une dizaine d'années, d'évidence très inhibé et angoissé un questionnaire d'anxiété. Pas une réponse où il n'est venu me signifier que tout allait bien. Il n'avouait pas une seule faiblesse. Une dénégation désespérée pour sauver son image et pour rassurer ses parents.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

tout différemment avec un petit enfant. Dans la partie de l'entretien où toute la famille est réunie il serait souhaitable de donner la parole à l'enfant : « tes parents disent que », ou « tes parents voudraient que… et toi qu'est-ce tu en dis ? », mais cela ne doit pas devenir une loi. Il n'est pas si facile de s'exprimer devant eux. Pour certains enfants, dans certaines familles, c'est le meilleur moyen de bloquer leur expression.

En psychologie scolaire, une grande partie du travail étant constituée par une évaluation passée avec l'enfant seul, on pourra toujours au début de celle-ci revenir sur sa demande personnelle. On rappellera les raisons des parents et/ou de l'enseignant, on présentera le travail que l'on va avoir à faire ensemble, et à quoi cela pourra servir, et on lui redira qu'il peut utiliser cet espace pour exprimer une demande plus personnelle. C'est au moment de cette évaluation qu'on essaiera de mieux cerner comment l'enfant voit ses difficultés, s'il les reconnaît, s'il en souffre, comment il essaie de faire face, et ce qu'il attend d'une aide. Les enfants ont plus souvent qu'on ne le croit des informations, acquises auprès des camarades, sur les possibilités d'aide. Avec les plus âgés il arrive parfois que les parents laissent la responsabilité de la parole à l'enfant : « nous croyons que tu as un problème, il faut que tu le dise au psychologue… ». Il revient alors au psychologue le rôle inverse de les impliquer.

Donc, s'il est vrai qu'il faut être prudent face à une demande et qu'il peut être contre-productif, et même parfois nuisible de se précipiter pour répondre à la première demande des parents, pour entamer par exemple la rééducation réclamée, ou pour entreprendre sans attendre un bilan psychologique, et s'il est exact que la prégnance du point de vue réparateur [586] a pu un temps trop marquer la clinique infantile, cependant on ne doit pas s'enfermer systématiquement dans la position exactement inverse où l'on n'engage rien, tant que les entretiens préalables n'ont pas fait émerger une demande véritable. Si cela dure sur 4, 5, 8 entretiens, étalés sur plusieurs mois, cela peut conduire les parents à prendre la fuite. Cela ne paraîtra normal qu'à ceux qui voudraient enfermer le psychologue dans une pure fonction d'écoute et de recueil d'une parole. Il ne s'agirait que d'ouvrir un lieu privilégié de parole où s'élaborerait une demande, travail finalement confondu avec la thérapie elle-même. Une telle attitude repose sur un certain nombre d'erreurs : la certitude dogmatique qu'il n'y a de possibilité de changement chez l'enfant que par le simple jeu de la parole, la crainte de son propre pouvoir, au point de refuser de voir les aspects positifs d'une intervention directe, l'importance exagérée accordée au domaine affectif et à la vie fantasmatique, et le déni de l'importance des autres secteurs de la personnalité. On voit là les effets de la place envahissante occupée par une certaine vulgarisation psychanalytique dans la psychologie clinique, dérive qui a conduit de nombreux praticiens à vouloir recréer la situation de la cure, dans des contextes où elle n'avait parfois aucun sens.

On ne devrait pas oublier que les psychologues ont des cadres d'intervention différents qu'ils ont des formations spécifiques, et que le psychologue scolaire a un savoir et une expertise propres. [587] Ses connaissances sur le développement de l'enfant, sur les liens de ce développement à la relation à ses parents, sur l'institution scolaire, sa capacité à repérer les nœuds de blocages, à travers un questionnement mené en commun et des

[586] Réparer en donnant plus de ce qui manque : il échoue en lecture, on l'inscrit sur le planning de l'orthophoniste.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

évaluations précises et standardisées. Ce savoir et son expertise lui donnent un pouvoir. C'est parce que les parents, et bientôt l'enfant, l'investissent de ce savoir et de ce pouvoir qu'ils viennent demander son aide. Je sais bien que leur demande est parfois très ambivalente. Ce qu'ils veulent que je fasse n'est pas forcément ce qu'il est souhaitable de faire. C'est d'ailleurs pourquoi j'adresse souvent à la famille le message suivant : ***« je ne suis pas un magicien qui peut connaître ou agir sans vous ; je suis un professionnel qui met à votre disposition son savoir afin que vous-même vous sachiez, que vous puissiez un peu mieux comprendre votre enfant et un peu mieux vous y prendre avec lui ».*** Mais on ne doit pas oublier que ni l'enfant n'est une chose à guérir en dehors de ses parents par la magie d'une bulle fantasmatique, ni les parents ne sont automatiquement des adultes à soigner pour libérer leur enfant de leur influence pathogène. Il faudrait que les psychologues sortent du tout psychanalytique dans lequel beaucoup se sont laissés enfermer [588] .

Vertus de la parole.

Après ces réflexions sur la demande qui nous ont amené à mettre l'accent sur les limites de la pure parole, [589] de la parole « expressive », n'embrayant sur rien d'autre, avant d'aborder la question du projet, de la parole qui « engage », et de ce qui la prépare, l'évaluation, il est temps tout de même de souligner ses vertus. Parler n'est pas le tout de la rencontre psychologique, mais s'exprimer, être écouté, a déjà des effets.

En clinique scolaire la rencontre avec l'enfant, ses parents, son enseignant, s'organise le plus souvent autour d'une évaluation, mais une bonne moitié du temps est occupée à des dialogues avec ces différentes personnes. Dans l'entretien préalable, consacré à l'analyse de la demande, durant le bilan, avec l'enfant, dans les entretiens de restitution qui suivent le temps d'évaluation, on parle avec et autour de l'enfant. Et dans ces échanges de parole des choses bougent, des dynamiques psychologiques, intellectuelles et affectives, naissent et évoluent qui, en elles-mêmes, peuvent déjà retourner la situation. Si nous avons critiqué plus haut l'adoption systématique du point de vue de l'entretien thérapeutique, nous ne nions pas et nous ne refusons pas d'utiliser l'effet positif de ces paroles. Le psychologue scolaire n'est pas un psychanalyste. Ni ses compétences, ni son cadre d'exercice, ni les missions qui lui sont confiées, lui autorisent cet exercice. Pour autant, il connaît le pouvoir des paroles qui sont échangées là, et il sait l'effet apaisant, voire résolutoire qu'elles peuvent jouer.

587 Le psychologue scolaire est un clinicien, un clinicien de la vie quotidienne, et sa clinique, bien qu'elle ne doive rien ignorer de la clinique psychanalytique ou pathologique, ne se réduit pas à cela. La spécificité de son action apparaitra plus clairement dans les chapitres suivants, à propos de l'évaluation qui occupe une place importante dans ses interventions, ainsi que du projet.

588 Voir dans le chapitre précedent les réflexions désabusées de D. Anzieu sur cette évolution et les dangers qu'elle comporte quant à l'identité du psychologue.

589 Si nous avons voulu introduire la question de l'échange de paroles par un regard critique sur l' » analyse de la demande », c'est qu'elle nous est apparue significative d'un certain type d'écoute, qui n'est qu'un moyen de faire taire l'autre. Un refus de ce qu'il a à nous dire, au motif qu'il ne le saurait pas. Qu'il arrête de demander, qu'il se taise et il sera guéri.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Parler. Parler de soi.

Parler, parler de soi, de ses interrogations ou des traumatismes subis, violences, deuils, soulage, et apaise, il y a là un premier effet de la parole. La parole permet de canaliser, d'élaborer l'émotion encore trop fortement agissante. Mais il ne suffit pas toujours de se vider, notamment quand on n'est pas dans le cas d'un traumatisme étranger surgi de manière inattendue, de l'extérieur. Quand notre histoire est morcelée, et notre identité blessée, il nous faut nous construire ou nous reconstruire comme sujets. Il faut mettre du sens là où il semble avoir disparu (trou, sidération), s'il y en a jamais eu (pour certains enfants, les ***« enveloppes narratives »*** ont fait défaut). Etablir ou rétablir une identité et une continuité, en permettant l'élaboration de son histoire (passé) et en développant un projet (avenir). Réinscrire ainsi la dimension temporelle, parce que c'est le temps qui permet le changement. On le verra à propos de l'examen psychologique, s'il permet de faire un check-up ici et maintenant, il ne donne pas suffisamment de place à la dimension temporelle, notamment vectorielle : dans quelle pente s'engage le processus, progressive ou régressive ? [590]

Mme Fulbert a téléphoné pour prendre rendez-vous. Elle voudrait me parler des soucis qu'elle a à propos de son petit dernier qui est encore en maternelle. Lors de notre rencontre elle commence par s'excuser du temps qu'elle va voler à des cas plus difficiles. Elle ne sait pas si elle a eu raison de s'inquiéter. Pendant trois quarts d'heures environ Mme Fulbert ne parle de sa petite famille, de son travail plutôt stressant d'infirmière en service de réanimation, et du peu de temps qu'elle peut consacrer à ses trois enfants. Les deux aînés, marchent bien à l'école, ils se gèrent tout seuls, sont autonomes pour le travail scolaire et donnent même un coup de main pour les tâches ménagères. Le papa a un emploi qui lui permet de rentrer tôt, c'est plutôt un homme d'intérieur et un bricoleur. Tout irait bien si ce n'était, le petit dernier, un garçon, pas toujours docile. Le portrait fait par Mme Fulbert de cet enfant n'a rien de bien inquiétant, il est comme la plupart des enfants de son âge. Il faut laisser sa porte entr'ouverte la nuit. Il va embêter ses sœurs. Il fait marcher sa maman, et il a séduit sa maîtresse qui lui laisse passer trop d'écarts. Au fur et à mesure que nous échangeons, moi lui demandant de préciser tel trait ou tel comportement, Mme Fulbert prend plus de recul par rapport à sa description de son enfant. Au bout de l'entretien, elle paraît rassurée. Elle avoue être plutôt anxieuse, et calmer son anxiété dans son travail en essayant d'être parfaite techniquement. On parle de son travail, de ce qu'il lui apporte, mais aussi du stress qu'il entraîne. L'entretien va prendre fin. Mme Fulbert n'était pas vraiment inquiète pour son enfant, mais après avoir rencontré la maîtresse, elle s'est demandé si ce ne serait pas bien, « professionnel » en quelque sorte, de se faire « superviser » par un « spécialiste ». Elle avait besoin qu'on l'écoute certes, et parler l'a naturellement apaisée, mais il fallait aussi que son interlocuteur soit une sorte d'expert, quelqu'un qui « s'y connaisse » en questions d' éducation, mais pas non plus un « psy" de l'hôpital. Elle savait bien que son enfant n'était pas « malade ».

[590] On peut cependant conduire l'examen psychologique de façon à évaluer cette pente. Le bilan a une durée, on peut en dégager la flèche. Il est une petite histoire

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Un entretien a suffi à apaiser cette maman. Ici c'est quasiment elle qui a conduit seule notre conversation. Je me suis contenté, de temps en temps par quelques remarques, de lui permettre de vérifier que j'étais bien l'expert dont le jugement la rassurerait.

Dans d'autres cas où l'inquiétude paraît plus justifiée, la seule attitude plus prononcée d'investigation du psychologue peut aussi suffire à régler le problème. La façon même qu'a un psychologue professionnel de conduire l'entretien, ses coups de sonde, ses hypothèses interprétatives proposées à l'essai – évoquer la relation des parents à l'école ou à leurs propres parents-, le fait d'ouvrir ainsi des pistes, permet de relancer une élaboration psychique. Ce processus d'exploration anamnestique est consciemment et inconsciemment perçu comme un soutien au moi du patient, un étayage qui lui permet de retrouver plus de souplesse psychique. Ainsi au cours du premier entretien peut se relancer un travail qui touche à la dynamique intra psychique. Mais il y a aussi l'effet spécifique de la mise en mots d'une histoire personnelle et /ou familiale, nous y viendrons plus loin.

Un autre cas, avec une distribution différente des rôles. Parler apaise celui qui dit, mais la parole a aussi le pouvoir de calmer celui qui l'entend. Comme dit E Lévinas : ***« Le dire est une manière de saluer autrui, mais saluer autrui c'est déjà répondre de lui***". Les psychologues pensent souvent qu'eux-mêmes ne doivent pas parler, que c'est une « faiblesse » ou une faute technique. Qu'il soit difficile de se taire en présence de quelqu'un, n'en fait pas nécessairement une faiblesse. La difficulté de se taire, dit encore Lévinas, ***« a son fondement ultime dans cette signification propre du dire, quel que soit le dit. Il faut parler de quelque chose, de la pluie et du beau temps, peu importe mais parler, répondre à lui et déjà répondre de lui"*** [591] .

Je n'ai compris l'effet de la parole entendue qu'assez tard. Pourtant je connaissais bien l'effet cathartique d'une histoire racontée, pour l'avoir moi-même éprouvé. [592] J'avais lu le livre de Bettelheim sur les contes de fées. Je connaissais les effets du bain de parole de la mère sur son petit. Je savais tout cela, mais dans mon cadre professionnel j'étais encore prisonnier de ce préjugé thérapeutique qu'il faudrait absolument que l'autre s'exprime. Or il est souvent difficile d'amener les enfants les plus en souffrance, angoissés ou déprimés, à s'exprimer. Mais on peut les aider aussi en parlant soi-même, à leur place.

J'avais rencontré la maman de Roseline un peu plus d'un an auparavant au sujet du grand frère. Notre entretien l'avait rassurée, et de fait les choses s'étaient arrangées. Quelques jours après la rentrée suivante elle demande à me rencontrer pour sa fille Roseline. Ils viennent tous les trois, Roseline, son père et sa mère. Depuis la rentrée dans sa nouvelle classe avec une maîtresse qui s'est taillée une réputation de sévérité, Roseline ne va pas bien du tout. Elle a peur d'aller à l'école et pleure très souvent le soir. La maman ne veut surtout pas que j'intervienne pour sa fille auprès de l'école. Ce sont des parents très attentifs, très

591 Ces deux citations sont extraites de «*Totalité et infini*", p. 82.

592 Même la simple lecture, sans les effets physiques de la voix de celui qui conte, a des effets dynamisants. La lecture n'est pas un exercice passif, elle entraine un travail créatif. Toute lecture est une co-création.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

proches de leur enfant, mais qui s'interrogent beaucoup sur leur attitude. Roseline est-elle « mal" ou les fait-elle marcher ? Ils la trouvent « intransigeante ». Pourtant Roseline a pris sur elle pour aller dire à l'institutrice que, si à la rentrée elle avait peur d'elle, « maintenant » elle l'aimait bien. Une sacrée démarche pour cette enfant visiblement inhibée. Pourquoi ce jugement d'intransigeance qui conviendrait mieux à l'image qu'ils m'ont donnée de l'institutrice ? Mais ils ont une réelle incapacité à exprimer le moindre reproche à l'égard de cette maîtresse qui les atteint pourtant à travers leur enfant. Ils essaient de « positiver ». Cette maîtresse, après tout, fait beaucoup travailler ses élèves. C'est donc à Roseline de changer. Roseline veut bien me rencontrer toute seule pour qu'on parle. On se rencontrera quatre fois. A la veille de la rentrée des vacances de la Toussaint, comme elle pleurait beaucoup, sa maman lui a dit de me faire une lettre, quelques lignes pour dire qu'elle a peur de se faire disputer. C'est une enfant mince, blonde, pâle, les yeux cernés. Elle se sent « moche ». Elle ne voit pas l'avenir en rose…Peu après elle dit qu'elle sera institutrice ; je lui demande en riant si ce sera pour faire « ch… » les gamins. J'obtiens un sourire. Mais Roseline a beaucoup de mal à exprimer ses sentiments. Elle se reproche ses réactions. Alors je parle à sa place, j'essaie d'exprimer ce qu'elle peut ressentir. Je dessine avec elle des écoles et des maîtresses, bonnes fées ou sorcières, ou je lui raconte des histoires, celle de la mésange qui ne voulait plus aller à l'école [593] , celle de l'Inspecteur de l'Education Nationale qui vient hanter les rêves des institutrices. Et elle me regarde avec ses grands yeux clairs. Je m'essaie à construire des récits plus métaphoriques. Elle sourit de temps en temps. Elle veut bien revenir me voir. Je la trouve tout de même un peu déprimée. Je ne suis pas thérapeute et elle aurait besoin de voir un vrai thérapeute. Je ne peux prolonger cette situation. La semaine prochaine je vais discuter avec elle, puis avec ses parents, de la nécessité qu'elle rencontre un professionnel du soin. Mais quand même, quels drôles d'effets que ceux de la simple parole. Ici c'est la mienne, c'est moi qui cause et qui essaie de trouver des mots qui exprimeraient quelque chose d'elle. Et si elle parle peu, elle ponctue notre « échange », de quelques mots, d'un sourire, d'un changement de regard. Elle ne dit rien mais regarde, hyper-attentive à tout ce que je dis ou exprime. Et cela doit lui faire du bien puisqu'elle veut revenir. C'est pourtant après l'heure de classe, c'est l'hiver et il fait nuit. Elle pourrait aller jouer avec sa sœur. Est-ce ma parole ou ma seule présence qui la rassure? À la fin de l'histoire, Roseline n'a vu personne. Depuis elle m'a envoyé une lettre pour me remercier et me dire que tout allait bien.

Parler : le récit de soi et la construction de l'identité

La parole, outre le fait, sur le plan affectif, de libérer l'émotion, d'éviter la stase, de la prêter à quelqu'un qui vous aidera à la « digérer », au-delà aussi de ce qu'elle permet sur le plan intellectuel, prendre du recul, nous distancier « métacognitivement », au delà de

[593] ***Adaptation libre d'un conte de J. Salomé «Contes à aimer, contes à s'aimer", Albin Michel, 2000. A partir de contes divers, d'albums, de petits livres comme les «Max et Lili", nous essayons de construire des «métaphores thérapeutiques" (sur ce sujet voir le très ericksonnien «Métaphores thérapeutiques pour enfants" de J.C. Mills et R.J. Crowley). Il n'est pas nécessaire d'être «master" en thérapeutique Eriksonienne pour utiliser avec profit des histoires métaphoriques.***

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

tout cela, la parole participe à la construction de la personne par la mise en histoire de son passé. Avec des mots, le psychologue calme et apaise, avec des mots il met du sens, il redonne vie à une pensée bloquée par une fatalité, il reconstruit une histoire et lui donne un futur. [594] On parle pour attester, attester du passé, pour sauver la mémoire blessée [595]. C'est un temps nécessaire. Ensuite doit venir le temps où l'on atteste de l'avenir, où l'on promet et l'on s'engage [596]. Le récit ne nous enferme pas dans le passé ou l'imaginaire du futur ; en nous ouvrant des possibles il nous pousse vers le réel : ***« il y a une sorte de réciprocité entre la capacité de faire des projets et la capacité de se donner une mémoire (…) les projets fondamentaux que nous constituons s'appuient aussi sur les histoires que nous racontons*** » P. Ricoeur. [597]

Nous avons vu, dans la première partie de ce livre, que ce pouvoir de la parole vient de loin. Il s'origine dans les enveloppes narratives par lesquelles la mère étaye le développement de l'enfant. C'est par des récits, d'abord à travers la parole de sa mère, puis la sienne propre, que l'enfant peut se construire comme personne. C'est sur eux que s'étaie la psychologie naturelle qui nous permet de nous comprendre et de comprendre les autres, de les aider ou de les soigner aussi. Nous avons vu la naissance chez les psychanalystes de cette idée que le thérapeute, prenant en quelque sorte le rôle de la mère défaillante, devait son efficacité à la place qu'il donnait à la narration [598]. Cette conception nous intéressait, car elle permet de réduire en partie le fossé qui séparait les psychanalystes des autres psychologues. Si comme le dit Polonoff, ***« le self d'une vie est un produit de notre récit »*** (p. 122), il n'est peut-être pas toujours nécessaire pour aider quelqu'un à se reconstruire, tout au moins dans les cas les plus simples, de passer par un long travail de déconstruction et d'interprétation.

L'accent mis aujourd'hui sur le récit de son histoire, n'a pas touché seulement les psychanalystes. Le tournant narrativiste a aussi libéré d'autres écoles thérapeutiques de

[594] Redonner sens, cela ne fait pas simplement par la simple libération de l'émotion –la catharsis-. Le sens a rapport à la rationalité, c'est une construction (Une oeuvre d'art est le fruit d'un travail). Donner sens à une histoire, c'est y introduire des vecteurs, des lignes directrices. Nous verrons tout-à-l'heure, à propos de l'évaluation, qu'il s'agit encore de mettre du sens dans une situation où le sujet ne comprend plus rien. (Méfions-nous cependant des formules. Donner du sens n'est pas le pharmakon universel. A propos de la question de la violence à la télévision, on entend tel psychanalyste sans cesse répéter que le remède serait de donner du sens. Mais le sens de certaines images n'est que trop clair et traumatisant en cela pour les enfants. Oui, il faut en parler avec eux, mais non à certaines images).

[595] Mémoire d'un individu ou d'une communauté. « Il y a des crimes qu'il ne faut pas oublier, des victimes dans la souffrance écrit moins vengeance que récit. Seule la volonté de ne pas oublier peut faire que ces crimes ne reviennent plus jamais » *Temps et récit*, t. 3, p. 275.

[596] Voir le dernier chapitre de cette partie sur «Le temps du projet".

[597] Entretiens avec P. Kemp, cité par F. Dosse, p. 553.

[598] Nous aurons sans doute à nous interroger sur cette «maternisation" de la thérapie. Pour nous il ne s'agit que d'une face de la thérapie, aujourdhui sur le devant de la scène. Il n'est pas facile aujourdhui de faire entendre que le psychologue peut aussi aider en étant très directif.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

leurs dogmatismes (ouvrant du coup à un dialogue plus facile entre ces différentes écoles). Ainsi M. Elkaïm lui-même vient de nous faire savoir [599] que les thérapeutes familiaux ont désormais opéré la conversion du systémique au narratif et des métaphores cybernétiques aux métaphores littéraires. Ce déplacement s'est effectué selon lui en deux temps. D'abord l'adoption du postulat «constructiviste", sous l'influence de N. Goodmann et P. Watzlavick [600] . Puis l'affirmation du postulat narratif : si notre réalité ce sont nos histoires, on peut changer la réalité douloureuse d'un patient en le faisant changer d'histoire. Si la réalité qui fait problème n'est qu'une histoire empétrée, contraignante, «saturée par le problème" comme dit un des principaux théoriciens M.White, alors il faut neutraliser cette histoire et ouvrir le champ à d'autres histoires possibles, par divers procédés plus ou moins directifs. Du plus amène (H. Anderson et H. Goolishian du Galveston Family Institute) la co-création par la «conversation" entre patient et thérapeutes(s), au plus intrusif comme avec « l'équipe réfléchissante » de T. Andersen [601] ou la thérapie par les solutions de De Shazer. [602]

Mais le thérapeute le plus représentatif du point de vue narrativiste est sans doute M. White, thérapeute australien d'Adélaïde, né à la thérapie avec Bateson et la systémique, puis influencé par M. Foucault, le constructionnisme de Gergen et le déconstructionnisme de J. Derrida, avant d'être converti au narrativisme par J. Bruner. [603] . M. White dit à présent que ***« c'est par le biais des narrations ou histoires qu'on entretient au sujet de sa propre vie et de celle des autres qu'on donne sens à son expérience. Non seulement ces histoires déterminent le sens qu'on donne à son existence mais elles ont aussi un effet important sur ce qu'on choisit de vivre en pratique"*** [604] . Dans la pratique, pour substituer une histoire de rechange à l'histoire saturée par le

599 «Constructivisme, constructionnisme social et narrations: aux limites de la systémique", in «*Panorama des thérapies familiales*", ss. la dir. de M. Elkaïm, Paris, Seuil, 1995.

600 Pour eux la réalité n'est qu'une construction parmi d'autres également possibles. L'adoption de ce postulat, en libérant la thérapie des contraintes de la position systémique, permettait des ouvertures vers de nouveaux développements, par exemple le passage de la thérapie systémique à la thérapie brève.

601 L'échange est scandée par deux temps. Deux groupes de conversants, dans deux espaces, séparés par la glace sans tain, échangent alternativement. Tantôt c'est au groupe client(s) et thérapeute de converser, tantôt c'est à l'équipe d'observation d'échanger sur ce qui a précédé et au client d'écouter leurs propositions, ou leurs ébauches.

602 L'équipe des thérapeutes intervient constamment sur le discours du client pour ramener la «conversation" du problème vers les solutions (Pour De Shazer c'est parce qu'on parle d'une chose qu'on la crée).

603 Sur la «thérapie narrative" de Mickael White - and co.- nous avons utilisé l'article de J.L. Zimmermann et V.C. Dickerson, «Les narrations en psychothérapie et le travail de Mickael White", dans le «*Panorama des thérapies familiales*" de M. Elkaïm déjà cité, p.533-554, ainsi que celui de G. Lavoie et A. Henley «La conversation thérapeutique ou la construction des possibles", in «*Dialogues*", Erès, Toulouse, 144, 2ème trimestre 1999, p. 19-50.

604 M. White «Deconstruction and Therapy", in «S. Gilligan & R. Price Eds. «*Therapeutic conversations*", New York, W.N. Norton, 1993, p. 36, cité par G. Lavoie et A. Henley «La conversation thérapeutique ou la construction des possibles", p. 32.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

problème, M. White ne travaille pas différemment des équipes évoquées précédemment, utilisant des procédés semblables aux leurs, depuis l'ouverture des possibles par le dialogue, jusqu'aux questions plus directives mettant l'accent sur des séquences positives négligées. [605]

Dans la pratique du psychologue scolaire, aussi réduites dans le temps que soient ses interventions, il y a toujours une place pour le récit de soi. Parfois les parents ou l'enfant (ou même l'enseignant) s'emparent de cette place, et nous racontent tel ou tel événement symbolique de l'histoire de leur enfant, ou de la leur. Parfois il faut leur tendre la perche. Voilà qui devrait réhabiliter le sens et la portée de ce qu'on appelait anamnèse, d'un mot un peu rébarbatif mais qui veut dire simplement récit de soi, récit de soi interrogé et guidé. C'est le moment où est donnée l'occasion aux parents, mais aussi à l'enfant qui entend, de faire le lien avec leur propre itinéraire scolaire, leur rapport à l'école, de reconstruire un récit de vie, l'histoire de la famille des grands-parents, des parents, de l'enfant. C'est faire retour sur le passé pour orienter l'avenir.

Ce sont les parents de Modeste qui ont demandé à me rencontrer sur les conseils de l'instituteur. Ils décrivent leur enfant comme « un peu réservé », « obéissant », n'ayant pas de difficultés particulières. Ils le disent même, au début, « très heureux et bien dans sa peau » ; mais pas à l'école. Il y va de plus en plus à contrecœur, et en ce moment, « il lâche tout ». Quand l'instituteur a vu la chute des notes en cette fin d'année, il leur a conseillé de contacter le psychologue scolaire. Modeste est au CM 1 dans un CM1-CM2, et malgré ses difficultés le maître va le faire passer au CM2. Les difficultés actuelles sont l'aboutissement de plusieurs années où il arrivait juste à se maintenir à flot. A la fin du C.P. déjà, il ne savait pas lire couramment. Il a des difficultés à réciter ses tables. Il se bloque. C'est un enfant lent et qui finit par démissionner s'il ne réussit pas assez vite. C'est le père qui insiste : « il est pas persévérant, il abandonne » ; « il lui faut deux heures pour préparer une auto-dictée ». C'est alors que la mère me parle de sa « très grande timidité » qui inquiétait déjà l'institutrice de maternelle et qui l'a sans doute gêné au C.P.. Jamais il n'a accepté de prendre la parole ni de lire devant ses camarades ou devant la maîtresse seule. La maman qui trouvait la méthode « un peu bizarre » avoue n'avoir sans doute pas bien su l'aider. Avec son maître actuel qu'il connaît depuis le CE 2, tout va bien « question relations". Mais « question travail scolaire c'est la galère". Sauf pour l'histoire, la géographie l'archéologie, « ça le passionne » . Il regarde régulièrement E=M6. Il dessine bien et a manifesté le désir de réaliser une bande dessinée. Les parents l'ont inscrit à une activité dessin. Il a sa chambre à lui. Il a une petite sœur de cinq ans et demi à la personnalité affirmée qui va entrer à la grande école, et le fait que cette battante se retrouve dans la même école que son frère les inquiète beaucoup. Les parents que j'ai en face de moi paraissaient très mobilisés et très attentifs à leur enfant. Ils essaient de mettre en place des choses. Même le papa, à l'air sévère et aux exigences rigides, très moralisateur dans ses jugements, a pensé à lui faire faire du théâtre. Cet homme travaille dans le bâtiment. Il ne compte pas ses heures. C'est un petit artisan et son épouse gère la comptabilité.

[605] Si nous insistons sur lui, c'est que de tous ces chercheurs il est celui qui a le plus réflechi sur la narrativité, essentiellement d'ailleurs à partir des analyses de J. Bruner, et qui l'a mise le plus en avant.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Au cours de ce premier entretien j'ai pu me permettre de pointer à plusieurs reprises leur façon différente d'échanger avec moi sur leur enfant, elle très maternelle, très protectrice, laissant affleurer ses émotions et ses sentiments sans être débordée, lui très raide dans ce qu'il manifeste, sévère même, restant dans un discours rationnel, n'accrochant apparemment pas à mes amorces pour prendre un peu de recul, décrire les choses autrement. Par exemple une tentative pour installer une relative « connivence » par de l'humour, saisie par la mère, est tombée à plat de son côté. Lui il veut un état des lieux, est-ce que son enfant est paresseux, est-il pas trop gâté, comment faire pour l'aider. Avec ce papa il n'y a pas comme avec la mère un « accordage affectif », j'ai du mal à résonner à ce qu'il dit de son enfant, mais cependant il me semble qu'il me communique quelque chose à sa façon et il m'apparaît que s'il a du mal à faire passer des choses du sentiment, il n'est pas fermé ou opposé à cette expression, plutôt maladroit que « résistant » ou déficient. C'est ce qui m'a fait penser que je pouvais lui exprimer quelque chose de ce que moi je ressentais à son égard et que d'autres personnes devaient sans doute ressentir aussi en dialoguant avec lui. Je lui ai dit à peu prés : « vous savez que vous donnez l'impression d'être toujours en colère. Pourtant je suis sûr que vous êtes quelqu'un d'extrêmement sensible ». Il a souri pour la première fois et s'est immédiatement détendu. Il m'a dit qu'il savait qu'il faisait cet effet aux autres, mais que c'était comme ça, qu'il avait du mal à se faire comprendre. C'est d'ailleurs pourquoi il acceptait de voir un psychologue pour que celui-ci lui « explique », ce que lui a du mal à « sentir ». Prudemment je n'irai pas plus loin sur cette voie, et il est convenu que je vais voir Modeste pour faire un bilan de son état scolaire et psychologique. On s'accorde sur un double objectif. D'abord faire une évaluation précise du niveau des apprentissages scolaires de Modeste, en particulier en lecture qui paraît être sinon à l'origine, du moins la première manifestation de ses difficultés scolaires et qui reste un point de fixation important. Ensuite apprécier l'importance de son malaise. Nous nous reverrons ensuite pour voir avec eux et avec le maître quoi tenter pour débloquer cette situation. Comme on est à quelques jours des vacances, je n'ai pas réussi à joindre l'instituteur avant de recevoir Modeste. Mais il était entendu déjà qu'il ne s'agissait que d'un premier rendez-vous et que nous nous reverrions après la rentrée. C'est son père qui l'a amené. Il me fait toujours la même impression. Il a l'air d'autant plus en colère qu'il arrive en retard au rendez-vous. Je reste avec l'enfant à qui j'explique comme je le fais d'habitude, qu'on va passer une heure ensemble où on va parler de lui, de l'école, où il va dessiner, faire des petits jeux, mais aussi un peu de travail scolaire pour que je voie comment on pourrait l'aider à être plus à l'aise à l'école, etc. Est-ce parce que je suis un peu pressé,- habituellement je dispose de plus de temps, la plupart du temps aussi je vois les enfants dans leur propre cadre scolaire-, est-ce parce qu'il a subi un peu trop de stress du fait qu'ils étaient en retard, que son père a dû sûrement le houspiller pour qu'ils se dépêchent, quoiqu'il en soit je sens que l'accrochage ne se fait pas bien. Je propose à Modeste de dessiner ce qu'il veut. J'échange deux trois banalités bien neutres, et puis je passe au scolaire, parce que je me dis que si, comme je le suspecte, Modeste a un retard en lecture qui pourrait être une des causes de son échec à l'école, on pourrait profiter des vacances pour mettre en place une remédiation, par exemple une rééducation orthophonique. Ce bilan scolaire est donc pour moi une priorité «

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

chronologique ». Et là j'assiste à un effondrement rapide de Modeste. Une petite dictée et quelques opérations arrivent à passer, mais dès que je lui propose une lecture à haute voix, il s'arrête à la deuxième ligne et se met à pleurer. C'est de ma faute, j'aurais dû percevoir l'importance de son malaise, mais les vacances étaient là, et je me suis insuffisamment investi dans la relation avec ce gamin que je ne reverrais pas avant deux mois et demi. Je vais le récupérer à peu prés en stoppant immédiatement l'exercice, et en lui proposant un livre de bande dessinée, mais sans jamais arriver à établir un niveau suffisant d'échange. C'est surtout moi qui vais lui parler d'histoire puisque qu'il aime ça, de Pompéï. Assez rapidement je décide de ne pas prolonger cet échange sans profit, et je vais expliquer au père que je n'ai pu faire une évaluation fiable, à quel point ç'était difficile pour Modeste. On convient de se revoir à la rentrée des vacances. C'est sa maman qui l'amène en septembre. Elle me dit qu'elle l'a fait travailler un peu pendant les vacances pour rattraper ses lacunes. Est-ce cela, ou est-ce parce que ce premier mois de classe est consacré surtout à des révisions, en tout cas ses notes se sont améliorées et le maître a tenu à le leur signaler. Cette fois la rencontre avec Modeste se passe un peu mieux. Certes dès qu'on fait du scolaire je sens de nouveau le malaise l'envahir, mais j'arrive bien à maintenir un niveau suffisant d'échange et il sourit une ou deux fois notamment quand je commente avec lui le dessin qu'il m'a fait de sa famille, un dessin d'une qualité graphique ordinaire, mais très vivant par les attitudes générales données aux personnages, la mère au buste plongé dans le coffre pour en extraire le panier-repas, les enfants accroupis, le père assis tournant le dos à tout le monde. A plusieurs reprises l'entretien reviendra sur le père. Modeste regrette sa relation passée avec lui. Il s'anime pour me raconter : « quand j'étais petit, je jouais beaucoup avec mon père, il me faisait des chatouilles » ; maintenant c'est réservé à sa petite sœur. Je lui dis que c'est fini à présent pour elle, puisqu'elle entre à la grande école. Il trouve son père « très sévère ». Je lui dis que, moi qui suis psychologue, je sais que son père l'aime beaucoup mais qu'il ne sait pas très bien le lui dire. Et puis il travaille beaucoup ce papa et il doit penser que si lui Modeste ne réussit pas à l'école, c'est sans doute qu'il ne travaille pas assez. C'est comme cela qu'il fait son père quand il a un problème, il travaille encore plus, et il arrive au bout de sa tâche. Mais peut-être travailler plus n'est pas la solution pour lui Modeste. Modeste revient sur des moments passés avec son père quand il était plus petit. J'évoque avec lui la façon dont on pourrait l'aider, est-ce qu'il voudrait rencontrer de temps en temps quelqu'un pour parler de ses soucis, est-ce qu'il voudrait que je cherche avec ses parents quelqu'un pour lui permettre de rattraper ses retards. Scolairement il a des lacunes importantes dans les automatismes ; on pourrait cibler quelques trucs qu'il faudrait travailler. Il ne manifeste pas un intérêt débordant pour mes propositions, mais il me regarde et il m'écoute. Quelques jours plus tard je reçois les parents. Nous avons un long échange sur leur enfant, ce que j'ai perçu de sa grande mésestime de soi. Du rapport que cela a avec l'image extrêmement idéalisée et inaccessible qu'il a de son père, du sentiment d'avoir perdu la communication privilégiée qu'il avait avec lui. Ce qui me frappe c'est qu'excepté sur la mise en place du soutien scolaire où c'est la mère qui va prendre les choses en main en cherchant parmi les gens du voisinage avec qui Modeste semble bien s'entendre, cette fois c'est le papa qui va se mettre à parler et s'exprimer sur ses sentiments. Les attitudes

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

sont inversées par rapport à notre précédent entretien ; cette fois c'est avec lui qu'on parle des sentiments et des émotions, avec elle du concret scolaire, des apprentissages. Certes chez lui c'est difficile de faire passer ces choses, mais je lui dis que ce sera déjà beaucoup s'il explique à son fils pourquoi il a du mal à cela. C'est alors que le papa commence à me raconter son histoire. Pendant un demi-heure environ, il va dire comment, retiré de sa famille assez jeune, il a connu de nombreux placements familiaux, que chez ses parents on ne communiquait que par les coups, et pourquoi par la suite, il se tenait à l'écart, se gardant de s'attacher à ses familles d'accueil, par méfiance mais aussi par maladresse. Il ne les « sentait pas bien» (manque de capacité empathique traduisent les psys). Tout cela, Mr. E. le dit maladroitement, mais c'est lui qui tient à le dire. Je me contente simplement d'accompagner son discours en reformulant parfois avec mes mots à moi ce qu'il tente d'exprimer. J'ai l'impression, qu'il confirmera, que bien que nous ayons échangé avec lui lors de notre premier entretien peu de choses, cela a mis en branle quelque chose en lui. Lui dit que c'est ce que j'ai fait avec Modeste, qui lui a redonné confiance. Moi je pense que c'est plutôt l'occasion donnée au père de revenir sur l'histoire de sa propre enfance qui a été déterminante. Même si cette évocation est presque descriptive, et apparemment sans manifestation affective, je pense malgré tout qu'il a capté quelque chose du fonctionnement du psychologue et qu'il utilise à son profit. Sans doute a été déterminante mon intervention lors du premier entretien lorsque je lui avais dit que je le savais plus sensible qu'il n'apparaissait. Ce fut sans doute un élément déclencheur dans la remontée d'émotions passées. Quoiqu'il en soit de ma « rêverie », je sens qu'on est dans un moment fort pour cet homme. Aussi j'entretiens quelques temps son évocation du passé, de ses parents, de ses placements, de son métier, de ses liens avec ses propres enfants. Et puis notre rencontre a pris fin. Alors certes, tous les problèmes de Modeste n'ont pas été réglés miraculeusement par cet entretien. Ses lacunes scolaires nécessitèrent un travail spécifique. Mais quelque chose d'important s'est produit lors de nos rencontres, quelque chose qui a ressourcé la relation du père et du fils, et libéré leur capacité d'évoluer. En écho aux éprouvés du fils, quelque chose s'est dit des éprouvés du père, mais surtout de son histoire, à quoi j'ai servi de médiateur et de témoin. Quelque chose qui l'a assuré dans sa position de père. Et c'est dans le travail psychique que Mr. E. a fait sur lui-même, et dans ses résonances chez Modeste, travail que j'ai déclenché, accompagné, ou plutôt validé, comme médiateur ou traducteur, que l'essentiel s'est passé.

Sans doute les entretiens ne sont-ils pas toujours aussi denses que celui-ci. On peut aussi raconter sa vie pour surtout ne pas changer, pour fixer sa vie, la figer dans la nostalgie du passé. Le psychologue devra s'interroger sur la validation à donner ou non à ces récits. Mais il arrive parfois que cela se passe ainsi, qu'un récit de soi relance une dynamique psychique individuelle et/ou familiale.

Parler encore. Autour des groupes de parole et de leurs limites.

« Les Quakers, qui furent nombreux parmi les premiers colons anglais immigrés et qui ont contribué à donner à la démocratie américaine sa coloration idéologique, croyaient que la vérité divine ne parle aux hommes que s'ils sont fraternellement

en vertu de la loi du droit d'auteur.

assemblés, sans aucune hiérarchie ». D. Anzieu [606] .

Parler soulage et aide à se reconstruire. Parler entre personnes confrontées aux mêmes problèmes est plus facile. Sur cet argument on a beaucoup poussé dans l'action sociale à l'organisation de « groupes de parole ». C'est même sur leur philosophie qu'on a fondé les actions de « reparentalisation » développées ces dernières années afin de faire face à l'augmentation de la violence des jeunes. Nous allons centrer notre réflexion autour de cette question des « groupes de parole » d'abord parce que cette pratique est exemplaire des dérives d'une absolutisation de la parole, mais aussi parce que l'aide aux parents fait nécessairement partie du travail du psychologue scolaire, et que l'animation de groupes peut lui fournir des façons différentes d'assurer cette action. Les actions d'appui à la parentalité, comme celles développant le soutien scolaire, concernent l'école. La réussite scolaire est même un de leurs objectifs affirmés. Le psychologue scolaire devrait donc participer à la mise en synergie de ces différentes actions.

La pensée même qui inspire les groupes de parole et par voie de conséquence les actions de reparentalisation les rend cependant foncièrement rebelles à la mise en synergie souhaitable. Selon ces principes par exemple il est inconcevable qu'un psychologue scolaire soit l'animateur d'un groupe (« de parole ») de parents de l'école. A travers l'analyse de cette contradiction, nous allons découvrir les limites de « l'échange conversationnel ». Echanger entre soi a ses limites et ses égarements.

L'accompagnement à la parentalité

Voici comment P. Laurent introduit un article sur les ***« Groupes de soutien à la parentalité»*** paru en 2002 dans la revue ***« Enfance et psys "*** [607] : ***« Dans le travail social, au carrefour des théories de la sociologie, de la psychosociologie, de la psychologie et de la psychanalyse, les groupes sont de plus en plus perçus comme des lieux permettant l'étayage des usagers entre eux, évitant de propulser le professionnel à la place du donneur de recettes, son rôle étant plutôt d'aider à l'expression et à la circulation de la parole. Penser la fonction parentale en lien avec la place actuelle de ce rôle dans notre société et considérer les effets de cette place sur les sujets concernés conduit alors « naturellement » à proposer des groupes aux parents pour qu'ils puissent y élaborer ce rôle et les difficultés qu'il comporte***».

On peut déjà percevoir à la lecture de ces lignes les principes présidant au fonctionnement de ces groupes de soutien à la parentalité : l'étayage des usagers entre eux et la mise à l'écart du professionnel comme détenteur de savoirs ou des compétences spéciales (le « donneur de recettes »). S'il intervient là ce n'est que pour faciliter la parole

[606] Article «Dynamique des groupes", «*Encyclopaedia Universalis*", p. 50 de la première édition (1968). La Pennsylvanie fondée sur les principes de la «Société des Amis"a marqué définitivement l'histoire de la démocratie américaine (Ils impressionnèrent Voltaire qui leur consacra ses quatre premières «*Lettres philosophiques*"). Avec l'arrivée dans les années soixante des pratiques de groupe, c'est un peu de cette idéologie qui nous est revenue. Notamment cette idée que seul le groupe non hiérarchique détient la vérité. S'y sont greffées en 1968 diverses utopies anarchistes et autogestionnaires. Ces influences marquent fortement la pensée des «groupes de parole", ainsi que les actions de «soutien à la parentalité".

[607] Numéro 41, pages 101 à 108, Erès éditeur, Toulouse.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

et sa circulation. Ces principes sont ceux là mêmes des groupes de parole. Le groupe de parole fonctionne sur le principe de l'échange de parole entre des participants égaux, sur l'affirmation qu'on ne peut vraiment parler, d'une parole authentique et libératrice, qu'entre pairs. Car ainsi on n'est pas soumis au risque d'un jugement dévalorisant de l'autre et d'un envahissement par la honte. On s'exprime donc plus facilement ; mais on reçoit également plus facilement un conseil s'il vient de quelqu'un qui l'a essayé pour lui-même [608] .

Tout cela est vrai et les groupes de parole ont fait la preuve de leur efficacité. Les difficultés apparaissent quand on en fait le seul modèle d'action permettant de conforter les parents dans leur rôle. Voici par exemple comment le responsable de ces actions de « reparentalisation », Pierre-Louis Rémy, directeur de la délégation interministérielle à la famille, les introduit dans une communication au Conseil Supérieur du travail social, le 18/06/1999 : ***« nous sommes convaincus que la fonction parentale est le domaine dans lequel les gens sont le plus à égalité »***, et ***« il est très important de favoriser l'expression des parents***» [609] . La pensée exprimée alors est que tous les parents ont d'égales compétences pour régler leurs problèmes d'éducation, compétences qu'il suffit de libérer, en créant les conditions de libre échange entre pairs, sans les professionnels et leurs recettes. Une intervenante dans une importante action menée à Dieppe emploie l'expression d'» éthique de la parité». Comme le dit la directrice de la puissante Ecole des Parents d'Ile de France dans une interview au journal Le Monde : ***« on assiste à une sorte de rééquilibrage après une phase pendant laquelle les professionnels étaient dans le savoir et la toute-puissance »***.

Ce qui sous tend ces affirmations c'est la pensée, un peu vite acceptée, que c'est du groupe démocratique que naît toute vérité. Idée dont notre citation sur les Quakers rappelle l'origine religieuse. Idée introduite chez nous dans les années soixante, en même temps que les Trainings groups américains. Il suffit de feuilleter le numéro spécial de 1959 du ***« Bulletin de Psychologie"*** [610] consacré aux groupes, pour l'y trouver déjà. Elle n'a rien de nouveau. Par exemple G. Lapassade conclut son article ***« Fonction pédagogique du T. Group »*** (p. 429-436) par ces mots : ***« Le mot entendu par Freud à la fin d'une analyse : « je l'ai toujours su » pourrait être prononcé par les participants à la fin de l'expérience du T. Group, lorsqu'ils ont renoncé à l'attente d'une leçon et découvert que le savoir attendu ne pouvait être que leur savoir*** ». Idée enfin qui a depuis longtemps débordé dans le champ de l'éducation où elle inspire de nombreuses actions. Par exemple pour régler les problèmes de violence à l'école, B. Defrance propose de s'attaquer à la « toute puissance » des professeurs [611] : ***« Il***

[608] Au delà de l'expression par la parole et des échanges il se passe bien des phénomènes dans ces groupes (régression, contagion, phénomènes analysés par Foulques, Bion, Anzieu, Kaës) que nous n'analyserons pas ici puisque le but du groupe de parole, à la différence des groupes thérapeutiques n'est pas de travailler sur le groupe, mais de partager avec le groupe.

[609] Souligné par nous. Voir aussi les orientations élaborées lors de la Conférence sur la Famille de Juin 1998, et la circulaireinterministérielle DIF/DAS/DIV/DPM du 9 mars 1999, relative aux réseaux d'écoute, d'appui et d'accompagnement aux parents" et son annexe 1, la «Charte des initiative pour l'écoute, l'appui et l'accompagnement des parents";

[610] N° 158-161.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

importe que s'instituent des groupes de soutien et de formation entre les maîtres leur permettant de travailler eux-mêmes sur leurs fantasmes de maîtrise pour accepter de renoncer au pouvoir ».

La question que l'on ne peut éviter de se poser est de savoir si les pensées de ce type qui inspirent depuis longtemps la réflexion dans le champ du social et dans le champ éducatif, sont bien de nature à restaurer « l'autorité » des parents, puisque c'est bien l'objectif fixé aux actions de ***« reparentalisation*** ». [612] ? Et on peut s'interroger sur la capacité de la philosophie des groupes de parole [613] à penser vraiment cette restauration. On peut même se demander si elle n'est pas pour quelque chose dans la « dé-parentalisation » constatée.

Comment un psychologue scolaire peut-il intervenir dans des groupes de parents ? Il est certain que réunir des parents, leur permettre d'échanger sur leurs difficultés, leurs inquiétudes ou leurs solutions a une efficacité propre qu'on ne peut négliger. Pour autant faut-il absolutiser le principe de « parité » et d'égales compétences. Le psychologue scolaire lui ne peut s'installer dans une position abstentionniste, non-directive, qui ne peut avoir sa justification dans des cadres spécifiques [614] . Comme psychologue scolaire il a un rôle de médiateur entre les parents et l'école, et il ne peut remplir cette fonction en commençant par refuser de représenter l'école dans le groupe. D'une manière générale, les éducateurs ont l'autorité que leur donne leur expertise. Le psychologue scolaire aussi et s'il peut aider les parents en les écoutant, en les accompagnant, il peut aussi le faire en les informant ou même en les conseillant [615] . Il ne doit pas craindre d'intégrer dans

611 *« La violence à l'école"*, 1997, p.9. On retrouve l'expression utilisée par la directrice de l'E.P.E. de l'Ile de France.

612 Pas plus que transformer le groupe classe en groupe d'échange fondé sur la parité n'est de nature à faire disparaitre la violence de l'école. Sur cette fuite de l'autorité dans les familles et à l'école, on voudrait citer ces lignes d'Hanna Arendt : «les enfants ne peuvent pas rejeter l'autorité des éducateurs comme s'ils se trouvait opprimés par une majorité composée d'adultes, même si les méthodes modernes d'éducation ont effectivement essayé de mettre en pratique cette absurdité qui consiste à traiter les enfants comme une minorité opprimée qui a besoin de se libérer. L'autorité a été abolie par les adultes et cela ne peut signifier qu'une chose : que les adultes refusent assumer la responsabilité du monde dans lequel ils ont placé les enfants"(«*La crise de la culture* », Gallimard, 1972, p. 243).

613 Il faudrait à l'évidence avoir le temps de développer sur la non –directivité rogérienne, et sur l'extension de son principe hors du champ thérapeutique. Ainsi que sur ce qui a conduit à l'idéalisation des groupes. Il y a eu cette mytique expérience fondatrice de Lewin, Lippit et White sur l'"authoritarian and democratic group atmospheres". Il serait utile de revenir sur elle pour analyser ce qu'elle nous dit vraiment sur l'efficacité du groupe démocratique dans la réalisation de la tâche : quelle efficacité et surtout pour quelle tâche ? Dans l'expérience invoquée elles étaient extrêmement simples. Penser que le groupe est spontanément démocratique, et que le fonctionnement démocratique doit s'appliquer à toute situation y compris la situation d'enseignement, sont deux erreurs qui selon nous empêchent de penser correctement la «reparentalisation".

614 Dans le cadre thérapeutique par exemple, encore qu'il ait là aussi ses limites. Rappelons qu'il n'est pas dans les missions du psychologue scolaire de faire de la thérapie, individuelle, familiale ou groupale. Quand un psychologue scolaire anime un groupe de parents, ce ne doit jamais être dans l'objectif de les «soigner".

615 Nous aborderons la discussion sur la place des conseils et des «recettes" dans le dernier chapitre.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

l'animation de tels groupes, comme il le fait dans les entretiens individuels, des séquences interactionnelles plus calquées sur le modèle de ce qu'on a appelé la « guidance parentale ».

Aller vers les personnes en difficulté les mains vides, ne leur proposer que des lieux à remplir de leurs échanges, poser le principe de non-directivité comme un absolu, a conduit à l'échec plus d'une de ces actions. Et lorsque, dans les quartiers les plus difficiles, ces animateurs généreux ont dû constater la « relative désaffection des parents », ont-ils eu raison d'en conclure que c'était parce qu'ils n'avaient pas « réussi à soulever leur honte » ? Cette raison valable sans doute pour certains parents, peut-elle être l'unique explication ? Si le type d'action choisie, n'a pas permis d'atteindre le but fixé, peut-être est-ce le principe retenu : primum ne pas les culpabiliser, qu'il faut interroger. Il faut une vision un peu angélique de l'exercice de la parentalité, ainsi qu'une croyance ferme en l'efficacité de la seule expressivité de soi par la parole, pour penser que ces actions seules viendraient à bout de la question des difficultés éducatives.

En réalité, là comme ailleurs, c'est dans les compromis que se trouvent les passages. Et la dogmatique du groupe de parole et de la pure expressivité introduit des coupures là où il faut faire du lien. En voici une illustration.

Une des écoles de mon secteur de psychologue scolaire, celle où j'avais mon point de chute et où j'étais donc le plus « présent », accueillait une population « mixte » très tranchée, composée pour moitié des enfants d'habitants d'une petite cité H.L.M. enclavée, pour la plupart en assez grande difficulté, et pour l'autre moitié ceux de familles de la classe « supérieure ». La géographie du lieu, l'ancienneté de la situation, la qualité de l'équipe enseignante et l'intelligence de la direction faisait que cette greffe se révélait plutôt positive et que les résultats scolaires de la grande majorité des élèves étaient d'un très bon niveau, même s'il restait toujours 2 à 3 % d'élèves en grande difficulté. Pour mieux mobiliser ces familles là, j'avais en plusieurs occasions essayé de pousser les liens avec les intervenants sociaux de la cité, mais sans pouvoir aller au bout. Une occasion de mener à bien ce projet m'apparut lors de la restructuration complète de la cité, comportant l'aménagement de locaux collectifs, et permettant à une association de quartier bien soutenue par la municipalité de se développer et de multiplier ses actions en direction des enfants et des familles. A cette même époque je faisais partie d'une association qui fut appelée à intervenir sur ce quartier pour y organiser un groupe de parole destiné aux parents des enfants suivis en soutien scolaire par l'association de quartier. Je proposais à la personne chargée d'animer ces groupes d'intervenir à ses côtés en restant en retrait, en position d'écoute mais à disposition pour éventuellement faire le lien avec l'école. Les choses étant bien clarifiées, nous avons rencontré l'éducatrice responsable de cette action. Il m'est apparu assez nettement qu'elle était réticente à ma présence, et d'une manière plus générale qu'elle percevait l'école comme un lieu plutôt destructeur dont il convenait de protéger « ses" parents. L'objectif assigné par elle à ce groupe de parole était qu'ils devaient s'y réconforter et s'y encourager entre eux. Lors de la réunion qui suivit avec les parents concernés, le groupe de parole leur fut présenté, comme une sorte d'obligation, si bien que l'intervenante que j'accompagnais dut préciser qu'elle n'attendait, elle, que des volontaires. Plusieurs parents présents là ne comprenaient pas bien l'objet de cette réunion

en vertu de la loi du droit d'auteur.

où ils s'étaient rendus en pensant rencontrer des enseignants de l'école. Ce groupe de parole fut un échec. Je ne rapporterais pas ce qui s'y est passé, je n'avais alors aucune expérience de ce genre de travail, et j'accompagnais simplement l'intervenante chargée de l'animer. Il me serait difficile d'aventurer un jugement professionnel. Simplement je voyais au fil des rencontres avec les parents que tantôt l'un, tantôt l'autre, ne venaient pas. Et puis il y eut cette séance après le décès brutal du père d'un des enfants où nous nous retrouvâmes seulement trois. C'était la quatrième rencontre. L'animatrice décida d'en rester là. A posteriori les raisons de cet échec nous apparurent multiples. Il y avait ma présence peut-être. Je pensais me couler sans problème dans le rôle du médiateur garant du lien avec l'école souhaité par certains parents, mais j'étais aussi le psychologue scolaire de cette école celui que les parents d'enfants en difficulté regardent a priori avec méfiance. Parmi les raisons du fiasco, il y avait sans doute aussi les heures choisies pour des raisons de disponibilité de salle. Il y avait la pression exercée au départ auprès des parents pour qu'ils participent à ce groupe. Mais pour moi la raison essentielle résidait dans la discordance existant entre l'objectif compris par les parents : les aider dans leur tâche de suivi éducatif, précisément l'aide au travail scolaire de leurs enfants, leur servir de tuteurs auprès de l'école et l'objectif que les professionnels du social fixaient à cette action : faire parler entre eux ces parents désemparés afin qu'ils se confortent mutuellement. L'objectif final de l'éducatrice responsable du choix de l'action était-il de permettre au bout du compte qu'un lien se fasse entre parents, accompagnateurs scolaires et enseignants, ou était-il de mettre « ses » parents à l'abri de l'école ? J'ai pensé pour ma part que si les participants à ce groupe de parole abandonnaient en cours de route, c'est peut-être qu'ils en avaient assez qu'on leur propose de parler entre eux, eux qui avaient du mal à « dire », alors même qu'ils étaient demandeurs d'aides concrètes, d'informations ou de conseils, et de rencontres étayées avec les enseignants du quartier. Cela ils pouvaient le formuler. Mais cela l'association de quartier organisatrice ne voulait ou ne pouvait pas l'entendre sans remettre en cause les bases de sa conception de l'aide aux parents d'élèves en difficulté [616] .

Encore une fois nous ne nions pas la légitimité et l'efficacité des groupes de parole. Ils posent problème quand ils servent de base à une pensée exclusive de l' » entre-soi » protecteur, alors qu'ils devraient viser au contraire à ouvrir la pensée vers autre chose, des idées mais aussi des actions d'un autre type. La mise en réseau des actions de soutien à la parentalité, est nécessaire, mais ces réseaux doivent s'ouvrir au-delà. Il ne suffit pas de « rompre l'isolement », d' » échanger entre parents », puis entre groupes de parents. Ces réseaux ne doivent pas se couper des autres actions plus institutionnelles. [617] Si l'on enferme le soutien à la parentalité dans des actions guidées par une pensée de l'expressivité ou de la non-directivité, on a de fortes chances de ne pouvoir se comprendre avec le milieu de l'éducation par exemple, sauf évidemment dans les secteurs où on a renoncé à éduquer et où l'école n'est plus qu'un lieu d'échanges divers.

La mise en lien des différents acteurs, les échanges sur les ressources et la

[616] ***La distance abyssale existant entre la perception de l'école dans le secteur social et associatif, et la vision que l'école a de ses objectifs est sans doute l'obstacle le plus important à la création de ces liens entre familles et école si nécessaire à leur réussite commune. Quelques signes semblent montrer que cette «fracture" est peut-être en voie de se réduire.***

en vertu de la loi du droit d'auteur.

perception de la pluralité nécessaire des modes d'intervention devraient nous préserver de l'esprit de parti et des théorèmes manichéens. S'il faut ouvrir des lieux et des temps à la parole expressive, il est nécessaire qu'il soient en lien avec d'autre temps, d'autres lieux d'élaboration, formation et conseil, construction. [618] Toutes ces actions doivent être pensées pour étayer les parents et faciliter les médiations avec l'école. Comme telles elles ont vocation à travailler en proximité, sinon en lien avec les psychologues scolaires qui ont, sinon toujours, du moins souvent, rempli aussi cette fonction d'interface, de médiation et de facilitation du lien parents école. Depuis leur création mais de façon inconstante en raison d'un développement chaotique, de directives changeantes, et d'une disponibilité variable, les psychologues scolaires ont organisé des réunions avec des groupes de parents, souvent à leur demande. Des animations-débats sur des thèmes spécifiques autour du développement de l'enfant et des apprentissages ou des relations avec l'école. Aussi des groupes spécifiques de parents, parents d'enfants en classe spécialisée ou parents de communautés étrangères en voie d'intégration. Ces groupes étaient plutôt guidés par un objectif d'information, mais la plupart du temps ils ont aussi su s'ouvrir à l'expression des parents.

Depuis plusieurs années dans une école du secteur, la question des problèmes d'apprentissage spécifiques rencontrés par les enfants turcs, revenait régulièrement dans la discussion, lors des réunions d'équipe entre enseignants et membres du réseau d'aides. Le problème n'était pas que ces enfants aient été particulièrement turbulents, mais plutôt qu'ils paraissaient si fermés, n'échangeant avec quelque plaisir qu'entre eux. Les parents étaient aussi difficiles à rencontrer. Etait-ce la conséquence de cet apparent retrait, ils avaient un taux d'échec au C.P. qu'on avait du mal à s'expliquer autrement. Pour essayer de comprendre, et nous l'espérions, tenter de lever ce que nous percevions comme une barrière communautaire, l'équipe du réseau d'aides a mis en place une rencontre. Par l'intermédiaire d'une association de soutien à l'intégration, elle-même en lien avec des associations communautaires, et surtout grâce à la médiation de l'interprète de cette association, nous avons organisé une journée de rencontre à l'école. Une dizaine de parents sont venus. Nous avons échangé sur leur pays, ce qu'ils attendaient de la France, leurs attentes et leurs projets. Une seule famille envisageait de s'établir définitivement chez nous. A partir d'une vidéo dans leur langue nous leur avons présenté sommairement l'école française, ses règles, les étapes importantes comme le C.P., comment ils pouvaient jouer leur rôle de parents d'élèves même en connaissant mal notre langue. Mais ce qui

[617] Malheureusement les « réseaux » en restent souvent au stade de la simple intention et ce qui frappe quand on peut se dégager des urgences du terrain pour regarder autour de soi, c'est la faiblesse des liens entre les différents acteurs. Telle école, ou le C.M.P. du secteur, ou un accompagnateur scolaire, une association, met en place une action de soutien à l'enfant, et ignore que fonctionne dans le même quartier un groupe de parole auxquels les parents pourraient utilement participer.

[618] A l'Ecole des Parents de Hte-Savoie, nous articulons animations-débats, groupes de paroles, et actions vers des familles venant individuellement demander un accompagnement. La quasi totalité de ces actions se font en lien avec l'école. Animations-débats par exemple sur la violence (mais pas seulement) demandées par des chefs d'établissements, groupe de parole mis en place avec une association de parents d'élèves locale, accompagnement individualisé d'une famille confronté à un problème scolaire, y compris dans sa rencontre avec l'équipe enseignante.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

a eu le plus d'effet sur leur participation, et nous a paru le plus prometteur pour installer un lien avec l'école, ce fut la visite organisée des classes de leurs enfants. Il furent accueillis par les institutrices qui expliquèrent brièvement ce qu'elles étaient en train de faire. Cette visite a commencé à débloquer les choses. Nous avons de bonne raisons de penser qu'elle a modifié le regard de ces parents sur l'école. Aux yeux des enfants surtout elle a signifié que quelque chose était noué. Cette visite a un peu gommé ce sentiment d'une coupure entre la maison et l'école qu'ils ressentaient sans doute. Certes nous n'avons pas miraculeusement vu disparaître les difficultés mais sans l'installation de ce lien rien n'était possible.

Parler encore. Autour des groupes d'enseignants.

Il n'y a pas que les parents ou les enfants qui aient besoin de s'exprimer sur leurs problèmes. Il ne fait pas de doute qu'une partie des difficultés rencontrées par les enfants à l'école résulte de maladresses dans les pratiques enseignantes. On dira pour simplifier, qu'il s'agit soit d'erreurs « techniques » dans les méthodes mises en oeuvre, fautes didactiques, erreurs qui ne concernent qu'indirectement [619] les psychologues de l'école, puisque de la responsabilité des formateurs pédagogiques, conseillers et inspecteurs, soit de dysfonctionnements dans les relations entre l'enseignant et les élèves de sa classe, qui viennent obérer la transmission des enseignements. Ce sont surtout ces aspects interactionnels de l'acte éducatif qui bénéficieraient de l'implication, du regard, et éventuellement de l'analyse, du psychologue.

Cela peut se faire au long des rencontres individuelles entre enseignant et psychologue sur un problème particulier, mais il arrive qu'il soit nécessaire d'ouvrir aussi un espace d'expression au groupe d'enseignants. Certes selon les écoles, la personnalité des enseignants, et surtout celle du directeur, des échanges informels, des lieux, des temps, existent qui permettent aux membres de l'équipe de libérer leurs ressentis, d'échanger des recettes, d'obtenir une aide. Mais parfois quand l'espace organisateur est malade [620] , ne fonctionne pas bien, ou lors d'un incident particulièrement traumatisant (agression par un parent durant la classe), ils devient nécessaire d'organiser un « groupe de parole ». Ce devrait être une des missions confiées aux psychologues scolaires sous la condition qu'ils soient formés pour cela, et aussi que leurs autres missions leur en laissent le temps [621] . Cela dit, ici pas plus que pour les groupes de parents, ouvrir un espace pour s'exprimer, se libérer et échanger, ne fournit le moyen miracle pour régler

[619] L'enseignant doit évidemment s'appuyer sur une connaissance suffisante de la psychologie de l'enfant. Mais c'est une erreur de vouloir déduire la pédagogie des connaissances psychologiques du moment, avant-hier du behaviorisme et de Skinner, hier de Piaget et de ses stades, du cognitivisme aujourd'hui (j'ai connu des classes où au nom de Piaget, on interdisait absolument aux jeunes enfants de compter sur leurs doigts). La complexité de l'enseignement devrait alerter face aux annonces de solutions enfin simples. Ceci d'ailleurs devrait nous amener à être prudents avant de condamner là aussi les «recettes". Elles ont tout de même l'avantage d'être le plus souvent issues de l'expérience du terrain. Du temps où j'ai été amené –brièvement- à intervenir dans un I.U.F.M., j'encouragais toujours les futurs enseignants, à engranger le maximum de préparations de leçons auprés de leurs maîtres de stages.

[620] Il suffit du départ en retraite d'un directeur.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

tous les problèmes.

Outre ces purs « groupes de parole », des groupes d'analyse de la pratique professionnelle, permettraient de réfléchir et de mieux comprendre l'ergonomie, les conditions de travail, de l'acte éducatif. Là aussi la participation des psychologues scolaires serait nécessaire. C 'est en effet plutôt aux psychologues de l'éducation, formés aux aspects psychologiques de l'interaction, mais professionnellement attentifs aux objectifs d'apprentissage, qu'il conviendrait d'en confier l'animation, plutôt qu'à des psychologues issus du champ de la santé, voire des intervenants trop marqué par le soin non directif, dés lors que leur approche, leurs schèmes perceptifs et leur langage, sont parfois aux antipodes de ceux qui conditionnent l'acte éducatif [622] .

Un dernier mot sur le travail en groupe. On ne peut parler des groupes d'enseignants sans dire un mot des besoins propres aux psychologues scolaires eux-mêmes. Comment pourront-ils échanger entre eux et qui les analysera eux-mêmes ? C'est une question cruciale que celle de la formation des psychologues scolaires. Elle reste pauvre, au sein d'une institution chargée de la formation, mais elle-même si pauvre dans la part qu'elle consacre à la formation de ses formateurs. Dans la réalité, c'est souvent les psychologues scolaires qui doivent prendre celle-ci en main, et s'organiser en groupes d'échange et de supervision. Le champ est immense.

La parole, la science et le lien.

Parler soulage et apaise. C'est un principe bien connu de la psychologie naturelle. Alors que des chercheurs qui se veulent scientifiques, tentés de se rattacher aux sciences nobles, hier par le conditionnement, aujourd'hui par le traitement de l'information et les neurosciences, s'enferment dans leurs laboratoires pour y naturaliser l'esprit, ce qui ne veut rien dire d'autre que déshumaniser l'homme (le débarrasser des intentions, du sens, de l'intériorité), d'autres psychologues sont sollicités de toutes parts pour remettre un peu d'humanité, de sens, d'intériorité, dans la vie d'hommes qui ont besoin de parler à d'autres hommes pour relancer cette vie psychique que les réductivismes de toutes sortes s'obstinent à leur dénier. Suivant les situations, les méthodes, les cadres de soin, la place donnée à cet échange de paroles est plus ou moins importante. Elle peut être le tout de la rencontre, c'est le cas pour les psychologues cliniciens qui oeuvrent dans les milieux de soins pour s'occuper des maladies de l'âme et maintenant des traumatisés de la vie. Elle peut n'être qu'une partie de la rencontre, c'est le cas pour les psychologues scolaires par exemple qui sont le plus souvent conduits par leur mission a accorder une partie importante de leur travail à des évaluations, mais qui ne peuvent ignorer que toujours la relance et la dynamisation de la vie psychique passe par un échange de paroles [623] .

621 Pour l'année scolaire 2002-20003, la Haute-Savoie comptait 63.934 élèves dans le public élémentaire et préélémentaire, soit une moyenne de 2557 élèves par psychologue scolaire. En secteur rural, cela peut représenter plus d'un vingtaine d'écoles.

622 Voir plus haut, la réflexion sur les groupes de parole en général.

623 Même dans les thérapies cognitivistes comportementalistes, on accorde de l'importance aux mots, bien qu'on en survalorise le sens cognitif.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

C'est ce que soulignait avec une certaine véhémence Françoise Parot, dans sa conférence à l'Université de tous les Savoirs, conférence dont de larges extraits furent repris dans ***« Le Monde »*** du 4 avril 2000, sous le titre de : ***« Un bain de mots qui calme et humanise »***. Dans cette conférence F. Parot faisait ce procès, qui nous a beaucoup occupé nous-mêmes, de certains de ces scientifiques qui en projetant de naturaliser l'esprit, veulent la mort de la psychologie, cette discipline douteuse, aux concubinages suspects. F. Parot y soulignait avec raison le contraste de condition et de projet entre cette aristocratie de chercheurs en laboratoire qui veulent « déshumaniser » l'esprit, et la masse de ces praticiens : « d'autres psychologues, d'un genre différent, nombreux eux aussi, beaucoup plus nombreux, qui recueillent dans la pratique les victimes que nous sommes de ces discours déshumanisants. Ceux là, ce sont les psychologues cliniciens. Ces praticiens, il y en a dehors, dans certains immeubles, dans les écoles, dans les crèches, aux restos du cœur, dans les hôpitaux, au chevet des mourants, des accouchées, des à peine nés, des victimes d'attentats, et même des animaux domestiques... Ceux-là cherchent aussi mais autre chose, ils cherchent à aider, à faire passer le mal de vivre, d'aimer ou de mourir, avec des paroles de réconfort ou d'encouragement, et en s'ouvrant aux paroles des autres, en les écoutant même avec tant de patience qu'ils s'assoupissent parfois. Ceux là font prendre des bains de mots qui disent la souffrance psychique ou qui la balbutient ; selon la formule de Heidegger, ils ***« plongent dans le sens ». Ils ont une fonction, un devoir, ils doivent donner un sens à ces mots, à cette souffrance, c'est-à-dire l'intégrer dans une histoire personnelle, collective, calmer en humanisant… »***.

C'est un beau texte qu'il faudrait citer intégralement, tant il arrive à dire en peu de mots, mais avec émotion et justesse, ce que nous avons sans doute un peu lourdement développé dans les pages précédentes. En même temps par sa véhémence, il nous fait prendre conscience de nos propres excès argumentatifs. Après tout, on ne peut faire le procès de tous les chercheurs de vouloir déshumaniser l'homme. C'est d'ailleurs ce que répondait J. Decety à F. Parot, dans une lettre parue dans le bulletin (à diffusion confidentielle) de la Société Française de Psychologie d'août 2000 : « A ma connaissance », disait-il, « nul ne conteste la valeur de la psychologie clinique telle que la décrit F. Parot. ». « Nul », n'est pas tout à fait juste. On n'a pas oublié l'homme neuronal de Changeux, quoiqu'il soit le produit plus du philosophe scientiste que du scientifique il est vrai. Mais quand J. Decéty ajoute ***« à l'inverse de F. Parot, je pense que la psychologie dépérirait rapidement si elle se coupait des autres disciplines scientifiques, en particulier des neurosciences »***, on ne peut que lui donner raison. Une certaine psychologie disparaîtrait avec une telle coupure, chacun retournant à ses chapelles, enterrant un peu plus le projet d'unité de la psychologie, fut-il seulement programmatique. Il nous semble cependant que c'est plutôt dans le camp des neurosciences, que l'on a le désir de se couper de la psychologie humaine, naturelle, clinique. Quoiqu'il en soit, toute recherche de coupure, qu'elle vienne de l'un ou l'autre bord, est préjudiciable à la psychologie vivante. La situation de la psychologie scolaire est exemplaire de ce point de vue. Comment le psychologue scolaire pourrait-il se couper par exemple des recherches menées dans les laboratoires de neurosciences sur la dyslexie. Mais d'un autre côté, comment pourrait-il se fermer à l'expression de la souffrance du mal lire ou à l'éveil du désir de lire, d'imaginer une histoire. Ce problème capital des difficultés

en vertu de la loi du droit d'auteur.

d'apprentissage de la lecture à l'école ne sera pas résolu seulement par des actions médicales. Dans la pratique, c'est dans des interfaces, chez des médiateurs qui ne soient coupés ni des sciences cognitives, ni des pratiques psychiques humanisantes, que peuvent se construire des solutions, toujours provisoires, et au bout toujours particulières.

Il est temps de clore nos réflexions sur le rôle de la parole dans le travail du psychologue. L'objectif de ce premier chapitre sur la pratique était de souligner la place à laisser à la parole, ses conditions et ses limites. La rencontre psychologique n'a de sens et d'effet que si elle permet d'abord d'ouvrir un espace à la parole de l'autre. Le psychologue scolaire, comme tout psychologue, doit accueillir et accompagner la parole de ceux qui s'adressent à lui, parents, enfants, enseignants. Sa démarche est scandée par des temps de parole. Il y a eu un premier temps de parole lors de la rencontre initiale avec les parents et l'enfant. Il y aura un deuxième temps de parole, un temps constructif celui-là, celui du projet avant qu'ils ne se séparent. Car la parole n'est pas tout. Ouvrir à l'autre un espace d'expression ne suffit pas toujours, particulièrement en psychologie scolaire. L'école est avant tout un lieu d'éducation. Oeuvrant en son sein, le psychologue scolaire doit participer à la réussite des apprentissages. S'il doit donner une place à l'expression, ce qu'il fait lors de ses entretiens, son rôle spécifique l'emmène le plus souvent au-delà. Le projet qu'il va aider à construire dépasse la pure expression d'un désir. C'est une parole qui « engage » les partenaires de l'acte éducatif, parents, enfant, enseignants, sur des actions concrètes, et qui a donc besoin de s'appuyer sur un état des lieux. Qu'est ce qui est possible en fonction des contraintes et des potentialités de la situation ? C'est pourquoi dans la pratique du psychologue scolaire, et en cela son travail diffère de celui du psychothérapeute d'orientation psychanalytique ou non-directive, une place importante doit être donnée à l'évaluation. C'est à l'analyse de ce travail spécifique que nous allons consacrer le chapitre suivant.

Chapitre 11 Le temps de l'Evaluation

« Rencontrer un homme, c'est être tenu en éveil par une énigme ». E. Lévinas. [624]
« C'est une épineuse entreprise, et plus qu'il ne semble, de suivre une allure si vagabonde que celle de notre esprit, de pénétrer les profondeurs opaques de ses replis internes, de choisir et arrêter tant de menus airs de ses agitations ». M. de Montaigne. [625]

Introduction

Dans ce chapitre nous voudrions convaincre de l'importance du temps de l'évaluation dans l'intervention psychologique. Parler soulage, nous l'avons dit dans le chapitre précédent, mais évaluer est important et presque toujours nécessaire quand il s'agit d'enfants. Pour comprendre des difficultés d'apprentissage il faut leur trouver des explications, faire des hypothèses sur les facteurs en jeu, en tester la validité, faire un

[624] ***«En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger", Vrin, 1974, p.125. Citation reprise de l'ouvrage d'A. Finkielkraut sur E. Lévinas : «La sagesse de l'amour", page 30.***

[625] ***«Essais", II, 6.***

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

bilan des contraintes et des ressources, pour ensuite agir.

Toute évaluation est-elle en soi aliénante ? Faire passer un test est-ce nécessairement traiter autrui comme une chose ? C'est un discours qui a longtemps dominé [626] . A la psychologie des bilans on opposait la simple écoute de la parole, plus respectueuse du sujet. Autrui, sujet dans l'écoute, chose dans le bilan. Il suffit de s'arrêter un instant sur ces deux affirmations pour s'apercevoir qu'elles sont tout aussi aisément renversables. En face de quelques psychologues testeurs réduisant le sujet à un animal machine, n'aurait-on pu mettre autant de prétendus psychanalystes dont le « cause toujours », niait tout autant l'autre qui leur « tendait le dos ».

Est-ce le rejet du « psycho-bable » ou l'arrivée des neuro-sciences, il semble bien que les tests retrouvent aujourd'hui un semblant de faveur. Les psychologues en récupèrent une identité perdue. En certains lieux, plus rien ne les différenciait du psychiatre ou de l'infirmier. Le recours à une évaluation répond aussi au besoin de mettre d'un peu de clarté dans un monde de discours brumeux. Le bilan psychologique constitue souvent aujourd'hui pour les parents une précaution préalable à la décision d'entrer dans une thérapie. De même beaucoup de préadolescents et adolescents n'acceptent de rencontrer un psychologue que pour un acte de ce type dont le cadre est bien délimité. Le jeune perçoit cette démarche de bilan comme moins traumatisante, plus proche de l'examen scolaire qu'il connaît bien. Plutôt qu'une démarche aliénante ou intrusive, le testing est perçu, grâce à la présence prégnante du matériel, à la rigidité de son administration, comme plus neutre, mettant à l'abri d'un engagement relationnel trop fort, et/ou d'une effraction de son intériorité. Pour toutes ces raisons le test convient assez bien à tous ces sujets méfiants, hésitants, pas prêts à s'engager dans une démarche dont ils craignent ne pas garder le contrôle, et dont ils évaluent mal la durée et l'impact.

Il y a plusieurs façons de conduire une évaluation. Nous parlerons d'abord de l'évaluation « métrique ». Elle s'appuie sur des tests standardisés. Elle a ses limites. Comme il n'est pas facile de faire entrer le tout de l'être humain dans des grilles de mesure, une évaluation métrique, c'est à dire précise, n'est possible que dans les domaines évaluables métriquement ; trivialement : là où on a été capable de fabriquer le matériel adéquat. Un point positif pour le psychologue scolaire : c'est dans le domaine de l'évaluation cognitive – intelligence, mémoire, apprentissages- que l'on dispose de ces tests fiables. Or le cognitif est presque toujours au premier plan de son questionnement car il joue un rôle primordial à l'école. Même s'il doit toujours le re-situer dans le cadre du fonctionnement psychique global.

Dans ce chapitre, nous allons défendre la place de l'évaluation dans la rencontre psychologique ; en psychologie scolaire, mais pas seulement. Partant d'une conception traditionnelle, psychométrique, de l'évaluation, et d'un domaine, le cognitif où elle est la plus adaptée, nous approfondirons notre réflexion en direction d'une pratique clinique interactive. Une partie de ce chapitre sera consacrée à une clinique du fonctionnement mental qui, dans le prolongement des travaux de Vica Shentoub et Simone Bourgès pour une part, et de Jean Guillaumin et Elsa Schmid-Kitsikis pour une autre part, vise à

626 En France essentiellement des années soixante jusqu'à hier. Voir la première partie, et le reproche de totalitarisme voire de «fascisme"adressé à la psychologie.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

analyser -dépister et en même temps faire apparaître- les aspects dynamiques du fonctionnement psychique. A nos yeux s'il est important d'évaluer l'état psychologique d'un sujet, plus encore compte la mise au jour et/ou le déclenchement de ses mouvements psychiques. Tout comme Jean Piaget avait fait faire un grand progrès à la psychologie, sur le plan purement cognitif, en mettant l'accent sur la nature opérative de l'intelligence, rejetant alors un peu vite la portée des savoirs, de même aujourd'hui, il nous apparaît primordial d'aborder l'analyse du fonctionnement mental d'un point de vue dynamique, et dans sa globalité cette fois, en essayant de faire apparaître ces mouvements (incluant les mouvements affectifs, investissements, conflits…) et leurs liens, aussi bien du point de vue intra psychique qu'inter psychique.

Mais avant d'en venir à ces analyses, il nous paraît nécessaire d'opérer un bref retour en arrière, et de revenir sur quelques moments critiques de l'histoire de l'évaluation et des tests, au sein de la psychologie française. Cette chronique est nécessaire pour éclairer la persistance latente dans la pensée psychologique actuelle de préjugés à l'encontre de l'évaluation psychologique.

Histoire d'une critique

Il n'est pas inutile avant d'apporter des éclaircissements sur la fonction des évaluations, de revenir sur l'histoire des critiques adressées aux tests en particulier et plus généralement à toutes les techniques évaluatives. Ces critiques ont en effet laissé des traces sous forme de stéréotypes, dans la pensée d'aujourd'hui. Pour ce survol historique nous nous appuierons sur les travaux effectués par A. Ohayon, et en particulier un article du *Journal des Psychologues*, d'Avril 2001 [627] .

Dans cet article, A. Ohayon fait observer que les lignes de clivage quant à la valeur et au rôle des tests sont assez inconstantes, signe selon nous du caractère idéologique de ces jugements. Dans la querelle sur les tests les fronts se renversent et les arguments passent d'un camp à l'autre. Ainsi dans les premiers temps ce sont les progressistes qui les préconisent, au motif qu'ils mettent au jour les mérites réels des individus, [628] contre les conservateurs qui défendent les héritages. Mais une génération plus tard, la gauche les dénonce comme des instruments de sélection et de reproduction sociale, tandis que la droite libérale et anti-égalitariste y voit des instruments au service du mérite individuel.

Tout à fait symbolique de ces avatars de la psychométrie, c'est dans ces républiques socialistes qui projetaient de fabriquer des hommes nouveaux, que débuta le premier épisode notable de la croisade anti-tests. Au commencement, psychométrie et psychanalyse, auréolées du prestige des sciences modernes, avaient la faveur du pouvoir. Mais bientôt Makarenko se met à les dénoncer comme pratiques bourgeoises, anti-prolétariennes. Une accusation aux sérieuses conséquences dans le contexte de l'époque. Spielrein, le promoteur de la pédologie, est bientôt arrêté par le N.K.V.D, les journaux « Pédologie » et « Imago » interdits. A. Ohayon rappelle qu'en France dans les

627 A. Ohayon, «Fondements et usages des tests. Une histoire critique", «*Le Journal des psychologues*", n° 186, pp. 22-29.

628 Point de vue dominant encore après la deuxième guerre, ce qui justifiera la proposition de créer une corps de psychologues scolaires, dans le plan Langevin-Wallon.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

milieux psychologiques, où l'influence du parti communiste était grande, on étouffa l'affaire. Wladimir Drabovitch, psychologue russe réfugié en France eut beau en appeler à H. Wallon [629], les psychologues firent la sourde oreille. Il faudra même attendre 1986 pour que l'on porte à la connaissance des psychologues français le décret russe du 4 juillet 36 condamnant la psychotechnique. Ainsi pendant de nombreuses années des psychologues français durent assumer cette position ambivalente de défendre en France la psychologie, et même de la promouvoir dans des plans de réforme de l'enseignement, tout en célébrant simultanément la science soviétique, qui elle la condamnait.

En France c'est seulement dans l'après guerre que ces analyses commencent à être répandues par le canal d'un trotskiste, Pierre Naville, dont la ***« Théorie de l'orientation professionnelle »***(1945), va présenter les tests comme instruments de sélection sociale au seul profit des classes possédantes. En janvier 51, c'est dans le numéro 1 de ***« La Raison, cahiers de Psychopathologie scientifique*** », que la croisade anti-tests est lancée chez les communistes. L'éditorial de Le Guillant dénonce comme sciences bourgeoises : ***« la méthode des tests et toutes les spéculations psycho-mathématiques, la quasi-totalité des doctrines psychiatriques en vigueur, de la phénoménologie à la psychanalyse »*** [630] .

Cette fois Maurice Reuchlin essaie d'engager le débat. Comment peut-on dire que les tests psychotechniques n'ont d'autre raison d'être que d'empêcher les travailleurs de trouver un emploi ? Supprimerait-on le chômage en supprimant les tests ? ***« Quand proclamerez-vous que les examens pulmonaires et radiographiques ont un contenu de classe et qu'ils donnent régulièrement tort aux ouvriers comme le dit Snyders à propos des tests*** » (ibid). Mais chez Wallon comme chez ses élèves, ainsi René Zazzo, déchirés entre engagement politique et position scientifique, le silence est assourdissant,

Paradoxalement [631] , c'est aux Etats-Unis, pays bourgeois et capitaliste, que va naître la deuxième épidémie de critiques, qui se répandra ensuite en France dans les années 60-70 chez les intellectuels de gauche, pour culminer avec le livre de M. Tort sur le Q.I.. Cette nouvelle vague de critiques nous semble être née du succès médiatique rencontré par le livre de Rosenthal sur l'effet Pygmalion.

Dans son livre : ***« Pygmalion à l'école*** » [632] , Rosenthal démontrait que les élèves arbitrairement gratifiés d'un bon Q.I., se mettaient à améliorer leur niveau scolaire. On connaissait depuis Binet l'effet de l'image qu'un instituteur a de son élève sur ses attentes, et par voie de conséquence sur ses résultats. La nouveauté vient ici de l'accent mis sur le Q.I., et non sur les autres signes de reconnaissance : façon de s'habiller, de s'exprimer,

[629] «Que M. Wallon se fasse traduire l'article de Kolbanowsky dans les Izvestia du 21-10-36. Le chef des psychotechniciens russes le savant Spielrein est déporté en Sibérie dans la malsaine région de Touroukhansk «.

[630] Cité par A. Ohayon, p. 27. Derrière l'argumentation politique, A. Ohayon soupçonne le réflexe de défense corporatiste du médecin menacé par l'émergence d'une nouveau corps professionnel.

[631] Mais nous avons déjà souligné le caractère nomade de ces arguments idéologiques.

[632] R.A. Rosenthal, L. Jacobson «*Pygmalion in the Class-room*", 1968, tr. fr. «Pygmalion à l'école", 1971.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

profession de ses parents, qui conditionnent tout autant sinon plus les attentes des enseignants. On ne s'attardera pas dans la critique de cette expérience. [633] Disons que Rosenthal avait créé une situation artificielle et qu'il avait organisé le recueil des données de manière à obtenir une démonstration spectaculaire. L'effet d'attente existe, mais l'annonce d'un Q.I. est loin d'avoir les effets dits par Rosenthal. Quoiqu'il en soit l'effet Pygmalion produisit une impression durable et passe encore pour une vérité scientifique.

A partir de l' ***» effet Rosenthal*** », la croisade anti-tests culmine avec l'ouvrage français cette fois, sur ***« Le quotient intellectuel »***, que Michel Tort fit paraître en 1974 aux éditions Maspero [634] . A ce normalien althussérien, la Science a révélé que ***« le test est en lui-même, dans sa construction, un dispositif idéologique de classe »***. Dans un champ culturel/médiatique où viennent d'éclater les travaux de Bourdieu sur les Héritiers et leur reproduction et ceux de Beaudelot et Establet sur ***« L'école capitaliste en France*** » [635] , toute réponse sérieuse au pamphlet de Michel Tort est sinon impossible, en tout cas inaudible. Michel Tort est soutenu, promu, parfois encensé par tous les médias qui comptent : Le Monde, Libération, Le Nouvel Observateur, Témoignage chrétien… Ceux [636] qui proposent d'analyser sérieusement les chiffres de M. Tort ne seront pas entendus. R. Zazzo et M. Reuchlin eux font silence.

Voilà, sommairement rapportés, les termes du débat idéologique sur les tests. [637] Un discours a dominé, dont l'effet persiste dans l'inconscient collectif, et pèse encore sur le réflexe de méfiance à l'égard des évaluations et de la démarche de diagnostic.

De l'importance de l'évaluation.

L'inutilité évidente de certains bilans, ne servant qu'à énoncer un diagnostic ou à faire un beau compte-rendu, l'abus même de la nosographie, ont entraîné des réactions d'opposition en partie justifiée mais qui sont allées jusqu'à nier le bien-fondé de toute évaluation en ne retenant que son aspect négatif et aliénant. Le diagnostic en effet peut

633 Les critiques furent nombreuses aux U.S.A. (Thorndique, Snow) et en France (Carlier et Gottesdieber). Les vérifications de cette thèse sont peu concluantes.

634 M. Tort, s'était déjà distingué quelques années auparavant par un article incendiaire («condensé du terrorisme intellectuel de l'époque" selon F. Dosse, 2001, p.333) contre Paul Ricoeur. Le ton de ce livre-ci n'est pas moindre. Dans la conclusion par exemple il amalgame le communiste R. Zazzo à Alexis Carrel, en lui prétant cette affirmation que «les ouvriers sont pour une bonne part des déficients intellectuels"(p.194).

635 Les effets réels de ces dénonciations de l'école furent de démotiver les enseignants. Un effet désastreux pour les enfants les plus défavorisées. Même critique de l'école « capitaliste » chez J. Foucambert (1986) quand il dénonce les méthodes de lecture syllabique, imposées selon lui à l'école publique dans l'unique but de décourager les fils des prolétaires.

636 M. Huteau et J. Lautrey, « Artefacts et réalité dans la mesure de l'intelligence », *L'Orientation Scolaire et Professionnelle*, 1975, n°2, p.169-187. G. Pire, « *Des enfants et des tests* », Liège, Dessain.

637 Nous n'avons pas le temps d'étudier l'impact de ces thèses à la télévision. Nous pensons au documentaires de Tony Lainé comme «*Alertez les bébés*".

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

paralyser la démarche de changement, s'il range le sujet dans une catégorie close avec un pronostic définitif. Pour autant peut-on faire comme si seule comptait la parole du client. L'absence d'une évaluation peut déboucher sur une position tout autant aliénante car entièrement subjective.

On a reproché à l'évaluation d'être à l'affût des « manques » du sujet. Ce qui marquerait le diagnostic de négativité. Le plus souvent la base de ce reproche vient de ce qu'on assimile le diagnostic au dépistage d'une déficience. [638] Mais d'une part ce dépistage de déficiences n'est pas inutile, tout dépend de ce qu'on en fait. D'autre part ceux qui font ce reproche sont les mêmes qui développent par ailleurs une conception fondamentale de l'homme comme marqué par le manque, le Désir, la Négativité.

Enfin le diagnostic dans sa pratique réelle, conduit le plus souvent à écarter des soupçons inutiles, évite d'engager l'intervention dans une impasse. Ce qu'il y a derrière un trouble est toujours très complexe. Nous devons donc d'abord nous méfier de l'application automatique de schéma simplistes. Il y a un certain nombre de questions à passer en revue, d'hypothèses à éliminer, avant de choisir le point sur lequel il paraîtra opportun d'agir. Or aujourd'hui, dans le domaine de la clinique infantile les évaluations détaillées sont de plus en plus rares et souvent il ne reste plus que le psychologue scolaire qui soit en mesure de les réaliser.

Voilà un cas exemplaire. Des parents demandent à me rencontrer. Ils ont adopté deux enfants sauvés d'un orphelinat d'un ex pays de l'Est. Ils viennent me demander conseil sur le redoublement du C.P.. Je ne vais pas rapporter l'ensemble des éléments de cet entretien et la richesse des échanges. Juste ceci. Devant les difficultés que présentait l'enfant en maternelle, l'institutrice férue de psychologie, elle-même en analyse, leur conseille de voir un psychothérapeute familial. Ce qu'ils font docilement. Ils ont clairement conscience des difficultés d'adaptation de l'enfant dans son nouveau milieu. Ils avaient d'ailleurs proposé de l'intégrer dans la classe progressivement, ce que l'école a refusé. Au bout de quelques entretiens familiaux, les parents arrêtent la thérapie. Le gamin y était insupportable, entrainait sa petite soeur dans son agitation, et le père travailleur indépendant devait quitter son travail pour assister aux séances. Deux principes me semblent-il ont commandé les préconisations prescrites par l'école. Tout irait bien si premièrement l'école s'occupait seule de l'adaptation scolaire de Xsa, et si deuxièmement la famille se faisait « soigner" de son côté. [639] En cette fin du mois de Mai, on vient proposer aux parents le redoublement du C.P.. D'après ce qu'ils disent c'est pour eux une surprise. L'école ne leur avait jamais souligné les difficultés d'apprentissage de Xsa. C'est seulement à la fin de l'année qu'ils découvrent que l'école avait un projet spécifique pour Xsa, qui était simplement

[638] Notez qu'on peut entendre beaucoup de choses dans la recherche d'un manque, ce peut-être la recherche du manque de telle capacité cérébrale ou de telle compétence cognitive, mais aussi celle du manque d'images parentales stables, la recherche d'une carence d'autorité, au sens une absence de règles cohérentes soutenues par un échange chaleureux, l'insuffisance de stimulation culturelle, etc…

[639] ***Je ne peux donner tous les arguments qui justifient ceci. Cet entretien a duré une heure et demi. Il est vrai que la mère qui a arrêté de travailler pour s'occuper des deux enfants, souffre visiblement de la situation.***

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

d'améliorer son intégration à la classe et n'incluait aucun objectif d'apprentissage, sans qu'eux-mêmes aient été consultés. Les parents paraissent sincères. Sans retenir tout ce qu'ils disent, il apparaît en tout cas, qu'une seule solution a été indiquée jusqu'à présent aux parents : celle de la psychothérapie familiale, sur laquelle l'école est revenue à plusieurs reprises. Ce qui apparaît en dix minutes d'entretien avec Xsa, c'est qu'il présente un très important retard de langage, qui nécessiterait à lui seul une prise en charge orthophonique lourde. Ce qui s'impose à nous c'est qu'a manqué jusqu'à présent une évaluation détaillée et précise des difficultés de Xsa. Proposer aux parents de se faire accompagner psychologiquement, n'est pas en soi une mauvaise idée, mais si elle conduit à ne pas chercher plus loin, alors cette idée devient nocive. [640]

Dans le cas précédent un bilan détaillé était nécessaire pour mettre en place les soins et rééducations adaptées. C'est ce que nous avons décidé ensemble de faire en fin d'entretien.

Le cas suivant est moins dramatique. Il s'agissait bien là pour le coup d'entendre une angoisse des parents peu justifiée par des troubles réels chez leur garçon. Beaucoup penseront qu'il aurait fallu les renvoyer à eux-mêmes. C'est pourtant l'acceptation de leur demande d'évaluation qui m'a paru la meilleure solution au problème.

J'ai reçu récemment ces parents venus d'une vallée lointaine et perturbés par une remarque maladroite de l'enseignant. Lors de leur dernière rencontre, celui-ci leur dit incidemment que lorsque Odilon était arrivé dans l'école, à la dernière rentrée, il s'était demandé s'il n'était pas » autiste ». Eux-mêmes trouvaient à présent que leur enfant s'isolait beaucoup. Il était très souvent à l'écart dans la cour de l'école. Odilon assistait à cet entretien, un peu intimidé sans doute mais très attentif et réactif. J'ai dû secouer la tête. Je leur dis que dans cette école au fort pourcentage de fils de rudes montagnards il n'était pas surprenant que Odilon peine à s'intégrer, il ne connaissait pas les rites, les mots, il n'avait pas les mêmes intérêts, cela suffisait à expliquer son isolement. Eux-mêmes n'aspiraient-ils pas à revenir habiter en ville ? Ils convenaient de tout cela mais ils n'étaient pas rassurés pour autant. Ce qu'ils voulaient, c'est que moi, l'expert, avec mon savoir et mes instruments de psychologue, je fasse les examens nécessaires pour vérifier que derrière les difficultés relationnelles de leur enfant apparues depuis son arrivée dans la classe, ne se préparait pas quelque effondrement majeur. Aurais-je dû me cantonner dans un simple rôle d'écoute ? une occasion offerte aux parents de se vider de leur angoisse ? Aurais-je dû me contenter de questionner leur demande : leur demander pourquoi ce mot de l'enseignant avait-il pris tant d'importance pour eux, quelle tare, quel secret se projetait là [641] ***? J'ai pensé qu'ils avaient besoin d'être rassuré, non pas qu'on ouvre sous leurs pieds des abîmes. Pourquoi ne pas respecter leur demande, elle me paraissait justifiée et cohérente. Il m'a semblé aussi qu'ils avaient suffisamment de recul à l'égard de leur propre démarche. J'ai donc vu Odilon à***

[640] ***Nocive aussi la coupure installée entre la famille et l'école. Vous, parents, allez voir un psychologue. Nous, école, avons notre projet dont il n'est pas nécessaire que vous soyez informés. C'est un schéma qu'on retrouve souvent et qui conduit à renvoyer plus que nécessaire des parents en thérapie.***

[641] ***Le truc classique de la question retournée : mais vous qu'en pensez-vous?***

en vertu de la loi du droit d'auteur.

deux reprises. Nous avons parlé, dessiné ensemble, puis fait des exercices de mathématiques où il excellait. Lors de notre première rencontre, Odilon n'a pas montré de problème de contact, même s'il n'était pas très expansif, plutôt introverti. Sur le plan intellectuel, il s'est vite révélé comme un enfant d'une intelligence nettement supérieure à la moyenne, en particulier dans les exercices de type logique ou numérique. J'ai sorti deux trois boîtes de ma mallette de WISC, cela lui a plu, il en redemandait. Scolairement il paraissait également d'un niveau bien supérieur à celui de sa classe. C'est un enfant qui faisait peu d'erreurs mais réagissait avec lenteur, et toujours après mûre réflexion. Odilon avait beaucoup d'imagination polarisée sur les jeux de rôles. Dans son école précédente, ils étaient un groupe de copains à les pratiquer. Sans doute la perte de ces amis, les difficultés liées à l'intégration dans une nouvelle école, renforçaient-elles sa tendance naturelle à trouver refuge dans son monde intérieur. C'était sa façon de se défendre. Mais il avait une imagination mobile, dans laquelle il arrivait bien à me faire entrer. J'ai demandé à Odilon s'il aimerait sauter une classe pour trouver plus facilement des copains qui lui ressemblent. Il ne le souhaitait pas parce qu'il savait qu'à la rentrée suivante il retrouverait ses anciens camarades dans le collège du secteur. On a parlé de lui, de ses peurs, de la façon dont il pourrait s'y prendre avec ses condisciples et son nouveau maître. Tout notre entretien me confirmait que rien dans le comportement d'Odilon n'était préoccupant. J'ai fait rentrer les parents je leur ai redit comment je voyais les choses, en soulignant, dans la personnalité d'Odilon, et le contexte scolaire ce qui pouvait expliquer le comportement qui avait surpris l'instituteur. Je leur ai parlé des capacités intellectuelles particulières de leur fils, et de la distance supplémentaire que cela pouvait créer avec les enfants de sa classe actuelle. Nous avons parlé de l'année suivante au collège. Odilon leur a exprimé ses attentes. Ensemble nous avons remarqué à quel point cette année était, pour eux comme pour lui, une année d'attente, une parenthèse. Peut-être un jour souhaiteraient-ils qu'on fasse un bilan plus complet ?Peut-être faudrait-il lui faire sauter une classe. Je restais en tout cas à leur disposition et à celle du maître.

Qu'ai-je voulu montrer en rapportant cette intervention ? D'abord que nous n'avons pas toujours à refuser de porter un diagnostic. Après tout, cela fait notre spécificité. J'ai forcément un savoir, une expertise : mes connaissances sur le développement de l'enfant, sur ses troubles, sur les liens de ce développement à sa relation avec ses parents etc. . C'est en raison de ce savoir présumé que des parents demandent mon aide. Je sais bien que leur demande est ambiguë. Ce qu'ils voudraient n'est pas forcément ce qu'il est souhaitable de faire. Ils se leurrent peut-être sur le pouvoir dont je dispose, mais je n'ai pas le droit de leur refuser mes « lumières ».

Les parents d'Odilon avaient besoin d'un « diagnostic » pour écarter un soupçon, calmer un doute aux effets paralysants. Ce « diagnostic » rapporté à la situation, a permis d'apporter des éléments de compréhension. On aura pu noter au passage qu'un examen de diagnostic, ne se réduit pas à la passation distanciée d'épreuves, suivies d'un temps de verdict. On ne fait pas un bilan psychologique comme on fait passer un scanner. En psychologie l'interaction est partie intégrante de l'évaluation. Tout au long de celle-ci, un dialogue s'est poursuivi avec Odilon. En parlant avec lui et avec ses parents, de ce qui se passait à l'école, de ce que serait sans doute le collège, en expliquant ce qui clochait et

en vertu de la loi du droit d'auteur.

pourquoi, par quelles raisons, qui tenaient au défaut d'accordage entre Odilon et son école, je crois avoir mis un peu de sens dans une situation pour tous inquiétante, et évité de bloquer les choses. Evaluer, faire passer des tests n'implique par que l'on réduise l'autre à une chose, à un élément passif à classer et à orienter.

Ensuite l'évaluation, et le diagnostic qui en résulte, ne se limitent pas à la recherche des manques, à ce qui ne va pas, ce que le sujet n'a pas fait, ce que les parents ne lui ont pas donné, sur du négatif. Une évaluation psychologique correctement conduite nous fait découvrir aussi des potentialités, les efforts réalisés par le sujet en difficulté pour faire face, les mécanismes d'adaptation mis en jeu, les ressources ouvertes par son fonctionnement psychique, ses mouvements ouvrant sur la création de nouveauté et le changement. Et de ce point de vue n'oublions pas qu'une partie des symptômes observés sont aussi des efforts pour maîtriser l'environnement. Comme nous le disions plus haut, les mécanismes de défense par exemple permettent de récupérer un équilibre, même fragile, même momentanément. [642]

Clinique et évaluation chez l'enfant

Au long de ce chapitre nous allons beaucoup parler de l'évaluation. Nous essaierons de montrer qu'il n'y a pas pour nous de coupure entre évaluation et clinique. En réalité, il y a plusieurs psychologies cliniques. Il y a le clinicien de l'écoute neutre, une espèce des plus générales. Nous avons reconnu au chapitre précédent les bienfaits de la parole. Si la raison de consulter pour un adulte est le plus souvent de trouver un lieu pour s'exprimer, de trouver une oreille attentive, alors, le cadre du type de la thérapie analytique peut fort bien lui convenir. Une évaluation n'est alors pas nécessaire. Mais la clinique ne peut être confinée à une seule façon d'aider, voire à une seule école psychothérapique. [643]

D'ailleurs avec un enfant, on se trouve rarement dans ce cas de figure. L'enfant consulte rarement de lui-même, et exceptionnellement avec une demande de thérapie ou d'écoute semblable à celle de l'adulte. Nous l'avons expliqué dans le chapitre précédent. Même si, lorsque l'occasion lui est présentée, il peut la saisir pour dire ce qui lui pèse [644] . Reste qu'il n'est pas à sa portée, le plus souvent, d'évaluer objectivement la situation dans laquelle il se trouve et la cause de son malaise. « Ma maîtresse ne m'aime pas », se dit-il pour expliquer ses difficultés. Il n'est sans doute pas inutile de travailler avec lui sur

[642] Souvent ces défenses se sont rigidifiés le sujet en est devenu prisonnier alors que plus rien ne les justifie. Une des caractéristiques du sujet sain, normatif est de pouvoir mettre en jeu rapidement et avec souplesse un ensemble de processus défensifs qu'il abandonnera dès que la tension conflictuelle aura baissé. Il y a pathologie lorsque le sujet devient prisonnier de mécanismes de défense qui n'ont plus ici et maintenant, et parfois depuis longtemps, d'utilité, qui ne peuvent même plus faire sens même au terme d'un travail de parole d'une durée raisonnable.

[643] En réalité la question est plus ambiguë. Dire que le clinicien-analyste qui reçoit en entretiens « thérapeutiques », n'évalue pas, ne fait pas un « diagnostic », mériterait qu'on y regarde de plus près (Voir D. Widlöcher, «*Psychologie*", Encyclopédie de la Pléïade)

[644] Certains psychologues scolaires réservent un moment de leur temps de présence – le plus souvent dans l'école où ils ont leur bureau- à la disposition des élèves qui désirent les rencontrer. Mais ils ne peuvent faire de même dans toutes les nombreuses écoles de leur secteur.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

ce qu'il veut dire par là mais dans la plupart des cas cela ne suffira pas.

Le psychologue scolaire n'est pas un psychanalyste, il n'a pas à conduire une cure, même s'il est important qu'il pense les problèmes avec tout un savoir psychanalytique. Il y a de très bons analystes d'enfants pour le faire. Malheureusement l'impérialisme psychanalytique qui a dominé les années 70, et qui survit chez certains psychologues scolaires et autres intervenants des réseaux peut conduire à quelques errements. Cela conduit par exemple au rejet de toute action de soutien pédagogique ou de rééducation au motif que ***« Réduire le symptôme, c'est faire disparaître le sujet lui-même"***, comme l'affirme péremptoirement Y. De la Monneraye [645] . Or avec un enfant il suffit souvent de le remettre à flot en agissant sur le «symptôme" et de laisser le développement faire le reste.

Cela conduit aussi à des dérapages en forme d'interprétations « sauvages » hors du cadre orthodoxe. Il n'est pas difficile de trouver des exemples de cette dérive. Comme l'histoire de Marcelle, tirée du livre ***« Psychologie clinique dans l'institution scolaire »*** [646] . Marcelle a été suivie par le psychologue scolaire de son école deux fois par semaine durant cinq ans. Un « suivi » qui s'apparente tout à fait à une psychanalyse, puisque ce qui se passe dans ce cadre est interprété dans ses dimensions symbolique et transférentielle [647] . Par exemple, lorsque après quelques séances « le payement devient irrégulier », et que Marcelle amène en paiement un caillou peint comme un gros œuf, son « psychanalyste scolaire » interprète qu'***» elle marque sa demande transférentielle d'un double mouvement : -offre d'un œuf à féconder, demande d'un enfant à recevoir du père ; sentiment de ne rien avoir à offrir de soi puisqu'il apparut que cet objet avait été volé à une sœur aînée »***.

Est-ce parce qu'il était impensable pour le psychanalyste scolaire d'agir sur le « symptôme » scolaire autrement que par l'interprétation ? Quoiqu'il en soit, ***« Marcelle fera deux C.P., puis plus tard deux CE 2 et son niveau sera tout le temps très juste*** ». Mais l'important n'est-il pas que ***« narcissiquement soutenue par l'accompagnement psychologique, elle se montrera capable de faire avec ses difficultés scolaires et familiales*** ». Cinq ans d'un suivi bi-hebdomadaire pour « faire avec ». Et Joseph, le petit gitan, Kamel, Aziz, Nora, Youssef, et les autres, dont les cas sont rapportés dans les pages de cet ouvrage ont-ils appris aussi à « faire avec » ? Cet objectif a satisfait sans doute le « psychanalyste scolaire ». Mais les enfants et les parents ont-ils été prévenus d'abord de l'objectif visé, ont-ils eu voix à la « parole », ont-ils seulement été entendus ? S'agissait-il d'un projet partagé ou d'une intervention ne s'autorisant que d'elle-même ? On peut s'interroger sur les conditions déontologiques d'une psychanalyse ainsi « administrée » [648] .

645 «*Parlons échec, pédagogie de soutien, mode d'emploi*". C.R.D.P. de Nantes 1988, p. 25..

646 J.P. Neri, S. Tramoy-Werner, C. Farré, P.U.G., Grenoble, 2000. L'histoire de Marcelle est rapportée aux pages 93 et 94.

647 Si quelques interprétations sont ainsi rapportées, rien, jamais, ne nous est dit de leur effet direct, et donc de l'interaction réelle et/ou fantasmatique entre l' «analyste" et l' «analysant". Dans le récit de ces cas, le sujet est extraordinairement «absent"; ne parlons pas des parents. Seul un discours interprétatif – prophétique- se fait entendre.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Quel est l'objectif de l'intervention du psychologue ? C'est d'une façon générale de permettre des changements, d'ouvrir des possibles, par exemple en relançant une activité psychique, en donnant du jeu à un espace bloqué. C'est chez l'enfant d'augmenter son autonomie en étayant, éduquant, renforçant son moi. C'est mettre du sens, non pour satisfaire le plaisir assez vain du psychologue à jouer avec ses interprétations, mais pour dynamiser le fonctionnement mental de l'autre. Or mettre du sens cela se fait parfois en rendant son sens à une histoire comme nous l'avons vu, parfois aussi en élaborant un projet comme nous le verrons. Mais aussi mettre du sens cela peut se faire grâce à une évaluation. Très souvent les parents n'ont pas trouvé dans leurs échanges avec leur enfant ou avec les enseignants, de quoi comprendre la situation. Faire une évaluation évite de multiplier les hypothèses, voire les délires angoissants, face à une situation qui apparaît impensable.

Parfois le psychologue à la fin de son évaluation apporte des conclusions qui peuvent être décisives. Il fournit des explications. En première appréciation donc ces conclusions semblent fermer l'horizon des choix (mais jamais totalement). Tester, évaluer semble a priori aller à l'encontre d'une intervention où le but final est toujours d'ouvrir un espace de dynamisation, de création, de projet. Mais nous pensons au contraire qu'un check-up, aussi négatif qu'il puisse paraître –et il est extrêmement rare qu'il le soit totalement - ne barre pas toute élaboration psychique [649] . Il doit en tout cas être toujours réalisé en pensant à cet objectif.

En réalité évaluation et mise en route d'un projet, c'est à dire comme nous le verrons mise en route d'une dynamique, s'articulent. Pour se projeter dans l'avenir, proche ou lointain, il vaut mieux savoir sur quoi prendre appui, s'étayer [650] . À première vue on est évidemment tenté de privilégier l'ouverture à un maximum de possibles. Ouvrir à l'autre un espace illimité (La tentation d'Icare). Pourtant, à l'inverse, la reconnaissance de contraintes, par exemple d'un handicap, peut, elle aussi, être libératrice. On voit ainsi des parents, que la toute-puissance qu'on leur prêtait avait plongé dans un activisme stérile et épuisant, tout à coup soulagés, se re-mobiliser sur des objectifs plus modestes mais enfin concrets et accessibles. On ne peut en effet soutenir une dynamique psychique en installant l'autre ni dans la toute puissance ni dans l'accablement fataliste.

Si j'ai rapporté un peu de l'histoire scolaire d'Ernest, c'est pour faire contrepoids aux discours sur le désir. Ce père nous a rappelé que le désir ne peut pas tout. Voilà pourquoi évaluer, évaluer le plus fidèlement possible les contraintes et les ressources du sujet et de son environnement, est absolument nécessaire.

[648] On n'est pas dans la situation où un adulte décide de faire une psychanalyse. Nous nous trouvons ici dans un cadre institutionnel imposé, mais en outre une institution qui n'a pas d'objectif thérapeutique (comme un C.M.P., un C.M.P.P ou tout autre établissement de soin).

[649] Ne bloque pas la pensée, qu'il s'agisse de celle des parents, de l'enseignant, de l'enfant, ou du psychologue scolaire.

[650] Nous allons parler essentiellement bilan psychologique, mais il est évident que l'évaluation doit prendre en compte aussi, la situation familiale, les moyens dont dispose l'école, les dispositifs d'aide environnants, etc..

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Place de l'évaluation en psychologie scolaire.

Les évaluations occupent une place importante du travail du psychologue scolaire. S'il en est ainsi, notions-nous dans l'introduction de ce chapitre, c'est que, dans son domaine d'intervention, les facteurs cognitifs jouent un rôle majeur [651] . La recherche des relations entre le développement psychologique et les apprentissages est placé au premier plan des missions du psychologue scolaire.» ***L'analyse des processus d'apprentissage éclaire la démarche pédagogique. De ce fait, l'étude des difficultés éprouvées par les élèves, dans l'appropriation des connaissances et des savoir-faire, ainsi que dans le respect des exigences de la scolarité, fournit aux maîtres et aux familles des indications précieuses sur les stratégies à adopter pour favoriser l'éducation des enfants. Les actions du psychologue scolaire tirent leur sens de cette mise en relation entre les processus psychologiques et les capacités d'apprentissage des élèves »*** [652] . Voilà pourquoi « les examens cliniques et psychométriques » sont mentionnés explicitement dans la circulaire [653] .

Nous allons passer en revue différents types de difficultés où l'évaluation est indispensable.

Le dépistage des déficiences.

Aussi regrettable soit-il d'enfermer l'action du psychologue scolaire dans l'enseignement spécialisé, il est de fait que pour la plupart d'entre eux c'est une priorité obligée.

On se rappellera sans doute que les recherches de Binet-Simon furent menées pour répondre à ce problème majeur posé à l'instruction publique de l'époque. Ce problème n'a pas disparu avec le siècle. La loi du 15 avril 1909 créa des ***« classes de perfectionnement annexées aux écoles élémentaires publiques »,*** ainsi que des ***« écoles autonomes de perfectionnement »*** destinées à fournir un enseignement adapté aux enfants « arriérés ». Aujourd'hui ces classes de perfectionnement devraient être remplacées [654] par des CLIS destinées à permettre l'intégration en milieu scolaire

[651] Pour autant il ne néglige pas les autres aspects impliqués, et leur intrication, comme nous le montrerons lorsque nous développerons, un peu plus loin, sur une clinique globale du fonctionnement psychique

[652] Lignes qui ouvrent le chapitre 1 («Les missions des psychologues scolaires et leur mise en oeuvre")de la circulaire n° 90-083 du 10 avril 1990, définissant les missions des psychologues scolaires.

[653] Paragraphe 1.2 de la même circulaire. Il est précisé que ces examens ne peuvent être entrepris sans «l'autorisation" des parents, ce qui respecte l'art. 9 du Code de déontologie : « Avant toute intervention, le psychologue s'assure du consentement de ceux qui le consultent ou participent à une évaluation, une recherche ou une expertise. Il les informe des modalités, des objectifs et des limites de son intervention ». Au «consentement", même «éclairé", des parents nous préférons un engagement plus actif. Nous reviendrons sur cette question.

[654] En réalité cette transformation des classes de perfectionnement en CLIS a été longue et difficile pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons tout-à-l'heure. Disons déjà que les classes de perfectionnement avaient progressivement élargi leur recrutement vers le haut (comme l'a montré tout à l'heure le cas d'Ernest).

en vertu de la loi du droit d'auteur.

ordinaire d'enfants « handicapés ».

Qu'il s'agisse de l'admission dans les classes de perfectionnement, plus tard les S.E.S., ou dans des établissements relevant de la santé, un bilan psychologique a bientôt été réclamé, bilan qui vers la fin du XXème siècle a été de plus en plus de la charge des seuls psychologues scolaires, les cliniciens des C.M.P. et C.M.P.P. leur renvoyant cette tâche, pris qu'ils étaient, de plus en plus, par obligation ou par choix, dans leurs thérapies.

Le repérage des déficiences intellectuelles et la participation aux décisions d'orientation constituent de fait une part importante (la plus importante dans certains secteurs) du travail du psychologue scolaire. [655] Ces évaluations s'inscrivent dans un processus, comme on l'a vu pour Ernest.

En voici un autre exemple.

Agathe, signalée en maternelle, en début de section de grands, pour des difficultés de compréhension. Elle est née d'une rencontre sans lendemain. Sa maman vit seule, occupe un emploi non qualifié, salissant et fatigant, dans une imprimerie. Une assez jolie figure, des mains très abîmées. Elle a du mal à s'exprimer, avec peu de mots et quelques paroles crues qui surprennent. Plusieurs malentendus se produisent au cours de notre échange. Aucune manifestation d'émotion, même quand elle parle des difficultés qu'elle a traversé dans sa jeunesse ou après la naissance de son enfant. Très visiblement sur la défensive et même méfiante à mon égard, mais acceptant mon intervention car elle a une grande confiance en l'institutrice, avec qui elle s'attarde souvent, et qui l'a conseillée. Quand je vois Agathe, je suis surpris par son apparence qui contraste avec ce que je m'étais imaginé. Une fillette à l'aspect soigné, vêtue à la manière très « bourgeoise » petit col blanc, et mocassins bleus à boucle, longs cheveux blonds, yeux bleus, et un large front. Une apparence qui la valorise, mais qui va d'autant plus contraster avec ses difficultés de compréhension. Ses échecs sont constants et répétés à ce premier test d'intelligence passé en maternelle, l'échelle de Wechsler pour l'enseignement préélémentaire (WPPSI). Son Q.I. Global est de .67, avec un Q.I. Performance de .68 (4-6-4-6-5) et un Q.I. Verbal de .70 (5-7-5-6-4). L'homogénéité des résultats va dans le sens d'un retard réel de développement. Par ailleurs notre échange n'est jamais vivant. Rien ne semble en mesure de l'animer, ni quand je reviens sur l'histoire qu'elle dit préférer, ni quand j'essaie d'inventer avec elle une petite histoire simple, en dessinant pour elle ou en jouant avec elle avec des personnages de playmobiles. Bien que l'évaluation nous laisse assez pessimistes sur la possibilité d'une amélioration significative de son fonctionnement mental, nous allons, avec l'aide du réseau d'aides, essayer de mettre en place des conditions favorables à son évolution. Nous proposons de l'envoyer au C.M.P.P où elle sera suivie dans un groupe d'orientation psychodramatique. D'autre part elle sera prise dans le petit groupe de soutien au langage que nous allons mettre en place à la maternelle. Compte tenu de son niveau de développement – exprimé en âge il correspond à un âge mental inférieur à 4 ans tant en verbal qu'en performance, soit un retard d'environ un an et demi par rapport à son âge réel - on va proposer dans une

[655] «La participation du psychologue aux travaux des commissions de l'éducation spéciale peut être utile dans un certain nombre de cas. Elle est obligatoire dans le cadre institutionnel". Même circulaire, en 2.2.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

rencontre mère, institutrice, psychologue, de faire passer l'acceptation d'un maintien en maternelle, en expliquant qu'on mettra à profit ce maintien pour la soutenir plus activement. La maman accepte, subit plutôt. Dans les deux années suivantes Agathe sera suivie de loin en loin par moi, plus étroitement par le réseau. Elle sera soutenue de manière importante en C.P. Elle arrive à déchiffrer, mais les problèmes de compréhension subsistent. Elle passe tant bien que mal au CE 1 où, malgré un travail et une application soulignés par son institutrice, son niveau scolaire évolue peu. Vers les vacances de Pâques on décide que je ferai une nouvelle évaluation, en vue d'une éventuelle proposition d'orientation en classe spécialisée. Son deuxième test d'intelligence passé trois ans après le premier, le WISC III, donne des résultats assez voisins, un Q.I. total de .65 avec un Q.I. verbal de .71 (5-3-5-6-7) et un Q.I. de performance de .67 (5-7-5-4-3). Son niveau scolaire a peu évolué depuis la fin du CP. Et je ne vois pas comment elle ne serait pas perdu en CE 2. Agathe s'applique visiblement. Elle est soucieuse. L'échange reste très pauvre et je n'arrive pas à l'animer, tant dans les épreuves plus cognitives, que dans l'entretien où nous parlons de sa vie à la maison, de ses copines, ou encore quand j'essaie d'ouvrir sur son imaginaire : inventer une histoire à partir de dessins faits ensemble, échanger sur sa chanteuse préférée, imaginer ce qui pourrait arriver à son personnage préféré de dessin animé à la suite de l'épisode vu la veille. Elle reste très factuelle, n'arrive pas se dégager de la simple énumération. Elle peut restituer des savoirs, mais à aucun moment, quel que soit le domaine, elle paraît capable de faire preuve de mobilité ou d'ouverture psychique. La collègue du réseau qui l'a suivie longtemps confirme ce jugement. C'est donc la proposition d'une entrée en classe spécialisée qui va être présentée par l'équipe à la maman. Cette fois la mère d'Agathe refusera cette orientation qu'elle acceptera l'année suivante après une année difficile de CE 2.

Si l'évaluation des capacités intellectuelles permet de repérer les retards marqués - les contraintes qu'ils font peser sur les apprentissages - et de mettre en place un enseignement adapté aux spécificités intellectuelles de l'enfant, il arrive à l'inverse qu'elle révèle des potentialités réelles mais ignorées. Il est important pour l'enseignant et les parents d'écarter l'hypothèse d'un retard ou de manques spécifiques. L'évaluation sert aussi à cela.

Les difficultés passagères

Io, vue une première fois en fin de C.P. A son arrivée en France, malgré son âge, on l'avait placé en maternelle pour lui permettre d'acquérir quelques rudiments de la langue. Le père lui-même ne paraît pas bien comprendre le français bien qu'il affirme le contraire. Io est un enfant agréable, affichant en permanence un grand sourire, mais notre échange est limité par de grosses difficultés de compréhension et d'expression orale. Assez fièrement, il me montre qu'il connaît quelques lettres. Dans les épreuves non-verbales il obtient un Q.I. de .76. Il passera seulement deux épreuves verbales, les tests d'information et d'arithmétique, qui, ne nécessitant pas de faire des phrases, me paraissaient plus accessibles. Ses résultats correspondent à ceux d'enfants de deux ans plus jeunes. A défaut de classe d'adaptation on mettra en place un soutien très renforcé en réseau. Ce qui frappe dans l'évaluation des capacités intellectuelles de Io, c'est, malgré les chiffres, sa relative mobilité psychique qui le différencie

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

d'Agathe. Dans les épreuves cognitives non verbales même s'il échoue il se mobilise dans le temps imparti, et parfois il progresse dans sa stratégie d'un item à l'autre. Dans nos entretiens, limités par les difficultés de langage, il est attentif à mes réactions, et essaie de calquer son expression sur la mienne. Au terme de l'évaluation, je doute que lo souffre d'une déficience intellectuelle. Il vaudrait mieux parler dans son cas de « retard scolaire ». Une fois cela dit, cela ne fait pas disparaître son problème. Ses difficultés à acquérir des instruments essentiels, tant pour le suivi des études, que pour l'adaptation professionnelle ultérieure, constituent un véritable handicap. Car en fin de compte les apprentissages fournissent eux-même des appuis aux opérations psychiques [656] ***. Cela ne nous permet pas non plus de trouver une solution. Tout au plus peut-on faire valoir aux maîtres successifs ses réelles capacités et les points où il peut être valorisé. La situation des « retardés scolaires » n'est pas facile dans l'école d'aujourd'hui : le système scolaire a banni le redoublement et ne permet plus qu'un maintien d'une année scolaire supplémentaire à l'école élémentaire. Or l'individualisation de l'enseignement a ses limites dans une classe ordinaire. Les classes de perfectionnement qui, par une dérive malheureuse en un sens mais heureuse en un autre, avaient élargi leur recrutement vers le haut et pouvaient accueillir ces enfants souffrant d'un simple retard, ont été remplacées par des classes d'intégration pour enfants handicapés où ils n'ont pas leur place. Du coup on ne sait trop quel projet mobilisateur leur proposer jusqu'à ce qu'ils puissent partir en apprentissage*** [657] ***.***

L'écolier perdant pied.

C'est encore l'évaluation qui permet de distinguer ce que H. Caglar appelle des ***« fléchissements scolaires*** ». R. Zazzo parlait lui de ***« l'écolier-perdant-pied*** ». Comme le dit H. Caglar [658] : ***« Le problème qui se pose au psychologue scolaire est celui du diagnostic différentiel entre un état réactionnel à une situation ou à des états traumatisants et des troubles structuraux plus organisés. Dans la première alternative ces réactions peuvent être considérées comme des mécanismes de dégagement qui témoignent de la crise que vit actuellement l'enfant et des efforts déployés pour la maîtriser. Ces états réactionnels sont transitoires. Leur dépistage précoce par le psychologue de l'école et la mise en place d'aides appropriées favorisent le dépassement harmonieux de la crise »***. Le psychologue scolaire est là pleinement dans un travail de prévention. Son action a pour but d'éviter que le problème ne s'enkyste.

Kean est arrivé cette année dans l'école. Décrit comme « un chien fou », mais plein de bonne volonté. Depuis peu il s'est mis à présenter un comportement « incohérent ». L'institutrice me fait rencontrer les parents. Ils partagent leur vie

656 ***Les savoirs scolaires sont des instruments de l'intelligence, ils contiennent en eux-mêmes des condensés d'intelligence ...car la culture donne forme à l'esprit.***

657 ***Nous reviendrons sur ce point dans le chapitre consacré au projet.***

658 Ouvrage cité, page 52.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

professionnelle entre deux hôtels : au bord du lac et dans une grande station de ski. Jusqu'à cette année Kean les suivait en changeant de maternelle …quand il y allait. Les parents n'ont pas beaucoup de temps pour s'occuper de Kean. Il y a une jeune anglaise au pair, les autres employés et surtout les clients. Ce type de situation produit des enfants pas très « cadrés », mais dans ce cas précis, ce ne sont pas ces difficultés qui ont inquiété l'institutrice. Elle a l'habitude et gère très bien ces problèmes. Non, ce qui l'a inquiété c'est une brusque dégradation du comportement un peu avant Toussaint. Kean s'est mis à faire « n'importe quoi ». Il semblait même avoir perdu tous ses acquis. D'où une demande angoissée de bilan par les parents et l'institutrice. Les résultats objectifs étaient normaux et j'ai pu les rassurer. En m'entretenant avec l'institutrice, les parents, ou lors du bilan de Kean, j'ai pu reconstituer les évènements qui avait conduit à cette crise soudaine mais sans gravité réelle pourvu qu'on puisse y réagir. Comme on l'a dit, entrer dans les règles de vie de l'école était un peu difficile pour Kean. En outre, la lecture lui demandait un gros effort. Kean avait parlé anglais avec sa mère jusqu'à trois ans. Tout cela, Kean arrivait cependant, avec beaucoup de tension et d'effort à le surmonter. Mais un évènement avait crée les conditions de cette crise plus sérieuse. Depuis quelques temps les parents s'étaient mis à préparer la saison d'hiver. Puis ils étaient partis trois jours dans leur autre hôtel. Kean savait que cette année pour la première fois il ne suivrait pas ses parents mais resterait avec grany et granpa. La lecture du soir s'était mal passée avec les grands-parents. D'où tension dans la famille au retour des parents. De la culpabilité, des non-dits, et la mère qui s'en exprime à une amie « bien informée » reçoit le conseil de faire passer un scanner à son gamin. A partir de là c'est toute la famille qui s'affole. C'est le moment où Kean devient incohérent. L'intervention du psychologue scolaire a permis de calmer le jeu et de traiter le vrai problème de la séparation. Kean a rapidement retrouvé son comportement précédent. Pour autant, tout n'a pas été facile, mais famille, école, enfant ont pu à chaque petite difficulté mobiliser les ressources qui leur permettaient de les dépasser.

Evaluation de troubles spécifiques

Il y a d'autres cas où, la solution reposant sur la bonne orientation vers une aide appropriée hors du milieu scolaire, il importe que le psychologue scolaire soit capable d'effectuer une évaluation précise et suffisamment exhaustive et d'établir un diagnostic juste. Cela suppose qu'il ait des connaissances suffisantes en psychopathologie et en neuro-psychologie.

Il doit par exemple être capable de dépister une dyslexie. Le développement récent de la neuro-psychologie cognitive conduit parfois ses nouveaux prosélytes à considérer la dyslexie comme une découverte récente qu'ils seraient les seuls capables de repérer. D'où une accusation récurrente portée contre les psychologues scolaires. Je cite : ***« Ce sont ces derniers qui sont le maillon faible de la chaîne chargée de dépister les dyslexies. Ils ne sont pas au point sur les troubles du langage. Beaucoup pensent encore que les facteurs psychologiques sont les seuls en cause. Et ils sont souvent responsables de l'orientation des dyslexiques dans des classes de perfectionnement pour enfants inadaptés ou issus de milieux à problèmes*** » [659] .

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Nous avons nous-mêmes dénoncé ces dérives de la psychologie scolaire. Mais quand on parle de l'orientation des dyslexiques dans les classes de perfectionnement il faudrait être plus précis. Rappeler que dans nos pays développés 20 à 25 % des enfants présentent des difficultés d'apprentissage de la lecture. Que ces difficultés ont des conséquences telles que, si elles ont entraîné parfois des orientations en classe de perfectionnement, celles-ci étaient peut-être tout à fait justifiées [660] . Mais qu'il est peu probable que des ***« dyslexiques purs*** » au sens étroit où on l'entend aient été orientés en classe spécialisée, le recrutement dans ces classes s'étant toujours fait sur la base de tests intellectuels.

Contrairement à ce qui est affirmé de manière récurrente par certains jeunes neuro-psychologues, la dyslexie n'est pas une découverte récente. Son existence est connue depuis longtemps par les psychologues scolaires. [661] Mais une chose est le diagnostic, autre chose la possibilité de traiter le trouble.

Raymond. Enfant de milieu assez modeste d'une vallée isolée. Beaucoup de cas de dyslexie dans la famille. Le papa est un « taiseux », il ne vient à l'école qu'avec réticence et un fort sentiment de malaise. C'est moi qui me suis rendu dans leur chalet. Dans ce hameau isolé d'une vallée où l'on se souvient comme si c'était hier d'avoir repoussé « manu militari" les « républicains », on considère plus qu'ailleurs l'école de la république avec méfiance. Heureusement une superbe institutrice est arrivée il y a plusieurs années et a conquis le village. Le papa de Raymond est sous le charme comme les autres. Mais c'est difficile pour lui de la rencontrer, il a des difficultés réelles pour s'exprimer et un vécu d'échec dans cette école. C'est un homme qui ne dit pas, mais c'est un homme qui fait, qui s'engage. Cet homme simple s'investit beaucoup dans l'action « humanitaire » catholique. Après notre rencontre, chez eux, j'ai donc vu son garçon. L'institutrice, pense que l'aménagement de sa pédagogie ne suffira pas à permettre de monter la lecture. Elle a déjà pensé à une rééducation orthophonique, mais les troubles de Raymond sont multiples. C'est pourquoi elle a demandé que je fasse un bilan. Les résultats aux épreuves d'intelligence sont limites et tout ce qui est verbal est particulièrement échoué. Il paraît assez bien comprendre, mais à l'expression, son vocabulaire est pauvre, il prononce mal, a du mal à répéter les mots un peu longs, parle en langage télégraphique, « a-syntaxique », sans mots de liaison. Il est aussi maladroit, et assez dysgraphique. Devant l'importance des troubles, je conseille donc aux parents de voir l'orthophoniste du canton, pour un examen plus complet du langage, également je recommande un report de l'entrée au C.P.. Le maintien en section enfantine a été refusé [662] mais la rééducation sera menée régulièrement, même quand les routes étaient enneigées.. Malgré la poursuite de cette rééducation sur

659 Mme M. Piazza, neuropsychologue spécialisée dans le dépistage de la dyslexie à la Pitié-Salpëtrière, dans *Science et Avenir* de Nov. 1998, p.52.

660 Aujourd'hui où elles disparaissent on découvre qu'elles fournissaient des espaces qui n'ont pas été remplacés pour individualiser notre enseignement.

661 C'est un psychologue scolaire P. Lefavrais qui a élaboré le test de l'Alouette en 1965.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

plusieurs années, Raymond présentera de très grosses difficultés à monter la lecture et de ce fait accumulera un retard croissant des apprentissages. A l'époque il y avait au chef-lieu une classe de perfectionnement, aussi vers sa dixième année nous sommes nous posé la question, avec l'institutrice et les parents, d'y orienter Raymond, éventualité que nous avons écarté, le bénéfice par rapport à sa classe unique étant minime. Au long de nos rencontres en dialoguant avec les parents, j'appris que beaucoup de cousins du coté paternel avaient présenté des difficultés sévères d'apprentissage de la lecture. Il y avait dans ces cousins un montagnard célèbre, bon matheux, mais qui avait traîné toute sa scolarité des difficultés de lecture. Quoique qu'on puisse penser des réels problèmes relationnels de Raymond, il n'y a jamais eu de doute pour nous sur l'existence d'une « vraie » dyslexie chez lui. Pour autant, la mise en place d'une rééducation soutenue ne lui a pas permis de dépasser suffisamment ses troubles pour suivre normalement [663] . Ferait-on différemment aujourd'hui ? Peut-être avec l'appui d'un centre spécialisé, la rééducation serait-elle conduite autrement [664] ? Une classe spécialisée pour enfants dyslexiques, forcément dans une agglomération éloignée, avec obligation de l'internat ou d'une famille d'accueil n'aurait-elle pas présenté pour l'équilibre de cet enfant là et de cette famille là plus d'inconvénients que d'avantages. [665]

Nous rapporterons plus loin d'autres histoires montrant l'importance de l'évaluation. Dans certaines l'évaluation a réellement fourni un éclairage nouveau de la situation, sur des ressources inattendues, mais parfois aussi en révélant des contraintes insoupçonnées jusque là. Dans d'autres l'évaluation n'a fait que confirmer ce que l'on soupçonnait. Mais ce n'est pas rien. Voilà pourquoi la nécessité d'effectuer une évaluation est présentée comme une des conditions -non catégorique et rédhibitoire- que je pose à mon intervention comme psychologue scolaire.

Devant certains refus d'évaluation, je suis amené à prévenir les parents ou l'instituteur, ceux qui font la demande, que les conditions de mon intervention s'en trouveront modifiées et que c'est avec eux seulement que je pourrai travailler, sur les représentations qu'ils se font de l'enfant et de ses difficultés. On peut certes faire un travail psychologique sur ces représentations, mais on se place alors dans une zone incertaine quant aux conditions d'intervention. Pour un psychologue scolaire, un travail efficace, même si au bout du compte c'est sur les parents ou l'enseignant qu'il faudra agir, repose sur une évaluation complète des problèmes décrits, dans leur réalité.

[662] ***Les conséquences en ont été limitées étant donné qu'il s'agissait d'une classe unique.***

[663] ***Plus tard il a suivi la voie de l'apprentissage et est entré dans l'entreprise où travaillait son père.***

[664] ***Mais je ne suis pas encore convaicu que la sophistication des nouveaux modèles ait entrainé une amélioration des techniques de rééducation.***

[665] ***J'ai un autre exemple, Achille, enfant très attachant, plus intelligent que la moyenne (Q.I. 118), avec des parents ouverts, réfléchis et étayant. Malgré une rééducation orthophonique menée dans les règles, Achille n'en a pas moins échoué à monter une lecture et une orthographe de niveau suffisant. Il a dû abandonner la voie « royale » et passer par la voie de l'apprentissage. Une dizaine d'années plus tard il a ouvert un restaurant aujourd'hui réputé.***

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

De l'évaluation du niveau scolaire.

Nous avons vu pourquoi, pour l'enfant, sans doute plus que pour l'adulte, une évaluation extérieure est nécessaire, parce que l'enfant manque de la capacité de faire sa propre évaluation, d'évaluer ses manques et même ses souffrances. En outre il arrive souvent aujourd'hui que même les parents soient désarmés quant au jugement à porter sur les résultats scolaires de leur enfant. Même des parents motivés et attentifs ont parfois du mal à s'en faire une idée précise à travers ce que leur renvoie parfois l'école. A la recherche d'une évaluation claire et compréhensible, ils viennent la réclamer au psychologue scolaire. C'est un fait que, malgré sa présence envahissante dans le discours de l'institution, l'évaluation utile, égarée entre « évaluation formative » et « évaluation diagnostique », a disparu de certaines écoles. Après l'ostracisme dont a été frappée la notation traditionnelle, sans doute critiquable dans ses excès, mais compréhensible par tous, même des parents cultivés ont eu du mal à se repérer dans les nouvelles grilles d'évaluation. Comment par exemple des parents pourraient-ils se guider quand les niveaux d'apprentissage sont exprimés en termes d'objectifs souvent très généraux [666] et dont on leur dira le plus souvent qu'ils sont « en voie d'acquisition »? Autrefois on vous disait : qu'il ne savait pas faire les soustractions à retenue, qu'il ne connaissait pas ses tables, et les parents pouvaient essayer d'y remédier. Mais qui se sent capable d'aider son fils à atteindre des objectifs si généraux, qu'on pourrait toujours douter de les avoir jamais atteints. Certes, à côté de ces objectifs généraux et difficiles à évaluer, il y avait heureusement des objectifs plus précis comme distinguer a/à, et/est, on/ont, mais tout cela était mélangé et présenté dans un jargon de spécialiste interdisant aux parents de s'y retrouver, excluant particulièrement les gens simples. Si l'on ajoute que ces objectifs sont fixés pour une durée longue, celle d'un cycle, chaque cycle durant trois ans, les parents manquent aussi des repères temporels de la progression. Autrefois on s'attendait à ce qu'à la fin du cours préparatoire, son enfant sache lire [667] . Aujourd'hui il est plus difficile de savoir à quel moment on doit vraiment s'inquiéter. [668]

Quoiqu'il en soit les parents se sentent souvent désemparés et réclament plus souvent l'avis d'un « expert » extérieur - un médiateur ou un traducteur si l'on veut-. Ajoutons que les tests scolaires ont un degré d'objectivité supérieur aux évaluations faites par les enseignants eux-mêmes [669] . D'une école à l'autre, d'un quartier à l'autre, le niveau d'exigence et l'interprétation des objectifs, sont variables. Même lors d'un contrôle,

[666] Par exemple, l'enfant «sera capable de mener un travail à son terme"... Ou dans le domaine de la langue : « l'enfant doit pouvoir : organiser logiquement son propos pour traduire et commenter ses action, ses attitudes et ses productions etc..". Dans le domaine des mathématiques, il doit être capable d' «analyser des problèmes de recherches simples ; - choisir les données nécessaires à leur résolution ; - mobiliser les connaissances déjà acquises ; - exposer clairement le résultat". Les objectifs cités ici sont tirés des «*Programmes de l'école primaire*", CNDP, Paris, 1995. Les nouveaux programmes (CNDP/XO Editions, 2002) sont plus précis («On a beaucoup parlé d'évaluation ces dernières années. Mais qu'évaluait-on ? On le saura mieux maintenant"déclare le ministre J. Lang dans sa préface, p.12).

[667] On avait d'ailleurs des manuels qui permettaient de vérifier où son enfant en était dans sa progression. Les parents avaient eu souvent les mêmes. Il arrive aujourdhui que les manuels soient remplacés par de mauvaises photocopies de pages de manuels variés et divers.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

> même en mathématiques où l'évaluation semble la plus facile, les problèmes sont de structure et de difficulté variées. Quelle est alors la valeur de la note totale, et celle des différences entre les notes des différents élèves. L'intérêt du test scolaire est par contre d'être standardisé, étalonné au niveau national, les normes pour la notation ou l'interprétation des réponses sont claires et précises. C'est possible parce que le test a été élaboré à partir d'un travail important d'étalonnage. [670]

Voilà André. Ses parents s'interrogent, la maman surtout. Elle est infirmière de l'autre côté de la frontière. Comme la plupart des mères c'est elle qui s'occupe des leçons et des relations avec l'école. Le père lui n'a jamais été très scolaire. Sa mère trouve qu' André lit mal. Elle s'attendait d'ailleurs à ce qu'en fin de cycle II on lui propose le redoublement. L'enseignant lui a dit que si l'on maintenait André, il faudrait maintenir la moitié de la classe… La maman s'est accommodée de cette réponse. André arrive en fin de cycle III, il va devoir partir au collège, il lit toujours très mal, et on ne lui parle toujours pas de maintien. Elle me demande de faire un bilan scolaire. On ne détaillera pas ici les raisons institutionnelles et celles propres à l'école qui ont fait qu'on n'a pas proposé aux parents le maintien à la fin du cycle II [671] (dans son cas c'est le C.P. qu'il aurait dû « redoubler » et avec une rééducation orthophonique soutenue), puis qu'on l'a laissé filer en se disant les années suivantes qu'à présent ça ne servait plus à rien.

> A travers ces quelques histoires de cas nous espérons avoir montré la place et l'intérêt de l'évaluation pour le psychologue implanté dans le dispositif scolaire. L'évaluation sous sa forme la plus simple y est déjà nécessaire, surtout quand l'institution fonctionne mal ou quand elle parle un langage ésotérique. On attend là d'abord qu'une évaluation soit

668 On pourrait parfois se demander si le but recherché n'est pas d'entretenir le flou sur ce que doit réellement savoir l'enfant. J.P. Le Goff affirme c'est pour servir « le contrôle social » que le discours de l'évaluation est passé de l'entreprise à l'école (« *La Barbarie douce. La modernisation aveugle des entreprises et de l'école* », La Découverte, Paris, 1999). En réalité, à l'école, le jargon de l'évaluation –au demeurant pas si « psychologisant » qu'il le dit-, sert surtout à empêcher toute évaluation précise et compréhensible par tous. Peut-être sert-il la machine elle-même, mais ni les parents, ni le ministre, ni le grand capital ne contrôlent plus quoi que ce soit depuis longtemps.

669 Une des questions posées par les tests scolaires est celle de leur validité compte-tenu des changements dans les programmes et les horaires. Il n'est cependnt pas sans intérêt de conserver des épreuves anciennes, elles permettent l'évaluation non pas de tel élève particulier mais de l'exigence de qualité du système.

670 Mais évidemment aucun psychologue scolaire ne connaît autant de choses qu'un bon enseignant sur le niveau d'apprentissage de chacun de ses élèves. Ce dernier n'effectue qu'un contrôle, mais ce contrôle est parfois nécessaire.

671 La règle imposée parfois avec rigidité aux enseignants par certains inspecteurs, c'est qu'il n'y a plus de redoublement, mais un maintien dans le cycle. Le cycle des apprentissages fondamentaux comporte trois classes : la grande section de maternelle, le cours préparatoire, et le cours élémentaire 1ère année. Autrefois on apprenait à lire au C.P.. Aujourdhui on est censé apprendre à lire tout au long du cycle (et même ne manque-t-on pas de dire tout au long de la scolarité). Le problème est que c'est toujours au cours préparatoire qu'est mené un apprentissage méthodique de la lecture. Pour les enfants qui n'ont pas acquis les bases élémentaires du déchiffrage, le CE1 offre rarement les conditions de cet apprentissage méthodique. Dans ce cas que leur apporterait le maintien dans cette classe. C'est sans doute ce qui a valu à André de poursuivre sans redoublement ni maintien, mais pas sans difficulté.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

précise, claire, objective. C'est justement l'intérêt de la psychométrie de fournir des instruments fiables, et particulièrement dans les domaines qui concernent de près le psychologue scolaire, car mobilisés particulièrement dans l'enseignement. Evaluer la rapidité d'un raisonnement, la justesse d'un calcul, l'étendue des savoirs, la maîtrise des algorithmes et des heuristiques, c'est ce que le psychologue scolaire peut faire et c'est ce qu'on attend de lui. A juste raison. Mais parce qu'il est un psychologue, que l'objet de son intérêt est le fonctionnement mental global, on comprend que la question de l'évaluation l'amène à dépasser le simple bilan psychométrique, pour rejoindre la clinique la plus complexe. Peut-être l'a-t-on déjà pressenti à travers l'évocation de quelques cas. L'évaluation apporte des éléments objectifs et fiables à l'analyse d'une situation ; c'est déjà beaucoup ; mais son intérêt est de s'inscrire dans une dynamique interactive, dont la prise en compte l'enrichit.

Après avoir souligné l'intérêt de disposer d'une évaluation objective la plus précise possible, et par là défendu le point de vue de la « psychométrie », il est temps pour nous de voir ce que le regard « latéral » sur la dynamique de l'évaluation apporte à la compréhension du fonctionnement psychique, menant à son terme une approche intégralement clinique.

Pour une évaluation clinique de la dynamique mentale

« L'imagination est un mouvement » Aristote, De l'âme, 428, b.

« Métrique » et clinique

Evaluation et clinique ne sont pas antinomiques comme l'a prétendu le courant réduisant la psychologie clinique à la thérapie analytique. ***« A l'école aussi, une vraie démarche clinique est possible*** », affirme R. Voyazopoulos en titre d'un article du journal des Psychologues [672] . Mais il ne s'agit pas d'une clinique spécifiquement thérapeutique. Au contraire il s'agit d'une clinique générale et englobante. ***« L'examen psychologique de l'enfant est une démarche spécifique qui s'appuie sur une pratique clinique en référence à de solides connaissances théoriques en psychologie du développement, en psychologie différentielle, en psychologie clinique et en psychologie cognitive, qu'elle tente de concilier*** » [673] . En cela le psychologue scolaire est de fait placé en position d'être le « généraliste », de la psychologie. Ce psychologue « ordinaire » ne peut rencontrer l'autre dans sa globalité [674] , qu'en impliquant le « tout » de sa psychologie dans cette rencontre.

Pour comprendre l'individu dans ses particularités, le psychologue fait donc appel à tout ce qui peut lui venir en aide. Cet homme à tout faire bricole, disons-nous. Il ne rechigne donc pas à utiliser les tests. Du point de vue clinique les tests présentent un

672 «*Journal des Psychologues*", 166, Avril 1999.

673 Ibid, page 32.

674 Rappelons encore que nous ne prétendons ni ne voulons connaître le «tout" de l'autre. Que c'est un principe épistémologique et déontologique dirigeant notre action, que toujours quelque chose de l'autre nous échappera. L'énigme dont parlait E. Lévinas.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

avantage et un inconvénient. Leur grand avantage, est d'avoir été étalonnés sur des échantillons représentatifs, et donc de permettre de vérifier de manière objective [675], si devant le problème proposé le sujet réagit d'une façon conforme ou non à la réaction « normale ». L'intuition pure qui ne serait étayée que sur les normes propres au psychologue risquerait fort d'être trompeuse. En outre, il y a des troubles, des façons de réagir que rien ne fait apparaître au premier abord, ni même les renseignements fournis par l'entourage, ni l'anamnèse et que seule la situation artificielle proposée par un test peut révéler.

Cet avantage des tests standardisés a son revers. Les tests ont a priori un inconvénient pour une approche clinique, c'est justement d'avoir été construits sur une population standard. Nous rappelions plus haut, après P. Gréco, que la clinique est casuiste. Il s'agit d'analyser et de comprendre un cas individuel. Comment aller au plus prés des particularités d'un sujet à l'aide d'instruments étalonnés sur une population moyenne. Soit il faut disposer d'étalonnages variés, ce qui est rarement le cas [676], soit il faut disposer de batteries multiples et d'une technique de conduite permettant de suivre le sujet au plus loin - nous y reviendrons lorsque nous parlerons de la technique de l'examen progressif -, soit il faut envisager de jouer avec la standardisation, par exemple en revenant après coup sur les réponses du sujet pour une analyse plus fine, comme le conseillait A. Rey, ou en cours d'investigation comme le faisait J. Piaget, chercheur rigoureux et pourtant fin clinicien.

Le clinicien se heurte cependant à un deuxième problème. Les épreuves standardisées présentent un autre inconvénient. Un sujet singulier est un tout, et l'on ne peut espérer comprendre vraiment tel comportement, telle réponse qu'en la rapportant à l'ensemble de la personnalité. Si la clinique est casuiste, si chaque personne est un « cas » singulier, c'est évidemment prise dans sa globalité, et non pour tel trait particulier (par exemple être capable de répondre aux 11 premières questions du test de similitudes du WISC III). Un des principes régulateurs de l'approche clinique, c'est donc de viser la globalité de la personne. Les résultats à un test spécifique, par exemple un test de lecture, ne prennent vraiment sens que dans une analyse prenant en compte l'ensemble des particularités du sujet. C'est en rapportant les productions d'un fonctionnement « modulaire », aux fonctionnements les plus globaux, en d'autres termes aux fonctions supérieures, que ces productions acquièrent leur véritable signification dans l'économie psychique du sujet [677]. L'objectif, qui doit être présent dès le début de l'examen, c'est au final d'intégrer leurs résultats dans un ensemble où ils prendront leur pleine signification.

675 Nous avons déjà dit que les tests ne pouvaient prétendre qu'à une rigueur scientifique toute relative. Ce qui convient suffisamment à nos bricolages. Au surplus, nous avons affaire à des individus singuliers aux personnalités et aux histoires originales, qui échapperont toujours aux réductions scientifiques.

676 Et quand ils existent, ces étalonnages sont souvent «datés".

677 C'est par là que les diagnostics par ordinateur seront toujours insuffisants ; même si dans des épreuves très spécifiques ils peuvent considérablement simplifier la tâche du psychologue (il serait par exemple extrêmement utile de disposer d'épreuves permettant d'analyser finement le type d'erreurs que le sujet fait en mathématiques ; là l'informatique peut-être très performante et d'un très grand secours). A interpréter ensuite.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Mais là aussi les exigences de la clinique, aller vers le sujet dans sa globalité, se heurtent aux contraintes de la rigueur. On ne standardise bien que l'élémentaire, le spécifique.

Nous retrouvons là le problème évoqué dans la première partie : la science commence par découper le réel pour le comprendre. On en voit les effets dans la nouvelle psychologie scientifique. L'opposition du global et du spécifique –du factoriel hier, du modulaire aujourd'hui – est à notre avis un dilemme pour la psychologie cognitive. Peut-on reconstituer la personne globale [678] à partir de comportements élémentaires rigoureusement approchés ? La pensée cognitiviste sait bien que la compréhension psychologique, plus loin que la prise en compte d'une multiplicité de facteurs interagissant entre eux, implique de se placer au niveau « molaire », donc intégratif. C'est d'ailleurs pourquoi la nouvelle psychologie cognitive développe des théories de plus en plus globales et complexes, comme celles de R.J. Sternberg, ou de Pascual-Léone. Mais en même temps sa volonté de se maintenir dans le champ scientifique expérimental [679] la contraint à limiter son approche à ce qu'elle peut approcher « scientifiquement », des objets élémentaires. C'est la limite relevée par J. Fodor : on ne peut approcher scientifiquement que les processus modulaires ; le fonctionnement molaire, global, intégratif, échappe à l'approche scientifique.

Sur le plan théorique donc, la nouvelle psychologie cognitive tente de développer des théories de plus en plus englobantes et complexes. Ainsi R. J. Sternberg [680] propose une théorie tentant d'intégrer aussi bien des apports anciens de la psychologie différentielle, les notions de facteurs ou de Q.I., que des apports modernes du traitement de l'information comme les notions d'espace et de vitesse de traitement [681] . Les néo-piagétiens comme Case et Fisher, complètent de la même façon le modèle structuraliste et constructiviste de Piaget pour en corriger les imperfections [682] . Pour Case par exemple, à l'intérieur de chaque stade, l'augmentation de la capacité de l'espace de

678 Dans sa dynamique, sa vie.

679 Nous avons déjà eu l'occasion de faire remarquer que le psychologie cognitive n'est rien d'autre que l'ancienne psychologie expérimentale d'esprit behavioriste. Ce sont les mêmes laboratoires, les mêmes hommes, seul le sigle a changé.

680 «*Beyond Q.I. A triarchic theory of human intelligence*". 1985. New York, Cambridge University Press. On trouve une présentation en français de cette théorie dans l'article de M. Huteau de l'ouvrage collectif «*Cognition : l'individuel et l'universel*"; M. Reuchlin, J. Lautrey, T. Ohlmann, J. Marendaz, Paris, PUF, 1990.

681 Sa théorie triarchique manifeste la volonté de prendre en compte des composantes « componentielles », « expérientielles », et « contextuelles ». Ainsi il met l'accent sur l'importance de l'expérience et du contexte particulier, sur le rôle libérateur de l'automatisation, sur la distribution des ressources attentionnelles, sur la planification et le contrôle de l'exécution.

682 Case : « comme Piaget, je crois qu'une progression de structures mentales de plus en plus sophistiquées est le moyen le plus approprié pour représenter le fonctionnement intellectuel des enfants à différents stades du développement.(...) Cependant, contrairement à Piaget, je pense que pour représenter adéquatement les structures mentales, il est nécessaire d'utiliser davantage le type de concepts développé dans les modèles de traitement de l'information et de simulation par ordinateur, plutôt que ceux issus de la logique symbolique. » «The Process of stage transition. A new-piagétian View". In R. Sternberg éd. «*Mechanisms of Cognitive Development*", (1984), Freeman and Co., New York

en vertu de la loi du droit d'auteur.

traitement permet de prendre en compte plus d'éléments (coordination unifocale, bi-focale etc..). Pascual Léone propose un modèle théorique qui se veut exhaustif et universel. Sa ***« Théorie des opérateurs constructifs*** »[683], essaie de préserver la construction piagétienne (par rééquilibration) et d'y intégrer des schèmes figuratifs, exécutifs, affectifs même, ainsi que des opérateurs issus de la théorie du traitement de l'information[684].

Ces modèles complexes qui se veulent exhaustifs restent très abstraits et de peu d'utilité pour le praticien. Cependant, c'est la raison pour laquelle nous nous y sommes arrêtés, ils montrent bien la complexité de l'objet de la psychologie. Ils reconnaissent implicitement les limites d'une approche analytique, et tendent vers une approche « intégrative ». De peu d'intérêt pratique pour le clinicien, au moins peuvent-ils lui rappeler la complexité de sa tâche, jouant ainsi un rôle « régulateur », et fournissant aussi un alibi théorique à leurs bricolages « cliniques ».

Car en contre-partie de cette expansion théorique, rien qui vienne soulager le praticien dans son quotidien. Nous attendons encore les nouveaux tests pratiques d'évaluation dont la fabrication aurait dû découler de ces superbes édifices théoriques, et qui aurait même permis de tester ces théories[685]. Cet échec à passer dans la pratique est sans doute lourd de signification. Alors que la psychologie « scientifique » a une aura sans égale, et au moment où les tests semblent retrouver une certaine faveur, les chercheurs en laboratoire sont peu productifs de tests. Ne travaillent-ils pas eux-mêmes dans leur laboratoire essentiellement à partir d'épreuves anciennes nées dans la pratique comme la Figure de Rey, les épreuves de mémoire du même, les cubes de Kohs ou le Passalong du Grace Arthur.

On peut penser que l'absence de renouvellement dans les instruments d'évaluation, résulte de la coupure déjà signalée entre les laboratoires de recherche et les praticiens. Comme le souligne cet excellent spécialiste des tests qu'est J. Grégoire, contrairement à ce que l'on observe en médecine, le chercheur en psychologie est rarement en contact avec le terrain clinique. Mais la coupure laboratoires de recherche/terrain n'explique pas tout. Pour J. Grégoire[686], les modèles sur lesquels sont construits les tests neuro-psychologiques sont instables, provisoires ou parcellaires. Ils étudient le plus souvent les fonctions cognitives de patients cérébro-lésés, et pas du tout ce qui

683 Nombreux articles, comme «A theory of constructive operateurs, a néo-piagetian model of conservation, and the problem of horizontal decalages", exposé en 1972 au congrés de l'association canadienne de psychologie. Une présentation claire par A. de Ribeaupierre dans «Un modèle néo-piagétien du développement : la théorie des opérateurs constructifs de Pascual-Léone", «*Cahiers de psychologie cognitive*", 3, 327-356.

684 Calculateur M, espace de traitement. Mais il prend également en compte le style cognitif, les facteurs sociaux, rien ne semble lui échapper.

685 Le péché majeur de la psychologie cognitive, peut-être plus attirée par le travail avec les ordinateurs que celui avec les hommes, est son amour immodéré des modèles et de la formalisation. Quelle distance entre la pauvreté des problèmes proposés dans les labos (on pense aux inusables Tours de Hanoï) et la sophistication des théories. Au moins la complexité du psychisme est-elle théoriquement reconnue.

686 « L 'évaluation psychologique : évolution des modèles et des méthodes », *Psychologie Française*, n°46-3, 2001, p.195-202.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

intéresserait tout particulièrement les psychologues de l'enfance, le développement des fonctions cognitives chez l'enfant normal. Il y a donc un écart considérable entre la sophistication de la production théorique et la banalité de la production pratique [687] . Le goût de la psychologie cognitive pour l'élémentaire, le rigoureux, le quantifiable, lui rend difficile le chemin vers le concret.

Vers le sujet. Le spécifique et le global.

Une remarque préalable : pour des raisons tenant à la clarté de l'exposé, bien que la clinique vise toujours un individu total, que les résultats à un test spécifique ne prennent complètement sens qu'une fois rapportés à sa personnalité et à son histoire, nous allons parler dans un premier temps de l'application de la méthode clinique à l'évaluation purement cognitive. Le champ du fonctionnement cognitif est celui qu'interroge le plus le psychologue scolaire pour des raisons aisées à comprendre. Il est aussi celui où l'évaluation est la plus standardisée. C'est pourquoi notre cheminement en direction du sujet, se construira en partant du champ cognitif, avant de s'étendre à l'ensemble de la personnalité.

Comme nous le disions en introduction, la clinique est prise dans une double tension. Elle essaie de rejoindre un sujet singulier, mais lorsqu'elle veut satisfaire aux exigences de la rigueur expérimentale, elle doit s'en approcher avec des méthodes d'investigations standardisées et étalonnées, normées pour un individu moyen. De manière complémentaire elle vise le sujet dans sa globalité ; mais là encore les méthodes satisfaisant aux rigueurs de la standardisation expérimentale retiennent la clinique à contre-sens : vers l'élémentaire et le spécifique. Il semble donc que la méthode clinique ne puisse satisfaire aux exigences scientifiques sans perdre l'essentiel de ce qui la fonde.

Pour nous, le psychologue doit dominer ses tests, il ne doit pas être dominé par eux. Pour ne pas être livré à l'arbitraire de l'intuition pure, il est amené à utiliser des instruments suffisamment objectifs, mais il doit garder assez de liberté avec eux, soit dans la conduite générale de l'examen, soit dans le choix et l'utilisation des tests, pour s'approcher de la personne singulière. Une approche clinique oblige donc à concilier rigueur et souplesse. Elle est donc toujours dans l'entre-deux : ni science ni intuition pure. C'est aussi cela que nous signifions quand nous qualifions cette démarche de « bricolage ». [688]

Comment même dans les approches les plus « objectives » sauver malgré tout les intérêts de la clinique ? On peut le faire de plusieurs façons, et à plusieurs degrés. Déjà en utilisant des épreuves standardisées certes, mais globales plutôt que spécifiques.

687 Prenons un test nouveau à prétention plus globalisante comme le K-ABC (jeune rival du WISC), affichant fortement son positionnement cognitif. Même s'il a son intérêt dans une utilisation clinique, on peut se demander si sa base de construction, l'opposition entre processus « séquentiels » et « simultanés », n'est pas un simple démarquage de l'opposition théorique cognitivisme/connexionnisme.

688 Il serait plus gratifiant de parler d'"art". Le mot d' » art », fait aussi bien comprendre la part nécessaire à accorder à la rigueur, et à l'invention. Mais le modèle du bricolage est sans doute bien plus prés des conditions réelles de l'exercice pratique de la psychologie. Etre un bon artisan est déjà beaucoup.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

C'est ainsi que A. Binet comme Wechsler défendaient leurs tests contre Spearman. Ils avaient de bonnes raisons pour cela.

Ce n'est pas par incapacité, manque de science ou de rigueur, mais après réflexion qu'Alfred Binet avait retenu pour son test de petites épreuves proches de la vie courante, et faisant appel aux fonctions supérieures les plus globales. On chercherait en vain disait-il l'intelligence dans des fonctions élémentaires comme la sensation ou l'attention [689] ; elle est déjà une fonction complexe. ***« Compréhension, invention, direction et censure, l'intelligence tient en ces quatre mots »*** explique-t-il [690] . R. Zazzo rapporte ainsi la réaction de Simon quand il lui présenta sa première rectification du Binet-Simon : ***« - Pourquoi cette rigueur, cet excès de rigueur ? Notre instrument n'en demande pas tant. Et la prétendue netteté de vos chiffres risque de brouiller les habitudes, l'intuition qu'une longue familiarité avec cet instrument nous a donnés"***. Cet accent mis sur le sens clinique plus que sur la mesure, était partagé par Binet qui réclamait ***« du tact, du doigté dans l'usage de son test***". ***« Ce n'est pas, dit-il, une machine qui donne notre poids imprimé sur un ticket comme une bascule de gare".*** [691]

C'est un fonctionnement global du sujet que le psychologue doit prendre en compte pour le comprendre vraiment, et qu'il évaluera mieux à travers des épreuves globales et composites, et au-delà, à travers l'ensemble des évènements de leur rencontre. Même s'il est utile pour lui de dépister tel déficit particulier très spécifique. Si les tests classiques, comme le Binet-Simon et ses dérivés ou le WISC, ont résisté au temps, c'est parce que leurs concepteurs ont été pragmatiques. Ils ont préféré tester d'emblée des réactions globales qu'ils savaient complexes, plutôt que de tenter d'atteindre des processus élémentaires, [692] qu'il aurait bien fallu ensuite recomposer. Binet ne procède pas à une analyse factorielle. Il va vers la personne avec une série d'épreuves dont beaucoup mobilisent sa personnalité entière. Pour mobiliser, comme dans la vie, un peu de toute la personne, il va mettre un peu de tout dans son test.

Les tests conçus au départ comme des tests généraux, essayant de toucher à tout, et d'impliquer différents aspects de la personnalité du sujet (genre tests hochepot) sont sans doute irremplaçables en clinique. Le premier moyen pour l'utilisateur de test de s'approcher de l'autre, sans le découper en secteurs, repose sur l'utilisation d'épreuves suffisamment globales, composites ou grossières, pour mobiliser dans des proportions non quantifiables mais certaines la personnalité du sujet dans tous ses aspects. Avec des épreuves globales on court moins le risque de laisser de coté un élément important. Ainsi faisaient les premiers psychologues. D'où le maintien de la faveur dont jouissent les bons vieux tests.

689 Nul doute qu'aujourd'hui il viserait la «vitesse de traitement".

690 p. 21 de R. Zazzo, M. Gilly, M. Verba-Rad, «*Nouvelle échelle métrique de l'intelligence*", Paris, Armand Colin, 1966.

691 Ibid, page 11.

692 Comme la vitesse de réaction, la vitesse de traitement, la mémoire de travail, ces processus élémentaires proposés comme des nouveautés par la psychologie cognitive.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Certains chercheurs ont essayé d'atteindre l'intelligence pure, de détecter une aptitude spécifique, comme Spearman avec son facteur G. Cette recherche est difficile [693] et un peu vaine. A vouloir isoler un facteur d'intelligence pure, à vouloir construire des épreuves aussi indépendante que possible du contexte social, on finit par détecter une intelligence adaptée aux tests, en oubliant que l'intelligence utile doit être adaptée au monde [694] . On a ainsi voulu gommer les facteurs culturels et sociaux comme s'ils ne faisait pas partie de l'intelligence. Certes lorsqu'on a affaire à des enfants en début d'acculturation les épreuves complexes, comme le Binet-Simon ou le WISC, perdent de leur validité. Il serait légitime, faute de disposer d'épreuves adaptées à leur milieu culturel original, de rechercher des épreuves décontextualisées. Mais celles-ci existe-t-elles vraiment ? C'est une illusion de penser que des épreuves de facteur G, sont indépendantes de tout facteur éducatif. Le plus souvent leur intérêt est simplement d'être non verbales. La recherche de la rigueur a là encore une de ses limites. De la même façon, quand on pense mesurer la mémoire, on mesure la mémoire et toujours autre chose. Plutôt donc que d'essayer d'évaluer de manière précise, tel facteur isolé de façon scientifique par de savantes analyses mathématiques, il est plus facile, si c'est bien le sujet concret que l'on veut rejoindre, d'utiliser des épreuves composites.

Introduire de l'interactivité

Les épreuves globales permettent d'approcher plus facilement de façon clinique le sujet. Nous venons de le voir à propos de l'examen du fonctionnement cognitif. Nous y reviendrons avec la clinique spécifique des tests projectifs, qui intègre de manière explicite les aspects affectifs de la personnalité. Mais nous voudrions parler d'une autre façon de conduire une approche clinique.

Il s'agit bien pour aller au plus près de la singularité du sujet de l'approcher avec assez de souplesse. Une façon de mettre du jeu dans la conduite de l'évaluation, une façon d'introduire de l'interaction, serait de s'adapter aux feed-back renvoyés par le sujet. Ceux qui veulent ne rien abandonner de la standardisation, se contenteront d'adapter la succession des tests aux réponses du sujet (Zazzo et l'examen progressif). D'autres comme A. Rey, se réserveront un deuxième temps clinique où ils reviendront dans un échange libre sur les réponses précédentes du sujet. Piaget lui privilégie l'interaction aux

693 Considérez un test dit de facteur G comme les Progressive Matrices pour enfants. Ce qu'elles mesurent est très différent selon l'âge du sujet. Pour les enfants les plus jeunes, une capacité de représentation spatiale ne faisant appel à aucune « opération » mentale.. Pour les plus âgés, qui peuvent aller plus loin dans le test, la découverte de la bonne solution réclamera de comprendre la règle de transformations des figures. On évalue bien là une opération, un « raisonnement », cependant il s'agit parfois d'opérations numériques et parfois d'opérations spatiales. Même quand on croit disposer d'une épreuve spécifique, on mesure un mélange..

694 M. Reuchlin dans un article qui a fait date (1973) rappelait cela à sa façon, mettant en valeur dans l'intelligence, à coté du raisonnement abstrait et formalisé, le rôle d'une fonction qu'il appelait «réalisatrice" que nous dirions pragmatique dans tous les sens du mot (pratique et prenant en compte le contexte). Un autre cognitiviste, J.F. Richard, nous rappelle que « les activités mentales sont faites de traitement non modulaires car devant intègrer des informations diverses de nature : des informations sur la situation, des connaissances relationnelles et procédurales, des informations sur la tâche et de ce fait très sensibles aux effets de contexte" (*Les activités mentales*, p. 9).

en vertu de la loi du droit d'auteur.

dépens de la standardisation. On a remarqué que, comme nous l'annoncions au début, tous ces psychologues ont privilégié le domaine cognitif. Il s'agit ici de nous centrer sur les interactions cognitives. Nous changerons plus loin de dimension en intégrant à cette dynamique les interactions affectives, inter-psychiques et intra-psychiques [695] . Cette progression dans la place donnée aux interactions dynamiques, va constituer la ligne directrice de ce chapitre.

Vers le sujet. L'approche clinique par dans la conduite de l'examen

Dans la partie précédente nous espérons avoir montré qu'une des façons d'aller vers le sujet était d'accepter de le rencontrer avec des épreuves composites et floues. Une clinique à la Binet dirions-nous. Après Binet les exigences de standardisation se sont faites plus fortes. Sensibles à l'air du temps, mais attentifs à la clinique, cliniciens eux-mêmes, certains de ses successeurs ont dû chercher un nouveau compromis. Ils l'ont fait en utilisant la durée de l'évaluation.

Une méthode d'investigation est opérationnellement clinique disions-nous dès lors qu'elle permet de suivre au plus près le fonctionnement psychique du sujet, de s'y adapter, de s'y accommoder pour utiliser le mot de Piaget. Une évaluation utilisant des épreuves standardisées peut ouvrir sur une pratique clinique dès lors qu'elle est conduite de façon à s'adapter au fur et à mesure, à se guider sur ce qu'elle découvre du sujet Pour satisfaire aux exigences de la clinique et se rapprocher du fonctionnement particulier du sujet, des psychologues aussi reconnus que A. Rey à Genève ou R. Zazzo à Paris ont mis l'accent sur le caractère progressif de l'évaluation psychologique. Son déroulement n'est pas fixé à l'avance, mais orienté par les précédentes réponses du sujet.

La psychologie clinique pour A. Rey c'est : ***« une méthode d'analyse qui a tout avantage à s'appuyer sur une testologie précise mais qui la domine par son but et sa procédure. Il s'agit de comprendre et d'expliquer l'état et le fonctionnement psychologiques d'un individu en réduisant progressivement ses particularités les plus évidentes à des phénomènes plus simples et à leurs causes décelables*** » [696] . Il préférait cependant parler d' ***« analyse expérimentale progressive*** », plutôt que de méthode clinique, trouvant cette expression trop connotée par la pathologie.

L'examen progressif

De René Zazzo, qui fut le vrai père de la psychologie scolaire en France, il faut d'abord

[695] Nous l'avons dit les épreuves du type Binet Simon, pour atteindre l'intelligence, multiplient les épreuves diverses qui mobilisent chacune, en proportion sans doute variable, différentes parties –fonctions, étages, selon les modèles- de la personnalité. Elles ne sont donc jamais purement « intellectuelles », cognitives. Certaines ont une valence projective très forte. Ainsi dans le Binet-Simon : les gravures à interpréter et les histoires à compléter. Binet et Simon avaient bien relevé la valeur toute particulière de la première : « Il existe bien peu d'épreuves qui soient aussi fécondes en renseignements (…). Nous le mettons au-dessus de tous les autres ; et s'il ne fallait en conserver qu'un, nous n'hésiterions pas à choisir celui-ci », cité par R. Zazzo, 1966, p. 126.

[696] «*L'examen clinique en psychologie*", page 24. Textes rassemblés dans «*Examen clinique en psychologie et techniques psychométriques*". Editions E.A.P., Issy-les Moulineaux, 1982.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

rappeler qu'à coté de ses fonctions de chercheur, il voulut toujours maintenir une activité de clinicien à Henri-Rouselle. Pour G. Mialaret, ***« Zazzo était l'exemple même du scientifique qui savait allier la rigueur de l'observation, la finesse de l'analyse et la perspicacité de l'interprétation. Pour lui, la question du qualitatif et du quantitatif ne se posait pas, puisque constamment on passait dialectiquement de l'une à l'autre*** » [697] . S. Ionescu rappelle [698] que la clinique selon Zazzo, impliquait quatre choses : un diagnostic progressif, l'association de la rigueur [699] et du sens clinique, un travail d'équipe, et le lien avec la recherche.

Le diagnostic selon R. Zazzo est progressif, quand le clinicien ***« avance pas à pas, sans programme fixé à l'avance*** », et en guidant le choix des tests successifs sur les réponses données par l'enfant C'est une méthode alternative à ***« l'utilisation d'une batterie d'épreuves préalablement établie »***, stratégie qui ***« semble présenter un maximum de rigueur mais c'est une rigueur sans grande souplesse*** ».(…)***» La rigueur n'est pas automatisme. Elle est intelligence, circonspection pour reprendre les termes employés par Binet lui-même »*** [700] . Pour S. Ionescu, c'est ainsi que Zazzo arrivait à conjuguer les deux qualités nécessaires au psychologue, la rigueur et la finesse [701] .

On trouve dans le manuel de la NEMI un exemple de ce type de progression diagnostique. C'est un mode opératoire très fréquemment rencontré en psychologie scolaire. Aussi le citons-nous largement :

« Ainsi nous voulons comprendre un échec scolaire. Nous commençons par appliquer notre test d'intelligence. Le résultat de ce test est le constat de base, et qu'il s'agit d'expliquer. Il est rare, nous l'avons déjà dit, que ce constat soit d'une interprétation univoque. L'analyse du constat permet cependant, comme nous en avons fait la démonstration, de privilégier une ou deux hypothèses. Il s'agit alors

[697] G. Mialaret «Quelques souvenirs personnels sur les débuts de la psychologie scolaire en France", «*Psychologie et Education*", n°41, Juin 2000, p. 17-26. Erès, Toulouse. On trouve ces lignes à la page 20. Il poursuit à la page suivante : «Et il n'oubliait pas que la fonction essentielle des psychologues scolaires n'était pas de transporter dans l'école le travail du laboratoire, mais d'étudier in vivo les problèmes de l'école. Il répétait que le psychologue scolaire n'avait pas de problèmes qui lui étaient propres mais que ses problèmes étaient ceux de l'école, des enfants et des enseignants".

[698] S. Ionescu : «René Zazzo et la psychologie clinique", *« Enfances"*, 2/96, n° spécial d'hommage à René Zazzo.

[699] Même pour Zazzo, il s'agit d'une rigueur relative. Quant à nous, nous avons suffisamment souligné les dangers de la science quand elle prétend régir les relations humaines pour que l'on comprenne que nous nous félicitions de cette indigence.

[700] 1966, «*Nouvelle échelle métrique de l'intelligence*", t. 1, p.184-185.

[701] C'est une clinique un peu sèche que celle dont la souplesse se limite au cheminement dans le graphe des tests. En réalité la démarche clinique de R. Zazzo va plus loin En conclusion de sa « Nouvelle échelle métrique de l'intelligence », il dit que : « Le diagnostic progressif par quoi nous allons du constat à l'interprétation est une démarche qui exige, elle aussi, beaucoup de rigueur. Mais la rigueur n'est pas automatisme. Elle est intelligence, circonspection, érudition pour reprendre les termes employés par Binet lui-même quand, dans les « *Idées Modernes sur les Enfants* », il décrivait pour la dernière fois la pratique des tests (p. 185, A. Colin, 1966).

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

d'éprouver ces hypothèses : par exemple la déficience constatée n'est pas attribuable, semble-t-il, à une véritable insuffisance intellectuelle mais à un trouble grave du caractère ou à un trouble du langage. Nous éprouvons par des moyens adéquats l'hypothèse « trouble du langage » qui nous paraît la plus probable. L'hypothèse est infirmée mais au cours de cette seconde phase de l'examen nous recueillons des informations, nous notons des signes qui précisent l'hypothèse « troubles du caractère ». Nous passons alors à la vérification de cette hypothèse avec telle épreuve, puis éventuellement avec telle autre. Petit à petit, grâce à diverses épreuves (tests, questionnaires, enquêtes) le champ des hypothèses se rétrécit jusqu'au moment où nous considérons que nous avons compris ou qu'il n'est pas possible d'aller plus loin dans la précision du diagnostic » [702] .

Chez R. Zazzo, comme chez A. Rey, nous avons trouvé la même tentative d'essayer de satisfaire à l'exigence clinique en conciliant rigueur et souplesse, la rigueur par le recours à des tests standardisés, la souplesse [703] dans la conduite de l'examen progressivement orienté vers la singularité du sujet. Ces pratiques ont légitimement le droit à s'affirmer comme « cliniques ». Cependant on doit remarquer qu'ici seul le psychologue est le « patron » responsable de cette modulation de l'examen. La souplesse chez Zazzo se limite au choix de l'épreuve suivante, et seul le psychologue sait qu'il s'agit d'une réponse à la production antérieure du sujet. Quant au sujet le sens de cette inter-action lui échappe le plus souvent.C'est le psychologue qui supervise l'observation et transporte le sujet ici et là en fonction de ses réactions, toujours dans l'objectif fixé. Il surplombe de manière neutre et détachée l'examen. [704] C'est ainsi que les tenants de l'objectivité psychométrique et des épreuves standardisées tentent de répondre aux exigences de la clinique. Avec ce type d'épreuves, c'est une façon de faire, et très utile, mais dont la profondeur est limitée.

Un deuxième temps pour la clinique.

Une autre façon de concilier rigueur et finesse est de faire un examen en deux temps. Un temps standardisé, et un deuxième temps pour une clinique plus interactive. C'est la sorte de compromis proposé par A. Rey. qui nous invitait à revenir après coup avec le sujet, dans un dialogue plus libre, sur tout ou partie de ses réponses aux épreuves standardisées. Il faisait ainsi suivre son ***« analyse expérimentale progressive »*** d'un temps « clinique » de dialogue lui permettant de mieux comprendre la démarche intellectuelle du sujet. Qu'une réponse soit juste ou erronée, elle peut avoir été obtenue par des cheminements multiples et donc une réponse à un test standardisé doit toujours

[702] Idem.

[703] Cette idée de maintenir le maximum de souplesse va nous apparaître de plus en plus comme une règle pratique capitale pour la conduite de l'évaluation psychologique, dès lors qu'on pense que le plus important dans le fonctionnement psychique c'est le mouvement.

[704] Une remarque sur le diagnostic progressif. Elle peut receler un piège. Il y a un plaisir narcissique à vérifier son diagnostic. Le risque c'est de plus attendre du sujet qui me fait face qu'il me surprenne, mais uniquement qu'il confirme ma prévision. Le risque est grand surtout chez les psychologues expérimentés, qui peuvent faire trop confiance à leur une bonne « vista ».

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

être considérée comme pouvant avoir plusieurs sens [705] . Le sujet peut avoir utilisé des stratégies de recherche différentes, indépendamment même des aspects interactionnels, de la mobilisation, sur lesquels on peut aussi revenir en les faisant varier. L'intéressant est de pouvoir réduire cette polyvalence. Durant le test donc, les consignes standardisés seront absolument respectées. Mais une fois le résultat engrangé, le psychologue peut répéter l'épreuve avec certaines modifications ou analyser avec le sujet comment il s'y est pris pour arriver au résultat. Il est par exemple presque toujours fructueux de revenir sur les épreuves d'arithmétique du W.I.S.C. III [706] . Dans une perspective moins cognitive et plus projective, il faut aussi interroger (hors notation toujours) certaines réponses surprenantes des épreuves de compréhension ou de vocabulaire. Ou même de l'arrangement d'images, pour lequel il est toujours utile de faire raconter l'histoire dans les cas d'erreurs.

Une parenthèse. Une même réponse chez différents sujets, ou chez le même sujet à des moments différents, peut avoir, disions-nous, de multiples significations, et résulter de cheminements variés. Disposer d'une grille d'analyse qui permette de passer en revue les causes susceptibles d'expliquer un échec, peut être très utile. D'où l'intérêt de conduire le temps de l'analyse avec en tête une grille du type de celle de Feuerstein [707] . Cette grille d'analyse constitue un aide-mémoire utile quant aux questions à se poser et aux éléments à prendre en compte dans l'évaluation d'une réponse. Nous l'utilisons souvent dans les analyses que nous effectuons avec les enseignants. On se demandera par exemple à quel moment l'erreur s'est produite, au moment de l'énoncé du problème (le sujet était-il inattentif, envahi par d'autres préoccupations, a-t-il compris les mots, quelle représentation mentale se fait-il du problème etc) ; pendant les opérations mentales (dispose-t-il des « transformateurs » nécessaires, schèmes opératoires, algorithmes, heuristiques, etc.) [708] ; ou bien est-ce seulement la restitution de la solution qui a péché (par timidité » ou relâchement brutal du contrôle).

Jusqu'à présent nous avons étudié comment des psychologues essayaient d'approcher la singularité du fonctionnement cognitif d'un sujet, tout en maintenant le

705 C'est l'interêt d'ouvrages comme ceux de J. Grégoire ou de S. Bourgès que d'ouvrir au clinicien des pistes de réflexion sur la pluralité de significations d'une réponse. Le premier analysant les facteurs intellectuels impliqués dans les différents subtests du W.I.S.C. La seconde ajoutant à l'analyse des facteurs cognitifs celle des facteurs affectifs. (J. Grégoire, «*L'évaluation clinique de l'intelligence de l'enfant*", Bruxelles, Mardaga, 2000 pour la dernière édition ; S. Bourgès «*Approche génétique et psychanalytique de l'enfant*", tome 1: «*Choix et interprétation des épreuves*", Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1998 pour la dernière édition).

706 A l'item 14 par exemple, le sujet a-t-il fait 8*3, ou 8+8+8, et comment alors a-t-il traité cette addition?

707 Lui-même s'inspirait d'A. Rey. Sur le P.E.I. et l'éducabilité cognitive en général, voir *« Education permanente. Apprendre peut-il s'apprendre"*, n° 88-89, 1987, Paris, et R. Debray *« Apprendre à penser"*, Paris Eshel, 1990.

708 Cette étape étant la plus mentalisée, celle où le sujet ne peut toujours s'appuyer sur des supports extérieurs (cahier brouillon par exemple), c'est à cette étape tout particulièrement que les parasitages intérieurs, l'envahissement par les affects où les émotions peuvent être les plus destructeurs.C'est le point de souligner l'aide que l'écrit fournit à la mentalisation. En permettant de fixer les données, les orientations de recherche, les résultats provisoires, l'écrit (langage ou dessin) libère de l'espace mental, donc l'élargit indirectement.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

principe de l'utilisation d'épreuves standardisées. On peut aller plus loin dans l'interactivité, l'ajustement réciproque des questions du psychologue et des réponses du sujet. De A. Rey à Piaget la filiation s'impose.

La clinique interactive de Piaget

« L'observation du fonctionnement opératoire dans le cadre de la résolution de problèmes ne nous apparaît pas seulement comme le moyen narratif pour reproduire l'historicité du travail intellectuel, mais bien comme l'une des approches les plus sûres pour compléter et renouveler les catégories analytiques, pour entrer dans les mécanismes eux-mêmes », disait P. Gréco [709] pour défendre la clinique piagétienne.

Si l'on veut que l'ajustement du dialogue cognitif soit suffisamment souple, non emprunté, il faut alors que cette souplesse joue non pas seulement lors du choix des tests, ni même dans un deuxième temps spécifique, mais au cours du test lui-même. C'est ainsi que J. Piaget essayait d'approcher avec bonheur le fonctionnement mental du sujet en tentant de suivre au plus près ses mouvements cognitifs. Il lui fallait des situations moins standardisées, suffisamment ouvertes, et des échanges plus interactifs, où le psychologue présente des objections, ouvre des pistes, fait des suggestions.

J. Piaget ne se contente pas d'un résultat : l'enfant sait/il ne sait pas. Il tente d'entrer dans les mécanismes eux-mêmes, il essaie de comprendre ce qu'il y a derrière cette réponse. Pour cela il questionne l'enfant, lui demande de justifier sa réponse, lui fait des suggestions, il le fait aussi manipuler. Sa méthode d'exploration critique lui a permis de moissonner un nombre exceptionnel de données sur le fonctionnement psychique de l'enfant. En voici deux exemples.

Un extrait de son dialogue avec Hub, 6 ans ½ « - Qu'est-ce qu'il fait le soleil quand tu te promènes ? - Il bouge. - Comment ? - Il va avec moi. - Pourquoi ? - Pour éclairer, pour qu'on voie clair. - Comment il va avec toi ? - Parce que je le regarde.- Qu'est-ce qui le fait avancer quand il va avec toi ? - Le vent. - Le vent sait où tu vas ? – Oui. (…) - Quand je me promène, où va le soleil ? - Il avance avec vous. (Nous montrons à Hub deux promeneurs allant en sens contraire) – Tu vois, si toi tu vas là-bas et moi ici, qu'est-ce qu'il fera, le soleil ? - Le soleil ira avec vous. - Pourquoi ? - Avec moi... - » [710] .

Autre échange, avec Arl, 5 ans : ***« Tu vois, dans ce pré (dessin représentant 20 coquelicots et 3 bleuets,), il y a beaucoup ou peu de fleurs ? - Beaucoup. - Comment elles sont? – Rouges et bleues. – Les rouges sont des coquelicots et les bleues des bleuets ? – Oui. – Je veux faire un très gros bouquet. Alors faut-il cueillir les fleurs ou les coquelicots ? – Les coquelicots. – Montre les coquelicots - (Montre juste.) –Montre les fleurs. – (Elle désigne d'un geste circulaire l'ensemble du dessin). Alors quel bouquet sera le plus gros, si je prends les fleurs ou les coquelicots ? – Les coquelicots. – Si je cueille les coquelicots, qu'est-ce qu'il***

[709] Article «Psychologie" de *l'Encyclopaedia Universalis*.

[710] J. Piaget « La représentation du monde chez l'enfant », p.183.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

restera ? – Les bleuets. – Et si je cueille les bleuets, qu'est-ce qui restera ? – Les coquelicots. - Et si je cueille les fleurs, qu'est-ce qui restera ? – (Réflexion) Rien du tout. – Alors quel bouquet sera le plus gros, celui des fleurs ou des coquelicots ? – Mais je t'ai déjà dit. – Réfléchis (on répète la question). – Le bouquet de coquelicot sera le plus gros. – Et celui des fleurs ? – Il sera pas la même chose. – Plus gros ou plus petit ? – Plus petit. – Pourquoi ? – Parce qu'on a fait un gros tas de coquelicots. »[711]

Chez J. Piaget, on voit le questionnement suivre et animer l'échange cognitif. L'échange est actif, même si lui aussi utilise un certain nombre de questions stéréotypées, et cette interaction active maintient le sujet dans l'espace cognitif, celui de la réflexion, des opérations mentales. Ce dialogue n'est pas neutre, il est même, c'est visible dans l'échange avec Arl une maïeutique. On perçoit les changements en voie de s'opérer dans la pensée de cette enfant.

Tous ceux qui ont découvert la méthode clinique piagétienne en ont été durablement marqués dans leur pratique. Grâce à cette rencontre ils ont compris ce que pouvait être une clinique du fonctionnement mental. Le témoignage d'une clinicienne comme Elsa Shmid-Kitsikis, qui a évolué ensuite vers la psychanalyse, est significatif. Elle explique qu'elle est restée fidèle à Piaget [712] , parce que « la méthode d'investigation piagétienne par ses caractéristiques relationnelles et psychodynamiques (…) offre des conditions d'exploration de choix si l'on parvient à échapper à une certaine schématisation de la méthode ».[713]

Le problème des apports de Piaget pour un praticien, c'est qu'il ramène tout au cognitif, et de fait à l'étroit domaine de la pensée physique et logico-mathématique (construction de l'espace, de la causalité, du nombre …). La dynamique même du fonctionnement mental est réduite par lui à cette seule auto-construction logique. D'où ses difficultés à expliquer ses dysfonctionnements autrement qu'en termes d'avance ou de retard sur cette unique ligne de développement. [714] C'est une limite pour le praticien. Citons encore E. Schmid-Kitsikis : « J. Piaget et ses collaborateurs ont offert un ensemble impressionnant de faits sur les activités cognitives dont la qualité et la finesse des observations ne sont plus à démontrer. Cependant leur intérêt constant pour la recherche des niveaux d'organisation les plus élaborés de la pensée logique a laissé dans l'ombre plusieurs aspects du fonctionnement mental.», p. 9.

711 On ne voit plus cette épreuve d'inclusion avec le regard de Piaget (Voir J. Bideaud «*Logique et bricolage chez l'enfant*", 1988), mais il s'agit juste ici pour nous de donner un exemple de cette approche nouvelle, dialogique et interactive, du fonctionnement intellectuel de l'enfant initiée par J. Piaget.

712 «*Théorie et clinique du fonctionnement mental*", p. 13.

713 Elle précise dans la même page « si l'on n'applique pas uniquement cette méthode sous sa forme la plus verbale et le plus intrusive (…) mais on exploite ses caractères d'adaptabilité ». D'autres au contraire ont voulu standardiser les épreuves piagétiennes, comme F. Longeot (voir notre article sur les dyharmonies cognitives).

714 Voir l'ouvrage de B. Inhelder sur «*Le diagnostic du raisonnement chez les débiles mentaux*", Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1943.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Piaget le savait, et c'est pourquoi il s'était félicité du développement d'une Ego-psychology, permettant d'espérer l'intégration prochaine de sa psychologie cognitive et de la psychologie psychanalytique enfin réunies au sein d'une psychologie générale. En un sens les travaux d' E. Schmid-Kitsikis sur la clinique du fonctionnement mental ont été une façon de de répondre à cette attente d'unification.

Le fonctionnement mental. Vers une dynamique globale

Arrêtons-nous un moment pour faire le point. Jusqu'à présent nous n'avons abordé la méthode clinique que dans son application à l'analyse cognitive pure. Mais nous savons que toute analyse particulière ne prend vraiment de sens que rapportée à la personnalité globale du sujet. La clinique doit être casuistique et holistique. Pour être complète l'analyse du fonctionnement mental doit donc prendre en compte la « personnalité affective » du sujet. L'évaluation complète du fonctionnement mental d'un sujet, ne peut être aboutie qu'avec l'intégration de la dynamique affective, c'est à dire l'appréciation des interactions affectives considérées tant du point de vue inter-subjectif (interactions entre les deux personnes, à divers niveaux, cognitif, émotionnel, fantasmatique) que du point de vue intra-subjectif (interactions primaire-secondaire, souplesse du moi).

Cette nécessité n'avait pas échappé aux psychologues mais ils ne disposaient pas toujours de grilles d'analyse théorique et pratique pour étayer leur réflexion. Nous parlerons d'abord de deux tentatives qui ont ouvert ce chemin, S. Bourgès et J. Guillaumin. Tous deux ont travaillé sur l'examen psychologique, mais chacun d'eux y a apporté une contribution spécifique.

Vers le sujet. S. Bourgès et l'intégration des aspects affectifs à l'analyse cognitive

L'apport propre de Simone Bourgès est d'avoir pointé certains des effets concrets de l'affectivité sur l'intelligence, fournissant par là-même des grilles d'analyse très utiles au praticien. Cependant elle ne s'intéresse pas tant aux aspects dynamiques –dynamisants ou paralysants – de l'inter-action entre le cognitif et l'affectif, qu'à leurs résultats. Elle s'est plus préoccupé du diagnostic que de l'interaction elle-même. D'une certaine façon, on pourrait dire qu'elle nous initie aux aspects projectifs des épreuves cognitives. Il existe des tests projectifs par vocation, qui visent en premier lieu à explorer l'affectivité, et dont nous examinerons tout à l'heure ce qu'ils ont apporté à la compréhension de la cognition, et au delà au fonctionnement mental dans son ensemble. Ce que S. Bourgès nous rappelle et nous aide à repérer c'est le rôle joué par les éléments affectifs et fantasmatiques dans les productions aux tests les plus intellectuels les plus neutres en apparence.

Dans la préface de son ouvrage le plus connu des praticiens, elle insiste sur les effets réductifs d'une approche segmentaire : ***« Trop souvent l'interprétation omet de considérer qu'en faisant jouer, apparemment, une variable unique ou un nombre réduit de variables, un bon nombre d'autres facteurs s'intriquent, interviennent, demandent également à être interprétés. Très schématiquement, on peut dire que***

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

tout test fait appel en des proportions variables à trois types de facteurs : les facteurs intellectuels, induits au minimum par la compréhension de la consigne et la coordination mentale entraînant la réponse ; les facteurs instrumentaux, induits par la participation plus ou moins importante du corps dans la réponse ; les facteurs affectifs, impliqués dans toute participation mentale ou physique induite par un stimulus dont l'impact varie en fonction de ce que, même apparemment neutre, il représente dans le monde imaginaire de l'enfant. »[715]

Ce qu'elle apporte de nouveau à la compréhension du fonctionnement intellectuel, la mise en cause des troubles instrumentaux étant ancienne, c'est la prise en compte de l'impact des manifestations affectives sur le fonctionnement cognitif. Cet impact se repère surtout à l'effet inattendu qu'il produit. C'est un résultat insolite qui fait soupçonner l'émergence de l'affectivité. Par exemple : une forte réussite aux épreuves les plus abstraites du W.I.S.C. [716] , comme les Similitudes ou les Cubes de Kohs ***« peut témoigner d'une recherche d'évitement de la réalité par intellectualisation, de type de psychotique s'il est confirmé par ailleurs, ou comme surinvestissement de la conceptualisation, de la logique, de type obsessionnel. Une chute peut indiquer une inhibition cristallisée sur la conceptualisation traduisant parfois une pseudo-débilité : le symptôme de débilisation signifie et évite à la fois le danger représenté par le fait de penser, comprendre, et la croissance intellectuelle.*** » p.91. Par contre une réussite surprenante au complètement d'images ***« manifeste la vigilance, la recherche de contrôle de la réalité dans ses détails*** » (p. 99), etc..

Un exemple simple : Géraud est un enfant intelligent et qui réussit bien à l'école mais que l'instituteur trouve tout de même un peu trop renfermé, et dont la mère vient me voir parce qu'il lui apparaît de plus en plus préoccupé par des choses sans importance. Déjà le profil de ses résultats au WISC nous en apprend beaucoup sur les particularités de son fonctionnement intellectuel. Les résultats sont très hétérogènes. En verbal, les épreuves d'information, d'arithmétique et de similitudes sont très significativement supérieures à la moyenne. Si l'épreuve de vocabulaire est moins bien réussie ce n'est pas du fait de manques lexicaux, mais de son exigence excessive de précision qui, quand elle ne le bloque pas, l'embarque parfois dans une recherche de plus en plus abstraite. Sa tension physique devient alors très perceptible. En performances les résultats sont très nettement inférieurs, tout particulièrement l'arrangement d'images et l'assemblage d'objets. Le complètement d'images est nettement supérieur à la moyenne. Ce type de profil fait soupçonner une obsessionnalisation défensive et rigide du fonctionnement intellectuel. Malgré ses bons résultats scolaires, ces limites à la mobilité psychique, (l'entretien est marqué par l'énoncé de banalités et un évitement éperdu de l'imaginaire) sont préoccupantes.

715 *« Approche génétique et psychanalytique de l'enfant"*, tome1 : *« Choix et interprétation des épreuves"*, page 11

716 S. Bourgès consacre de longues pages à l'analyse des facteurs intellectuels, instrumentaux et affectifs mobilisés dans la réussite, ou l'échec dans les différents tests du W.I.S.C. . Elle ne nous fournit pas les mêmes éléments de réflexion pour des tests de type Binet Simon, dont pourtant certaines épreuves mobilisent à l'évidence autant que des épreuves projectives les parties profondes de la personnalité. On aurait pu analyser avec profit les interprétations d'images selon leur «lisibilité", comme V. Shentoub analysait l'interprétation des images du T.A.T.. (Voir plus loin).

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Les épreuves d'intelligence qui proposent une grande variété de questions et de situations-problèmes, fournissent un terrain d'observation extrêmement vaste et dense des différents fonctionnements mentaux d'un enfant. L'interprétation « projective » des épreuves d'intelligence standards vient compléter utilement cette observation. Encore faut-il ne pas tomber dans l'excès inverse en ne les regardant plus qu'avec le regard du pathologiste et en n'y cherchant plus que les manifestations projectives. Les épreuves intellectuelles ne mobilisent pas qu'une pensée secondarisée certes. On le voit dans les fonctionnements repérés par S. Bourgès. Encore ne faut-il pas oublier ce que l'intelligence en elle-même apporte à la secondarisation de la pensée [717] . Un facteur important du développement de l'autonomie chez l'enfant vient justement de la place que cette pensée secondarisée occupe progressivement dans son fonctionnement mental. Ajoutons que quelle que soit l'autonomisation des processus les plus intellectuels, leur développement n'est pas moins soumise à différents aléas indépendants de tout conflit intra-subjectif.

Vers le sujet. Clinique et dynamique inter-psychique (J. Guillaumin)

Mais une clinique globale ne peut s'arrêter au repérage des mouvements intra-psychiques du sujet. L'intervention du psychologue ne peut être neutre. Une clinique vraie doit être attentive à une autre dynamique inhérente à la situation d'investigation psychologique, celle sur laquelle J. Guillaumin [718] , un des premiers, attira l'attention, la dynamique inter-psychique, mobilisée par les mouvements transférentiels -entre autres-, se produisant au long de l'intervention.

J. Guillaumin est, à notre connaissance, le premier psychologue français à avoir consacré un ouvrage entier à « La dynamique de l'examen psychologique », dans lequel il en éclairait les aspects interactifs essentiellement à partir d'apports issus de la psychanalyse et de la psychosociologie. Dans sa préface, Didier Anzieu, saluait cette rencontre d'un, comme lui, psychologue et psychanalyste, soulignant comment ces deux formations loin de s'exclure, se complétaient. Sans doute, les situations sont-elles différentes : ***« il (J. Guillaumin) marque la différence entre cette situation au long cours qu'est une cure psychanalytique, et la brève et intense rencontre en face-à-face que constitue un entretien clinique complété par des tests de performance et de personnalité »***.

D. Anzieu soulignait alors la difficulté de la position du psychologue qui doit tenir le cap entre les deux écueils « qui menacent son périple », celui d' » une technique marginale et rejetante », et celui d'une ***« recherche fusionnelle protéiforme et floue »***. Mais il relevait aussitôt l'intérêt de cette position, cette ***« tension dialectique entre la compréhension sympathique et la formulation rationnelle»*** [719] dont le livre de J. Guillaumin, disait-il, fournit la démonstration minutieuse. Pour peu que le psychologue

[717] De même qu'on ne doit pas interpréter la pensée projective comme régie uniquement par le processus primaire. Ce que nous essayons sans cesse de démontrer c'est que c'est dans les interfaces que la vie psychique s'anime, que naissent les nouveautés.

[718] *« La dynamique de l'examen psychologique"*. Paris, PUF, 1965, 2ème édition Dunod 1977.

[719] «Faire pénétrer l'objectivité dans l'intersubjectivité", formule-t-il ailleurs.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

veuille s'écarter d'une routine machinale, l'examen psychologique devient alors une tâche difficile certes mais incomparablement féconde, dont D. Anzieu trace ainsi les objectifs : ***« Tache difficile mais féconde que d'établir le bilan psychologique d'une personne à un moment donné, bilan de ses ressources intérieures, de ses zones vulnérables, de ses lignes d'évolution ou de régression, de ses équilibres habituels, de ses possibilités de riposte aux situations inhabituelles, de ses risques d'effondrement, des types de partenaires qui lui sont nécessaires, stimulants, indifférents ou nocifs »***.

L'objectif de Jean Guillaumin dans son livre est d'enrichir et d'éclairer la clinique de l'examen psychologique, en allant, au-delà de l'interaction purement cognitive, [720] vers la prise en compte de la dynamique inter-subjective affective qui vient s'y tisser. Quand J. Guillaumin parle de dynamique, c'est en effet de « psycho-dynamique » qu'il s'agit, au sens de la conception freudienne du psychisme, mettant l'accent sur des mouvements, des pulsions, des oppositions, des conflits, de forces inconscientes [721] . Examinant, dans sa première partie l'approche objective de l'examen psychologique, Jean Guillaumin relève combien Alfred Binet lui-même était attentif aux effets de la relation sur les réponses au test. [722] et regrette que le succès même de ce test ait conduit tant d'utilisateurs à négliger ses analyses et la prudence qu'elles imposaient. Jean Guillaumin passe ensuite en revue les différents modèles de l'interaction, afin d'en tirer des éléments lui permettant d'éclairer la dynamique de l'examen psychologique. D'abord la psychanalyse et ce qu'elle nous a appris sur les mouvements de transfert et de contre-transfert et J. Guillaumin se demande si ces effets proviennent du cadre si particulier et différent du face-à-face dans l'examen psychologique. Ensuite la psychosociologie américaine et ses découvertes quant à l'influence des observateurs sur les groupes observés. Enfin les recherches évaluant les effets des caractéristiques de l'examinateur (sexe, personnalité) ou du contexte (judiciaire, médical) sur les résultats aux tests. Après quoi J. Guillaumin applique ces analyses à la situation d'examen psychologique, les caractéristiques spécifiques qu'y prend le transfert du fait de la dépendance du sujet soumis aux consignes et au regard voyeuriste du psychologue [723] , le jeu des mécanismes de défense ou de dégagement, l'évolution de la relation en fonction des différents moments : le contact, le test, la rupture.

[720] Celle qu'ont su utiliser A. Rey ou J. Piaget.

[721] «Dynamique : Qualifie un point de vue qui envisage les phénomènes psychiques comme résultatant du conflit et de la composition de forces exerçant une certaine poussée, celles-ci étant en dernier ressort d'origine pulsionnelle », Laplanche et Pontalis, «*Vocabulaire de la psychanalyse* », p. 123. Cela dit l'approche psychodynamique est ancienne. H. Ellenberger fait commencer son « *Histoire de la psychiatrie dynamique* »,(«*The Discovery of the unconscious*") en 1775 par le conflit entre Mesmer et l'exorciste Gassner.

[722] Binet avait étudié la suggestibilité. Ellenberger, le cite plusieurs fois à propos de la suggestibilité (p. 122 par exemple) et des doubles personnalités (page 124). Binet avait esquissé une théorie de l'hystérie comme état permanent de dédoublement de la personnalité, que Janet développera. En 1904, lors de la visite de Janet aux Etats-Unis, Morton Price rappelant les noms définitivement associés à l'étude de l'automatisme subconscient, citait Binet et Janet pour la France, Breuer et Freud pour l'Allemagne.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Tout praticien devrait régulièrement relire ces pages à titre de piqûre de rappel contre les illusions de la neutralité. [724]

Vers le sujet. Pour une clinique globale : l'approche projective

L'évocation ici des tests projectifs ne surprendra pas les psychologues pour qui la « clinique » se confond avec le diagnostic psychopathologique. Ce n'est évidemment pas en ce sens que nous entendons la clinique, ni l'utilisation des épreuves projectives. Nous avons caractérisé la clinique comme approche de la personnalité globale et dynamique. C'est dans cet objectif que nous recourons aux épreuves projectives [725] . Si l'on veut faire jouer le fonctionnement psychique d'un sujet singulier dans sa globalité, cognitif et affectif mêlés et interagissant, alors il est naturel de se tourner vers des épreuves de ce type. Elles sont « cliniques » en ce qu'elles mobilisent le sujet dans sa globalité ; elles sont « cliniques » aussi en ce qu'elles proposent des situations suffisamment floues pour ouvrir un espace à la créativité psychique du sujet. [726]

Dès le début de leur histoire ces caractères ont été relevés. L.K. Frank, le premier auteur à avoir parlé de méthodes « projectives » [727] , soulignait en effet qu'elles s'adressent à une personnalité globale, et selon un point de vue dynamique. ***« La personnalité processus dynamique, est l'activité continuelle de l'individu engagé dans la création, le maintien et la défense du monde privé dans lequel il vit »*** [728] . En quelques lignes sont mentionnés les deux aspects essentiels d'une conception dynamique du psychisme, le jeu défensif et le rapport de la dynamique à la création.

[723] J. Guillaumin met en avant les aspects sado-masochiques de la relation d'examen. Mais cette relation peut prendre une autre signification où la dépendance est ressentie positivement, acceptée comme maternante.

[724] C'est un avertissement qu'il convient de rappeler même aux praticiens des épreuves projectives qui devraient pourtant être particulièrement prévenus. Sur ce point voir R. Shafer. Son livre « *Psychoanalytic Interprétation in Rorschach Testing Theory and application* », Grune and Sratton, New York, 1954, comporte un chapitre consacré à la « Dynamique interpersonnelle dans la situation de test ». Ce chapitre a fait l'objet d'une présentation détaillée dans un article de M. Wernert et R. Durand de Bousingen : « La dynamique des relations interpersonnelles au cours de la passation d'un test projectif » du « *Bulletin de Psychologie* » consacré à la « Psychologie projective » (N° 225 – XVII – 2-7 du 30 novembre 1963) par, p.84-90.)

[725] De la même façon que c'est pour nous une erreur de réduire la clinique à la psychopathologie et à la psychothérapie, de même, pour nous, il n'y a aucune raison de limiter l'utilisation de la situation projective, et donc des épreuves projectives, à la seule activité de diagnostic psychopathologique.

[726] Nous les disons «floues", alors que tant la passation que la correction sont très standardisées. Nous trouvons personnellement cette standardisation excessive au détriment parfois d'une saisie plus «compréhensive".

[727] Dans un article de 1939 et à partir de l'examen de trois épreuves : l'association de mots, le Rorschach et le T.A.T. En 1948, il publiera son livre «*Projective Methodes*".

[728] Cité d'après R. Mucchielli « La notion de projection » in « *Bulletin de psychologie* » 225, XVII, 2-7, p.67-72. Sur L.K. Franck voir égalemant D. Anzieu, dans son manuel sur les méthodes projectives (1961, 1983).

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Mais dès lors que l'on ambitionne une clinique globale, on se heurte au problème de la standardisation. Les épreuves psychométriques – et d'autant plus qu'elles sont plus métriques, ie standardisées – sont atomistiques, mesurant différents facteurs selon des échelles quantitatives. Les tests projectifs qui visent une personnalité dans son ensemble, ne testent pas des variables séparées [729] . La personnalité globale n'est pas une simple somme de variables. [730] Ses différents éléments interagissent. L'objet de la clinique projective est donc un objet « complexe » mais unifié par sa « dynamique intégrative ».

De ce fait la standardisation des épreuves projectives se heurte aux plus grandes difficultés. Mais il y a un si grand bénéfice pour la compréhension du sujet à cerner cette dynamique qu'il vaut bien quelque sacrifice. Ce qui apparaît comme un défaut sur le plan des exigences « scientifiques », a d'un autre côté l'intérêt de nous obliger à faire appel à notre finesse intuitive, à notre sens psychologique naturel. Entendons-nous, il n'y a pas un antagonisme absolu entre échelles standardisées, et épreuves projectives « floues », ni entre les fonctionnements psychologiques qu'elles mobilisent chez le psychologue, dans un cas la rigueur, dans l'autre la finesse. Même l'utilisation d'échelles standardisées n'interdit pas la mobilisation chez le psychologue de son empathie, de sa sensibilité aux résonances qui naissent dans cet espace d'entre-deux dont nous parlions. Mais si les échelles standardisées ne l'interdisent pas, elles ne sollicitent pas non plus cette empathie, d'où un plus grand danger pour le psychologue de se maintenir avec elles dans un fonctionnement opératoire, soit pour se défendre, pour éviter d'être touché affectivement, soit par simple facilité, par « économie » ou fatigue. Dans les épreuves projectives un tel fonctionnement opératoire est plus difficile, moins naturel, même s'il n'est pas impossible (On peut là aussi s'en tenir à des calculs savants de pourcentages pour ne pas mobiliser ce fonctionnement intermédiaire, cet accompagnement « rêveur » que le matériel sollicite non seulement chez le sujet, mais aussi chez le psychologue). [731]

« Les tests projectifs renseignent sur l'intégration psychologique, c'est-à-dire sur les diverses qualités du moi : sa capacité de contrôler les affects, son pouvoir d'attention et de concentration, ses dispositions pour les tâches intellectuelles, son souci de rigueur et de logique, son sens de la réalité, la richesse de son expérience acquise (…) ils inventorient les zones de force et de faiblesse en ce qui concerne le contrôle du moi aux

729 Comme nous l'avons déjà dit, même le test le plus épuré, peut mobiliser des réactions affectives les plus inattendues. L. K. Franck disait déjà que tout peut être utilisé comme test projectif. D'où l'intérêt du repérage des mouvements projectifs dans les épreuves cognitives par destination. Cependant les mécanismes projectifs ne sont pas également provoqués dans telle épreuve cognitive ou dans le Rorschach. Les épreuves cognitives sont faites pour neutraliser des mouvements affectifs.(Nous avons cependant déjà souligné la valence projective très forte de deux épreuves du Binet-Simon : les gravures à interpréter et les histoires à compléter).

730 La réduction d'une personne singulière ne butte pas seulement sur l'obstacle de la « complexité », mais éveille une résistance éthique. En ce sens il est salutaire qu'il y ait toujours un reste qui échappe à l'explication.

731 D. Anzieu qualifiait (1961, 1987, p. 18) le test projectif de « processus psychanalytique bref », c'est dire qu'il mobilise chez les deux partenaires des processus transférentiels et contre-transférentiels, et c'est signifier qu'il les attire vers cet espace intermédiaire, dans ce monde d'entre-deux où une rencontre est possible. Pour vérifier la capacité du sujet à fonctionner « transitionnellement».

en vertu de la loi du droit d'auteur.

prises avec les pulsions et avec les affects et les représentations psychiques issues de ces pulsions. Ils permettent d'apprécier la « perméabilité » de la conscience (M. Klein), c'est-à-dire sa plus ou moins grande disponibilité (ou fermeture) envers les processus psychiques susceptibles de l'envahir » Anzieu-Chabert, 1987, p. 321-322. [732]

A l'inverse des épreuves standardisées, les méthodes projectives proposent donc des situations ambiguës permettant une grande diversité de réponses. C'est cette ambiguïté même, ce flou, ce jeu, qui ouvre à la mobilisation des différents niveaux de la personnalité, et patticulièrement à une clinique de la transitionnalité, des mouvements et des passages. Si la clinique projective comme tous les tests vise le Moi, elle s'adresse plus spécifiquement au Moi passeur, au Moi médiateur et intégrateur qui lie [733] pulsions et réalité, primaire et secondaire [734] .

La clinique projective ne s'est pas comprise elle-même tout de suite comme telle. Les épreuves projectives ont d'abord été considérées comme simple jeux d'imagination [735] , à une époque où l'imagination était dévalorisée. Depuis, grâce à Winnicott surtout, son pouvoir créatif a été revalorisé [736] . Le test projectif permet de juger de l'aptitude du sujet à fonctionner dans une aire transitionnelle [737] . Autrement dit sur sa capacité à bouger psychiquement, à jouer entre réel et imaginaire, entre l'objectif et le subjectif, entre le socialisé et l'intime.

[732] On peut citer aussi Boekholt (1993) : « Les épreuves thématiques apportent un éclairage sur la différenciation topique du psychisme et sur le degré de perméabilité entre les instances. Il s'agit en effet d'apprécier le degré de compromis préconscient réalisé entre les motions inconscientes dictées par le fantasme et les exigences du système perception-conscience. En d'autres termes, le clinicien essaie d'évaluer la balance entre les processus-primaires et les processus secondaires nécessaires à le création thématique », p.21. Ce qu'elle dit des épreuves thématiques s'applique à notre avis à toute épreuve projective. Pour notre part le Rorschach nous a toujours paru beaucoup plus utilisable dans la clinique des enfants de niveau pré-élémentaire et élémentaire.

[733] Le lien est un processus dynamique, c'est pourquoi nous insistons sur les mouvements. Pour l'exprimer simplement c'est dans l'aller-retour (régression progression) que se construisent les liens intra psychiques.

[734] L'école parisienne des méthodes projectives qui a des liens avec l'école psychosomatique - l'IPSO-, insiste à sa suite sur la perméabilité du Préconscient. (Parmi ces psychologues passeurs un psychologue scolaire ne peut manquer d'évoquer R. Debray, responsable de la formation des psychologues scolaires à Paris, qui sur le sujet qui nous concerne ici avait notamment publié une grille de dépouillement du TAT pour les enfants).

[735] Par exemple, la Kleksographie dont s'inspira Rorschach était d'abord un jeu de société.

[736] Sur les rapports imagination créatrice-projection, nous ne pouvons manquer de citer ici Léonard de Vinci, *Carnets*, II, p.247 : « Façon de stimuler et d'éveiller l'intellect pour des inventions diverses. Si tu regardes des murs barbouillés de taches ou faits de pierres d'espèces différentes, et qu'il te faille imaginer quelques scènes, tu y verras des paysages variés, des montagnes, fleuves, rochers, arbres, plaines, grandes vallées et divers groupes de collines. Tu y découvrira aussi des combats et figures d'un mouvement rapide, d'étranges airs de visage, et des costumes exotiques et une infinité de choses que tu pourras ramener à des formes distinctes et bien conçues." Paris, Gallimard, 1942.

[737] On peut voir le matériel du test projectif comme un objet transitionnel à la fois externe et interne, entre perception et imagination.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Ainsi c'est la souplesse et la perméabilité du moi que les épreuves projectives permettent d'évaluer. Puisque le test projectif est « focalisé sur le moi dont il fournit une bonne estimation », puisqu'il est même ***« particulièrement précieux lorsqu'il s'agit de resituer tel processus secondaire, notamment l'intelligence, dans la dynamique d'ensemble du système du moi »*** [738] , on comprend qu'il intéresse particulièrement les psychologues plus concernés par le Moi, son fonctionnement et son développement, que par l'inconscient, et au premier rang d'entre eux les psychologues scolaires. Tout ce que vient d'énumérer Anzieu quant à ce que mobilise le test projectif, et ce qu'il permet donc d'évaluer : la capacité du moi à contrôler les affects, son pouvoir d'attention, son sens de la réalité, mais aussi sa perméabilité, ce lien de la secondarisation avec l'ensemble de la dynamique psychique, tout cela est l'objet même de la clinique scolaire. [739] L'examen psychologique permet donc d'évaluer l'investissement des différentes fonctions d'adaptation, la maturité ou les déficiences des fonctions psychologiques qui permettent au moi de s'adapter à la réalité, mais surtout il doit chercher à évaluer la souplesse de leurs opérations.

C'est justement à ce type d'évaluation que V. Shentoub proposait de faire servir un test projectif comme le T.A.T., série de gravures à partir desquelles le sujet doit inventer une histoire. Grâce à la grille d'analyse proposée par V. Shentoub, on peut mettre au jour, à travers la qualité des histoires produites, la valeur de leur script et les résonances affectives qu'elles entraînent, la plus ou moins grande souplesse du fonctionnement mental. La « lisibilité » des histoires, permet ainsi d'évaluer l'autonomie du moi, non dans sa capacité à refouler de manière rigide, mais dans son génie à intégrer de manière dynamique l'ensemble de la personnalité. [740] Cette capacité intégrative, qui repose sur une perméabilité contrôlée aux mouvements psychiques, peut être aussi mise en évidence par l'utilisation du Rorschach. Avec ce plus, qu'il permet de d'évaluer la tenue du fonctionnement mental face à une situation potentiellement anxiogène.

On voit bien qu'ainsi, en dehors même de tout questionnement d'orientation plutôt psychopathologique, ce type d'épreuve [741] présente l'intérêt de pouvoir faire apparaître certains aspects de l'intelligence peu mis en évidence par les tests classiques d'intelligence et de raisonnement, la créativité du sujet.

C'est son institutrice qui m'a demandé d'évaluer les capacités intellectuelles de Nina qu'elle juge « limitées". Dans son CE 2, cette enfant de dix ans déjà, n'arrive pas à rattraper son retard, malgré ses efforts et les mesures prises au sein de la

738 Anzieu, 1961, p.340 de l'édition de 1987.

739 Ajoutons que l'utilisation des épreuves projectives est d'autant plus utile avec les enfants qu'elles fournissent un étayage nécessaire à l'expression de son fonctionnement psychique. L'enfant n'a souvent rien à dire et si l'on veut observer sa dynamique psychique, il faut introduire des objets médiateurs : épreuves projectives, dessins, jouets, histoires construites en commun.

740 Elle témoigne de la perméabilité du moi, donc de sa capacité d'intégration et de représentation de l'ensemble de la personnalité « Une « bonne » lisibilité témoigne d'une secondarisation effective sous-tendue par un travail de liaison opérant entre représentations et affects, ce qui suppose un jeu des instances à la fois souple et élaboré » Anzieu-Chabert, p. 170.

741 Ou de situation. On peut installer une «situation projective" sans recourir à l'utilisation de matériel spécialisé.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

classe, pour soutenir ses apprentissages. Au point que l'institutrice en vient à se demander si elle ne serait pas mieux à sa place dans la classe de perfectionnement de l'école. C'est une enfant qu'elle trouve particulièrement « fermée", même si parfois, dans des contextes s'écartant du scolaire, lors de visites à l'extérieur, Nina la surprend par des intuitions assez fines sur les relations entre certains camarades. Ses parents sont tous deux portugais, et paraissent supporter assez mal leur expatriation. La mère de Nina est anxieuse et hyperprotectrice à l'égard de sa fille. Son mari lui en fait le reproche. Elle reconnaît qu'il a sans doute raison, mais ne peut s'en empêcher. Nina a rencontré des difficultés dans l'apprentissage de la lecture. À cette époque, ses parents travaillaient tard en soirée et elle était gardée le plus souvent à la sortie de l'école par les grands-parents maternels qui parlaient tous les deux très mal le français et ne s'occupaient pas du travail scolaire. Ils décrivent leur fille comme une enfant douce et serviable, très sensible, pleurant parfois sans vouloir expliquer pourquoi. Elle est sujette à des maux de ventre et à des céphalées probablement en rapport avec ses soucis scolaire. Elle suit attentivement à la télé les événements de la guerre du Golfe, et les parents me demandent s'ils ne devraient pas la tenir à l'écart. Sur sa petite enfance, sa mère se souvient que l'alimentation au sein est devenue difficile du jour où, fatiguée, elle avait fait sauter une tétée. Ces difficultés ont disparu en partie avec l'alimentation au biberon, mais Nina est toujours restée une petite mangeuse. Notre échange se passe bien, et ils attendent beaucoup de mon intervention pour trouver la bonne façon d'aider leur enfant qu'ils sentent malheureuse. Lors de notre première rencontre, Nina se montre extrêmement mal à l'aise. J'ai devant moi une enfant malingre qui évite mon regard et parle de façon inaudible, au point que je décide de limiter ce premier examen à la passation de quelques épreuves scolaires faciles pour elle. Je segmenterai ainsi mon évaluation en quatre parties. Peu à peu et progressivement son inhibition se lèvera et je surprendrai même des accrochages furtifs du regard, plus rapides dans mon bureau, plus insistants quand je la croise dans la cour de l'école. Elle ne sera jamais vraiment détendue au long de nos rencontres successives, mais elle améliorera progressivement ses performances. Plus une complicité s'installera, plus Nina deviendra intelligente, même si les chiffres ne le montreront pas toujours. Durant ces quatre rencontres j'ai varié au maximum les instruments proposés, depuis les plus scolaires d'apparence jusqu'à des petits jeux de réflexion ludiques. Il s'agissait pour moi de juger de ses potentialités psychiques et d'évaluer sa capacité à retrouver une mobilité et un plaisir de penser en fonction du contexte. Au test d'intelligence, le WISC-R, passé lors des deuxième et troisième jours, le niveau limite qu'elle obtient (QI de 78) semble confirmer le jugement de l'institutrice. Mais son rendement est visiblement très abaissé par un comportement « catastrophique » - au sens de Goldstein-, de total affolement, entraînant tantôt un blocage idéatif quasi stuporeux, comme dans l'épreuve d'arithmétique, tantôt une activité précipitée et de plus en plus désorganisée, comme en assemblage d'objets, où ses scores s'effondrent d'un puzzle à l'autre (6, puis 3, 2, 1). Dans les épreuves verbales elle est pénalisée par un handicap linguistique et culturel, compensé par des intérêts en secteur : elle ne peut définir certains mots courants, mais connaît des mots rares probablement appris en classe. L'échelle de pensée logique (E.P.L. [742] ***) proposée le dernier jour fait***

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

mieux apparaître ses capacités opératoires dès lors qu'elle a pris confiance et qu'elle se sent « accompagnée dans son réflexion. Ses résultats y sont dysharmoniques, mais l'utilisation du dialogue piagétien lui permet de faire preuve de suffisamment de mobilité intellectuelle, l'aide à développer sa pensée, et lui permet de dépasser ses hésitations vers une argumentation de niveau opératoire. Elle se situe au stade pré-formel, soit une belle avance par rapport au niveau intellectuel fixé par le WISC-R.. Elle maîtrise les conservations, peut réaliser après suggestion la totalité des permutations de quatre objets. Par contre elle échoue à la comparaison des proportions probablement pour des raisons de faiblesse en mathématiques [743] . J'ai proposé à Nina les planches du Rorschach. La réactivité de Nina devant certaines planches est très forte ; ses manifestations physiques d'anxiété et d'émotivité sont importantes. Elle essaie de se défendre par la restrictivité de son discours et les précautions verbales : « on dirait », « peut-être », mais parfois le retentissement est trop grand et la paralyse, d'où les latences importantes et les refus. Malgré cela elle arrive à élaborer un fonctionnement suffisamment intellectualisé ; la réactivité émotionnelle évidente à travers le comportement ne barre pas autant la mentalisation qu'on aurait pu le croire, mais interdit plutôt qu'elle soit exprimée. L'implication dans la relation a une composante libidinale évidente ; visiblement Nina fait un gros effort pour donner de bonnes réponses dont en même temps elle perçoit confusément la tonalité sexuelle et donc peut-être séductrice [744] . Au niveau de l'élaboration mentale profonde, la qualité des réponses Gz [745] et K est très révélatrice d'un riche espace intérieur et de possibilités créatrices. La possibilité d'un laisser-aller imaginaire et fantasmatique permet de voir que le refoulement n'est pas toujours rigide et opaque comme on aurait pu le croire. Cependant la mise à l'écart, l'isolation des affects qui se traduit dans le protocole par l'absence des déterminants C, E ou kob, n'est pas toujours réalisable et Nina n'a alors plus d'autre recours qu'un refus phobique désespéré. La présence au premier plan des éléments libidinaux est trahie par la réactivité se manifestant soit par un

[742] Nous utilisons cette épreuve non dans l'objectif de mesurer grace à elle une quelconque vraie capacité de «raisonnement" du sujet" (nous avons critiqué ailleurs la notion de dysharmonie cognitive pensée à partir d'une différenciation entre intelligence et raisonnement. Voir notre article de 1994 : «Des dysharmonies cognitives pathologiques"), mais pour les situations différentes et inter-actives que ce matériel permet de proposer.

[743] On sait que contrairement à ce que pensait Piaget les acquisitions opératoires dépendent aussi des apprentissages scolaires.

[744] Cet examen assez approfondi du protocole que nous entamons ici n'est pas absolument nécessaire à l'analyse et à l'appréciation du fonctionnement intellectuel dans ses mouvements tel que nous nous en fixons l'objectif en clinique scolaire «ordinaire". Il n'est nécessaire qu'à l'établissement d'un diagnostic psychopathologique. C'est pourquoi certains pensent que les épreuves projectives n'ont leur place qu'en pédo-psychiatrie. Il n'en reste pas moins que, hors recherche d'un diagnostic précis et étayé, l'utilisation de ces épreuves même exploitées sommairement, fournit trés rapidement une vue sur le fonctionnement intra et inter psychique, sa mobilité ou sa rigidité.

[745] Depuis très longtemps les psychologues avaient repéré l'importance des G combinés (Gz) comme évaluation de la capacité d'élaboration intellectuelle du sujet. La capacité de relier des éléments éloignés a en effet toujours été considérée comme un des aspects de l'intelligence.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

refus, soit par une chute de la qualité des réponses aux planches sexuelles comme la IV et la VI. À cette dernière le refus de voir conduit Nina à cacher l'image obscène avec la main lors de l'enquête des limites. Il renvoie probablement à l'angoisse de castration, et d'autres éléments comme l'évitement des face-à-face homme-femme montre que la différence des sexes est reconnue. On est ainsi conduit à penser que la personnalité de Nina est organisée sur un modèle névrotique dominant. D'une organisation névrotique sont caractéristiques les mécanismes de défense typiques phobo-obsessionnels. On retrouve dans ce protocole plusieurs des traits obsessionnels de la liste dressée par R. Schafer, mais sans références à l'analité et plutôt de type oedipien, ce qui est positif [746] . Dans les éléments phobiques, on peut relever la lenteur et les refus, mais également le surgissement de contenus archaïques comme araignées, loup et monstre, desquels on peut rapprocher un contenu à caractère persécutif comme les « yeux » de la pl. IX. Si ce dernier type de contenu est probablement surdéterminé par la situation d'examen qui la place sous le regard peut-être un peu trop aigu du psychologue, l'ensemble des traits rapportés renvoie sans doute à une problématique plus ancienne persistant sous la problématique névrotique [747] (Si l'on se souvient de ses difficultés alimentaires, on pourrait peut-être lier la phobie à l'angoisse double d'être persécutée par le sein et/ou de l'avoir détruit). Ainsi s'expliquerait également la fragilité narcissique, source d'un sentiment d'incapacité teinté de dépression.

Nina a été adressée en psychothérapie, non en classe de perfectionnement. L'institutrice a bien compris qu'il s'agissait plutôt d'inhibition, susceptible de répondre favorablement à un étayage et n'a plus parlé d'orientation. Nina après quelques mois a bénéficié d'un projet pédagogique adapté, aménageant des situations protégées où elle pourra exprimer sa créativité. Le psychologue scolaire ici a joué le rôle du passeur, garant du maintien de la circulation de pensée entre les différents intervenants associés au projet, les parents, l'enseignante, la psychothérapeute.

Cachée sous l'inhibition de Nina, il y a une vie psychique qui n'a besoin que d'un lieu protecteur et aidant pour s'éveiller. C'est tout différent chez Maxime.

J'ai vu Maxime à la demande de sa mère qui le juge « surdoué ». C'est une maman angoissée qui a déjà changé à trois reprises son enfant d'école. Maxime

[746] Selon A. Green : «toute névrose obsessionnelle est greffée sur un noyau d'hystérie dont l'évaluation signe les liens de l'obsessionnel à la génitalité" («Le discours vivant", Paris, PUF, 1973, p.154). Nous dirions autrement que le degré d'hystérisation ou d'obsessionnalisation représentent les deux pôles de la folie créatrice ou de l'automatisme répétitif. Ce noyau hystérique est trés perceptible chez Nina.

[747] Toute névrose se constitue sur des défaillances plus anciennes. Chez les enfants d'âge scolaire, les signes de souffrance narcissique, la persistance d'images maternelles inquiétantes sont présentes même dans des organisations névrotiques organisées. C'est pourquoi il est dangereux d'importer en psychopathologie infantile des catégories nées de la nosographie des adultes. Il ne nous paraît pas souhaitable de retenir en psychopathologie infantile la dichotomisation des inhibitions qui fait florès en psychopathologie adulte (qui conduit par exemple C. Chabert à reprocher à R. Schaffer de ne pas distinguer les inhibitions névrotiques des formens de restriction du fonctionnement mental plus invalidantes, «sans conflictualisation psychique"; personnellement j'ai du mal à «penser" un fonctionnement mental «non-conflictualisé"; rigidifié, chosifié, arc-bouté sur des défenses archaïques oui ; la psychologie existe-t-elle sans un point de vue dynamique?).

en vertu de la loi du droit d'auteur.

est extrêmement sérieux. Visiblement mal à l'aise pour entrer dans la relation. C'est un enfant anxieux et qui paraît préoccupé de sa santé psychique. Face aux tests intellectuels il apparaît tendu, doutant de ses réponses, tenté sans cesse de les corriger ou de justifier ses erreurs en accusant l'école de ne pas lui avoir donné les savoirs nécessaires. Il s'exprime parfois abstraitement (par exemple disant « les êtres » pour les hommes), complique souvent ses réponses par des corrections, des précisions, des annulations. Son test intellectuel est bon. Maxime est indéniablement doué pour le scolaire. Il a un Q.I. verbal de 1.27, avec beaucoup de savoirs, de connaissances, une vraie curiosité. Moins à l'aise dans les opérations mathématiques. Son QI performance est bien inférieur, il doit se situer à la moyenne, mais difficile à évaluer vraiment, compte-tenu de sa lenteur très importante qui le pénalise dans toutes ces épreuves chronométrées, avec même un échec sévère dans l'épreuve de code où il paraît totalement paralysé. Il n'est pas possible de calculer un Q.I. global. Compte-tenu de la demande de la mère et de l'enseignante je n'ai pas fait de bilan de personnalité. Mais dans le bestiaire [748] pratiqué dans un entretien libre, sa difficulté à changer de fonctionnement intellectuel, à se laisser aller à imaginer, son accrochage à un type de relation maître/élève me préoccupe. J'en savais en tout cas assez pour dire à sa maman que les plaintes de Maxime à propos de l'école, n'étaient justifiées que pour d'étroits domaines. Que s'il était mal à l'aise quand on ne le faisait pas « travailler », c'était peut-être pour se défendre d'autre chose. Je passe sur une partie de notre échange. J'ai terminé en lui disant que Maxime pourrait avoir besoin d'une aide psychologique. Un an plus tard, en décembre 2001, madame T. m'a rappelé pour me dire que Maxime n'allait pas bien. Elle l'avait encore changé d'école et depuis quelques temps il s'était mis à bégayer et en plus il avait maintenant des tics.

J'arrête là l'histoire de Maxime, rapportée pour faire contraste avec celle de Nina, un « bon » élève face à une « mauvaise » élève. De bonnes capacités de raisonnement d'un côté, un niveau intellectuel limite de l'autre. C'est pourtant chez Nina que l'on peut mettre en évidence, pour peu qu'on en prenne le temps, une vraie capacité à bouger psychologiquement, à modifier sa relation à l'autre, et, en s'étayant sur lui, à lier, dans un espace de communication, des symboles primaires, au plus près du pulsionnel, dans une expression élaborée plus secondarisée.

Vers le sujet. Une clinique globale du fonctionnement mental : Elsa Schmid-Kitsikis.

C'est chez Elsa Schmid-Kitsikis que j'ai trouvé un modèle de ce que pourrait être une clinique globale prenant en compte le cognitif et l'affectif, les approches psychologiques classiques et la clinique psychanalytique. Avant de découvrir ses derniers travaux, je bricolais des situations d'examen psychologique dans l'objectif de les rendre les plus riches possibles. Quand j'ai découvert son travail sur le fonctionnement mental, il m'est rapidement apparu que, complétant la clinique projective de V. Shentoub [749] , il pouvait

[748] ***Epreuve reprise avec les «âges de la vie" dans la feuille projective, F.P. 60, mise au point par les psychologues scolaires de l'Isère. On demande à l'enfant quel animal il aimerait être (ou pas) ou quel age de la vie il choisirait si une fée, pouvait le tranformer d'un coup de baguette magique.***

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

fournir un cadre général de réflexion permettant de mieux penser nos pratiques. L'une comme l'autre rendaient pensables une psychologie générale.

Voyons donc plus précisément ce qu'E. Schmid Kitsikis nous disait dans son livre, et en quoi cela nous aidait à éclairer, à justifier aussi, notre travail. En un temps où il était encore soumis à la critique, nous trouvions dans ces ouvrages une conception de la clinique intégrant la défense de l'examen psychologique. Elle disait, que la psychologie clinique n'a pas à se laisser enfermer dans la psychopathologie ni dans la psychothérapie. ***« Nous défendons une position qui définit la psychologie clinique comme le domaine de la psychologie qui étudie l'individu dans ses rapports avec son monde interne et/ou externe à travers une démarche réalisée dans un espace où les échanges se spécifient selon une relation particulière d'écoute, de perception et de relation inter-subjective, de recherche et de compréhension d'autrui*** ». Dans cet objectif, elle n'excluait rien pouvant servir à cette approche : ***« Elle (la clinique) intègre dans sa démarche le recours constant aux découvertes conceptuelles d'autres domaines de la psychologie qui possèdent un lien de cohérence avec ses propres préoccupations d'investigation et d'intervention »***.[750] Chez elle la psychologie clinique est une psychologie ouverte, sans exclusions ni clivages.

C'est tout naturellement que, dans le cadre de cette approche clinique englobante, E. Schmid-Kitsikis soutient la nécessité de commencer l'intervention par une évaluation psychologique : ***« toute intervention dans le cadre d'un traitement psychologique doit être précédée par une exploration systématique des particularités et des possibilités du fonctionnement mental afin d'élaborer des hypothèses pouvant guider la démarche vers le diagnostic et vers un éventuel traitement*** »[751] . Mais ce diagnostic n'est pas un état des lieux statique. La situation d'examen psychologique ***« si intense dans l'engagement de chacun des deux partenaires*** » permet de mettre en évidence des mouvements intra-psychiques et inter-psychiques. ***« Par son caractère ponctuel la situation d'examen psychologique a un certain pouvoir : agir en profondeur sur l'individu, créer une relation avec l'autre, entraîner certains processus inconscients en rapport avec ses désirs, ses motivations et ses comportements (…) Les interventions du psychologue (questions, silences,***

749 L'hypothèse centrale de V. Shentoub est aussi celle d'E. Schmid Kitsikis. Elle aurait souscrit sans doute à la façon dont cette dernière l'exprimera : « notre hypothèse centrale est que si le travail de la pensée est voué à l'exercice des processus secondaires, il reste ouvert au processus primaire. Ce qui est nécessaire pour qu'il y ait création de nouveauté, c'est que ces processus « s'allient et ne se contrarient pas ». De sorte que nous tentons : d'analyser les relations qu'entretiennent la pensée conceptuelle et la pensée émotionnelle ; d'élaborer une étude des processus de représentation et des relations qu'ils entretiennent entre eux ; d'élaborer un instrument de diagnostic susceptible d'analyser les modes d'organisation « adaptés » et «marginaux » de la mentalisation » (1985, p. 24)

750 «*Théorie et clinique du fonctionnement mental*", p. 21. E.Schmid-Kitsikis dit que si elle a persévéré dans l'utilisation de la méthode clinique piagétienne, c'est que celle-ci, par ses caractéristiques relationnelles et psychodynamiques lui est apparue comme une méthode de choix pour cerner le fonctionnement mental du sujet.

751 Ces citations et les suivantes sont extraites de la page 23 du même ouvrage.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

suggestions, épreuves présentées...) sont autant d'actions qui mobilisent et transforment la dynamique mentale, l'économie affective de l'individu et du milieu qui l'entoure, et nous renseignent sur ses possibilités à actualiser ses connaissances en rapport avec le type d'investissement qui prédomine chez lui».

Cette rencontre dynamique sur le plan transférentiel et interactionnel, permet au-delà du ***« repérage des acquisitions notionnelles, socioculturelles*** », etc, ***« d'analyser la condition essentielle du développement : la mobilité mentale du sujet »***. On évalue cette mobilité en la provoquant, et cette évaluation-là ne peut pas être neutre comme l'observation en laboratoire. L'investigation, la mise en évidence de ces forces implique leur mise en action [752] . L'examen ici n'est pas une observation surplombante et détachée, mais une intervention active. D'où le recours à un certain nombre d'activités, l'utilisation d'instruments divers, qui en variant les types d'échanges, de domaines, et d'interactions, vont provoquer ces mouvements.

Pour étudier les différentes dimensions de la mobilité psychique, E. Schmid-Kitsikis nous propose une grille d'analyse (p. 32-33). Cette mobilité s'exprime selon elle de trois façons. Il y a la mobilité « horizontale » qui concerne « la variété des productions élaborées à l'intérieur d'une même situation », par exemple « dans le cadre d'un problème à résoudre la variété des stratégies développées ». La mobilité « verticale » concerne des « niveaux d'élaboration hiérarchiquement différents ». Elle l'éclaire d'une citation de M. Ledoux (1983) parlant de ***« cette capacité de va-et-vient entre des moments régressifs où affleure tout un monde pulsionnel refoulé mais riche de forces vives, et des moments d'intégration et de restructuration qui constitue ce qu'on pourrait définir comme santé mentale*** » [753] . Il y a enfin la mobilité « fonctionnelle » qui concerne « la possibilité de l'individu de passer d'un mode de fonctionnement mental à un autre ». Ici elle distingue trois modes de fonctionnement mental : un fonctionnement « logico-mathématique ou rationnel », un fonctionnement « empirique » (ou « physique » dans certains passages), et un fonctionnement « projectif » (appelé encore « fantasmatique », ou « émotionnel »).

La présence de cette mobilité fonctionnelle triadique nous interroge. Car qu'est la mobilité « verticale », référée à la citation de Ledoux, sinon ces mouvements de régression-restruturation entre un fonctionnement « rationnel », par exemple physique et/ou logico- mathématique, secondaire au sens de la distinction du chapitre VII de l' ***» Interprétation du rêve »*** [754] , et un fonctionnement fantasmatique ou projectif, primaire au sens freudien. Par rapport à cette verticalité, il ne fait pas de doute que pour Freud, comme pour Ledoux, les passages entre un fonctionnement « logico-mathématique » et un fonctionnement « physique », d'Elsa Schmid-Kitsikis, ne nous font pas changer de

[752] On pourrait utilement rapprocher de ce type de «recherche-action", les travaux sur l'éducation cognitive (voir notamment –J.L. Paour, J. Jaume,O. de Robillard «De l'évaluation dynamique à l'éducation cognitive", in F. Büchel éd. «*L'éducation cognitive*", Delachaux et Niestlé, Neuchatel, 1995, p.47-102).

[753] La référence à E. Kris et à l'ego psychology est pour nous évidente.

[754] Pages 657-659, de la nouvelle édition.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

plan. Nous restons avec eux dans un fonctionnement secondarisé.

Nous comprenons bien pourquoi E. Schmid-Kitsikis tient à garder cette direction d'analyse « fonctionnelle ». Par fidélité à Piaget, [755] pour garder un élément essentiel de son héritage, sa distinction entre opérations logico-mathématiques et opérations physiques [756], dont elle continue d'ailleurs à vérifier la pertinence dans sa pratique. Elle y a ajouté ce qu'elle a appris de la psychanalyse, la distinction de Gressot entre la pensée rationnelle, et la pensée « archaïque », ou « émotionnelle », ou « fantasmatique ». Additionnez Gressot à Piaget et vous obtenez les trois modes de mobilité fonctionnelle.

Mais était-il impossible de préserver l'apport de Piaget sans ajouter un troisième type de mobilité aux deux autres ? Pourquoi n'avoir pas conservé seulement deux types de mobilité, un mobilité verticale –selon Freud, Gressot, Ledoux- et une mobilité horizontale dans laquelle on rangerait tous les fonctionnements «secondarisés » distingués par Piaget ou d'autres psychologues. Faut-il voir là l'influence de W. Bion, que E. Schmid-Kitsikis cite souvent ? Bion qui a eu pour projet d'approfondir et de compléter la théorie de la pensée ébauchée par Freud dans son chapitre VII, a élaboré une grille [757] dont l'axe vertical, celui de la genèse du penser, de la croissance mentale, déborde les deux modes de fonctionnement freudien. Il démarre plus bas et se délite vers le haut. On en retient surtout les étages inférieurs, les éléments α et les éléments β. Mais la genèse du penser se poursuit par les nivaux C : pensées oniriques, rêves, mythes ; D : préconception ; E : conception ; F : concept ; G : système déductif scientifique ; H : calcul algébrique. Ceci pour dire que Bion ordonne l'» émotionnel », le « physique » et le « logico-mathématique » selon un axe vertical.

Une dernière remarque : le troisième mode de la mobilité fonctionnelle selon E. Schmid-Kitsikis est qualifié de « projectif », ou de « fantasmatique » ou d' » émotionnel ». Le terme de projectif enferme en lui-même une référence à la verticalité. Un fonctionnement projectif est un fonctionnement primaire d'expulsion. « Fantasmatique » en soi ne renvoie pas à la verticalité, il n'indique pas un mouvement comme « projectif » ;

755 Qui lui a fourni son premier cadre d'analyse et des instruments d'investigation. Voir son ouvrage de 1969, « *L'examen des opérations de l'intelligence* ».

756 Dans le premier cas - l' expérience physique - le sujet, l'enfant, agit sur les objets de manière à en découvrir et abstraire les propriétés ; dans le deuxième cas –l'expérience logico-mathématique - les propriétés découvertes sont abstraites des actions même du sujet et non plus des objets de telle sorte qu'il n'est bientôt plus besoin d'agir sur les objets pour la faire progresser. On voit bien que ce qui intéresse Piaget ce sont justement sur ces fonctions secondaires d'adaptation à la réalité étudiées par la psychologie classique.

757 Qu'on trouve par exemple dans « *Aux sources de l'expérience* ». Rappelons que sa grille est un instrument pratique destiné à faciliter le penser créatif du psychanalyste en dehors des séances, mais que l'objectif final de cela c'est la croissance mentale du patient. Sur ce point on voudrait citer D. Anzieu : « Bion va résolument à contre-courant du préjugé négatif chez la plupart des psychanalystes à l'égard des processus secondaires et il y va ainsi avec une raison importante : comment le psychanalyste peut-il comprendre la réalité psychique (ce qui est sa tâche principale) et la faire comprendre à son patient s'il n'articule pas les affects et les représentations inconscientes à des pensées conscientes ? »(p. X de la préface de l'» *Introduction aux idées psychanalytiques de Bion* »). Ceci fait écho à ce que disait déjà Hartmann, ce pour quoi on l'attaqua, ou encore à ce que dira R. Schafer.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

cependant son articulation à un mode de fonctionnement secondarisé comme le fonctionnement logico-mathématique renvoie à un mouvement de nature verticale. Que faire de l'émotionnel ? En un sens on peut voir le fonctionnement « émotionnel » comme un fonctionnement primaire de décharge par l'affect, à ranger dans la partie inférieure de l'axe vertical de Bion. Même dimension verticale dans la théorie des « trois cerveaux » de P. MacLean : le fonctionnement émotionnel naît d'un premier niveau de traitement à l'étage « reptilien », mais va impliquer le niveau limbique puis frontal. Mais quand aujourd'hui on parle d'intelligence « émotionnelle », c'est bien qu'on veut rehausser ce type de fonctionnement au même niveau que la pensée physique ou logico-mathématique. [758]

Toute notre discussion peut apparaître un peu chinoise, mais montre à quelle complexité on est affronté si l'on veut sauvegarder telle quelle la pensée de tous ces chercheurs estimables. Il est temps de ressaisir ces analyses en fonction de notre objectif pratique d'évaluation de la mobilité psychique. Faisons le point. Premièrement le repérage de la mobilité psychique est important. Deuxièmement, essayer de penser conceptuellement cette mobilité nous mène à des difficultés. Depuis Zénon on connaît ces difficultés à penser conceptuellement le mouvement. Evitons donc autant que possible de penser la mobilité en termes de classes différenciées ou d'étapes, ce sont les frontières et les passages qui sont intéressants. Ne gardons de ces analyses que le minimum dont nous avons besoin pour penser et agir notre pratique. Pour la créativité psychique, ce qui est important ce sont les mouvements de régression-restructuration, que personnellement nous trouvons plus facile de penser selon la direction de verticalité, qui souligne le caractère de vitalisation psychique.

A coté de cette mobilité verticale de quoi avons nous besoin, qui puisse s'articuler de manière simple avec elle ? Considérant que les fonctionnements psychiques sont multiples, complexes et souvent métissés [759] , qu'y dégager des axes d'analyse est utile mais difficile, restons pour le moins pragmatiques. A coté de l'axe vertical et s'articulant « perpendiculairement » avec lui, nos évaluations mettent en évidence différents types de fonctionnements qui rentrent tous dans le cadre de ce qu'il est légitime d'appeler des fonctionnements « secondarisés ». Nous considèrerons comme mobilité horizontale tous les mouvements entre l'un ou l'autre de ces fonctionnements dés lors qu'ils s'effectuent à l'intérieur de la pensée secondarisée. Cette mobilité à l'intérieur de la pensée secondarisée, inclut aussi bien ce que E. Schmid-Kitsikis elle-même appelle mobilité horizontale (variabilité de fonctionnement « à l'intérieur d'une même situation »), que les passages d'un fonctionnement logico-mathématique à un fonctionnement physique (que E. Schmid-Kitsikis range dans la mobilité « fonctionnelle »). Nous conviendrons de négliger leurs différents niveaux d'abstraction, du plus sophistiqué (le calcul algébrique de

[758] L émotionnel est tantôt pensé comme source de vitalisation de l'intelligence ; comme quand Damasio (1994) dit que « la capacité d'exprimer et de ressentir des émotions est indispensable à la mise en œuvre des comportements rationnels ». Tantôt on semble en faire une autre sorte d'intelligence en elle-même (pas tout à fait cependant puisqu'on vend de la formation à l'intelligence émotionnelle).

[759] Mouvements verticaux et horizontaux sont mêlés. D'ailleurs il faudrait penser primaire et secondaire eux-mêmes comme deux réseaux à dimensions multiples.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

W. Bion, ou les théories les plus axiomatisées) au plus empirique (disons le bricolage), pour les considérer tous comme appartenant également horizontalement à la pensée secondarisée, puisque faisant appel à la logique, au jugement, comme à l'adaptation à la réalité, et les mouvements de l'un à l'autre comme de la mobilité « horizontale ». [760]

L'intérêt de cette position, outre sa simplicité pragmatique, est de convenir assez bien avec notre situation pratique. Pour un psychologue en position d'évaluation psychologique, en particulier avec un enfant [761] , la situation est assez simple. Il dispose par exemple d'instruments pour tester la pensée logique et rationnelle, l'intelligence, le sens de la réalité du sujet qui vont lui permettent de juger de l'efficacité d'une pensée « relativement » secondarisée [762] . La mobilité horizontale du sujet est estimée alors dans sa capacité à s'adapter à différents types d'expériences ou de tests mobilisant cette pensée. Dans d'autres modes de relations ou avec d'autres instruments, les épreuves projectives par exemple, c'est la mobilité verticale du sujet qui sera provoquée. Pratiquement nous posons que lorsqu'un sujet est capable de s'adapter aux différents tests cognitifs d'une batterie composite d'intelligence, c'est sa mobilité mentale « horizontale » que nous apprécions, sa capacité de s'adapter aux changements de situations, voire d' » univers » intellectuels. Nous considèrerons également comme signe de mobilité horizontale, la capacité d'un sujet, face à un problème spécifique, de changer de stratégie. C'est ce que J. Grégoire appelle « flexibilité mentale », et qui s'observe par exemple dans le test d'arrangement d'images du WISC, ou dans le test des cubes lorsque le sujet face à l'échec d'une stratégie par insight, est capable de revenir à une stratégie empirique -de tâtonnement méthodique- moins coûteuse intellectuellement. Nous parlerons encore de mobilité horizontale pour qualifier la capacité du sujet de passer de ce que J. Lautrey ou J.F. Richard appellent la pensée propositionnelle à une pensée analogique ou « infra-logique » [763] . Ou encore de passer d'une pensée « convergente » à une pensée « divergente » [764] . Par contre quand nous dialoguons avec le sujet sur ses liens, ses désirs, ses craintes, quand nous lui demandons un dessin d'imagination, quand nous lui proposons une épreuve projective, c'est sa mobilité de fonctionnement verticale que nous essayons d'évaluer, c'est à dire sa capacité à lier du primaire avec du

760 Dans le domaine de l'éducation et des apprentissages, on souligne beaucoup le rôle de la meta-cognition. On peut considérer le degré « meta » comme « au-dessus ». Mais du point de vue adopté ici nous considérerons le passage à une position « meta » comme s'effectuant sur le plan horizontal. La meta-cognition, processus « supérieur » de contrôle et d'évaluation (le sujet se regarde raisonner) appartient aux fonctionnements secondarisés.

761 Peu concerné par les niveaux supérieurs, les plus abstraits, de la pensée secondarisée. S'il avait à tester des individus supérieurs peut-être devrait-il reconsidérer sa position.

762 Encore une fois bien que les épreuves classiques d'intelligence aient été conçues pour évaluer la pensée rationnelle, c'est-à-dire un mode de fonctionnement secondaire, la coupure effectuée par le choix de l'horizontalité est de pure convention.

763 Qu'il ne faut pas entendre comme «archaïque". L'opposition propositionnel/analogique chez eux renvoie plutôt à l'opposition discursif/empirique, ou à l'opposition pensée formalisatrice/pensée réalisatrice de M. Reuchlin.

764 J.P. Guilford, « The nature of human intelligence".

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

secondaire.

L'intégration propre à un bon fonctionnement intellectuel est celle qui coordonne les deux mobilités, permettant des liens suffisants des différents niveaux de fonctionnement, dans les différents univers auxquels il est confronté. L'activité mentale est alors émotionnellement vivante et intellectuellement contrôlée.

J'ai vu Ninon à la demande de son institutrice qui souhaitait lui faire sauter le cours moyen première année. Les parents n'étaient pas très à l'aise avec cette demande. Ce ne sont pas des gens à se mettre en avant. Aux cours de notre entretien quelques remarques de ma part permettent de faire émerger, dire et clarifier ce qu'a d'excessive, leurs gêne. Puis j'ai rencontré Ninon, une fillette de neuf ans, bien à l'aise dans la relation, directe, un peu bavarde et familière. A cet égard on aurait pu considérer qu'elle manquait un peu de la retenue attendue des enfants « sages"de son âge. Mais d'un autre coté cette capacité à exprimer ce qu'elle ressentait apparaissait comme un facteur d'équilibre. Car elle n'était pas du tout égocentrique, mais attentive aux réactions de l'entourage, attentionnée (sentant sa mère tendue et même un peu perturbée par les résultats elle lance une plaisanterie pour la faire sourire). Sur le plan cognitif « pur », Ninon montrait une intelligence très supérieure à la moyenne avec un Q.I.global à 142 qui la plaçait parmi les tout premiers élèves de sa classe d'âge [765] . Elle fait partie de ce qu'on appelle les enfants précoces ou « surdoués ». Si l'on calcule un Q.I. compensé, c'est-à-dire rapportant ses résultats à l'âge moyen des enfants de la classe suivante, on obtient encore un Q.I. à 127. Ninon avait une maîtrise du langage, en compréhension et en analyse, très supérieure. Et pourtant à plusieurs reprises les mots lui ont manqué pour exprimer dans toute sa précision et sa complexité ce qu'elle avait compris. On peut dire que la puissance de sa pensée dépassait son vocabulaire. Son aisance verbale était cependant son point fort. Mais tout ses résultats étaient bons qu'il s'agisse de calcul numérique, de raisonnement pratique, ou simplement du niveau général de ses savoirs. Un rapide sondage du niveau de ses apprentissages scolaires montra qu'elle pourrait sans difficulté suivre un CM 2 : sa rapidité d'écriture était suffisante, elle avait une très bonne orthographe, elle maîtrisait la soustraction avec retenue, et bien évidemment sa capacité de compréhension mathématique dépassait très largement ce niveau. Comme nous avions un peu de temps, et qu'elle paraissait intéressée par les reproductions affichées sur les murs de mon bureau, des dessins de M.C. Escher, un Saussure contemplant le Mt. Blanc, une affiche représentant Freud et Bernstein, un tableau onirique de Y. Tanguy et un E. Hopper, je lui avais demandé ce qu'elle en pensait, qu'elles étaient les intentions de l'artiste, ce que cela représentait. Cela n'est pas dans mes habitudes, mais nous avions du temps, et il n'est pas fréquent de se sentir suffisamment à l'aise avec un enfant de cet âge pour engager une telle conversation, (comme je l'aurais fait avec un adolescent). Outre qu'elle était très sensible à la tonalité des tableaux, elle construisit sur le E. Hopper, assez sombre, et inquiétant, une petite histoire assez bien adaptée, tandis que je voyais se jouer sur son visage en

[765] ***Pour en donner une idée, tout en mettant en garde sur l'aspect illusoire de la précision, on pourrait dire que si l'on classait 1000 enfants de son âge par ordre décroissant d'intelligence à ce test, elle se situerait à la quatrième ou à la cinquième place.***

en vertu de la loi du droit d'auteur.

même temps que dans son récit, le passage d'une première attitude d'évitement à une progressive intégration des cotés sombres du tableau. Ninon est restée dans ma mémoire comme un des modèle de l'équilibre, ou plutôt de l'équilibration psychologique en mouvement, avec assez de souplesse pour se laisser porter par les mouvements qui la traversent, venant de l'extérieur ou de l'intérieur d'elle-même, mais en les marquant de sa personnalité propre, en les canalisant pour en faire une création personnelle. Son intelligence était ample et surtout mobile. Elle passait d'un fonctionnement à un autre avec souplesse et montre ainsi une aptitude réelle à intégrer les différents éléments de sa personnalité. Cette souplesse adaptative fut l'argument déterminant pour convaincre les parents de lui laisser sauter une classe.

Conclusion

L'évaluation psychologique porte encore les stigmates d'une longue période de critiques. Même si le regard que l'on porte sur elle semble en train de changer, par la grâce de la vogue des sciences cognitives, il y subsiste encore quelque chose d'une vague méfiance. Pourtant hier comme aujourd'hui l'évaluation, si on la regarde pour ce qu'elle est, un moyen et non une fin, n'est pas en soi aliénante. Le diagnostic est utile s'il guide l'action. Une évaluation fermée sur elle-même se contenterait de ranger des individus dans des catégories étanches, les enfermerait dans un destin tout tracé. Elle prononcerait des verdicts. C'est bien le danger du diagnostic, si par lui je referme l'horizon avant de me mettre en marche.

Mais pour se donner les moyens d'agir, il faut évaluer, tracer le tableau de la situation du sujet, des contraintes qui pèsent sur lui, mais aussi de ses ressources, existantes ou potentielles, et de celles de l'environnement. Tel est le but de l'examen psychologique. Et cette approche est clinique si elle s'oblige à aller au plus près du sujet, et de sa situation singulière. L'évaluation a besoin de s'appuyer sur des épreuves objectives, mais elle ne doit pas rester prisonnière de ces méthodes. Pour s'approcher du sujet le psychologue doit abandonner sa position de surplomb. Une vraie clinique, au plus près du sujet, est une clinique capable de s'exposer au risque de l'interactivité. Son objet change alors et elle s'ouvre un nouvel horizon. Il ne s'agit plus de faire un relevé d' « états », mais d'évaluer la mobilité du sujet et sa capacité à créer du changement.

Ce que nous ont appris J. Piaget, J. Guillaumin, V. Shentoub, E. Schmid-Kitsikis c'est que la mobilité psychique est le facteur essentiel de l'adaptation. Il est appréciable certes dans une évaluation psychologique, de dresser un état des acquis (les savoirs et les procédures, l'intelligence « cristallisée » comme nous disons). Mais plus important encore, dès lors que notre intervention a pour objectif final d'introduire du changement, de libérer l'individu du poids des pesanteurs du passé pour le projeter vers l'avenir, est d'évaluer la capacité de l'esprit à évoluer, à créer de la nouveauté [766], ce que Binet appelait « invention ». Les liens qui nous intéressent le plus ne sont pas ceux, statiques, des hypertextes installés en mémoire. Plus que l'état de ces liens, nous importe la dynamique

[766] On a tendance à parler des qualités de l'appareil psychique en termes d'états. On souligne ainsi «la perméabilité du Préconscient", ou la «souplesse du Moi". Mais ce sont les mouvements psychiques qui importent et il vaudrait mieux parler en termes de processus.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

psychique, la capacité de l'appareil psychique à en créer activement des nouveaux et à animer cette circulation. C'est ici que les démarches cliniques relativement souples et progressivement ajustées, permettent de faire apparaître des fonctionnements mentaux qui nous échapperaient dans l'application réduite d'épreuves standardisées. Ce qu'on perd ainsi en rigueur scientifique, on le gagne en ouverture d'esprit, en richesse d'hypothèses, en créativité commune. Assumant le choix d'intervenir sur cette mobilité, abandonnant par là même la neutralité « abstentionniste », pour une « neutralité » active et éthique, [767] puisque notre projet doit être de rendre le sujet psychique à plus d'ouverture, plus de mobilité, plus de liberté de penser.

Chapitre 12 Le temps du projet

« Alquanto ardito il projeto mi par… [768] « On n'exécute pas tout ce qui se propose ; Et le chemin est long du projet à la chose », Molière, Tartuffe, III,1. « Mais pour être approuvés, de semblables projets veulent être achevés », Racine, Mithridate, III,1.(…) [769]

Le projet, introduction [770]

Comme nous le disions déjà au chapitre dix, si la parole expressive soulage, et si la construction d'un récit de soi donne un sens à notre histoire, parler de soi ne suffit pas toujours. Pour venir à bout des difficultés qui nous embarrassent, il ne suffit pas toujours de changer notre regard ou notre discours, il faut parfois agir sur la réalité extérieure. Nous avons défendu, dans une de nos réflexions précédentes, l'idée que l'intentionnalité n'est pas le simple reflet du monde, mais son interprétation. L'intentionnalité est donation de sens. En cela elle est déjà élaboration. Mais nous avions remarqué aussi que l'intention pour être elle-même nous engage dans l'action. Il y a toujours derrière l'intention comme interprétation, l' » intention de » (faire). L'intention est tension et début d'engagement dans l'action. Ou plutôt l'intention, l'interprétation que nous donnons au monde, ne vaut que par ce qu'elle engage en nous. C'est par l'engagement dans un projet que nous redonnons du sens à notre situation. Le sens que nous avons donné à notre histoire passée ne prend toute sa force que dans ce qu'il permet d'ouvrir pour

767 La position éthique, en clinique, ne peut-être se réduire à un : « j'y touche pas » (« je garde les mains propres », « je m'engage pas », ou « j'y peux rien »), au demeurant illusoire..

768 Le Nozze di Figaro, acte III, scène VIII, Air de la comtesse. Un des plus beaux des airs d'opéras. Il commence par une évocation nostalgique des moments passés, « Dove sono i bei momenti/ Di dolcezza e di piacer », et finit sur la naissance d'une espérance « » Ah ! se almen la mia costanza/ Nel languire amano ognor/ Mi portasse una speranza/ Di cangiar l'ingrato cor. »

769 Dictionnaire de Littré (extraits). Projet : « 1- ce qu'on a l'intention de faire dans un avenir plus ou moins éloigné (...) 6- Ebauche du plan d'un édifice à construire, avec ses coupes et ses élévations »

770 « Le psychologue scolaire débat avec tous les intervenants susceptibles d'aider à la construction du projet de l'élève selon des alternatives variées. »

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

l'avenir, dans ce qu'il promet pour demain [771] . La parole pleinement significative, ne se réduit pas au pur cri expressif. Elle naît ensuite de la parole qui « engage ».

Le troisième temps de l'intervention, le temps du projet, nous ouvre sur l'avenir. Le projet c'est l'invention d'un possible [772] , la proposition d'un nouveau monde habitable, pour reprendre une formule de P. Ricoeur. C'est encore plus vrai pour les enfants dont nous nous occupons. Avec eux, c'est rarement sur le passé que nous sommes conduits à travailler, mais sur l'avenir, sur leurs « promesses ».

Le projet est étroitement lié à l'évaluation. Celle-ci n'a même d'utilité et n'acquiert de sens positif, que si elle est portée par l'intention d'un projet à venir. Sinon elle sera ressentie négativement comme intrusive et destructrice. D'un autre coté, c'est bien pour que le projet n'en reste pas à l'état d'une illusion sans lendemain, que l'intervention doit s'étayer sur une évaluation. Un projet pour être concret et réalisable doit s'appuyer sur ce qu'aura pu nous apprendre l'évaluation sur le sujet, ses capacités et ses limites, mais aussi son histoire, et son contexte de vie. En engageant une évaluation, on promet ainsi qu'on s'engagera dans sa réalisation.

Cela veut dire qu'avant même l'évaluation, au tout début de la rencontre, le projet doit déjà être là, en puissance, même de manière floue ou latente, dans l'interface de la première rencontre, l'idée qu'on pourra faire quelque chose. Cette idée est une des clefs de la rencontre comme le souligne E. Schmid Kitsikis [773] . Juste après avoir rappelé les conditions de fait de toute investigation psychologique, l'interactionnalité, et comment l'utiliser dans une approche dynamique du fonctionnement mental, E. Schmid Kitsikis introduit cette autre condition [774] , de la dynamisation psychique : ***« qu'un projet guide de manière plus ou moins consciente à la fois la démarche d'investigation et celle qui s'élabore comme suite à cette première étape. Un tel projet, qu'il se réalise ou non (prise en charge d'un traitement, évolution probable,...), permet de créer le lien nécessaire entre investigation et intervention possible. Mais surtout il engage tout un système de représentations, favorisant le processus transférentiel, en ce qui concerne l'avenir intellectuel et relationnel du sujet*** » [775] . Insistant sur ce dernier point elle précise que ; ***« c'est l'existence d'un projet chez le psychologue, avec ce que cela peut véhiculer comme phénomène d' » illusion » (à l'image de l' » illusion » maternelle) qui permet, à travers le processus transférentiel, que la situation d'investigation ne demeure pas au niveau d'un relevé de constats de potentialités et***

771 Et inversement nous interprétons notre histoire passée en fonction de ce que nous attendons de l'avanir.

772 Dans ces entre-deux, rien n'est jamais certain. On tâtonne souvent ensemble entre du plus gris et du moins gris. La recherche du projet juste doit être guidée par la prudence.

773 « *Théorie et clinique du fonctionnement mental* ».

774 Condition d'une autre nature selon nous, non plus condition de fait qu'il s'agit de prendre en compte, mais condition « éthique ». L'investigation doit servir à un projet, et un projet pour servir le sujet, le rendre plus fort et plus autonome. On voit l'opposition avec la rencontre entre J. Lacan et sa jeune paranoïaque.

775 Ouvrage cité, pages 31 et 32.

 Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

de réalisations mais engage déjà un processus de changement ». Selon elle, c'est même ce type de phénomène ***« qui, entre autres, explique les sortes de « guérisons » que nous avons pu parfois constater à la suite d'une simple démarche d'investigation.*** »

Il est bien vrai que la mobilisation des forces psychiques par un projet, comporte et implique des mouvements inconscients, à la fois intra-psychiques et inter-psychiques. [776] Cependant si un projet doit présider à l'intervention de façon « plus ou moins consciente » comme le dit E. Schmid-Kitsikis, sa dynamique doit le conduire vers plus de conscience . Sinon ce n'est plus un projet, mais un vague rêve. Que des désirs inconscients sous tendent « énergétiquement » nos projets, qu'une illusion partagée – en référence à l' » illusion maternelle »- soit une des conditions de leur mise en oeuvre, nous devons, nous psychologues, l'intégrer dans nos analyses. Mais cela ne suffit pas. C'est à moi, aux mois, les mois des enfant, parents, enseignants, s'étayant de la médiation du psychologue, à mettre en œuvre dans la réalité les désirs de changements ainsi éveillés [777] . Le projet repose sur cette illusion partagée mais ne se confond pas avec elle. Il n'y a de projet que dans l'émergence à la conscience. Comme le dit J. Nuttin, spécialiste de la motivation humaine, ***« grâce aux fonctions cognitives qui pénètrent le dynamisme des relations entre le sujet et le monde, la motivation devient une structure cognitivo-dynamique qui dirige l'action vers des buts concrets ».*** [778] Le projet qui n'est au début qu'intention abstraite, et impulsion généreuse de la forme générale : aider l'autre à développer ses potentialités, simple tension aux soubassement parfois obscurs, ne se construira que dans une démarche de conscientisation, en s'étoffant d'éléments concrets. A ce projet naissant nous prêtons notre écoute, notre âme rêveuse, mais aussi nos savoirs experts. C 'est tout notre appareil psychique qui est mobilisé pour qu'un projet élaboré et spécifique puisse se concrétiser. Un projet, pour être éthiquement recevable, non aliénant, non manipulateur de l'autre [779] , est un projet consciemment clarifié.

L'existence d'un projet est donc d'abord une des conditions à la mobilisation psychique nécessaire aux changements voulus, mais ces mouvements psychiques, pour n'être pas vains, doivent être utilisés et entretenus dans la mise au clair de ce que l'on peut concrètement engager. On remarquera que le fait que le projet va être construit à plusieurs, avec un médiateur, et des partenaires, renforce encore sa dynamique auto-réalisatrice. Porter un projet mobilise, mais porter ce projet à plusieurs engage, au minimum devant témoin, au mieux entre partenaires, enfant, parents, enseignants,

776 Nous aurons tout-à l'heure à parler de projets purement formels, morts-nés, qui paralysent plutôt qu'ils ne dynamisent les psychismes.

777 On ne doit jamais oublier que « En dépit de leur différence foncière le Ça et le Surmoi ont un point commun, tous deux, en effet représentent le rôle du passé » (Freud, l'Abrégé, p.6). L'actuel, l'avenir, le changement c'est le rôle du Moi de s'y affronter.

778 J. Nuttin, « *Théorie de la motivation humaine* », p. 14. Il précise que bien sûr le dynamisme derrière une position de but concret peut rester partiellement inconnu » (p.15), pour autant « c'est sous cette forme consciente que la motivation se concrétise et dirige la plupart de nos actions »(id.).

779 C'est à dire que nous ne confondons pas Kant avec Sade (voir le chapitre sur Lacan).

en vertu de la loi du droit d'auteur.

psychologue. Le projet, dès lors qu'il est co-élaboré oblige. Il nous fait passer dans la dimension de la promesse [780] , et de ce fait bénéficie de sa force performative. Toute promesse porte en soi une force qui permet d'engager une nouvelle dynamique. Cependant si le psychologue a ici une utilité propre, c'est qu'il n'est pas qu'un témoin abstrait, c'est qu'il va mobiliser dans la force de cette promesse, toute la chair des mouvements psychiques. C'est comme médiateur ou représentant de ces dimensions psychiques qu'il peut ajouter une dimension essentielle à la construction dynamique du projet. [781]

La deuxième condition à une mobilisation psychique efficace, est donc que le projet n'en reste pas à l'étape de la simple intention, fut-elle éthique, ou de la rêverie partagée. Nos intentions, disions-nous plus haut, donnent du sens au monde. Mais pour les cas qui nous occupent, qui ont nécessité l'intervention d'un psychologue scolaire, le projet ne redonnera un sens qui a fait défaut, qu'en dépassant le moment de la vague aspiration. La promesse doit être dépliée. Si dire c'est faire, il faut dire ce que l'on va faire. Et la construction d'un projet, sa concrétisation, est déjà une mise en acte. Planifier, fixer des objectifs précis, pointer des étapes et des procédures, ancre le projet dans la réalité. Pour être efficace (efficace veut dire « actif », qui produit des effets), le projet doit être « rempli », avoir du contenu. Un tel projet nous pose déjà en « acteurs », - on se mobilise « pour » faire -, et nous engage un peu plus dans l'action.

Quand nous parlons du projet, nous l'entendons donc toujours spécifié, à la différence de ce qu'on signifiait quand, dans la philosophie de l'après-guerre, on disait que l'homme est un être de projet. Quand, dans une optique sartrienne (le projet), heideggerienne (le souci), on signifiait que l'homme, tout homme, est fondamentalement un être de désir. Animé d'un manque inextinguible, c'est s'assumant comme tel qu'il pouvait atteindre à l'authenticité [782] .. C'est ce Désir là, jamais rempli, jamais concrétisé sous peine de s'aliéner qu'il fallait assumer, pas des besoins concrets [783] . La tâche fixée alors aux psychologues n'était pas de construire des projets spécifiques, mais au contraire de les démolir l'un après l'autre, en en soulignant la vanité [784] . C'est au fond la pensée qui sous-tendait une conception de la demande déjà critiquée [785] . Posant comme

780 Voir P. Ricœur «*Soi-même comme un autre*".

781 Faut-il rappeler qu'on est dans le cas où il y a stase. C'est pourquoi un psychologue est requis.

782 Il faut parler aussi de l'influence du Hegel de Kojève. C'est après lui qu'on en est venu à considérer que ce qui constitue le personne c'est le Désir, un désir pensé comme négation du donné. Mais qu'est-ce qui a poussé la plupart des intellectuels de la deuxième moitié du siècle à admettre si facilement que c'est « le manque » qui est productif ? Que le mouvement naît du manque ? Après tout ce pourrait tout aussi bien être un trop-plein d'énergie qui nous meut.

783 Le désir métonymie du manque d'être comme on dira, soif inextinguible de l'Etre ou désir de Dieu. Il faudrait assumer son manque essentiel.

784 Peut-être est-ce qui se passe en psychanalyse, et qui a conduit à leur extrême allongement.

785 Voir le chapitre précédent.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

principe que la demande est toujours demande d'autre chose, pur Désir, certains en ont inféré qu'ils n'aideraient le sujet qu'en déconstruisant successivement tous ses petits projets particuliers [786] .

N'est-il pas d'ailleurs surprenant de voir les mêmes qui réduisent les petits désirs particularisés, les besoins concrets, au nom de la négativité constitutive du Désir authentique, les premiers à dénoncer chez leurs adversaires, les psychologues du moi, l'inclination procrastinatrice ?. Ainsi Stuart Schneiderman, reprenant dans un ouvrage au titre significatif ***« Jacques Lacan maître Zen ? »*** [787] , les analyses de celui-ci [788] , attaquant pour ce motif les psychanalystes et psychologues qui défendent le développement du moi. Comment pourrait progresser un moi définitivement impuissant ? Schneiderman choisit de s'attaquer au psychanalyste américain K. Eissler dont un malheureux article [789] illustrait ce développement par l'histoire d'Hamlet. Quelle piètre image du moi fort, du moi adulte nous donne en effet Kurt Eissler ! Car tout au long de la pièce Hamlet est incapable d'agir suivant son désir, incapable d'aimer Ophélie, incapable de tuer Claudius, ou seulement à l'approche de sa dernière heure. C'est ***« l'incapacité de faire le deuil du Roi qui crée les conditions dans lesquelles le Moi devient prédominant*** » (p. 184). Ainsi c'est le spectre du roi, la Mort donc, qui triomphe. [790] Le moi d'Hamlet, velléitaire, procrastinateur répond à merveille au tableau fait par Lacan. [791] Mais est-ce justement le moi fort et autonome prôné par l'Ego psychologie ? Il faudrait d'abord que Kurt Eissler ait raison, et qu'il ait prétendu illustrer par Hamlet le moi fort de l'Ego psychologie. Hamlet est perdu dans ses hésitations, ses intentions avortées, son impuissance d'agir. A partir de là, ou bien on considère qu'il est le modèle de l'humaine condition et de son impuissance fondamentale, mais cette position, on le voit bien, est plutôt celle de l'analysant lacanien, ou bien l'on parie que le changement nous est accessible, qu'une action sur la réalité est possible, et l'on essaie de mettre en œuvre des projets concrets de changement, non des projets avortés, des intentions sans lendemain.

786 Et de toute façon la communication est impossible. Donc Désir par essence inextinguible, et quant à la communication elle n'est pas possible, donc on laisse la demande jusqu'à ce qu'elle s'éteigne.

787 Paris, PUF,1986. Qui dit bouddhisme zen dit attitude d'» abandon », non pas faire mais laisser faire (« il n'est rien dont le non-agir ne vienne à bout », Lao-Tseu, 48). C'est à l'opposé de la voie de Confucius.

788 Dans les séminaire VI, « *Le désir et son interprétation* » (1958 -- 1959), et VII, « *L'Ethique de la psychanalyse* » (1959 -- 1960).

789 «Discourse on Hamlet : A Psychoanalytic Study".

790 Hamlet nous fascine. Mais nous fascine-t-il pour l'image du Moi qu'il nous renvoie ? Notre attachement, voire notre fascination pour les losers, égale ou parfois supérieure à notre fascination pour les héros, ne serait-ils que le signe de la faiblesse du moi ? Faut-il se défendre d'aimer Prométhée ou Don Quichotte, Nerval ou Nietzsche ? Ne peuvent-ils animer notre vie ? Don Quichotte, comme Sancho Pança.

791 Qui aurait pu chercher des modèles de moi fort chez Corneille dont les héros ont sans cesse leur Moi à la bouche (« je suis maître de moi comme de l'univers »etc.)

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Le temps de la restitution

La restitution comme échange actif et rappropriation.

Après ces remarques générales, il nous faut parler concrètement des projets. Si l'intention d'un projet est présente à l'aurore de la rencontre, le projet lui-même, pour devenir réalisable et se concrétiser, devra disposer de fondations solides sur lesquelles s'appuyer. Le troisième temps de la rencontre, le temps du projet commencera donc par une restitution de tout ce qui a été dit et élaboré de significatif tout au long de la rencontre, dans les paroles échangées, ou au cours de l'évaluation, tout ce que nous avons pu saisir de la situation du sujet, de ses potentialités et des contraintes pesant sur lui. Le temps de la restitution va ainsi dessiner le champ des possibles.

C'est un moment délicat. Il était annoncé au départ de l'échange. C'est une des conditions, à la fois éthique et psychologique, pour qu'un projet puisse prendre vie dans cette rencontre. Si durant l'évaluation, il était déjà important de ne pas traiter le sujet comme un objet passif de testing, un sujet de laboratoire, mais de le mobiliser dans un échange dynamique, plus encore le moment de la restitution doit-il impliquer le(s) sujet(s) intellectuellement et affectivement. Il doit participer, reconnaître, ou discuter ce qui va fournir le socle de construction de son avenir possible. Les observations du psychologue seront donc restituées à l'enfant, aux parents, à l'enseignant [792] dans un échange interactif, une discussion en commun, et non comme un jugement asséné ex abrupto. Il faut certes donner les chiffres précis quand on les a, avec toutes réserves qui s'imposent, mais à partir de là il faut élaborer. Plus qu'une discussion, il s'agit d'un échange, d'une élaboration commune, progressive, reposant sur l'empathie, l'accordage, l'apprentissage d'un langage commun.

Une brève remarque sur ce dernier point. Il est sans doute plus facile à un psychologue ayant une longue expérience de dialogues avec des parents de milieux sociaux très différents, de s'adapter à leurs différents types de langage. Cela étant, même après des milliers de rencontres, il y a toujours des cas où il est difficile de s'entendre. Dans ce cas, si l'on ne peut bénéficier de l'appui d'un tiers, par exemple un traducteur ou un proche, il est important d'être le plus simple possible, et de laisser l'interlocuteur prendre le contrôle de la discussion avec ses propres grilles de compréhension. D'une manière générale d'ailleurs il est important d'ouvrir à tous les parents, et à plusieurs moments, cette possibilité de prendre en main l'entretien, de poser des questions ou de contester ce qui a été énoncé.

Dans ce travail en commun on le voit, ce n'est pas au psychologue de prendre seul la conduite de l'entretien. Il n'a d'ailleurs pas, et c'est heureux, une maîtrise suffisante des processus psychiques pour cela. Les interlocuteurs ont leur propre manière de le conduire qui peut nous surprendre. Il arrive même souvent que tel entretien qui nous a laissé un sentiment de malaise, découvre brusquement ses effets positifs, par exemple par un commentaire final, sur le pas de la porte, de parents qui ont paru tout au long sur la

[792] Nous parlerons surtout de la restitution aux parents. Mais ce que nous disons des conditions de la restitution vaut mutatis mutandis pour les autres intervenants.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

défensive. [793]

Répétons encore une fois que tout cela doit se faire dans un dialogue où il n'y a pas d'un côté un expert qui assénerait des chiffres sans discussion, et de l'autre des parents venus recevoir un diagnostic, mais un échange où les parents sont invités à questionner, contester, éclairer l'évaluation par des faits qu'ils apportent eux-mêmes sur les comportements observés à la maison. Outre le progrès objectif (en contenu) apporté par ces données nouvelles, un travail peut ainsi s'effectuer en dialogue, mobilisant à la fois la dynamique cognitive, mais aussi la dynamique affective, émotionnelle, inter psychique et intra psychique. Cette double mobilisation est en effet la condition nécessaire à l'élaboration d'un projet vivant.

Remarque sur la restitution du Q.I..

Ici se pose la question de ce que l'on peut dire, tout particulièrement lorsqu'un bilan intellectuel a été pratiqué, ce qui est souvent le cas en psychologie scolaire, de la restitution du Q.I..aux parents - voire aux autres intervenants-. Beaucoup refusent de le donner [794] . Mais si l'on garde une information d'une telle importance par-devers soi, peut-on prétendre que c'est pour protéger la personne, alors que de fait on la traite comme un être mineur. C'est déjà promouvoir l'autonomie de la personne que de lui restituer ces éléments [795] . Le tout est de les expliciter dans un langage adapté. Ce qu'a prévu le code de déontologie dans son article 12 qui dit que ***« les intéressés ont le droit d'obtenir un compte-rendu compréhensible des évaluations les concernant*** » et demande au psychologue de présenter ses conclusions en fonction de ses interlocuteurs, de faire état des méthodes et outils sur lesquels ils les fonde, et de s'assurer de leur compréhension. Trop de psychologues encore une fois, au nom d'une position de surplomb arc-boutée sur ce postulat contestable qu'ils connaîtraient mieux que leurs interlocuteurs où se trouve leur propre intérêt, refusent d'exprimer clairement les résultats des tests. [796]

Il faut être honnête avec soi-même : ou bien l'on pense que le QI est foncièrement

[793] Il est heureux que toujours nous échappe quelque chose du cheminement psychologique des parents. Parfois l'effet de cet entretien nous parait nul voire négatif, les parents nous quittant arqueboutés sur un refus rigide. Mettant en cause l'institution, ils préféreront changer d'école, passer par des enseignements parallèles. Cependant cela ne signifie pas que rien n'a été entendu, par exemple du parent resté en retrait, qui aura son effet beaucoup plus tard.

[794] Sur ce point on lira avec intérêt l'article de Marie-Ange Chabert : « Restitution et compte-rendu du bilan psychologique », dans le « *Journal des psychologues* », nº 186, avril 2001.

[795] Prenons l'exemple de la situation thérapeutique, qui n'est pas celle du psychologue scolaire, mais qui ne peut non plus en être disjointe. Elle peut être comprise selon deux modèles, en fait deux extrêmes. Dans la relation paternaliste le soignant est investi d'une mission protectrice et sait pour et à la place du patient ce qui lui convient le mieux. Et puis il y a la relation égalitariste inspiré de la conception libérale du contrat commercial. On doit donner toute information au patient pour rétablir l'égalité avec le médecin. Dans la réalité la pratique se situe en tension entre ces deux relations. Le malade en demandant qu'on l'aide se place bien de fait dans une situation d'infériorité et de dépendance. Mais cette relation évolue. L'objectif est que le malade se réapproprie le projet de soin. (Il vaudrait d'ailleurs mieux penser cette relation en termes d'alliance thérapeutique).

en vertu de la loi du droit d'auteur.

nocif, quelle que soit la demande et/ou la situation, et dans ce cas-là on doit refuser de faire le test, ou bien l'on considère que pour le sujet concerné et dans la situation où il se trouve, il apporte un élément important d'évaluation de sa situation, utile à la mise en place d'un projet adapté, et dans ce cas on fait passer les épreuves correspondantes, et l'on accompagne la restitution des résultats d'aussi longs commentaires qu'il sera souhaitable, soulignant son intérêt et ses limites.

Ici on objecte habituellement que, quelque commentaire qu'on fasse aux parents, aux enseignants, aux membres des commissions spécialisées, seul le Q.I. brut sera retenu. C'est une question qui peut ouvrir à des spéculations sans fin que celle de ce qui est compris et retenu dans une restitution de bilan psychologique. Mais par comparaison on peut prendre l'exemple des examens médicaux . Ils ne sont pas moins difficiles à comprendre, et pourtant leur restitution est maintenant une obligation [797] . Or qui mieux qu'un psychologue devrait être capable d'accompagner et d'éclairer la restitution de sa propre évaluation ? C'est notre travail que de nous faire comprendre et d'aider le sujet à se comprendre ; nous sommes supposés y avoir quelque compétence. Si l'on pense que le Q.I. est un élément d'appréciation utile quant au niveau de fonctionnement intellectuel, mais qu'il est trop réducteur, alors il faut le rendre vivant en montrant à quel type de tâche intellectuelle il correspond. Dans le but pratique d'être compris on ne doit pas hésiter à le traduire systématiquement, en soulignant tel ou tel des éléments qui ont conduit à ce résultat global, par exemple telle difficulté en vocabulaire ou en arithmétique. Les mêmes parents qui refuseraient le Q.I. peuvent entendre, et même confirmer les difficultés de leur enfant avec le langage, avec l'arithmétique, avec le graphisme etc.. par rapport aux autres enfants du même âge, au voisin, au cousin. On peut leur donner des exemples de ces échecs, exemples paradigmatiques et éclairants, qu'ils reconnaîtront eux-mêmes pour les avoir rencontrés en aidant scolairement leur enfant.

Enfin on ne se limitera pas qu'au Q.I., surtout s'il est mauvais, mais on leur montrera leur enfant dans d'autres tâches plus créatives, en leur faisant voir comment il a organisé

[796] Certains psychologues refusent de porter sur le document destiné aux commissions spécialisées (la feuille de couleur verte) autre chose que leurs conclusions, refusant de les étayer des résultats qui les ont pourtant conduits là. Or les textes administratifs donnent par exemple au QI la valeur d'un élément important d'orientation. On peut en relativiser la valeur, prendre en compte d'autres éléments comme l'autonomie sociale, reste que tant que les différents établissements définiront leur projet éducatif à partir d'éléments où le QI joue un rôle important, et tant que la loi confirmera cette valeur, les psychologues consultés devront fournir cet élément d'appréciation, accompagné évidemment d'autant de commentaires explicatifs, correctifs ou critiques qu'il leur plaira. En refusant de fournir de tels éléments d'appréciation, ces psychologues supposent donc qu'eux seuls peuvent détenir, comprendre et utiliser les éléments étayant leur jugement. En cette matière pourtant, humaine et donc forcément complexe, nul ne peut prétendre détenir la vérité, ni retenir pour éviter de les soumettre à une discussion claire, ces éléments. Sur ce point également le code de déontologie est clair. Outre l'article cité plus haut, l'article 5 précise que « les modes d'intervention choisis par le psychologue doivent pouvoir faire l'objet d'une explicitation raisonnée de leur fondement théorique et de leur construction » et que « Toute évaluation ou tout résultat doit pouvoir faire l'objet d'un débat contradictoire des professionnels entre eux ».

[797] La loi 2002-303 du 4 mars 2002 relative aux droits des malades et à la qualité du système de santé, ainsi que l'arrêt de la Cour de Cassation du 14 Octobre 1997, font obligation au médecin d'informer activement le malade. Même si le psychologue scolaire n'opère pas dans un cadre de soins, a fortiori dirions-nous, doit-il informer son interlocuteur. D'autant que cette obligation qui fait partie du cadre éthique et psychologique de sa relation, est une des condition de son efficacité (opératoire).

en vertu de la loi du droit d'auteur.

son dessin, ou comment il a su construire une histoire suffisamment riche et vivante.

Restituer à l'enfant.

Il faut aussi consacrer systématiquement un temps de restitution à l'enfant. Significativement on peut même lui rendre tel dessin ou telle épreuve scolaire. Ce que l'on dira sera naturellement adapté à l'âge de l'enfant, à son niveau de compréhension, et devra répondre aux questions qu'il aura pu lui-même exprimer au cours de la rencontre. On rappellera les raisons de cette rencontre, les attentes du maître et des parents. On pointera avec suffisamment de nuance les éléments qui peuvent expliquer la distance entre les attentes de l'école et les siennes. On lui ouvrira systématiquement la possibilité d'exprimer une demande personnelle (on l'avait proposé déjà au début de la rencontre ; on renouvelle la proposition au moment de se séparer), son droit à lui d'utiliser cette rencontre pour obtenir un éclaircissement, une réponse pour lui. On peut revenir sur tel ou tel point sensible apparu au cours de l'entretien (ses difficultés à s'endormir, sa peur de faire des cauchemars), ou dans les tests. On lui offre aussi la possibilité de se revoir à sa demande. Enfin on aborde avec lui la question de ce qu'on pourrait faire avec l'aide des parents, de l'école ou d'autres, pour l'aider à dépasser ses difficultés. Autrement dit, on commence à construire le projet avec lui.

Restituer à l'enseignant.

Beaucoup de choses que nous avons dites à propos de la restitution aux parents se retrouveraient ici. Les pessimistes nous accuseront de nous leurrer là aussi. Les enseignants qui signalent, disent-ils, ne sont pas capables d'entendre autre chose que ce qu'ils pensaient préalablement, et qui est généralement négatif pour l'enfant, rien de ce qui pourrait ébranler leurs certitudes, leurs routines ou leur narcissisme. Cela arrive en effet. Cependant même les plus fermés ont tout de même pris le risque, et la peine, d'ouvrir quelque chose. Après tout, il leur était bien plus facile de ne rien faire et de ne rien demander. Leur demande même les place dans le risque d'avoir à se questionner, et de changer. Et puis certains ont peut-être un désir de changer inconnu d'eux-mêmes. Ils ont simplement besoin que cela leur soit dit par quelqu'un d'autre, de s'y sentir obligés. Quant aux plus rigides d'entre eux, pourquoi ne pas parier que ces rencontres laisseront quelques traces susceptibles, un jour, de les faire changer ? [798]

Pas plus qu'avec les parents, la restitution à l'enseignant ne peut se réduire à la lecture d'un simple compte-rendu. On ne vient pas rendre compte, voire rendre des comptes. La restitution s'inscrit dans un processus. On part le plus souvent des questions posées par l'enseignant. La restitution prend la forme d'un dialogue où, en échangeant les rôles, on va ajuster progressivement questions et réponses. Il y a les enseignants qu'on connaît bien avec lesquels on a l'habitude de travailler. Il sera plus facile alors de retenir ou de mettre en évidence les éléments qui permettront un dialogue constructif, une élaboration mentale en commun du projet adapté à l'enfant. Mais même avec un enseignant que l'on connaît peu la restitution n'est jamais un compte-rendu, mais un

[798] C'est toujours et encore le pari sur la capacité de l'autre à changer. Il me paraît difficile d'être psychologue sans croire à cette capacité en chacun.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

échange qui a besoin d'un temps suffisant pour qu'on puisse s'assurer de ce qui a été entendu, et de ce que cela va mettre en route. Dans cet échange les éléments apportés à propos de l'enfant doivent faire apparaître son potentiel psychique, les capacités dynamiques de son intelligence, et pas seulement scolaire. Tel doit être le principe directeur à la fois pratique et éthique de ces échanges. Mais évidemment dans la mesure où ce qui compte c'est le travail psychique de l'enseignant, il nous en échappera toujours quelque chose.

Dans ces moments, avec l'enfant, avec les parents, avec les enseignants, le psychologue poursuit son rôle de médiateur en amenant chacun à mieux se comprendre et à mieux comprendre la situation. Médiateur entre l'enfant et l'institution, entre l'enseignant et les parents, entre les parents et l'enfant, médiateur et pédagogue au niveau des informations objectives, le psychologue doit l'être, tant il y a parfois de méconnaissance, de malentendus, d'incompréhensions envers l'école. Cette place d'interface est difficile à tenir, chacun tendant à l'utiliser à son profit, mais c'est elle qui donne toute son importance à son rôle. Médiateur et pédagogue le psychologue scolaire est, osons le dire, bel et bien placé dans un rôle de moi auxiliaire.

Remarque sur les comptes-rendus écrits.

La restitution peut-elle, ou doit-elle, comporter la remise d'un compte-rendu écrit qui éviterait justement que l'on ne retienne que ce que l'on veut bien. Cela n'est pas toujours nécessaire. Il faut déjà qu'il soit demandé par les parents. Il répond alors à l'obligation d'information.

Force est de constater que les psychologues, peut-être gagnés à l'universelle vertu de la parole, éprouvent de la réticence envers l'écrit. Or l'écrit a sa place dans la relation du psychologue avec ses interlocuteurs, et pas seulement pour la restitution d'une évaluation. A un moment stratégique, il vient ponctuer l'évolution ou le blocage de la relation. C'est le plus souvent à la fin, lorsqu'il est nécessaire de fixer un positionnement à un moment donné, un point fait [799] . L'écrit joue un rôle pragmatique spécifique.

Un exemple rapide. J'ai reçu Kris avec toute sa famille à la demande de sa maman [800] . Les deux femmes, la grande sœur et la mère, se plaignent du jeune adolescent qui se comporte de façon insupportable à la maison. C'est surtout la mère qui parle, cherchant à démontrer l'excellence de ses compétences éducatives (elle fut puéricultrice avant d'arrêter pour s'occuper de ses enfants). Le père intervient peu, il est très pris par son travail de patron d'un hôtel. Il a des idées simples sur l'éducation. Pour lui, la mère et la grande sœur récoltent ce qu'elles ont semé. Si elles le laissaient intervenir, il n'y aurait plus de problème. « Un bon coup de pied au cul n'a jamais fait de mal à personne ». Pour la mère il n'est pas question de le faire intervenir, justement parce qu'il serait trop violent. Je ne vais pas m'étendre longuement sur le détail des échanges qui ont duré une

[799] Ponctuer, c'est ainsi faire le point, comme pour un navire en mer.

[800] ***J'ai reçu cette famille non dans le cadre de mon travail de psychologue scolaire, mais à l'occasion d'actions de soutien à la parentalité menées dans un cadre associatif.***

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

heure et demi. Ce qui m'a frappé cependant, et que je voudrais mentionner ici, c'est que pendant que la mère parlait et développait ses hypothèses sur les raisons psychologiques supposées du comportement de son fils et ses interrogations sur son besoin d'un suivi psychothérapique, (mais on découvrait alors qu'il y avait eu plusieurs essais tous rapidement interrompus par la mère), le père et le fils communiquaient à grands coups de coude dans les côtes. Visiblement c'était, dans la façon même, « virile", une manière de faire alliance contre elle. Bref l'entretien se termine et nous convenons que je reverrais Kris tout seul. Mais la veille de ce rendez-vous la mère téléphone pour décommander son fils, en disant que tout compte fait, elle ne pense pas trouver avec moi ce qu'elle était venue chercher, et elle me demande l'adresse d'un psychothérapeute familial. Voilà un cas exemplaire où il me paraît nécessaire d'adresser un écrit à la famille. Il sera pour l'essentiel un résumé bref de ce qui s'est passé. Il ne s'agit pas d'interpréter le comportement de la mère qui est sans doute suffisamment clair, même pour elle. Dès qu'elle a le sentiment que la situation risque de lui échapper elle coupe les ponts pour reprendre l'initiative . Je rappelle la demande, indique les recours possibles - qui tous impliquent, sans que je le dise- de remettre le père à sa place-, et les assure que je reste à leur disposition, communiquant même à Kris un numéro de téléphone où il peut me joindre.

Un projet pour la famille

Revenons à un déroulement plus classique de la rencontre. A la suite de la restitution, se pose la question de ce qu'on va faire. Certes l'élaboration d'un projet construit n'est pas toujours nécessaire. Nous avons déjà noté que parfois les premières paroles échangées ont suffi à faire changer les choses. Parfois il suffisait de rassurer l'enfant, l'enseignant, les parents. Parfois l'évaluation est suffisamment informative et/ou dynamique pour que la situation se rétablisse d'elle-même. Mais il arrive, et même assez fréquemment que l'on ait à construire un projet pour faire changer les choses ou pour accompagner au mieux un parcours périlleux. Parfois ce projet ne concernera qu'indirectement l'école, parfois il mobilisera tous les intervenants enfant, parents, équipe pédagogique, intervenants extérieurs. Nous allons commencer notre revue de ces différents types de projets en commençant par les projets construits autour d'un changement familial.

Dans un nombre significatif de cas il suffit en effet d'introduire du changement dans la famille pour que la situation de l'enfant à l'école s'améliore. A travers les rencontres avec les parents, la mise à plat de la situation, les mouvements psychiques qui se sont produits, un projet de changement pour les parents a pu émerger et s'affirmer de lui-même. Avec nous, à travers nos échanges intellectuels et émotionnels, ils se sont par exemple décidés à aller chercher une aide, du conseil conjugal, une médiation ou une thérapie. Cependant le plus souvent le psychologue ne peut pas se contenter d' » accompagner » les parents dans leur prise de décision. Il doit souvent intervenir activement, apportant des informations sur des possibles, voire faisant des propositions ou guidant les choix, endossant alors le rôle du conseiller. Comment d'ailleurs des parents qui n'ont souvent qu'une vague idée des objectifs, des structures –du RASED par exemple- et du fonctionnement de l'école, qui ignorent l'existence des C.M.P.I., C.M.P.P., ou qui ne savent rien du conseil conjugal et familial, de la médiation, de l'éducation en milieu ouvert, et même des psychothérapeutes [801], comment ces parents pourraient-ils

en vertu de la loi du droit d'auteur.

s'orienter seuls ?

C'est l'occasion de nous arrêter sur la place à donner au conseil dans la pratique psychologique, particulièrement en psychologie scolaire. C'est en effet un point de discussion crucial. Pour notre part nous défendons l'idée que le conseil doit avoir toute sa place dans l'élaboration du projet parental. Pour nous ce n'est pas pervertir le rôle du psychologue que de lui confier même, en fonction de la situation, un rôle actif, voire directif. [802]

Réflexions sur la place du conseil dans le projet familial.

L'action du psychologue scolaire auprès des parents, s'effectue d'abord en facilitant la compréhension du problème et en ouvrant un espace des possibles. Parfois cela suffit pour leur rendre l'initiative. Mais parfois cela ne suffit pas et il faut les accompagner plus loin en leur faisant des propositions. C'est dire que le psychologue outre son rôle de facilitateur de pensée - de médiateur entre soi et soi -, doit aussi parfois jouer un rôle de conseilleur – en médiateur entre le sujet et l'institution par exemple-. On n'aime pas habituellement entendre dire cela parmi les professionnels, chez qui le conseil reste encore très dévalué. Il trouve pourtant sa place naturelle dans la co-construction d'un projet conçu pour aider l'élève. Personne ne se choquerait de voir un enseignant conseiller les parents sur les points du programme à reprendre et sur la façon dont ils pourraient aider leur enfant à réussir ses apprentissages. Il a une compétence et une autorité pour cela. Pour autant cela ne signifie pas que ces échanges se fassent à sens unique et que des directives soient imposés autoritairement. Pourquoi le psychologue scolaire qui fait partie de l'institution éducative serait-il exclu de ce type de relation et tiendrait-il à se retirer sur l'Aventin ? Nous admettrons volontiers qu'il y ait de bonnes raisons de bannir tout « conseil » du cadre de la psychanalyse classique. Notre niveau d'expertise en la matière ne nous autorise pas à trancher sur ce point. Tout au plus remarquerons-nous que le père fondateur, Freud lui-même ne paraissait pas si intransigeant sur ce point [803] , et que par ailleurs les psychanalystes contemporains ne refusent pas ce rôle actif dans leurs thérapies brèves.

Mais pour ce qui est du cadre de la psychologie scolaire, nous ne voyons pas de raison valable à ce que les conseils y soient forclos. Il suffit qu'il ne soit pas asséné d'en haut, risquant alors de ne rien mobiliser chez les parents, mais prenne une place naturelle

801 C'est plus rare mais cela arrive et de toute façon ils en ont une idée souvent partielle sinon fausse Une question aussi prosaïque que celle du coût n'est souvent abordée qu'à l'instigation du psychologue.

802 On ne doit jamais oublier que l'intervention du psychologue scolaire auprès de la famille n'a pas le temps pour elle. La densité obligée de son intervention auprès de la famille l'oblige à prendre une position plus active.

803 Freud n'hésitait pas à donner des conseils parfois même très directifs. Dans ce que certains patients, certes un peu à part, ont rapporté de leur analyse, on trouve des conseils, des règles de vie, des remarques philosophiques (Voir par ex. H. D. « *Visage de Freud* », Paris, Denoël, 1977 ou Dr. S. Blanton « *Journal de mon analyse avec Freud* », Paris, P.U.F., 1971). «C'est en assurant diverses fonctions, en devenant pour le patient une autorité et même un substitut de ses parents, un maître et un éducateur, que nous pouvons lui être utile", Freud, «*Abrégé*", p. 50.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

dans l'élaboration en commun d'un projet destiné à faire changer les choses. D'ailleurs beaucoup de parents viennent pour recevoir des conseils. Devrions-nous refuser cette demande et leur retourner leur question : ***« mais vous qu'est-ce que vous en pensez ?*** ». Est-il plus aliénant pour l'autre de répondre à sa demande de conseil, où de refuser de lui répondre ? Et ne se place t-on pas plus encore dans une position de surplomb en prétendant que nous savons nous, mieux qu'eux, qu'ils n'en ont pas besoin. Quand nous affirmons par exemple que tout parent a en lui suffisamment de ressources pour trouver la solution tout seul, ne sommes nous pas dans une dénégation totale de ce qui fait ses difficultés concrètes ?

On dit aussi qu'il est inutile de donner de conseil puisqu'ils ne sont jamais suivis. Mais ceux-là même qui le disent, ne cessent d'en prodiguer, des conseils. Dans nos rencontres quotidiennes, à tel collègue nerveux, irritable, malheureux, nous ne cessons d'en délivrer : « tu devrais peut-être aller voir un « psy »… Si tous nous distribuons tant de conseils, c'est peut-être, qu'ils répondent à des besoins, même quand ils ne sont pas suivis. Conseiller autrui fait partie du registre des relations attendues, et le refus d'entrer dans ce type de rapport peut être perçu comme un manque d'égards, un affront, en tout cas une rupture délibérée des règles de l'échange.

Quelle justification profonde, autre que le bien prosaïque et inavouable refus de s'engager, des psychologues peuvent-ils donner de leur rejet des conseils ? On retrouve là les effets d'une conception de la pratique psychologique dérivée tout droit d'une clinique psychanalytique à la française [804] .

Voici deux exemples illustrant les effets de cette position. Le premier est tiré d'un petit livre par ailleurs fort bien fait présentant aux parents le travail du psychologue scolaire :

« » Conseils » est le mot que les parents choisissent souvent pour parler de ce qu'ils viennent demander au psychologue, ou de ce qu'ils ont retiré des entretiens avec lui. (Le conseil : « Opinion donnée à quelqu'un sur ce qu'il doit faire » (dictionnaire Robert). Cela suppose que le donneur de conseil a une meilleure évaluation de ce qui convient, en fonction sans doute de son expérience et de ses convictions. Nous ne choisirons pas nous, le terme de conseil pour parler de ce que nous proposons aux parents, car cela impliquerait que nous nous référons à nos propres idées sur l'éducation. Nous n'avons pas à imposer notre propre désir, ce qui risquerait de bloquer toute possibilité d'expression ; de plus, nous ne pouvons pas savoir à la place des autres, mais seulement chercher avec eux ce qui est possible. Le psychologue se réfère aux désirs des parents, à ce qu'ils estiment

[804] Rien à voir avec la psychanalyse originelle. On pourrait par exemple citer A. Aichhorn, notamment son article sur «*Les consultations pédagogiques*" (Erziehungsberatung), qui décrit une forme de travail avec les parents et les enfants où le psychologue scolaire se retrouverait presque entièrement. On y parle d'"aide", de «conseils", de «soutien pédagogique réel". «L'attitude la plus appropriée consiste, il me semble, à ne pas subodorer le cas «intéressant" derrière chaque enfant ou adolescent qu'on nous amène, mais au contraire à se contenter des outils pédagogiques les plus simples", dit-il, p. 222 de la tr. fr. dans le choix de textes de la «Revue de pédagogie psychanalytique"(Zeitschrift für psychoanalytische Pädagogik), réalisé par M. Cifali et J. Moll sous le titre «*Pédagogie et psychanalyse*", (1985 déjà cité). Dans le même recueil on trouve un article de O. Pfister sur «Le conseiller pédagogique". Comme le suggèrent les rédactrices, on gagnerait sans doute à «retrouver la modestie et la prudence des «pédagogues psychanalytiques"d'autrefois (p. 209).

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

bon pour leur enfant, aux désirs de l'enfant lui-même » [805] .

On voit que le conseil est refusé au nom du respect du « désir » des parents et de l'enfant. C'est donc lui qui doit commander ? Mais demandons-nous si ce désir des parents – a fortiori celui de l'enfant, du jeune enfant en particulier- trouve naturellement à s'incarner dans les valeurs éducatives de la communauté ? Sinon à quel dilemme et à quelle intenable position se trouve alors confronté le psychologue de l'éducation ? Demandons-nous enfin si le « désir » est quelque chose de simple, d'évident à connaître, qui ne demande ni du temps, ni des objets ni des échanges pour se connaître.

Revenons à nos auteurs. Apparaissent des parents confrontés à l'échec scolaire et qui viennent demander des conseils pour aider leur enfant. Dans cette situation, ***« Le psychologue ne dira pas : « faites ceci ou cela » étant entendu que la relation intellectuelle parents enfants ne passe pas par l'exercice scolaire (qui est artificiel) mais par le dialogue et les ressources culturelles de chacun.*** »(p. 49). Derrière le respect du désir des parents se profile donc une critique plus ou moins avouée de l'école. D'un coté le désir et la culture -» naturels »- des parents ; de l'autre l'artifice scolaire. Pourquoi en effet le psychologue aiderait-il l'école à s'immiscer dans une relation supposée riche et vivante, pour y introduire des exercices « artificiels » [806] ? Nous voilà au cœur du dilemme. Le problème du psychologue scolaire est qu'il n'a pas affaire qu'aux désirs [807] des parents, mais aussi à des objectifs éducatifs. C'est au cœur de cette tension que peut s'exercer son travail de médiation. Fort heureusement pour lui, le vœu le plus cher de la plupart des parents est bien que leurs enfants atteignent ces objectifs, c'est même pour cela qu'ils viennent réclamer notre aide. Ils ne prétendent pas ou rarement, substituer à ces objectifs leurs désirs propres. La mission du psychologue scolaire, pour laquelle la collectivité le rétribue, est d'ailleurs clairement définie dans les textes : ***« favoriser l'éducation des enfants »***, et, entre autres, fournir « aux maîtres et aux familles des indications précieuses sur les stratégies à adopter » [808] . Les désirs des parents quant à l'éducation de leur enfant sont des choses avec lesquelles il faut évidemment compter, mais les objectifs éducatifs en sont d'autres bien réelles, qu'ils doivent considérer, et c'est bien à faire se rencontrer ces deux dynamiques que le psychologue doit travailler, sauf à refuser de prendre sa part à la réalisation des objectifs scolaires.

Le psychologue scolaire doit considérer la part importante qu'y prennent les parents, et ceci sans doute à travers leur culture personnelle - mais il faut bien admettre

[805] E. Bosetti, M.C. Brossais, S. Goulfier, A. Thiriet, « *Votre enfant et le psychologue scolaire* », Paris, Bordas, 1986, p. 48.

[806] Thème latent et résurgent : l'école facteur de névrose ou d'aliénation. De Rousseau à Illich. Ou F. Dolto affirmant dans sa préface au livre de Maud Mannoni «*Le premier rendez-vous avec le psychanalyste*» (1976) que «l'adaptation scolaire est maintenant à de très rares exceptions, il faut le dire, un symptôme majeur de névrose", page 35. «Maintenant" dit-elle ? mais l'école n'était-elle pas plus répressive au temps des hussards de la république, ou de la république des professeurs ? Le problème actuel de l'école ne vient-il pas plutôt de l'effacement de cette image du Maître.

[807] Et derrière les désirs, il y a le Désir, l'Inconscient quoi, il va bientôt surgir. Voir plus loin.

[808] Citations extraites de la circulaire du 10 avril 1990 fixant les missions des psychologues scolaires.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

qu'existent ici des inégalités - mais aussi et surtout par la place qu'ils donnent chez eux au suivi scolaire de leur enfant [809] . Partant de là, demander aux parents de faire réviser à l'enfant ses tables, de revenir sur tel algorithme non maîtrisé, d'assurer pendant les vacances la consolidation d'un apprentissage fragile de la lecture, de tels conseils, basés sur une évaluation, ne peuvent être exclus du projet construit avec la famille [810] . Un psychologue scolaire ne peut pas dire aux parents d'un enfant en difficulté : parlez seulement avec lui, nous nous occupons du reste. C'est instaurer une coupure là où elle est le plus souvent préjudiciable à la réussite de l'enfant. Il n'est pas sans danger de faire ainsi de l'école le lieu du travail (artificiel), et de la maison le lieu du plaisir (naturel).

Nous annoncions l'Inconscient dans une note précédente. On n'a pas manqué de l'invoquer pour interdire la pratique du conseil en psychologie scolaire. Dans un article [811] d'un récent numéro de la revue des psychologues scolaires, ***« Psychologie et Education »***, J.L. Gaspard et L. Combres défendent au psychologue scolaire de donner quelque conseil que ce soit, au motif qu'on ne conseille pas l'inconscient. ***« Le psychologue scolaire n'est pas un conseiller. On ne conseille pas l'inconscient »***, p.118. Le raccourci est saisissant, bien propre à clouer le bec. Il mériterait de longs commentaires. Disons rapidement que, pour que la conséquence en soit vraie, il faut admettre le principe que tout psychologue, ici le psychologue « scolaire », n'a d'autre interlocuteur que l'Inconscient. C'est confondre sa place avec celle du psychanalyste, à supposer d'ailleurs que les psychanalystes eux-mêmes prétendent ne s'adresser qu'à l'inconscient. [812]

Une telle hauteur prise par rapport à la réalité, doit forcément avoir des conséquences. Les auteurs donnent un exemple de la mise en pratique de leur principe. Voilà deux enseignants qui les appellent à l'aide pour des problèmes de violence et de refus scolaire dans leur classe. Pas question donc de donner des conseils ou d'intervenir personnellement. Comment faire avec l'inconscient qui trouvait sans doute là à s'exprimer. Ils proposent d'ouvrir aux élèves un « cahier de doléances » : ***« En mettant à disposition un cahier d'écriture dans chacune des deux classes, la part de chacun des élèves, à entendre comme leur symptôme, fut ainsi convoquée. Sur chacun des***

809 Sur ces points il est tout à fait instructif de relire le livre de C. Jelen « *La famille, secret de l'intégration* », Paris R. Laffont, 1993. L'implication forte des familles dans la réussite scolaire, l'importance donnée au travail, y apparaissent comme les facteurs essentiels de réussites exceptionnelles dans des familles pourtant durement maltraitées par l'histoire.

810 Et s'il arrive qu'une partie de ses tâches ne peut être assurée sans accompagnement, alors le projet inclura justement ces interventions complémentaires, aide à la parentalité, soutien scolaire, mais toujours en mettant les parents dans le coup. (Lignes extraites de la « Charte d'accompagnement à la scolarité » : « L'accompagnement à la scolarité offre aux parents un espace d'information, de dialogue, de soutien, de médiation, leur permettant une plus grande implication dans le suivi de la scolarité de leurs enfants. Dans cette dimension, les lieux d'accompagnement à la scolarité ont vocation à s'articuler avec les réseaux d'écoute, d'appui et d'accompagnement des parents. L'accompagnateur développe des contacts aussi fréquents que possible entre l'entourage familial et les enseignants et facilite la compréhension réciproque. »

811 *« Psychologie scolaire : quel rapport au savoir ? »,* article paru dans le numéro 49 de Juin 2002.

812 Voir plus haut la note sur la pratique de Freud.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

cahiers, les élèves étaient invités à écrire ce que bon leur semblait, en dehors de tout jugement, note ou autre contrainte d'ordre scolaire. Etaient autorisées les insultes, tout comme le refus d'y écrire », p. 119.

Cet exutoire aux pulsions les plus primaires suffira-t-il pour que la classe retrouve son cours ordinaire? Voici la suite que chacun jugera bonne ou mauvaise selon son goût : ***« Dans la suite de cette expérience, ce fut aux enseignants d'en tirer bénéfice. Conscients des risques d'un cadre et de contraintes trop strictes, ils décidèrent de lier leurs pratiques en permettant la circulation des élèves entre leurs deux classes. A ceci, les élèves répondirent en choisissant en partie leur emploi du temps, en fonction des propositions des deux instituteurs »***. Pour avoir une longue expérience de ce genre de problèmes, je puis assurer que cette solution-là n'a rien d'étonnant ni de nouveau et ne doit pas grand chose de ses effets à la place enfin donnée à l'Inconscient. C'est une histoire assez banale. Quand une classe va mal, que le groupe soit ingérable, ou que l'enseignant soit incapable, on finit toujours par proposer de la faire éclater. Les justifications peuvent varier, ici la libération de l'Inconscient, ailleurs l'individualisation de l'enseignement, mais c'est un des suites des plus ordinaires de ce problème, où l'inconscient joue sans doute son rôle, mais que la rationalité la plus commune, le simple bon sens, suffirait à expliquer. Quant à l'école à la carte, au gré des désirs des enfants, on évitera de commenter. On a compris que les auteurs ne se veulent surtout pas « scolaires », et sans doute même pas « psychologues ». Ils ne veulent surtout pas transmettre quelque norme, ni étayer le moi des instituteurs.

La collectivité a fixé un certain nombre d'objectifs au système éducatif, objectifs à la réalisation desquels les membres de la collectivité éducative doivent concourir. Le psychologue scolaire n'exerce pas dans le cadre libéral de la psychanalyse, surtout pas conçue comme une auberge espagnole où chacun ne trouve que ce qu'il y amène. Les élèves ont des désirs, les parents des idées sur l'éducation, ils ont certes tous un inconscient. Nous sommes bien obligés de faire avec, mais pour autant ce n'est pas à ces désirs inconscients de déterminer les objectifs raisonnés du projet éducatif communautaire.

Eduquer un enfant c'est l'amener progressivement à pouvoir affronter la réalité avec des armes intellectuelles et affectives, et non pas donner libre cours à ses désirs inconscients ou à ceux de ses parents. D'une manière volontairement provocante nous avons retenu deux exemples où l'élaboration du projet s'est faite à partir d'un rappel - sous forme de conseils- à cette réalité là.

Pour Donatien, le premier contact fut un appel téléphonique de sa maman. Elle avait besoin d'aide : son petit gars pleurait tous les matins avant d'aller à l'école et elle n'arrivait pas à savoir pourquoi. Elle pensait qu'à moi il pourrait se confier. C'est un enfant vif disait-elle, actuellement scolarisé avec un an d'avance dans un cours élémentaire première année. « La discipline de la classe n'est-elle pas trop dure ? Les faire attendre par exemple les bras croisés n'est-ce pas une méthode pédagogique dépassée ? Est-ce que d'autres enfants le maltraitent? Est-ce qu'il s'ennuie, fallait-il lui faire à nouveau sauter une classe ? À trois ans, soit près de trois ans avant les autres, il savait déjà lire" dit-elle. Elle était allée sur le site internet de l'A.N.P.E.I.P. et me demandait si ce comportement n'était pas le

en vertu de la loi du droit d'auteur.

premier signe de ce rejet de l'école qui se manifeste souvent chez les surdoués non reconnus par l'école. Ne pourrais-je aussi faire un bilan cognitif ? Elle ne voulait pas pour le moment que je prenne contact avec l'école [813] . Elle voulait d'abord savoir. Je lui répondis qu'il faudrait qu'on prenne plus de temps pour parler de tout cela, mais que je pourrais effectivement faire une évaluation. J'ai rencontré la maman de Donatien une semaine plus tard. Elle vit avec ses parents dans une petit village à la campagne, fort loin de son lieu de travail de l'autre côté de la frontière. Le père de Donatien n'a jamais voulu s'occuper de son enfant, « il ne le prend jamais même pendant les vacances ». C'est pourquoi ses parents à elle sont venus l'aider et occupent une aile de la très grande maison qu'elle possède. Le matin, c'est elle qui amène Donatien à l'école, avant de rejoindre son lieu de travail à quelques 150 kms de là. Elle occupe un poste de responsable dans une station de radio. Elle et le père se sont rencontrés comme musiciens professionnels. Le père poursuit une carrière de concertiste. Elle n'a aucun problème financier. « Donatien savait lire à trois ans, c'est un enfant très bavard, il n'arrête pas de poser des questions », il pompe son entourage. Dans les jeux il est directif et même assez autoritaire. Il dort très bien, « onze heures par nuit ». Cependant c'est tout un rite tous les soirs que de le coucher. Elle doit s'allonger un moment à ses côtés, fermer la moustiquaire qu'il a voulu comme celle du lit de maman. « Ça lui plait beaucoup, c'est comme une petite maison, fermée avec les pinces à linge ». Avant de le laisser elle doit impérativement prononcer la même phrase toujours : « Fais un gros dodo, et mille bisous à ton lit ». Il se lève bien le matin sans problème et de bonne humeur. Mais jusqu'ici il n'a jamais pu dormir chez quelqu'un d'autre. Avec la nourriture il est très pénible, il ne mange que des steaks hachés. Il ne supporte pas que sa maman chante ou joue du piano. Il ne se lie pas facilement avec les autres enfants. Il est très possessif avec sa maman, c'est encore elle qui doit lui essuyer le derrière quand il a fait caca. Depuis les dernières vacances il s'est cependant entiché d'une personne très agée. L'an dernier à l'école, comme il savait lire il a été scolarisé à mi-temps le matin en maternelle, et l'après-midi au cours préparatoire. Au bout de quelques temps il a choisi lui-même de rester tout le temps au C.P.. Cela s'est bien passé jusqu'à la mi-mai où il a commencé à pleurer tous les matins et même parfois à refuser d'aller à l'école. Sa mère voudrait donc savoir pour quelles raisons il est malheureux à l'école. Est-ce parce qu'il est trop différent des autres, trop en avance ? Sinon peut-être me confiera-t-il à moi psychologue des choses dont il ne veut pas parler à sa maman. J'ai donc rencontré Donatien. C'était un très jeune enfant qui n'a pas encore six ans qui se retrouve dans sa classe avec des enfants de sept ans et plus. Il est intelligent certes mais brillant surtout dans les domaines de type scolaire et il manque de logique. Son QI le situerait parmi les « normaux forts ». Malgré son aisance dans le calcul rapide, il risque d'avoir quelques difficultés dans la compréhension des problèmes du CE 2. Il manque de distance, très bavard, trop familier, trop dépendant de l'autre. Quand il n'est pas à l'aise avec moi, qu'il ne s'agit plus d'activités reconnues, il se lance dans un discours brouillon, en arrive presque à bégayer. Il est difficile d'avoir un réel

[813] *Nous dirons plus loin à quel point le fait d'être dans l'école donne comme moyens d'action au psychologue. Cette place a parfois aussi ses inconvénients. Dans le cas présent on pouvait penser a priori que c'est dans un projet construit avec l'école qu'on pourrait le mieux aider l'enfant. La mère cependant ne voulait pas de ce contact.*

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

échange avec lui. Il finit par recourir à des attitudes régressives, prend son pouce, parle bébé. Quand j'amène la conversation sur l'école et les copains, il lui est difficile d'en dire quelque chose. Il parle beaucoup de maman. Il était bien avec elle quand il était bébé, « il mangeait tout ». Voilà bien un cas qui pourrait se prêter à un exercice de virtuosité psychanalytique. Il y a de quoi parler de l'œdipe. Mais le contrat n'était pas celui là. Une maman m'a demandé une évaluation dans un objectif précis. A moi de restituer mes conclusions et de voir comment le mieux faire passer ce que je comprends de la relation de Donatien à l'école, aux apprentissages et à sa maman. Je lui ai donc répondu sur les deux questions posées. Donatien n'est pas un « surdoué », même s'il y a chez lui, comme chez eux, une « dysharmonie » de développement entre différents domaines. S'il souffe au CE 1 c'est que l'école n'est pas seulement un lieu d'apprentissage, mais qu'il faut pouvoir s'y reconnaître dans ses relations aux autres. Je lui ai dit qu'il était beaucoup trop dépendant d'elle (en lui rapportant les propres phrases de son enfant) et, comme il s'agit d'une femme fort cultivée, j'ai utilisé les mots de la psychanalyse. L'oedipe, à elle cela disait quelque chose de fort. Cela mettait du sens dans ce qui se passait chez elle. A partir de ce moment, et nonobstant l'évolution qui était en train de se faire en elle et qui allait se poursuivre longtemps, nous sommes demandés ce que nous pourrions faire pour aider Donatien. J'ai proposé que nous nous revoyions avec les grands-parents qui prenaient un part importante dans son éducation. Lors de cette rencontre où tout le monde a pu dire ce qu'il avait sur le cœur, le grand-père a manifesté le besoin de pouvoir respirer et, récupérant son épouse, de prendre quinze jours de vacances de temps en temps. La mère s'engageait à trouver quelqu'un pour garder Donatien pendant ces périodes. Elle me priait de rencontrer avec elle l'institutrice dans le but d'aménager un projet individualisé pour Donatien. Enfin elle me demandait quelques conseils sur l'attitude à avoir avec son enfant. Je ne le lui en donnais qu'un mais ferme, ne plus essayer les fesses à son gamin. Il était bien assez grand.

Un exemple classique où le projet ne peut se priver des conseils et même des directives du psychologue est le cas, assez fréquent de nos jours, où les parents de jeunes enfants n'arrivent pas à installer une suffisante discipline. Là aussi on pourra nous objecter que nous imposons nos propres normes éducatives. Mais le problème ne se pose pas tout à fait en ces termes. Voici comment ordinairement il se présente. Des parents alertés sur les problèmes de comportement de leur enfant lors à son entrée dans l'école, viennent nous demander de l'aide. Après une évaluation de la situation avec eux et avec l'enfant au cours de laquelle des ouvertures sont apparues et des liens se sont créés, on en arrive à ce moment où des propositions doivent être faites dont l'objectif est de provoquer un changement. A ce moment, et chaque fois que je n'ai pas de raison de suspecter un trouble pathologique, je propose aux parents, en première intention, un plan assez simple. Il me semble en effet qu'avant de renvoyer la famille en thérapie, il faut peut-être interroger leurs « normes » familiales et la compatibilité ou non de leurs conduites, avec l'objectif recherché. Qu'il s'agisse d'un alibi intellectuel, d'une conviction profonde ou d'une incapacité psychologique, il y a beaucoup de parents, parmi ceux qui consultent pour ces problèmes de discipline, qui ne savent simplement pas dire non à leur enfant [814]. En première intention donc il me paraît nécessaire de rappeler d'une façon ou d'un autre la valeur structurante des interdits et de les aider à les mettre en place.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Histoire de Jules. Les parents ont souhaité me rencontrer pour demander un bilan intellectuel et scolaire sur les conseils du psychothérapeute de Jules. La mère est venue seule. Le père dirige une grosse société en Suisse, et n'est jamais là ; même quand il n'est pas à l'étranger, il rentre à dix heures du soir. La question « officielle » est celle d'une éventuelle importante précocité, mais dans sa description la mère parle beaucoup plus du comportement de Jules que de ses intérêts ou de ses performances intellectuelles. « En classe il a fini avant les autres, alors il fait que les enquiquiner ». Mme J. pense que son fils est un enfant profondément angoissé, et que c'est par sa faute, puisqu'elle n'a cessé de s'inqiéter à son sujet depuis sa naissance. Elle parle surtout de ses propres faiblesses et des erreurs éducatives qu'elle a commises. On se dit que cette maman a beaucoup travaillé sur elle pour comprendre, un peu trop peut-être, jusqu'au moment où l'on perçoit dans son discours une autre voix, le discours du thérapeute de l'enfant, plutôt ce qu'elle en a compris. Il lui a dit que son fils souffrait d'un très fort sentiment d'abandon, que c'est pour cela qu'il se roulait par terre lorsque, vers ses cinq ans, elle voulait partir à quelques cours du soir. Elle se reproche donc cet « abandon », et elle essaie sans cesse de lui démontrer que, quoiqu'il fasse, elle sera toujours là et ne le quittera jamais. Bien qu'elle me décrive son enfant en termes très « psy », d'une façon très « interprétative », de mon coté je vois se dessiner le portrait d'un petit tyran domestique, accrochant sa sœur par les cheveux dès qu'elle passe à sa portée, un enfant que plus personne dans la famille ne veut plus garder, et qui, à l'école, devient de plus en plus agressif malgré la psychothérapie. La maman pense que tout est de sa faute, et en vient même à me demander s'il ne serait pas possible que moi, le psychologue scolaire, je puisse la prendre en thérapie. Elle a les larmes aux yeux, elle se sent coupable et abandonnée de tous. Pas une fois elle n'émet un reproche à l'égard de sa famille qui la laisse tomber, ou de son mari, ni l'expression d'une révolte à l'égard de son fils. J'encourage la maman à s'occuper un peu plus d'elle et j'accepte le bilan demandé. Quand nous nous reverrons il faudra que le père soit là. Nous passerons rapidement sur cette évaluation [815] . Jules est un enfant extrêmement impulsif, intelligent certes, en tout cas face aux problèmes qui peuvent être résolus rapidement, mais perdant en route toutes les données quand il y faut un peu de temps. Au début du test il exulte de toute puissance : « c'est facile ! Fastoche ! » Mais dès que les épreuves demandent un peu plus de concentration et qu'il se sent en risque d'échouer, il abandonne, jetant violemment le crayon qu'il finira par casser. Il essaie à plusieurs reprises d'imposer ses choix, veut faire ceci et pas celà. Sur le plan relationnel il n'a pas de distance, il ne sait pas rester à sa place, il est indiscret, voire intrusif, me retournant mes questions, confondant volontairement nos positions. Ce problème de limites s'exprime dans une confusion « physique »

814 Il est interdit d'interdire, a encore beaucoup de résonances dans les familles contemporaines, résonances réactivées par les débats autour du lycée, ou des droits de l'enfant.

815 On ne développera pas ici sur une composante importante de la situation : il se trouve que l'institutrice de la classe est une personne qui a une position assez proche de celle de la maman. Elle s'est toujours beaucoup plus investie dans l'écoute des supposés problèmes psychologiques des élèves ou des parents et n'a jamais pu gérer un enfant un peu difficile.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

avec l'autre. Il me dit par exemple : « te voir écrire, ça me fait mal au bras ». Il fonctionne dans le tout ou rien, brutalement, sans nuance. Je dois plusieurs fois le rappeler à l'ordre, et prendre une voix menaçante. Elle fait son effet, mais il est peu probable que cela marcherait longtemps. Au point où j'en suis à la fin de mon bilan, il m'apparaît que quelles que soient les causes cachées de l'agressivité de Jules, et dont son psychothérapeute se charge, Jules a aussi besoin, plus que beaucoup d'autres enfants, qu'on lui impose des règles et c'est à cet objectif que je destine le projet familial. Pour cela je vais essayer de réinstaller le père dans le jeu. J'ai obtenu qu'il vienne avec son épouse. J'ai affaire apparemment à un homme assez compréhensif, qui reconnaît avoir négligé un peu trop sa famille, et qui est prêt à leur donner un peu de temps. Comme ils vont partir enfin quinze jours en vacances, qu'ils seront tous deux mobilisables, nous mettons en place un plan dont les bases sont précisées dans un document écrit que je leur remet. L'idée générale est qu'il faudra marquer fermement à l'enfant, par une punition si nécessaire, que des bornes ont été dépassées et que cela entraîne un changement dans les règles relationnelles. En soi la sanction marque un coup d'arrêt, sur le fond elle signifie que l'on change d'espace. Deux choses importantes : la première est que les règles soient clairement repérables et cohérentes, qu'elles ne changent pas en fonction, de l'état d'épuisement des parents. La deuxième est de ne pas donner à l'enfant le sentiment qu'ils ne sont pas capables de contrôler la situation. Et c'est bien parce qu'ils ne le contrôlent plus de fait qu'il est important que les directives viennent de l'extérieur. C'est à moi de leur rappeler la loi. Il ne s'agira pas de changer du tout au tout, mais d'intervenir sur un comportement cible. Aux parents angoissés par l'idée de traumatiser ainsi leur enfant, je fais remarquer que c'est cette absence de limite qui est angoissante pour leur fils: « votre enfant ne se sent pas suffisamment protégé par votre attitude, quand il aura compris que vous pouvez contrôler la situation, vous n'aurez presque plus à punir ». Nous choisissons ensemble le comportement qu'ils veulent voir changer [816] , et la sanction qui peut être efficace. La punition a une valeur symbolique, et de ce point de vue un quart d'heure dans sa chambre fait autant d'effet qu'une heure. L'important ensuite sera de s'en tenir là et de ne pas multiplier les modes d' interventions. Que les règles soient claires. Si cette stratégie marche il est probable que le reste sera plus facile. Arrêtons là. On jugera ce plan « comportementaliste ». Il n'a pas pour nous de validité universelle. Il nous a paru adapté pour les parents de Jules, mais on ne l'appliquera pas de façon systématique à tous les comportements difficiles. Il n'interdit pas de proposer aussi une aide psychologique pour l'un ou/et l'autre des parents où ils pourront travailler sur les raisons profondes de leur réticence à sanctionner. Simplement dans ce cas il fallait que quelqu'un les rappelle avec autorité au principe de réalité. C'est ce que fait –trop souvent- l'école, et le psychologue scolaire en fait partie.

L'école et les projets

Jusqu'ici nous avons parlé de projets construits pour l'essentiel avec la famille. Il nous faut

[816] ***Le plus souvent c'est le comportement à table, ou au coucher, ou les agressions à l'égard du frère ou de la sœur.***

en vertu de la loi du droit d'auteur.

en venir maintenant à tous les projets construits dans l'école, toujours avec la participation des parents, qui constituent évidemment l'essentiel des tâches du psychologue scolaire. Ces projets ne sont pas tous formalisés. Ce qui importe, au fond, c'est leur capacité à introduire une dynamique là où le fonctionnement habituel de la relation éducative a failli.

Il faut bien dire que, dans le discours produit par l'école à son usage, nous avons vu se multiplier une inflation de projets. Il y en a de toutes sortes : Projets d'établissement, Projets d'école, Projets de cycle et Projets de classe, Projets de Z.E.P., Projets d'action culturelle et éducative, Projets pédagogiques individualisés, Projets éducatifs individualisés, Projets d'intégration, Projets d'aide individualisés, et bien d'autres que nous avons dû laisser passer. Il y a une mode du projet. La question qui se pose est celle de savoir si cette inflation a pour finir introduit plus de jeu et de mouvement dans le système. Si le projet devient un rituel formel, un projet mort, il peut même devenir un frein, ou un alibi pour ne pas faire justement. La généralisation administrative du projet peut avoir pour effet pervers de lui ôter tout sens, toute vie. Or ce qui importe comme nous le disions c'est l'effet du projet sur la dynamique psychique du sujet pour le faire sortir de la spirale de l'échec. Il y a parfois une opposition entre la logique des projets de papier, et leur capacité à faire que puisse s'ouvrir avec l'enfant, l'enseignant, les parents, un espace vivant où il pourra se développer. Nous parlerons tout à l'heure de l'histoire de Thècle et du projet construit avec son instituteur, un enseignant pourtant en rébellion contre l'institutionnalisation des projets. Pour lui il ne fallait pas se payer de mots. Dans sa relation avec chacun des élèves de sa classe, un projet existait qui n'avait pas besoin d'être mis noir sur blanc. C'était naturel pour lui, c'était inclus dans l'addition. [817]

La situation du psychologue scolaire.

Avant d'en venir à l'examen des différentes formes de projet, il nous faut dire un mot de l'école comme contexte d'intervention du psychologue scolaire. Le contexte d'intervention est important par le sens qu'il donne à l'action et aussi par les moyens qu'il met à disposition. Aucune psychologie clinique, même analytique, n'a le pouvoir de se décontextualiser. Mais plus que tout autre psychologue, le psychologue scolaire doit intégrer dans son action le contexte de son intervention. Quand il est tenté de le refuser, de s'en dégager, il commet une erreur. Le psychologue inter agit avec d'autres systèmes, avec le système familial notamment, mais ce qui fait sa spécificité ce sont ses interactions à l'intérieur du système scolaire. Sa possibilité de relancer une dynamique, se joue là pour beaucoup, et c'est un avantage formidable, quand ça marche, c'est-à-dire quand les interactions avec l'enseignant et l'école portent leurs fruits.

Qu'est-ce que la psychologie scolaire ? La question revient régulièrement avec celle du statut des psychologues scolaires. Des associations, des syndicats, pensent restaurer son identité ou mieux affirmer son statut, [818] en en faisant avant tout un psychologue, travaillant accessoirement dans une école. Manière de prendre ses distances avec l'école, de garder les mains propres. Il est pourtant à craindre que les psychologues scolaires n'aient rien à gagner à rejoindre cette immense cohorte, comme disait D.

[817] Est-il bien nécessaire d'étendre administrativement la pédagogie du projet à tous les acteurs, alors que pour une majorité d'élèves l'enseignement traditionnel fonctionne bien, je veux dire que le projet n'a pas à être inscrit, puisqu'il existe naturellement.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Anzieu, des « psys » de tout poil, y inclus psychiatres et infirmiers. Il demeure un des rares parmi les « psys » à avoir une identité affirmée, et ceci tout en restant un généraliste, c'est-à-dire un unificateur de savoirs psychologiques.

On voit bien des psychologues scolaires tentés par la ligne du retrait. Ainsi la revue des psychologues scolaires a abandonné son titre de : ***« Psychologie scolaire »*** pour celui de ***« Psychologie et Education »***. C'est pourtant une chance que la position particulière du psychologue scolaire. « La chance d'une position difficile à définir », telle la jugeait François Gaillard dans un article de ***« Psychologie et Education*** »[819] . Une chance que sa situation au cœur d'une institution appelée à jouer un rôle essentiel dans la construction de la société à venir, et qui lui donne des moyens d'agir, dit-il (p. 22) Une chance que cette position instable dans un espace d'interface. Le psychologue scolaire est à la frontière, c'est ce qui lui permet de jouer son rôle de médiateur. Il est aussi dedans, il participe aux réunions d'équipe, il va discuter avec ses collègues enseignants durant les temps de récréation, etc., et ceci lui donne des avantages incontestables. ***« Le psychologue dans l'école se distingue des autres psychologues avant tout parce qu'il a le temps pour lui : le temps non négligeable que l'enfant passe dans l'institution »***[820] . Il dispose ainsi de plus de temps pour comprendre : il faudra énormément d'entretiens à un psychologue extérieur avant de comprendre ce que connaît un psychologue scolaire rien qu'en vivant dans le même milieu que l'enfant. Du temps aussi pour agir, non seulement parce qu'il lui est plus facile de planifier ses rencontres avec l'enfant, mais aussi par les possibilités d'action sur le contexte réel qui lui sont offertes, sur les interactions relationnelles et/ou d'apprentissage entre l'enseignant et l'élève, sur les méthodes, sur la relation de la famille à l'école. ***« Il dispose d'une structure large comprenant un véritable système de compétences éducatives et une interface de collaboration parents école si bien qu'il peut choisir entre des actions directes et des actions indirectes susceptibles toutes deux de modifier la situation de l'enfant »*** (id.).

Le rôle de l'école est d'effectuer un travail d'éducation et d'aider ainsi à l'étayage du moi, et au développement des processus de pensée secondaires. La culture n'a pas qu'un rôle répressif, elle donne forme et force à l'esprit. Plus souvent qu'on ne le dit, ce

[818] Au moment où l'on commence à reconnaître la valeur des acquis professionnels, il est frappant de voir certains psychologues scolaires uniquement préoccupés d'avoir manqué d'une année de formation théorique pour atteindre la durée de formation des autres psychologues. Pourtant, pour être recrutés, ils ont dû remplir d'autres conditions. Ils ont passé un concours pour être admis à suivre la formations des maîtres. Après celle-ci ils ont fait la classe plusieurs années. Pour la pratique ultérieure de la psychologie scolaire, la formation en IUFM et surtout la pratique de la classe, ne sont-elles pas plus formatrices qu'une année universitaire supplémentaire ? Mais sans doute certains psychologues scolaires voient-ils une plus grande noblesse dans la position du psychologue que dans celle de l'enseignant ? Ce qui pourrait être une étonnante confusion de valeurs.

[819] « Pluralité de la psychologie scolaire : le cas Suisse », p. 22. Dans cet article tout à fait intéressant, F. Gaillard, pointe en Suisse la même dérive, de vouloir gommer la spécificité de la psychologie scolaire, à la différence de ce qui se passe dans le monde anglo-saxon, où les psychologues scolaires n'ont pas honte de se poser comme tels. (« *Psychologie et éducation* », déc. 1996, La Pensée sauvage, pp. 25-41).

[820] F. Gaillard, p. 29.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

travail permet de compenser les carences de l'éducation familiale [821] . Pour certains enfants aller à l'école est un sauvetage. Nous voyons le plus souvent les difficultés posées par l'adaptation de l'enfant à son nouveau milieu, les conséquences négatives, nous ne voyons plus ce qu'elle apporte parce que nous considérons que c'est là le développement normal de l'enfant.

Le psychologue scolaire est un des « acteurs » de l'acte éducatif, et pas seulement un médiateur. S'il est « psychothérapeute », non au sens professionnel du mot, mais en tant que son objectif est de faciliter, d'améliorer ou de relancer le fonctionnement psychologique de l'enfant, il joue aussi ce rôle comme « pédago-thérapeute ». Par fonction il s'intéresse tout particulièrement aux fonctionnements cognitifs, dans le développement desquels l'école joue un rôle important, tant par les instruments qu'elle fournit, décentration, enrichissement culturel, que par le plaisir de fonctionnement qu'elle peut procurer. On pourrait dire autrement que comme pédago-thérapeute le psychologue scolaire participe à une autre médiation, celle qui en liant l'enfant à une culture, va lui permettre de développer sa pensée en la secondarisant. Cependant l'élève n'est pas séparable de l'enfant, l'épanouissement de l'un n'est pas séparable de l'épanouissement de l'autre. Le psychologue scolaire est entre les deux, entre l'élève et l'enfant. Et par sa seule présence il est le rappel de cela que les enseignants pourraient être tentés d'oublier : que l'élève est aussi un enfant. Doublement médiateur est le psychologue scolaire, il l'est comme psychologue, et aussi comme éducateur.

Le contexte : Le projet d'école.

Les projets dynamiques sont ceux qui feront sens pour le sujet, qu'il pourra reprendre à son compte comme des projets personnels. Le projet efficace c'est le projet pour soi. Encore faut-il que le contexte autorise le développement de ces projets individuels personnalisés. Ceci nous conduit à dire un mot du projet d'école.

Les textes administratifs précisent bien que le projet d'école fournit le cadre et des ressources pour la mise en place des projets personnalisés. Ainsi la circulaire n° 2002-113 du 30/04/2002 qui rappelle que le projet d'école [822] doit fournir un cadre « privilégié » permettant de « diversifier » les démarches pédagogiques éducatives pour les adapter ***« aux besoins divers que présentent les élèves »***. Cette différenciation ne doit pas avoir pour résultat de limiter les exigences en termes d'objectifs, mais simplement d'ouvrir d'autres voies d'accès aux différents apprentissages et compétences à acquérir. Elle ne peut cependant toujours régler tous les problèmes, en particulier ceux d'élèves aux difficultés marquées. Pour ceux-là qui ont besoin d'un accompagnement spécifique, ont été créés les ***« réseaux d'aides spécialisées aux élèves en difficulté »*** (R.A.S.E.D.) et les ***« classes d'intégration scolaire »***(C.L.I.S.). Nous y reviendrons plus loin.

821 Imagine-t-on ce que serait le développement de beaucoup de ces enfants en difficulté si, « libérés » de l'école, ils n'avaient d'autre horizon que leur famille ou leur quartier. Il ne s'agit pas ici de nier leurs souffrances, mais de rappeler aussi le rôle d'ouverture de l'école. Voir aussi nos remarques sur la « résilience ».

822 Il est important de savoir que le psychologue scolaire participe à l'élaboration du projet d'école.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Le projet d'école doit donc permettre l'individualisation de l'enseignement et donc d'ouvrir un espace à la dynamique des projets personnalisés. Pour cela il devrait prendre en compte plus qu'il ne le fait les actions conduites dans l'environnement. Comment le projet d'école pourrait-il ignorer les actions conduites autour du soutien à la scolarité, de l'animation culturelle [823] ou de l'accompagnement à la parentalité par les acteurs environnants, institutionnels ou associatifs. Elles apportent souvent des opportunités d'étayages à ne pas négliger lors de l'élaboration des projets personnels. Pensez au rôle que peut jouer l'accompagnateur scolaire qui aide l'enfant à faire ses devoirs. Face à la complexité du problème, l'élaboration de réponses individualisées a besoin d'une variété d'approches différentes et complémentaires.. C'est dire l'importance de leur mise en réseau et donc la prise en compte de ces différents acteurs dans le projet d'école.

Les projets personnalisés.

Les textes officiels rappellent qu'il revient à chaque enseignant, à l'intérieur de sa classe, de différencier sa pédagogie pour répondre aux besoins divers des élèves. Il est sans doute nécessaire de le rappeler [824] . Mais il n'est pas pour autant nécessaire de passer toujours par la formalisation de projets. L'important est que sa dimension dynamique anime la relation entre le maître et l'élève.

Histoire de Thècle. C'est l'histoire d'un enfant arrivé dans notre école un peu par hasard, à la suite d'une conversation avec un des psychologues du C.M.P.I.. Cet élève, me dit-il, rencontrait de grandes difficultés d'apprentissage, et ses conditions d'accueil dans son école d'alors se dégradaient gravement. Un climat de conflit aigu s'était installé entre l'enfant, sa mère et les enseignants. Sa mère était persuadée, sans que, à ce qu'il semble, on lui en ait jamais dit rien dit officiellement, mais peut-être avait-elle l'oreille fine, que l'école se préparait à exclure son fils, et qu'on allait lui demander de le placer dans un établissement spécialisé. Thècle lui ne voulait plus rien entendre de cette école et ses absences se multipliaient. Le psychologue qui le suivait se demandait d'ailleurs s'il ne devait pas demander au médecin de lui rédiger un certificat d'exemption. Durant notre conversation, ce collègue clinicien, que je connais depuis longtemps, et dont les propres enfants sont passés chez nous, se souvient de la façon chaleureuse et contenante, dont le maître du C.M 2 chez qui son fils était passé, avait accueilli un enfant difficile. Il se demande tout haut devant moi s'il ne pourrait pas accueillir Thècle, et si j'accepterais de faire le lien. Cela m'a pris tout compte fait assez peu de temps pour convaincre le directeur et l'enseignant d'examiner sa demande. Quelques jours après nous étions tous réunis dans le bureau du directeur, Thècle, sa mère, l'enseignant, le psychologue qui le suivait, et moi-même. Une fois quelques conditions posées et acceptées, en particulier

[823] Juste un exemple. Le projet initié depuis peu chez nous par la Direction Départementale de Jeunesse et Sport pour développer la place du livre dans les temps de loisirs des jeunes ne peut être ignoré de l'école. Ces actions développées directement en direction des familles, animations d'espaces-livres en bas des immeubles, utilisation de jeux comme « La malle à Hortense », ou le Kamishibaï, petit théâtre d'images, ouvrent d'autres espaces à l'imagination créatrice des enfants et des parents.

[824] « La difficulté est inhérente au processus même d'apprentissage » rappellent les textes.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

que Thècle poursuive son suivi psychologique, l'affaire fut faite. Je ne vais pas m'attarder sur les péripéties parfois rocambolesques de la scolarité de Thècle dans cette classe. L'école en a longtemps gardé le souvenir. Dans la plupart des matières Thècle n'était vraiment pas à sa place. Pourtant il avait un place particulière dans la pensée et le cœur de l'instituteur et ils ont trouvé quelque chose à partager. Je crois que leur relation s'est nouée autour d'un projet né de leur amour commun de la pêche. J'ai moi-même assisté à la présentation par Thècle à la classe d'un exposé sur ce sujet. Est-ce à dater de ce jour, en tout cas cette année-là quelque chose a changé du rapport deThècle à l'école. À la fin de l'année il a redoublé cette classe avec le même maître. Il n'a certes pas fait de progrés transcendants, mais suffisants pour qu'on l'envoie en sixième normale, lui qu'on avait effectivement envisagé d'orienter vers l'enseignement spécialisé. Je crois bien que le souvenir de ces deux années passées avec ce maître est resté suffisamment vivant en lui pour lui permettre de supporter les autres années d'enseignement général à faire avant son orientation vers l'enseignement professionnel. Une dizaine d'années plus tard, celui qui était devenu un jeune adulte est venu remercier avec émotion son instituteur au moment du départ de celui-ci à la retraite. Il n'était pas tout seul mais un parmi plusieurs autre élèves reconnaissants. Ce maître bourru et exigeant, mais chaleureux, amateur de foot et de vins, avait su réveiller chez lui, comme chez tous les anciens élèves là présents, le plaisir d'aller à l'école.

À ce maître pourtant il ne fallait pas demander de participer à la rédaction d'un projet d'école ou projet de cycle pour satisfaire l'administration. Il avait quelques expressions bien senties pour qualifier les textes administratifs en général et sur ce sujet en particulier. Il était de la vieille école, celle où le maître, sans qu'on ait besoin de le lui rappeler dans un langage parfois abscons, se sent responsable de chacun de ses élèves, et avec chacun d'eux a une relation personnelle qui va le porter en avant.

Si nous avons tenu à rapporter cette histoire, c'est pour montrer que l'important est qu'un projet s'anime de la relation vivante entre le maître et l'élève. Avec un autre maître, ce type d'action aurait pu être formalisé et donner lieu à ce qu'on appelle un « Projet pédagogique personnalisé » [825] . Ce type de projet, prévu par les textes, a pour objectif de permettre à l'équipe pédagogique, avec l'accord des parents, d'adapter la pédagogie (pédagogie différenciée, groupes de soutien, intervention éventuelle du réseau d'aide) à l'élève. Nous allons y venir. Dans le cas de Thècle ce projet a été porté essentiellement par le maître qui s'est voulu patron et seul responsable, et par la relation vivante créée entre eux. La mère, le psychologue scolaire, le psychologue du C.M.P.I., n'ont été présents que comme garants et jamais n'ont eu à intervenir activement dans le projet. Rien ici n'a été formalisé. L'important nous le savons c'est que le projet soit mobilisateur, qu'il soit construit dans une rencontre authentique. [826] . Il arrive cependant des situations où l'enseignant ne peut porter seul le projet, où tel membre du réseau doit intervenir régulièrement, où d'autres personnes de l'équipe pédagogique sont concernées (

[825] Dénomination utilisée dans la circulaire 2002-113 du 30/04/2002, p. 3. Encore désignés parfois sous l'ancienne dénomination de Projet pédagogiques individualisés », P.P.I.. La nouvelle expression est bien préférable car elle renvoie à la « personne ». Elle nous dit ainsi que l'objectif est que projet devienne le projet « personnel » de l'élève, un projet « pour soi » susceptible de le mobiliser (de « movere », mettre en mouvement).

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

décloisonnement, fonctionnement en atelier). Il devient alors nécessaire de clarifier par un écrit, les tâches et les objectifs de chacun.

Les projets d'aide « spécialisée ».

Il ne s'agit pas là d'une dénomination officielle. Mais nous avons voulu traiter à part une catégorie de ***« projets pédagogiques personnalisés*** », ceux dans lesquels l'intervention soutenue de personnels des réseaux d'aides spécialisées ou même de personnels extérieurs comme l'orthophoniste, impose cette fois que le projet soit formalisé, afin qu'y soient clarifiés les responsabilités et les objectifs de chacun, et précisé par exemple l'emploi du temps. [827]

L'individualisation de la pédagogie par les enseignants ordinaires dans le cadre normal de la classe a ses limites, nous l'avons dit, et ne peut régler les problèmes posés par les élèves présentant des difficultés plus marquées ou spécifiques. C'est pour assister ces élèves qu'ont été créés les réseaux d'aides spécialisées aux élèves en difficulté (R.A.S.E.D. [828]) ainsi que les classes d'intégration scolaire. La circulaire du 30 avril 2002 qui en actualise les orientations rappelle que ces dispositifs n'auront cependant d'efficacité réelle que s'ils sont pris en compte par le projet d'école ***« qui assure la cohérence des interventions effectuées par les personnes spécialisées avec l'ensemble des actions pédagogiques conduites au sein de l'école*** » [829] .

Les interventions du RASED se font à l'école, dans la classe ou hors de la classe, en petit groupe ou individuellement. Elles ne remplacent pas les actions menées à l'intérieur de la classe par l'enseignant, mais viennent les compléter et nécessitent donc une concertation et des collaborations régulières. Elles peuvent aussi être menées dans le cadre de classes d'adaptation ou de regroupements d'adaptation.

Les textes font de la rédaction d'un document écrit, le ***« Projet pédagogique***

[826] Que le projet de l'enfant se construise dans l'interaction, voire l'identification, avec les adultes (les parents, l'enseignant) n'en fait pas un forme d'» aliénation ». Réaliser le désir de ses parents n'en fait pas nécessairement un « névrosé ».Il est faux d'affirmer que l'enfant ne peut développer un projet personnel que contre celui de ses parents (ou contre celui de l'école). Le projet que ses parents ont pour lui le porte et le soutient plus souvent qu'il ne l'étouffe (l'enfant remède, pour réparer un deuil, une séparation). En grandissant, en élargissant le cercle de ses rencontres, et de ses investissements, il prendra la juste distance avec ce socle, réalisant parfois leur désir de manière inattendue. Mais il est important que les enfants bénéficient d'un environnement riche offrant de multiples possibilités d'attachement et lui permettant de se voir dans des miroirs différents.

[827] Dés lors que l'on sort du cadre scolaire, le projet, de « pédagogique », devient « éducatif ». On parle alors de « Projet éducatif individualisé » P.E.I. ? Nous préférons « Projet éducatif personnalisé ».

[828] Voir la circulaire 90-082 du 9 avril 1990 sur la « Mise en place et organisation des réseaux d'aides spécialisées aux élèves en difficulté ». Ils remplaçaient les Groupes d'aide psycho-pédagogique, G.A.P.P.. Le remplacement du terme « groupe » par le « réseau » mériterait une analyse.

[829] Circulaire n° 2002-113 du 30/04/2002. On verra par exemple lorsque nous parlerons des classes d'intégration et des projets individualisés d'intégration, qu'ils concernent toute l'équipe éducative de l'établissement ;concrètement les élèves des classes d'intégration doivent pouvoir participer à des activités spécifiques dans d'autres classes

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

personnalisé » une obligation. Le projet doit partir des questions que se pose le maître [830] , et s'appuyer sur les observations menées par les membres du réseau à l'intérieur de la classe, et parfois sur les ***« bilans personnalisés*** » de la compétence du psychologue scolaire, afin d'en circonscrire les objectifs. La circulaire 2002-111 souligne que ***« tout projet d'aide spécialisée est élaboré en lien étroit avec les parents de l'élève concerné »***.

C'est dans la première circulaire, celle du 9 avril 1990 que sont le mieux précisées les conditions que doit remplir le projet spécialisé, aussi nous permettrons-nous de la citer longuement. [831]

« - 3.3 L'action d'aide spécialisée est ainsi formulée dans un projet qui donne lieu à la rédaction d'un document écrit. Ce document : - décrit le cas à traiter ;- énonce la stratégie envisagée ; - prévoit la démarche et les supports qui vont progressivement organiser l'action ; - donne une estimation de sa durée ; - élabore les modalités de son évaluation. - 3.4 La réalisation du projet intègre au fur et à mesure les transformations des conduites de l'enfant et les ajustements techniques nécessaires à cette évolution. - 3.5 Ce processus suppose une évaluation régulière (...) les progrès des élèves notamment dans les aides à dominante pédagogique seront appréciés non seulement dans la progression individuelle, mais encore par rapport à des critères objectifs en usage dans la classe. Dans tous les cas on donnera à l'élève un rôle actif dans l'appréciation de ces progrès et de son niveau ».

L'élève doit donc être associé depuis le départ à la recherche des « obstacles à la réussite », et à la détermination « des objectifs en vue desquels il peut se mobiliser ». De même les parents de l'enfant « doivent être informés et associés au travail concernant les difficultés de leur enfant dans des conditions « qui préserve la confiance en l'école et facilite le processus d'aide ».

Parmi ces actions, il en est une qui revient spécifiquement au psychologue scolaire, il s'agit du suivi psychologique. « 1.3. Le « suivi » psychologique. Il consiste, pour le psychologue scolaire, à organiser des entretiens avec les enfants concernés, et éventuellement avec leurs maîtres ou leurs parents. Il a pour objet : - pour ce qui concerne les adultes, de rechercher conjointement l'ajustement des conduites et des comportements éducatifs ; - pour ce qui concerne les enfants, de favoriser l'émergence et la réalisation du désir d'apprendre et de réussir » [832] . Repris dans la circulaire 2002-113 du 30 avril 2002 : ***« le psychologue scolaire organise des entretiens avec les enfants en vue de favoriser l'émergence du désir d'apprendre et de s'investir dans la***

[830] Sans entrer dans le détail, disons que l'enseignant doit définir clairement, parfois dans un document formalisé, (ce qui à notre avis entraîne plus d'inconvénients que d'avantages, sauf quand ce document est élaboré en commun), ce qui pose problème chez cet enfant et quelles sont les réponses qu'il a lui-même tenté d'apporter aux difficultés repérées, et leurs effets.

[831] La circulaire 2002-113 du 30/04/2002 abroge la précédente mais souligne que « les principales caractéristiques des aides spécialisées définies dès 1990 restent valables ».

[832] Circulaire 90-083 du 10 avril 1990.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

scolarité, le dépassement de la dévalorisation de soi et de difficultés persistantes ou d'échecs antérieurs. Il peut aussi proposer des entretiens au maître ou aux parents pour faciliter la recherche des conduites et des comportements éducatifs les mieux ajustés en fonction des problèmes constatés. ».

Tout au long des trois chapitres consacrés à la pratique, nous avons eu l'occasion de donner quelques exemples de notre conception de ce suivi, des entretiens et des conseils, de l'accompagnement et de la guidance, auprès des différents partenaires de l'acte éducatif. Mais le terme de suivi est imprécis et paraît s'appliquer aussi bien à ce qui est de l'ordre du soutien, de l'accompagnement, du conseil ou de la guidance, et à ce qui serait de l'ordre de la psychothérapie au sens strict, c'est à dire à une intervention psychologique visant à une restructuration de la personnalité. D'où les dérives déjà signalées. Le cadre de la psychologie scolaire ne nous paraît pas adapté au soin médico-psychologique, et il existe à l'extérieur d'excellents spécialistes formés pour cela. Cet objectif serait d'une part trop ambitieux et trop complexe, il demande aussi plus de temps. [833]

Le projet d'intégration

Une des missions clairement assignées par les textes au psychologue scolaire, est de soutenir l'intégration des jeunes handicapés dans l'institution scolaire, objectif né de la loi Veil de 1975, et de plus en plus affirmé au long des années dans les circulaires d'application. [834] Ainsi dans la dernière en date, en 2002, [835] : ***« Les dispositifs d'intégration scolaire concourent à la scolarisation d'élèves présentant des maladies ou des handicaps sur l'ensemble des niveaux d'enseignement. Chaque école, chaque lycée a vocation à accueillir, sans discrimination, les enfants et les adolescents handicapés ou malades dont la famille demande l'intégration scolaire. Il n'est dérogé à cette règle que si, après une étude approfondie de la situation, des difficultés importantes rendent objectivement cette intégration impossible ou trop exigeante pour l 'élève*** » [836] .

Le psychologue scolaire apporte ***« l'appui de ses compétences »*** à l'élaboration et au suivi du ***« Projet d'intégration*** » [837] . Sa connaissance des différents handicaps lui

[833] Il faudrait préciser. Il y a une distance importante entre la position du psychologue scolaire et celle du thérapeute d'orientation analytique pure. Cet écart se réduit si l'on considère les thérapies cognitives, ou les thérapies psychanalytiques brèves (Alexander, Gilliéron). L'aspect «pédagogique"de certaines de ces interventions efface la frontière. Il faudrait aussi évoquer des analystes comme O. Renik qui insiste sur l'objectif d'apprentissage dans la cure (Brusset 2000). Nous persistons cependant à penser qu'il y aurait un danger pour le psychologue scolaire à endosser les habits du thérapeute, autrement qu'exceptionnellement.

[834] La loi du 30 Juin 1975 définissait un certain nombre de droits, dont le droit à l'éducation, en faveur des personnes handicapées (« une obligation nationale »). Avec l'arrivée de la gauche au pouvoir en 1981 l'accent est mis sur l'intégration en milieu scolaire (voir la circulaire du 29-01-1983 et plus tard celle du 18-11-1991).

[835] Circulaire 2002-111.

[836] La circulaire poursuit en évoquent les solutions alternatives à l'intégration. Nous y reviendrons.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

permet en effet de jouer un rôle de conseil auprès des enseignants qui accueillent l'enfant, ainsi qu'auprès des parents. Cependant, dans de nombreux cas, ce rôle peut-être rempli, et de meilleure façon, par des intervenants extérieurs spécialisés qui ont une meilleure connaissance de la pathologie spécifique présentée par l'enfant. Le psychologue, l'infirmier, ou l'éducateur, du centre d'éducation motrice, ou de l'hôpital de jour par exemple, sont mieux à même de jouer ce rôle de conseil. Ils ne sont cependant pas toujours présents. Quoi qu'il en soit, il reste toujours un rôle à jouer pour le psychologue scolaire, dans l'étayage, l'écoute des enseignants et des parents et surtout dans la médiation entre eux. Un des éléments importants de la réussite d'un projet d'intégration, est l'existence d'un lieu où ils puissent dire leurs difficultés, [838] mais aussi où ils puissent être entendus de l'autre. Deux fonctions d'accueil et de filtre cruciales à ces moments de crise qui surviennent toujours, où il devient pour chacun difficile de continuer à penser dynamiquement l'intégration. Parce que c'est souvent lui qui se trouve là, disponible, c'est au psychologue scolaire qu'il échoie d'assurer cette fonction. (Ce rôle d'écoute et de médiation il peut aussi le remplir dans le cadre de groupe de parents et d'enseignants, quand il s'agit des dispositifs collectif d'intégration, CLIS et UPI, dont nous parlons plus loin).

L'intégration de Paulin. Il y a des intégrations qui marchent bien, où les différents intervenant se sont sentis compris des autres, ont pu échanger dans les moments difficiles, dire et être entendus sur ce qui n'allait pas, où l'on n'était pas dans la dénégation des difficultés réelles, celle de l'enfant, celle des parents ou celles de l'équipe enseignante. C'est la directrice de la maternelle qui m'en a parlé la première fois. Paulin est un enfant I.M.C. suite à des difficultés d'accouchement. Sa maman demande s'il ne pourrait être accepté à l'école à mi-temps le matin, il en a tellement envie. Il habite tout près de l'école. Dans la semaine je reçois un appel téléphonique de la psychologue du centre de l'éducation qui propose une réunion afin de préparer au mieux l'accueil de Paulin. Avant cette réunion les deux enseignantes faisaient toutes deux grise mine, réclamant des garanties. Mais proposant quand même des choses, comme çà, en l'air ; c'est déjà un projet qui commence à s'élaborer sans s'avouer. On admet qu'on allègera l'effectif de l'autre classe, que l'institutrice qui l'accueillera aura l'aide du réseau une heure par jour. Une des Atsem, jeune et solide, est volontaire pour la classe qui l'accueillera [839] . Une réunion est prévue à laquelle j'arrive avec quelques minutes de retard. Mais l'essentiel s'est déjà joué, les parents et l'enseignante se sont déjà choisis sans que l'on sache bien comment. Il n'y a plus qu'à clarifier les engagements de chacun. Le projet présent dans son intention, se concrétise alors peu à peu. Dans la discussion des idées naissent, portées avec émotion. Le projet s'enrichit de l'investissement de chacun, mais aussi des différentes compétences professionnelles. Celles du représentant du

837 Pour les enfants présentant de « purs » problèmes médicaux (classique : l'asthme) le « Projet d'Aide individualisé » P.A.I..

838 Le psychologue scolaire joue là le rôle de sein-poubelle évoqué dans le chapitre sur la parole. De là au mauvais objet, il n'y a pas loin.

839 A l'époque il n'y avait pas d'auxiliaire de vie, ni d'aides-éducateurs dans les écoles.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

centre I.M.C., celle des membres du réseau, celles de l'institutrice qui découvre qu'elle a déjà des savoirs utilisables, dans cet échange qui nous rend tous intelligents, à notre propre surprise parfois. Partant de là, l'intégration de cet enfant se poursuivra avec facilité. Les équipes pédagogiques étant participantes, Paulin est bien connu de chacun, et tout le monde est satisfait de son évolution. Bien sûr il y aura quelques moments un peu plus difficiles pour l'institutrice, des moments où elle aura besoin de trouver quelqu'un d'un peu extérieur qui l'écoute. Au retour des vacances de Noël, elle m'appelle pour que je vienne observer Paulin dans la classe. Il a beaucoup perdu de ce qu'elle lui avait appris, et elle se demande si ce qu'elle fait sert à quelque chose. Ne progresserait-il pas mieux s'il avait affaire à des enseignants formés pour de tels enfants? Une évaluation de la situation montre que Paulin a un peu perdu pendant les vacances, mais que cela tient à ce que tout le monde a un peu relaché la pression à la fin d'un premier trimestre assez éprouvant pour tous. En outre, pour des raisons fortuites, l'équipe qui entourait l'institutrice avait annulé deux rencontres. Tout marchait si bien. C'était sans doute cela qui avait manqué à l'intitutrice, ces échanges où elle pouvait parler de ses inquiétudes, et où on la rassurait. En réunion de réseau on décida donc, qu'à chacun de mes passages dans l'école, je profiterai de la récréation pour aller aux nouvelles. A partir de là l'intégration reprit son cours ordinaire. Paulin continua son parcours sans anicroche du moins jusqu'à la fin de la maternelle où il dût changer d'école, [840] ***les classes de l'école élémentaire étant toutes en étage.***

> Mais en matière d'intégration plus qu'ailleurs, compte-tenu de la charge psychologique que fait peser le handicap sur nos psychismes, il y a à coté de projets vivants portés par une dynamique mentale, des projets morts qui n'existent que sur papier et dans les classeurs de l'administration. Parfois la qualité de la relation est bonne, mais elle ne suffit pas. Il n'y a pas que la socialisation à réaliser, mais des apprentissages à acquérir. Et s'il y a des échecs visibles, par exemple avec des enseignants de grande valeur, motivés mais un peu trop perfectionnistes quant à la réalisation des objectifs, (ils demandent parfois plus à ces enfants qu'aux autres élèves de la classe) il en est d'autres qu'on ne voit pas. Il y a des intégrations qui ne sont des réussites qu'en apparence, tout simplement parce qu'on y a abandonné toute exigence pédagogique.

Dans une école voisine, un enfant présentant la même infirmité. Mais la situation n'est pas la même. Il y a d'abord une Atsem qui a mal au dos, mais qu'on ne veut pas changer, parce que cela arrange tout le monde qu'elle freine le projet. Tout le monde ressent au long des réunions de mise en place et de suivi du projet, la glaciation progressive des échanges. L'année suivante la mère demandera l'accueil à temps complet de son enfant en centre spécialisé. Elle pense à juste raison que c'est là-bas qu'il sera porté par une dynamique. Dans la classe voisine, l'intégration d'un enfant trisomique se passe en apparence correctement, il est accueilli en tout cas parmi les enfants normaux. L'enseignante est souriante avec les parents. Pour autant le projet n'est qu'un conjonction de mensonges et de faux-semblants. Pas de projet au fond pour lui ; que celui d'être posé parmi les

[840] ***Une question qu'on n'aime pas beaucoup entendre : l'évaluation de l'intégration. Si le projet est autre chose que la simple intention morale, il doit détailler un certain nombre d'objectifs accessibles et vérifier dans quelle mesure ils ont été atteints. A moins qu'il n'y ait d'autre objectif que l'intégration en soi.***

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

autres. Une intégration d'autant plus acceptée qu'elle n'a d'autre réalité que celle du papier. Ainsi celui qui pouvait participer activement aux échanges intellectuels n'a pu en profiter parce qu'il fallait souvent le porter de sa table de classe à son fauteuil roulant. L'autre ne pose aucun problème de ce type, et comme personne n'a d'autre ambition pour lui que sa présence formelle dans la classe on est assuré que l'intégration se passera sans heurt et sans conflit. Dans ce cas là le projet n'a qu'une réalité formelle, aucune vie psychique.

On peut comprendre que certains parents se contentent de cela, qui est déjà beaucoup pour eux. Ils ont raison de se battre d'abord pour un principe. Mais au moment de faire passer dans la réalité ce désir abstrait, il est important qu'il soit concrétisé en un projet détaillé, portant mention précise des acquis à réaliser, et évalué, pour ne pas être une trompeuse illusion, qui tôt ou tard sera confrontée à une réalité douloureuse. Une évaluation objective de la situation, des contraintes et des ouvertures, est ainsi très importante. De ce point de vue, il y a dans les textes directeurs, des expressions, généreuses d'intention, mais trompeuses sur la situation réelle et qui ne préparent pas aux bonnes orientations. Comme lorsque on présente les enfants souffrant de handicaps comme des enfants « en situation de handicap », ou « perçus comme différents ». En disant cela et en le répétant, on finit par signifier que leurs difficultés sont toutes extérieures. Au bout du compte, on donne à penser qu'en faisant « comme si » on effacerait le plus gros de leurs difficultés. Quel projet concret personnalisé construire sur de telles bases, sinon le projet général d'intégrer pour intégrer?

De l'intégration dans ses rapports avec l'orientation.

La lecture de la dernière circulaire oblige à lier la question de l'intégration à celle de l'orientation, car elle définit en effet la nouvelle pratique d'intégration par opposition aux pratiques précédentes d'orientation. Il fallait, dit-on, ***« mettre un terme à une logique de filières qui a conduit trop longtemps à enfermer les élèves perçus comme différents dans des classes ou sections spéciales, sans qu'ils aient de réelles chances de rejoindre un cursus commun »***. Et un peu plus loin : ***« il ne peut suffire aujourd'hui de chercher à protéger des élèves fragiles, malades ou handicapés en leur proposant des voies à part »***. Cette opposition est éclairante, mais pour bien en comprendre les conséquences, pour évaluer cette alternative, il faut aller bien au-delà de la question de l'intégration des enfants handicapés. Il n'y a pas que pour eux que l'opposition intégration/orientation a des effets. Il nous paraît donc nécessaire quand nous considérons la question de l'orientation vers l'enseignement spécialisé de ne pas oublier la question de l'orientation en général. De même quand nous examinons la question de l'intégration des enfants handicapés devons-nous en même temps penser aux conséquences de nos choix sur l'intégration au sens large.

Regardons d'abord les pratiques passées. Hier, nous dit-on dans la circulaire, une logique de filière renvoyait les enfants handicapés dans des ghettos, l'objectif affiché étant de les protéger. (On a en effet du mal à penser que les associations de parents qui ont porté ces établissements, n'aient eu d'autre but que d'exclure leurs enfants). On pourrait retrouver derrière cette analyse l'influence de Foucault [841] et du courant antipsychiatrique. Le discours sur l'intégration est né dans ces années-là. N'a-t-on pas même été, jusqu'à voir dans la création de l'enseignement spécialisé, la main des classes possédantes

en vertu de la loi du droit d'auteur.

désireuses de se constituer une main-d'œuvre entièrement dépendante ? [842] Il serait sans doute plus juste de voir dans la création de l'enseignement spécialisé le résultat d'un compromis, la rencontre de deux intérêts, d'une part soulager, voire protéger l'école de ces enfants qui perturbaient son fonctionnement, mais d'un autre côté et en même temps protéger ces enfants de la société.

Quelles qu'en soient les motivations, avouées ou cachées, hier donc l'école faisait face au handicap par des pratiques d'orientation, [843] aujourd'hui remplacée par une logique d'intégration. Il faut noter que c'est à partir de l'année 1975 que l'intention en a été affirmée [844] . Et c'est ici qu'on voit se rejoindre la question de l'orientation spécialisée et celle de l'orientation en général puisque l'année précédente 1974 avait été celle du début de la mise en place du collège unique. Dans l'un et l'autre cas il s'agissait de remettre en cause les filières.

La comparaison de la fortune diverse des deux discours et des effets sur les pratiques qui en découlent est intéressante, du fait que les changements ne se sont pas fait à la même vitesse. Le collège unique a été imposé très rapidement, ce qui nous permet aujourd'hui d'avoir un recul suffisant sur ses effets. Par contre l'intégration des enfants handicapés commence juste à passer dans les faits, et le discours de l'intégration a dû monter en puissance. Aujourd'hui donc, si l'on compare les deux situations, on a d'un côté en ce qui concerne les enfants handicapés, un discours dominant en faveur de l'intégration, mais une intégration qui dans les faits est encore à ses débuts. Au collège par contre l'unification a été menée à son terme ; mais compte tenu des difficultés qu'elle a entraînées, c'est ici le discours du retour aux filières qui prend le dessus [845] .

On peut reposer ce problème sous l'angle de l'intégration cette fois. Car à qui applique-on spontanément le discours de l'intégration. Aux enfants handicapés jusqu'à présent peu ou pas accueillis à l'école ? Ou aux enfants qu'on dira que « en voie d'acculturation » ? Poser le problème de l'intégration en comparant les deux situations est instructif. L'école a-t-elle bien réussie l'intégration en général ? Et l'observation des

841 Et on pourrait faire pour l'enseignement spécialisé la même démonstration que celle que M. Gauchet et G. Swain ont faite pour les hopitaux psychiatriques. Ces «ghettos" n'avait pas pour objet d'exclure mais de donner un statut et des droits.

842 Pour Monique Vial, « contrairement à ce qu'on invoque souvent en fonction de schémas actuels visant à rendre compte de la fonction de ses classes et de ces écoles dans la société (…) celle-ci ne paraissent pas avoir répondu, à leur origine, à une demande généralement partagé de la classe bourgeoise au pouvoir ». « *Cahiers de CRESAS* », 1982, 22,7-150.

843 Il faudrait nuancer. D'une part, pendant longtemps, les enfants les plus lourdement atteints étaient gardés dans les familles. Mais d'autre part l'école, du moins en secteur rural, a souvent accueilli, et parfois jusqu'à 14 ans les enfants aux handicaps intellectuels moyens, dit aujourd'hui légers.

844 La loi affirmait dans son article premier que » l'action poursuivie assure, chaque fois que les aptitudes des personnes handicapées et de leur milieu familial le permettent, l'accès du mineur et de l'adulte handicapés aux institutions ouvertes à l'ensemble de la population ». D'un autre coté elle remplaçait pour eux l'obligation scolaire par une obligation « éducative » pouvant être assurée par les établissements spécialisés. A partir de 81 l'attraction pour l'intégration dans l'école ordinaire l'a emporté.

845 A en croire les derniers sondages d'opinion menés au sein du corps enseignant.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

conséquences de la suppression des filières quant à l'intégration ordinaire, ne nous avertit-elle pas des limites de l'intégration des enfants handicapés ?

On pourrait nous reprocher de forcer la comparaison. Mais ce sont les textes eux-mêmes qui poussent à cette confusion. Franchement, des expressions comme ***« élèves en situation de handicap*** », ou ***« élèves perçus comme différents*** » ne s'appliqueraient-elles pas plus justement à la population des enfants actuellement en échec au collège, plutôt qu'à celle des enfants handicapés qu'on se prépare à y intégrer. Il y a fort à parier que, sinon de manière réfléchie, le rapprochement s'est fait dans l'esprit du rédacteur du texte entre d'une part ces élèves ***« en situation de handicap »***, définis donc par leur situation [846] - et s'il ne s'agit que de situations elles sont modifiables-, de ces autres élèves dont les échecs scolaires « ***sans lien avec une atteinte ou une déficience*** » ont créé ***« les conditions d'un désavantage social durable du fait d'apprentissages mal ou insuffisamment maîtrisés ».*** Cette confusion paraît généreuse a priori. Pour les handicapés du moins. Mais en commençant par effacer les différences réelles entre ces deux types d'élèves, pour ne les réduire qu'à leur seule communauté de situation, être en échec scolaire, comment, sur ces bases, pourrait-on élaborer des projets réalistes et adaptés ? On serait en « situation de handicap » de la même façon qu'on est « en situation d'échec scolaire ». Ou être handicapé serait simplement être « perçu comme différent », comme l'individu victime du regard raciste. Les éléments constitutifs du handicap ne seraient-ils qu'une situation et un regard ? Ne se leurre-t-on pas volontairement ? [847]

A moins que l'on ne pense que le rapprochement des deux « situations » soit positive aux deux populations. Par exemple pour contrer la critique du collège unique. Le discours sur l'intégration passe mieux dans l'institution. Il semble actuellement plus facile de faire accepter l'intégration des handicapés réels, ceux dont le handicap, ne devant rien à l'école, déculpabilise les enseignants, que celle des mauvais » handicapés », ces enfants en situation d'échec sans handicap reconnu, simplement manquant d'intelligence scolaire, ou pas sérieux, pas travailleurs, et mal éduqués. On obligerait ainsi l'institution à se réformer et à utiliser les pédagogies de l'enseignement « adapté ». Mais est-on bien assuré que les pédagogies pratiquées pour des populations particulières sont bénéfiques à tout le monde ? [848]

Notre avis est que l'intention générale d'intégration est en train d'empêcher l'élaboration et la réalisation de projets individualisés, s'appuyant sur la prise en compte des désavantages réels de chaque individu, de leurs besoins et même de leur désir. S'est-on par exemple assez demandé, si pour certains enfants handicapés, l'intégration

[846] Et non par les atteintes maladies ou déficiences bien réelles dont ils sont porteurs.

[847] En particulier, en analysant sous cet angle la situation, en mettant ces éléments en avant, on pourrait facilement oublier la question des déficiences réelles, et donc celle des besoins concrets en personnels, en matériels, en formation pour accueillir ces élèves dans des conditions matérielles comparables à celles des établissements spécialisés.

[848] Alain disait déjà cela. Qu'a-t-on gagné par exemple à remplacer, au delà des quartiers difficiles, la logique de l'enseignement –pour ne pas dire de l' » instruction Publique » - par la logique de l'animation.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

n'était pas vécue comme une violence ? Comme si cette volonté de nous mettre « tous ensemble », de ne pouvoir supporter que certains restent à l'écart du troupeau, nous interdisait de comprendre que la mise écart peut être aussi une protection et un repli nécessaires.

Remarques sur le projet d'orientation vers l'enseignement spécialisé.

Nous ne ferons ici que quelques remarques. Il était obligé que la victoire globale du discours de l'intégration sur celui de l'orientation ait des conséquences sur les orientations spécialisées. Le dernier texte sur l'intégration [849] dit que l'on ne peut déroger à cette règle ***« que si, après une étude approfondie de la situation, des difficultés importantes rendent objectivement cette intégration impossible ou trop exigeante pour l 'élève*** ». Et dans ce cas des solutions alternatives à l'orientation en établissement doivent alors « impérativement » être proposées aux familles. Il s'agit des C.L.I.S., en école élémentaire et des U.P.I., en collège et lycée, qui permettent de prolonger encore l'intégration.

La prégnance du discours de l'intégration rend donc plus difficile la construction d'un projet d'orientation vers l'enseignement spécialisé, construit en commun, parents et enseignants réunis. Pour les parents une « orientation » ferme a priori l'horizon. C'est un travail difficile de leur faire voir là une « ouverture ». Combien ils préfèrent a priori le projet d'intégration dans le cycle normal qui « tire leur enfant vers le haut », même quand leur enfant montre, par des signes évidents à tous, qu'il est en train de se fermer à une intégration devenue trop pesante pour lui. C'est tout le rôle du psychologue médiateur d'éviter la rupture et le conflit et de maintenir l'échange. C'est une tâche difficile qui le place aussi en position de devenir le bouc émissaire. Il sera aidé si le projet a été bien construit avec des objectifs suffisamment précis et objectivement évaluables.

Sur l'orientation

En dehors de celle-ci, que reste-t-il comme tâche d'orientation aux psychologues scolaires ? Avec la suppression de la classe de perfectionnement et des sixièmes différenciées, l'orientation au sens propre a disparu de leur horizon de travail.

L'orientation a été de plus en plus reculée. On parle d'autant plus de différencier les parcours aujourd'hui, qu'on a de fait unifié l'enseignement, en tout cas jusqu'à la sortie du collège. D'où la difficulté de construire des projets d'avenir pour les jeunes. Dans le système éducatif de l'après-guerre, les cursus étaient diversifiés très tôt : écoles différentes [850] avec des méthodes différentes, parcours balisés par des certifications spécifiques permettant d'arrêter les études sans perte des acquis. Ce système diversifié avait ses avantages et un historien de l'enseignement comme Antoine Prost, [851] jugeait

[849] Circulaire numéro 2002 – 111.

[850] A côté des lycées, les Ecoles Supérieures et les Cours complémentaires.

[851] «*L'enseignement s'est-il démocratisé ?* », P.U.F., 1986.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

par exemple que les cours complémentaires, délivrant un enseignement de niveau secondaire avec des enseignants issus du primaire, conduisaient vers la réussite scolaire une plus grande proportion des enfants issus des milieux populaire que ne l'a fait ensuite le collège unique [852] .

Le discours vers toujours plus d'unification, n'a pas seulement conduit à reculer l'orientation, il l'a disqualifiée [853] et par conséquent constitué un obstacle à la personnalisation des projets. Comment faire porter par un jeune et ses parents le projet d'apprendre rapidement un métier pour sortir de sa galère scolaire ? Pour presque tous, l'orientation vers l'enseignement technique ou l'apprentissage est interprétée comme un échec.

Alors les projets peuvent se multiplier dans les discours comme on l'a vu ; dans la réalité vécue par les élèves la place au projet personnel, au projet pour soi, est de plus en plus réduite, ou de plus en plus lointaine. La pédagogie différenciée n'y change pas grand chose ; des apprentissages identiques sont imposés à des élèves qui n'y trouvent qu'échec, raison de dépression et de révolte. [854] Plus le système parle de projet, moins les individus singuliers ont d'opportunité de construire et de réaliser un projet personnel. Il ne leur reste d'autre ambition que de supporter en attendant. Pour les enfants en difficulté, le projet n'a bientôt plus en effet que cet objectif, les aider à tenir, en attendant de pouvoir mettre en oeuvre un projet véritablement pour soi.

L'histoire que nous allons rapporter est un peu particulière. Nous l'avons dit les psychologues scolaires, dont le domaine d'intervention est l'école élémentaire, depuis la réforme du collège n'ont plus à s'occuper d'orientation à proprement parler. Mais il se trouve que, dans le cadre d'une association où j'interviens par ailleurs, je suis amené à repondre à des demandes d'accompagnement pour des enfants de tous âges et de tous niveaux, de la maternelle à la classe préparatoire. C'est ainsi que j'ai revu Apolline. L'histoire que je vais rapporter est donc celle d'Apolline, rencontrée une première fois à l'école élémentaire, et retrouvée quatre ans plus tard, pour un problème d'orientation justement. Lors de notre première rencontre Apolline était dans un cours moyen deuxième année. De tous les élèves en dérive, elle était la plus en difficulté, sans nul doute la plus en souffrance. Son maître était un bon maître, trés brillant, et trés inventif quant aux procédés pédagogiques, mais qui plaçait si haut l'intelligence, et qui voulait tellement faire partager le plaisir intellectuel à ses élèves, que sa classe prenait parfois la forme d'un exercice de virtuosité, avec une profusion de raccourcis, de sous-entendus, de double sens, voire de contrepêteries, qui passaient trés nettement au-dessus des possibilités de compréhension de la majorité des enfants de la classe. [855] Pour beaucoup, cela ne tirait pas à grande conséquence,

852 Suppression des filières pour les deux premières années de l'enseignement secondaire par René Haby, en 1974, suppression des classes pratiques et des classes de transition, suppression des classes de quatrième technologique.

853 Quand on dit 80% d'une classe d'âge au bac, tout le monde comprend : bac général pour tous.

854 La logique de la classe, la logique des disciplines elle-même, freinent l' individualisation du projet tant qu'on rétablit pas la réalité de parcours différents. Le système scolaire tel qu'il est ne permet pas les tâtonnements, les essais avortés, les passerelles.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

mais pour Apolline cela tournait au cauchemar. Elle finissait par se sentir complêtement idiote, et échouait du coup les exercices les plus simples. Aussi son maître en était venu à envisager de l'orienter vers une sixième d'enseignement spécialisé (aujourd'hui S.E.G.P.A.). Telle fut la raison qui m'amena à rencontrer Apolline pour la première fois. Les parents étaient un peu réticents sur le principe mais ils adoraient leur gosse et ils voulaient tenter quelque chose pour la tirer du sentiment d'échec dans lequel ils la sentaient s'enfoncer. Apolline était une enfant trés attachante, trés sensible, un peu déprimée mais en recherche d'appui, avec des difficultés en mathématiques, mais aussi une légère faiblesse dans la maîtrise de la langue, du lexique comme de la syntaxe. Extrêment négative quant à ses capacités, elle se critiquait sans cesse (« n'importe quoi!", « c'est nul") même pour des erreurs imaginaires. Ses aptitudes évaluées par le test d'intelligence de Wechsler étaient cependant tout à fait normales, avec même de bonnes capacités d'abstraction (similitudes et cubes) qui ne pouvaient expliquer ses échecs en mathématiques. Les épreuves les plus scolaires étaient les plus échouées. Mais au vu de ses capacités intellectuelles l'orientation en S.E.S., était tout à fait contre indiquée. L'examen en psychologie scolaire comporte toujours quelques dessins, dont pour les psychologues de ma génération, un dessin à 10 éléments (le D. 10) où l'on demande au sujet de composer un paysage avec dix éléments obligés, et une feuille de dessins Prudhommeau, où il s'agit de faire des copies de dessins, essentiellement des personnages, dans des cadres d'assez petite taille et qui demandent pour être réussis une certaine finesse graphique. Là, , Apolline réalisa des dessins d'une grande qualité, bien supérieure à ce que pouvaient faire la majorité de ses camarades, et où par ailleurs ne se manifestait aucune trace des perturbations psychologiques qui la traversaient. Quant elle dessine, Apolline oublie ses échecs et devient appliquée et inventive. Elle avait l'air tellement bien, que je lui avais demandé de me faire d'autres dessins au gré de son inspiration.

Je passe sur les suites de cette évaluation. Je m'entretiens avec l'enseignant dans l'objectif de lui faire reconnaitre les capacités d'Apolline, lui faire comprendre qu'il y avait d'autres formes d'intelligence que la sienne, essayer des exercices susceptibles de la valoriser. Apolline n'ira pas en S.E.G.P.A.. Par contre on essaiera de remonter son niveau avec le soutien pédagogique d'une institutrice à la retraite. Et nous en restons là. Je n'entends plus parler d'Apolline.

Quatre ans plus tard les parents reprennent contact avec moi dans le cadre de l'association où j'interviens. Apolline a seize ans, elle se trouve en difficulté dans une classe de troisième, et le collège propose le redoublement. Ses parents, qui ont retrouvé ma trace je ne sais comment, reviennent me voir pour que nous reprenions là où nous en étions resté. Face à un nouveau palier à franchir, ils se sont souvenus de notre rencontre. Ils veulent avoir mon avis pour leur projet, dont je suis un peu responsable. Ils voudraient éviter le redoublement de la troisième pour Apolline qui n'a cessé de se sentir en difficulté durant ses années de collège pour essayer de lui faire intégrer un enseignement en graphisme. Je retrouve la fillette communicative, très réactive au regard et au jugement de l'autre, au point d'en être parfois déstabilisée, dans le corps d'une belle

855 ***Et même de celles du psychologue scolaire. Il faut dire que face au psychologue considéré comme le spécialiste de l'intelligence il en fait beaucoup.***

en vertu de la loi du droit d'auteur.

adolescente, trés féminine. Ses mauvais résultats scolaires lui renvoient une image d'elle-même dévalorisante. On décide ensemble de les évaluer. En mathématique, et surtout dans le calcul mental, elle peut se trouver assez vite en grande difficulté, du fait de manques dans les bases. Elle maîtrise mieux certains acquis du collège que ceux du cours moyen, la classe de ses premières graves difficultés. Si l'intelligence scolaire lui est à présent barrée, par contre elle a continué à travailler son talent au dessin. Elle m'amène tout un dossier d'expression plastique où elle fait preuve sinon d'un don exceptionnel, du moins de capacités bien supérieures à la moyenne. Par ailleurs, elle est plutôt fine quant à la compréhension interpersonnelle. Malheureusement ces capacités, reconnues par quelques professeurs ne trouvent guère à être valorisées dans le cadre scolaire traditionnel. Quelques jours plus tard nous faisons le point avec Apolline et ses parents. Ils ont commencé à construire un projet, qui a des racines anciennes, peut-être lors de notre première rencontre. Ils voudraient la présenter à l'entrée d'un lycée professionnel privé, une petite structure d'enseignement qui comporte une filière arts graphiques. Mais ils veulent avoir mon avis. Pour moi le premier objectif d'un projet pour Apolline devrait être de restaurer une suffisante estime d'elle-même par la reconnaissance de ses capacités. Elle a clairement exprimé son malaise sur ce point durant nos échanges. De ce point de vue toute formation s'appuyant sur ses aptitudes spatiales et graphiques irait dans ce sens, qu'il s'agisse du lycée envisagé par les parents, ou, à défaut, si elle n'y était pas acceptée, tout établissement accordant suffisamment de place aux arts plastiques. Le redoublement proposé par le collège ne pourrait être envisagé que dans la mesure où il faciliterait cette orientation, dans le cas où l'établissement d'accueil trouverait son niveau général trop faible. Si cela était le cas il faudrait qu'Apolline revoie ses bases en mathématiques avec un étudiant qui accepterait de lui donner quelques cours. Du moment qu'il s'agit d'intégrer un autre type d'établissement Apolline est d'accord. Autre élément du contrat passé entre Apolline et ses parents : elle s'engage à reprendre ses cours aux beaux-arts. Je passe sur le déroulement de l'entretien et les échanges croisés qui l'animent, et en particulier sur la relation entre elle et son père. Notre objectif était de réfléchir sur le projet. Apolline pour finir au vu de son dossier intègrera dés l'année suivante l'enseignement désiré.

Comme nous l'avons dit il est difficile de construire un projet personnel dans uns institution qui a voulu uniformiser les parcours au plus loin. [856] Non seulement on doit attendre plus longtemps pour s'orienter enfin vers son objectif, mais on risque même d'être dépossédé de son projet. Un élève ne peut plus penser qu'il va vers un métier parce qu'il en a la vocation et qu'il est doué pour cela. Il est quasiment forcé à penser qu'il y va parce qu'il a échoué dans l'enseignement général. Il y a donc tout un travail à faire pour que le projet ne soit pas dévalué, et seulement perçu sous cet aspect négatif. Voilà sans doute pourquoi il était besoin que je confirme le projet d'Apolline comme un projet personnel, un projet pour elle, et non plus un comme le rejet par l'institution. Ce projet qui a avait été éveillé dans le passé a eu besoin d'être à nouveau validé. Pour que cette validation pèse il fallait qu'elle passe par une évaluation, mais aussi par une dynamique

[856] Il existe encore quelques établissements type Maisons Familiales Rurales qui accueillent dès 14 ans et proposent même des internats, un miracle dans un monde de familles éclatées et monoparentales.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

interactive.

La condamnation de l'orientation par Canguilhem a porté ses fruits, mais pour quel bénéfice au regard des dégâts entraînés pour les élèves par sa critique.

Conclusion

« Dans la vie de tous les jours, la plupart des situations et actions sont reconnues quasi spontanément par le sujet comme s'inscrivant ou non dans un projet ou plan de vie hiérarchisé ».[857]

Cette proposition, par laquelle J. Nuttin conclut son livre sur la motivation humaine peut paraître déplacée à propos d'enfants. Il est pourtant important de poser comme principe régulateur de notre action que tout enfant porte en puissance un projet à accompagner et à étayer. Chaque existence individuelle est unique dans son histoire et dans son projet. Mais ce projet là, projet de vie, est difficile à porter dans le temps du passage par le système éducatif, compte-tenu de ce qu'il est et des contraintes d'uniformisation qu'il fait peser sur les individus. Nous venons de le voir avec le projet d'orientation. Pour les bons élèves leur projet personnel arrivera à se couler sans problème dans le projet institutionnel, mais pour les autres, pour les enfants en difficulté c'est seulement plus tard à la sortie du système que leur horizon se dégagera.[858]

Cependant pour ces enfants, des projets plus limités peuvent trouver leur place et leur utilité[859]. Ainsi ces projets d'aides, formalisés ou non, spécialisés ou non, qui permettent de mettre un peu d'air dans le système, et qui visent à relancer une dynamique avant qu'elle ne soit étouffée et que l'échec avéré n'empêche de penser, de se penser un devenir dans l'école. Le travail d'accompagnement, de soutien et de suivi confié aux réseaux sert à cela, maintenir dans le mouvement, au moins continuer à mettre du sens dans ce qui se fait à l'école. Et par exemple les échanges avec le psychologue scolaire permettent encore pour un temps d'étayer le sujet. L'interaction psychologique dynamique permet au moins de continuer à penser, de maintenir une pensée vivante.[860] Avec un projet il s'agit de permettre à celui qui subissait, qui était assujetti, de redevenir un agent, un acteur. Et même si c'est difficile, et si à un certain niveau d'échec, après trop d'insuccès et de ratages, on en vient à penser que c'est inutile, cela ne l'est jamais. Il reste toujours quelque chose des projets portés pour un enfant, ne serait-ce que cette idée essentielle qu'un jour quelque chose a paru possible, dont le souvenir sera gardé et

857 J. Nuttin, ouvrage cité, p. 338.

858 A intégrer : les grands projets de vie, le projet professionnel, le projet familial, le projet dans la marge : les violons d'Ingre.

859 Même : pour tout jeune enfant le projet est forcément limité car à la différence de l'adolescent il a du mal à penser objectivement les possibles (voir J. Piaget l'accès au stade formel). Pour le jeune enfant, compte tenu de sa difficulté à penser rationnellement un projet à moyen et long terme, le projet est limité, il peut y avoir que des projets réduits dans le temps. Il n'empêche que l'imaginaire qui va les porter est déjà là présent dans l'enfance. C'est de là qu'il vient. Le projet rend opératoire l'intention en l'explicitant. Mais l'intention naît dans l'imagination.

860 Le projet comme support de l'identité (dans le court terme et dans le long terme).

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

permettra qu'un projet personnel naisse, plus tard, quand les circonstances le permettront. Le souvenir qu'un jour, dans l'école, il a rencontré quelqu'un qui a pensé qu'il portait quelque chose en lui d'unique à réaliser.

Le rôle du psychologue il est à l'image de celui du moi. Il fonctionne comme lui. Il en a la force et aussi la faiblesse. C'est en effet au moi, représentant de la personne totale, moi intégrateur, à porter le projet. Et c'est en tant qu'auxiliaire du moi, en accompagnant son travail de médiation entre les différentes instances, dans une dialectique inter et intra-subjective, que le psychologue remplit son rôle. « Mon » projet, un projet «personnalisé", c'est le projet endossé par le moi et mis en acte par lui. Le projet c'est, pour reprendre une expression que P. Ricœur [861] emprunte à Aristote, un « désir délibéré ». Il s'enracine dans le désir, le pulsionnel, le corporel vital, mais pour devenir « pratique » il doit passer par l'intellect, la raison qui éclaire le choix. Ainsi c'est dans le passage du principe de plaisir au principe de réalité que le désir se fait raison pratique. L'acte unificateur c'est le moi qui le porte. Soumis aux contraintes, pris dans le système, il n'en est pas moins l'auteur.

Conclusion de la deuxième partie

« Pour la psychologie, la question de son essence ou plus modestement de son concept, met en question aussi l'existence même du psychologue, dans la mesure où faute de pouvoir répondre exactement sur ce qu'il est, il lui est rendu bien difficile de répondre sur ce qu'il fait ». Voilà ce qu'énonçait G. Ganguilhem [862] .

Selon lui, la pratique psychologique, même efficace, n'en était pas moins « mal fondée ». Ce n'était qu'un douteux mélange, un « empirisme composite » associant une « philosophie sans rigueur », parce que » éclectique [863] », une « éthique sans exigence »

[861] Pour donner une image de l'architecture complexe du projet et de tout ce qu'il mobilise, j'ai trouvé ces quelques lignes de Paul Ricoeur tirée de son article « Volonté » de l' » *Encyclopaedia Universalis* ». Il y décrit l'acte volontaire comme projet : « la volition présente une architecture très complexe : on y retrouve la saisie perceptive d'une situation, l'imagination de certains buts à atteindre, la projection de certains buts à satisfaire, des estimations éthiques et autres, une appréciation des obstacles et des voies praticables, un calcul raisonné des moyens et des fins, un jugement de probabilité sur les chances de réussir, etc. ». Si l'on considère l'architecture complexe du projet, on comprend que le rôle du moi est encore primordial.

[862] « Qu'est-ce que la psychologie », éd. des « *Cahiers pour l'Analyse* », 2, mars 1966, p. 112. On voit que c'est l'existence même des psychologues que Canguilhem met en doute du fait de leur incapacité à répondre à une question d'essence (en telle sorte que la pureté de l'essence serait comme la preuve ontologique de leur existence).

[863] L'éclectisme, a été condamné avec son chef de file Victor Cousin, héritier de Maine de Biran, par Taine notamment, et en a gardé une durable image négative. Pourtant l'éclectisme et V. Cousin eurent leur heure de gloire. Diderot défend l'éclectisme dans l'Encyclopédie. On pourrait trouver des prémisses à cette école chez les alexandrins et chez Leibniz. Une des cinq thèses de V. Cousin empruntée à Leibniz est qu'il y a, enveloppées en tout homme, inconscientes, toutes les vérités dont chaque système n'a révélé qu'une partie (Selon Leibniz, « les systèmes sont vrais par ce qu'ils affirment et faux par ce qu'ils nient », chacun nous fait découvrir « une nouvelle face de l'intérieur des choses » ; à nous de savoir extraire des systèmes ces « traces de vérité » comme « on tirerait l'or de la boue, le diamant de la mine et la lumière des ténèbres »). On pourrait en conclure qu'il y a plus de vérités dans le sens commun philosophique que dans chacun de ces systèmes.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

brassant les expériences « éthologiques [864] » du confesseur, de l'éducateur, du chef, du juge etc., et une « médecine sans contrôle », s'inspirant de deux des trois médecines les moins assurées et efficaces, celle des nerfs, et celle de l'esprit. C'est donc aussi comme pratique mélangée, impure, que la psychologie était mise à l'index. L'impureté conceptuelle était responsable d'une impureté pratique. C'est parce que la psychologie ne sait pas ce qu'elle est, qu'elle ne sait pas ce qu'elle fait.

Pourtant dans d'autres passages du texte, il semble bien que Canguilhem demande simplement à la psychologie, de bien vouloir reconnaître la place de la philosophie. Ce qu'il combat en réalité, nous l'avons dit, c'est l'ambition impérialiste d'une psychologie naturaliste. Pour peu qu'elle avoue ses limites, et admette qu'elle ne peut agir sans avoir posé préalablement une certaine idée de l'homme, idée qui ne peut lui venir des sciences naturelles, mais d'une réflexion de nature philosophique, Canguilhem aurait peu à reprocher à la psychologie.

Cependant il propose une idée si abstraite et pure de l'activité philosophique, qu'on la voit difficilement conciliable avec la pratique de la psychologie. Entre une philosophie des concepts et une pratique éclectique la distance sera toujours trop grande. Par contre cette coupure entre psychologie et philosophie s'efface naturellement pour qui voit dans la philosophie non plus un système conceptuel mais d'abord un art de vivre et une sagesse. Or si l'on en croit un spécialiste de la philosophie antique comme P. Hadot, c'est bien ce qu 'elle était à son origine, et donc dans son essence, une manière de vivre [865] accessible à tout un chacun, non un exercice de construction de systèmes réservé à des cercles restreints de subtils logiciens ou de doctes professeurs. [866] Dans une telle conception, le mélange et l'éclectisme ne sont plus condamnables. L'efficacité prime.

Dans cette deuxième partie nous avons choisi de répondre à Canguilhem en nous plaçant sur le terrain de notre pratique concrète. Canguilhem a choisi son arme : la dispute conceptuelle. Nous nous sommes portés sur la terre d'en bas. Le lieu de la pratique est toujours endroit spécifique, déterminé dans le temps et l'espace. La pratique est incarnée. On ne peut plus ici essayer de répondre sur un plan général. C'est donc très concrètement, à partir de notre situation particulière, que nous avons essayé de répondre à la question « qu'est-ce que la psychologie ? », en essayant de rendre présent ce qu'elle fait dans ce lieu particulier qu'est le monde de l'éducation, et dans cette fonction spécifique qu'est la psychologie scolaire. La psychologie scolaire certes n'est pas toute la pratique de la psychologie, celle-ci a bien d'autres lieux et modes de fonctionnement, cependant elle est une pratique qui en vaut d'autres. Nous la prétendons même exemplaire à bien des égards..

[864] Ethologique renvoie ici à l'Ethique, et non comme on pourrait l'entendre aujourd'hui à l'éthologie animale fondée par Lorenz.

[865] Pour P. Hadot (2001), les œuvres philosophiques des Anciens nous proposent des « exercices spirituels » retenus pour l'effet pragmatique qu'ils produisent, et ne prétendant pas à une quelconque vérité, pas même pour leur auteur.

[866] Remarquez qu'une philosophie ouverte fut aussi celle des « philosophes » du siècle des Lumières, Rousseau, Voltaire, Shaftesbury, puis au XIXème, de Schopenhauer, Nietzsche, Kierkegaard, philosophes parmi les plus populaires, malgré leur mise à l'écart par l'établissement.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Insérée dans le monde divers et changeant, toute pratique est incertaine. Les praticiens ne peuvent se réfugier dans le ciel des essences, ni dans le refuge des labos. Pour s'orienter dans leurs actions, il ne disposent pas d'un modèle parfait, répondant à toutes les situations. Le monde sublunaire est le monde des compromis et des mains sales. On n'a jamais de certitude ici. C'est bien pourquoi le praticien doit avant tout s'armer de prudence. [867] D'ailleurs la réalité psychique comme toute réalité résiste et c'est à nous à nous y adapter. Le psychologue ne trouvera pas des solutions toutes faites, éclairées par la théorie. Il devra donc donner plus de place aux enseignements de l'expérience et à ce que son bon sens naturel lui dit. [868]

La psychologie (la psychologie scolaire tout particulièrement) vit dans les compromis, dans l'entre-deux. Or l'entre-deux est le lieu de son objet d'élection, le psychisme. C'est dans l'entre-deux que naît la vie psychique, entre les contraintes du biologique et les pressions sociales. L'entre-deux aussi c'est la place du moi, Truffaldino [869] serviteur de deux maîtres, entre çà et surmoi. Car le sujet dont le psychologue doit prendre soin, le sujet psychique ce n'est pas le seul Inconscient, c'est la personne psychique totale. Et c'est cette personne totale –le Soi- que le moi tente de représenter, à quoi il réussit plus ou moins adroitement [870] . Il est donc naturel que l'aide et le soutien psychologique viennent se placer à ce lieu là, à cette frontière, aux côtés du moi pour l'étayer.

Comprenons que l'objectif à donner au moi n'est pas un idéal autarcique, un moi « coupé » du monde profond [871] , et des réalités extérieures. Quand Freud dit que là où était du çà, doit advenir du moi, il n'entend pas qu'à terme il n'y ait plus que du moi. Dans le ***« wo es war soll ich werden »*** il n'y a qu'un énoncé régulateur, définissant une tâche, un projet. Le moi ne peut être fort et autonome qu'en s'appuyant sur la dynamique pulsionnelle – les « vivances » - d'un côté, sur la réalité de l'autre. Ainsi le moi fort est celui capable d'ouvrir des passages, de commercer –converser- avec les autres instances. N'est-ce pas d'ailleurs vers cela que tend le processus psychanalytique, ouvrir des passages, et n'est-ce pas en cela que l'on doit comprendre que le moi du psychanalyste étaye le moi de son patient. Cela se vérifie aussi dans le travail de création, où les étages les plus divers de la personne doivent être mobilisés.

Ce que le psychologue vient étayer c'est la fonction de passeur, d'entremetteur du Moi, un rôle entre Hermès et la Célestine [872] . L'élaboration mentale du psychologue vient

867 A phronésis, la sage prudence, l'expression de « sagesse prudentielle » retenue par Ricoeur, met l'accent sur le fait qu'il s'agit bien d'une sagesse.

868 Voir l'introduction de cette deuxième partie.

869 Autre nom d'Arlequin. Voir la pièce de Goldoni déjà évoquée (Goethe qui la trouvait excellente la fit jouer de nombreuses fois dans son théâtre).

870 Plutôt moins dans les névroses et a fortiori dans les psychoses. N'empêche qu'il faut bien qu'il soit là pour qu'un travail commence.

871 Bossuet parlait des « abysses ».

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

soutenir le travail psychologique du sujet, tout comme la rêverie maternelle soutenait la vie psychique de son bébé. C'est dans ces lieux et ces fonctionnements que naît tout changement, toute création et tout projet, ces rencontres et ces échanges, entre le haut et le bas, entre le hors et le là.

Le psychologue est un entremetteur, être ambigu, interlope. Et la situation de la psychologie scolaire est représentative de la situation ambiguë de la psychologie, et du Moi. Cette ambiguïté ne peut-être ici esquivée, sans doute parce qu'elle se trouve dans un lieu de médiation lui-même paradoxal. L'école se veut un lieu de médiation avec la culture, donc un lieu transitionnel, mais en même temps un lieu d'inculcation où l'enfant fait l'apprentissage de la réalité, et pour accéder à l'autonomie doit passer par l'intériorisation douloureuse d'un certain nombre de savoirs et de règles. [873] Son espace n'est pas un pur espace de jeu comme l'espace transitionnel conçu par le thérapeute Winnicott [874] . Les passages y sont parfois plus difficiles. La médiation n'est pas que ce fonctionnement maternel idéal dont nous venons de parler. Elle a une autre face, « paternelle ». Il n'y a médiation que parce qu'il y a conflit, tension, et la médiation ne doit pas servir à « nier » le conflit, mais à le dépasser. Ainsi à bien des égards, la position en tension de la psychologie scolaire est particulièrement exemplaire des paradoxes du fonctionnement psychique, entre jeu et réalité, entre maternage et éducation. [875]

La pratique des psychologues est souvent éclectique, mais cet éclectisme est la plupart du temps dissimulé, inavouable sans doute pour certains. Le psychologue scolaire ordinaire, ne cherche pas quant à lui, à cacher l'éclectisme de ses méthodes ; il le revendique même (voir les déclarations de H. Caglar, R. Voyazopoulos, et dans un secteur voisin d' E. Schmid-Kitsikis). La pratique psychologique scolaire est exemplaire d'une pratique psychologique éclectique et concordataire. En cela le psychologue scolaire reste sans doute un des derniers praticiens généralistes du métier. Il puise à des sources diverses ses savoirs et ses moyens d'actions. La pratique de la psychologie scolaire est un bricolage qui fait feu de tout bois, depuis les savoirs de la psychanalyse jusqu'à ceux de la psychologie cognitive. Il s'agit d'une autre clinique, non de la clinique de la cure

872 Entremetteuse –» tercera »- entre Calixte et Mélibée dans la deuxième grande oeuvre de la littérature espagnole *« La Celestina"* (la première chronologiquement : 1499).

873 Pour le grand philosophe de l'éducation, Alain, éduquer c'était former un homme libre, c'est-à-dire capable de penser et agir selon soi. Cet homme est en puissance dans l'enfant, mais sa situation biologique et sociale fait de l'enfant un être faible, esclave de son emportement et de son imagination. Le rôle de l'éducation est précisément de le délivrer de cette faiblesse et de cet esclavage et de l'aider à devenir ce qu'il est réellement, un homme. Alain n'aimait guère la psychanalyse, mais ce qu'il dit de l'éducation n'aurait aucunement heurté Freud.

874 La création ne naît pas que du jeu. Pour Winnicott il est impossible d'être créatif et original sans prendre appui sur une tradition.

875 Winnicott voit dans la culture comme un prolongement de la mère, et l'on peut considérer que la rêverie maternelle de Bion ne fait qu'expliciter cette pensée. Pour Freud, la civilisation réprime et interdit, comme le père. Eh bien le psychologue scolaire doit à sa façon être un garant de ces deux rôles, l'un et l'autre nécessaires au développement de l'enfant. Le psychologue scolaire doit affronter les paradoxes des deux tâches impossibles, puisqu'il est à la fois psychologue et éducateur. Mais il en va là comme des paradoxes du mouvement, on les résout, plus ou moins adroitement certes, dès que l'on se met en marche.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

analytique, mais d'une clinique capable d'intégrer tous les savoirs [876] . Le projet d'une clinique intégrative ne devrait surprendre quiconque a compris que c'est un individu complexe qu'il faut essayer d'approcher. La clinique est de fait le creuset où tout les savoirs peuvent s'unifier. La pratique conduit en effet toujours à refuser les coupures. [877] Voilà sans doute pourquoi, aujourd'hui, la pratique de la psychologie scolaire est un des rares lieux où l'unité de la psychologie continue à se réaliser.

Nous avons choisi dans cette partie de présenter notre pratique en y découpant, un peu artificiellement, trois moments. Dans la pratique réelle ces trois temps sont souvent mêlés. La clinique dont l'objectif est d'approcher le sujet dans sa singularité, pour aller au plus près de lui, doit prendre le risque de l'interactivité. Si nous avons séparé ces trois temps, c'est aussi afin de faire ressortir les différents étages, les divers modes de fonctionnement interactifs dont peut se composer notre pratique intégrative.

Nous avons vu que la pratique –clinique- du psychologue scolaire comprend toujours un temps d'échange de paroles. [878] Lot commun sans doute de tout psychologue. La parole sert de médiation entre le sujet et lui-même (entre soi et soi) mais elle a besoin d'un tiers. C'est la première fonction d'étayage du psychologue. C'est dans l'écoute et la reconnaissance de la parole de l'autre qu'il peut l'aider déjà à se construire ou à se reconstruire. Dans ce premier temps de la rencontre, le psychologue scolaire, écoute et accueille les paroles des parents, des enseignants, et de l'enfant. Et parfois cela suffit. En recueillant, accompagnant, et étayant la pensée de l'autre, il l'aide à se dégager pour se relancer. Dans cet échange il n'y a pas que l'accueil de l'expression d'une souffrance. Une part importante doit souvent être donnée à l'histoire du sujet, qui replace sa situation actuelle dans le temps, comme un moment immobilisé d'un itinéraire. Cette place donnée au récit de soi permet au sujet de s'extraire d'un passé immobile, et d'histoires enchevêtrées. Parler de son histoire, de l'histoire de sa famille, - pour les plus jeunes enfants, c'est là un travail fait avec les parents - peut redonner un sens à son parcours. On oublierait facilement, surtout ceux qui ont voulu se couper de la psychologie naturelle, que le récit est la manière la plus commune, utilisée par tous, d'expliquer une conduite [879] . Quand en effet nous voulons expliquer pourquoi Pierre ou Paul a agi comme il l'a fait, nous pouvons le faire de deux façons, soit en disant que c'est sa nature, son caractère (« c'est tout lui çà »), d'une manière qui l'excuse, mais qui bloque le changement, soit en racontant une petite histoire, un script des évènements internes et externes qui l'ont conduit à son acte. Et comme le fait remarquer P. Ricoeur, en faisant raconter son histoire

876 A l'appui de notre conception nous voudrions citer Colette Chiland pour qui la psychologie clinique n'est pas la psychologie pathologique, mais la « psychologie de la vie quotidienne ». C'est à cette clinique que le généraliste qu'est le psychologue scolaire aspire –voir R. Zazzo-, même s'il est trop souvent contraint dans le champ de l'enfance inadaptée.

877 Pourtant les effets de la condamnation de l'éclectisme psychologique par Canguilhem et la domination conséquente d'un clinique dogmatiquement psychanalytique se poursuivent, ce qui ouvre un boulevard aux neuro-psychologues.

878 Voir le chapitre 11, sur le temps de la parole.

879 Le partage de l'expérience, du savoir commun passe par des récits. C'est ce que rappelait déjà W. Benjamin dans son essai sur le narrateur (lire P. Ricoeur, « *Soi-même comme un autre* », à la page 193).

en vertu de la loi du droit d'auteur.

à celui qui présente sa situation comme une fatalité (« c'est bien moi çà »), lui rend de la liberté, réintroduit du jeu. Le récit en narrativisant le caractère lui rend son mouvement. [880] . Le problème de troubles enkystés, c'est que le passé y a pris trop de place.

Mais le travail du psychologue scolaire ne se limite pas à ce temps d'échange, d'accueil de la parole ou de construction d'une histoire. Le psychologue scolaire est pragmatique et éclectique. Il constate qu'il ne suffit pas toujours d'avoir entendu une souffrance ou d'avoir aidé à reconstruire une histoire, pour que le sujet se trouve en situation d'aller de l'avant.. Parler et être entendu ne suffit pas toujours ; il y a quelque naïveté à le croire. Et d'abord être entendu, ce n'est pas seulement trouver un lieu où se vider, c'est voir le contenu de sa demande reconnu. Le psychologue scolaire reçoit la demande, mais entend son contenu. Aussi ne refuse-t-il pas de répondre aux questions du sujet par des informations ou des conseils. C'est pour jouer ce rôle de guide qu'il doit le plus souvent procéder à une évaluation aussi précise que nécessaire de la situation du sujet, des contraintes qui pèsent sur lui et des ouvertures qui permettraient un changement [881] .

C'est peut-être pour ce temps là, dans ce travail qui lui est propre, [882] que le psychologue scolaire est amené à faire preuve de son pragmatisme. Il n'écarte ici aucun des instruments psychologiques qui puisse servir son évaluation. L'examen psychologique est en lui-même est un bricolage, un ajustement progressif. Le psychologue scolaire va utiliser des épreuves standardisées, des plus globales, qui mobilisent le sujet dans sa totalité, aux plus particulières. Il peut aller chercher pour l'occasion telle situation d'interaction, qu'il a trouvé un jour chez A. Rey ou chez Piaget, qui en ont inventé beaucoup. Il peut même créer une petite épreuve, non standardisée donc, pour répondre à la question singulière du moment. Car l'important c'est de s'approcher au plus près du fonctionnement mental du sujet. Pour cela, il est conduit à s'exposer au risque de l'interactivité.

Aller vers le fonctionnement mental du sujet, c'est provoquer, pour les suivre, les opérations psychiques, des mouvements. Penser est un acte, une conduite ; on a tendance à l'oublier quand on emploie le substantif « la pensée ». L'évaluation du fonctionnement mental d'un sujet est amputée si elle n'en intègre pas les dimensions dynamiques, [883] la façon dont l'appareil psychique est traversé, animé de mouvements intra-subjectifs, verticaux et horizontaux, en lien avec les transports inter-subjectifs. Ce qui nous ramène à l'appréciation de la force du moi, ie sa souplesse. Cette évaluation peut se faire à travers toutes les situations d'interaction comme le montre la pratique d'E. Schmid-Kitsikis, mais de manière très spécifique et très riche dans les épreuves de nature projective. Et si l'on se rappelle l'objectif fixé par D. Anzieu aux méthodes projectives, on

880 « En narrativisant le caractère, le récit lui rend son mouvement, aboli dans les dispositions acquises, dans les identifications-avec sédimentées », « *Soi-même comme un autre* », p.195.

881 Voir le chapitre 12 sur l'évaluation.

882 Il n'a pas l'exclusivité du soutien par la parole, par contre le travail d'évaluation est ce qui fait sa spécificité professionnelle.

883 Une conception dynamique du psychisme, nécessite une investigation dynamique, une clinique interactive.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

verra immédiatement que ce qu'il décrit pourrait définir mot pour mot la tâche que le psychologue doit se proposer. L'évaluation du moi, de son pouvoir d'attention, de l'investissement de ses fonctions d'adaptation à la réalité, de leur maturité ou de leurs déficiences, de sa capacité à contrôler les affects, mais aussi de sa perméabilité, c'est le champ même d'expertise du psychologue scolaire qui se trouve là défini.

L'examen psychologique permet donc d'évaluer ces fonctions d'adaptation à la réalité, mais surtout la souplesse de leurs opérations. Dans l'observation de toutes ces interactions l'objectif principal sera d'estimer cette souplesse du moi qui fait sa capacité à lier pulsion et réalité, processus primaire et pensée secondaire [884] , et donc à intégrer et représenter les intérêts de la personne totale.

Cette évaluation peut en elle-même avoir un effet dynamisant. Mais sa fin est de permettre de déterminer les ouvertures les plus propices à un changement, de repérer ces espaces où un projet pour le sujet et/ou pour son entourage pourra se construire. [885] Un projet c'est d'abord une anticipation : on se prépare en pensée à une situation future. C'est le temps de l'exploration imaginaire [886] des possibles, déjà active, en ce qu'elle s'oppose à la simple attente passive. C'est aussi une intention de faire, une dynamique qui donne du sens. Quand on est bloqué dans son parcours, dessiner un projet c'est s'ouvrir un horizon, initier une nouvelle série d'évènements, inaugurer un nouveau récit.Quand nous parlons, pour nous ou pour un autre, d'intention, de but, de projet, nous signifions que nos conduites sont des activités que nous dirigeons [887] et non des conduites contraintes et/ou purement réactives. [888] Mais il ne suffit pas de mobiliser le sujet. Un projet ce n'est pas une simple intention ou la simple expression d'un désir. Un projet doit être construit c'est-à-dire explicite, détaillé et évalué. [889]

884 L'évaluation ne se réduit pas à la passation neutre d'épreuves standardisées nées du laboratoire. C'est aussi un dialogue émotionnel, un flottement transitonnel ouvrant à une rêverie commune. J. Hochmann en a bien décrit les bases : « Là où je suis vraiment psychiatre, c'est lorsque rencontrant un enfant, j'essaie de me faire une idée de ses capacités de symbolisation, de sa possibilité, ou de son impossibilité, à jouer avec des choses et des mots, du niveau d'angoisse qu'il peut supporter devant l'inconnu ou la séparation, et du type de déformation que cette angoisse imprime aux objets» («*Esprit où es-tu*", p.112-113). On comprend le fonctionnement mental d'un sujet en pensant avec lui. Et penser avec, c'est penser c'est aussi fantasmer, penser dériver, se laisser porter par des flux, des courants ondoyants. Mais pas seulement. C'est « résonner », mais aussi raisonner.

885 Voir le chapitre 13 sur le projet.

886 Conditionnelle (et si ..). On commence à travailler sur l'anticipation même dans la phase d'évaluation, à inciter l'enfant à se voir dans sa vie future, au travail, en famille: quel métier tu aimerais faire ? Selon l'âge et la personnalité, la dimension projective au sens psychanalytique sera plus ou moins importante.

887 A l'intérieur de nos limites, notre liberté n'est pas absolue ; que serait-ce d'ailleurs que la liberté d'un dieu ?

888 Le projet est du coté de l'ouverture, de la création, de l'innovation, contre la répétition et la sclérose. Le projet de commencer telles études ou de suivre tel apprentissage, engage activement.

889 L'architecture complexe du projet correspond à l'architecture complexe de la personne. C'est le moi qui peut en assurer la synthèse.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Mais quel que soit le projet, il n'est porteur de changement que s'il est vivant. Le travail du psychologue, s'il est de déterminer des objectifs suffisamment précis pour être évaluables, et pour cela de les fixer par écrit, est avant tout d'entretenir une dynamique. Tout ce qu'il apporte grâce à son évaluation ne devient utile que repris par les partenaires. Son objectif est d'éveiller et d'accompagner, non de se substituer. De ce point de vue le projet de papier n'est qu'un moyen. Les projets administrés paralysent même parfois l'innovation. Et comme nous le disions, il est parfois difficile de construire des projets personnels dynamiques dans un enseignement uniformisé. Il n'y a donc que dans les marges (dans l'enseignement « adapté », pour « spécialisé ») que des projets personnalisés peuvent exister. Le plus souvent il s'agit de projets modestes localisés dans le temps et l'espace [890] . La réalité est plus dure et, pour la transformer, il faut souvent s'engager dans des actions concrètes de remédiations. Les grands projets de vie, essentiellement le projet professionnel pour ce qui concerne le premier âge de la vie, sont progressivement chassés du monde de l'Education Nationale.

Pour en terminer avec cette description des tâches concrètes du psychologue de l'éducation, si l'on se demandait quel mot unique pourrait les réunir toutes, c'est celui, souvent revenu dans ces lignes, de « médiation », qu'il faudrait sans doute retenir. Le psychologue scolaire remplit ce rôle de médiateur, c'est évident à tous, entre la famille et l'institution éducative. Mais il faut pousser notre réflexion plus loin. Le psychologue scolaire fait partie de l'institution d'éducation. Comme « éducateur », il participe donc à sa mission de médiation entre l'enfant et la culture : faire acquérir des savoirs, des savoir-faire, mettre au contact de valeurs [891] et de modèles. Cette pensée des modèles est parfois perçue négativement parmi les psychologues encore marqués par la pensée non-directive et par la théorie lacanienne, dans laquelle identification signifie aliénation. Mais qui a réfléchi sur l'éducation doit admettre qu'il n'y a, comme le disait Alain, qu'une méthode pour inventer qui est de commencer par imiter. Beethoven trouve son style à partir de Haydn, Kant part de Leibniz, Hume de Rousseau. Ce contact avec les modèles est en fait médiation de soi à soi : ***« mon vrai portrait est dans Homère, Virgile ou Montaigne*** », on pourrait ajouter Shakespeare, Constant ou Zweig. [892]

On ne doit donc pas s'étonner, puisqu'il est aussi, à sa façon «instituteur », que le psychologue scolaire, se comporte lui-même parfois en éducateur au sens plein, et conseille ou guide l'enfant, les parents ou les enseignants. Si l'on y réfléchit, il n'est pas surprenant que ces deux tâches, la tâche éducative et la tâche de soin, soient liées. Elles sont le prolongement de fonctions remplies le plus naturellement par la famille, quoique semble-t-il de plus en plus difficilement aujourd'hui. Un des problèmes de notre société, est peut-être que la fonction du soin, dans sa forme maternante (Winnicott, Bion), domine notre façon de penser la relation parents-enfants, y compris dans l'institution éducative [893]

890 Parfois même le projet sert simplement à sauver l'idée qu'un projet sera possible un jour (comme pour Apolline).

891 Les valeurs s'incarnent dans les oeuvres, les biens de culture. Pour reprendre une pensée du grand éducateur G. Kerschensteiner, l'éducation consiste à provoquer le développement d'une culture personnelle (Bildung) chez l'élève, par le contact avec la culture objective (Kultur).

892 Sans culture, comme le dit Allan Bloom (1987) : « L'âme » est « désarmée ».

 Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

. La fonction éducative telle que nous l'avons définie plus haut, semble reculer en même temps que la fonction paternelle. Fonction éducative et fonction de soin ont toujours été plus ou moins mêlées. Chez l'éducateur il y a toujours eu quelque chose du soignant, et chez le soignant, même chez l'analyste pur et dur [894], quelque chose de l'éducateur. Mais selon les époques et les modes il arrive qu'une fonction prenne la place de l'autre. Ainsi dans le monde du soin, il y a eu hier la période du traitement moral, et aujourd'hui celle des traitements comportementalistes. [895] Quant au monde de l'éducation, on devrait se demander si le modèle du soin n'y a pas pris aujourd'hui trop de place [896].

Eduquer et soigner, ces deux tâches qu'on dit également « impossibles », sont comme on le voit difficilement dissociables. Il ne peut pas y avoir de coupure entre les deux. C'est une question d'équilibre changeant. C'est particulièrement évident à qui s'occupe d'enfants. On retrouve là le débat entre M. Klein et A. Freud. La première transposait telle quelle le modèle de la psychanalyse d'adultes chez les enfants [897]. Au contraire A. Freud réintroduisait le point de vue éducatif, travaillant avec les parents, notamment sur les interdits. On ne s'étonnera pas que nous nous sentions proches de celle qui avait d'abord souhaité être institutrice. Nous éducateurs savons bien que l'enfant ne se construit pas dans la seule régression, comme s'il avait seulement besoin d'être libéré de la pression sociale pour retrouver un dynamisme naturel, mais qu'il se construit aussi par des identifications et des interdits, qui sont les conditions de l'accession à l'autonomie.

L'Ethique de l'éducateur et l'Ethique du psychologue pour finir se rejoignent. Il s'agit toujours de travailler à accroître l'autonomie du sujet. Le Philosophe, peut toujours regarder avec suspicion nos pratiques, mais sur les fins nous tenons ferme. C'est notre réponse à Canguilhem. Il nous disait que faute de pouvoir répondre sur ce que nous sommes il nous serait bien difficile de répondre de ce que nous faisons. Pour nous c'est ce que nous faisons, ce sont les fins éthiques de notre pratique, qui répondent de ce que nous sommes. Ici pas de réponse définitive, seulement des questions. Une seule certitude. C'est en répondant à l'autre, en répondant de l'autre que je réponds sur ce que je suis.

893 Voir le livre de M. Schneider (2002).

894 Les enregistrements de séances d'analyse le montrent, voir les recherches de M. Gill.

895 Le débat sur le traitement de l'autisme a donné un exemple caricatural de l'affrontement entre approche « éducative » et approche « soignante ». C'est dans l'ouverure et l'échange que chacun peut élaboreret progresser. (Voir J. Hochmann).

896 Depuis 1968 sans doute. Oury et Vasquez (1967) donnent un exemple typique de la réduction de l'éducation au soin.

897 Il en fut de même dans l'école lacanienne.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Conclusions générales

« C'est toujours cette religion, si curieuse chez des penseurs français, Pour la partie fatale de l'être humain, La haine pour sa partie libre." J. Benda [898]

L'objectif de notre recherche était de tenter d'apporter des éléments de réponses positifs à la question : « Qu'est-ce que la psychologie ? ». Il s'agissait de répondre de son existence, de distinguer son territoire, de défendre et de caractériser l'identité des psychologues. Nous avons essayé, au long de notre investigation, de trouver des réponses épistémologiques et cliniques à l'apostrophe de Canguilhem. La psychologie n'est pas une idéologie, une illusion voire une escroquerie. Elle a un objet réel, mais un objet toujours à protéger. La psychologie est un travail qu'on peut et qu'on doit penser.

Les systèmes contre la psychologie.

« Il faut appartenir à l'intelligentsia pour croire des choses pareilles ; aucun homme ordinaire ne serait assez sot pour cela » [899] ***. George Orwell***

Dans notre première partie nous avons analysé les éléments et le contexte de l'attaque la plus virulente portée contre la psychologie dans le siècle où elle est née, attaque qui a connu son acmé dans les années soixante et soixante-dix, sous le parrainage d'un emblématique article de Georges Canguilhem. Pourquoi revenir dans un travail

[898] ***«La trahison des clercs", Paris, Grasset, (1975), rééd., p. 248.***

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

universitaire sur cette question qui paraît ancienne et dépassée ? Après tout à l'aube du troisième millénaire, la psychologie semble ne s'être jamais aussi bien portée. En tout lieu, pour toute occasion, on réclame des psychologues. Si nous avons cru nécessaire ce retour en arrière, c'est, sans doute, parce que nous avons vécu et pratiqué la psychologie dans ces temps difficiles, [900] mais d'abord et surtout parce que bien des idées supportant cette attaque ou l'accompagnant et la soutenant, continuent à structurer la pensée d'aujourd'hui. Les coups portés contre la psychologie, le moi, l'intériorité et l'autonomie du sujet, l'humanisme enfin, ont imprégné la Weltanschauung des élites intellectuelles d'alors, et, à travers leur influence encore importante, sans que nous y prenions garde, continuent à marquer les esprits. Le temps a passé, et cependant nous commençons à peine à nous en délivrer. La grande thérapie, l'examen des archives de la police de l'esprit, n'a pas vraiment été faite. Mêmes chez les psychologues, beaucoup d'axiomes de la vulgate lacanienne par exemple continuent à être admis, qui pourtant contreviennent à leur pratique et à leur identité.

Rappelons donc les éléments essentiels de la critique portée par Canguilhem puis par ceux qui s'en sont réclamés - en redisant encore qu'il y a un écart entre ce que pensait Canguilhem et ce qu'on lui a fait dire après coup-. La critique portée contre la psychologie par Canguilhem dans son fameux article ***« Qu'est-ce que la psychologie ?*** » est sévère. Pour Canguilhem la psychologie comme discipline spécifique ne devrait même pas avoir droit à l'existence. Elle est en effet incapable de fournir son concept ***« Pour la psychologie la question de son existence ou plus modestement de son concept met en question l'existence même du psychologue ».*** Elle n'est en réalité qu'un mauvais mélange de philosophie sans rigueur, d'éthique sans exigence et de médecine sans contrôle. Le jugement est dur. Cependant pour bien comprendre le sens de cette critique, il faut savoir qui elle visait réellement. Non pas, comme on l'a dit, la psychologie clinique d'un Janet ou le projet de psychologie générale d'un Lagache, mais la tentation d'» une psychologie » réductrice de traiter l'homme comme un objet naturel. Canguilhem était un humaniste [901] . Il contestait toute psychologie qui, oublieuse des valeurs de l'esprit, traiterait l'homme comme un moyen et non comme une fin. Le psychologue est un être « immoral », quand il met sa

899 On peut éclairer ce jugement par le petit apologue des abeilles et des araignées, prêté par Jonathan Swift à Esope, dans la prosopopée qui conclut sa « Bataille des livres » en 1697. Les abeilles, dit Esope, tirent leur miel et leur cire du suc de nombreuses fleurs et de ce donné naturel elles extraient les substances aussi essentielles à la joie et à la sagesse humaines que la douceur et la lumière. Les araignées, au contraire, veulent tout tirer d'elles-mêmes ; leur orgueil va puiser dans leurs propres excréments le fil abstrait dont elles font leurs toiles géométriques. Ce sont des pièges de mort, dont leurs proies deviennent captives et victimes». Rapporté par Marc Fumaroli dans : « La querelle des anciens et des modernes » page 216-217. Certains intellectuels, à l'image des araignées, déduisent le monde de leur seule pensée. Au risque de la folie parfois (voir Hegel et Mallarmé).

900 Dans ce retour en arrière il y a un peu nos «mémoires".

901 Canguilhem est opposé au «psychologisme", comme il est opposé à tout réductionnisme, à tout projet de naturalisation de l'esprit, par la neurologie comme par l'intelligence artificielle. A la différence d'Althusser, Lacan ou Foucault, qui se sont réclamés de sa critique de la psychologie, il veut une psychologie humaniste.

 Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

« technologie » au service de l' » asservissement de l'homme ». Mais ce n'est là, pouvait-on lui faire remarquer, qu'une question de pratique déontologique, comme il s'en pose dans d'autres pratiques scientifiques.

Reste la question du concept ; elle n'était pas sans conséquence. Car c'est dans le cadre d'une philosophie du concept, comprise comme une philosophie des systèmes, que l'article de Canguilhem sera ensuite interprété. C'est sous le parrainage de Canguilhem et de la philosophie du concept que se plaçait la revue de l' E.N.S. qui fit reparaître cet article. Et tous les normaliens d'alors connaissaient par cœur ces paroles de Cavaillès, philosophe des sciences et héros de la Résistance : ***» ce n'est pas une philosophie du sujet mais une philosophie du concept qui peut donner une doctrine de la science »***. N'est-il pas paradoxal que ces paroles d'un grand Individu, d'un intellectuel qui perdit sa vie pour s'opposer au totalitarisme, aient fini par servir de caution à une série de théories du soupçon [902] qui toutes déferont le sujet individuel pour affirmer la puissance des systèmes ? A partir de ces paroles, toute une génération de clercs destinés à former l'élite de notre pays vont se mettre à développer des discours niant l'importance du sujet, du moi, de l'acteur individuel, et exaltant la puissance absolue des déterminismes cachés. C'est dans ce contexte intellectuel que sera relu l'article de Canguilhem. S'y rajoutait le poids de l'environnement politique, un contexte marqué, entre autres courants, par un fort antiaméricanisme et une critique de la bourgeoisie, portés aussi bien par les communistes que par des mouvements de révolution intellectuelle comme le surréalisme. [903] E. Roudinesco dévoile l'interprétation qui fut donnée au texte à cette époque, quand elle nous dit que Canguilhem met à mort la psychologie comme idéologie humaniste, bourgeoise, et américaine.

La psychologie est une idéologie. Le sujet individuel, le Moi, sont des illusions trompeuses et aliénantes. Althusser, Lacan et Foucault soutiendront tous ce discours. Tous trois vont associer condamnation de la psychologie, condamnation du moi, condamnation de l'humanisme. Mais ce n'est pas cela que voulait Canguilhem.

Pour Althusser il y avait d'un coté la Science, de l'autre l'idéologie. La première ne pouvant naître que dans un arrachement, une coupure épistémologique d'avec la seconde. Cette conception de la naissance de la science dans une coupure épistémologique était un des principes admis de la dogma intellectuelle de l'époque [904] . Il y avait le règne montant d'une pensée structuraliste exaltant les totalités et refusant les lentes genèses. Il y avait surtout la caution du grand Bachelard. En réalité d'un « demi-Bachelard ». Car Bachelard n'était pas un philosophe du concept ; il défendait même un philosophe des images. Certes Bachelard s'était posé comme penseur majeur

902 L'intérêt des pensées du soupçon c'est qu'elles permettent de disqualifier le discours de l'autre. C'est toujours quelqu'un d'autre qui s'exprime par sa bouche.

903 Chez les intellectuels la convergence est sans doute réelle, mais il n'est pas sûr que la critique des valeurs «bourgeoises" ait eu le même sens dans la classe ouvrière, ni l'image de l'homme nouveau.

904 C'est un principe encore largement admis, et et sans doute entendu par certains tenants scientistes des neurosciences, pour qui la psychologie scientifique ne peut naître qu'en se coupant de la psychologie naïve (et illusoire) et même en la supprimant.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

en s'opposant à Meyerson, et en affirmant que la science ne peut naître que dans un mouvement de rupture avec les évidences naïves qui la précèdent. [905] Mais il parlait là en philosophe des sciences dures. Le même homme disait en même temps ailleurs que ***« les concepts négligent par fonction les détails*** », alors que ***« les images les intègrent »***, [906] et qu'***» on ne peut étudier que ce qu'on a d'abord rêvé »*** [907] . Bachelard n'avait guère de considération pour le positivisme scientiste et il n'avait surtout pas le projet de réduire ou de naturaliser la psychologie en la coupant de ses intuitions naïves. Quand il pense en psychologue, il défend au contraire la rêverie et les images premières. On trouve donc chez lui une pensée complète et dialogique, bien différente du positivisme de nos trois auteurs, ceux qui s'empareront de l'arme de la « coupure épistémologique » pour imposer leurs idées..

Leur utilisation de la notion de coupure épistémologique n'est cependant pas seulement utilitaire. C'est une idée consubstantielle à toute pensée totalisante qui peut ainsi prétendre s'imposer absolument, en échappant aux aléas de l'empirie [908] . Althusser transpose ainsi à la psychologie le schéma qu'il a déjà appliqué au marxisme. De la même manière que selon lui le matérialisme historique s'est fondé comme Science en se coupant de l 'idéologie humaniste du jeune Marx, de même la science du psychique ne pouvait naître que dans une coupure d'avec la psychologie telle qu'on l'entend habituellement, encore une idéologie. Comme le matérialisme historique, pour accéder au rang de science elle doit se débarrasser du sujet concret [909] , et se découvrir un objet propre, l'Inconscient. C'est chez chez Lacan qu'il a trouvé une psychanalyse enfin débarrassée du sujet individuel et de l'humanisme, une théorie structurale, une Science selon ses penchants.

La théorie de la fondation d'une nouvelle science dans une rupture, convient tout à fait à Lacan qui, à cette époque, a de gros ennuis avec l'International Psychoanalytical Association, et vient le rejoindre rue d'Ulm. Sa rupture, plutôt subie que choisie, avec l'I.P.A sera théorisée comme la nécessité pour la psychanalyse de se couper d'avec l' » américaine » psychologie du Moi. L'Ego-psychology, dira-t-il, est un retour à une psychologie pré-psychanalytique, une production imaginaire et aliénante. Lacan n'avait sans doute pas attendu ce différend pour développer sa propre théorie de l'Imaginaire comme fonction de méconnaissance du Moi et cette critique du moi avait des origines profondes chez lui. Mais jusqu'alors elle n'avait pas pris le caractère exclusif qu'elle va

905 « Il n'y a pas de vérité première, il n'y a que des erreurs premières". «*Le rationalisme appliqué*", 1948, p.38.

906 «*La terre et les rêveries de la volonté*", 1948, p. 269.

907 «*La Psychanalyse du feu*", 1938, p.12.

908 C'est pourquoi l'Ethique de Spinoza, livre de la totalité, est leur référence. Mais un homme, Baruch de Spinoza, est né, a grandi, a rêvé et refléchi tout en polissant ses lunettes, s'est révolté contre l'injustice, puis est mort. Pour écrire à force de peine et de travail ce grand livre cet homme a lu Descartes, saint Thomas, Maïmonide et tant d'autres, et beaucoup échangé avec ses amis. Ce livre n'est pas tombé du ciel, il est le fruit d'un long travail de pensée.

909 «Il n'y a d'idéologie que par le sujet et pour le sujet". «Les appareils idéologiques d'Etat", *La Pensée*, Juin 1970, p.29.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

revêtir à partir de la rupture avec l'I.P.A.. Le Moi n'est plus alors que méconnaissance, de part en part. Lacan refuse absolument qu'il puisse inclure des parties saines, sur quoi l'analyste puisse s'appuyer. Le moi, dit-il, est « la maladie mentale de l'homme ». La psychologie, qui le prend naïvement au sérieux, est de ce fait disqualifiée. Le seul sujet qui compte c'est l'inconscient (S ou Es) par qui nous sommes machinés. La psychanalyse, c'est pas un humanisme !

Pour M. Foucault aussi la psychologie est une « impasse ». Elle est née du grand renfermement des fous et de l'institution d'une société disciplinaire, comme intériorisation d'une situation d'aliénation. Elle disparaîtra avec notre épistémé, comme l'homme s'effacera ainsi qu'un visage de sable à la limite de la mer. Le sens n'est qu'un effet de surface, un miroitement, une écume. Avec l'homme nous serons débarrassés de l'humanisme. Il le faut affirme Foucault. Ce qui compte ce sont les systèmes clos, les épistémés, qui se succèdent sans raison, au mépris du sujet et de l'histoire.

Ces trois nouveaux positivistes condamnent la psychologie, le moi, l'humanisme, par amour des systèmes. Pour ces trois auteurs, il n'y a pas d'acteurs individuels, il n'y a que des systèmes qui nous machinent, pas même d'auteurs, que des processus discursifs. Les pensées totalisantes, les systèmes conceptuels, n'aiment pas les sujets concrets, la psychologie et disqualifient l'intériorité, ce » misérable petit tas de secrets ». Or ces pensées totalisantes ne sont pas sans effet dans le réel, comme le montrait K. Popper [910] . Les systèmes totalitaires, fondés sur la volonté de plier la réalité à une pensée totale, mettent en pratique cette détestation des univers privés qui leur échappent. L'individu y est réduit à sa place dans le système.***"Le fascisme réaffirme l'Etat comme la véritable réalité de l'individu (…) dans ce sens le fascisme est totalitaire »***. [911] . Matérialisation d'une pensée totale, le système totalitaire est conduit à traquer toute réalité privée [912]). Par opposition l'intériorité, le privé du monde privé, devient le seul refuge.

S. Haffner dans le livre qui nous raconte l'histoire de ce duel [913] (***« un duel entre deux adversaires très inégaux : un Etat extrêmement puissant, fort, impitoyable – et un petit individu anonyme et inconnu »***, p. 15) s'est demandé, dans les années trente, si la pauvreté de la vie privée ne préparait pas au totalitarisme. Ce qui leur arrivait ne venait-il pas de ce que ***« l'aptitude de mon peuple à la vie privée et au bonheur individuel est plus faible que celle d'autres peuples »*** ? Si cela avait quelque vérité, si Haffner avait raison alors il serait temps de nous interroger sur la place que nous donnons

910 Dans « *La société ouverte et ses ennemis* », il met au clair la responsabilité des pensées totalisantes, Platon pour commencer, dans la naissance des totalitarismes.

911 G. Gentile –B. Mussolini : article « Fascismo » de l' » Enciclopedia italiana », Treccani, Florence, 1932. (Cité dans « Le totalitarisme », textes rassemblés par E. Traverso, Seuil, 2001, p.21). L'état fasciste, pour ces auteurs, réalise l'avènement de l'Etat éthique hégélien

912 G. Orwell a trés bien décrit cette traque dans son «*1984".* Dans l'Espagne des années 1936-1937, il avait eu l'expérience des effets pratiques d'une pensée totalitaire (Voir dans «*Hommage à la Catalogne*", son témoignage sur l'élimination du P.O.U.M).

913 L'» *Histoire d'un Allemand* », Actes Sud, 2002 commence par ces mots :» Je vais conter l'histoire d'un duel".

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

à la vie privée chez nous aujourd'hui, et quel monde s'en suivra. ***« Pas de psychologie, docteur*** » intimait Florence Rey au médecin qu'elle venait de prendre en otage avec A. Maupin avant de déclencher le massacre qui défraya la presse ; dans une filiation évidente avec Vychinski le procureur des procès de Moscou qui ne voulait pas entendre parler lui non plus de "psychologie". Ni la psychologie, ni les individus ne comptent. Seule compte la place dans le système.

Les pensées totalisantes finissent donc parfois par provoquer l'existence de ce qu'elles ont décrit, des systèmes qui traversent l'individu, et le dominent. Elle sont des « ***self fulfilling prophecy"***, des prophéties auto-réalisatrices. Dire à l'homme qu'il est serf de déterminismes qui le gouvernent, conduit à le décourager de toute initiative personnelle, à lui interdire toute pensée différente. Ne parler que de nos servitudes, finit par les favoriser Pas de place pour des acteurs dans de tels systèmes de pensée. Comment alors se penser agissant ? Si nous ne sommes que des hommes-machines [914] , si tout est déterminé, que pouvons nous faire ?. La pensée du fatum ipso facto cesse d'être une pensée. C'est le suicide de la pensée vivante.

Justification de la psychologie.

« Arraché à la nature, doué de raison et d'imagination, l'homme éprouve le besoin de se former sa propre représentation, de dire et de penser : « je suis moi. ». Il n'est pas vécu passivement, mais au contraire vivant et actif". E. Fromm [915]

Ainsi donc, dans les années soixante-soixante-dix, les intellectuels qui dictaient les pensées du jour, défenseurs des concepts et des coupures, adorateurs des structures et des déterminismes qui nous manœuvrent, ont exclu la psychologie, ce savoir incertain et douteux, de l'empyrée des sciences «positives". Enfin d'une certaine conception des sciences, non celle des scientifiques concrets, qui pendant ce temps expérimentaient dans les laboratoires, et ne dogmatisaient pas sur la place publique.

Nous pensons avoir montré que, pour n'être pas calquées sur le modèle des systèmes déductifs auto-engendrés et axiomatisables, pour ne pas non plus répondre aux critères d'expérimentation et de mathématisation, les sciences humaines n'en sont pas moins des sciences, capable de dégager des propositions universellement acceptables. D'ailleurs, même les sciences abstraites, les plus éloignées de la complexité des affaires humaines, changent et se rapprochent ces sciences humaines qui mélangent inextricablement les déterminations et l'aléatoire. C'est du moins ce qu'affirme un prix Nobel de chimie comme Prigogine. Préoccupées de plus en plus par le local, conduites à étudier de plus en plus le flou, le chaos, l'indéterminé, elles sont amenées à s'éloigner du positivisme. Dans ces conditions la coupure tracée par certains entre sciences dures et sciences humaines devient de moins en moins argumentable.

914 La Mettrie et le baron d'Holbach hier, Changeux aujourd'hui.

915 Cité par A. Laurent, «L'individu et ses ennemis", Paris, Hachette, 1987, p.400.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

L'idée même des coupures et des frontières semble changer. Nous pensons aujourd'hui les frontières non selon l'angle de la rupture, mais sous celui des passages, des interfaces complexes. La philosophie elle-même semble aussi abandonner le dangereux territoire des systèmes et de la purification conceptuelle, pour revenir à des questions plus modestes, des préoccupations plus localisées. Elle devient plus pragmatique, empirique et éclectique. Les questions éthiques sont passées au premier plan de la réflexion. [916]

Défense de la psychologie d'un point de vue éthique.

Au vrai, c'est aussi une interpellation éthique qui nous a poussé à tenter de répondre aux assauts des systèmes réductionnistes. Notre affirmation du droit à l'existence de la psychologie voulait aller au-delà de la défense « corporatiste » de pratiques [917] . Nous avons vu en effet que l'attaque portée contre la psychologie a été étroitement liée à une critique des valeurs d'individualité, de privacy, d'humanité [918] . L'affirmation de la psychologie et de l'existence de son objet propre, le penser, a pour nous une dimension morale. Et reconnaître cela, fournit déjà aux psychologues un principe directeur pour leur pratique. Ils devront toujours agir pour qu'au final soient au moins préservés, sinon étayés, ou même renforcés et enrichis, l'intériorité, le moi, l'humain dans l'autre. Ce principe ne répond pas seulement à une exigence déontologique, il a aussi une vertu pratique, il produit des effets.

Accepter de rencontrer une personne, un sujet individuel et unique, c'est refuser de n'entendre dans ce qu'il me dit qu'un grand discours impersonnel et/ou collectif. Accepter l'autre comme ce qui peut m'échapper, comme il peut échapper à tous les déterminismes familiaux et sociaux, à tous les systèmes. Savoir que c'est dans son for intérieur qu'il en trouvera les ressources. Défendre l'idée qu'un changement, une création, l'apparition de nouveauté, est toujours possible, et en tout cas se mettre professionnellement au service de cette ouverture. ***« Traiter l'homme comme un objet revient à se dénaturer soi-même, jusque dans le cas où la liberté de cet homme semble abolie, qui reste cependant inviolabl***e", dit France Quéré. [919]

Tels sont les grands principes de la pratique professionnelle. Il faut savoir reconnaître les contraintes qui pèsent sur un sujet, mais ne pas les accepter comme un destin, même si dans un premier temps cela peut le soulager. Les déterminations qui pèsent sur un

[916] Rappelons par exemple la phrase d'E Lévinas dans «*Totalité et infini"*: «La philosophie première est une éthique".

[917] Par exemple celles, éclectiques, du psychologue scolaire.

[918] Non chez le Canguilhem «réel", mais dans l'interprétation donnée.

[919] Cette phrase figure dans «Connaissance et maîtrise du système nerveux », une conférence devant le comité consultatif national d'éthique (Publiée dans « Conscience et neurosciences », Bayard, p. 56). Même lorsque les éclipses de sa raison semblent le ravaler à un simple morceau de nature, la médecine ne peut en disposer comme d'un objet. « Elle a seulement pour tâche de rendre, à qui l'a perdue, la capacité de soi sur soi. ».

en vertu de la loi du droit d'auteur.

sujet, un enfant en particulier, ne peuvent être niées. D'où la nécessité d'ailleurs, que nous avons soulignée, de réserver une place importante à l'évaluation de la situation du sujet, de ses contraintes et de ses opportunités. Tout ce que nous ont appris les sciences non historiques (au sens de Piaget) doit être utilisé et constitue un point d'appui pour accompagner le sujet concret dans son changement. Tel est l'objet de l'évaluation. Mais cette partie de notre intervention n'est qu'un moyen en vue d'un objectif final qui doit être de donner un peu plus d'autonomie et de liberté au sujet concret, de l'ouvrir vers de nouveaux projets, de « réenchanter » sa vie.

« Réenchanter » la psychologie

L'objet dont s'occupe la psychologie, ce n'est pas un objet «naturel", c'est «le penser". Elle s'en occupe pour le comprendre -l'observer ou l'étudier-, ou pour en prendre soin -l'étayer ou le vivifier-; mais il est difficile, et même dangereux, de prétendre couper l'une de l'autre ces deux approches, celle de l'observation, et celle de l'intervention. Cet objet les neurosciences, l'intelligence artificielle, ou la sociologie l'étudient aussi à leur façon, mais comme un objet mort. La psychologie n'est vraiment elle-même, n'est psychologie, qu'au moment où elle se confronte au penser en acte. En d'autres termes, elle n'est elle-même qu'au moment où elle prête [920] , aussi bien dans son travail d'étude que dans ses opérations d'étayage, des intentions au sujet concret. Même quand un comportement parait n'avoir aucun sens, il faut essayer, avec prudence [921] , de trouver ou de retrouver à quelle intention, peut-être inconnue de lui, il répond. C'est d'ailleurs le postulat, peut-être inné dans ses bases, qui fonde la psychologie naturelle. Très précocement l'enfant est capable de comprendre les intentions d'autrui [922] et d'interpréter son comportement sur cette base. La psychologie naturelle compréhensive et interprétative, donc déjà clinique, constitue ainsi le langage de base de toutes les psychologies y compris de la psychologie scientifique. Si les sciences cognitives voulaient bien abandonner leur prétention d'éliminer la psychologie en la naturalisant, le dialogue dans une langue commune devrait donc être possible. Il est d'ailleurs beaucoup plus fréquent qu'il n'apparaît. C'est en tout cas dans le refus des coupures entre chercheurs de laboratoire et praticiens du terrain, et par leur colloque, que la psychologie pourra progresser. [923]

Penser-tisser-rêver

Penser la psychologie est impossible dans l'esprit de la science dogmatique, mais c'est

[920] A entendre dans les deux sens, propre et figuré : attribuer et mettre à disposition.

[921] Avec prudence, parce qu'on doit éviter l'attribution sauvage d'intentions cachées. C'est un travail à faire à deux.

[922] Ce qui ne veut pas dire qu'il ne puisse se tromper, ni être trompé. Mais c'est sur cette base de compréhension que s'établit la relation humaine, et, en général, ça marche. La reconnaissance du mensonge et de la tromperie implique même l'intentionnalité.

[923] Sur le terrain, le praticien, nous l'avons dit, fait dialoguer tous ces savoirs, ceux de la recherche scientifique, ceux de la psychologie naturelle, ceux de la psychanalyse, et au delà de la psychologie sociale, de la sociologie, etc. .

en vertu de la loi du droit d'auteur.

pourtant une exigence et un recommencement de chaque rencontre. Chaque psychologue recommence jour après jour, dans chacun de ces tête à tête, dans une « vraie » clinique casuistique, à penser la psychologie.

Certains psychologues et psychanalystes font naître la pensée des «enveloppes". Cette image a sa force. Nous préférons penser la pensée comme un tissage. Un tissage en mouvement, où les aller-retour de la navette dessinent peu à peu une oeuvre. Penser, en vérité, c'est tisser. [924] C'est lier un point éloigné à un autre, comme dans la métaphore, modèle exemplaire d'un tel travail. Comme le disait P. Claudel, ***« la métaphore comme le raisonnement, rassemble, mais de plus loin***». [925] La pensée est lien sans doute parcequ'elle est née du lien, dans le tissage des liens interpersonnels. C'est pourquoi la psychologie comme pratique se passe dans l'entre-deux, comme l'esprit se tisse dans les entre-deux.. [926] Enfin la pensée n'est vivante qu'en acte. L'objet de l'attention spécifique du psychologue, ce n'est pas tant la tapisserie finie, que le travail de tissage lui-même. C'est un mouvement et on ne peut comprendre le penser de l'autre ou lui rendre le penser vivant, sans le mettre en mouvement [927] .

Le lieu du penser est dans l'entre-deux. Considérant l'entre-deux du point de vue de l'appareil psychique, nous nous sommes demandé quel était son centre de gravité, le point de passage et parfois d'équilibre, des mouvements intra-psychiques. L'idée que nous avons défendue est que le lieu central du penser est le Moi. Sans doute, celui qui n'a qu'une conception substantialiste de cette instance aura des difficultés à le penser comme le lieu des tissages. De ce point de vue, la première topique freudienne, moins substantialiste, rendait plus facile de penser le psychique en terme de passages et d'interface. Le Préconscient avait cette place et ce rôle ; il sont endossés par le moi dans la deuxième topique. Voilà pourquoi nous avons affirmé que c'est bien le Moi qui joue ce rôle capital d'être l'interface du psychique. Arlequin serviteur de deux maîtres, le Moi a la charge de gérer les flux et d'intégrer, autant qu'il est possible, dans des compromis parfois douteux, les intérêts divers et parfois contradictoires de la personne globale. [928] Qu'on l'idéalise sous les traits d'Hermès ou qu'on le caricature sous ceux de la Célestine, il n'en reste pas moins l'irremplaçable médiateur.

Qu'est ce qu'un penser vivant ? C'est un penser que nous avons choisi de qualifier d' «enchanté", en ce que le rêve et la raison viennent s'y féconder. La mobilité du moi est au

924 Voir notre article du Journal de Nervure, sur «L'enveloppe ou le réseau".

925 «*Journal*", Pleïade I, p.42, cité par Ricoeur, «*La métaphore vive*", p.246. Pour M. Serres, la métaphore est : « meta » « phora » ; elle fait passer d'une rive du fleuve à l'autre.

926 Winnicott l'a bien mis en évidence. L'espace transitionnel est le lieu virtuel et complexe de ces tissages.

927 C'est ce que nous avons essayé de marquer en exposant notre conception dynamique de l'examen psychologique

928 Dans la généralité des cas, le moi réussit assez bien cette tâche. Et l'on a tort de trop mettre l'accent sur ses défaillances, même si la naissance de la psychanalyse comme psychopathologie peut l'expliquer. Le projet de Hartmann avec «*Le moi et le problème de l'adaptation*" était de rééquilibrer les choses en accordant à la psychologie du fonctionnement normal toute la place qu'elle méritait. Notre recherche était une modeste contribution à la reprise de ce projet.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

cœur de ce processus d' «enchantement". Pour voir fonctionner un penser vivant, il faut regarder du coté des processus de création, dans la création poétique et plus généralement littéraire, mais même dans la découverte scientifique. C'est un des trois mousquetaires de l'Ego-psychology, E. Kris, qui a montré comment le Moi régresse pour aller se ressourcer dans les profondeurs psychiques. [929] Mais Ehrenzweig, plutôt kleinien lui, ne parlait pas différemment du travail du Moi dans la création.

Nous disons pour notre part que c'est le Moi qui, dans un processus dynamique, donne du jeu à l'esprit pour faire naître les pensées nouvelles. Mais cette tâche est parfois difficile.

L'entre-deux et la relation inter-psychique. Ou quand la relation inter-psychique [930] vient dynamiser le fonctionnement intra-psychique.

Car parfois la tâche est trop difficile. Le Moi est trop faible et se fige en des répétitions stériles ou oppose des défenses rigides à tout échange. Alors c'est dans un jeu intersubjectif, et par étayage sur un moi aidant, qu'on peut l'aider à retrouver les mouvements d'une vraie vie psychique. C'est à lui rendre cette dynamique que le psychologue se prête comme Moi auxiliaire, passeur ou traducteur, à l'image d'Hermès, dieu des frontières et des carrefours.

Cette fonction d'étayage vient de loin, des premiers échanges avec la mère. Pour certains d'ailleurs l'appareil psychique serait né comme cela, par intériorisation du jeu psychique maternel. Mais peu importe au fond que l'intra-psychique soit né de l'intériorisation des mouvements inter psychiques ou qu'il préexistât en ses linéaments. La notion d'espace potentiel de Winnicott nous permet de contourner élégamment ce genre de dilemme. L'important est de comprendre que la relance d'une dynamique intra-psychique, passe par l'animation d'une relation inter-psychique [931] . C'est à cela que sert le praticien, quand l'environnement ordinaire a fait défaut et/ou que le Moi du sujet était trop faible, ce qui est une situation assez ordinaire dans l'enfance. L'étayage du Moi, c'est d'ailleurs à quoi sert l'éducation, dans la famille d'abord, puis dans l'institution scolaire. Etendre le pouvoir d'un Moi fort et mobile, c'est l'axe même du développement de l'enfant. Le travail de tout psychologue est de soutenir ce mouvement d'émancipation, et l'action du psychologue scolaire loin de lui être marginale est exemplaire de ce travail, de ses ambiguïtés et de sa richesse.

Psychologie du Moi et psychologie scolaire

929 Mais on sait cela depuis toujours ; et c'est Apollon et Dyonisos ; c'est Orphée descendant aux Enfers.

930 Précisons que ce dialogue «inter psychique" n'est pas une relation «platonique"; elle passe par le corps, mais un corps signifiant, non un corps «machinique".

931 La psychanalyse en a pris conscience qui est passée du remaniement intra-psychique par l'interprétation («Wo es war...) au maniement de l'interaction transférentielle.

 Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

On a vu que nous associons la réhabilitation de la psychologie du Moi et celle de la psychologie scolaire. L'Ego-psychology, nous avons essayé de le montrer, avait raison de mettre l'accent sur le rôle central du Moi dans le développement. L'Ego-psychology a eu aussi pour objectif de renouer le dialogue entre des psychologies en voie de divergence. Si la psychologie vivante se construit dans les rencontres et les interfaces, alors la critique de la psychologie comme mélange, métissage de savoirs plus ou moins assurés, tombe d'elle-même. La clinique est par le fait et par droit éclectique.

Le psychologue scolaire, par sa situation même, a toujours eu l'obligation de penser ces rencontres. Ce praticien généraliste est conduit à faire feu de tout bois, depuis les savoirs communs de la psychologie naturelle, jusqu'aux derniers acquis des recherches en laboratoire. Ce bricoleur, s'il s'agit d'aider les autres à penser, a cependant besoin de disposer d'une théorie provisoire. C'est ce à quoi nous avons tenté de contribuer. Face à l'éclatement de la psychologie en églises diverses aux langages cacophoniques, il nous a paru nécessaire de rappeler l'existence et la nécessité d'un langage commun, d'une pensée de base. Cette interface, cet espace de rencontre, est la maison commune à partir de laquelle chaque psychologie pourra partir dans une voie différente, mais restera le havre où elles pourront toujours se retrouver. Car la diversité n'est pas un défaut, elle est même un facteur de progrès et de créativité mais surtout au moment où l'on se retrouve. Encore faut-il se retrouver.

L'étayage du Moi en psychologie scolaire

Comment le psychologue scolaire, à sa place particulière, peut-il soutenir le développement du Moi ? Nous avons essayé de montrer que les difficultés rencontrées par les enfants à l'école sont rarement de l'ordre de la maladie, et que le psychologue scolaire n'a pas à entreprendre de thérapies au strict sens médical. Par contre les différents temps de son intervention lui donnent plusieurs occasions de remplir une fonction d'étayage. Ecouter l'autre en ponctuant son écoute, suffit parfois. L'aider à reconstruire son histoire, en soutenant la fonction du moi comme conteur de soi. Pratiquer une évaluation intellectuelle dynamique. Ouvrir avec lui l'espace des possibles et l'aider à construire un projet, autant de formes d'intervention qui permettent de soutenir le moi du sujet. En tout cela il s'agit toujours de mettre du sens : remettre du sens dans l'histoire passée, éclairer la situation présente, ses contraintes et ses ouvertures, trouver un sens à son avenir.

Nous avons, dans notre dernière partie, donné de ce travail quelques exemples très prosaïques, à ras de terre, non pas des histoires épurées et magnifiées, mais des vignettes non triées qui, nous l'espérons, ont convaincu de la valeur de ces actions. C'est de notre place très concrète de psychologue scolaire, d'un point de vue forcément très particulier, situé, puisque c'est de pratique qu'il s'agit, que nous avons voulu illustrer comment nous pouvons aider l'autre à penser.

Encore un mot. Le travail du psychologue scolaire prend sa place à l'intérieur du processus d'éducation. Sa tâche propre n'est pas contradictoire ou divergente d'avec le grand travail de passage que constitue l'entrée dans la culture. Les hommes des Lumières en Allemagne rassemblaient dans un seul mot, celui de Bildung, ces différents

en vertu de la loi du droit d'auteur.

processus, la, l'éducation, la culture, l'auto accomplissement ou l'entrée dans l'univers éthique, pour signifier que toutes concourent à une même tâche, la formation d'un individu libre et responsable [932] . Il ne peut donc y avoir de coupure entre travail psychologique et éducation.

Actualité de la question.

« L'individu qui pense, contre la société qui dort, voilà l'histoire éternelle et le printemps a toujours le même hiver à vaincre. » Alain. 24 avril 1911.

Pourquoi demandions-nous au début, toutes ces analyses pour défendre la psychologie, alors que l'attaque à son acmé date maintenant de plus de trente ans, et que la psychologie semble ne s'être jamais aussi bien portée ? Comment vont aujourd'hui, la psychologie, le sujet psychologique, et l'humanisme lui-même? [933]

Il semble que l'histoire ait tranché. La psychologie est omni-présente, chacun prend soin de son moi et de son développement personnel. Et quant à l'humanisme, la fin des régimes totalitaires, l'a ramené au centre de toutes les sollicitudes. Si leur règne est, comme il semble, assuré, qu'avions nous besoin de les défendre. Mais allons quand même y voir de plus près.

L'humanisme. On pourrait penser qu'après la chute des régimes de l'Est, le renouveau des questions éthiques, la prééminence des droits de l'homme et des actions humanitaires, sont les signes probants d'un retour de la pensée humaniste. Voire. Car d'un autre coté P. Sloterdijk dans son opuscule ***« Règles pour le parc humain : une lettre en réponse à la lettre sur l'humanisme de Heidegger*** » [934] ou M. Houellebeck dans son roman ***« Les particules élémentaires »***, nous promettent un monde où les valeurs humanistes seront remplacées par la technologie biologique.

Le Moi . Jamais l'individualisme n'a été aussi apparent qu'aujourd'hui. Aucune époque, semble-t-il, ne l'a autant cultivé. Mais c'est un moi narcissique, idéalisé mais désarmé, bref un moi « spéculaire », non un moi fort. J. Lacan aurait-il eu raison trop tôt ? A moins que ses attaques du Moi fort et adapté, ne soient responsables de l'apparition de

[932] L'entrée dans la culture ne se fait pas dans une coupure, une « conversion (cf. Lacan) cela se fait par un long travail. (Là aussi il faut prendre appui, pour pouvoir créer).

[933] C'est encore la place du moi c'est-à dire aussi de l'intériorité et de l'humanisme, du sujet individuel face au collectif. Pour nous le moi est le moi «humanisé".

[934] Mille et une nuits, 2000. Il s'agit du texte d'une intervention lors d'un colloque en 1999, où il s'attaquait à la «*Lettre sur l'humanisme* » de Heidegger. En faisant de l'homme le «berger de l'être", Heidegger lui montrerait encore trop de respect. Pour Peter Sloterdijk, l'humanisme ayant échoué comme «éleveur" de l'homme sera remplacé par une « zoo-politique » sélectionnant, grâce au clonage et à l'eugénisme, les caractéristiques de ce troupeau de bipèdes. La position de Sloterdijk est ambigüe, entre critique de Platon, de l'eugénisme (associé aux «lycées humanistes de l'époque bourgeoise" -p.50) et fascination pour Nietzsche et son surhomme.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

ces Mois de surface. Des Mois qui s'étalent, se répandent. Notre époque poursuit l'œuvre de destruction de l'intimité dénoncée par G. Steiner. Il faut tout extérioriser. On étale son self jusqu'aux exhibitions intimes. Catherine M., c'est encore le loft, remarque J. Beaudrillard. [935] . D'ailleurs qu'aurions-nous à intérioriser, puisqu'il n'y a plus de grands modèles, plus de repères ni de Pères. Comme l'a dit M. Schneider [936] , si l'on voulait écrire aujourd'hui un nouveau « Malaise dans la civilisation », il faudrait le titrer :«Malaise *sans* la civilisation".Charles Péguy nous avait pourtant prévenu que les vrais aventuriers de notre monde seraient les pères de famille [937] . C'est aujourd'hui la quatrième tâche impossible, dit M. Schneider, soulignant que ***« la dimension paternelle des trois autres (enseigner, gouverner et soigner) a d'ailleurs été peu à peu effacée*** ». [938]

La psychologie enfin comment se porte-t-elle? Dans le champ théorique, toujours menacée par de nouveaux positivismes, elle est prise entre le risque de l'éclatement et la menace de l'émimination. A l'université, on voit les filières de psychologie cognitive remplacer peu à peu les filières cliniques. L'enseignement de la psychologie était né dans des Facultés de lettres et sciences humaines. Toujours hantée par son besoin de reconnaissance scientifique, la psychologie semble se pousser du coté des sciences du vivant. Elle risque d'y perdre son identité et quelque chose de son humanité. Car malgré certaines dérives que nous avons signalées, la clinique reste ce lieu où l'on peut rencontrer l'autre dans sa richesse et sa singularité, celui aussi où les différentes psychologies, naturelles ou scientifiques, peuvnt réussir leur métissage.

Hors université, nous avons pointé d'autres dérives qui conduisent à centrer tout le travail sur la pure expression de soi. Cause ou conséquence, ces pratiques s'ajustent un peu bien aux nouvelles personnalités. Elles tendent un miroir à leur narcissisme. Par ce biais du besoin de s'exprimer, la psychologie fait retour en déluge dans l'espace quotidien. Elle nous envahit, et mobilise les médias, mais uniquement au service des petits narcissismes. Une psychologie pusillanime et complaisante qui se borne à accueillir sans proposer, à recevoir sans construire. Une psychologie hémiplégique.

Nous voilà au bout de notre chemin. Fallait-il l'entreprendre? Avions-nous besoin de nous lancer dans ce travail difficile et peut-être vain. Faisant le bilan, à la fin de notre carrière, nous nous sommes demandé ce que nous avions fait, quel fut notre rôle. Les vraies réponses, plutôt que dans ces pages, elles furent sans doute plutôt dans nos actions. Ai-je bien servi les autres, les ai-je aidés à progresser, ai-je participé à ma place à former des individus plus libres et plus autonome pour affronter le monde qui vient ? Nous avons cependant eu besoin de tenter de penser cela.

[935] La copulation mécanique, version behavioriste, c'est le monde machinique de Deleuze et Guattari réalisé. Où est l'érotisme sans l'interdit, sans l'entrevu, sans l'imagination ? Et c'est encore au niveau du moi, dans l'entre-deux, qu'il peut se jouer.

[936] M. Schneider «*Big Mother. Psychopathologie de la vie politique*"O. Jacob (2002), p. 296.

[937] «Il n'y a qu'un aventurier au monde, et cela se voit très notamment dans le monde moderne : c'est le père de famille."(« Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle », éditions de la Pléiade tome III , p. 647)

[938] Id., p. 279.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Quel futur demandions-nous? C'est aux autres à présent d'y travailler. Le temps est venu de passer le relais. Mais plus que jamais il est nécessaire de penser la psychologie.

« Au milieu du chemin de notre vie je me retrouvai par une forêt obscure car la voie droite était perdue. …/… Tandis que je glissais vers le bas lieu, Une figure s'offrit à mes regards, qu'un long silence avait toute affaiblie. .../... Alors il s'ébranla et je suivis ses pas. La Divine Comédie. Chant I. Diane de Selliers, Paris, 1996, p. 5

Epilogue Où l'auteur rêve d'espaces psychiques, de frontières, de réseaux, et de rencontres

« Ayant donc formé le projet de décrire l'état habituel de mon âme dans la plus étrange position où se puisse jamais trouver un mortel, je n'ai vu nulle manière plus simple et plus sûre d'exécuter cette entreprise que de tenir un registre fidèle de mes promenades solitaires et de mes rêveries qui les remplissent quand je laisse ma tête entièrement libre et mes idées suivre leur pente sans résistance et sans gêne » Jean-Jacques Rousseau « Rêveries du promeneur solitaire », Deuxième promenade [939]

En quête de métaphores pour penser et rêver à la fois une psychologie selon ses vœux, psychologie des passages, des frontières poreuses, mais aussi psychologie pour notre monde de réseaux et d'espaces virtuels, l'auteur a tourné son regard vers le passé, et par delà deux siècles de positivisme, a cherché, dans l' Europe d'alors, une Europe assez unifiée par une culture et une langue commune, des modèles ou des images qui pourrait soutenir cette fabulation.

Il y eut la Contre-Réforme, par elle l'explosion du baroque [940] , et un esprit dont la pensée fait retour aujourd'hui, sans doute parce qu'elle convient parfaitement à l'ère de l'Internet, le penseur de l'espace en réseau et des monades isolées, Leibniz [941] . L'Europe s'enchanta d'espaces ondés. Et puis, l'esprit de la contre-réforme ayant fait son temps, vinrent les Lumières qui firent émerger de nouvelles pensées. Le temps de leur rayonnement, elles illuminèrent l'espace européen d'un feu d'artifice de créativité, une nouvelle Renaissance des Arts, des Sciences et des Lettres. Un temps l'homme avait retrouvé le juste point de la créativité, un équilibre entre la raison et le sentiment. [942] Au

939 Imprimerie Nationale, p. 65.

940 La nouvelle Rome. La Contre réforme c'est certes la répression (Inquisition, dragonnades) contre les Réformés ; mais c'est aussi une réforme de l'Eglise par des papes éclairé et l'extraordinaire explosion créative de l'art baroque.

941 Leibniz est aussi le penseur des dynamiques. Voir «*Le pli. Leibniz et le baroque*" de G. Deleuze.

942 Nous avons eu un temps l'ambition de réfléchir sur la Renaissance et l'humanisme, sur l'antagonisme entre Erasme (premier artisan de l'entente européenne écrivait S. Zweig) et Luther, sur Montaigne, son opposition aux systèmes, et sa conception du moi, mais cela nous aurait relancé trop loin et pour trop longtemps.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

bout du siècle XVIII ces pensées se sclérosèrent en nationalismes vite meurtriers [943] .

Une psychologie baroque

Les dimensions mentales propres à la vision du monde baroque ont-elles à voir avec les dispositions psychologiques que porte notre temps ? A l'époque des réseaux et de l'Internet qui, mieux que Leibniz, le penseur baroque de la Monadologie, peut nous éclairer sur ce monde-ci où chacun s'enferme chez soi pour communiquer sur la toile ? La relecture de Leibniz semble un des passages obligés pour penser l'univers des codes et des programmes [944] . Mais l'esprit baroque n'est pas qu'implications ou réplications logiques. En première analyse, le baroque, ce sont surtout des jeux d'images. Ce sont eux qui nous transportent. La profondeur de l'âme est-elle réductible aux « plis » [945] ? Et entre ceux du code et ceux des étoffes baroques, lesquels choisir ?

Espaces baroques

« Nous sommes au cœur d'un monde instable, où les formes apparaissent en voie de changement. Plus de murailles, mais un tissu qui se gonfle, se plie, se déchire ; plus de plafond mais un ciel ouvert », J. Rousset.

L'espace baroque n'est plus celui que délimite un contenant, l'espace de Brunelleschi, mais l'espace leibnizien de l'ordre des coexistants. Comme le relève P. Charpentrat dans un livre majeur (1985), ce n'est pas un hasard si la « Monadologie » est dédiée au premier client de Fischer von Erlach. Les « mathématiques baroques », dit-il, en s'appuyant sur S. Giedon, ***« discréditent l'enveloppe tangible des choses et les placent comme on sait, entre deux infinis*** ».

De l'esprit, certains aimeraient dire ce que Diderot, dans sa réfutation d'Helvétius, disait de Leibniz : qu'il ***« est une machine à réflexion comme le métier à bas est une machine à ourdissage »***. Voilà une métaphore parfaite pour introduire un traité d'Intelligence Artificielle. Après tout les computeurs descendent en ligne directe, grâce à Babbage, des métiers à tisser Jacquard. Ce serait cependant réduire l'esprit à la numérisation. Le pli baroque nous signifie plus que cela. Il nous renvoie aux grandes étoffes plissées, qui ne servent pas à protéger ou à contenir, mais dont au contraire le jeu ondoyant permet, en les « compliquant », de voiler les limites trop crues. A leur image, la pensée serait alors comme une étoffe baroque, vivante et dynamique, mouvement entre deux espaces.. Car le baroque efface les limites ; il aime à représenter les passages. L'architecture baroque fait éclater l'espace tridimensionnel avec ses trompe-l'œil, ces

943 L'on ne peut éviter de se demander si les Lumières sont pour quelque chose dans l'apparition des impérialismes nationaux, et des guerres meurtrières qui s'ensuivront. Mais avant la Terreur et l'Empire, les Lumières furent une période extraordinairement inventive.

944 Il est le premier penseur d'une idéographie, une algèbre de la pensée, qui permettrait de réduire les pensées à des calculs. C'est le projet de «Caractéristique universelle" basée sur un «alphabet des pensées humaines".

945 Nous faisons référence au livre de G. Deleuze sur Leibniz et le Baroque.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

renvois redoublés, l'éclatement des points de fuite, multipliés pour créer un espace dynamique. Elle vise l'infini cette architecture qui efface les parois, multiplie les colonnes inutiles pour tordre l'espace, et prolonge son élan ascensionnel par des fresques peintes ***« scènes d'illusion et l'on dirait d'imagination céleste*** ».[946]

» L'art est ici non pas objet de contemplation esthétique, comme dans un musée, mais conducteur et récepteur d'énergie psychique, psychagogue » Marc Fumaroli[947]

De somptueux mirages

« …Au milieu de ce bois un liquide cristal / En tombant d'un rocher forme un large canal, / Qui comme un beau miroir, dans sa glace inconstante, / Fait de tous ses voisins la peinture mouvante... // C'est là, par un chaos agréable, et nouveau, / Que la terre et le ciel se rencontrent dans l'eau ; / C'est là que l'œil souffrant de douces impostures,/ confond tous les objects avecque leur figure, / C'est là que sur un arbre il croit voir les poissons, / Qu'il trouve les oyseaux auprès des ameçons, / Et que le sens charmé d'une trompeuse idole / Doute si l'oyseau nage ou si le poisson vole ». Extrait de « Dans sa glace inconstante » de Habert de Cérisy. [948]

L'esprit baroque aime à subvertir les limites. Il a le goût du trompe l'œil, des miroirs déformants et des faux semblants. Demandons-nous ce qui les fascinait et qui nous enchante encore dans ces trompe l'œil, ainsi ceux où le sujet de la toile vient déborder sur le cadre, où tel personnage franchit ces limites pour entrer dans notre univers, comme dans ces fresques ou ces plafonds, qui fondent architecture feinte et architecture réelle [949] ? Quel en est l'effet sur l'esprit de celui qui regarde ?

Un trouble le saisit. Le voilà pris entre sidération et réflexion. Paradoxalement, en se fondant en un seul plan avec la surface environnante, en effaçant la limite entre les deux espaces, le représenté perd de sa profondeur, mais entrant dans le réel du spectateur oblige celui-ci à un mouvement de recul. La profondeur est « transférée », le spectateur rattrapé par le tableau. Le voilà entre deux mondes, à la fois dedans et dehors. Il est pris dans le jeu et rappelé aussitôt à son existence de sujet, et non plus spectateur détaché. Il peut vite alors se reprendre pour récupérer cette place de simple observateur. Il peut prolonger ce moment de trouble et d'incertitude, y goûtant même un certain plaisir (le jeu d'esprit provoqué par le trompe l'œil est analogue à celui de l'humour). [950] Pourrait-il, à

946 V.L. Tapié, «*Le Baroque*", p. 50. Voir aussi d'Alain Buisine «*Les ciels de Tiepolo*".

947 Préface au livre de V. L. Tapié, «Baroque et classicisme", poche 1980, page 31.

948 «Anthologie de la poésie baroque française", J. Rousset, Paris, J. Corti pour la 2ème éd., 1988.

949 Par exemple la voûte de San Ignazzo du P. Pozzo ou, de Tiepolo, «L'olympe et les quatre parties du monde", à la résidence des princes évêques de Wurtzbourg. Le trompe l'oeil a une origine ancienne, mais c'est aux XVIIè et XVIIIè siècle qu'il fut le plus répandu, figure quasiment obligée. Il a quasiment disparu quand l'art moderne est né, au milieu du XIXème (voir «*Le Trompe l'oeil*", dir. P. Mauriès, 1996).

950 Comme dans le mot d'esprit, c'est du mouvement psychique entre plusieurs niveaux que résulte le plaisir..

en vertu de la loi du droit d'auteur.

l'imitation d'un célèbre peintre Ch'an, profiter du passage offert pour entrer dans l'univers du tableau et y disparaître ? [951]

Je me suis parfois demandé comment pouvaient réagir au trompe l'œil, ces nouvelles personnalités que l'on dit narcissiques, ces as if et borderline, sur lesquelles nous psychologues projetons souvent l'image d'un univers psychique à plat, sans profondeur. Leur esprit ne serait, dit-on, que surface ou miroir. S'il en était ainsi, quel effet cette rencontre pourrait-elle leur faire ? Peut-être jouiraient-ils tout comme moi de ce trouble ? Ou bien lui seraient-ils fermés ? Fallait-il faire cette enquête ? Le fait est cependant que ces personnalités apparaissent dans un univers où le trompe-l'œil a quasiment disparu ?

Théâtre et médiation

Le baroque joue sans cesse sur l'illusion, et son théâtre la consacre. Ainsi ***« La vida es sueño*** » de Calderon, ***« The Tempest »*** de Shakespeare, ***« L'illusion comique »*** de Corneille, ou ces oeuvres aujourd'hui oubliées comme la ***« Comédie des deux théâtres »*** du Bernin ou ***« Le véritable Saint Genest »*** de J. Rotrou [952] , où des spectateurs venaient se découvrir représentés en miroir sur la scène.

Tout cela, la fluidité des personnages et des situations, comme le bougé des formes, traduisait-il alors un changement profond des organisations psychiques ? L'apparition d'une psychologie de la surface et du glissement (à l'image de Circé et du paon [953]), une transformation du moi ? Fut-elle analogue à ce qui nous arrive aujourd'hui, où la dissolution du Moi aurait, dit-on, pour effet d'araser notre espace interne. On nous dit en effet que chez les personnalités narcissiques, la « mise en tableau » de soi-même a pris la place de la mise en scène des névrotiques.

En réalité, ces nouvelles organisations psychiques, si elles existent, n'ont rien de commun avec l'esprit baroque. Car le baroque n'aimait rien tant que la mise en scène et le mouvement. Au point de la redoubler. Tout le baroque n'est que théâtralisation. Mais surtout, c'est un univers de pensée, à la différence du nôtre, où Dieu est omniprésent. C'est vers lui que l'on s'élève. La Contre-réforme, à l'opposé de la Réforme, qui condamnait absolument le théâtre, et plus largement toutes les représentations, les réhabilite comme biais intercesseurs. [954] Sans être dupe, il s'agit simplement de donner

[951] C'est un thème de la littérature fantastique. Entrer dans le tableau et y être enfermé c'est ce qui arrive au héros de la nouvelle «*La Vénitienne*" de Nabokov.

[952] Nous avons déjà évoqué cette pièce à propos du commentaire de Lacan sur Sosie. Précisons ici que la pièce raconte une représentation théâtrale à l'époque de la persécution des chrétiens. L'acteur Genest jouant le rôle du martyr chrétien Adrien, converti par le rôle, professe sa foi face à la cour romaine, et est conduit à son tour au martyre. On a donc une représentation dans la représentation, des spectateurs regardant d'autres spectateurs assistant au basculement d'une fiction en réalité (le « feint » est « vrai » pour reprendre les mots de la pièce de Lope de Vega qui l'inspira « *El Fingido Verdadero* ».

[953] Pour reprendre le titre du livre consacré par J. Rousset à la littérature baroque :*» La littérature de l'âge baroque en France. Circé et le Paon".*

[954] Cette querelle se poursuit au XVIIIè. Voir dans l'article « Genève » de l'Encyclopédie.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

un contenu vivant à la foi et en figurant des médiations, de refuser la coupure absolue entre Dieu et les hommes. L'illusion théâtrale, picturale ou architecturale, sert ce lien, permet ce passage, telle l'échelle de Jacob.

Derrière cette dispute sur la représentation, on retrouve l'opposition entre augustinisme et humanisme, ces deux visions contraires de la situation de l'homme dans le monde. Cette confrontation a traversé le catholicisme. Il suffit de comparer La Rochefoucauld à Pascal, Corneille à Racine. Le premier n'est pas dupe, mais il aime l'illusion et la gloire. Protagoniste actif de la Fronde, héros cornélien, il devient, déçu, un homme de salons, non un misanthrope. Le jeune Corneille, éduqué par les jésuites, ***« le plus humain de tous nos poètes tragiques »*** selon K. Haedens, théâtralise en baroque [955] . A l'opposé Pascal janséniste condamne le moi, l'illusion, le théâtre, et Racine, élève de Port-Royal, porte le théâtre au plus haut, mais pour peindre notre déréliction, la fatalité et le poids du passé. [956] Le héros cornélien se construit, le héros racinien ***« en proie à une horreur profonde de son être*** » [957] , se détruit. La psychologie baroque n'est donc pas celle-là, celle d'un monde de répétition et de mort. Son espace est celui, dynamique et non écrasé, qui relie la terre au ciel.

Mises en abîmes

« Personne ne ressemble mieux à notre Seigneur que l'inventeur d'un beau roman » Leibniz, lettre à Anton U. von Braunschweig. [958]

« El universo (que otros llaman la Bibliotheca) se compone de un numero indefinido, y tal vez, infinito, de galerias hexagonales » [959] Voici la suite en français : ***« Chaque galerie est liée à ses voisines par des couloirs munis d'une glace qui en redouble les apparences. Les hommes en concluent que la bibliothèque n'est pas infinie ; si elle l'était réellement à quoi bon cette duplication illusoire ? Pour ma part je préférerais rêver que ces surfaces polies sont là pour figurer l'infini et pour le promettre*** » [960] . Ces miroirs multiples, par l'effet de mise en abîmes qu'ils provoquent, ouvrent à un univers illimité. La Bibliothèque, devient ainsi le modèle virtuel d'un univers

955 L' «*Illusion comique*" (1636, l'année du Cid) est une pièce clairement baroque qui met en scène l'illusion théatrale, mais il y a du baroque dans le Cid (Lors de l'éloge de Pierre Corneille, pour la réception de son frère Thomas à l'Académie, Jean Racine dit de lui : «Il accorda heureusement le vraisemblable et le merveilleux").

956 De « *La Thébaïde* » : « Triste et fatal effet d'un sang incestueux » (Acte IV, Scène 1), à « *Athalie* » : « Fidèle au sang d'Achab.. », en passant par «*Iphigénie*" « Vous ne démentez point une race funeste / Oui vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste ».

957 G. Poulet «*Etudes sur le temps humain*", dont sont extraites aussi les citations de Racine.

958 «Magazine littéraire", 416, p.49.

959 «L"univers (que d'autres appellent la Bibliothèque) se compose d'un nombre indéfini, et peut-être infini, de galeries hexagonales", « *Ficciones, El jardin de los senderos que se bifurcan* » ed. poche, 1971, Madrid.

960 La Bibiothèque de Borgès inspire celle d'U. Eco dans son best-seller, « *Le nom de la Rose* ». Il donne même à son «sourcilleux" bibliothécaire aveugle, le prénom de Borgès, Jorge.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

total aux correspondances et aux renvois sans fin. Elle enferme toutes les histoires possibles. Tous les livres, écrits ou à venir, toutes les combinaisons possibles de lettres, sont là, rangés quelque part.

C'est sans doute la lecture de Leibniz qui a fait germer dans l'esprit de Borges l'idée de sa Bibliothèque. Sa Théodicée contient la description du « Palais des destinées », une architecture pyramidale de tous les mondes possibles. Tous les mondes, tous les destins, tous les livres. Voici quelques lignes de ce qu'y dit Leibniz : ***« m'étant souvenu du dialogue de Laurent Valla sur le libre arbitre contre Boèce, dont j'ai déjà fait mention, j'ai cru qu'il serait à propos d'en rapporter le récit, en gardant la forme du dialogue, et puis de poursuivre où il finit, en continuant la fiction qu'il a commencée…(…) Il y avait un grand volume d'écriture dans cet appartement ; Théodore ne put s'empêcher de demander ce que cela voulait dire. C'est l'histoire de ce monde où nous sommes maintenant en visite lui dit la déesse : c'est le livre de ses destinées (…) et voilà un autre monde, un autre livre, un autre Sextus*** [961] ***…(…) on allait en d'autres chambres, on voyait toujours de nouvelles scènes. Les appartements allaient en pyramide ; ils devenaient toujours plus beaux à mesure qu'on montait vers la pointe, et ils représentaient de plus beaux mondes*** » [962] .

Le roman à tiroirs, à sa façon, nous rapproche de ces univers. [963] Á lui seul il est une petite bibliothèque. Comme s'il voulait contenir tous les récits, toutes les histoires possibles. Un des personnages se saisit de la place du narrateur pour insérer une autre histoire, et l'on peut ouvrir ainsi de nombreuses parenthèses parfois refermées très loin. [964] Mais parfois c'est le narrateur qui passe de l'autre coté, effaçant une frontière pour intervenir dans le récit. [965] On pense au ***« Tristram Shandy*** » de Sterne, grand roman de la digression, [966] ou à ***« Jacques le Fataliste et son maître*** », où l'effet bibliothèque est renforcé de la multiplication des genres narratifs. Ce double jeu du narrateur a un effet ludique. Comme avec le trompe l'œil, comme avec l'humour, l'effet plaisir vient de ces glissements de niveaux et du jeu psychique (l'entre deux) qu'ils provoquent.

Parfois c'est la même histoire qui se duplique et se répète, presque la même, mais

961 ***Toutes les vies possibles de Sextus – le violeur de Lucrèce - y figurent, avec toutes les résonance sur les autres vies, les autres mondes..***

962 Leibniz « *Essais de Théodicée* », Garnier-Flammarion, 1969, pages 355 à 362.

963 Voir sur ce thème les articles de F. Ferro « La pyramide des mondes possibles », et de F. de Buzon « Romans, mondes possibles », dans le numéro du « *Magazine littéraire* » consacré à Leibniz, n° 416, Janvier 2002.

964 Le modèle connu au tout début du XVIIIème de ce type de récit est l'édition Galland des «*Mille et une nuits*". Mais on trouvait déjà dans le picaresque espagnol des intrigues à emboitement très bien adapté par Lesage dans son «*Histoire de Gil Blas de Santillanne*".

965 Déjà dans le Quichotte, le premier grand roman de la littérature européenne, le chevalier à la triste figure pénétrant dans une librairie découvre que l'on est en train d'y imprimer un «Don Quichotte".

966 Cette narration aux digressions multiples, fait penser au discours associatif.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

pourtant un peu différente, comme deux livres voisins des rayonnages borgésiens. Ce qui accentue chez le lecteur son impression de flottement et de déséquilibre et vient provoquer ce sentiment mitigé ou plutôt double, entre familiarité et étrangeté, que Freud nomma ***« das Unheimliche***», l'inquiétante étrangeté. [967]

Le plus réussi, à notre goût, de ces récits gigognes, est le ***« Manuscrit trouvé à Saragosse***» [968] roman écrit en français par le comte Jan Potocki en 1804 et 1805. Dans cette histoire à la construction baroque, mais écrite dans un style épuré, très XVIIIème, [969] le héros est transporté d'une histoire à l'autre en repassant toujours par les mêmes lieux. Ces bifurcations et ces répétitions produisent, comme disait Roger Caillois, ***« l'angoisse d'une duplication infinie*** ». Un sentiment d'inquiétante étrangeté plutôt, comme nous en avons tous éprouvé un jour. Un jour nous avons pensé : je suis déjà venu ici, j'ai déjà vécu cela.

Mais comme dans le trompe l'œil, le glissement de niveau produit chez le lecteur un effet de subjectivation. Je ne puis plus être un lecteur passif, comme un miroir. L'humour de l'auteur s'y ajoute qui acccentue la distanciation. Comme le dit Henri Mitterrand ***« l'humour ou l'ironie de Potocki donne au livre les caractères d'une mystification ou d'une parodie : l'esprit critique est toujours à l'œuvre, en même temps que les obsessions, les fantasmes, les rêves, sont mis en scène ; la même suspicion pèse alors sur le surnaturel comme sur la réalité. Cet art de la fugue construit un labyrinthe où l'homme se perd et où la vérité n'étant pas donnée ; il tente d'en saisir l'image fragmentée dans la multiplicité des destinées*** » [970] . Le plaisir de la lecture vient de ce double jeu. S'y ajoute ici, par rapport à ***« Tristram Shandy*** » ou à ***« Jacques le Fataliste et son maître*** », l'irruption du fantastique, de l'irrationnel, qui nous plonge dans les flux profonds de notre esprit.

« Malgré cette élégance du style très XVIIIe siècle, sèche et précise, le manuscrit reste en mémoire comme une immense construction baroque. Les histoires se mêlent, se croisent, s'enroulent en spirale, disparaissent dans l'infini pour revenir soudain et donner naissance à de nouvelles histoires ; c'est l'orgie d'un chaos qui cherche sa propre forme en échappant aux formes définitives. Entre

967 Peut-être vaudrait-il mieux dire d'étrange familièreté, mais l'important est dans la rencontre des deux. De ce point de vue l'article de Freud «*Das Unheimliche*", «L'inquiétante étrangeté", est décevant. Il est trop préoccupé à vouloir démontrer le rôle de la castration, ou de la répétition traumatique, pour s'arréter sur cet entre-deux et ses effets psychiques, en particulier esthétique. De même dans la «*Gradiva*".

968 La présence de l'Espagne dans les récits fantastiques vient peut être de la structure du roman picaresque, mais peut-être aussi qu'elle fut la frontière où l'Occident se méla à l'Orient. La «bohémienne" est une orientale, c'est encore Armide.

969 La construction en emboitement est un procédé souvent utilisé dans les récits à tonalité fantastique, ce qui est le cas du «*Manuscrit trouvé à Saragosse*". C'est l'occasion de rappeler que le XVIIIème est le siècle de l'illuminisme et qu'il a vu aussi la renaissance d'une littérature fantastique (Cazotte et «*Le diable amoureux*" («Che vuoi?")). Certains commentateurs ont vu dans le livre de Potocki la figuration d'une initiation maçonnique.

970 «*Dictionnaire des grandes oeuvres de la littérature française*", p. 395.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

le monde des morts et le monde des vivants, entre la veille et le rêve, entre la réalité et l'hallucination, c'est une vaste contrée qui s'étend, faite de voix issues d'on ne sait où, de mirages, de liens secrets, de signes inconnus, de vagues qui inondent et balaient l'ordre du temps historique". [971] Un chaos cherchant sa forme dans un espace entre veille et rêve, quelle meilleure allégorie de la naissance de la pensée ?

Logique et métaphores. Les plis baroques

« La matière est marbrée, l'âme est marbrée de deux manières différentes » [972]

Si nous tournons, séduits ou fascinés, autour de Leibniz et du baroque, c'est qu'à nos yeux, ses expériences de pensée éclairent, sinon inspirent, le monde actuel. Ses contradictions d'abord. Leibniz le philosophe est en effet à la fois un précurseur de l'I.A, de la numérisation de l'esprit avec sa « Caractéristique universelle », mais aussi de l'univers d'Internet, le monde de la toile, par sa conception de l'espace non comme un contenant mais comme un réseau. Sa vision philosophique de l'univers préfigure notre société, où, tels des monades leibniziennes, nous nous replions dans nos nids, pour mieux aller résonner au Net. [973] Il y a trois siècles Leibniz a pensé notre monde, et c'est sans doute pourquoi il nous revient. Dans les sciences cognitives, par exemple où le réseau fournit un modèle congruent, adapté aussi bien au graphe neuronal du biologiste [974] qu'au réseau sémantique du psychologue cognitiviste ou à l'hypertexte de l'informaticien. Quant on imagine, comme P. Lévy [975] , l'esprit comme un hypertexte, avec ses résonances multiples, et ses échos indéfinis, on est sans nul doute inspiré par la bibliothèque borgésienne et au-delà par les mondes leibniziens.

Mais pour le psychologue, le praticien spécialement, le modèle de la monadologie a ses limites. Ces réseaux labyrinthiques et fractaux, fussent-ils multipliés à l'infini, suffiraient-ils à donner une véritable profondeur à l'esprit ? Dans son livre ***« Gödel, Escher, Bach"***, ***« une fugue métaphorique sur la pensée et sur les machines"***, D.

971 G. Herling-Grudzinski. Numéro spécial de la revue «*Europe*", consacré à Jean Potocki, n° 863 de Mars 2001.

972 G. Deleuze, « Le Pli. Leibniz et le baroque », p.6.

973 «Les monades n'ont point de fenêtres par lesquelles quelque chose y puisse entrer ou sortir", «*Monadologie*", § 7. Mais «chaque monade est le miroir de l'univers à sa mode", § 63. Paradoxe de l'homme moderne, branché, mais autiste aux autres. (Deux imaginaires s'affrontent, celui de l'enveloppe maternelle, nostalgie des lointains archaïques, et celui futuriste du réseau, des cerveaux branchés et des «puzzling-case").

974 C'est le premier modèle de Freud encore neurologue, celui de l'Esquisse, le psychisme comme réseau de représentations, arborescence de chaînes de pensée (Gedankenzüge).

975 *« Faire sens, c'est résonner dans l'hypertexte disponible »,* dit-il. Il propose une architecture de l'appareil psychique sur le modèle de ces hypertextes dont il résume ainsi les principes : 1) l'hypertexte est en remaniement permanent ; 2) les nœuds et les liens d'un hypertexte sont hétérogènes : images, sons, mots, sensations, bref multimédias ; 3) l'hypertexte s'organise sur un mode fractal, n'importe quel lien ou nœud peut lui-même se révéler composé de tout un réseau ; 4) la dynamique du réseau n'est jamais interne et toujours externe ; *« la multiplicité hétéroclite, en un mot l'extériorité radicale sont logées au cœur de la vie mentale »* (p. 190) ; 5) le réseau n'est pas dans l'espace, il est l'espace. (P. Lévy, 1990)

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Hofstadter semble le penser, qui prête à l'auto-référence, cette boucle étrange (***« the strange Loop***") qu'il retrouve chez Gödel, Escher et Bach,le pouvoir d'engendrer de la pensée. On retrouve le même thème chez F.J. Varela [976] derrière la notion d' «autopoïèse". Mais ce n'est qu'une fiction. Nul doute que la récursivité ait le pouvoir de nous faire rêver et fascine notre imaginaire. Mais aucune boucle algébrique n'a le pouvoir d'enter du psychique sur du mécanique. [977] A l'auto-programmation il manque l'autre. Ce qui, dans le système de Leibniz, laisse le psychologue insatisfait, c'est l'absence de communication entre les personnes. Les monades fermées sur elle-mêmes, sans portes ni fenêtres, ont besoin d'un Dieu ou d'un Programmeur, pour pouvoir se répondre [978] . Ainsi, par exemple, Leibniz anticipe-t-il bien la découverte de compétences innées, mais reste-t-il étranger à l'accordage et l'empathie. Dans sa théorie du moins.

Car derrière le Leibniz théoricien, apôtre de la coupure entre les monades, il y a le Leibniz réel, ouvert à toutes les pensées. Cet homme-là soutient et met en pratique le principe de continuité. Il conduit sa vie selon cet autre principe essentiel de sa pensée, qu'il n'y a pas de coupure dans l'univers. En vérité, Leibniz est tout le contraire de ses monades. Est-ce l'affirmation théorique de leur fermeture, qui le conduisait dans la pratique, à rechercher la coopération entre savants ? C'est un grand communiquant, un voyageur, et un penseur encyclopédique. Il fabrique du lien.

Leibniz correspond avec toute l'Europe, avec le catholique Bossuet pour réunir les églises, avec Des Bosses, Arnaud, Clarke, et même avec des jésuites missionnaires en Chine. Il parcourt l'Europe, les Etats allemands, la France, l'Italie. Il est conseiller politique, homme de cour et diplomate. Il propose à Louis XIV un projet d'expédition d'Egypte, conseille Pierre le Grand. Gottfried [979] W. Leibniz travaille même à la renaissance de l'unité européenne et pour symboliser l'unité des deux Rome, la temporelle et la spirituelle, il suggère que l'on érige la statue de Charlemagne en haut d'une des colonnes de Saint-Charles Borromée.

Il fait aussi communiquer les savoirs. C'est par le dialogue et l'éclectisme des intérêts, qu 'on peut dépasser les points de vue particuliers. Mathématicien, physicien, géologue, ingénieur, mais aussi juriste, historien, linguiste et psychologue, poète enfin, [980] tout lui est bon à penser. Il n'y a pas pour lui de fracture entre les sciences et les arts. Ils se combinent et s'enrichissent les uns les autres. Point chez lui de distance méprisante à l'égard des savoirs roturiers. Présentant sa philosophie il n'hésite pas à la dire ***« bien***

976 «*Autonomie et connaissance*", Seuil, 1989, pour la trad. fr. où l'on retrouve la même référence à Escher.

977 D'ailleurs si la mise en abîmes anime notre imaginaire, les boucles logiques paralyseraient plutôt notre pensée. On fantasme beaucoup sur Gödel, alors que lui, au contraire, démontrait les limites de l'auto-référence. «Le théorème de Gödel est une réfutation d'un modèle mécanique de la science, de la pensée, du monde", J. Y. Girard, in E. Nagel, J.R. Newman, K. Gödel «*Le théorème de Gödel*", Paris, Seuil, 1989.

978 Comme l'indique le titre IX du «*Discours de Métaphysique*" : « Que chaque substance exprime tout l'univers à sa manière et que dans sa notion tous ses événement sont compris, avec toutes leurs circonstances et toute la suite des choses extérieures ». (Pocket, 1993, p. 31)

979 Littéralement, «la paix de Dieu".

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

populaire sans doute » et ***« fondée sur deux dictons aussi vulgaires que celuy du théatre italien, que c 'est ailleurs tout comme icy , et cet autre du Tasse : « che per variar natura è bella »*** [981] .

Sans doute le logicien a-t-il eu la tentation de réduire le « pli » baroque au « pli » mathématique. Mais la puissance de sa pensée, ce par quoi il nous fait penser à notre tour, nous ses lecteurs, vient de sa capacité à féconder imagination et logique l'une par l'autre. C'est en cela qu'il est baroque. Qu'on pense à la force attractive de sa description du palais des destinées ou de ce passage célèbre de la Monadologie : ***« Chaque portion de la matière peut être conçue comme un jardin plein de plantes et comme un étang plein de poissons. Mais chaque rameau de la plante, chaque membre de l'animal, chaque goutte de ses humeurs est encore tel un jardin ou tel un étang »*** § 67. Combien de lecteurs ont été plongés par ces textes dans une réflexion infinie aux résonances multiples.

Les métaphores, les images, ne sont pas la science, elles ont cependant le pouvoir de dynamiser l'esprit. Le travail du scientifique est évidemment de tester et construire en raison ces intuitions, d'épurer ses images. Mais pour le psychologue praticien, métaphores et images ont un pouvoir réel, celui de mettre l'esprit en mouvement. On peut soigner avec des images, des métaphores. La puissance de Leibniz sur nos psychismes vient de sa capacité à animer en nous, à faire interagir, rationalité et poésie. C'est là son paradoxe. S'il nous fait penser-rêver c'est par son éclectisme et par sa capacité de lancer des ponts. Ce penseur du mouvement, ***« car tous les corps sont en flux perpétuel comme des rivières*** », met en mouvement notre pensée. Cet agitateur d'idées nous ouvre des passages. La vie intellectuelle de Leibniz, l'homme de l'appétition, est l'exemple même d'une architecture ouverte, dynamique, toujours en mouvement et en élévation. Il logicise sans doute, mais surtout il « enchante » le monde.

On a voulu sommer les psychologues au siècle dernier de choisir entre science et art, entre code et icône, entre mathème et images. [982] Leibniz aurait refusé qu'on lui impose un tel choix. Les sciences de demain accepteront-elle d'être poreuses, comme dans l'Europe de Leibniz ? Saurons nous retrouver une pensée des flux, des passages, et des résonances ? Faire une place dans la raison au désordre, au changement, à l'instable, au singulier ?

Dans ce cas la psychologie comme discipline se verrait enfin accorder sa juste place. N'est-ce pas dans l'entre-deux que la psychologie doit se tenir puisque c'est là de toute

980 A Mademoiselle de Scudéry: «Et tant qu'on parlera de Rome et d'Italie,/ Le temps respectera l'admirable Clélie./ Vous découvrez à l'oeil les routes de l'esprit;/ Les philosophes ont bien peu dans leurs écrits,/Dont puisse un voyageur dans le grand monde attendre/ Le secours qu'il reçoit de la carte du tendre." («*Magazine littéraire*", 416, p.48)

981 Idem.

982 Nous avons beaucoup insisté dans notre premier livre sur la vision augustinienne de J. Lacan. Ce janséniste qui voulait digitaliser l'âme (les mathèmes, mécanisation unidimensionnelle de l'esprit), ce pourfendeur du Moi et de l'Imaginaire était pourtant fasciné par la Rome du Bernin et de Borromini et écrivait dans un style franchement baroque. S'affichant iconoclaste et pourtant icônophile, augustinien pour les autres, baroque pour lui.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

façon que la pratique l'oblige à être, entre science et art ou entre science et sagesse.

L'Europe des Lumières

« Il est possible que la beauté des arts en tant qu'arts commença à mourir au XVIIIe siècle dans les temps où la terreur est née ». [983]

Baroque, Lumières et Jeux

Bien que les Lumières soient présentées ordinairement comme une réaction d'opposition aux valeurs religieuses et politiques qui avaient porté le Baroque, nous n'en croyons pas moins percevoir entre les deux une continuité d'esprit perceptible dans un même plaisir ludique à jouer des illusions. Il n'y a d'ailleurs pas tant du point de vue esthétique, que du point de vue philosophique de rupture entre les deux.

Le goût artistique du XVIIIéme perpétue quelque chose de l'esprit baroque, comme le rococo le révèle. Certes les Lumières mettront l'accent sur la raison comme le Baroque avait fait pour le sentiment religieux. Mais on trouve chez l'une et l'autre le même plaisir pour les jeux d'esprit que leur esthétique révèle. L'inspiration religieuse du Baroque ne l'a pas enfermé dans le sévère, nous l'avons vu. L'architecture ou le trompe l'œil nous élèvent mais avec le sourire. De la même façon l'attrait de la rationalité n'a pas conduit les Lumières à la rigueur. S'il y a un siècle qui aime jouer c'est bien le XVIIIème, siècle de la frivolité et de la fascination pour les illusions. C'est l'époque où se développe l'Illuminisme et où le trompe l'œil atteint son apogée.

Du point de vue de ce que nous appelons aujourd'hui le « fonctionnement psychologique », il y a une vraie continuité entre ces deux époques de l'esprit. D'ailleurs la considération du rôle et de la place de Leibniz, vient renforcer l'idée d'une absence de coupure. La Monadologie, écrite en français, et parue après la mort de ce savant universel -et Rose-Croix-, est un des textes qui ont inspiré les Lumières. [984] Leibniz par ses livres et par sa personne est le parrain du projet encyclopédique (et quand, par exemple, Diderot rédige l'article « Encyclopédie », c'est sans aucun doute Leibniz qui l'inspire : il faut « tout remuer », dit-il).

XVIIIème nomade

« Le XVIIIème siècle, c'est ce foisonnement convergent qui rompt avec les frontières nationales comme les frontières de langues, de classes ou de disciplines, lieu d'un prodigieux appel vers une activité pensante d'une vitalité inouïe » [985]

L'Europe du XVIIIème siècle est celle des Salons et de la conversation [986] , un espace où

[983] ***Pascal Quignard, p. 123, « Les Ombres errantes », Paris, Grasset, 2002***

[984] C'est le lieu de rappeler que la pensée autrichienne, et Freud par exemple, fut plus marquée par l'empreinte de Leibniz que par celle de Kant.

[985] ***P. Quillet à la page 9 de son introduction au livre de Ernst Cassirer sur « La philosophie des Lumières ».***

en vertu de la loi du droit d'auteur.

l'on dialoguait et où l'esprit circulait.. C'est un monde où les frontières sont encore poreuses. Un Eugène, Prince de Savoie-Carignan, né et élevé en France, peut devenir l'»Achille français" des Habsbourg, un Saxe, Hermann-Maurice, né Koenigsmark à Dresde, élevé par un d'Alençon, amant d'Adrienne Lecouvreur, devient Maréchal de France, un Ligne Charles Joseph, viennois de naissance est ***« aussi à l'aise à Berlin qu'à Varsovie, à Saint-Petersbourg qu'à Versailles*** ». [987] C'était avant que les passions nationalistes ne dressent des barrières guerrières entre les pays. Et ce siècle où les frontières n'élevaient pas des remparts entre les peuples, est aussi celui, le dernier peut-être, à avoir réussi à intégrer l'intellect et le sentiment. C'est de tous ces échanges et passages que vient la vitalité de pensée du XVIIIème.

XVIIIème, entre psychologie et esthétique

« L'imagination, abandonnée par la raison, engendre des monstres impossibles. Unie à elle, elle est la mère de tous les arts et la source de leurs merveilles ». Goya

Freud était un homme des Lumières, non un romantique, quoiqu'il s'en approchât [988] . Mais en quoi, et qu'est ce que le XVIIIème a de particulier dans sa façon de penser ?

Au début du XVIIème siècle, la contre réforme a gagné son pari esthétique, l'art baroque ayant conquis même les états protestants. Mais le « siècle de Louis XIV » impose progressivement le retour à des règles plus sévères en matière artistique. ***« Enfin Malherbe vint*** ». [989] L'âge classique place la création artistique sous le règne de la raison et de ses –prétendues- règles. ***« Les arts ont cela de commun avec les sciences, dit Le Bossu au début de son « Traité du poème épique » (1675) qu'ils sont comme elles fondés sur la raison »*** [990] . C'est au nom de la raison et de la vérité que s'impose la règle des trois unités. La fantaisie est ainsi chassée des arts. Boileau prononce que : ***« Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable / Il doit régner partout et même dans la Fable*** » Epître IX.

Le XVIIIème, en rouvrant les vannes de la fantaisie et du sentiment, va être ce moment de passage, et d'équilibre, entre ce XVIIème classique où régnait désormais une raison sévère, et un XIXème siècle romantique, siècle de passions individuelles et nationales. Et ce siècle de passage entre lumière et ombre a su penser ce partage. Il a conçu un nouveau pouvoir de l'esprit, une «raison créatrice" [991] , un mixte d'imagination et

986 A la différence de notre siècle, on conversait «en personne', et non par voie numérisée.

987 M. Fumaroli «*Quand l'Europe parlait français*", Fallois, éd. de poche, 2001.

988 Mais il faut rappeler que le siècle des Lumières, est celui de l'Illuminisme et de Mesmer (un des pères de la psychiatrie dynamique).

989 Le début du XVIIème en france, la régence de Marie de Médicis, le règne de Louis XIII, le début du règne de Louis XIV (les fêtes, les ballets et leurs machineries théatrales) sont plutôt marquées par le goût baroque. Versailles mélange classique et baroque. C'est le XIXème, rationaliste et positiviste qui a fait du XVIIè le siècle de la raison classique.

990 Cité par Cassirer, p. 357.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

de raison, qu'il a placée plus haut que la raison pure. Goethe accablé par le Kant de la « *Critique de la Raison pure* », est enthousiasmé par la «*Critique du Jugement*", où il croit retrouver sa propre conception poétique. [992] La création artistique réussit à se penser elle-même.Ce fut, selon Cassirer, la question centrale de ce siècle, [993] et cette capacité à penser la raison créatrice comme mixte n'est sans doute pas étrangère à la grâce propre au XVIIIème.

Dans la France de ce siècle, la pensée scientifique comme la pensée esthétique changent. Newton (Leibniz) remplacent Descartes. L'imagination et le sentiment réapparaissent comme des facultés fondamentales de la création artistique. L'esthétique se dévoile alors comme une matière très humaine, ce lieu où toute la personnalité trouve à se réaliser. Ainsi que l'analyse Cassirer : ***« Psychologie et esthétique entrent dès lors dans une si étroite association qu'elles semblent bien pour un temps se fondre l'une dans l'autre*** » [994] . Bouhours, dit Cassirer, oppose à l'esprit de rigueur, l'esprit de délicatesse : ***« un nouvel organe qui ne tend pas comme la pensée mathématique, à solidifier, à stabiliser et à fixer le concept mais qui s'exprime tout à l'inverse dans la légèreté et la mobilité de la pensée, dans l'agilité à saisir les nuances les plus subtiles et les transitions les plus promptes ».*** Avec Shaftesbury la question esthétique est abordée du point de vue de la réalisation personnelle ; c'est par la médiation du beau que l'homme parvient à la concordance la plus parfaite entre soi et le monde. ***« Cette sorte de conformité de la vie et de la compréhension intérieure nous est apportée dans le phénomène du beau. Dans ce phénomène s'abolit toute frontière entre monde « intérieur » et monde « extérieur »*** [995] .

Ces auteurs, tout en nous parlant d'esthétique, nous parlent aussi du fonctionnement de notre esprit. Non certes dans les termes précis et techniques où les psychanalystes en ont tenté la description beaucoup plus tard. Ils ne nous disent pas ces jeux entre instances animant de flux contraires notre espace psychique dont parle la psychanalyse. Mais ils pressentent déjà ces champs intermédiaires où vont venir germer des créations psychiques. Comment ne pas être intrigué des analogies entre leurs descriptions de la raison créatrice et ce que nous dira deux siècles plus tard Winnicott sur l'espace transitionnel. Ainsi quand il nous dit que ***" dans la vie de tout être humain, il existe une troisième partie que nous ne pouvons ignorer, c'est l'aire intermédiaire***

991 A plusieurs moments capitaux de l'évolution de la pensée humaine, des hommes ont cru à une imagination créatrice et à un monde intermédiaire (Sohravardi, Ibn Arabi. Voir H. Corbin ou G. Durand). On pourrait dire que Winnicott en donne la version psychologique avec son espace transitionnel.

992 Windelband -cité par Cassirer p. 354 -disait que «le concept de la poésie goethéenne y était construit a priori".

993 Voir le dernier chapitre, conclusif, sur « les problèmes fondamentaux de l'Esthétique » de son livre sur « La philosophie des Lumières ». Quelle solution trouver au conflit entre la raison et l'imagination, le rationnel et l'irrationnel, ou le génie et les règles ? C'est ce problème auquel se sont colletés des penseurs comme Bouhours, Shaftesbury, ou Baumgarten.

994 «La philosophie des Lumières", p. 376. Dans cette citation et la suivante, les parties soulignées le sont par nous.

995 Cassirer p.396.

 Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

d'expérience [996] ***à laquelle contribuent simultanément la réalité intérieure et la réalité extérieure. Cette aire n'est pas contestée car on ne lui demande rien d'autre sinon d'exister en tant que le lieu de repos pour l'individu engagé dans cette tâche humaine interminable qui consiste à maintenir à la fois séparées et reliées l'une à l'autre réalité intérieure et réalité extérieure »*** [997] , est-ce pas aussi la pensée esthétique du XVIIIème qui l'inspire ? En tout cas les uns et les autres veulent nous parler des médiations qui supportent les germinations psychiques.

Il a fallu Winnicott, et bien d'autres, pour que nous, psychologues, passant outre aux interdits des pensées de rupture – Althusser, Lacan, Foucault- osions renouer avec les pensées du lien. [998]

Entre ancien et nouveau monde

« Moi qui jadis sur un frêle pipeau ai modulé mon chant, et qui sortant des bois contraignis les campagnes voisines de se plier à tous les désirs de leur maître, œuvre bénie des paysans, voici que maintenant je chante l'horreur des armes de Mars et le héros qui, le premier, des bords de Troie, par le destin, vint en Italie, fugitif, et aux rives du Lavinium ; ayant connu bien des traverses, tant sur la terre que sur l'abîme, frappé des coups de Ceux d'en haut,… Virgile, « Enéide », I, v. 1-8.

L'esprit du XVIIIème siècle, le cosmopolitisme et l'éclectisme, la tolérance et le goût du bonheur, ont-ils été noyés dans le sang de la Terreur, puis des guerres napoléoniennes ; ou bien a-t-il trouvé à se réfugier ailleurs ?

Dans le Nouveau monde par exemple ? François Furet disait que l'Amérique est à la fois une Europe et une anti-Europe : ***« une Europe parce qu'elle est fondée sur la philosophie des lumières qui constitue le langage commun des deux côtés de l'Atlantique. Une anti-Europe parce que ses habitants ont précisément fui l'intolérance religieuse et politique pour s'inventer une nouvelle mémoire libérée des persécutions et des injustices*** » [999] . Alors qu'une rupture violente se produit dans l'Ancien monde, que l'Europe européenne, éclate en identités antagonistes et batailleuses, au nom de la nation, de la classe ou de la race, l'Amérique recueille l'héritage des Lumières et le met en pratique dans le cours d'une révolution douce, comme le montre B. Cottret dans son livre sur ***« La Révolution américaine. La quête du bonheur »***. L'héritage des Lumières c'est donc bien plutôt dans la Révolution américaine qu'on pourrait le rechercher. Et faut-il rappeler qu'au XXème siècle encore s'est produit le même exode de la pensée ? C'est encore en Amérique que l'Europe intellectuelle persécutée est allée trouver refuge. Ainsi ces psychanalystes européens, qui emportaient

[996] ***Le terme anglais «experiencing" indique bien qu'il s'agit d'un processus, d'un mouvement, et non d'un état.***

[997] Winnicott, 1971, p. 8.

[998] Significatif de ce virage le livre de M. Mannoni sur « *La théorie comme fiction* », où elle essaie de concilier Winnicott et Lacan

[999] Lignes extraites de «*L'atelier de l'histoire*"et citées par B. Cottret, «*La Révolution américaine. La quête du bonheur*", Perrin, 2003, p. 327.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

dans le nouveau monde les lumières de « Ego-psychology ». Ils refusaient les coupures entre psychologie et psychanalyse, entre le Moi et l'Inconscient, et partirent là-bas trouver de nouvelles frontières. Là-bas la frontière n'a pas le même sens que dans l'Europe des nations : ***« elle n'est ni un mur ni une digue sur lesquels viendraient buter le peuplement, mais à l'inverse un espace ouvert et mouvant*** »[1000] . Tant que l'Europe n'aura pas réussi à redevenir l'espace « ouvert et mouvant » qu'elle fut il y a deux siècles, c'est encore là-bas qu'il faudra chercher les pensées nomades et nouvelles.

Toujours poussés par notre amour des ruptures, nous avons préféré penser en France les rapports entre la psychanalyse de l'ancien continent et celle du nouveau monde en terme de coupure et de trahison, là où nous aurions dû d'abord essayer de penser les passages.

Dans le domaine de la psychanalyse aussi, ne devions-nous pas, au moins au nom de la vérité, nous poser cette question : et si la psychanalyse vive, c'était celle qui avait émigré ?

« Un pilote vint à notre rencontre ; nous entrâmes dans la baie de Cheseapeake. Le soir même, on envoya une chaloupe chercher des vivres frais.Je me joignis au parti et bientôt je foulai le sol américain » Chateaubriand, « Mémoires d'Outre-Tombe » . [1001]

Envoi

L'Europe peut-elle redevenir cette terre d'échanges où naquit la pensée, entre atticisme et arianisme ? Faut-il choisir la coupure entre territoires, et tracer des frontières ? Toute renaissance n'éclot-elle pas dans la fécondation des nouveaux discours par des images anciennes ? Pour être vivante, la psychologie ne doit-elle pas s'accepter comme mélange ? Sans aucun doute, c'est en animant les algèbres du mental, par les icônes de l'âme que se feront les psychologies nouvelles. Dans le métissage.

Armida, il cor turbato omai tranquilla : Non agli scherni, al regno ti riservo ; Nemico no, ma tua campione e servo. Mira negli occhi miei, se al dir non vuoi Fede prestar, dela mia fede il zelo. Nel soglio, ove regnar gli avoli tuoi, Riporti giuro ; ed oh piacese, al Cielo Ch'alla tua mente alcun de' raggi suoi Del paganesmo dissolvesse il velo, Com'io farei che in Oriente alcuna Non t'agguagliasse de regal fortuna Si parla, e prega ; e i preghi bagna e scalda Or di lagrime rare, or di sospiri : Onde, siccome suol nevosa falda Dov'arda il sole, e trepid'aura spiri, Cosí l'ira che in lei parea sí salda, Solvesi, e restan sol gli altri desiri. Eco l'ancilla tua ; d'essa a tuo senno Dispon, gli disse, e le fia legge il cenno. Torquato Tasso « Jérusalem délivrée », extraits du dernier chant, Renaud à Armide : « Armide enfin, calme ton cœur troublé… …Alors de même que cède la neige où le soleilChauffe, et sous le vent tiède, ainsi l'ire , en elle, qui

[1000] B. Cottret, introduction, p.18. C'est sans doute quelque chose qui marqua un créateur comme Alexander. Déjà en 1924 au congrès de Salzbourg il présentait le problème de la névrose en termes de « frontière ». Comme le remarquent justement les auteurs du « Dictionnaire de la Psychanalyse » : «Cette évocation n'était pas sans rapport avec le destin d'Alexander lui-même, homme de mouvement, adepte des changements et des traversées de territoire"

[1001] Edition de la Pléïade, t. 1, p. 216

en vertu de la loi du droit d'auteur.

parut si forte se résout. Ne restent que tous les désirs. « Je suis ton esclave et d'elle, à ton sens, dispose, dit-elle. Ton plaisir, ma loi

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

Bibliographie

AJURIAGUERRA J. DE (1970) *« Manuel de Psychiatrie de l'enfant*", 2ème édition 1974, Paris, Masson.

ALEXANDER F. (1948) *« Fundamentals of Psychoanalysis"*, W.W. Norton and Co., inc., New York. Trad. fr. *« Principes de psychanalyse"*, Payot, 1952, Payot & Rivages, 2002, pour l'édition de poche.

ALLPORT G.W. (1967) « *Patterns and Growth in Personality* », New York, Holt, Rinehart and Winston. Tr. Fr. «*Structure et développement de la personnalité*", Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1970.

ALTHUSSER L. (1965) « Freud et Lacan », in « *La Nouvelle Critique* », déc. 64-janv. 65. (1993) *« Ecrits sur la psychanalyse »*. Paris IMEC. (1994) *« L'avenir dure longtemps" suivi de « Les faits"* 2ème édition augmentée. Paris. Stock/IMEC (1996) «Psychanalyse et sciences humaines, Deux conférences". Paris. Librairie Générale Française/IMEC.

ANDRIEU B. (1998) *« La neurophilosophie »*, Paris, PUF.

ANSCOMBE G. E. M. (1957) «*Intention*". Trad. fr. «*L'intention*", Paris, Gallimard, 2002.

ANZIEU-PREMMEREUR C. (2000) « Que sont devenues les pulsions ? Histoire des débats américains autour de la métapsychologie », in *« Sur les controversies américaines dans la psychanalyse". Monographies de psychanalyse*. Paris, PUF, p.23-35.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

ANZIEU D. (1961) «*Les méthodes projectives*", Paris, P.U.F. Nouvelle édition ANZIEU D. et CHABERT C. (1983), 8ème édition 1987.

ANZIEU D. (1979) «La psychanalyse au service de la psychologie", *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 20, Paris, Gallimard, pp. 59-75.

ANZIEU D. (1985) « *Le Moi-Peau* », Paris, Dunod

ARENDT H. (1951) *« The Origins of Totalitarism"*, 3ème éd. 1968, New York, Harcourt, Brace and World, trad. fr., Paris, Seuil, 1972. Ed. en poche en trois tomes, 1984. (1968) *« Between Past and Future »* , New York, The Viking Press. Tr. fr. *« La crise de la culture »*, Paris Gallimard 1972.

AUSTIN J.L. (1962) «*How to do things with words » .* Cambridge, Mass.. Harvard University Press. Tr. fr. *« Quand dire c'est faire »*. Paris. Seuil. 1970.

BACHELARD G. (1934) *« Le nouvel esprit scientifique ».* Paris, Alcan, 11è éd. PUF, 1971. (1938) *« La psychanalyse du feu »*, Paris, Gallimard. (1948a) *« La terre et les rêveries de la volonté ».* Paris, José Corti. (1948b) *« Le rationalisme appliqué ».* Paris, PUF.

BARON J. (1993) « Voici venir la logique floue », in *« Micro-systèmes »,* n° de mai 1993. Première publication *« Byte »*, Mc-Graw-Hill, avril 1993.

BARUZZI J. (1907) «*Leibniz et l'organisation religieuse de la terre ».* Paris, Alcan.

BEGUIN A. (1939) *« L'âme romantique et le rêve ».* Paris, José Corti.

BENETON Ph. (1988) *« Le conservatisme ».* Paris, PUF, Que sais-je ?.

BERTALANFFY L. (1967) *« Robots, Men and Minds »*. New York, G. Braziller. Tr. fr. *« Des robots, des esprits et des homes"*. E. S. F.. Paris. 1982.

BERTIN C. (1982) *« Marie Bonaparte. La dernière des Bonaparte ».* Paris, Librairie académique Perrin.

BESSES R. (1994) « Des dysharmonies cognitives pathologiques. Plaisir nosographique ou analyse cognitive)", in «*Psychiatrie de l'enfant*", XXXVII, 2, p. 481 à 531, Paris, P.U.F.. (1998) «L'enveloppe ou le réseau. Architectures psychiques", in «*Le journal de Nervure*", n° «3, 4 et 5, d'avril, mai et Juin, Maxmed, Paris.

BIDEAUD J. (1988) *« Logique et bricolage chez l'enfant"*, Lille, Presses Universitaires de Lille.

BION W. (1962) «*Learning from Experience*" Basic Books, Publishing Company, Inc., Nex York. Trad. fr. «*Aux sources de l'expérience*", paris, P.U.F., 1979.

BLANTON S. (1971) *« Diary of my Analysis with Sigmund Freud"*. New-York, Hawthorn Books. Trad. fr. *« Journal de mon analyse avec Freud"*. Paris, PUF, 1973.

BLONDEL Ch. (1914) *« La conscience morbide ».* Paris, Alcan.

BOEKHOLT M. (1993) «*Epreuves thématiques en clinique infantile. Approche psychanalytique*", Paris, Dunod.

BOSETTI E. BROSSAIS M.C. GOULFIER S. THIRIET A. (1986) « *Votre enfant et le psychologue scolaire* », Paris, Bordas.

BOUDON R. (1973) *« L'inégalité des chances »*, Paris, Armand Colin, réédition Hachette, 2001. (1989)»Les sciences humaines sont-elles des sciences?", in *« L'univers philosophique"*, Paris, P.U.F., 1989, p. 938-942.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

BOUDON R. BOURRICAUD F. (1982) *« Dictionnaire critique de la sociologie"*, Paris, P.U.F..

BOURGES S. (1998) *« Approche génétique et psychanalytique de l'enfant"*, tome1 : *« Choix et interprétation des épreuves"*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.

BOUVERESSE J (1991) *Philosophie, mythologie et pseudo-science. Wittgenstein lecteur de Freud ».* Combas, Editions de l'éclat. (1998) *« Le philosophe et le réel »*. Paris. Hachette.

BRACONNIER A. et WIDLOCHER D. (2001) «La psychanalyse aux Etats-Unis", in *Nervure*, tome XIV, n°1, Février 2001, p. 23-30.

BRES Y. (1992) « Psychanalyse et psychologie », in *« Bulletin de psychologie »,* IX, n° 423, p. 198-212.

BRUNER J.S. (1990) *« Acts of Meaning"*, by the President and Fellows of Harvard College. Trad. fr. en 1997 sous le titre *« ..car la culture donne forme à l'esprit*" chez Eshel à Chêne-Bourg.

BRUNER J.S., GOODNOW J., AUSTN G. (1956) *A study of thinking »*. New York, J. Wiley.

BRUSSET B. (2000) «Au coeur des divergences : la scientificité, la relation d'objet, et l'intersubjectivité", in *« Sur les controversies américaines dans la psychanalyse". Monographies de psychanalyse*. Paris, PUF, p. 85-117.

BULLETIN DE PSYCHOLOGIE (1959) *« Psychologie sociale III : groupes"*, numéro special 158-161, 6-9/XII. Paris

CAGLAR H. (1983) *« La psychologie scolaire"*, Paris, P.U.F.

CANGUILHEM G. (1943) *« Essai sur quelques problèmes concernant le mormal et le pathologique ».* Thèse, Strasbourg. (1958) «Qu'est-ce que la psychologie" *Revue de Métaphysique et de Morale,* n° 1, p.12-25. Deuxième édition 19 *Cahiers pour l'analyse*. (1965) « Le normal et le pathologique », in *« La connaissance du vivant »*. Paris, Vrin. (1993) « Le cerveau et la pensée », in *« Georges Canguilhem, philosophe, historien des sciences »,* actes du colloque de décembre 1990 au Collège International de Philosophie. Paris, Albin Michel, p. 11-33.

CASSIRER E. (1932) «*Die Philosophie der Aufklärung*" , Tubingen, Mohr, trad. fr. «*La philosophie des Lumières*", Paris, Fayard, 1966, rééd. en poche chez Presses Pocket, Agora.

CENTRE ROYAUMONT POUR UNE SCIENCE DE L'HOMME (1979) *« Théories du langage, Théories de l'apprentissage. Le débat entre Jean Piaget et Noam Chomsky".* Organisé et recueille par Massimo Piattelli-Palmarini. Paris. Seuil.

CHABERT M-A (2001) « Restitution et compte-rendu du bilan psychologique », in « *Journal des psychologues* », nº 186, avril, p.46-51.

CHANGEUX J.P. (1983) «*L'homme neuronal*", Paris, Fayard, éd. poche Hachette,1998.

CHANGEUX J.P., RICOEUR P. (1998) *« Ce qui nous fait penser. La nature et la règle"*. Paris. Odile Jacob. Ed. Poche 2000.

CHARPENTRAT P. (1985) « *Baroque* », Fribourg, Office du Livre.

CHATILA R., LAUMOND J.P., PRAJOUX R. (« Les robots mobiles autonomes », in *«*

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

La Recherche », octobre 1985, repris dans « La recherche en intelligence artificielle », Points Sciences 1987.

CHURCHLAND P. S. (1986) *« Neurophilosophy. Toward a Unified Science of the Mind-Brain »*, Cambridge, MIT Press.

CIFALI M., MOLL J. (1985) «*Pédagogie et psychanalyse*", Paris, Bordas.

CIORAN E.M. (1977) *« Essai sur la pensée réactionnaire*", Paris, Fata Morgana.

COHEN L.J. (1981) «Can Human Irrationnality Be Experimentally Demonstred» in *Behavioral and Brain Sciences"*, 4, p. 317-370.

COQ G. (2002) *« Petits pas vers la barbarie"*, Paris, Presses de la Renaissance.

COTTRET B. (2003) «*La Révolution américaine. La quête du bonheur*", Paris, Perrin.

COURTINE J.F. (1995) « Histoire et destin phénoménologique de l'intentio », in « *L'intentionnalité en question* », Paris,Vrin.

CREPAULT J. ( ) «Les modèles du développement cognitif", in J.F. Richard, C. Bonnet, R. Ghiglione «*Traité de psychologie cognitive*", t. 2, Paris, Dunod.

CRAMER B. (1979) «Sur quelques présupposés de l'observation directe de l'enfant", *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 19, Gallimard, Paris, pp. 113-130.

D. H. (1956) *« Visages de Freud ».* Norman Holmes Pearson. Trad. fr. Paris, Denoël, 1977.

DALI S. (1971) *« Oui 1 – La révolution paranoïaque critique ».* Paris, Denoël-Gonthier, Médiations.

DAMASIO A. (1994) *« Descartes' Error. Emotion, Reason, and the Human brain »*, Grosset-Putnam Books. Tr. fr. *« L'erreur de Descartes ; la raison des émotions ».* Paris, O. Jacob, 1995.

DAVIDSON D. (1991) *« Paradoxes de l'irrationalité »*, tr. fr. Combas, Editions de l'Eclat.

DEFRANCE B. (1997) *« La violence à l'école »*, Paris, Syros.

DELEUZE G. (1988) *« Le Pli. Leibniz et le Baroque"*. Paris. Minuit.

DENNETT D.C. (1978) *« Brainstorms: Philosophical Essays on Mind and Psychology".* Cambridge, Mass., MIT/Bradford Books.

DEPAULIS A. (1992 :) « *Clinique de la demande en consultation infantile* », Presses Universitaires de Nancy.

DESCHODT E. (1995) *« Cher maître, lettres à Charles Maurras ».* Paris, Christian de Bartillat.

DOSSE F. (1995) « *L'empire du sens. L'humanisation des sciences humaines* », Paris La Découverte et Syros.

DREYFUS H. (1972) *« What Computers Can't Do : a Critique of Artificial Reason»*, New York, Harper & Row. Trad. fr. *« Intelligence artificielle ; mythes et limites »*, Paris, Flammarion, 1984.

DREYFUS H., RABINOW P. (1984) *« Michel Foucault, un parcours philosophique ».* Paris, Gallimard.

DUFRENNE M. (1968) *« Pour l'homme » .* Paris, Seuil.

 Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

DURAND G. (1964) *« L'imagination symbolique »*, Paris, PUF.

DURIEUX M.C., FINE A. (2000) «*Sur les controverses américaines dans la psychanalyse*", Paris, P.U.F., Monographies de psychanalyse.

EDUCATION PERMANENTE (1987) *« Apprendre peut-il s'apprendre"*, n° 88-89, Paris.

EHRENZWEIG A. (1967) *« The Hidden Order of Art".*Tr. fr. *« L'ordre cache de l'art. Essai sur la psychologie et l'imagination scientifique".* Paris, Gallimard, 1974.

ELKAÏM M. (1995) *« Panorama des thérapies familiales »*, Paris, Seuil.

ELLENBERGER H. (1970) *« The Discovery of the Unconscious. The History and Evolution of Dynamic Psychiatry"*. New York. Basic Books. Trad. fr. *« A la découverte de l'inconscient. Histoire de la psychiatrie dynamique".* Villeurbanne. Simep-Editions. 1974.

ENGEL P. (1996) «*Philosophie et psychologie"*. Paris. Gallimard.

ERIKSON E. H. (1958) *« Young Man Luther"*, New York, W.W. Norton & Company, trad. fr., Paris, Flammarion, 1968.

FINKIELKRAUT A. (1984) *« La sagesse de l'amour »*, Paris, Gallimard. (1991) *« Le mécontemporain. Péguy, lecteur du monde moderne »*, Paris, Gallimard. (1996) *« L'humanité perdue. Essai sur le XXè siècle »*, Paris, Le Seuil.

FISH R., WEAKLAND J.H., SEGAL L. (1982) *« The Tactics of Change. Doing Therapy Briefly »*, Jossey-Bass Inc., Publishers San Francisco. Tr. fr. : «*Tactiques du changement*", Paris, Seuil, 1986.

FLORIN A.–BERNOUSSI M. (2000) *« Psychologie Française"*, t. 45, n° 3*, « Apprendre à l'école*". Grenoble, PUG.

FODOR J. (1975) *« The Laguage of Though".* New York, Th. Y. Crowell (1983) «*The Modularity of Mind; an Essay on Faculty Psychology*", Cambridge, MIT Press, tr. fr. «*La modularité de l'esprit*", Paris, Minuit, 1986. (1987) «Mental Représentation : an Introduction", in *« Scientific Inquiry in Philosophical perspective"*, N. Rescher (éd.), University Press of America. Trad. fr. «Introduction au problème de la représentation mentale", *« Les Etudes philosophiques*", Paris, P.U.F., 1992.

FOUCAMBERT J. (1986) *« L'école de Jules Ferry. Un mythe qui a la vie dure. Par ceux qui la transforment »*. Paris, Retz.

FOUCAULT M. (1954) « *Maladie mentale et personnalité »*. Paris. PUF. Nouvelle édition modifiée sous le titre *« Maladie mentale et psychologie »*, 1962. (1959) «La recherche scientifique en psychologie", repris dans *Dits et écrits* vol. 1. Paris. Gallimard 1994. (1961) *« Folie et déraison »*. Paris Plon. Rééditée chez Gallimard : « *Histoire de la folie à l'âge classique* », 1972. (1966) «Philosophie et psychologie". Ibid. (1966) *« Les mots et les choses"*. Paris. Gallimard. (2001) *« L'herméneutique du sujet. Cours au Collège de France (1981-1982)"*. Paris, coéd. Gallimard, Seuil.

FRAISSE P. PIAGET J. (1963) « *Traité de psychologie expérimentale, t.VII, L'intelligence* ». Paris, P.U.F.

FREGE G. (1884) *„Grundlagen der Arithmetik » .* Tr. Fr. „Les Fondements de l'arithmétique», Paris Seuil 1970.

FREUD S. (1900) *« Die Traumdeutung"*, nouvelle trad fr. «*L'interprétation du rêve*", Paris, P.U.F., 2003.. (1905a) *« Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie ».*Tr. fr. *«*

en vertu de la loi du droit d'auteur.

*Trois essais sur la théorie de la sexualité ».*Paris, Gallimard Idées, 1962. (1905b) «*Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten*", tr. fr. «*Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*", Paris, Gallimard, 1953. (1907) *« Der Wahn und die Traüme in W. Jensens « Gradiva"".*Trad. fr. *« Délires et rêves dans la « Gradiva" de Jensens"*. Paris, Gallimard, 1949. (1908) «*Der Dichter und das Phantasieren*", *Neue Revue*, tr. fr. «La création littéraire et le rêve éveillé", dans les «*Essais de psychanalyse appliquée*", Gallimard 1933. (1914) *« Erinnern, Wiederholen, und Durarbeiten"*. Trad. fr. *« Remémoration, répétition et élaboration"*, in *« De la technique psychanalytique"*. Paris, PUF, 1953, pp. 105-115. (1915) *« Triebe und Triebschicksale ».* Trad. fr. *« Pulsions et destins des pulsions »*, in *« Métapsychologie »,* Paris, Gallimard, 1968. (1915-1917) *« Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse » .*Tr. fr. « Leçons d'introduction à la psychanalyse », Paris, Payot, 1951. Nelle tr. dans les Œuvres complètes, PUF, 2000. (1917) *« Trauer und Melancholie".* Trad. fr. *« Deuil et mélancolie",* in *« Métapsychologie",* Paris, Gallimard, 1952, pp.189-222. (1923a) *« Das Ich und das Es"*. Trad fr. en 1927 par S. Jankélévitch *« Le moi et le soi"* in Essais de Psychanalyse Paris Payot 1927. Nouvelles traductions *: Le moi et le ça* en 1981, Paris, Payot, et en 1991, Paris, PUF. (1923b) »*Psychoanalyse und « Libido theorie »*». Tr. fr. « » Psychanalyse » et « Théorie de la libido *» »,* in *« Résultats, Idées, Problèmes »*, Paris, PUF, 1985. (1926) *« Hemmung, Symptom, und Angst".* Frankfurt, Fisher Verlag. Trad fr. *« Inhibition, symptôme et angoisse"*. Paris, PUF, 1951. (1926) «*Die Frage der Laienanalyse*», Frankfurt, Fisher Verlag. Tr. fr. «*Psychanalyse et médecine*», Gallimard, 1949. Nouvelle tr. « *La question de l'analyse profane* », suivi de la post face de 1927, Paris Gallimard, 1985. (1930) *« Das Unbehagen in der Kultur"*. Vienne. Trad. fr. *« Malaise dans la civilisation"* Paris, PUF, 1971. (1932) *« Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse » .*Trad. fr. *« Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse »,* Paris, Gallimard, 1936. Nelle tr.1984. (1946) *« Abriss der Psychoanalyse"*. Imago Publishing C°, Ltd, Londres. Trad. fr. corrigée Paris, PUF, 1975. (1950) *« Aus den Anfängen der Psychoanalyse »*, Imago Publishing, Londres. Tr. fr. *« La naissance de la psychanalyse »*, PUF, 1956, 1973.

FREUD A. (1946) *« Das Ich und die Abwehr Mechanismen".* Imago Publishing Ltd. Londres. Trad. fr. *« Le moi et les mécanismes de défense"*. Paris PUF, 1949. (1965) *« Normality and Pathology in Childhood"*. International Universities Press, Inc.. Trad. fr. *« Le normal et le pathologique chez l'enfant"*. Paris, Gallimard 1968. (1976) *« L'enfant dans la psychanalyse"*. Paris Gallimard. Textes choisis des tomes IV,V, VII de : *« The Writtings of Anna Freud".* Hogarth Press, London, 1969,1970.

FRITH U. (1989) *« L'énigme de l'autisme"*, trad. fr. Odile Jacob, Paris, 1992.

FUMAROLI M. (2001) «*Quand l'Europe parlait français*", Paris, de Fallois.

GAILLARD F. (1996) « Pluralité de la psychologie scolaire : le cas suisse », in *Psychologie et éducation*, déc. 1996, La Pensée sauvage, p. 25-41.

GALSTER I. (2000) «Sartre et la question juive- Réflexions au-delà d'une controverse". *Le Débat* n° 89, printemps 2000, p141-147, et «Retour sur Sartre pendant l'Occupation". *Le Débat* n° 92, hiver 2000-2001, p.875-887.

GARDNER H. (1985) *« The Mind's New Science. A History of the Cognitive revolution"*. New York, Basic Books. Trad. française : *« Histoire de la révolution cognitive"*. Paris,

en vertu de la loi du droit d'auteur.

Payot, 1993.

GASPARD J.L. COMBRES L. (2002) « Psychologie scolaire : quel rapport au savoir ? », in *Psychologie et éducation*, n° 49, Juin 2002, p. 115-121.

GEORGES François (1979) *« L'effet 'yau de poêle de Lacan et des lacaniens"*. Paris. Hachette.

GIBSON (1979) *« The Ecological Approach to Visual Perception ».* Boston, Houghton-Mifflin.

GILBERT M. (2001) *« L'identité narrative*", Genève, Labor et Fides.

GINESTE T. (1993) *« Victor de l'Aveyron. Dernier enfant sauvage, premier enfant fou ».* Paris, Hachette.

GOLDSTEIN K. (1934) *« Aufbau des Organismus »*. Trad. fr. *« La structure de l'organisme »*. Paris, Gallimard 1957. Poche 1983. *« Georges Canguilhem. Philosophe, historien des sciences ».* (1993), Paris, Albin Michel. Actes du colloque des 6, 7 et 8 décembre 1990. Bibliothèque du Collège international de philosophie.

GRECO P. (1972) Article « Psychologie » de *l' » Encyclopaedia Universalis »*, vol 13, p. 757-765. Encyclopaedia Universalis France. Paris.

GREGOIRE J. (2000) *« L'évaluation clinique de l'intelligence de l'enfant »*. Bruxelles, Mardaga. (2001) « L'évaluation psychologique : évolution des modèles et des méthodes » in *« Psychologie française », n°3* t. 46, septembre 2001.

GRINBERG L., SOR D., TABAK DE BIANCHEDI E. (1972) «*Introduccion a las ideas de Bion*", Ediciones Nueva Vision, Buenos Aires. Trad. fr. «*Introduction aux idées psychanalytiques de Bion*", Paris, Dunod, 1976.

GUILFORD J.P. (1967) *« The Nature of Human Intelligence »*, New York, Mc Graw Hill.

GUILLAUMIN J. (1965) *« La dynamique de l'examen psychologique"*. Paris PUF. 2ème édition Dunod 1977. (1997) «Le Soi comme fondement de la fonction de synthèse du Moi ? Hypothèses à partir du rêve". *Revue Française de Psychanalyse*, n°3, p. 849-855.

HAAR B. (1998) *« L'ontologie manquée de Michel Foucault ».* Grenoble, Million.

HADOT P. (2001) «*La philosophie comme manière de vivre*", Paris, Albin Michel.

HAMELINE D., LESAGE H. (1969) *« Anthologie des psychologues français contemporains ».* Paris, PUF.

HARTMANN H. (1939) «Ich-Psychologie und Anpassungsproblem", Vienne, *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse und Imago*, XXIV, p. 62-135, trad. anglaise sous le titre *« Ego Psychology and the Problem of Adaptation"* par D. Rapaport, New York, Journal of the American Psychoanalytic Association, 1958, trad. fr. *La psychologie du moi et le problème de l'adaptation*. Paris, PUF, 1968. (1950) «Comments on the Psychoanalytic Theory of the Ego". New York, *« The Psychoanalytic study of the Child"* vol. V, p 74-96, trad. fr. «Commentaires sur la théorie psychanalytique du Moi", *Revue Française de Psychanalyse*, t. XXXI, Mai-Juin 1967.

HARTMANN H., KRIS L., LOWENSTEIN R. (1975) *« Elements de psychologie psychanalytique « .* Paris. PUF.

HESNARD A. (1909) « *Les troubles de la personnalité dans les états d'asthénie*

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

psychique ». Paris, Alcan. (1949) *« L'univers morbide de la faute ».* Paris PUF.

HESNARD A. REGIS E. (1913 « La doctrine du docteur Freud et son école », in *« L'Encéphale »*, n° de mai-Juin.

HOCHMANN J., JEANNEROD M. (1991) *« Esprit, où es-tu ? Psychanalyse et neurosciences"*. Paris, O. Jacob.

HOCHMANN J. (1988) « Le Cathopsy », in *« Entrevues »,* n° 15. (1993) «Les fondements auto-érotiques de l'activité de pensée", intervention au colloque de Monaco, *« La psychanalyse de l'enfant*" n°14, pp.238-263. (1994) *« La Consolation."*. Paris. O. Jacob. (1997) *« Pour soigner l'enfant autiste"*. Nelle édition. Paris. O. Jacob. (2000) « Psychopathologie et travail soignant », *Nervure,* t. XIII, N° 4, Mai, p. 36-39.

HUGHES C. (1994) « Théories cognitives de l'autisme" in «*L'autisme cinquante ans après Kanner*" , éd. C. Aussilloux et M.F. Livoir-Petersen, chez Erès

HUSSERL E. (1913) *« Logische Untersuchungen"*, Halle-sur-Saale, Max Niemeyer Verlag, trad. fr. « *Recherches logiques*», 1959, Paris, P.U.F. (1936) „*Die Krisis der europäischen Wissenschaften »*, trad fr. « *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale* », Paris, Gallimard 1954.

HUTEAU M. (1990) « La variété des formes et des composants de l'intelligence », in Reuchlin, Lautrey, Marendaz, Ohlmann, dir. *« Cognition : l'individuel et l'universel »*. Paris, PUF.

HUTEAU M. LAUTREY J. (1975) « Artefacts et réalité dans la mesure de l'intelligence », *L'Orientation Scolaire et Professionnelle*, 1975, n°2, p.169-187.

IONESCU S. (1996) «René Zazzo et la psychologie clinique", *« Enfances"*, 2/96, n° spécial « Hommages à René Zazzo ».

JACCARD R. éd (1967) *« Freud, jugements et témoignages ».* Paris, PUF.

JEANNEROD Marc (2002) «*La nature de l'esprit*", Paris, O. Jacob.

JOHNSON-LAIRD P.N. et WASON P.C. (1972) *« The Psychology of Reasonning : Structure in Content ».* Cambridge, Mass., Harvard University Press.

JOHNSTON W. M. (1972) *« The Austrian Mind"*. The Regents of the University of California. Trad. fr. *« L'esprit viennois"*. Paris, PUF, 1985.

JONES E. (1953-1957) «*The Life and Work of Sigmund Freud*", New York, Basic Books, Inc., tr. fr. «*La vie et l'oeuvre de Sigmund Freud*", Paris, P.U.F., 1958-1969.

JULIEN Ph. (1985) *« Pour lire Jacques Lacan ».* Toulouse, Erès. Rééd. En poche Points Essais.

KLEIN M. (1950) *« Contributions to Psycho-analysis"*, Londres Hogarth Press Ltd. Trad; fr. *« Essais de psychanalyse"*. Paris, Payot, 1967.

KOLAKOWSKI L. (1995) « *Dieu ne nous doit rien. Brève remarque sur Pascal et l'esprit du jansénisme* », tr. fr. Paris, Albin Michel.

KOSKO B., ISAKA S. (1993) « La logique floue », in « *Pour la Science » ,* n° 191, septembre 1993, p.62-68.

KUHN Th. S. (1962) *« The Structure of Scientific Revolution »*, University of Chicago Press, Chicago. Tr. fr. *« La structure des révolutions scientifiques »*, Flammarion,

 Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

1983.

LACAN J. (1932) *« De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité"*. Paris. Le François. Nouvelle édition : Paris, Seuil, 1975. (1966) *« Ecrits"*. Paris, Seuil. Edition de poche de textes choisis Points Seuil, vol. 1 en1970, vol. 2 en 1971. Nouvelle édition de poche intégrale en deux volumes en 1999. (1973) *« Le séminaire, livre XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse"*. Paris, Seuil. (1975) *« Le séminaire, livre I : Les écrits techniques de Freud"*. Paris, Seuil. (1978) *« Le séminaire, livre II: Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse"*. Paris, Seuil. (1994) *« Le séminaire livre IV : La relation d'objet"*. Paris, Seuil. (1998) *« Le séminaire livre V : Les formations de l'inconscient".* Paris, Seuil. (2001) *« Autres Ecrits",* Paris, Seuil.

LACOSTE J. (1988) *« La Philosophie au Xxème siècle ».*Paris, Hatier

LAGACHE D. (1949) *« L'unité de la psychologie"*. Paris, PUF. (1957) «La rêverie imageante, conduite adaptative au test de Rorschach", in «*Bulletin du groupement français du Rorschach*", n° 9, p. 3-11.

LAPASSADE G. (1963) «*L'entrée dans la vie. Essai sur l'inachèvement de l'homme".* Paris, Minuit.

LAPLANCHE J., PONTALIS J.-B. (1967) «*Vocabulaire de la psychanalyse*". Paris, P.U.F.,

LAURENT A. (1987) «*L'individu et ses ennemis*", Paris, Hachette.

LAURENT P. (2002) « Groupes de soutien à la parentalité », in *Enfances et Psy.*, n° 41, p. 101-108.

LAUTREY J (1990) « Esquisse d'un modèle pluraliste du développement intellectuel », in *« Cognition : l'individuel et l'universel »*. Paris, PUF, p. 183-216.

LAVOIE G., HENLEY A. «La conversation thérapeutique ou la construction des possibles", in *« Dialogues*", n° 144, 2ème trim. 1999, Eres, p. 19-50.

LEBOVICI S. SOULE M. (1970) *« La connaissance de l'enfant par la psychanalyse"*, Paris, P.U.F.

LE DEBAT (1989) « *Les idées en France. 1945-1988* », réédition en Folio Histoire du n° 50 de la revue. Paris Gallimard.

LE GOFF (1999) « *La barbarie douce. La modernisation aveugle des entreprises et de l'école* », Paris, La Découverte.

LE NY J.F. (1999) « La psychologie est-elle durablement duale », in *« Bulletin de psychologie »,* n° 440, t. 52,p. 273-280.

LE RIDER J. (1994) *« La Mitteleuropa"*, Paris P.U.F.

LEVINAS E. (1982) « *Ethique et Infini »*, Dialogues avec Ph. Nemo, Paris, LGF. (1990) *« Totalité et Infini »*, Paris, LGF.

LEVY P. (1990) «*Les technologies de l'intelligence. L'avenir de la pensée à l'ère informatique*", Paris, La Découverte. (1991) *« L'idéographie dynamique ».* Paris. La Découverte.

LOWENSTEIN R. (1966) « La psychologie psychanalytique de Hartmann, Kris et Lowenstein », in *« Revue française de psychanalyse »,* t. XXX, n° 5-6, p.775-802.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

MAIRE C. (1998) *« De la cause de Dieu à la cause de la Nation. Le jansénisme au XVIIè siècle »*, Paris, Gallimard.

MANNONI M. (1973) *« L'éducation impossible »*, Paris, Seuil. (1979) *« La théorie comme fiction »*, Paris, Seuil.

MAURIES P. dir (1996) «*Le Trompe l'oeil*", Paris Gallimard.

MARINI M. (1986) *« Lacan"*. Paris. Belfond.

MARR D. (1982) *« Vision : a Computational Investigation into the Human Representation and Processing of Visual Information »*.San Francisco, W.H. Freeman.

MENGAL Paul (1994) « Naissances de la psychologie : la nature et l'esprit »*, in « Revue de synthèse. Les territoires de la psychologie »,* n° 3-4, 1994, Albin Michel, Paris, p.355-373.

MERLEAU-PONTYT (1941) *« La structure du comportement ».* Paris, PUF. (1945) *« Phénoménologie de la perception ».* Paris, Gallimard.

MEYERSON E. (1908) *« Identité et réalité ».* Paris, Alcan. (1931) *Du cheminement de la pensée ».* Paris, Alcan.

MIALARET G. (2000) «Quelques souvenirs personnels sur les débuts de la psychologie scolaire en France", in «*Psychologie et Education*", n°41, Juin 2000, p. 17-26.

MOULIER BOUTANG Y. (1992) *« Louis Althusser. Une biographie".* Paris, Grasset.

MOUNOUD P. (1997) « Coordination des points de vue et attribution de croyances : de la théorie de Piaget aux théories naïves de l'esprit », in *« Psychologie française »,* 42-1, p. 31-43.

MUCCHIELLI R. (1963) « La notion de projection » in « *Bulletin de psychologie* » 225, XVII, 2-7, p.67-72.

NADEL J. (1994) « Troubles et handicaps du développement et développement normal : quels modèles pour quelles comparaisons ? », in DELEAU M., WEIL-BARAIS A. *« Le développement de l'enfant. Approches comparatives »*, Paris, PUF.

NAGEL E., NEWMANN J.R., GÖDEL K, GIRARD J.-Y. (1989) *« Le théorème de Gödel »*, Paris, Seuil. Ed. originale *« Gödel's Proof »* New York University Press.

NERI J.P., TRAMOY-WERNER S., FARRE C. (2000) *« Psychologie clinique dans l'institution scolaire »*. Grenoble, P.U.G..

NIZAN P. (1932) *« Les chiens de garde »*. Réédition en 1976, Paris, La Découverte.

NUTTIN J (1980) «*Théorie de la motivation humaine*". Paris, P.U.F., 5è éd. 2000.

OGIEN R. (1997) «Pourquoi il est si difficile de naturaliser l'action", in *« L'intentionnalité en question ».* Paris. Vrin.

OGILVIE B. (1987) *« Lacan. La formation du concept de sujet (1932-1949) ».* Paris, PUF, Philosophies.

OPPENHEIMER A. (1996) « Voix d'outre-Atlantique », in *« Revue des deux-mondes »,* Février 96, p. 87-97.

OHAYON A. (1999) «*L'impossible rencontre. Psychologie et psychanalyse en France. 1919-1969*". Paris. La Découverte. (2001) «Fondements et usages des tests. Une

en vertu de la loi du droit d'auteur.

histoire critique", «*Le Journal des psychologues*", n° 186, Avril, pp. 22-29.

OURY J. VASQUEZ A. (1967) *Vers une pédagogie institutionnelle ».* Paris, Maspero.

OVERBECK F. (1999) *« Souvenirs sur Nietzsche ».* Paris. Allia.

PACHERIE E. (1993) *« Naturaliser l'intentionnalité*", Paris, P.U.F..

PAOUR J.L., JAUME J., DE ROBILLARD O. (1995) «De l'évaluation dynamique à l'éducation cognitive", in F. Büchel éd. «*L'éducation cognitive*", Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, p.47-102.

PAROT F. (1994) « Présentation » et « Le bannissement des esprits. Naissance d'une frontière institutionnelle entre spiritisme et psychologie », in *« Revue de synthèse. Les Territoires de la psychologie »*, n° 3-4, 1994. Paris, Albin Michel, p ; 323-326 et 417-443.

PAULUS J. (1965) *« Les fondements théoriques et méthodologiques de la psychologie"*. Bruxelles. Dessart.

PELICIER Y. (1990) *« Histoire de la psychiatrie ».* Paris, PUF, Que sais-je ?

PETIT J. L. Éd; (1997) «*Les neuro-sciences et la philosophie de l'action*", Paris, Vrin.

PERRON R. et alii (1997) *« La pratique de la psychologie clinique",* Paris, Dunod.

PERRON-BORELLI M. (2001) *« Les fantasmes"*. Paris, P.U.F., Que sais je ?

PIAGET J. (1966) « *La psychologie de l'enfant* », Paris, P.U.F. (1968) *« Le structuralisme ».* Paris, PUF. (1970) *« Epistémologie des sciences de l'homme".* Paris. Gallimard – Unesco. (1976) « Les deux problèmes principaux de l'épistémologie des sciences de l'homme »*,* in « *Logique et connaissance scientifique* », Gallimard, La Pléïade, Paris. (1979*) « L'épistémologie génétique"*. Paris. PUF. Que Sais-Je ?

POLITZER G. (1928) *« Critique des fondements de la Psychologie".* Paris Rieder. Nelle éd. Paris. PUF. 1968. (1929) « Les fondements de la psychologie », in *« Revue de psychologie concrête »,* n° 1.

PONTALIS J.B (1975) «Naissance et reconnaissance du «self". Pour introduire à l'espace potentiel", in «*Psychologie de la connaissance de so*i", Paris, P.U.F..

POPPER K. (1945) *« The Open Society and its Ennemies »*, Londres, Routledge & Kegan. Tr. fr.; *« La société ouverte et ses ennemis »*, Paris Seuil, 1979.

POSTEL J., QUETEL C. dir. (1994) «*Nouvelle histoire de la psychiatrie*", Paris, Dunod. Nouvelle édition 2002.

PREVOST C.M. (1973) *« La psycho-philosophie de Pierre Janet".* Paris. Payot.

(1986) *« La volonté".* Paris. PUF.

PRIBRAM K.H., GILL M.M. (1967) *Freud's Project reassessed »*, New York, Basic Books. Trad. fr. *« Le projet de psychologie scientifique de Freud »,* Paris, PUF, 1986*.*

PRIGOGINE I., STENGERS I. (1979) *« La nouvelle alliance"*. Paris. Gallimard. 2ème éd 1986.

PROST A. (1986) «*L'enseignement s'est-il démocratisé ?* », Paris, P.U.F..

PROUST J. (1995) « Causalité, représentation et intentionnalité », in D. Jannicaud dir. *« L'intentionnalité en question ».* Paris. Vrin.

Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

QUERÉ F. (2001) *« Conscience et neurosciences »*, Paris, Bayard.

RAPAPORT D. (1964) «La théorie de l'autonomie du moi : généralisation", *Revue Française de Psychanalyse*, 28, 3, Paris, PUF, p. 349-370.

RAUSH DE TRAUBENBERG N., BOIZOU M.F. (1977) «*Le Rorschach en clinique infantile*", Paris, Dunod.

REUCHLIN M. (1973) « Formalisation et réalisation dans la pensée naturelle : une hypothèse », in *Journal de psychologie*, n° 4, p.389-408. (1989)»*Les différences intellectuelles dans le développement cognitif de l'enfant*". Paris. PUF. (1991) *« Les différences individuelles à l'école"*, Paris, P.U.F..

REVEL J.F. (1997) *« Le voleur dans la maison vide. Mémoires"*. Paris. Plon.

REY A. (1982) « *Examen clinique en psychologie et techniques psychométriques* », Issy-les-Moulineaux, E.A.P.

RICHARD J.F. (1990) *« Les activités mentales. Comprendre, raisonner, trouver des solutions"*. Paris, Armand Colin.

RICOEUR P. (1975) *« La métaphore vive".* Paris. Seuil. (1990) *« Soi-même comme un autre".* Paris. Seuil.

RONDAL J. A. et ESPERET E. Drs (1999) *« Manuel de psychologie de l'enfant*", Liège, Mardaga.

ROSCH E. (1976) « Classification d'objets du monde réel : origines et représentations dans la cognition », in *« Bulletin de Psychologie »*, p. 242-250.

ROSENTHAL R.A. JACOBSON L. (1968) *« Pygmalion in the Class-room; Teacher expectation and pupils' intellectual development »*. New York, Holt, Rinehart and Winston. Tr. fr. *Pygmalion à l'école »*, 1971.

ROSSET C. (1992) *« En ce temps-là: notes sur L. Althusser*". Paris Minuit.

ROSSI J.-G. (1989) *« La philosophie analytique"*, Paris, P.U.F..

ROUDINESCO E. (1982) « *Histoire de la psychanalyse en France »* t. 1 Paris Ramsay. Tome 2, 1986, au Seuil. (1993a) *« Jacques Lacan"*. Paris. Fayard. (1993b) « Situation d'un texte : « Qu'est-ce que la psychologie », in *« Georges Canguilhem, philosophe, historien des sciences »,* actes du colloque de décembre 1990 au Collège International de Philosophie. Paris, Albin Michel, p. 135-144.

SCHAFFER Roy (1976) «*A New Language for Psychoanalysis*", New Haven and London, Yale University Press. Tr. fr. «Un nouveau langage pour la psychanalyse", Paris, PUF, 1990. (1992) *« Retekking a Life. Narration and Dialogue in Psychoanalysis".*New York. Basic Books.

SCHELER M. (1923) *« Nature et formes de la sympathie. Contribution à l'étude de la vie affective »*. Tr. fr. Paris, Payot, 1971.

SCHMID-KITSIKIS E. (1969) « *L'examen des opérations de l'intelligence* », Neuchâtel, Delachaux et Niestlé. (1985) *« Théorie et clinique du fonctionnement mental"*. Bruxelles, Mardaga.

SCHNEIDER M. (1993) « Lacan, période fauve », in *« Les temps modernes »*, n) 568, novembre, p.75-108. (2002) *« Big Mother. Psychopathologie de la vie politique"*. Paris, O. Jacob.

 Copyright BESSES Richard et Université Lumière - Lyon 2 - 2004.Ce document est protégé

SCHNEIDERMAN S. (1986) *« Lacan, maître zen » .* Paris. PUF. Perspectives critiques.

SEARLE J. (1980) « Mind, Brains and Programs »*, in « The Behavioral and Brain Sciences"*, 3, p. 417-457, Cambridge University Press. Tr. Fr. «Esprits, cerveaux et programmes", in *Vues de l'esprit,* par D. Hofstadter et D. Dennet, Paris, InterEditions, 1987, édition originale *« The Mind's I"*, New York, Basic Books, 1981.

SEGAL H. (1964) *« Introduction to the work of Melanie Klein"*. Londres. W. Heinemann. Trad. fr. *« Introduction à l'oeuvre de Mélanie Klein"* Paris, PUF. 1969.

SCHUR M. (1972) *« Freud : Living and Dying"*. Estate of Max Schur. Sigmund Freud Coprights Ltd., for unpublished material by S. Freud. Trad. fr. *« La mort dans la vie de Freud".* Paris, Gallimard.

SERRES M. (1980) «*Le passage du Nord-Ouest. Hermès V*". Paris. Minuit. (1994) *« Atlas*". Paris Julliard (1995) *« Eloge de la philosophie en langue française"*. Paris. Fayard.

SHENTOUB V. et Groupe de Recherche en Psychologie projective (Paris V) (1990) «*Manuel d'utilisation du T.A.T.: Approche psychanalytique*". Paris Dunod.

SLOTERDIJK P. (1999) « *Regeln fur Menschenpark*.", SuhrkampVerlag, Frankfort/Main. Tr. fr. « *Règles pour le parc humain* », Mille et une nuits, Fayard, Paris, 2000.

SMIGDEN (1999) « Wilhelm Wundt et l'unité de la psychologie », in *« Bulletin de psychologie »,* n° 440, t. 52, p. 237-246.

SPENCE D. (1982) «Narrative Truth and Historical Truth", in *« Psychoanalytic Quaterly",* vol LI. Tr. fr. «Vérité narrative et vérité théorique", in *« Revue française de psychanalise »,* 3, 1998, p. 849-870.

SPERBER D. (1993) « Connaître l'acte de connaître », *« Le Monde »* du 22/10/1983, p. 32.

SPERBER D. WILSON D. (1986) *« Relevance, Communication and Cognition »,* Oxford, Blackwell. Tr. fr. *« La pertinence, communication et cognition »*, Paris, Minuit 1990.

STERN D. N. (1979) «Sur quelques présupposés de l'observation directe de l'enfant », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, nº 19, printemps 1979, pages 113-129. (1993) «L'enveloppe pré-narrative. Vers une unité fondamentale d'expérience permettant d'explorer la réalité psychique du bébé", *La psychanalyse de l'enfant*, n°14, 1993, Bayard, Paris, pp. 13-65 (Texte de son intervention au colloque de Monaco).

STERN J.P. (1975) *« Hitler, the Führer and the people ».* Trad. Fr. Paris, Flammarion, 1995.

STERNHELL Z. (1978) *« La droite révolutionnaire (1885-1914). Les origines françaises du fascisme ».* Paris, Le Seuil.

SZASZ Th. (1976) « *Karl Kraus et les docteurs de l'âme* ». Tr. Fr. Paris, Hachette, 1985.

SWAIN G. (1977) *« Le sujet de la folie. Naissance de la psychiatrie"*. Toulouse. Privat

TAPIE V.L. (1957) *« Baroque et classicisme »*, Paris, Plon, réédité en 1980 avec une préface de M. Fumaroli, Poche Pluriel,.

en vertu de la loi du droit d'auteur.

TODOROV T. (1998) *« Le jardin imparfait. La pensée humaniste en France"*. Paris, Grasset & Fasquelle.

TORT M. (1974) « *Le quotient intellectuel* », Paris, Maspero.

TURING A (1963) « Computing Machinery and Intelligence », in E.A. Feigenbaum et J. Feldaman eds.,"*Computers and Though*". New York, Mac Graw and Hill. Publ. orig. 1950. (1987) «Les ordinateurs et l'intelligence", in *« Vues de l'esprit"*, D. Hofstadter et D. Dennet, Paris, InterEditions, edition originale *« The Mind's I"*, New York, Basic Books.

TYSON P. TYSON R.L. (1990) « *Psychoanalytic Theories of Development : an Integration* », Yale University, New Haven et London. Tr. fr. «*Les théories psychanalytiques du développement de l'enfant et de l'adolescent*", Paris, P.U.F., 1996.

VERGNAUD G. (1991) « Pourquoi la psychologie cognitive », in *« La pensée »*, Juillet-Août 1991, p 9-19.

VIDAL F. (1994) « Place de la psychologie parmi les sciences », *in « Revue de synthèse. Les Territoires de la psychologie »*, n° 3-4, 1994. Paris, Albin Michel, p. 327-349.

WEBER E. (1962) *« Action Française"*. Stanford University Press. California. Trad fr. *« L'action française"*.1985. Fayard.

WERNERT M. DURAND DE BOUSINGEN R (1963) « La dynamique des relations interpersonnelles au cours de la passation d'un test projectif » in *Bulletin de Psychologie*, n° 225, XVII, 2-7, p.84-90.

WIDLOCHER D. (1979) «Le point de vue du développement : mythe, modèle ou réalité ?" *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 19, Printemps 1979, Paris, Gallimard, p. 66-75. (2000) « Entretien avec Daniel Widlöcher, par Alain Braconnier » in *« Le carnet psy »,* n° de Mai.

WINNICOTT D. W. (1971) *« Playing and reality »*, trad. française «*Jeu et réalité. L'espace potentiel*", Paris Gallimard, 1975.

ZAZZO R. GILLY M. VERBA-RAD M. (1966) «*Nouvelle échelle métrique de l'intelligence*", Paris, Armand Colin.

ZAZZO R. (1966) *« La nouvelle échelle métrique d'intelligence"*, Paris, A. Colin. (1983) *« Où en est la psychologie de l'enfant"*. Paris, Gallimard.

ZAZZO R. et coll. (1958) *« Manuel pour l"examen psychologique de l'enfant »*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.

ZIMMERMAN J. L. DICKERSON V. C. (1995) « Les narrations en psychothérapies et le travail de Michael White », in *« Panorama des thérapies familiales »*, dir. M. Elkaïm, Paris, Seuil.

ZWEIG S. (1935) « *Erasme. Grandeur et décadence d'une idée* ». Paris, Grasset

en vertu de la loi du droit d'auteur.